

La VOIX du PÈRE
Bulletin des C. R. I. C.

I.- CONFÉRENCES

Du R.me Père D. GRÉA, fondateur des Chanoines Réguliers de l'Immaculée Conception, à sa famille religieuse.

Approbation par le Rd. Père D. Gréa à la collection de ses conférences faite par D. Thomas.

« Hæc a filio meo Fratrem Thoma adnotata satis exacte pro angustia temporis et sermonis velocius currentis fluxu, currenti calamo collecta, ut fideliter observentur adhortor tamquam non mea industria (si quæ dicta minus recte, si quæ errata in eis reperire est, mea sunt) sed ex Patrum doctrina, Spiritu Sancto afflante, tradita, collecta et Filiis ac Fratribus meis proposita ad eorum utilitatem.

Frater Hadrianus GRÉA,
Canonicus Regularis Sanctæ Mariæ
Immaculatæ
die undecimo Novembris 1895, Castelli in
Montanis. »

Note : Ces conférences du Révérendissime Père Dom GRÉA sont données ici à titre de documents historiques. C'est un trésor de famille. Nous les publions telles quelles dans leur simplicité. Fils ou amis de la famille pourront y reconnaître tour-à-tour *l'auteur* si estimé, parce que révélateur à cette époque du Mystère du corps mystique, de "l'Église et de sa divine Constitution" et de "La Sainte Liturgie" décrite comme l'acte par excellence et vital de cette Église, *l'habile organisateur* de la Maîtrise de *Baudin*, sensationnelle par ses usages et ses résultats, des chœurs justement célèbres de *S. Claude* et de *S. Antoine*, et le *fondateur* enfin des Chanoines Réguliers de l'Immaculée Conception ... Quoique la législation actuelle de l'Église précise quelques détails contraires aux directives du Saint Concile de Trente que cite Dom GRÉA, néanmoins ses conférences reflètent, dans leur ensemble, la science et la piété du Père et Fondateur que Dieu nous a donné, et l'esprit véritable du Chanoine Régulier, destiné, par vocation, à la Liturgie eucharistique et, par voie de conséquence, à la Liturgie sacramentelle pour le Service des âmes, et à la Liturgie du Saint Office pour la louange de Dieu ..

Fr. Cyprien.

« Ausculta, oh Fili, præcepta magistri et inclina aurem cordis tui, et admonitionem pii Patris libenter excipe et efficaciter cumples ». Prologue de St Benoît sur sa règle.

II. Chroniques : nouvelles courantes de la Congrégation et de ses œuvres en France et à l'Étranger. Regards rétrospectifs sur les années écoulées depuis le dernier numéro du Bulletin (déc. 1940).

Sur les origines de l'Ordre des Chanoines Réguliers

I

Mes Chers Fils,

Je veux d'abord vous parler des antiquités de l'ordre des Chanoines Réguliers et je vous raconterai ensuite l'histoire de notre Congrégation. Tout l'enseignement des Pères et des Papes s'accorde à dire que les Apôtres étaient religieux et que l'Ordre des Chanoines Réguliers continue la vie des Apôtres. Primitivement il n'y avait pas d'Ordre, on n'appartenait pas à un Ordre, on *était religieux*.

Les religieux étaient de deux sortes : *les laïques* et *les clercs*.

Les laïques qui embrassaient la perfection du Baptême, car remarquez que le baptême emporte la perfection chrétienne, et quand quelqu'un se fait religieux il ne va pas au-delà des promesses du Baptême. Un laïque, même vivant dans le monde, peut pratiquer cette perfection du baptême par le détachement parfait : prenez saint Louis : Saint Louis était un homme marié, vivant dans une cour, donnant quelquefois des fêtes splendides, témoin celle qu'il donna au roi d'Angleterre à l'occasion du

Traité de Paix où il dépensa une somme de 2 ou 3 millions. Malgré tout cela il était détaché de tout ; sous ses habits somptueux il portait un cilice, il pratiquait la perfection chrétienne, il appartenait à l'âme de la vie religieuse, sans en appartenir au corps.

On distingue dans l'Église l'âme et le corps de l'Église. Le *corps*, ce sont tous ceux qui sont baptisés ; l'*âme*, ceux qui sont en état de grâce. Il y a des hommes qui peuvent très bien appartenir à l'âme de l'Église, sans appartenir au corps, par exemple les protestants de bonne foi.

Dans le ciel il n'y a que ceux qui appartiennent à l'âme de l'Église et qui, alors, formeront *l'âme et le corps de l'Église*.

De même dans *l'état religieux* : il y a *l'âme et le corps*.

Le corps ce sont ceux qui font profession publique de vie religieuse, l'âme ce sont tous les chrétiens qui vivent détachés de tout sans même, faire profession extérieure de vie religieuse, et au jugement dernier on verra des religieux imparfaits n'appartenir qu'au corps au lieu que des laïcs parfaits feront partie de l'âme. Dans le ciel nous ne formerons tous qu'une grande communauté religieuse parce que nous serons tous dans la perfection de la vie chrétienne, car qu'est-ce en effet que la vie religieuse. C'est l'observance parfaite du vœu de *Chasteté, pauvreté, obéissance*. Or dans le ciel « *neque nubent neque nubentur* », c'est ce que répondait Notre Seigneur aux Saducéens qui l'interrogeaient : « Maître, après la résurrection quelle sera l'épouse de celui qui en a eu sept sur la terre ? » Vous ne savez pas ce que vous dites leur répondit N. S. : dans le ciel « *neque nubent neque nubentur*. »

La Pauvreté ! nous ne posséderons plus les biens de ce monde ; à la mort il faudra bien s'en détacher, bon gré mal gré ; nous aurons en échange les richesses de Dieu, les biens du ciel que nous posséderons en commun, nous aurons tous le même bonheur, les mêmes jouissances, la même vie, personne ne pourra dire : moi je possède une chose que tu n'as pas.

Quant à *l'obéissance*, nous ferons tous la volonté de Dieu. Ici-bas

-3-

on la voit dans les signes; au ciel on la verra à découvert et on l'accomplira avec bonheur et empressement.

L'état religieux est la perfection même du baptême ; voilà pourquoi primitivement lorsqu'un chrétien voulait se faire religieux, il ne faisait pas de cérémonie de profession explicite, il se retirait dans les déserts, ou bien il menait la vie d'ascète au sein d'une ville, pratiquant la chasteté, la pauvreté, l'obéissance.

Si cela est vrai des *fidèles* à raison de leur baptême, c'est encore plus vrai des *clercs* à raison de leur ordination. (Ici encore pas de profession explicite), L'ordination exigeait la vie religieuse avec une énergie de plus en plus forte à mesure qu'on avançait dans la hiérarchie. Voilà pourquoi on dit aujourd'hui que les évêques sont dans l'état de perfection. Cependant il se trouvait des clercs non religieux qui ne voulaient pas se séparer de leurs biens ; quelle en était la proportion ?

On ne peut pas le dire, on sait seulement comment ils étaient traités. Il y avait même des clercs réguliers qui continuaient à administrer leurs biens et leur maison ; cela se comprend assez facilement ; dans les premiers siècles de l'Église, on prenait souvent des laïcs qui gouvernaient bien leur maison pour en faire des prêtres ou des évêques ; une fois dans les Ordres ils étaient forcés de gouverner leur maison. Cependant les Apôtres, leurs disciples, dont parle Eusèbe, dans son Histoire, étaient parfaitement pauvres ; les prêtres qui allaient évangéliser les peuples et fonder les Églises étaient réellement religieux.

On sait aussi de science certaine que les clercs réguliers étaient les plus considérables. Surtout dans la prêtrise, le diaconat : toutefois on ne peut le prouver par aucun texte du premier et du second siècle. Pourquoi ? Pour deux raisons : la 1^{ère}, c'est qu'on a écrit très peu au premier siècle et au deuxième siècle ; les premiers chrétiens se préoccupaient peu d'écrire ; ils donnaient *plus de soin à la Tradition* ; la 2^{ème} c'est que la *persécution de Dioclétien*, qui était dirigée principalement *contre les actes des martyrs et les écritures chrétiennes*, aurait détruit tout ce qui concerne cette question ; mais quand on a en abondance des textes du 3^{ème} siècle qui s'accordent tous, on peut bien croire ce qu'ils disent, des apôtres et des premiers clercs.

(D. Gréa, Année 1893, St Antoine).

II

La vie religieuse est proposée à tous les chrétiens, mais tous ne peuvent pas l'embrasser. A l'origine de l'Église, *les chrétiens de Jérusalem* embrassaient tous l'état de perfection et l'on a des raisons de croire que non seulement ils pratiquèrent la pauvreté mais qu'ils gardèrent même le célibat. Cet état de choses dura jusqu'au siège de Jérusalem par les Romains pendant 35 ans environ. Jérusalem n'avait pas été détruite aussitôt après sa réprobation : Dieu lui accordait encore ce sursis pour lui donner le temps de revenir au Messie et se convertir, mais elle n'en profita pas : « Ah ! Si tu avais connu le temps de ma visite, mais non, voilà que tes ennemis viendront et t'environneront de fossés. » C'est à ce moment que *furent abolis les rites juifs*, jusqu'alors ils avaient duré et les premiers chrétiens n'avaient pas encore rompu avec eux ; aussi St Jean et St Pierre priaient au temple. Quand les Romains vinrent mettre le siège devant Jérusalem et que leurs idoles

-4-

peintes sur leurs enseignes apparurent aux yeux des Juifs, les chrétiens comprirent que les temps prédits par Notre-Seigneur étaient arrivés et quittèrent la ville pour se retirer à Pella, au nombre de 2 ou 3 mille environ.

Si la vie religieuse est proposée à *tous les chrétiens*, elle l'est encore plus instamment *aux clercs* ; aussi les clercs doivent-ils être choisis parmi ceux qui aspirent à une grande perfection. En entrant dans la cléricature on embrasse la vie religieuse ; nous avons à cet égard un texte de S. Epiphane ; *mais il ne faut pas se figurer les religieux de ce temps-là comme les communautés religieuses d'aujourd'hui* ; souvent ils ne pouvaient pas vivre ensemble à cause de la persécution ; ils vivaient dans leur famille, dans des maisons particulières, et l'on distribuait à chacun ce qui lui était nécessaire. A cette époque il n'y a pas de physionomie absolument uniforme dans les Églises, dans les pays entièrement convertis comme l'Asie, les clercs vivaient en communauté ; dans les pays où les païens étaient très nombreux et hostiles, ils vivaient comme ils pouvaient. Sous Trajan, l'Asie mineure était entièrement convertie : le culte du Crucifié règne partout, écrit Plin à l'empereur on ne fait plus de sacrifices aux Dieux. Si l'Asie était convertie, il ne faut pas croire que tout le monde était baptisé ; voilà à peu près quelle était la situation de la religion dans ce pays : d'abord les clercs, ensuite les baptisés (fidèles), parmi eux les ascètes qui menaient la vie parfaite, vie même des clercs car comme le dit S. Jérôme : « *quidquid dicitur in monachis, redundat in clericis qui sunt Patres monachorum* » (S. Jer. Epi st. 54, ad Furiam, de viduitate, T. 22, col. 552). Venaient ensuite les catéchumènes, *vocati*, ceux qui se préparaient à recevoir le baptême, puis les *audientes* ; les *audientes* étaient très nombreux, ils venaient à l'Église écouter la parole de Dieu, sans dessein de recevoir le baptême qu'ils différaient souvent jusqu'à la mort. On comprend qu'avec cet état de choses, les clercs eussent plus de liberté dans ces pays, qu'ailleurs, aussi trouve-t-on actuellement dans les inscriptions des martyrs de ces contrées, grand nombre de textes attestant l'existence de communautés de filles, d'hommes, de clercs.

Ainsi donc à cette époque de persécution, la vie commune était très difficile à garder, mais les clercs étaient individuellement religieux. Les heures canoniques étaient plus vagues, moins précises qu'aujourd'hui : c'est de cette différence que sont sorties les différentes liturgies. Telle était la vie canonique dans les premiers temps.

Quand la paix fut rendue à l'Église, elle prit un caractère différent : la vie commune se régularisa, les clercs habitèrent ensemble, les heures de l'office furent spécifiées.

(D. Gréa. Sept. 1893. St Antoine)

III

Je vous disais donc, dans les conférences précédentes que la *pratique des conseils évangéliques était proposée avec plus d'insistance aux clercs qu'aux laïcs*. Je vous disais aussi que dans les premiers temps, la vie commune n'était pas facile à cause des persécutions ; les clercs étaient obligés de vivre dans leurs familles ; on distribuait à chacun ce dont il avait besoin pour vivre : ces distributions n'étaient faites qu'à ceux qui avaient renoncé à tout ; nous avons pour preuve des textes de

Eusèbe de Césarée et de S. Epiphane. Durant ces temps de persécutions, on le comprend facilement, la vie religieuse, était laissée à la responsabilité de chacun ; comme ils vivaient chez eux, les uns l'observaient fidèlement, les autres d'une façon moins parfaite ; quand *la paix fut rendue à l'Église, la régularité se rétablit peu à peu*. « Julien Pomère dit que ces paroles des Apôtres : « *Ecce nos reliquimus omnia* » étaient leur profession religieuse. Il dit ailleurs dans son traité « *De vita contemplativa clericorum* » que le clerc en embrassant la cléricature renonce à tout. Il renonce à tout soit en vendant ses biens et en donnant le prix, aux pauvres, soit en laissant à sa famille, soit en les apportant à l'Église. Dans cette situation il doit être nourri des biens de l'Église, qui sont le Patrimoine de Jésus-Christ. Notre-Seigneur se sert de ces biens de trois manières :

- 1) *En sa personne par le culte*
- 2) *En la personne de ses ministres par leur entretien*
- 3) *En la personne des pauvres, par les aumônes.*

Les aumônes des fidèles étaient très considérables à Jérusalem les chrétiens vendaient leurs biens, et en apportaient l'argent aux pieds des Apôtres. S. Barnabé et S. Paul faisaient des quêtes à Antioche « *collectas acceperunt* » pour l'Église de Jérusalem, pour les saints qui vivaient en monastère, je me trompe il n'y avait pas encore de vie commune, mais ils pratiquaient la vie religieuse dans son plein, de sorte qu'on a raison de croire que cette Église, qui était l'Église judaïsant, n'était composée que d'ascètes.

Ces aumônes on les apportait à l'Offertoire et on les offrait avec l'oblation du pain et du vin, en union au sacrifice de Notre-Seigneur. On apportait là toutes sortes de choses : on offrait des *cédules*, des *chartes* en vertu desquelles on donnait à l'Église *tant de terres*, et un jour on amena jusqu'au *cheval de guerre* richement caparaçonné d'un Seigneur de Bourgogne.

Après cela, l'Église eut des biens-fonds, mais elle regarda ces possessions comme moins parfaites que l'aumône. On voit S. Jean Chrysostome adresser une violente apostrophe aux laïcs de Constantinople à ce sujet : Qu'arrive-t-il, s'écrie-t-il ? Nous sommes forcés d'être des administrateurs, nous sommes comme des fermiers, des généraux, des aubergistes même, « *caupones* » ; pourquoi à cause de votre cruauté, de votre dureté de cœur, nous avons été obligés de prendre des précautions pour subvenir à notre existence ; reprenez vos biens et donnez-nous des aumônes et nous n'aurons plus de soucis.

L'Evêque était l'administrateur de ces biens, sans en être le propriétaire ; il avait renoncé à tout comme ses clercs et par conséquent ne possédait rien ; les biens de l'Église ne lui appartenaient pas, il les administrait seulement, il les employait à l'entretien du culte, des clercs et des pauvres. Les clercs qui n'avaient pas eu le courage de renoncer à leurs biens ne recevaient rien de l'Église ; ils devaient la servir gratuitement : « *gratis serviant* » et par ce renoncement là ils pratiquaient la pauvreté. Quelle était la proportion de ces derniers : cela dépendait des choses et des lieux, on ne peut pas faire de statistique là-dessus.

Les biens de l'Église ne formaient qu'une seule masse administrée par l'Evêque, il n'y avait pas de biens du clergé ; la même chose dans les monastères ; les biens du monastère ne font qu'un tout administré

par l'abbé et utilisé pour le culte, l'entretien des moines et des pauvres, or « *quidquid dicitur in monachos redundat in clericos* », « *monachus sive clericus* », parce que le clerc par sa profession est beaucoup plus élevé que le moine qui n'est que laïc.

S. Eusèbe de Verceil recrutait son clergé parmi les ascètes ; S. Augustin s'y prenait autrement, il exigeait de tous les clercs qu'il ordonnait l'engagement d'embrasser la vie religieuse. Il le dit lui-même dans un de ses sermons ou dans une de ses lettres : que celui-là qui ne veut pas être religieux passe les mers, qu'il interpelle contre moi mille conciles, il ne sera pas clerc où Augustin sera Evêque. De cette manière il avait réussi à avoir un clergé *tout entier constitué dans l'état de perfection*.

Grâce aux aumônes de fidèles, les églises devinrent très riches et dans une famine qui désola les Églises de Gaule, l'Église d'Alexandrie peut équiper une flotte chargée de provisions pour leur porter secours. S. Ambroise disait aux princes ariens qui persécutaient son Église : prenez-moi tous mes biens, les aumônes de fidèles suffisent largement à tous nos besoins. Alors les évêques se mirent à employer ces biens aux œuvres extraordinaires ; ils firent construire des fontaines, des hôpitaux : S. Basile construisit un hôpital grand comme une ville. Le peuple tenait à donner aux Églises, et S. Augustin refusa un jour le testament d'un père qui déshéritait ses enfants, pour donner ses biens à l'Église ; le peuple en fut mécontent et il disait : nous avons un évêque qui donne tout et ne reçoit rien.

Au moment des invasions, à côté de ce clergé que M. de Montalembert appelle improprement séculier, car il y avait du régulier et du séculier, apparaît un autre élément : le clergé monastique dont je vous parlerai prochainement.

(D. Gréa 6 sept. 1893 S. Antoine).

IV

Il n'était pas toujours facile de trouver des clercs qui voulussent embrasser la vie religieuse dans toute sa perfection, pour porter remède à ce mal, certains évêques se mirent à recruter *leur clergé parmi les moines ou ascètes* : parmi eux on cite principalement S. Eusèbe et S. Basile. Ce n'est que peu à peu que les moines entrèrent dans la cléricature : primitivement ils n'étaient que laïcs ; s'ils étaient réunis en communauté, l'évêque leur donnait un prêtre pour leur administrer les sacrements, s'ils étaient dispersés dans des déserts comme les anachorètes de la Thébaidé on organisait dans ces déserts des espèces de paroisses. Au milieu du désert s'élevait *l'Église desservie par un prêtre d'Alexandrie* pour les besoins des solitaires. Les anachorètes se réunissaient le samedi soir afin de pouvoir entendre la messe le dimanche et participer aux saints mystères ; le lundi ils se retiraient emportant avec eux la sainte Eucharistie. Le prêtre avait sur eux une grande autorité. Cette autorité et le respect dont il était entouré, tentèrent certains solitaires ambitieux qui quittèrent leurs cellules, allèrent se présenter à l'évêque pour être ordonnés prêtres et revinrent ensuite au désert en qualité de desservants : c'était un scandale pour leurs anciens frères, et quelque chose de singulièrement blessant. Parmi ces moines du désert, il y en avait de si parfaits que l'évêque jugea plus facile de les ordonner plutôt que de leur envoyer des clercs.

-7-

de son Église ; c'est ainsi que peu à peu l'ordre monastique et canonique se réunissent, l'abbé devint prêtre (pas toujours : S. Benoît n'était que diacre) les moines clercs gardèrent la vie monastique, chantèrent l'office et se virent chargés du soin des moines laïcs qui habitaient le même monastère : « *Multitudo laica monasterii.* »

Au Moyen-Age ces Églises monastiques devinrent importantes ; les moines clercs ne portèrent pas la *linea*, qui est le vêtement propre des clercs, mais le *byrrhus* ; cependant dans certaines circonstances, ils portaient la *linea* et se mettaient tous en aube.

Voilà, donc un nouveau genre de clergé, bien peu différent du premier ; il *n'y a pas grande différence entre des clercs religieux et des moines clercs*, cela se rapproche beaucoup et l'on a vu dans le moyen-âge des couvents de Chanoines Réguliers devenir bénédictins.

Ces moines-clercs ne s'occupaient d'abord que des laïcs de leurs monastères : on les employa dans la suite aux besoins des populations d'alentour, car les colons étaient venus se grouper autour des monastères.

Quant aux colons dispersés voici comment on les évangélisait. Un prêtre d'une cathédrale et d'une collégiale nombreuse partait dans ces pays et faisait des stations. Ces stations attirèrent la population qui se fixa tout auprès et c'est ainsi que ces stations devinrent des centres puissants, des paroisses desservies par un chanoine de la cathédrale. Voilà pourquoi dans le diocèse de Besançon (je prends celui-là parce qu'il est plus à notre portée) il y avait une quantité de paroisses appartenant au chapitre, et dans le Jura un nombre égal appartenant à l'abbaye de S. Claude.

Parlons maintenant des observances gardées par les deux ordres. C'est toujours le mystère de la mort, le crucifiement du corps avec ses convoitises. Les observances étaient à peu près les mêmes chez les moines et chez les clercs, cependant il y a quelques nuances, quelques petites différences à faire remarquer.

(D. Gréa 11sept. 1893. S Antoine)

Chronique

Une mort inattendue, foudroyante R.P. Riccardo Coratella

Le 15 juin la R.de Mère Supérieure de l'Hôpital Général du Havre, de la Congrégation de St Thomas de Villeneuve, écrivait au R.P. Général : « Nous aurions voulu obtenir la guérison de ce bon Père. Mais le Bon Maître l'avait choisi comme victime. Ce départ pour l'au-delà a été si brusqué et si tragique et nous ne soupçonnions pas un pareil dénouement. *Il sera maintenant un protecteur pour votre Congrégation ; il nous a laissé le souvenir d'un religieux fervent* ». Sœur St Cyriaque, Supérieure.

Le P. Riccardo Coratella était né en Italie le 24 mars 1913 il est mort le 19 mai 1947 à l'âge de 34 ans, dans l'accomplissement de l'obéissance qui l'envoyait au Pérou en passant par New-York où l'attendaient sa tante sœur de sa mère, son oncle par alliance M. Alficino et neuf cousins fils de cette excellente famille : 9 garçons et 3 filles, tous mariés sauf un qui est chez D. Bosco.

-8-

Il était entré tout jeune au juvénat de Rome, puis vient en France, fit le noviciat à St Joseph de l'Ecluse où il fit profession le 28 août 1935 et fut ordonné prêtre en cette même date, 3 ans plus tard, en 1938. Il fut affecté successivement à l'Ecluse, au juvénat d'Avignon et dernièrement à celui de Drugolo, diocèse de Brescia.

Il était sensible aux affections de la famille et de la Patrie ; presque susceptible. Cœur ouvert et tempérament actif il prêtait volontiers service surtout en ce qui concerne le travail manuel. A temps perdu il fit avec une certaine dextérité de grandes armoires pour nos musées de l'Ecluse.

Il y avait près de 2 ans qu'il avait été désigné pour aller aider nos pères du Pérou ; soudain au commencement de l'année je ne sais par quelles recommandations un bateau américain l'admettait à son bord.

Il devait lever l'ancre le 15 avril. Le P. Riccardo eut à peine le temps de venir à Rome et de faire ses adieux à sa sœur et à ses deux tantes religieuses. Lui si loquace, parla peu : il souffrait de la séparation ; mais il ne se plaignait jamais de l'ordre reçu pas même dans le délire des deux derniers jours. Il fila droit sur Paris, à l'insu du R.me Général qui l'attendait à l'Ecluse. A Paris il se perdit. « Si je me perds à Paris, connaissant la langue, que sera-ce à New-York ne connaissant pas l'anglais ? » Et ce fut une de ses grandes préoccupations, qui devint une hantise, un cauchemar dans l'état fiévreux qui alla en s'aggravant jusqu'au moment fatal. Nos Pères de St Ouen furent très bons pour lui ; ils allèrent à trois reprises différentes, sans le rencontrer, à la gare de Lyon, l'accueillirent enfin au presbytère lui firent visiter la Capitale et l'accompagnèrent jusqu'au train qui devait le conduire au Havre.

Déjà atteint du mal qui devait l'emmener, il s'embarqua le soir du 15 avril, mais se sentant mal, il descendit et erra demi conscient dans la ville du Havre et passa la nuit dans un wagon de la gare. Un Monsieur charitable le conduisit au centre d'accueil où Madame la directrice trouvant son cas très grave le fit conduire à l'hôpital général. Là mis en observation, il fut soigné admirablement par les religieuses ; son état empira et survint le délire : mais pendant les deux jours d'agonie, pas une parole déplacée ne sortit de ses lèvres : c'étaient plutôt des paroles d'humilité et de préoccupation pour répondre à la volonté des supérieurs. Il reçut de M. l'Aumônier l'absolution et l'Extrême-Onction. Le 19 avril, vendredi, à 6 h. 10 au son de l'Angélus il rendit son âme à Dieu.

Le 22, mardi, des funérailles honorables lui furent faites, sept prêtres étaient présents et de nombreuses religieuses ainsi qu'un grand nombre de malades.

Il repose au Cimetière du Nord sous un tertre de terre rouge, face à l'Océan. C'est la 27^{me} tombe du rang R de la 9^{me} division. Une croix de bois porte son nom et son âge : Coratella, 34 ans, Sainte pauvreté religieuse ! Rien de plus si ce n'est, de notre part une pensée du cœur et un « Au revoir », « A bientôt » dans le Christ-Jésus.

N. 2

JUILLET 1947

La VOIX du PÈRE
Bulletin des C. R. I. C.

Les antiques observances des Chanoines Réguliers

I.- La prière

Les observances ont un fond de tradition ascétique qui nous vient des Apôtres. On peut les ramener à trois faits principaux : La prière, la pénitence, la pauvreté en tant qu'elle emporte certaines observances.

Voilà les trois observances principales déposées dans le trésor de l'Église par les Apôtres. Parlons d'abord de la prière.

Dans la Prière il y a trois degrés. Il y a d'abord *la prière individuelle*, celle qui se fait en particulier ; c'est de celle-là que parle Notre-Seigneur quand il dit : « Si tu veux prier entre dans ton cabinet, ferme la porte et prie ton Père qui est dans les cieux. » Au-dessus de celle-là il y a la *prière associée* : « Quand deux ou trois sont réunis en mon nom, je suis au milieu d'eux. » Cette prière se fait quand les fidèles s'associent, se réunissent pour prier ; c'est ce qui a lieu dans toutes les confréries. Si la prière de ceux qui s'associent ainsi, dit S. Ignace d'Antioche, a tant de force que sera-ce de la prière de l'Église ? La *prière de l'Église* voilà la troisième prière, celle qui est au-dessus de toutes les autres.

L'Église prie sans cesse, elle accomplit exactement le précepte de notre-Seigneur : « sine intermissione orate » La laus perpetua s'élève toujours sur ses lèvres ; elle offre *la prière par excellence, le Sacrifice de l'Eucharistie*, dont l'office canonique n'est qu'un développement : vespertina synaxis comme disent les anciens. Cette prière, les Apôtres l'ont reçue de Notre-Seigneur; elle existait déjà en figure dans l'ancien testament : l'agneau du matin et l'agneau du soir figuraient l'office du matin ou les *laudes*, ou l'office du soir *les vêpres*.

Quant aux matines, aux vigiles de la nuit, David en parlait déjà : « Media nocte surgebam ... » Il était prescrit à tous les clercs sous peine d'excommunication de se trouver à l'office de la nuit ; les laïcs fervents y venaient, et en carême tous les fidèles y étaient convoqués. S. Chrysostome dans une homélie de carême dit aux chrétiens de Constantinople : que tous ceux qui le peuvent assistent aux matines et que ceux qui ne le peuvent pas à cause de l'éloignement de leur habitation, se lèvent et récitent quelques Pater pour s'unir à la prière de leurs frères.

S. Paul en prison avec son disciple Silas chantait ses matines et si fort que tous les entendirent, c'est alors qu'eut lieu le miracle, les portes s'ouvrirent et le geôlier épouvanté, croyant que ses prisonniers avaient pris la fuite, voulait se précipiter sur son épée. L'office de Laudes et de Vêpres est très ancien ; puis toute la journée était partagée, était interrompue par des prières qui se faisaient sur le lieu du travail ; ces offices étaient les petites heures : Tierce, Sexte, None. S. Pierre et S. Jean se rendaient au Temple à la 9^{ème} heure pour prier : None était une heure de prière ; Tierce a été consacré par la descente du S. Esprit. Ces petites heures n'étaient pas des heures d'assemblée, aussi les chartreux les récitent encore en particulier, chacun dans sa cellule.

-10-

Cette obligation de chanter l'office était imposée à toute l'Église, et il était défendu à un Evêque de consacrer une Église s'il n'y avait pas de clercs destinés à célébrer l'office dans cette Église.

Les Paroisses autrefois n'étaient pas aussi nombreuses qu'aujourd'hui ; on ne mettait des clercs que dans les grands centres, quant aux campagnes proprement dites, il n'y avait pas de résidence de prêtres, on y faisait seulement des missions, des stations. Il y a un canon qui dit que le diacre et le

prêtre officieront tour à tour chacun leur semaine. Dans les églises où il n'y avait pas de diacres, les clercs, la schola, chantaient seuls l'office, lorsque le prêtre était obligé de s'absenter.

Il y avait aussi dans les églises des clercs mariés ; leur vocation est très intéressante. Il y a des gens qui ne sont pas appelés à monter bien haut dans la hiérarchie mais qui sont cependant appelés à servir l'Église, sans toutefois s'engager dans des liens très étroits. Ces clercs mariés ressemblaient assez aux tertiaires des ordres actuels ; ils étaient comme les tertiaires de l'ordre hiérarchique ; ils appartenaient à la hiérarchie mais d'une façon moindre que les autres clercs et recevaient certaines des distributions pour subvenir à leurs nécessités.

L'obligation de chanter l'office demeurera, et les conciles ordonnent à l'archidiacre de s'assurer si le prêtre est fidèle à se trouver avec ses clercs aux offices de nuit et de jour.

J'ai eu entre les mains une bulle de pape qui permettait à l'archevêque de Paris de chanter matines de très grand matin, au lieu de les chanter à minuit, parce que les rues de Paris à cette époque étaient dangereuses la nuit et que plusieurs clercs en se rendant à l'office avaient été attaqués ; cela dura jusqu'au XVII^{ème} siècle et M. Ollier fit sa réforme avec des prêtres chantant l'office.

Avant l'imprimerie il n'y avait pas de bréviaires ; on en trouve quelques-uns mais très rares du XIII^e siècle à l'usage des grands prélats et des ordres mendiants. Saint D disait à ses religieux : « Vous n'aurez point d'autre office que celui des églises où vous passerez. » Il n'y avait pas de bréviaires, on se servait de gros livres à notes carrées, placés au milieu du chœur sur des lutrins. Gresset, ce poète comique, parle de ces lutrins ; cela dura jusqu'au XVII^{ème} siècle, c'est-à-dire jusqu'à l'apparition, des liturgies modernes.

Donc jusqu'au XVII^{ème} siècle pour s'acquitter du devoir de l'office il fallait se réunir au chœur et chanter.

Il y a un autre monument très simple et très facile c'est le Pontifical.

Le Pontifical parlant du synode suppose l'Evêque parlant à ses prêtres et lui donne un modèle de discours (Pontifical).

Voyez l'ancienne tradition des écoles presbytérales : il y avait un clerc ou des enfants avec le prêtre pour célébrer l'office.

Et le bréviaire porte dans sa constitution la preuve authentique que l'office était chanté ; s'il n'avait été fait que pour être récité il n'aurait pas la forme qu'il a. Pourquoi ces antiennes, ces répons, ces saluts ? Il porte dans sa constitution et dans sa distribution l'empreinte ineffaçable qu'il était primitivement chanté au chœur et à certaines heures ; il porte la marque :

- 1) de l'obligation chorale primitive et
- 2) qu'il était dit à certaines heures différentes.

Certainement si les prêtres faisaient attention à cela, ils se feraient tous Chanoines Réguliers.

(D. Gréa, 15 sept. 1893 S. Antoine)

-11-

II. - La pénitence

Quand l'Église néglige de s'unir au mystère de la croix, Dieu la retrempe dans la persécution, alors la prière et la pénitence se trouvent dans le sang versé : c'est la meilleure et la meilleure application de la pénitence. Il lui demande ces sacrifices seulement de temps en temps ; ordinairement Il ne lui demande que la prière et la pénitence. Je vous ai parlé de la prière, je vous ai dit qu'elle nous venait des Apôtres, qu'elle a été constante pendant de longs siècles et que le bréviaire en porte la preuve irréfutable.

Mais avec la prière les Apôtres nous ont aussi laissé dans le trésor de l'Église, la tradition du *jeûne* et de *l'abstinence*.

Il y a plusieurs degrés de *jeûne* : il y a d'abord le carême ; certaines Églises en avaient plusieurs: le carême de Pâques, de Noël, de la Saint-Martin en Occident. Outre ces temps de jeûne, il y avait encore chaque semaine des jours de pénitence et de jeûne. Tertullien en parle et il blâme une jeune fille qui avait épousé un païen : comment pourra-t-elle observer ces jeûnes ? dit-il. Les jours de jeûne dans la semaine étaient déjà observés chez : les juifs ; ainsi le pharisien de l'Evangile dit : - Je

jeûne deux fois la semaine. Ces jours étaient le mercredi et le vendredi. Il en est resté quelque chose dans nos temps, l'abstinence du vendredi et celle du mercredi transféré au samedi.

Les carêmes n'étaient pas fixés comme aujourd'hui ; c'était quelque chose de vague à cause du contact de la vie chrétienne avec les païens. On voit par Saint Irénée que certaines Églises le commençaient plus tôt, d'autres plus tard, quelques-unes jeûnaient seulement les derniers jours. Il n'y avait pas d'uniformité ; il y avait plus d'uniformité pour l'office des moines pour les heures principales que pour le jeûne. Saint Ambroise jeûnait tous les jours excepté les fêtes de martyrs et les autres solennités qui étaient moins nombreuses qu'aujourd'hui. Dans le monastère de Saint Augustin on faisait abstinence tous les jours, excepté les infirmes et les hôtes.

Saint Benoît qui vint plus tard précisa toutes ces choses, comme il avait précisé les règles de la vie cénobitique ; il remplaça les divers carêmes par le jeûne du 14 Septembre. Il y eut double courant d'interprétation de cette règle ; les uns s'attachant à l'esprit acceptèrent le jeûne à l'exception des fêtes ; d'autres, en particulier les Cisterciens prenant la lettre, jeûnèrent tous les jours, sans en excepter les fêtes même Noël.

Benoît XII dans sa réforme des chanoines réguliers dit : « J'oblige tous les chanoines réguliers d'Occident à faire abstinence toute l'année les lundi, mercredi, vendredi ; ils jeûneront depuis la Septuagésime et tout l'Avent ; ceux qui ont une observance plus étroite sont obligés de la garder.

Nous, nous observons les jeûnes de Saint Augustin. Notre jeûne, remarquez, n'a pas un caractère privé mais ecclésiastique, il a été puisé dans la tradition des anciens carêmes. Nous jeûnons pour l'Église, nous représentons l'Église ; notre pénitence est celle de l'Église. Pourquoi l'Église jeûne-t-elle ? Parce qu'elle est mère et qu'elle enfante les âmes des infidèles au baptême, des pécheurs par la pénitence ; c'est pour cela qu'elle travaille sans cesse et qu'elle fait pénitence ; sans la pénitence l'Église tombe, le clergé fléchit. Vous ne verrez pas

-12-

un saint qui ait laissé un profond souvenir et qui ait opéré de grandes choses sans être un grand pénitent. Voyer, le Curé d'Ars. Pas un n'a pu relever une paroisse sinon par la pénitence. Allons, mes fils, courage, *pergant igitur*, en avant, embrassons avec joie toutes ces pratiques de pénitence qui élèvent l'âme, ne les considérons pas comme un fardeau qu'il faut trainer, mais comme des ailes qui nous servent à voler au ciel. Nous reprenons la tradition de la plupart des communautés de Chanoines Réguliers du Moyen-Age ; toutes les maisons de Chanoines Réguliers que je connais ont observé ce que nous pratiquons.

(D. Gréa 22 sept. 1893, S. Antoine)

III. - La pauvreté et travail manuel

La troisième observance que je vous signalais, *c'est la pauvreté*, surtout dans une de ses formes *le travail des mains*. Les anciens clercs travaillaient des mains, Saint Paul travaillait, il le dit lui-même, les autres Apôtres travaillaient aussi, mais moins que lui ; il tirait sa subsistance de son travail. Cette pratique a toujours été recommandée à l'ordre canonique, afin de fuir l'oisiveté. Les anciens statuts leur prescrivent de se livrer même au travail des champs : « *eant ad opus rusticum* » « *Clerici victum et vestimentum sibi ab artificio vel agricultura, absque officii dumtaxat detrimento, præparent* ». (Conc. Cathag. Patr. lat. t. XLIX, col. 411). Le travail des mains n'est point une humiliation pour le prêtre. Aimez, le travail manuel et faites-le en esprit de pauvreté. Quand Dieu dans les temps modernes a voulu ressusciter l'esprit sacerdotal au sein du clergé, il s'est servi d'hommes qui avaient l'esprit de pauvreté, c'est-à-dire l'esprit religieux, car un prêtre qui n'est pas religieux par l'esprit, sans l'être par la profession, n'est pas un bon prêtre. M. Olier a fort recommandé le travail manuel. N'aimons pas à nous faire servir ; faisons nous-mêmes toutes les petites choses de la maison. J'ai vu avec déplaisir qu'en Suisse on se faisait servir par un enfant ; je n'aime pas cela ; cirons nous-mêmes nos souliers, balayons nos cellules, aimons le travail manuel humble.

(D. Gréa 22 sept. 1893, S. Antoine).

IV- But de l'Ordre

Esprit des Chanoines Réguliers.

Ou nous demande souvent : - « Ad quid venisti ? » Que venez-vous faire dans le monde ? Quel est le but de votre institut ? Ah ! Nous ne sommes pas nouveaux, nous sommes très anciens. Nous ne faisons que mettre en pratique la vie des apôtres, nous accomplissons tout ce que les anciens conciles ont prescrits. Voilà ce que dit un concile du... XIIe siècle (?) *Præcipientes statuimus ...* que les clercs dans les ordres sacrés demeurent dans une même maison, menant la vie de communauté, mettant en commun tous les revenus de l'Église, pouvant toutefois user de leur patrimoine comme ils voudront mais non des revenus de l'Église, *et monentes*, nous les avertissons de faire tous leurs efforts pour parvenir à la parfaite vie apostolique.

Notre esprit, c'est l'esprit de l'Église ou plutôt c'est le Saint -Esprit qui est dans l'Église. Quel est ce Saint-Esprit ? Comment est-il annoncé

-13-

dans le prophète Joël « *Effundam spiritum fletus et precum* ». Je leur enverrai l'esprit de pénitence et de prière. Voilà les Chanoines Réguliers, ce sont des hommes qui veulent « relever et soutenir la bannière de la prière et de la pénitence dans le monde. »

L'œuvre que nous entreprenons n'est pas une œuvre particulière comme par exemple : le rachat des captifs, le soin des malades, l'œuvre des orphelinats, ce sont des œuvres particulières bonnes, saintes, louables, nécessaires ; mais au-dessus de ces œuvres, il y a la pénitence et la prière. Voilà ce que nous voulons faire, voilà notre esprit ; c'est l'esprit des Apôtres. Saint Paul disait : « *Adimpleo quæ desunt passionibus Christi in carne mea, pro corpore ejus quod est Ecclesia* ». De telle sorte que notre pénitence n'a pas un caractère particulier, nous faisons pénitence pour l'Église comme clercs, car le clergé doit cela. Notre prière nous la faisons pour l'Église. « *Pro* »

Elle réclame la pénitence et lorsqu'elle a fléchi, l'Église a vu avec douleur la foi fléchir et la charité se refroidir : « *diminutæ sunt veritates a filiis hominum* ». Il n'y a plus qu'un minimum de vérité et on s'en contente, il n'y a plus qu'un minimum de charité et on s'en contente ; on élargit la part de la volonté humaine, de la science humaine.

- Eh ! bien, nous voulons relever la pénitence et la prière qui ont fléchi partout. Voyer à quoi la pénitence se réduit ; je parle de la pénitence qui a un caractère public social, et non pas de quelques pratiques privées ; à quoi elle se réduit ? A quelques monastères, voilà tout. Quant au peuple, rien. On objecte les sautés. J'ai connu des personnes très délicates qui avaient l'esprit de pénitence, qui aimaient le jeûne. Supplée-t-on à cela par d'autres choses ? car la pénitence ne consiste pas seulement dans certaines pratiques, mais dans l'esprit.

- Ou a vu des communautés où les religieux menaient une vie joyeuse, ils faisaient des vers, des madrigaux, quelquefois même ils faisaient des feux d'artifice : ce n'est pas religieux. Vous figurez-vous Saint Augustin dans son pauvre monastère d'Hippone se livrant à des facéties ? Saint Ambroise qui pleurait en entendant la confession des pécheurs, parce qu'il se croyait plus pécheur qu'eux et qu'il était chargé de faire pénitence pour eux.

Oui, nous devons faire pénitence pour les peuples « *adimpleo* » etc.... et là où le clergé ne fait plus pénitence, il manque à une partie de sa mission, car il doit faire pénitence pour le peuple ; les saints faisaient cela. Saint Paul disait aux Thessaloniens ; Mon entrée dans votre ville, n'a pas été vaine parce qu'auparavant j'ai été flagellé jusqu'au sang à Philippes ; j'arrose de mon sang mon ministère ; « *Scitis introitum nostrum ad vos, quia non inanis fuit, sed ante passi et contumeliis affectis in Philippis* ». (I ad Th. 11, 44).

Faisons monter vers Dieu la voix de la prière, en l'accompagnant par la voix du sang, non pas du sang qui coule dans les veines, mais du sang du cœur. Ayez cet esprit-là, alors vous aurez des joies: la pénitence est toujours accompagnée de suavités. Que votre vie soit une vie surnaturelle et non pas seulement la vie d'hommes qui vivent ensemble, juxtaposés, qui mettent tout en commun, afin de se procurer certaines aisances pour jouir de la société de leurs semblables.

Nous nous aimons tous bien. Que cette affection demeure. J'ai peur lorsque des religieux reviennent des prieurés, après un certain laps de temps, ils ne soient considérés un peu comme des étrangers parmi

-14-

leurs frères, c'est pourquoi je veux qu'à l'avenir, lorsque des confrères viendront faire des retraites, ils restent quelques jours de plus, pour renouveler l'attachement de leurs anciens frères et faire connaissance avec les nouveaux. Dans quelques années nos frères du Canada reviendront, ils amèneront avec eux des religieux de ce pays, comme il nous faudra les recevoir ! Oh ! Comme autrefois dans la primitive Église, lorsque les Églises se visitaient par leurs clercs (on voit cela dans Saint Ignace), on les recevait avec une charité si tendre.

Spiritus fletus et precum : On ne peut pas sauver les âmes sans la pénitence. Aujourd'hui on déploie une grande activité, on est dévoré par la fièvre des œuvres, « l'hérésie des œuvres ». Comme l'appelait Monseigneur Mermillod. On sème beaucoup et on récolte peu, pourquoi ? Parce que on n'appuie pas ces œuvres sur la prière et la pénitence. L'Église souffre un mal et ce mal ce n'est pas le manque d'activité, c'est la diminution de l'esprit de pénitence et de prière. Au foyer de nos aïeux : (je parle pour ceux qui ont un certain âge) il y avait l'esprit de prière et de pénitence, on menait une vie plus austère, on n'avait pas le goût des divertissements comme la génération actuelle on n'entreprenait pas des voyages de pur divertissement pour aller voir des expositions ; ces voyages ne sont pas un mal en eux-mêmes, ce qui est un mal c'est la diminution de l'esprit de pénitence et de prière.

Il faut prêcher la pénitence, mais comment la prêcher si on ne la pratique pas ? Le curé d'Ars pouvait en parler parce que c'était un grand pénitent. Les saints nous sont donnés pour modèle ; nous ne pouvons pas aller jusqu'à leur héroïsme mais nous apprenons d'eux que la sainteté consiste dans la prière et la pénitence. Voilà l'esprit des saints ; les expansions au dehors viennent après. Nous allons faire notre retraite, eh bien « *renovamini Spiritu mentis vestrae* ». Un institut doit se renouveler dans l'esprit de sa vocation. Cet esprit je vous le livre tel qu'il est, je ne l'ai pas inventé je ne l'ai pas créé, je l'ai trouvé dans la tradition de nos Pères. Aimons la prière et la pénitence. Le temps que nous y consacrons ne sera pas du temps perdu. Comment deux ecclésiastiques, Professeurs dans un collège catholique, trouvent que le bréviaire prend du temps. Quoi ! la prière réduite à ce minimum est trouvée trop longue ! S'il faut sacrifier quelque chose, ou l'étude à la prière, ou la prière à l'étude, c'est évidemment l'étude. Je vous laisserai cela dans mon testament ; ceux qui n'en veulent pas n'ont pas mon esprit : cet esprit je ne l'ai pas inventé, je l'ai recueilli, j'ai cherché, j'ai remonté le cours de l'histoire, allez ; jusqu'à Saint Paul et vous trouverez cela. Amen (saisissement général).

(D. Gréa, 29 sept. 1893 S. Antoine).

-15-

Chronique :

Le R. P. Césaire Anthoine
Chanoine Régulier, missionnaire du Laus
et ancien curé de la Bocca - 23 janvier 1914

Un jour, le fondateur des Semaines Sociales de France, M : Gonin, revenait de Saint-Antoine en Dauphiné où il avait fait une retraite fermée chez les chanoines Réguliers de l'Immaculée Conception. Abordant son ami et collaborateur, M. Anthoine, il lui dit à brûle pourpoint : « Tu sais, j'ai trouvé ce qui te convient et ce à quoi tu aspires ; c'est à Saint-Antoine qu'il te faut aller ». Et il lui fit la description de la vie des Chanoines Réguliers.

M. Anthoine qui, alors, frisait la trentaine et qui, après des études secondaires sommaires, était commis principal dans une maison d'édition, n'hésita pas. Il abandonna tout pour aller se mettre au service du divin Maître.

Dom Gréa, abbé des Chanoines Réguliers, reçut avec sa bienveillance accoutumée, le postulant lyonnais et l'admit au noviciat. Une année après, le 8 sept 1901, il l'admit à la profession religieuse.

Premier bonheur ! il était incorporé à une communauté et il était voué au chant de l'office divin. Mais il fallait de plus étudier pour se préparer aux Ordres sacrés. Le nouveau profès se remit courageusement sur le banc des écoliers et parcourut le cycle des études de philosophie et de théologie au bout de quatre ans, il fut jugé digne d'être appelé à la prêtrise qui lui fut conférée à Rome, le 17 juin 1905.

A peine était-il prêtre qu'un grand sacrifice lui fut demandé. Dans une équipe de missionnaires en partance pour le Pérou, un d'entre eux vint à tomber malade et à faire faux bond. Qui le remplacera - « Moi », répondit le P. Anthoine et il s'embarqua pour le Pérou. N'oubliez pas sous ce nom une terre de cocagne, mais une région pauvre et montagneuse, là-bas, au loin, sur les bords du grand fleuve Maragnon. Le nouveau venu se mit bien vite à la langue du pays (la langue espagnole) et déploya un talent de conférencier que déjà il avait manifesté en France aux réunions de la Chronique Sociale.

Dix ans durant, le pays de Sainte Rose de Lima fut le théâtre des activités du P. Anthoine. Il en revint en 1912, alors que celui qui écrit ces lignes et une autre équipe partaient à la relève.

Le temps de se réadapter au milieu français et au ministère de nos grandes villes, et voici de nouveau notre chanoine régulier aux ordres des supérieurs pour de nouvelles charges. Celle qui lui incombait après la guerre de 14-18 l'amena dans le Midi, Il fut nommé à la cure de la Bocca en remplacement du R.P. Foisset appelé à un plus haut poste.

Curé d'après-guerre, on conçoit quelle fut sa tâche. En union avec son fervent vicaire, le P. Ferrand, il eut à redonner une vitalité agissante à la paroisse et à ses divers groupements. Dans ce but il organisa une grande mission de 15 jours, qui fut prêchée par les missionnaires diocésains, M. le Chanoine Suque et M. l'Abbé Giraud. Il fit aussi venir des ateliers Paccard, d'Annecy, une nouvelle cloche pour remplacer, disait-il, celle qui s'était usée et fêlée à force de sonner les deuils de la grande guerre. On la nomma Elisabeth comme la précédente et un évêque, Mgr Herscher, vint la consacrer en un beau jour du mois de Mai. Les pèlerinages à Saint-Cassien et à Roquefort reprirent avec

-16-

une nouvelle ardeur ainsi que les cercles d'études pour les jeunes. Ce fut aussi le P. Anthoine qui fit ériger le monument aux morts de la guerre dans notre église auprès de la statue de Jeanne d'Arc. Trait d'union des diverses activités paroissiales fut le Bulletin que le R.P. ressuscita.

Il fut baptisé « L'Ami des Familles ». Son existence fut brève mais glorieuse. La plume qui signait tour à tour C. Lami, Loys Tristan ou Jean Rémi, à côté du nom officiel, n'était pas novice. Toujours un langage direct, alerte et pratique. Les pages du vieux bulletin seraient encore à lire et à répandre si on en retrouvait la collection.

Mais il est dit que les religieux, comme les cheminots, restent peu en place. Avant la fin de ses trois ans, le P. Anthoine, laissant la cure de la Bocca au P. Chalumeaux, s'en alla à d'autres obédiences transitoires, jusqu'à ce qu'il se fixe en 1932, à N.D. du Laus, pour sa dernière étape sacerdotale.

Etape féconde entre toutes et la plus conforme aux vœux du P. Anthoine. Il jouissait d'être missionnaire de la Vierge pour lui amener beaucoup de pécheurs et de serviteurs. Quoique de petite stature et d'une apparence presque chétive, avec un visage prématurément ridé, ce prédicateur avait un magnifique fluide communicatif. Sa voix était claire, forte, d'une prononciation nette qu'on entendait de loin. Les pensées dont il étoffait ses discours, fruit de ses réflexions et de ses lectures, n'étaient ni transcendantes ni vagues, mais se déroulaient dans la région moyenne de la psychologie populaire. Les conclusions tirées étaient toujours pratiques et avaient pour but d'aider l'auditeur à se hausser à la hauteur de ses devoirs de chrétien et de français.

Le R.P. avait un grand sens de l'opportunité. Dans ses petits sermons d'accueil aux pèlerins du Laus, (il y en avait qui venaient de La Bocca) il trouvait le mot d'amitié et le mot juste. Sur le thème marial, il était inépuisable. Il savait par cœur la vie de Sœur Benoîte, la Voyante de Laus, et il en tirait des exemples d'édification et de confiance.

Toutes les paroisses du diocèse, ou à peu près, entendirent sa voix depuis les villes de Gap et Briançon jusqu'aux modestes hameaux perdus dans la neige. La neige, d'ailleurs, ne l'arrêtait

nullement. Plus d'une fois cerné par la tourmente et obligé de prolonger son séjour, il en profitait pour prolonger aussi sa mission.

« Les Annales de N.D. du Laus », sous son habile direction, connurent le succès. Il en releva le mérite par une impression mieux soignée et agrémentée de photographies. Et surtout par un choix d'articles et de chroniques très vivantes. Tirées à plus de 1200 exemplaires, elles s'en allaient à travers le monde annoncer les gloires de la Vierge.

Pourquoi faut-il que le mal vienne si tôt terrasser les bons ouvriers ? Un terrible et tenace eczéma fit souffrir un vrai martyr au vaillant missionnaire durant ses dernières années. Il travaillait toujours mais avec quelle peine ! Puis le mal se porta sur le foie et fit tant et si... bien que, le 23 janvier dernier, le P. Anthoine, au sortir d'une longue et pénible agonie, s'endormit doucement dans le Seigneur, s'en allant comme dit la lettre de faire-part, à la maison du Père.

Il est dit du bon serviteur de l'Évangile qu'il donne « au temps fixé sa mesure de blé ». Le P. Anthoine a donné lui aussi sa mesure bien remplie de pur froment ; bien des âmes en ont vécu et en vivront.

N. 3

JUILLET 1947

La VOIX du PÈRE
Bulletin des C. R. I. C.

**Lettre circulaire de D. Gréa à l'occasion des 25 ans
d'existence de la Communauté**
(Noël 1890)

Mes Révérends Pères et mes bien chers Fils,

Dieu a béni notre communauté, elle a atteint 25 ans d'âge et après tant de grâces reçues, je sens le besoin pour mon âme et pour les vôtres de remercier Dieu de ses bienfaits, de ses lumières, de l'assistance qu'il nous a donnée, des épreuves mêmes qu'il a permises, que vous n'avez pas toutes connues, et qui toutes ont tourné au progrès de notre Institut d'une manière admirable.

Mais nous avons aussi au milieu de tant de motifs d'espérances, des motifs de crainte. La nature humaine, le milieu du monde tout ensorcelé de ses raisonnements et de sa fausse prudence, la prudence de la chair, les efforts incessants du démon peuvent introduire des semences d'attiédissement, de relâchement. Nous avons besoin de la grâce de Dieu et d'une *grande vigilance* pour maintenir et transmettre dans sa pureté l'Institut Canonique et pour en garder tout l'esprit et toutes les saintes traditions.

1°. J'appelle votre attention, mes Frères bien-aimés, sur la nature même de notre institut qui étant canonique, est excellemment *monastique*, et par conséquent doit se nourrir de retraite et de vie intérieure. C'est par la retraite, par la prière et principalement la prière liturgique par le jeûne que nous serons ce que nous devons être ; c'est par là que nous apporterons aux peuples, les secours d'une vie pastorale puissante dans nos prieurés et d'une éducation forte à leurs clercs. Nous serons des Pasteurs puissants si nous sommes des religieux reposés en Dieu. C'est-à-dire de vrais moines, (*monios*, selon St Denys) seuls avec Dieu seul.

Contrairement à ce principe fondamental, nous nous agiterions en vain, agitant les autres autour de nous et prenant cette agitation pour le zèle tel qu'il convient à notre ordre. Voyez la singulière influence que nous avons à Saint-Claude par notre vie de retraite et l'ébranlement profond que notre départ y a causé. Gardons-nous de l'agitation ; il faut bien savoir que sur cent biens même spirituels à réaliser, il y en a quelques-uns qu'il faut laisser. C'est une des ruses les plus fréquentes du démon, de nous détourner de notre vocation, de l'essentiel de notre vocation, par l'appât d'autres biens quelques fois très considérables.

Ne mettons jamais le travail extérieur avant la vie intérieure, avant son auxiliaire nécessaire : la pénitence.

2°. J'appelle votre attention sur la pénitence et *l'esprit de pénitence*. Nous devons relever la bannière de la pénitence, la bannière du jeûne régulier qui est la pénitence principale et sociale de l'Église, qui est

-18-

aux mortifications régulières, ce que dans l'ordre de la prière, la prière liturgique est autres dévotions. Sur ce point nous marchons directement contre l'esprit du siècle.

Aimez le jeûne, pour cela *estimez-le* ; voyez les éloges qu'en font les Saints Pères ; il élève l'âme, il rachète, il sanctifie. Mais il ne produit ces effets qu'à la condition d'être aimé. S'il n'est que supporté, il est accompagné de murmures, de mécontentements qui sont autant d'infidélités comparables à celles d'Israël dans le désert, infidélités qui ont été punies d'un si terrible châtement. Aimez donc le jeûne, ayez le zèle du jeûne, à l'exemple des saints moines et de tous les saints de notre ordre. Que l'obéissance vous retienne et non la lâcheté de la nature. Voyez la condamnation qui atteint *inimicos crucis, Christi*.

3°. Ayez pour la sainteté et la dignité de l'office divin une ardeur et une persévérance invincibles. Subordonnez à ce grand ministère tous les autres qui regardent les particuliers. Relevons cette autre bannière de la prière publique autrefois célébrée dans toutes les églises et maintenant délaissée. Je me réjouis de voir le zèle que vous apportez dans tous nos prierés. Ne le laissez pas s'affaiblir.

4°. Dans l'éducation des enfants mettez toute votre industrie, votre patience, votre zèle, votre douceur énergique à les conduire par la raison, les motifs de foi et l'affection sainte.

Dévouez-leur, si tel est votre emploi, votre temps, vos récréations vos entretiens, une grande attention à les tenir dans une parfaite pureté. Mais en cela comme en toute autre fonction, un ministère tranquille, avant tout, la vie intérieure et par conséquent le calme.

5°. Enfin, mes Frères bien-aimés, j'appelle votre attention sur un point très important et qui serait la ruine de la vie religieuse chez nous : *l'esprit de critique*.

Et d'abord, la critique des personnes ; que chacun s'examine soi-même et s'abstienne de juger ses frères et ceux du dehors. A plus forte raison que chacun s'abstienne de juger et de critiquer ses supérieurs.

Que deviendrait l'esprit de foi dans l'obéissance, que deviendrait l'obéissance religieuse, si ces critiques absolument abominables dans une communauté y étaient souffertes et si l'on n'en faisait pas d'état et de scrupule ?

Relisez à cet égard votre examen d'intérieur, vos règles communes et rappelez-vous que l'obéissance due aux Prieurs ne diffère point de celle due aux supérieurs majeurs, devant toujours être également sincère, humble, pratiquée en esprit de foi et rendue à Dieu même dans cet esprit.

Une critique plus condamnable encore, serait la critique de l'Institut, de ses règles et de ses pratiques.

Cette critique se trouve naturellement sur les lèvres des étrangers, des séculiers qui n'ont pas la grâce de notre vocation. Les instituts comme les individus ont leur vocation distincte. La vocation de notre Institut n'est pas celle des autres ordres religieux, ni celle du clergé séculier ; elle ne doit pas être réglée ni jugée sur celles-là, mais elle prend en elle-même, dans l'exemple de ses saints, dans ses traditions, dans ses canons, dans l'esprit qui lui est propre, les principes de conduite et la raison des pratiques qui lui appartiennent et qui sont son bien et son héritage.

-19-

Malheur aux fils qui loin de défendre l'honneur de la Congrégation, leur mère, s'uniraient à ceux qui la jugent et condamnent en elle les saintes pratiques qui sont sa parure spirituelle !

Les étrangers sont en cela excusables, sans expérience de notre genre de vie, ils n'ont point connu ni étudié les traditions et l'esprit de l'Institut canonique, il leur paraît nouveau et par conséquent suspect.

Mais les religieux qui apporteraient jusque dans son sein ces opinions du dehors seraient grandement coupables. Autant qu'il dépendrait d'eux, ils détruiraient l'œuvre de Dieu, non-seulement en détruisant la charité et l'union, mais en jetant les germes des relâchements qui ont dégradé et à la fin sécularisée dans le passé tant de florissantes institutions.

S'il y en avait jamais parmi nous de ce détestable esprit et qu'ils refusent de se corriger, qu'ils quittent la Congrégation et qu'ils aillent porter ailleurs leur inquiétude, plutôt que d'encourir la terrible malédiction de ceux qui détruisent au lieu d'édifier, la redoutable malédiction que moi-même, pauvre pécheur, mais choisi de Dieu pour établir ces fondements et ces règles de l'institut, vieilli déjà dans cette œuvre et entouré des fils que Dieu m'a donnés, approchant de l'éternité, je prononcerai contre ces fils ingrats et ces ennemis domestiques, ces destructeurs des murs de la cité sainte, qui ouvrent la brèche aux ennemis du dehors, au monde, au démon.

Je sais mes frères bien-aimés, que dans un tel danger vous vous serreriez tous autour des fervents pour maintenir notre Institut. C'est là une grande sollicitude dans les sollicitudes de ma charge.

Je demande à Dieu de vous conserver dans ces saintes dispositions qui furent celles du jour à jamais heureux de votre profession religieuse et les seules qu'Il puisse bénir.

Il semble que Dieu, en nous rassemblant au tombeau du Grand saint Antoine, ce qui est une grâce insigne, nous fait sentir en ces lieux sacrés comme une nouvelle impulsion de l'esprit monastique.

Il sort de ces reliques comme une mystérieuse influence de vie qui nous anime d'un plus grand zèle pour notre sanctification. Vos confrères résidant ici ont éprouvé avec joie et reconnaissance cette douce et sainte influence. Qu'elle s'étende de la maison principale à toutes les autres, du chef à tous les membres.

Je vous adresse ces lignes en ce beau jour de Noël, et je prie le divin Enfant de leur donner sa force et sa grâce pour vous persuader, vous toucher et vous réjouir dans vos travaux.

Je Le prie de vous bénir pendant que je le fais moi-même en son nom, dans toute la tendresse qu'Il m'a mise au cœur pour vous.

Allocutions pour les prises d'habit

Nous ne pouvons reproduire toutes les allocutions prononcées par D. Gréa en ces occasions. Cela nous mènerait trop loin. Qu'il nous suffise d'en donner trois qui manifestent clairement l'idée du Père sur ses petits-enfants « dealbati », sur les clercs qui portant déjà le surplis, reçoivent le blanc rochet du Chanoine Régulier ; et sur les acolytes qui sont déjà employés au service de l'autel.

Prise d'habit du petit frère Michel (8 sept. 1894, au jour anniversaire des premiers vœux de D. Gréa).

-20-

Voilà déjà longtemps que vous désirez la grâce que Dieu vous fait aujourd'hui, le bonheur de vous donner à Lui. C'est un grand bien pour l'homme, c'est un grand bonheur de porter le joug du Seigneur, joug suave et léger depuis son enfance. Cette grâce Dieu vous la fait, mais en même temps qu'il vous l'accorde il vous fait des demandes. Vous avez longtemps frappé à la porte et vous avez persévéré sans vous décourager et voilà que cette porte vous est ouverte. « *Sic qui perseveraverit pulsans, aperietur ei* ». Voyez ce qui est dit dans l'Évangile. Un homme va frapper à la porte de son ami pendant la nuit pour lui demander quelques pains. Son ami lui répond que l'heure est passée, que le repos est venu, qu'il ne peut pas lui ouvrir. L'autre continue de frapper ; à la fin son ami importuné se lève et lui remet ce dont il a besoin. Cet ami c'est Jésus, Il vous a fait attendre à la porte et aujourd'hui Il vous ouvre et vous reçoit.

Il vous fait des demandes. Il vous demande votre cœur c'est-à-dire votre volonté ; à l'avenir vous ne devez plus chercher d'autre plaisir que le sien ; vous le trouverez dans l'obéissance ; le travail et la prière. Pour arriver à cette perfection, il faut vous dépouiller de vous-même, du vieil homme,

vous dégager de ses faiblesses qui vous tirent vers la terre, de cette tendance à la paresse, à la fuite du travail, de cette tendance à l'amour propre, à la volonté propre, combattant les sens qui exigent sans cesse leur satisfaction, l'imagination qui cherche toujours à se repaître de je ne sais quels rêves et de quels fantômes. Laissez tout cela, pour ne voir que celui qui marche devant vous.

Suivez-le en portant votre croix petite mais proportionnée à la faiblesse de votre âge. Portez-la avec amour cette croix, c'est l'obéissance à vos pères-maîtres, à vos frères en tout ce qui peut nourrir et augmenter entre vous la charité.

Marie préside à cette fête. C'est au jour de sa Nativité qu'elle fait des grâces à la Communauté. C'est ordinairement en ce jour de sa naissance, qu'elle fait des largesses à ses serviteurs. Elle vous donne le saint habit ; recevez-le de ses mains maternelles et en même temps que vous vous en revêtirez extérieurement, revêtez-vous intérieurement de Jésus-Christ, comme il a été dit à notre Père St Augustin au jour de sa conversion. Revêtez-vous de son humilité, de sa pureté, de son esprit de victime. Dans l'ancienne loi, on apportait des victimes, figures de ce que l'on doit immoler dans la nouvelle alliance.

Mais on remarque que l'on préférerait des victimes jeunes. Sans doute on immolait des victimes jeunes qui auraient déjà porté le joug, mais on amenait le plus souvent des agneaux aux pieds de l'autel. Notre Seigneur préfère les victimes jeunes, il les préfère à ces âmes qui viennent à Lui dégoûtées par une triste expérience des vanités de ce monde après avoir connu les déceptions que donne le péché et subi d'autres impulsions que vers Lui.

Soyez comme un agneau déposé sur l'autel. Que vos saints patrons vous assistent, que St Michel chef des anges, dont vous portez le nom, étende sur vous sa protection. Vous aurez aussi vos anges visibles, vos pères maîtres, vos frères. Allez auprès d'eux et informez-vous pourquoi on accomplit tel point de l'obéissance. Alors vous saurez les raisons des choses et vous verrez que le St Esprit qui anime l'Église, la rend en tout cela agréable à Jésus.

-21-

Pour la vêtue de fr. Cyprien, séminariste de romans

(17 octobre 1895)

Mon bien cher fils, Notre Seigneur vous a mis au cœur un désir ; mais voyez ce qui s'est passé dans la conversion de Saint Augustin : là, son cœur était déjà remué par les exemples des Saints dont il avait lu les actes, par les exemples particulièrement du grand Saint Antoine dont les reliques reposent ici : « Que ne puis-je faire comme ces anachorètes, se disait-il en lui-même ? Ne puis-je pas marcher sur les traces de ces hommes qui ont passé leur vie dans le désert ? Ne puis-je pas comme eux me séparer du monde ? me mépriser moi-même ? mettre sous mes pieds les concupiscences de la chair ? ».

Et dans cette lutte, dans ce combat intérieur, il entend tout à coup une voix qui lui dit : « Prends et lis !... Prends et lis ! ... » Un livre se trouvait devant lui ; il l'ouvre et il tombe sur ce passage de l'apôtre Saint Paul : « revêtez-vous de Jésus-Christ. » Alors il devient tout transporté, tout transformé ; les larmes coulent de ses yeux ; il avait reçu le coup de grâce, pour parler ainsi.

Ainsi, mon cher fils, en est-il de vous. Vous étiez placé « in bivio », comme parle l'évangile à l'entrée d'un carrefour, à un embranchement de deux chemins : *le chemin du monde* : vous étiez libre, vous pouviez vous livrer à toutes vos satisfactions, à toutes celles qui sont bonnes ; mais le chemin côtoie un précipice continu. L'autre chemin, *c'est celui de Jésus crucifié* ; pour le suivre il faut se quitter soi-même, il ne faut plus s'appartenir soi-même ; les plaisirs des sens vous étaient permis, je parle des plaisirs licites, vous les avez quittés ; les plaisirs de la volonté propre vous étaient permis, vous les avez quittés aussi : « Désormais je ne ferai plus ceci, je ne ferai plus cela ». Il y a comme un combat continu de l'âme. C'est déjà ce que nous voyons dans Saint Laurent Justinien : d'un côté il avait les richesses, la gloire, l'abondance, la maison paternelle ; de l'autre côté il avait la pauvreté, la mort, la croix de Jésus Christ et néanmoins il n'a pas hésité à suivre ce dernier parti et à prendre la croix de Notre Seigneur.

Ainsi Dieu vous vent tout à Lui. Tandis que je vous revêtirai au dehors du vêtement religieux, lui-même vous revêtira intérieurement et vous donnera les vertus de la sainte Humanité de Jésus que représente ce vêtement. D'abord ce *vêtement blanc* qui est celui-là même que vous avez reçu au jour de votre cléricature, représente *la justice* de Jésus Christ : l'apôtre Saint Jean vit dans l'apocalypse les saints revêtus de cet habit blanc, qu'ils ont, dit-il, lavé dans le sang de l'agneau « dealbaverunt stolas suas in sanguine agni ».

C'est pour marquer que les saints ont joint leurs propres souffrances aux souffrances de Jésus Christ ; les martyrs ont lavé leur âme dans leur propre sang ; le sacrifice de Jésus et celui des saints ne sont qu'un seul et même sacrifice.

Vous prendrez ensuite cette ancienne *chape* des clercs, qui par *sa couleur noire* représente *la pénitence*, ainsi que par la matière dont elle est composée et qui n'est autre chose que la dépouille des animaux morts dont nos premiers parents furent revêtus après leur péché. Jésus sera votre modèle, car vous savez qu'étant l'innocence même il a voulu se revêtir des péchés du monde pour les expier. Ainsi vous devez garder au dedans une grande innocence de vie, tandis qu'au dehors

-22-

vous porterez la peine des péchés du monde en faisant pénitence pour Lui. Nous ne sommes pas, nous dit Saint Paul, comme Jésus Christ : Il était un pontife innocent et immaculé qui n'avait pas porter la peine due au péché puisqu'il n'avait pas commis le péché ; mais nous au contraire nous avons à faire pénitence pour nos propres péchés pour purifier notre âme, et de plus nous devons offrir notre pénitence pour les péchés du peuple. La pénitence de l'église comme la prière de l'église, a un caractère particulier : elle est publique, sociale. De plus elle est nécessaire : l'église a besoin de la pénitence, elle a besoin de ministres qui soient à la fois des ministres de prière et de pénitence. Aussi la cléricature est-elle à la tête de la vie monastique ; aussi les clercs viennent-ils d'abord, les moines ensuite « Monachus vix clericus, » comme dit un ancien texte.

Oubliez donc pour toujours, mon cher fils, le monde et ses maximes, entrer dans la sainte carrière qui s'ouvre aujourd'hui devant vous. Soyez désormais sous la protection du grand Saint Cyprien qui est le titulaire de l'Église de Valence à laquelle vous appartenez, cette fille de l'église de Vienne dont l'église de Saint Antoine dépendait. Rappelez-vous quel grand clerc il était et comment durant la persécution il déposa son *byrrus* (chape) pour apparaître en aube, ce vêtement blanc, marque de l'innocence. Soyez aussi sous la protection de notre Père Saint Augustin, de Saint Benoît qui ressuscita si merveilleusement les pratiques de la vie ascétique. Enfin que la Bienheureuse Vierge Marie vous prenne sous sa protection ; *c'est à elle que sont confiées toutes les grandes œuvres de l'Église* ; l'Église lui appartient : aussi Saint Jean nous la représente-t-elle dans l'apocalypse ayant la lune c'est à dire l'église sous ses pieds « mulier amicta sole et luna sub pedibus ejus ». C'est à elle qu'il appartient de renouveler la cléricature dans l'église ; c'est pourquoi nous sommes consacrés à elle d'une manière toute spéciale par Pie IX comme clercs et comme serviteurs de Marie. Aussi devons-nous chanter ses gloires en même temps que nous louons Dieu dans l'église.

Votre ange gardien prie aussi pour vous en ce moment ; ainsi que tous vos frères qui vous ouvrent leur cœur en même temps qu'ils vous ouvrent leur rang et auxquels vous allez appartenir par des liens si doux ; vous avez quitté votre maison, vos frères, vos parents ; mais d'après les promesses de l'évangile, vous retrouverez ici une maison, des frères, des Pères. Vous les connaissiez déjà mais vous verrez toujours d'avantage combien est douce la jouissance de cette sainte affection fraternelle qui nous unit tous. Entrez donc courageusement dans cette sainte carrière qui doit nous faire mourir à nous-mêmes et par la mortification des sens et par la mortification de la volonté et par la mortification des goûts de ce monde ; *Entrez-y avec joie, confiance et amour*. Ainsi soit-il.

-23-

Allocution de N.T.R.P. Supérieur
A la prise d'habit du frère Engène, acolyte.
(Dimanche, 29 Septembre 1895)

Mon cher enfant, cette fête est bien douce pour votre cœur et aussi pour tous ces amis qui vous entourent de leurs vœux et de leurs prières. Elle est douce pour ce vénérable Directeur (1) qui vous a suivi dans les premiers pas de votre carrière cléricale ; pour ce bon maître (2) qui vous a initié à l'étude de la science de l'Église ; pour ces condisciples, (3) heureux de vous voir, et qui envient votre bonheur.

Pour vous, mon cher fils, en entrant dans cet Institut, vous ne faites qu'accomplir plus parfaitement ce que vous avez promis au jour de votre ordination de clerc : *Dominus pars hæreditatis meæ ...tu es qui restitues hæreditatem meam mihi*. Vous savez, d'après ce qu'enseigne St Thomas, ce que sont les chanoines réguliers : *Clerici per essentiam*, ils sont clercs par essence. Cette vie que vous embrasse ; n'est pas autre que celle du clergé des temps apostoliques, comme le déclare le pape Pie V dans une bulle : *Canonici regulares qui olim clerici dictabantur*. Cela est bien clair. Qu'était la vie des apôtres ? Ils menaient la vie parfaite. Les Pères nous apprennent que N.S. les exerçait à la vie commune et à la vie de renoncement, en ne vivant que des aumônes qu'ils recevaient, nous montrant, par-là, comment doit vivre l'homme de l'autel. Les apôtres apprirent de l'exemple même de N. S. les veilles de la nuit ; l'Évangile nous dit que Jésus se retirait à l'écart, la nuit, pour prier : *erat pernoctans in oratione Dei*.

Vous allez accomplir cela autant que le permet le Malheur de nos temps.

Je vais donc vous dire, mou cher fils, revêtez-vous de Jésus Christ. Vous vous en êtes déjà revêtu et ce vêtement que je vais vous donner n'est pas nouveau pour vous, vous reprenez le vêtement que vous avez déjà reçu à votre cléricature. Je vais cependant vous ôter vos vêtements, parce que le vieil homme est toujours en nous, il faut nous en défaire. Vous allez être vêtu *du vêtement de lin* qui est le vêtement de L'Église et dont il est dit : « *datum est ei ut vestiatur se byssino splendenti et candido* », et dont il est encore écrit : « *Ils ont lavé leurs robes dans le sang de l'Agneau* ». Ce vêtement vous l'aviez déjà reçu à votre baptême, puis à votre ordination. Le clerc porte ce vêtement toute sa vie parce qu'il est consacré à Dieu pour tout le temps de sa vie. Il est comme un calice qui, bien qu'il ne serve qu'un instant au sacrifice, reste cependant un objet consacré et dont on ne doit pas user pour des usages profanes. Vous vous rappellerez ; que vous êtes clerc toujours, clerc en tout et partout et que Jésus est votre partage.

(1) M. le chan. Duport, prof. au grand Séminaire de Grenoble.

(2) M. l'Abbé Turo, prof. au petit sémin. Cote St André.

(3) Quatre séminaristes de Grenoble, venus pour assister à la vêtue de leur ami.

Par-dessus ce vêtement de lin, vous allez revêtir *la chape noire*, vêtement que les anciens appelaient le *byrrhus*, cette chape dont il est dit aux actes du martyre de St Cyprien que *deposito byrrho stetit in linea*. C'est un vêtement d'humilité et de pénitence qui rappelle, par sa couleur sombre et la matière dont il est composé, la dépouille des animaux morts dont Dieu revêtit nos premiers parents après leur péché. Les clercs se revêtent ainsi des péchés des hommes pour faire pénitence, comme Jésus Christ qui, bien qu'il fût la sainteté même, s'est couvert de la ressemblance des péchés des hommes. Le clerc doit être ce que Jésus Christ a été, et accomplir en lui ce qui manque à la passion de Jésus ; le clerc achève, par la prière et la pénitence, l'œuvre de la rédemption des hommes. Telle est la pensée de St Germain d'Auxerre : « *Celui qui embrasse la cléricature doit aussi se revêtir de la pénitence* ». On ne connaît plus la pénitence et on n'ose plus prêcher aux peuples, et cependant c'est par elle que l'Église prend part à l'œuvre de Jésus-Christ ; elle est un grand sacrement qui peut seul chasser le démon : « *hoc genus non ejicitur nisi in oratione et jejunio* » ; le clerc se revêt donc de la prière et de la pénitence.

Vous, mon cher fils, vous embrassez cette nouvelle vie avec amour et avec joie ; c'est aussi une joie pour nous. Déjà vous avez goûté les douceurs de la vie de Communauté durant ces quelques

jours qu'avez passés ici, mais vous allez être plus familièrement uni maintenant à cette famille qui est la famille de Dieu ; nous sommes coopérateurs de Jésus.

Voilà cette fête qui nous réjouit tous.

Puis appelez sur votre tête les bénédictions de la Ste Vierge, mère de cet Institut et à qui le pape Pie IX nous a spécialement consacrés ; de St Augustin, notre législateur et père ; de St Benoît, ce grand-maître de la vie cénobitique ; de St Antoine auprès du tombeau duquel vous apprendrez à goûter la vie religieuse qui est une vie de prière et de pénitence ; de St Michel et des Sts Anges dont c'est la fête et desquels il est dit : *semper vident faciem Patris* ; c'est la douceur de la contemplation, vous la goûterez. Les anges sont aussi mis au service des hommes, *in ministerium missi proter eos qui hæreditatem capiunt salutis* ; c'est l'activité jointe à la contemplation. Votre ministère sera semblable au leur : par l'activité, ou sert aux âmes rachetées par le sang de Jésus.

Vous vous exercerez à cette vie dans l'obéissance et la pauvreté. Vous ferez comme St Pierre, le chef des apôtres, qui dit : *Ecce nos reliquimus omnia etc ... quid ergo erit nobis ?* Vous vivrez dans le détachement des choses de la terre qui vous donnera la possession des choses célestes.

Ainsi-soit-il.

Et puis, Dieu vous a donné un frère par la nature, et voilà qu'il va être encore votre frère par la religion ; il sera donc doublement votre frère, et vous direz comme St Bernard de son frère Gérard : *natura germanus, religione germanior* ; lui aussi il est heureux en ce jour, il prie avec vous et pour vous.

N. 4

JUILLET 1947

La VOIX du PÈRE **Bulletin des C. R. I. C.**

Testament spirituel de dom Gréa adressé au Chapitre des Prieurs le 2 avril 1902

Mes Chers Confrères,

Votre Supérieur a vieilli. Avant de rendre à Dieu le compte redoutable de ma charge, je tiens à vous donner, sur la nature et les devoirs de notre vocation, des avis que vous garderez comme un héritage. Quelque misérable que je sois, j'ai reçu mission de vous conduire, et c'est à ce titre que je vous demande d'être attentifs à mes paroles. Je ne dirai rien de moi-même, et j'ai puisé ce que je vous enseignerai dans les écrits de nos Pères, dans les institutions, les traditions et les constitutions de notre Ordre, dans les maximes et les pratiques des saints.

L'Ordre des Chanoines Réguliers, vous le savez, a ses racines dans les origines de l'Église. C'est au Cénacle que Notre-Seigneur, instituant le sacerdoce, a fondé à perpétuité dans l'Église la vie de communauté de ses prêtres et de ses lévites, cette vie de communauté qui, au lieu, d'individualités agissant selon les propres lumières de chacun, fait de nous un même corps, agissant dans l'unité de ce corps. Le chef de ce grand corps est Jésus-Christ et son Vicaire dans l'Église Universelle, l'Evêque dans l'église particulière, et dans chaque Communauté, l'Abbé ou le Supérieur tenant la place de l'Evêque pour son troupeau. L'Evêque fut lui-même dans le passé l'Abbé des Chanoines Réguliers, comme l'Abbé des moines était le chef de ceux-ci. La sécularisation des personnes ecclésiastiques et le partage des biens de l'Église entre elles a rompu ces liens antiques du gouvernement cénobitique de l'épiscopat.

Je m'adresse à vous, mes frères, qui êtes revêtus des ordres sacrés, parce que ce sera à vous de soutenir, de maintenir et de développer la vie Canonique que nous avons embrassée.

Vous ne serez pas sans doute toujours tous rassemblés dans la maison majeure, et vous serez envoyés dans des Prieurés pour l'utilité et le service de l'Église. Dans cette sorte de dispersion bien des périls vous attendent : périls du laisser-aller, vous pouvez avoir des supérieurs qui laissent aller

ou qui peut-être se laissent aller eux-mêmes aux irrégularités et aux relâchements de la discipline régulière ; périls du côté des influences du dehors : vous pourrez être frappés du bien qui se fait autour de vous par des curés voisins à l'aide de moyens qui ne sont pas conformes à l'esprit et aux directions de notre Institut, et vous désirerez les imiter (1). Rappelez-vous que, sur cent biens qui s'offrent à nous, il y en a quatre-vingt-dix-neuf que nous devons laisser pour nous appliquer à celui auquel seul nous sommes appelés de Dieu.

Ainsi vous pourrez vous sentir attirés à abandonner le mode d'action qui nous est propre et par lequel Dieu entend que nous agissions, pour

(1) C'est ainsi que lors de la fondation de la Trappe de Chine un des moines français admirant le bien opéré par les Lazaristes, voulait modeler sur ceux-ci les Trappistes de Chine.

-26-

vous donner à certaines dévotions modernes suscitées là où la vie liturgique a fléchi pour suppléer à son absence. Ces dévotions sont très bonnes, assurément ; mais, pour nous, elles doivent toujours être subordonnées à notre grande mission qui est l'office divin.

De même vous verrez un prêtre faire du bien en se répandant beaucoup au dehors ; mais, pour nous, nous faisons le bien par la retraite et l'exemple d'une vie de prière et de pénitence.

L'objet de ces considérations et de mes instantes recommandations sera le triple emploi auxquelles Chanoines Réguliers peuvent être appliqués selon la fin de leur vocation.

Cette fin comprend premièrement la louange de Dieu et le culte divin ; en second lieu, le ministère pastoral, sacerdotal et lévitique auprès des peuples ; et enfin, en troisième lieu, l'éducation et la formation des jeunes clercs par lesquels est assurée la perpétuité du service divin et du service des âmes.

Le premier de ces emplois par la dignité et l'excellence est le culte divin, dont S. Thomas a dit en parlant des Chanoines Réguliers *proprie ordinantur ad cultum divinum*. La louange de Dieu est la fin de l'homme, ou plutôt la fin de la création tout entière dont l'homme est le chef, et la fin de la Rédemption dans le Christ, c'est-à-dire en Lui la fin de l'Église qui, militante ici-bas, et partagée pour un temps entre l'adoration et les nécessités du combat pour les âmes, s'appête à n'avoir plus d'autre occupation dans l'éternité. Aujourd'hui cette importance du culte divin n'est guère comprise, et il importe de la maintenir à cette première place qui lui appartient.

Dans ces diverses occupations, gardons toujours la sainte indifférence qui convient au Religieux. Soyons de ces flèches choisies cachées dans le carquois de Dieu : *posui te sagittam electam: abscondi te in pharetra mea*. Cette flèche choisie, Dieu la réserve ou la dirige dans le combat contre ses ennemis, selon son bon plaisir. Soyez, mes frères, soyez chacun une flèche choisie, acérée, passée au feu, épurée de toute rouille terrestre, empennée pour ne pas toucher la terre. Hélas ! on peut toucher la terre, non seulement par de grandes chutes, mais encore en devenant mondain par le goût des choses du monde et en perdant le goût des choses de Dieu.

Je vous dis ces choses de toute la force de mon amour paternel ; retenez mes paroles et, après ma mort, transmettez-les à ceux qui viendront après nous.

Aimez, mes frères, les liens bienheureux qui font de nous les captifs de Dieu. Ne cherchez pas de fausses libertés sous l'apparence du bien. C'est ainsi que viennent les illusions. Les conseils d'amis sans mission peuvent nous perdre. Voyez le prophète, envoyé à Samarie qui, trompé par la parole d'un autre prophète, abandonne le commandement que Dieu lui a fait et est frappé de mort sur son chemin par un lion. Si les Jésuites, au siècle dernier, avaient écouté les conseils qu'on leur donnait de sauver l'Institut en le modifiant pour s'accommoder au temps, ils n'existeraient plus aujourd'hui ; rejetant les conseils de la prudence mondaine, ils ont été supprimés, *sint ut sunt aut non sint*, et ils

revivent pleins de vigueur et bénis de Dieu. Cette grande leçon demeure dans leurs traditions, et à l'occasion ils agiront avec la même constance.

Ce qui a perdu les Instituts les plus pieux, ce qui en particulier a perdu tant de maisons ou de congrégations de Chanoines Réguliers, c'est d'avoir écouté les conseils de la prudence humaine, *quæ inimica est Deo*, et d'avoir peu à peu modifié et fait fléchir les règles anciennes.

Ces conseils de la prudence, je les ai reçus plus d'une fois et des amis

- 27 -

et des adversaires, et c'est parce que Dieu m'a fait la grâce de ne les point suivre, parce que nous avons suivi les conseils de Dieu contraires à cette prudence et écrits dans les règles et les actes des saints nos ancêtres, que notre Communauté connaît ces belles espérances de développement dont nous avons les gages sous les yeux, et qui créent pour nous une grande responsabilité.

I. - du service de Dieu

Mes chers Confrères, dans le service de Dieu nous avons à considérer d'abord ce service en lui-même, puis les lieux et les choses qui, consacrés à Dieu, sont confiés à notre religieuse vigilance.

I

Le service de Dieu dans la sainte liturgie est un service public, nous en sommes les ministres par notre saint état clérical.

La sainte Messe est le centre et le foyer d'où rayonnent dans toutes les heures canoniques la louange de Dieu, la parole sainte et la prière.

Donnons toute notre attention à la célébration digne - et solennelle de la sainte Messe, et des Heures canoniques : *Nihil præponatur*.

Que ce service se fasse dans son intégrité : n'en abrégeons et n'en supprimons aucune partie. Nous pouvons et nous devons en donner l'intelligence aux fidèles et leur faire goûter cette intégrité ; l'expérience a montré que le dégoût qui amène ces suppressions, contrairement à l'institution de la sainte Église, doit malheureusement plutôt être imputé aux clercs qu'aux peuples chrétiens.

J'appelle, mes fils, votre attention, votre vigilance, votre conscience, sur l'application incessante que vous devez apporter à entourer et à honorer le service divin de toute la décence et le respect qui lui sont dus. Gardez-y toujours, gardez surtout dans la célébration du saint sacrifice la dignité dans le maintien, la gravité dans les paroles. Hélas ! il y a des prêtres qui, par une sorte de routine, récitent les paroles sacrées comme s'ils n'en avaient pas le sentiment, et qui parlent à Dieu, dans les oraisons et leur conclusion solennelle qui se fait au nom de Notre Seigneur Jésus Fils de Dieu, d'un ton précipité qui serait déplacé dans un discours adressé à une créature humaine.

Il y a là une diminution de l'intelligence du culte divin. Chanoines Réguliers, par notre vocation nous sommes voués à l'intelligence de ce culte. Accomplissons avec dévotion et dignité tout ce qu'il prescrit ; donnons tout notre soin au chant liturgique, sans nous lasser jamais, et portons cette dignité dans les paroles, dans les attitudes et dans les gestes. Ne laissez pas, mes frères, introduire d'habitudes contraires, et, comme la négligence peut plus facilement se glisser dans les récitations privées, veillez à y maintenir ce grand esprit de religion. C'est pour vous en rappeler sans cesse l'obligation, que nos saintes Règles nous prescrivent les cérémonies et les inclinations dans la récitation de l'office de la sainte Vierge que nous acquittons dans nos cellules.

C'est principalement dans l'administration des sacrements que, prononçant les saintes paroles et accomplissant les rites sacrés, vous devez porter une gravité et un respect qui s'imposent à l'assistance.

A cet égard je vous recommande spécialement l'auguste sacrement du Baptême, trop généralement conféré sans dignité dans la parole et dans l'action. Aujourd'hui ce sacrement perd au milieu des hommes l'estime, la vénération, l'importance capitale qui lui sont dues ; on le diffère, on l'omet avec une inconsciente indifférence.

Le culte extérieur abaissé dans ce sacrement et ce qui s'y rattache,

je veux dire les Fonts sacrés mal entretenus et sordides et leur bénédiction accomplie sans honneur, n'ont-ils pas contribué à ce douloureux et envahissant état de choses Réagissez par la religion dont vous entourerez aux yeux des peuples ce grand sacrement.

II

Les églises et les lieux saints sont confiés à notre sollicitude, et nous devons aux chrétiens les leçons de l'exemple. Tenons à honneur d'exercer nous-mêmes les ordres mineurs, que nous avons reçus, dans le soin de l'Église, du sanctuaire et de l'autel ; n'abandonnons pas à des laïques ou à des femmes dévotes la parure de l'autel qui nous a été commis dans nos ordinations. Ecartons de l'autel les objets qui en déparent la dignité, fleurs flétries, vases souillés de cire ; que tout y soit reluisant de propreté et dise au peuple notre zèle au service du tabernacle et la vivacité de notre foi.

Après l'autel, le lieu le plus saint de l'Église est le baptistère : environnez-le d'honneur. Enfin faites respecter le cimetière et la sépulture des chrétiens.

Si, dans les paroisses qui nous sont confiées, se trouvent des oratoires de hameau, relevez-en la religion ; veillez à leur décence, à leur entretien. Réveillez la piété des habitants, le souvenir des ancêtres qui les ont édifiés et qui le plus souvent dorment à l'entour dans d'antiques cimetières ; faites-en comme des centres de dévotion pour les familles et n'épargnez pas vos fatigues pour leur rendre l'honneur du saint sacrifice. Aucun culte ne sera plus facilement populaire ; aucune dévotion ne sera plus puissante auprès de Dieu et des saints protecteurs de la contrée. Les saints et antiques patrons des lieux y ont un droit céleste, que les pierres même de ces monuments ne cessent de proclamer.

Voilà, mes chers fils, des points sur lesquels, dans nos priures, nous devons sans cesse porter notre religieuse attention. Qu'à Dieu ne plaise que nous regardions ces soins comme quelque chose d'inférieur à la dignité de la vocation sacerdotale ! Le zèle que nous y apporterons consolera le cœur de Dieu dans la solitude de ses résidences terrestres et édifiera les peuples. Ils ne tarderont pas à s'associer à vous dans ce zèle pour la maison de Dieu, s'attacheront à leurs églises et les embelliront de leurs dons.

II. - du service des âmes

Le deuxième objet de notre vocation est le ministère des âmes dans le service paroissial.

Ici nous rencontrons d'autres périls et des périls plus grands. Nous n'avons pas seulement à combattre la routine, et à soulever le poids de notre pesanteur dans la prière, mais nous rencontrons notre personnalité qui se nourrit, si nous n'y veillons sans cesse, des travaux mêmes de notre ministère. Il y a là trois principaux écueils : l'exercice de l'autorité, la prédication et la direction dans le sacrement de pénitence.

Notre refuge contre notre personnalité est dans la doctrine même de notre sacerdoce. Le prêtre est *l'espèce sacramentelle de Jésus-Christ prêtre*, comme la sainte hostie est l'espèce sacramentelle de Jésus-Christ victime, et, comme dans la Sainte Eucharistie, la substance du pain ne subsiste plus : ainsi faut-il que dans le sacerdoce l'homme, avec sa nature et ses prétentions, s'anéantisse autant qu'il est possible.

Mais ici il y faut un combat continu, et, chaque fois que l'homme veut vivre, il faut le faire mourir.

I

L'autorité est à ce point de vue toujours un péril, parce que c'est dans son exercice que notre personnalité peut se donner plus facilement une ouverture. Si l'on n'y prend garde, on y est exposé à de singulières illusions ; au lieu de faire régner Jésus-Christ, ce sont nos idées, nos caprices, que nous voulons faire triompher, et, à nos propres yeux, nous n'avons jamais tort.

Notre état religieux nous est ici d'un grand secours.

Notre ministère a quelque chose de collégial. Réglé sur un type commun par les traditions et l'esprit de l'Institut, et maintenu dans cet esprit par le contrôle des supérieurs, il est plus impersonnel que celui du prêtre séculier dans son isolement, et il se transmet d'un sujet à un autre en gardant une

sorte d'unité. Mais afin qu'il en soit ainsi, nous devons nous défendre contre l'esprit particulier, ennemi de cette unité et refuge de l'amour-propre. Pour le vaincre gardons notre âme dans cette sainte indifférence dont je vous parlais au commencement de cette conférence. Soyons prêts à toute heure à quitter nos œuvres, à subir des directions ou à recevoir de nouvelles charges. C'est vraiment là l'esprit d'anéantissement qui, en nous faisant mourir, fait vivre Jésus en nous. *Vivo jam non ego, vivit vero in me Christus.*

C'est l'esprit des saints, entièrement détachés du bien même que Dieu fait par eux, l'esprit de saint François Xavier prêt à quitter, sur un signe de l'obéissance, cet apostolat des Indes, que Dieu rendait si miraculeusement fécond.

Pour faire ainsi mourir la personnalité il faut combattre sans cesse. Le péril existe, ne nous étonnons pas d'en subir l'épreuve ; c'est un travail constant ; Dieu se complait à voir nos efforts dans la lutte, il nous assiste de sa grâce et couronnera notre fidélité dans le ciel où Jésus sera tout en tous ses élus.

II

Le danger de la personnalité se retrouve dans le ministère de la prédication.

Le prêtre n'est pas tenté d'orgueil par l'efficacité de sa parole dans le sacrement de baptême ou dans le miracle de la transsubstantiation au saint sacrifice de la messe. Il est en cela contraint de confesser la pure opération de Dieu, et de reconnaître qu'il n'est vraiment dans ces sacrements que l'espèce sacramentelle de l'unique pontife Jésus, qui opère seul ; mais, dans le ministère de la parole, la personnalité humaine paraît davantage, et N.S. toujours prêtre et docteur, s'y revêt des aptitudes, des talents et des études de l'homme. C'est là qu'est le danger pour celui-ci.

Pour le conjurer, appliquons-nous en esprit de foi à nous acquitter de ce ministère dans la disposition où l'on doit administrer les sacrements. A l'exemple de Mgr Gay et des saints, soyons-y tout surnaturels par un grand sentiment de religion ; soyons vides des sentiments de l'homme et remplis de l'esprit de Dieu.

Soyons le pur instrument de Dieu. Dieu choisit ses instruments selon son bon plaisir, et souvent, pour faire le plus de bien, il emploie ceux que la sagesse humaine estime les moins capables. Les beaux talents sans l'esprit de Dieu ne font trop souvent que perdre ceux qui en sont doués et sont toujours stériles pour le bien des âmes. Hélas ! à quel degré de vanité peut-on descendre en cherchant la gloire humaine dans la parole de Dieu, ce qui est en quelque sorte la profaner. Ne cherchons pas les compliments des auditeurs, et, dans l'occasion,

-30-

recevons-les froidement, sachant d'ailleurs que le plus souvent ils ne sont que pures banalités ; et, si parfois ils sont sincères, craignons davantage et veillons sur notre âme ; « J'ai peur du succès, » disait tout en larmes le Père Lacordaire. Humilions-nous dans l'œuvre de Dieu et ne nous y complaisons pas comme en notre propre ouvrage.

Que ce sentiment d'humilité toutefois ne nous porte point à la négligence. Par zèle et respect appliquons-nous à soutenir dignement, à orner même par nos études et nos travaux, la prédication de l'Évangile, mais dans l'esprit qui animait les saints à préparer avec un soin religieux le pain et le vin destinés à l'Eucharistie, et n'y recherchons aucune satisfaction de notre amour propre. Et puis il arrivera quelquefois que vous recevrez des humiliations ; vous serez mal préparé ou mal disposé ; votre Prieur ou vos confrères ne vous épargneront pas leurs remarques. Réjouissez-vous alors : car ces humiliations, toujours utiles au prédicateur, préparent souvent des grâces pour les âmes auxquelles il est envoyé. Je dois encore vous tracer quelques règles pour vos prédications.

En premier lieu, votre prédication doit être *humble et docile*. Vous devez la soumettre volontiers au jugement et l'approbation de vos supérieurs locaux ; s'ils jugent à propos de retrancher quelque partie de votre discours, supprimez-la de bon cœur. Il est, hélas ! des opiniâtres toujours portés à regarder les passages supprimés comme les plus beaux endroits de leurs discours.

En second lieu, votre prédication doit être *simple et pastorale*. N'y cherchez pas les grands mouvements oratoires, mais la clarté, vous préoccupant uniquement d'être compris de votre auditoire pour l'instruire et l'édifier.

Enfin, en troisième lieu, que votre prédication soit *nourrie de l'Écriture sainte et de la Tradition*. Expliquons le catéchisme, le culte divin, les fêtes, la sainte messe, les rites mêmes des sacrements.

Enseignons l'Histoire sainte ; exposons, avec le temps, des parties de la sainte Écriture et les passages les plus importants. Il faut ramener les fidèles à la connaissance des livres saints, qu'ils ignorent si complètement que les titres mêmes des livres et les noms des prophètes ou des Apôtres qu'on cite devant eux ne leur présentent aucun sens. Je ne puis enfin vous mettre assez en garde contre deux défauts très graves où la prédication pastorale peut être entraînée sous prétexte de zèle.

Le premier est l'introduction dans la chaire de personnalités.

Quels que soient les torts des personnes, quelles que soient leurs fautes même scandaleuses, interdisez-vous absolument les personnalités, *même par allusion* ; l'allusion, que l'on croit une adresse permise, doit en pareille matière être aussi absolument interdite que la personnalité directe et la désignation nominale.

L'autre défaut est le genre objurgatif, genre déplorable, qui irrite au commencement et finit par endurcir et rendre insensible l'auditoire auquel il s'adresse.

Quels que soient les défauts, les torts, quels que soient même les scandales, exprimez de la douleur et non de la colère : que votre douleur soit vive et dans le cœur ; que l'amour de Dieu et des pécheurs l'anime et lui donne dans sa vivacité même cette force de douceur pénétrante qui touche et ne blesse jamais. Montrez en vous l'image de Jésus dans la Passion, *cum malediceretur, non maledicebat*.

Lorsqu'il faut faire entendre aux pécheurs les sévérités de la vérité et de la justice divine, ayez des compassions et non des reproches. Les plus grands crimes, tels que la violation du saint tabernacle, doit

-31-

rendre votre douleur plus intense, son expression plus tendrement poignante, sans vous faire sortir de cette disposition vraiment pastorale et vous faire descendre au ton de l'irritation ou de la colère. Les résistances et l'inertie opposées à votre zèle ne doit point en changer le caractère, et votre patience doit être invincible dans la charité.

Il est bien entendu d'ailleurs que nous ne devons pas tomber dans l'excès opposé, excès qui consiste à diminuer ou à taire les vérités qui déplaisent ou même à tomber dans une basse adulation à l'égard des peuples. Nous leur devons la vérité, nous leur devons la charité ; parlons le langage de la foi et de l'affection, *veritatem in charitate*.

A la prédication et au-dessus même de la prédication, ajoutez-le soin des catéchismes.

Là surtout tenez grand compte de ces recommandations de patience et de douceur. Ne brusquez jamais les enfants ; parlez-leur raison, foi, affection ; soyez infatigables à supporter leur inattention, leur peu d'ouverture, leur mauvais vouloir quelquefois. Gagnez leur affection ; rendez le catéchisme intéressant en le préparant avec soin ; relevez-en l'intérêt par des traits frappants, des histoires de la vie des saints promises et données comme récompense.

Dans vos catéchismes : 1° ayez une place pour l'Histoire sainte, faites-en connaître l'application figurée au Nouveau Testament ; 2° faites lecture de l'Évangile, faites-le comprendre et obtenez, s'il est possible, par quelques encouragements, qu'il soit appris par cœur au moins par quelques-uns ; 3° faites toujours chanter, en l'expliquant, quelque chant liturgique usuel.

Soutenez ainsi l'attention par une certaine variété ; soyez, je le répète, intéressant, et que les enfants prennent plaisir à ce nécessaire exercice. Il faut que la religion leur devienne aimable : parlez à leur cœur, faites-leur goûter ce Dieu de bonté, ce Jésus qui les a tant aimés.

III

Je ne m'étendrai pas, mes frères, sur le ministère de la confession : les saints docteurs en ont tracé les Règles.

Mais je veux encore vous mettre en garde contre le danger de la personnalité dans ce ministère.

Il faut toujours revenir à ce principe de tout notre sacerdoce : vous n'êtes que *l'espèce sacramentelle de Jésus* parlant par votre bouche dans toute cette action et agissant par votre organe pour remettre les péchés et rendre seul aux âmes la vie de la grâce

Le prêtre, vous a-t-on dit, est dans ce ministère juge, médecin, père des âmes ; mais en lui c'est Jésus lui-même qui est le juge et qui retient ou délie ; c'est Jésus qui est le médecin, qui applique le remède et prescrit le régime du malade, c'est lui-même qui est le Père des âmes et qui les donne à son Père.

Prenez donc garde de vous attribuer en rien l'œuvre divine et les fruits de salut qu'elle opère; ne vous *laissez jamais dire*, ne vous dites pas à vous-même que c'est à votre personne qu'ils sont dus. Sachez bien que tout ici dépend de votre mission, et que tout autre ayant à son tour cette mission, aura en lui la même puissance divine pour opérer le bien des âmes.

Ne vous attachez donc pas à ce ministère au-delà de cette mission ; soyez-y absolument impersonnels, soyez absolument indifférents au choix que les fidèles ont le droit de faire parmi ceux qui ont la même mission. N'est-il pas ridicule et odieux qu'un confesseur puisse se croire

-32-

lésé et ressentir quelque peine de cette liberté ! faut-il qu'il paraisse désirer que ce choix s'adresse à lui ou bien qu'il ne cesse pas de s'adresser à lui !

Sur ce point, ne laissez pas les fidèles s'égarer jusqu'à vous croire capables de ces misérables impressions qui substitueraient à leurs yeux dans cet auguste ministère, jusqu'à un certain point, votre personne à Jésus, qui seul doit y être montré à leur foi.

Pour maintenir à ce ministère ce caractère impersonnel que réclame son essence et sa dignité, gardez-lui, entre vous tous, une légitime unité et uniformité pratique. L'Esprit de l'Église est, qu'une égale justice et miséricorde y soient exercées par tous ses ministres. Il importe qu'à cet égard vous suiviez dans les mêmes régions ou localités les mêmes directions, et c'est aux supérieurs, sous l'autorité de l'Evêque, à maintenir cette unité.

Rendez-la toujours plus visible par votre unité de conduite au saint tribunal gardez-y les mêmes procédés : ne soyez pas sensiblement plus longuement occupés les uns et les autres du même genre de pénitents. À ce propos laissez-moi vous recommander une certaine brièveté, surtout à l'égard des femmes des jeunes filles, des petites filles elles-mêmes ; elles ont une singulière tendance à faire descendre le ministère du prêtre aux satisfactions de leur amour-propre ; elles aiment l'occuper d'elles et s'attachent facilement à sa personne si elles s'imaginent que lui-même leur porte un intérêt tout personnel; enfin je vous recommande, pour maintenir ce ministère et vous maintenir vous-mêmes à sa hauteur surnaturelle, d'éviter avec grand soin de le laisser mêler ou entrer en contact avec vos relations sociales ou même sacerdotales extérieures.

Que la confession des personnes d'une famille ne vous soit point une occasion de créer, d'accroître, de diminuer ou de cesser ces relations, qui doivent en être entièrement indépendantes.

Vous êtes prêtre partout, et dans ces relations même vous portez la grâce de votre sacerdoce ; mais, hors du confessionnal, vous n'êtes plus confesseur, et vous devez vous comporter comme tel et comme tout autre de vos confrères qui n'eût point à exercer ce ministère.

C'est aussi pour cette raison que, même avec vos confrères et dans vos conversations, vous ne devez rien laisser paraître qui s'y puisse rattacher et que vous devez éviter avec soin sur les personnes, leur caractère, leurs qualités, leurs travers, ou leur situation et ses difficultés, toute appréciation provenant de cette source.

Votre mission dans ce ministère cesse avec votre changement de résidence, ou même parfois un changement d'emploi. Elle est terminée, et vous ne devez point en prendre occasion d'entretenir de correspondance avec les personnes envers lesquelles vous l'avez exercée.

Dans le cas exceptionnel et rare où, pour de graves motifs cette correspondance serait saintement utile, il est nécessaire qu'elle soit approuvée par les supérieurs, dont vous devez à cet égard suivre absolument le jugement ; gardez-y toujours une religieuse gravité et un ton de politesse très

réservée. Evitez-y les expressions d'affection exagérée ou trop familière ; il faut que vos lettres soient telles dans leur forme qu'elles puissent tomber sous les yeux : les plus malveillants sans pouvoir exciter la critique. Telles furent toujours les lettres spirituelles des saints.

N. 5

AOÛT 1947

La VOIX du PÈRE
Bulletin des C. R. I. C.
De l'éducation des enfants offerts à la religion
I. - testament spirituel de D. Gréa (*suite*)

I

J'arrive, mes fils, à l'éducation de nos enfants dans nos écoles d'oblats.

Dieu a béni nos écoles d'oblats et un grand nombre d'entre vous y ont été nourris dans l'esprit de notre sainte vocation.

Dieu a béni les Règles que nous avons tirées de la doctrine des Pères et des coutumes anciennes des écoles canoniques. Nous avons des traditions, des usages, consacrés par une expérience déjà longue.

Conservons ce dépôt dans son intégrité et mettons tout notre zèle non point à y introduire de nouvelles pratiques, mais à le maintenir fidèlement et à en sauvegarder tout l'esprit.

Ces enfants, séparés du reste de la communauté, formant eux-mêmes une communauté aimée de Dieu et des anges, n'ont de rapport qu'avec leurs Pères-Maîtres et leurs Professeurs.

L'action des Pères-maîtres est incessante ; elle doit être toute surnaturelle, ferme, paternelle, tendre sans faiblesse, vigilante.

L'action des Professeurs n'a pas cette continuité, mais doit s'inspirer du même esprit ; en donnant l'instruction, qu'ils élèvent ces âmes aux vues Supérieures qui doivent sanctifier leurs études et toute leur vie.

Que les classes soient préparées avec soin par la correction des travaux ; qu'elles soient intéressantes pour l'enfant et lui fassent aimer l'objet de ses études. Que le temps en soit sérieusement employé ; que les Professeurs ne se laissent jamais entraîner à parler de choses étrangères à leur mission.

Mes chers fils, je m'adresse également aux Pères-Maîtres et aux Professeurs.

Dans le laborieux travail de former les enfants à la science et à la sainteté, ne vous laissez jamais dominer par l'impatience et la colère, n'ayez pas recours aux menaces, possédez vos âmes dans la patience et l'union intérieure à Jésus. Remplis de son esprit, dans le calme et la paix, dans toute l'autorité de votre mission, parlez aux enfants le langage de la foi, de la raison et de l'affection ; soyez toujours modérés dans les peines que vous devez à leurs manquements ; gardez-vous, en les prononçant, des vivacités de la colère et n'abaissez pas aux yeux des enfants votre autorité par cette faiblesse ; faites que ces peines, pour être profitables, soient humblement acceptées. Il importe, pour la persévérance de ces jeunes enfants, qu'ils soient toujours contents, contents même quand arrivent les ennuis, les petites humiliations et les souffrances. C'est en Jésus qu'ils trouvent la source de ce bonheur qui rejaillit jusque sur leurs traits, et c'est à vous à les ramener sans cesse à cette fontaine des véritables joies, des joies sanctifiantes. Dieu veut qu'à son service l'enfance soit heureuse véritablement et mille fois plus heureuse que l'enfance des mondains dans l'abondance de ses vains plaisirs.

-34-

Enfin, mes chers fils, je ne puis taire ici les graves recommandations de tous les saints qui ont traité de l'éducation des enfants, recommandations plus sévères encore pour les écoles des monastères, sous la plume et dans les exemples de nos Pères.

J'adresse encore ces graves avertissements aux Professeurs comme aux Pères-Maîtres. Si les Pères-Maîtres doivent les avoir présents à toutes les heures de leur laborieux emploi, voués par

l'obéissance au service assidu de cette troupe délicate et sacrée, les Professeurs, aux heures de leurs fonctions, retrouvent les mêmes responsabilités.

C'est donc aux uns et aux autres que ma voix s'adresse émue par la plus grande des sollicitudes et prenant sa force dans la confiance qu'ils m'inspirent, dans leur fidélité, dans la délicatesse de leur conscience religieuse, dans la grâce de leur mission.

Toujours, mes chers fils, et en toute occasion, traitez ces enfants avec une sainte réserve, une prudence circonspection. Respectez religieusement ces tendres objets des complaisances de Dieu et de l'Église. Interdisez-vous sévèrement toute caresse, tout contact familial dans vos rapports avec cette aimable jeunesse, vouée comme vous-mêmes au service de Dieu et appelée à la sainte milice cléricale.

Qu'à votre exemple ils apprennent à leur tour à se respecter entre eux et, jusque dans leurs jeux, à garder entre eux et dans toute leur personne la religieuse tenue dont leur habit leur rappelle la douce obligation.

Sur cette grave matière, relisez ce que S. Alphonse et tous les anciens ont écrit, et la sévérité des règles qu'ils ont prescrites.

II

Le discernement et la culture des vocations ne regarde pas exclusivement nos maisons les plus considérables. Nos plus humbles prieurés doivent y participer. A cet égard les enseignements des Pères et les prescriptions des anciens Conciles, c'est-à-dire toute la Tradition, nous éclairent.

Combien d'entre nous n'ont-ils pas trouvé dans les Prieurés l'appel de Dieu et reçu les premières cultures de leur sainte vocation !

Mes chers fils des Prieurés, cherchez donc avec zèle, choisissez avec prudence les enfants que Dieu par vos soins destine à son service. Mettez à cette recherche une application constante : vous entrerez ainsi dans l'esprit des Conciles, vous garderez l'esprit de notre Institut, vous préparerez l'avenir, et vous répondrez à Dieu et à l'Église de cet avenir dans toute la mesure des vocations que votre zèle peut murir ou votre négligence laisser stériles.

Dans cette œuvre, précieuse entre toutes devant Dieu, ne vous laissez décourager par aucun mécompte, par aucune déception.

Ces enfants une fois introduits dans nos Prieurés, y doivent être l'objet d'une incessante et active sollicitude. Que le religieux spécialement chargé de ces enfants ne les abandonne jamais dans les récréations et les suive dans toute leur conduite. Que le Prieur veille à assurer ce service et fasse assister ou suppléer ce Religieux dans toutes les occasions qui peuvent le demander. Que l'on applique à ces enfants fidèlement les Règles et usages de nos enfants oblats. Par-là, ces enfants apprendront le service de Dieu, ils prendront part à la sainte liturgie, serviront à l'autel, s'uniront aux saintes psalmodies, et commenceront à comprendre et à goûter ce céleste emploi de notre vie et de l'Institut canonique.

-35-

Je ne me dissimule pas que la présence de ces enfants dans nos Prieurés, nous impose l'obligation de leur montrer dans toute notre vie des exemples de régularité et de vertu. Aimons les saints assujettissements qu'elle nous impose ; le soin de leurs études nous préserve de l'oisiveté ; ils ont droit aux bons exemples qui nourrissent leur désir naissant du service de Dieu, et nous leur devons cette première et nécessaire formation.

A ce titre, cette présence nous est une exhortation de plus à une continuelle vigilance. A Dieu ne plaise qu'une si sainte nécessité, un si puissant motif de nous garder des négligences et des relâchements dans notre sainte carrière, soient jamais regardés par aucun de nous comme une gêne et un fardeau incommode ! Celui-là n'aurait plus le zèle de Dieu, le désir d'augmenter son service, l'esprit de sa sainte vocation.

* *
*

J'ai parcouru, mes chers fils, avec vous le champ vaste et béni de la vie canonique dans notre sainte vocation. Je vous laisse, mes frères, ces derniers enseignements que Dieu a mis pour vous sur mes lèvres ; l'heure est proche pour moi de rendre à Dieu le compte de la mission qu'il a confiée à ma faiblesse.

Mais vous n'y serez fidèles, vous n'exercerez saintement le ministère de la prière publique, le ministère des églises et des peuples, le ministère sacré et nécessaire de l'éducation des clercs, qu'à la condition d'être des hommes intérieurs. Il faut qu'à toute heure de votre vie Dieu trouve dans votre âme les réponses de votre amour à son amour ; il faut sans cesse revenir à ces principes de toute sainteté.

Pratiquez donc la vie intérieure dans toute son intégrité et toutes ses exigences : vous en avez les moyens à votre portée ; vous avez l'obéissance, vous avez nos saintes Règles, vous avez vos retraites.

Que vos retraites soient faites sérieusement, pour qu'elles soient fructueuses dans le cours de l'année. Relisez souvent vos résolutions et les promesses que vous avez faites à Dieu dans les moments de ferveur, car nous ne sommes pas si malheureux, mes frères, qu'il n'y ait eu dans nos vies des heures où la lumière de Dieu n'ait lui sur nous et où sa grâce ne nous ait touchés. Soutenez-moi à la fin de ma carrière par votre charité, par vos prières, et gardez fidèlement l'héritage que j'ai recueilli des anciens Pères de l'Institut canonique et que je laisse à votre fidélité. Je recommande ce dépôt, je recommande vos amés, je recommande tous ceux qui viendront se joindre à vous, à la B. V. Marie conçue sans péché, à notre Père saint Augustin, à tous les saints ancêtres et protecteurs de l'Institut canonique.

Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.

II. - lettre de D. Gréa à D. Guépin, bénédictin de la Congrégation de France, prieur de Silos (Espagne), indiquant les principes généraux qui président à l'école des enfants oblats de Notre-Dame (petits frères).

St-Claude, septembre 1890.

Soyez persuadé que le regret que vous voulez bien m'exprimer de notre rencontre manquée à Paris, a été bien partagé par moi : j'avais tout profit à vous voir et vous entretenir de cette grande œuvre de la religion monastique et canonique stable et permanente dans l'Église

-36-

de Dieu, et par certains côtés, tout à fait distincte des Instituts religieux plus modernes destinés à un apostolat qui ne leur permet pas d'entrer dans le corps de la hiérarchie des églises.

Vous voulez bien me parler aujourd'hui de l'école monastique qui est le vrai séminaire des monastères. Que je serais heureux de vous montrer l'école que Dieu a tant bénie dans notre maison et qui ne cesse ici d'être la fleur odorante de la vie monastique et de nous donner des fruits abondants par de saints et fervents novices.

Voici les points principaux auxquels nous devons ces résultats, conformés par l'expérience de plus de 20 années et conformes à l'ancienne tradition.

1°) *Ne recevoir des enfants n'ayant que des signes plus qu'ordinaires de vocation*, par l'attrait, l'intelligence, l'instruction première, autant que possible des sujets débarrassés de l'instruction primaire, (cela devient plus difficile à cause de nos lois scolaires détestables) surtout par un tendre piété ; quoique nous ayons reçu quelquefois des sujets qui n'avaient point encore fait la première communion ; en général c'est à cette époque et vers l'âge de 11 à 12 ans (marqué pour les séminaires par le saint Concile de Trente) que nous faisons nos recrues.

2°) *N'avoir qu'un petit nombre d'enfants, un nombre fixe, certum numerum ; ici nous en avons douze*, conformément à la plus commune pratique des anciens (je m'abstiens de donner des textes au savant Dom Guépin). Lorsque les enfants grandissent, nous les faisons passer dans une deuxième école que nous appelons des *scolastiques*. Ceux-ci sont adjoints au noviciat, suivent une partie des

exercices des novices et se préparent au noviciat dès que leurs études le permettent ; parfois même les enfants passent de la schola puerorum au noviciat sans intermédiaire.

3 °) *Laisser les enfants dans une admission provisoire de quinze jours à plusieurs mois, suivant les cas, sans leur donner l'habit, afin que leurs premiers enfantillages, indocilité, etc. ne passent point pour être admis à l'école. Cette situation inférieure et précaire est fort utile à leur formation. Donner sérieusement l'habit et la tonsure monastique à ceux qui sont admis et dès ce moment obtenir d'eux l'obéissance, la pauvreté, la régularité.*

4°) *Fonder la piété des enfants sur la liturgie et la sainte Communion. Rendre la communion très fréquente en obtenant une grande et humble préparation habituelle, un grand amour et esprit de sacrifice en action de grâces. Nos enfants assistent tous les jours à Prime, à la Grand-Messe, Vêpres et Complies. Prime et Complies leur sont la prière du matin et du soir. On y ajoute le matin une méditation d'un quart d'heure, faite à haute voix et à laquelle on ajoute les actes de foi, etc...*

Le soir une lecture d'un quart d'heure avant Complies, lecture remplacée le plus souvent par une exhortation du Supérieur de la maison ou du Père Maître des enfants et sur laquelle on prend en commerçant, le temps des actes et de l'examen de conscience. Les enfants ont à l'Office certaines fonctions ; les versets brefs, les répons, Benedicamus Domino. *A la messe*, l'Alléluia ; *aux Vêpres* des jours moins solennels, les antiennes ; *aux matines*, quand ils y assistent, l'invitatoire, les antiennes, leçons et répons du premier nocturne, très ancienne tradition selon laquelle le *premier nocturne est des enfants*, le *deuxième des basses stalles* où siègent nos clercs dans les *Ordres mineurs et les scolastiques*, le *troisième des hautes stalles* où sont les clercs dans les *Ordres sacrés*.

-37-

Nota : Les enfants n'ont pas de stalles et se tiennent debout devant le marchepied sur lequel ils s'asseyent pendant les leçons, l'épître, le graduel (clerici de scamno, clerici de terra.) Les enfants assistent encore à *Tierce ; Sexte et None* ; les dimanches et fêtes plus solennelles, *a Laudes*, aux fêtes d'une solennité encore Supérieure ; enfin aux matines une vingtaine de fois dans l'année. Je ne parle pas de leur *pieuse insistance* qui m'extorque assez fréquemment des permissions individuelles ou même collectives d'assister à Matines malgré ma résolution d'inflexibilité. Ces chers enfants y ont une telle ardeur que je ne puis leur résister.

5°) *Maintenir une séparation absolue et perpétuelle entre les enfants et le reste de la Communauté. Ils ne voient celle-ci qu'au chœur et au réfectoire, et s'y rendent tous ensemble et devant la communauté, ce que l'on appelait à Cluny, processio puerorum ; un père maître, les plus jeunes enfants, les plus âgés ensuite, puis la Communauté en commençant par le Supérieur et les anciens, si bien qu'il y a entre les enfants et les plus jeunes religieux ou novices toute la longueur de la Communauté. Je permets quelquefois, rarement toutefois, aux profès de prendre récréation avec les novices ; jamais les enfants ne sont admis parler avec qui que ce soit, ni personne ne leur doit parler sauf les Professeurs à l'heure des classes, hors lequel temps ils ont besoin d'une permission spéciale pour leur donner quelque avis ou quelque répétition. Il va de soi que les enfants ont un quartier à part contenant dortoir, salle d'étude et de récréation, cour, et un oratoire pour leur dévotion.*

6°) *Sanctifier les récréations, exercices de corps, promenades etc*

Aucun travestissement ou jeu contraire à la modestie religieuse. Les enfants se doivent respecter, éviter de se toucher dans les jeux, sauf les nécessités des jeux eux-mêmes tels que les barres ; fréquemment l'un d'eux (à tour de semaine) leur dit : *sursum corda* : alors une pause, et tous se recueillent. Rien de plus touchant que leur joie dans ces saintes récréations. Il faut que leur communion du matin se continue tout le jour par cette pratique de la présence de Dieu souvent renouvelée.

7°) *Entretenir en eux un esprit de corporation par la stabilité du nombre fixé par les traditions et les usages, par la dévotion à un patron spécial (ici Ste Agnès) dont la fête se fait à leur oratoire avec sermon du prédicateur qu'ils invitent eux-mêmes. L'un des enfants plus anciens et plus exemplaires a une sorte d'autorité subordonnée à celle des Pères Maîtres ; c'est un frère aîné, nous le nommons *spé* (en latin spex) mot emprunté aux églises de Sens et de Paris ; ailleurs on l'appelait « *puer major* » «*

senior » ; plus anciennement « *primicerus scholæ lectorum* » Autant que nous le pouvons, nous élevons quelques-uns de nos enfants à l'ordre du *lectorat*. Ils le reçoivent et l'exécutent avec une piété exemplaire.

Combien tout cet ensemble que je ne puis exposer que très imparfaitement et qui se complète par la règle que j'ai empruntée à St Paul hors les murs et que le R. R. Zelli avait lui-même empruntée à Grotta Ferrata est éloignée de la vie des collèges même chrétiens. Avec cela, les études se poursuivent facilement, simplement, sans surmenage et avec succès, parce que tout y est nourri de conscience, de piété, de bonne foi. Ces enfants rayonnant de bonheur et resplendissants de la vie de la grâce ont huit heures ou à peu près de travail scolaire,

-38-

mais la prière, la psalmodie, les récréations elles-mêmes prises avec leurs deux maîtres développent admirablement leurs facultés.

Pardonnez-moi, mon Révérend Père, cet exposé très imparfait et incomplet. Je l'ai écrit à bâtons rompus, au milieu d'un déménagement effrayant. Toute notre maison se vide de ses meubles et de ses habitants. Nous quittons Saint Claude où l'on nous interdit les divines psalmodies à la cathédrale après un quart de siècle. Nous nous transportons dans quelques jours à Saint Antoine en Viennois où nous honorerons les reliques du grand patriarche et où nous ambitionnerons la joie et la grâce de votre visite. Vous ne pouvez *autrement vous rendre un compte exact de l'ordre et de la vie de notre école.*

III. - Règle des Enfants Oblats

PRÉAMBULE

Dès l'origine de l'ordre apostolique des Chanoines Réguliers, nos pères ont été dans l'usage d'admettre à leur habit, aux fonctions ecclésiastiques, et aux avantages de la vie commune de jeunes enfants qui, choisis avec soin, et élevés dans la crainte de Dieu, font comme un doux apprentissage de la sainte règle et sont l'espérance des monastères.

Nos pères n'ont rien épargné pour mettre leur innocence et la faiblesse de leur âge à l'abri des dangers, et pour les former à la fois aux lettres, aux sciences ecclésiastiques et à la pratique des vertus.

Les règles suivantes sont tirées de leur antique tradition.

I.- Du service et des officiers de la chambre des enfants novices

1° Le nombre des enfants novices dans aucun monastère ne s'élèvera au-delà de douze ; il est fixé à douze pour notre maison de Saint Antoine.

2° Le R. P. Abbé du monastère est l'unique Supérieur de l'Ecole des Enfants Novices, et tous lui doivent obéissance.

3° En l'absence du R. P. Abbé, le R. P. Prieur est chargé de surveiller l'exécution des présentes règles et pourra dispenser conformément à la demande des maîtres.

4° Deux religieux choisis par le R. P. Abbé seront maîtres des enfants.

5° Les deux maîtres seront soumis l'un à l'autre selon la disposition du R. P. Abbé, l'un prendra le nom de premier maître, l'autre de second maître.

6° Tous deux porteront à leur laborieux emploi la charité, la douceur, la modestie, la modération, la patience, l'impartialité et le zèle de la sainte observance, qui leur assureront une couronne spéciale dans le paradis.

7° Leur premier soin doit être d'inspirer à ces âmes tendres et innocentes une fervente dévotion à Jésus Notre Seigneur et à Notre Dame sa divine Mère Marie. Ils les instruiront à sanctifier leurs intentions, à bien s'acquitter des exercices de piété et de religion, et surtout à bien recevoir les sacrements ; ils leur enseigneront la prière vocale et mentale, le chant et les cérémonies.

8° Ils emploieront tous les moyens pour leur inspirer une grande horreur, non seulement des péchés mortels mais encore des péchés véniels,

-39-

du mensonge et de l'immodestie. Ils les formeront à une parfaite abnégation de la volonté propre, base de toute perfection et à veiller sur leurs sens, en particulier sur leurs yeux, leurs oreilles et leur langue.

9° Ils n'omettront pas de leur apprendre les bonnes manières, le soin et la propreté de leur personne et de leurs habits, l'ordre dans les objets à leur usage. Ils les habitueront à manger et à boire tout ce qui leur est servi, à fuir les dégoûts et délicatesses, à faire eux-mêmes leur lit, à nettoyer leurs chaussures, à broser leurs vêtements, à soigner le papier, les plumes et autres objets.

10° Les maîtres sont dispensés du chœur, dans la mesure où leur emploi le pourrait exiger extraordinairement, *pro diebus et horis*.

11° Le deuxième maître devra coucher dans le dortoir des enfants, et en cas d'empêchement il y sera remplacé par le premier maître. Celui qui couchera dans le dortoir des enfants aura soin que la lampe y demeure allumée toute la nuit.

12° Le R. P. Abbé désignera les Professeurs qui feront les classes aux Enfants Novices et aux Elèves de Maîtrise ou autres élèves ecclésiastiques, s'il y a lieu.

13° Les Maîtres, autant que possible, ne seront pas chargés de faire la classe, sinon aux commençants.

14° Les Enfants Novices n'auront aucun rapport ni entretien avec les élèves ecclésiastiques, mentionnés à l'article précédent. Ils se placeront à part dans la classe, entreront et sortiront séparément et tous ensemble.

15° Le R. P. Abbé députera un frère convers pour les gros ouvrages à faire chez les Enfants Novices; ce frère obéira en tout aux deux Maîtres.

II. - De l'office divin et de la prière

16° Les Enfants prendront part aux offices du chœur selon qu'il est fixé au coutumier de la maison.

C'est à savoir :

a) Ils assisteront tous les jours à Prime, à la Grand'messe, à Vêpres et à Complies.

b) Ils assisteront aux petites heures aux jours où elles sont chantées in plenâ notâ.

c) Ils assisteront aux matines des fêtes de sept cierges, à quelques autres fêtes désignées au coutumier et aux laudes des fêtes de cinq cierges.

d) Aux jours de deux messes conventuelles, ils assisteront tous aux messes de la férie majeure ou vigile, ainsi qu'aux messes des offices plus solennels, et par députation aux messes quotidiennes.

17° Ils feront la méditation le matin, pendant dix minutes, et la lecture d'avant complies selon qu'il est marqué au coutumier.

18° On n'ajoutera rien par dévotion ou pour quelque intention particulière aux prières communes sans l'ordre du R. P. Abbé.

19° Le R. P. Abbé désignera les confesseurs ordinaires des Enfants, et de temps à autre, des confesseurs extraordinaires, principalement à l'époque des retraites.

20° Les Enfants se confesseront tous les samedis soir, et si quelque enfant désire le faire dans l'intervalle, le Maître avertira son confesseur afin qu'il en ait toute liberté.

-40-

III.- Des études

21° Les Enfants étudieront ensemble sous la surveillance d'un Maître.

22° On défend absolument qu'un Enfant, quelque âgé et sérieux qu'il soit, étudie dans une chambre particulière.

23° Si le Maître est obligé de s'absenter, ce qui ne doit avoir lieu que rarement et pour une vraie nécessité, il chargera celui d'entre les enfants, qui sous le nom de spex en est le doyen, de la garde des autres.

24° Aucun Enfant ne quittera le lieu de l'étude ou de la classe sans permission ; cette permission ne sera jamais donnée à plus d'un seul enfant à la fois.

25° Les jours de classe et de vacances seront distribués comme il est marqué au coutumier.

IV.- De la promenade ou du spaciement

26° Les Enfants Novices iront en promenade chaque jour, sous la conduite d'un maître.

27° Il est défendu aux maîtres de confier les Enfants à d'autres Religieux pour les conduire en promenade.

Le R. P. Abbé seul peut le faire s'il en est besoin.

28° Il est défendu aux maîtres de recevoir en leur compagnie aucun religieux et moins encore aucun étranger laïc ou ecclésiastique ; dans les rencontres ils doivent prendre poliment congé, à moins que le rang des personnes n'oblige à une autre conduite.

29° Avant et après les promenades, les Maîtres et les Enfants se présenteront au R. P. Abbé pour en recevoir la bénédiction.

30° Dans la ville, les Enfants iront deux à deux modestement et ne parlant qu'à voix basse.

31° Dans la campagne, les Enfants rompront les rangs, mais iront tous ensemble devant le maître sans ne s'éloigner jamais de manière à l'obliger à crier pour les rappeler.

32° Si par suite de quelque indisposition ou de quelque pénitence, un enfant ne va pas à la promenade, un Maître autant que possible demeurera avec lui à la maison. Cette règle sera observée rigoureusement et sans exception si deux ou plusieurs Enfants étaient privés de la promenade.

V.- De la récréation

33° Les Enfants prendront leurs récréations ensemble et entre eux, dans une salle commune ou jardin.

Personne ne s'absentera sans la permission du maître qui ne l'accordera qu'à un seul enfant à la fois.

34° Ils éviteront de se séparer les uns des autres dans les jeux, de chercher à imposer leurs volontés, de refuser de prendre part aux jeux des autres.

35° Ils éviteront les jeux qui se terminent par des rixes et des coups, les jeux de cartes, ainsi que les jeux où l'on se cache (vulgairement cache-cache).

36° Il y aura pendant l'été et pendant les vacances de Notre-Dame, qui s'étendent de son Assomption à la fête de sa Nativité, de grandes promenades extraordinaires dans lesquelles les Enfants iront diner hors de la maison, jamais toutefois dans des auberges avec des étrangers.

VI.- Des pénitences

37° Les Enfants accepteront humblement sans murmure, mais plutôt avec reconnaissance, les peines qui leur seront imposées pour leurs manquements.

38° Ils s'accuseront au Chapitre des coupes de deux de leurs fautes ou manquements extérieurs, et s'humilieront devant leurs frères, en prenant de véritables résolutions de se corriger.

VII.- De la discipline des enfants novices

39° Les Enfants Novices seront désignés par leur nom de Baptême ou de Religion précédé du mot Frère ; tout sobriquet ou surnom est interdit.

40° Si quelque personne demande à voir un Enfant Novice, le Maître sera averti d'abord, et il accordera, suivant les circonstances, la permission demandée.

41° Les Enfants seront conduits au parloir par un maître qui ne les abandonnera pas.

43° Le maître pourra laisser les Pères, les Mères, les Oncles, et les personnes graves et autorisées, causer seules avec les Enfants. Il attendra dans ce cas à l'écart la fin de l'entretien, ou même, s'il doit se prolonger, se retirera jusqu'au moment où il sera convenu de venir chercher l'Enfant pour le ramener à la communauté.

43 ° Les Pères, les Oncles et les personnes graves pourront être admises à voir les Enfants dans la Communauté en la chambre du maître, ou tout autre lieu de réception convenable.

44° Si les Enfants rencontrent les personnes ci-dessus désignées à la promenade, dans la campagne, le maître pourra quelquefois permettre qu'ils se détachent de la troupe de leurs frères pour aller s'entretenir quelque temps avec eux.

Dans la ville, ils se contenteront de les saluer.

45 ° Les maîtres ne pourront permettre les visites dans les familles. Il est défendu d'y aller prendre le repas. En cas de grande nécessité, telle qu'une maladie grave des parents, le R. P. Abbé accordera la permission en désignant celui qui doit accompagner l'Enfant et le ramener.

46° Les Enfants malades seront en règle générale, soignés à la maison ; ils seront assidument gardés par les maîtres ou les infirmiers.

-42-

Durant leur maladie et leur convalescence, ils ne seront jamais laissés seuls.

47° Si quelque enfant est autorisé à quitter la maison pour cause de maladie grave ou longue, il déposera l'habit de la Religion et le reprendra à son retour.

48° Si après son rétablissement, l'Enfant ne rentre pas aussitôt à la maison, le R. P. Abbé fixera un terme passé lequel il sera considéré comme ne faisant plus partie de la communauté.

49° Les lettres adressées aux Enfants, seront ouvertes par le R. P. Abbé ou le Maître avant de leur être remises.

50° Les Enfants présenteront leurs lettres ouvertes au maître, qui les fera mettre à la poste.

51° Les Enfants n'écriront pas plus d'une fois par mois à leur famille, sauf les cas extraordinaires.

52° Les objets comestibles donnés ou envoyés aux Enfants, seront toujours mis en commun.

53° Toute singularité dans le mobilier, l'habillement, ou la nourriture, est interdite, sauf le cas de maladie.

54° Les Enfants ne garderont point d'argent en propre et s'exerceront à pratiquer la pauvreté et la vie commune, et à désigner les objets à leur usage comme étant le bien de toute la communauté.

55° Les Maîtres auront, avec la permission du P. Prieur, une petite bourse commune, destinée à procurer aux Enfants des divertissements, et à leur permettre de faire en commun quelques aumônes. Les divertissements qui nécessitent des dépenses notables, et ne convenant pas à la pauvreté d'une maison religieuse, sont interdits.

56° Il est défendu aux Maîtres d'envoyer un ou plusieurs Enfants dans le monastère, sans un Maître pour les conduire. Les maîtres ne doivent jamais les conduire aux cellules des Religieux.

57° A l'exception du R. P. Abbé, des Maîtres, et pour les nécessités de leurs fonctions, des professeurs et confesseurs, à l'exception du frère convers, chargé du service, nul ne peut entrer chez les Enfants Novices, sans une permission expresse du R. P. Abbé.

58° Dans aucun cas, les Enfants ne se mêleront aux autres Religieux, aux Novices ou aux Convers.

59° A l'exception des parents et personnes désignées à l'article 42, les étrangers visitant le monastère ne seront point introduits dans l'habitation des Enfants.

60° Les Enfants ne parleront point aux religieux Novices ou Convers qu'ils rencontreront dans l'intérieur ou au dehors du monastère, mais ils les salueront modestement, et poursuivront leur chemin.

61° Les Enfants iront deux à deux, et garderont le silence en se rendant au Chœur, au Réfectoire ou en Classe, en traversant les corridors ou autres lieux du monastère, hors de leur habitation.

-43-

62° On ne dérogera pas à l'horaire établi sans l'ordre exprès du R. P. Abbé.

63° On ne donnera l'habit à aucun Enfant qui ne soit d'espérance à la Religion et qui n'ait des indices de vocation proportionnés à son âge.

64° Les Enfants qui en avançant en âge ne donneraient aucun indice de vocation par incapacité, ou dispositions contraires positives ou négatives seront congédiés d'après le jugement du R. Père Abbé.

65° Les Maîtres et les Confesseurs, tout en soutenant par d'utiles conseils les âmes des Enfants dans leur vocation naissante, n'auront pas la coupable témérité de violenter leur volonté en cette matière délicate, par menaces, prières ou présents.

66° Si jamais un Enfant tombait en désordres de mœurs, ou devenait dangereux pour les autres il serait sans pitié et à l'instant exclu de la maison.

67° Les Enfants qui auront quitté la communauté ne seront plus reçus à l'Ecole des Enfants ; ils pourront toutefois, lorsqu'ils auront l'âge requis, se présenter encore au noviciat.

68° Le R. P. Abbé peut seul dispenser des Règles présentes ou en faire de nouvelles. En l'absence du R. P. Abbé le P. Prieur pourra dispenser sur la demande des Maîtres.

(Fin de la règle des enfants oblats)

Chroniques.

Révérendissime père Paul Royon nouveau Supérieur général depuis 1946

Un des principaux événements de ces derniers temps a été l'élection du nouveau Supérieur Général des Chanoines Réguliers de l'Immaculée Conception.

Le R.me Père Cyprien P. Casimir, à l'issue de la visite Apostolique de 1930, fut nommé directement par le St Siège « ad nutum Sanctæ Sedis », comme vicaire général avec pleins pouvoirs le 25 janvier 1931. A la mort du R.me Père Delaroche le vicaire Général fut nommé Supérieur Général le 8 mars 1936 jusqu'au terme prévu par les Constitutions, c'est-à-dire jusqu'au 25 janvier 1943. Les pouvoirs furent prorogés, à cause de la guerre jusqu'en 1946. La S.C. des religieux jugea inopportune la réunion d'un chapitre général et demanda que tous les profès admis à désigner les délégués envoyassent directement à Rome la liste des candidats de leur choix. Furent élus *Supérieur Général* R.me Père Paul Royon, 66 ans d'âge, 38 de profession 41 de sacerdoce. *Conseillers* : Rd. P. Constant Robert, 46 ans d'âge, 23 de profession, et 19 de sacerdoce - R. P. Théodore Schweitzer, 72 ans d'âge, 45 de profession, 47 de sacerdoce - R.P. Pietro Ciaffei, 57

-44-

ans d'âge, 37 de profession, 31 de prêtrise - R.P. Francis Burgess, 40 ans d'âge, 21 de profession 16 de sacerdoce. *Caritas unitas est ecclesiæ. Sive caritatem, sive unitatem nomines idem est quia unitas est charitas et charitas unitas.*

Prémices sacerdotales

Ordination du p. CHUTEAU - 1er juillet 1947. C'est un jour de liesse aujourd'hui à Saint-Joseph de l'Ecluse : l'un des nôtres, le Révérend Père Pierre Chuteau, originaire du diocèse de Rennes, monte pour la première fois au saint Autel, les mains toutes fraîches encore de l'onction sacerdotale et l'âme débordante de joie. Il y a deux jours; Son Excellence Monseigneur Pie, Evêque de Valence, l'a consacré Prêtre pour l'éternité, « selon le type de Melchisédech » ; en la grande solennité des Saints Apôtres Pierre et Paul, le Diacre qui nous avait quittés la veille, a été élevé au rang des Prêtres de second ordre, aides et coopérateurs de Celui qui est « le Christ du diocèse ». Notre frère est devenu, selon l'admirable définition de notre bien-aimé Père, Dom GRÉA, « l'espèce sacramentelle de Jésus-

Christ Prêtre »; et aujourd'hui, fête solennelle du sang Rédempteur, il consacre, pour la première fois, le pain et le vin, il offre au Père des cieux,

« pour l'honneur et la gloire de Son Nom,
pour notre utilité et celle de toute Sa sainte Église »

l'Hostie pure et sans tache, « le Pain sacré de la Vie éternelle et le Calice de l'éternel salut ».

C'est donc un beau jour, un jour de joie et d'actions de grâces. A la Communauté se sont joints, pour y participer : le Révérend Père Amédée Hardouin-Duparc, ancien Prieur de l'Ecluse, toujours vénéré ici avec la même filiale affection que les années passées, et actuellement Supérieur du Grand Séminaire de Gap ; Messieurs les Chanoines Sauret, curé-archiprêtre de Taulignan et Imbert, aumônier de l'usine du Pont ; enfin deux grands Séminaristes Grenoblois, dont l'un avait été compagnon d'armes du nouveau Prêtre en occupation de l'Autriche, il y a deux ans.

C'est une fête toute intime, une vraie fête de famille, comme il se doit.

C'est au chant rennais : « Vois-tu, mon fils, » que le jeune Prêtre entre solennellement dans la chapelle toute resplendissante de lumière. Il est assisté du Révérendissime Père Général, Prêtre assistant, du Révérend Père Gaston Foutaine et du Frère Claude Piel, faisant les fonctions de Diacre et de Sous-Diacre, tous deux compatriotes du diocèse de Rennes. A l'issue de la Messe Solennelle, le Révérend Père Prieur, Breton d'Ille-et-Vilaine lui aussi, et qui fut pour la vocation religieuse du néophyte, l'instrument de la Providence, célèbre les grandeurs du Sacerdoce, qui élève notre misère bien au-dessus de toutes les grandeurs humaines, et fait de nous d'autres Christ, ou mieux de nouvelles incarnations du Christ.

La cérémonie si touchante du baisement des mains se déroule en suite au chant de l'hymne triomphale « Te Deum ». Prêtres, clercs religieux, enfants, laïcs, viennent baiser avec respect et émotion les

-45-

mains consacrées par l'Huile sainte, ces mains qui présentent le Corps du Christ, qui bénissent et absolvent, « mains saintes et vénérables » comme celles du Prêtre éternel, qui, chaque matin, nous les empruntent pour le renouvellement de son sacrifice d'expiation. Enfin, l'oraison d'actions de grâces clôt cette fonction, tandis que se recueillent encore une fois ceux qui viennent de se nourrir du Pain descendu du ciel à la voix de notre Frère.

Dans l'après-midi, le nouveau Prêtre préside les Vêpres et donne pour la première fois, la Bénédiction du Très Saint Sacrement. Dans ses mains, c'est le Christ, notre Grand-Prêtre, qui nous bénit et inonde de ses grâces la Communauté toute entière, heureuse et confiante, priant pour que le Maître de la Moisson envoie de nombreux ouvriers et que s'emplissent les célestes greniers ...

Le Frère Joachin Espi, lecteur depuis le 26 août 1945, a été ordonné exorciste et acolyte le 29 juin 1947, par Mgr de Valence en la chapelle du Grand Séminaire. Gregorianus.

Regards en arriere

1°. Nous avons en 14 *nouveaux prêtres* depuis 1911.

1941. 20 sept. Réginald Brown

1942. 4 juin. Maurice Breton, Diacre le 28 janv. 1942. S.D. 20

Déc. 1941.

- - Martin Mc Cormack it it

John Teggart D. le 20 déc. 1941, S.D. 20 sept. 1941

1944. 6 août : Bernard Papillon D. 25 mars 1944, S.D. 18 déc. 1943

Laurent Mc Alister it it

Albert Fontaine it it

1945. 5 août : Emile Champagne D. 26 mai 1945, S.D. 23 déc. 1944

Jâmes Moore D. 25 fév. 1945 it

Vicente Contreras it. it.

25 août : Gaston Fontaine D. 29 juin 1945 S.D. 26 mai 1945
 Jean Presle it. it.
 Pierre Fouret D. 28 janv. 1945 S.D. 23 déc. 1944
 1947. 29 juin : Pierre Chuveau D. 21 déc. 1946, S.D. 29 juin 1946.
 2 ° et 17 *professions perpétuelles*.
 1941. 19 mars, R.P. Roger Dourlen.
 8 sept. RR.FF. Maurice Breton et Bernard Papillon
 1942. 28 août RR.FF. Pierre Fouret, Jean Presle, Jacques Moore
 Vincent Contreras,
 1943. 8 sept. R.F. Laurent Mc Alister. F.C. Gaston Reynaud.
 1944. 30 juin R.F. Emile Champagne.
 1945. 19 mars R.F. César Jacques Artuzo, F.C. William Peilow.
 25 mai R.F. Gaston Fontaine.
 1946. 19 mars RR.FF. Marcel Cordillet, Pierre Chuteau, Jean-Marie Mondet, F.C. Guido Cargneli.

-46-

Sont inscrits au nécrologe de la communauté

1941. R.P. Arsène Blin (24 janv.) ; R.P. Augustin Roux (12 déc.)
 1942. R.P. Philippe Dépalle (12 avril) ; R.P. Henri Chalumeaux
 (6 sept.)
 Fr. Antoine Frégefond (20 oct) ; Mgr Félix Vernet (31 août)
 1943. R.P. Pierre Duval (20 février)
 1944. R.P. Césaire Anthoine (23 janv) ; R.P. Joseph Revenan (15 février).
 1945. R.P. Antoine Chalumeaux (12 Août) ; R.P. Jérôme Shenker
 (3 avril). R.P. Ernest Cotte (1 mars).
 1947. R.P. Ernest Mourey (11 mars) ; R.P. Riccardo Coratella
 (19 avril). R. I. P.

A mentionner, pour y revenir plus tard, le R. P. Georges Lefèbvre curé de Saint-Symphorien-les-Carmes en Avignon, mort subitement dans la rue quand il partait le 21 Juillet visiter sa colonie de vacances.

Le R. P. Arsène BLIN était le doyen de sa congrégation. Il allait atteindre ses 83 ans et jusqu'à la veille de sa mort il prit part aux exercices de sa Communauté. Il était encore jeune prêtre du diocèse de Paris, quand il connut les Chanoines Réguliers de Dom Gréa, alors établis dans le Jura. Sur le conseil de Mgr Mermillod, évêque de Genève et ami de l'œuvre naissante, il demanda et obtint son admission dans le jeune institut. Devenu fils et disciple du vénérable fondateur, le Père Blin marcha vaillamment sur les traces de son maître et s'imprégna de son esprit. Il remplit dans l'institut de nombreuses charges dont celles de Maître des Petits Frères, des Novices, Conseiller Général.

C'est à Saint-Joseph-de-l'Ecluse, à Taulignan, qu'il fêta le 11 novembre 1935, le cinquantenaire de sa profession religieuse. Il y rendit son âme à Dieu le 24 janvier 1941, ayant encore célébré la sainte messe pour la dernière fois le 21 en la fête de Ste Agnès, patronne des Enfants dont il fut le Père-Maître.

Le R. P. Augustin ROUX était fils d'un instituteur du Jura. En 1882, à quinze ans, il quitta le petit séminaire pour entrer à la maîtrise blanche de Saint-Claude, qui était le scolasticat des Chanoines Réguliers. Il fit profession entre les mains de Dom Gréa le 8 septembre 1885. Ordonné prêtre le 21 décembre 1895, il remplit diverses charges dans les missions du Canada, où il passa la plus grande partie de sa vie. Il avait 60 ans quand ses supérieurs lui demandèrent d'aller au Pérou ; il fallait y apprendre une langue nouvelle. Il ne fit aucune objection. Il partit, il apprit l'espagnol et réussit à se rendre fort utile. Il fut même curé de la paroisse de N.D. de Guadeloupe, devenue, après la

construction de la nouvelle église, de Ste Thérèse de l'Enfant-Jésus. Il fut rappelé en France pour diriger le noviciat, charge qu'il a remplie jusqu'à la défaillance de sa santé,

- 47-

c'est-à-dire jusqu'au mois d'avril de cette année, donnant l'exemple des plus hautes vertus religieuses.

Chanoine Régulier de l'Immaculée Conception, il eut le bonheur de célébrer sa dernière messe le 8 décembre et mourut, à l'hôpital d'Avignon, le 12, jour où son ancienne paroisse célèbre les apparitions de sa Patronne N.D. de Guadeloupe. Il avait accompli 56 ans de profession religieuse, et près de 46 de prêtrise. Il repose dans le cimetière de Taulignan, à côté du R.P. Arsène Blin.

Derniers moments da R. P. Augustin ROUX. « C'est en la fête de l'Immaculée Conception que le R. P. Augustin a célébré la Sainte Messe une dernière fois. Ce jour-là, les Pères de la paroisse des Carmes devaient assurer une deuxième messe aux religieuses de l'hôpital. Le cher malade avait voulu les en décharger et s'en charger lui-même. Le mardi, 9 décembre, une religieuse de l'hôpital venait nous avertir que le Rév. Père était plus mal. Je fus le visiter dans l'après-midi. Je le trouvai excessivement pale, exsangue. Cependant, le Père parlait beaucoup, avec une certaine agitation. Il me dit que pendant la nuit, se trouvant plus fatigué, il avait pensé faire lever M. l'Aumônier et lui demander les Sacrements. Et pourtant, le matin, il voulut encore se lever pour célébrer ; il ne se savait pas si faible ; ses forces le trahirent, et il fallut lui aider à se remettre au lit, un Frère des Ecoles Chrétiennes, qui partageait sa chambre de malade, lui presta son secours. Il dut se contenter de communier » *Et le R.P. Lefebvre, à qui nous devons ces lignes, ajoute :*

« Profitant de ce que le Père venait de dire, je lui proposai de lui donner moi-même les derniers sacrements. Après une seconde de surprise, il répondit d'un ton décisif : « Si vous voulez, mais alors vous allez entendre ma confession. » Et le Père fit un grand signe de Croix et commença sa confession qu'il acheva avec calme et assurance sans paraître plus fatigué. Puis, avec l'aide de la religieuse, je me dispose à lui donner l'Extrême Onction. « Mais, mon Père, me dit-il, vous ne m'apportez pas le viatique - Vous désirez communier en viatique mon Père - Ça serait mieux ! -Eh bien, nous allons vous apporter le Saint-Viatique. » Cependant deux Religieuses et une infirmière de la paroisse des Carmes s'étaient agenouillées au pied de son lit, et priaient pour notre cher malade. Il a répondu à toutes les prières comme s'il n'avait aucun mal, comme un enfant de chœur, récitant lui-même le *Confiteor*, se prêtant à toutes les onctions, me reprenant au besoin, quand je commettais une erreur ou un oubli. Il devait savoir les cérémonies par cœur. Ce qui est remarquable, c'est qu'à partir de ce moment, le Père a attendu la mort avec calme comme une chose décidée. Le R.P. Rigaud, qui le vit quelques instants après, trouva le Père disposé à la mort le plus simplement du monde, comme s'il n'y avait même plus lieu pour lui de revenir à la santé. Les Religieuses m'ont dit qu'avant de recevoir les derniers Sacrements, il rappelait à chacun les soins qu'on devait lui donner, les remèdes qu'il avait à prendre, à temps et heure ; mais dès lors il sembla s'en désintéresser ; il laissait faire.

Je revis le Père le mercredi, 10 ; je ne pus que lui dire quelques mots, car on lui faisait une transfusion de sang, et c'est assez long. Je le vis encore le jeudi, 11 ; la transfusion n'avait pas agi ; il faiblissait

-48-

de plus en plus ; il devenait évident qu'on ne parviendrait pas à le remonter; je lui renouvelai l'absolution, mais il ne put que me dire quelques mots.

Enfin, le vendredi, 12, au début de l'après-midi, je le trouvai sans parole ; la fin approchait. Avec la Religieuse, nous avons récité les prières des agonisants. La Religieuse croit avoir remarqué qu'il suivait les prières.

Puis quand je revins le soir à 6 h. il venait de rendre sa belle âme de prêtre à Dieu, assisté par le R.P. Ferrand, M. l'Aumônier et M. l'Abbé de Mérignargues.

Nos Pères du Petit Séminaire l'ont visité souvent, en particulier le R.P. Ferrand.

Le Père a été entouré des bonnes Religieuses, qui l'ont soigné avec beaucoup de dévouement et, j'oserais dire, avec vénération ; car il avait conquis leur estime, en se prêtant au ministère de l'hôpital, aussi longtemps et aussi souvent qu'il l'avait pu.

Le sentiment unanime est qu'il a fait une mort édifiante, que tous les témoins enviaient pour eux-mêmes. C'est un bel exemple pour notre cher Institut. »

Suppression de notre maison de La Bocca

Nous avons la paroisse de La Bocca depuis près d'un demi-siècle. Décidée par D. Gréa lui-même avec Mgr de Nice dans une entrevue qu'il eut avec lui le 21 novembre 1898, cette fondation fut faite par D. Jean Baptiste Gressot et D. Hippolyte Dijon le 25 du même mois. C'était donc la plus ancienne de nos paroisses de France. Malgré le souvenir de D. Gréa, malgré un climat doux et favorable aux santés délicates, malgré l'esprit de famille qui règne parmi les paroissiens qui continuent à appeler Curé et vicaires. « Mon Père », malgré les deux belles vocations que cette paroisse nous a données, le R. P. Ferrant et le R. P. De la Celle, cette maison a dû être supprimée *par manque de personnel*. On a vu dans les fascicules précédents que la direction des paroisses est un des buts essentiels des chanoines Réguliers, mais parmi ces buts essentiels il est secondaire. Le culte divin reste en premier lieu, et le recrutement est le moyen nécessaire pour le culte divin et le service des âmes. La Sainte Liturgie se déploie en grand à St-Joseph de l'Ecluse qui est le séminaire de la Congrégation. Mais déjà réduite de la moitié pour subvenir aux besoins des paroisses sans être suffisamment pourvue par ces paroisses de jeunes vocations, cette maison de formation est à bout. Dépenser ses activités en paroisse, c'est bien, mais les épuiser sans les renouveler, c'est imprudent et la fin de tout. Curés et vicaires à l'activité des œuvres paroissiales, bravo ! Mais surtout à la recherche des vocations.

N. 7

AOÛT 1947

La VOIX du PÈRE Bulletin des C. R. I. C.

Communauté de Saint Augustin

I

La vie religieuse a commencé dans l'Église avec Notre-Seigneur, les Apôtres et leurs premiers disciples. Il convenait qu'il en fut ainsi, car Notre-Seigneur exige davantage de ceux qu'il appelle plus haut ; aussi la pratique des conseils évangéliques était-elle prescrite d'une manière plus rigoureuse aux clercs qu'aux laïques, parmi les clercs à ceux qui étaient plus avancés dans la hiérarchie, c'est-à-dire aux diacres, aux prêtres et aux évêques.

La théologie nous dit encore que les évêques sont dans l'état de perfection. Autrefois, les prêtres étaient tenus aussi rigoureusement que les évêques à embrasser la perfection évangélique ; et les Pères confondent toujours, quant aux obligations, le sacerdoce des prêtres et le sacerdoce des évêques, car la sainteté est de l'exigence du sacerdoce et par conséquent la pratique des conseils évangéliques. Aussi c'est par une pure tolérance que l'Église permet aux prêtres d'Orient d'être mariés et à ceux d'Occident de ne pas faire les vœux de religion.

Tous les anciens canons exigent la vie de communauté pour tous les prêtres et les clercs, non pas seulement une pension comme celle que les vicaires prennent chez le curé, mais une vie où tout est en communauté, le vestiaire, la table, etc. On tolérait cependant que l'on gardât les biens patrimoniaux, mais non point pour en faire usage pour son propre service, car les clercs devaient vivre du bien de l'Église, et recevoir de l'Église tout ce dont ils avaient besoin.

Alors arriva la grande décadence. La séparation se fit. Les clercs qui voulurent garder la vie de communauté prescrite par les canons et jusqu'alors menés dans l'Église, s'appelèrent Réguliers, d'où est venu le nom de Chanoines Réguliers.

Les autres partagèrent les biens de l'Église en prébendes, vécurent à part avec leurs ressources, ne pratiquèrent plus la vie de communauté et menèrent la vie que Monsieur Taine appelle « la vie de bons bourgeois ».

On se souvint alors de St Augustin et on se mit à suivre le genre de vie qu'il avait menée avec ses clercs d'Hippone et à observer la Règle telle qu'elle nous est connue d'après une de ses lettres et plusieurs de ses sermons, et par ce que nous en rapporte un disciple et biographe, Saint Possidius. Saint Augustin n'admettait dans son clergé que ceux qui voulaient pratiquer la vie religieuse : « Qui habere voluerit proprium et de proprio vivere et contra ista præcepta nostra facere, parum est ut dicam, non mecum manebit, sed et clericus non erit » (Sermon 136).

-50-

Quand un clerc était infidèle à ses engagements et se retirait de sa communauté, Saint Augustin le rayait de la liste de ses clercs et disait : « Qu'il interpelle contre moi mille conciles, qu'il traverse les mers (c'est-à-dire qu'il aille à Rome), pour me chercher des contradicteurs, qu'il soit où il voudra, mais il ne sera pas clerc là où je serai évêque » - « Delebo eum de tabula clericorum. Interpellet contra me millia concilia ; naviget contra me quo voluerit ; sit caute ubi potuerit ; adjuvabit me Deus ut ubi ego episcopus sum, ille clericus esse non poterit. » (Sermon 356, N° 14).

Il voulait que ses clercs fussent simples dans leur vestiaire, mais propres et convenables. Lui-même portait le même habit qu'eux « de communi accipio et ipsi mihi, cum sciam, commune me habere velle quidquid habeo » (Sermon 136, N° 13).

Au réfectoire ils observaient l'abstinence. Cependant on servait de la viande pour les infirmes et les hôtes. « Infirmes » ici ne signifiait pas seulement ceux qui sont retenus à l'infirmerie pour maladie, mais ceux qui sont fatigués ou faibles et qui venaient au réfectoire. La vaisselle était de bois, de terre, de pierre et de marbre. (Les anciens se servaient beaucoup de vaisselle de marbre). Les cuillers étaient d'argent, on ne sait pourquoi. Probablement par raison de propreté. Voilà pourquoi chez nous nous faisons usage de l'argenterie à notre réfectoire.

On faisait la lecture pendant le repas ; quelquefois on y parlait et la médisance était sévèrement interdite comme l'indique un distique que Saint Augustin avait fait inscrire dans son réfectoire et que nous avons peint aussi sur une boiserie de notre réfectoire de Saint Claude, et que nous inscrirons aussi dans celui de Saint-Antoine :

« Quisquis amat dictis absentum rodere vitam,
Hanc mensam indignam noverit esse sibi. »

Il n'était permis à personne de prendre ses repas en dehors de la communauté. Voilà pourquoi nous n'acceptons jamais de dîner en dehors de la communauté, excepté rarement chez des évêques. On usait de vin.

Personne ne possédait rien en propre, mais chacun vivait des biens de l'Église. Autrefois il n'y avait pas comme aujourd'hui ce qu'on appelle les biens des prêtres, les biens du clergé ; il y avait les biens de l'Église. Ces biens étaient les aumônes des fidèles. Au commencement tous les chrétiens mettaient leurs biens en commun ; plus tard ils n'en mirent plus qu'une partie, la dime, les premiers fruits, les aumônes que l'on apportait à l'autel et qui étaient très considérables. L'évêque administrait cette masse commune, comme aujourd'hui un abbé administre les biens de ses monastères. Nous avons à ce sujet un texte de Julien Pomère qui dit ; « que les évêques qui ont renoncé à leur patrimoine, soit en le donnant à leurs familles, soit en l'apportant à l'Église, pouvaient sans avarice administrer le patrimoine de l'Église. »

Il y avait peu de biens-fonds ; les anciens y étaient peu favorables, aussi voit-on dans les Actes des Apôtres que les Apôtres vendaient les biens que les fidèles leur donnaient ou les faisaient vendre. Saint Jean Chrysostome dit quelque part dans un de ses sermons : « Maintenant l'Église est obligée d'avoir des maisons et des rentes ; les évêques

-51-

sont contraints d'exercer les fonctions d'administrateurs civils. Il vaudrait mieux que ce fut comme autrefois. Reprenez vos biens, administrez-les vous-mêmes et donnez là-dessus des revenus pour vivre, vous nous délivrerez ainsi des soucis temporels. Cependant il faut qu'il en soit ainsi, « ad duritiam cordis vestri » par précaution pour l'entretien des églises, des clercs et des pauvres. »

Les aumônes que les fidèles font à Jésus-Christ sont employées à trois choses : 1° à l'entretien des clercs selon qu'il est dit : « Celui qui vous reçoit, me reçoit » ; - 2° à la nourriture des pauvres, selon qu'il est écrit : « Ce que vous aurez fait au plus petit d'entre vous, c'est à moi que vous l'aurez fait. » - 3° à l'entretien des objets du culte dans l'église.

Judas disait : « Pourquoi cette dépense » Notre-Seigneur répond : « Pour honorer ma sépulture ». Les aumônes des fidèles sont destinées à honorer la sépulture de Jésus dans le tabernacle et dans le sacrifice de la Messe. Saint Augustin aurait voulu vendre tous les immeubles qui appartenaient à son Eglise pour ne vivre que d'aumônes, comme l'Apôtre ; mais son peuple ne le lui permit pas.

(D. Gréa. 9 janv. 1895 St Antoine)

II

Saint Augustin désirait beaucoup revenir à la manière de vivre des Apôtres, c'est-à-dire vivre uniquement de l'aumône des fidèles.

Les aumônes étaient de deux sortes : les aumônes offertes spontanément et les aumônes réglées par la loi ecclésiastique comme les dîmes, les prémices, etc... Je ne parle pas ici des aumônes que l'on est tenu de faire quand on use de dispense, particulièrement pendant le carême ; celles-là ont un caractère particulier, dont je vous ai déjà entretenu. A l'origine, les clercs des Églises vivaient uniquement d'aumônes ; plus tard, quand la charité se fut un peu refroidie, ils eurent des biens-fonds.

S. Chrysostome s'est beaucoup élevé contre ce genre de possession, S. Augustin avait les mêmes sentiments, mais, comme lui, il ne put ramener l'antique discipline.

Au XVI^e siècle, quand Saint Gaétan voulut réformer le clergé, il mit comme base de la réforme que le clerc devait vivre des aumônes des fidèles et ne rien posséder. Vous remarquerez que toutes les réformes qui se sont faites dans le clergé étaient dirigées dans ce sens. Malheureusement le clergé était envahi par le régime bénéficiaire. Saint Gaétan se heurta contre cet écueil et échoua ; il ne réussit qu'à fonder une Congrégation en dehors du clergé hiérarchique. Saint Augustin voulait déjà le faire de son temps.

Les aumônes étaient abondantes, à tel point que Saint Ambroise, menacé par les empereurs ariens de se voir dépouillé de ses biens, disait à son peuple de Milan : « Qu'ils prennent tout ce qu'ils voudront ; les aumônes que vous me faites sont largement suffisantes pour subvenir à tous mes besoins. »

On apprenait autrefois aux fidèles à ne pas être avares envers l'Église. Saint Augustin les engageait à léguer une partie de leurs biens à

-52-

Jésus-Christ : « Si vous avez un fils, disait-il aux pères, adoptez le Christ pour deuxième enfant et faites-lui sa part d'héritage ; si vous avez neuf enfants, prenez le Christ pour le dixième et donnez-lui le dixième de vos biens. ».

Mais un père venait-il à déshériter son fils pour faire part de ses biens à l'Église, Saint Augustin refusait avec sévérité «: Quicumque vult ex hoerdato filio hoeredem facere Ecclesiam, quoerat alterum qui suscipiat, non Augustinum. » (Sermon 95).

Jamais il n'employa les aumônes qu'on lui faisait pour acheter des terres pour agrandir le patrimoine de son Église, toujours par ce principe que le clerc ne devait pas posséder de biens-fonds, mais vivre d'aumônes. Il recevait cependant les immeubles qu'on lui léguait : « Domum, agrum seu villam numquam emere voluit ». (Possidius). -

Quand les revenus de son Église étaient épuisés, il déclarait au peuple chrétien qu'il n'avait plus rien. Les fidèles ont l'obligation, stlicte (sub gravi) de soutenir l'Église dans ses clercs, dans ses

pauvres et dans les objets du culte. Et pendant les premiers siècles, les fidèles le savaient bien. Plus tard, par suite du régime bénéficiaire, on ne savait pas toujours au juste à qui revenait l'entretien de telle ou telle partie de l'Église, s'il revenait au bénéfice ou bien à la population. On raconte à ce sujet une anecdote plaisante. Le pavé d'une église avait besoin de réparations. Le Curé prétendait que ce soin ne lui revenait pas, mais à la paroisse ; les paroissiens, de leur côté, prétendaient qu'il était à la charge de leur Curé. Alors, le Curé monte en chaire et cite à l'appui de sa défense ce texte de l'Écriture : « Pavement illi et non paveam ego ». « Qu'ils pavent et que je ne pave pas. »

Chaque année, il se faisait présenter les comptes, mais ce n'était qu'en passant et malgré lui qu'il donnait quelque attention aux choses de la terre. Comme les grands Evêques, il passait sa vie dans l'étude, dans la contemplation et la prière. La vie du prêtre doit être tout entière employée à la prière et à l'étude des choses saintes. Dans l'antiquité, on se livrait peu à l'étude des sciences physiques. Aujourd'hui, en raison de l'éducation des jeunes clercs, les prêtres doivent se livrer davantage à ces sortes d'études. Autrefois, c'était rare ; l'objet des études était saint ; on ne voyait pas ce qu'on voit de nos temps, - un Père Secchi, par exemple, - parce que la vie du clerc doit être uniquement employée au service de Dieu et au service de l'Église.

Voilà pourquoi les anciens canons défendent aux clercs le négoce, la médecine, etc... Aujourd'hui, si on se livre davantage aux sciences profanes, c'est par dispense ; mais l'esprit de l'Église, c'est que les clercs que s'occupent que de choses saintes.

Mais il y a un danger auquel on n'est pas beaucoup exposé quand on est encore dans les Ordres inférieurs, mais auquel les prêtres sont bien exposés. Par suite de l'habitude, on finit par vivre d'une vie toute naturelle au milieu des choses saintes ; on finit par être des hommes dans les choses divines, alors on voit apparaître des symptômes alarmants. Quand on administre les sacrements ou que l'on dit la messe, on ne se cherche pas trop soi-même, parce que l'on sait bien que dans de telles actions on n'est que les instruments et les organes de Dieu ; mais quand on prêche et que l'on nous écoute, quand on adresse des exhortations en confession et qu'on y apporte une grande attention, alors on se laisse aller à un goût naturel. Méfiez-vous de ce goût naturel.

-53-

Quand vous prêchez pour accomplir votre devoir, quand vous dites la messe pour le plaisir de Dieu et pour le bonheur d'être en communication avec Notre-Seigneur, c'est bien ; mais quand vous vous laissez aller à ces mini- stères par un goût naturel, méfiez-vous. Vous arriveriez à recevoir ce qu'il ne faut jamais recevoir : « Oh ! que vous me faites du bien ... Comme vos instructions sont utiles à mon âme ... ». Moi, je ne puis pas supporter qu'on me dise de pareilles choses, je montre un visage sévère à celui qui me les dit. Est-ce qu'on va dire : « Oh ! que ce pain d'autel est blanc ». Or, nous ne sommes que les espèces sacramentelles de Jésus Prêtre ; par conséquent on ne doit pas plus nous donner de louanges qu'on en donne aux espèces eucharistiques. Administrons la Parole de Dieu comme un sacrement. « Quand je prêche, me disait un jour un grand Evêque, mon ami, je cherche à faire parler Notre-Seigneur. »

Il y a encore un autre symptôme qui laisse apercevoir la vie de la nature dans une âme qui n'exerce pas complètement son ministère pour Notre-Seigneur : c'est la jalousie. On est jaloux, lorsqu'on imite un autre dans telle ou telle circonstance. On est jaloux, on est blessé quand un pénitent nous quitte pour s'adresser à un autre confesseur. Mais nous devrions être contents, au contraire, car nous sommes déchargés de la responsabilité de cette âme devant Dieu.

Si jamais vous venez à éprouver ces sortes de tentations, repoussez-les énergiquement. Il vaudrait mieux s'enfermer toute sa vie dans une cellule, que de se laisser aller à ces entraînements de la nature. Notre ministère serait stérile pour les âmes et dangereux pour nous-mêmes, parce que ce serait une profanation.

Les anciens vivaient tellement dans la contemplation qu'ils n'allaient au peuple qu'en venant de Dieu. C'est là ce que faisait Saint Augustin. Il était toujours en contemplation ; je n'entends pas dire par ces paroles qu'il n'avait jamais de conversations récréatives avec ses clercs, mais nous ne savons pas au juste à quel moment de la journée. Nous connaissons bien quelle vie menaient les

anciens, mais nous ne connaissons pas leurs horaires. Les anciens n'en avaient pas pour la raison bien simple qu'ils n'avaient pas d'horloge. Mais oui, mes enfants. Aussi le chroniqueur de l'Abbaye de Cluny remarque que les maisons de l'abbaye avaient un jour chanté Complies à l'heure où, la veille, ils avaient dit None. Que voulez-vous ils allaient au bout, accomplissant les exercices prescrits les uns après les autres. Nous ne savons pas l'horaire de Saint Augustin, mais cependant son biographe nous apprend qu'il avait à certaines heures des conversations avec ses confrères, qui étaient de véritables récréations.

(D. Gréa, 11 Janv. 1895. St Antoine)

III

Saint Augustin montra autant de sévérité dans les relations avec les femmes que pour la pratique de la pauvreté. De ce côté encor, il désirait revenir à la tradition apostolique. Nous avons, sur la manière dont les Apôtres et leurs premiers disciples se comportaient envers les femmes, un document extrêmement ancien et important : c'est la lettre de Saint Clément (un des successeurs de S. Pierre) dite « ad virgines ».

- 54 -

C'est un titre supposé, mais la lettre existe. Le texte a été retrouvé en syriaque et traduit en latin par le Cardinal Vilcourt. Cette lettre nous apprend comment se comportaient les missionnaires de ce temps-là lorsqu'ils allaient prêcher. Quand les prêtres et les clercs de la ville épiscopale (cette lettre nous apprend qu'ils étaient toujours plusieurs ensemble) visitaient un pays, c'est comme cela que les paroisses se sont fondées. Les clercs de la cité épiscopale se répandaient dans les lieux environnants et puis rentraient au bout d'un certain temps, quand ils avaient fini leur mission. Plus tard, il y eut des stations fixes, enfin des églises et des collégiales dépendant de l'Église cathédrale. Quand donc les missionnaires allaient prêcher, ils se rendaient d'abord dans la maison d'un chrétien. Là, on leur assignait un local. Une fois qu'ils s'y étaient installés, les femmes ne pouvaient plus y entrer pendant le séjour des missionnaires. Il y avait comme une sorte de clôture temporaire que les femmes ne pouvaient forcer. Cette lettre nous raconte encore comment on confessait les femmes ; ce sont là de précieux renseignements sur l'histoire de la confession.

Saint Augustin interdisait absolument l'entrée de sa maison aux femmes, quelles qu'elles soient, même à ses plus proches parents, même à sa sœur qui s'était engagée dans l'état religieux et Supérieure d'un monastère : « *Feminarum intra domum ejus nulla unquam conversata est, nulla mansit, ne quidem germana soror quæ, vidua serviens Deo multo tempore usque in diem obitus sui, proposita ancillarum Dei vixit* » (Possidius, c. 26).

Tous les saints ont eu la même pratique ; jamais ils ne rendaient visite ? des femmes ou n'en recevaient sans être accompagnés.

Voilà pourquoi, dans les communautés, les parloirs sont vitrés de tous côtés, afin que le clerc ou le religieux ne sorte jamais de la réserve qu'il doit garder avec les personnes du sexe. De ce côté, j'ai été assez longtemps vicaire général pour savoir combien sont fâcheux les manquements à cette règle dans les presbytères. Si j'étais Evêque, j'exigerais qu'il y eût dans chaque cure un parloir pour recevoir les femmes. On ne saurait trop prendre de précautions à cet égard. La servante qui n'est pas toujours une personne âgée, car ce n'est pas toujours facile d'en trouver, reçoit des visites, se fait aider par celle-ci, par celle-là ; et puis, elle a dans la paroisse celles qu'elle protège et qui ont leur entrée particulière auprès d'elle ; et puis, les femmes sont curieuses, elle voudrait bien savoir comment fait Monsieur le Curé. Et cela diminue et abaisse la vie des ecclésiastiques, qui devrait toujours être à l'abri de ce monde-là, de ce monde « muliebri », qui est si curieux.

On prétend qu'il est nécessaire d'avoir des femmes pour faire la cuisine et que les hommes ne s'en tirent pas si bien. Aujourd'hui cependant la haute cuisine est faite par des hommes. Dans tous les grands hôtels des villes, ce sont les hommes qui sont chefs cuisiniers. Mais comme il n'est pas toujours facile de se procurer de ces maîtres cuisiniers, on est obligé de se servir de bonnes sœurs ; c'est ce que nous faisons ici ; mais voyez comme elles sont à l'écart et séparées de nous. Les plats se passent

par un tour. Il en est de même à Châtel ; cependant nos frères qui sont là-bas n'ont pas de sœurs à leur service ; c'est une excellente personne qui fait la cuisine. Vous la connaissez, Frère Jean-Baptiste ? Quelle bonne mère vous avez là et comme vous devez prier pour elle, qui prie tant pour vous !

-55-

Elle comprend la grâce que Dieu vous a faite en vous retirant du monde.

S. Augustin était très sévère. La prudence et la discrétion du saint Evêque passèrent bientôt dans les décrets des conciles d'Afrique. Voici ce que statue le 3e Concile de Carthage : « Les clercs et ceux qui gardent la chasteté n'auront point de communication avec les vierges ou les veuves, sans l'ordre ou la permission de l'Evêque et du prêtre. Ils ne leur parleront point seuls, mais en présence de clercs ou d'autres personnes désignées par l'Evêque ou le prêtre. Les Evêques eux-mêmes et les prêtres n'auront point de rapports avec ces femmes, sinon en présence de clercs ou de chrétiens graves. » (canon 25).

Croyez-vous que les décrets de ces anciens conciles ne seraient pas aussi utiles de nos temps qu'autrefois ? Croyez-vous que la nature humaine soit moins fragile ? que les femmes sont moins curieuses ? Je ne le crois pas, moi.

S. Augustin avait aussi pour règle de ne jamais se mêler de questions de mariage. Mgr Caverot me disait un jour : « Moi, je n'ai jamais fait qu'un seul mariage, et puis il a si mal tourné que je n'ai plus voulu me mêler de ces affaires » Je puis dire la même chose, mais au lieu d'avoir fait un mariage, j'en ai défait un par suite de renseignements qu'on m'avait donnés sur une personne. Nous, nous bénissons les mariages ; mais quant à les agencer, cela ne nous regarde pas.

Maintenant il y a une question qui se présente à nous : faisait-on des vœux dans cette communauté de S. Augustin ? On peut poser la même question pour les communautés de S. Antoine, de S. Pacôme, de S. Macaire et pour toutes les communautés primitives. Les cérémonies de profession ne furent en usage que tard dans l'Église. Elles, ne commencèrent guère pour nous qu'avec S. Benoît; encore se servait-on de formules assez vagues.

Les cérémonies solennelles de l'Église primitive étaient restreintes au Baptême, aux ordinations et aux consécration des vierges et des veuves. Mais ces cérémonies étaient distinctes de la profession. Actuellement encore, chez les Chartreuses, qui sont les seules vierges que l'on consacre encore, la cérémonie de la consécration n'est pas la même que la cérémonie de profession ; ce sont deux cérémonies différentes.

Autrefois on faisait des vœux, mais des vœux implicites. Il suffisait pour cela d'entrer en religion et d'y rester un certain temps ; ce séjour était regardé comme un engagement perpétuel. Cet état de choses a duré jusqu'à Pie IX. J'ai connu un Dominicain à vœux solennels qui n'avait fait que des vœux implicites. Voilà comment cela se fait. Voilà un enfant qui entre au monastère à 13 ans il est profès à 16 et profès à vœux solennels (s'il persévère dans sa vocation jusqu'à cet âge) ; la règle était ainsi. S. Pie V, est entré chez les Dominicains à l'âge de 13 ans, à 16 il était profès sans avoir fait de vœux. Le droit canonique introduisit plus tard une particularité ; il exige que trois semaines avant l'époque où l'on est regardé comme profès, on fasse une admonition, un avertissement au religieux, pour savoir s'il veut rester ou non. Autrefois on ne faisait pas d'admonition, mais la chose était la même. On ne faisait pas de cérémonie spéciale pour les vœux, car tout le monde regardait que la perfection pour les laïcs consistait à aller jusqu'au bout des promesses du baptême ; et pour les clercs à pratiquer la perfection que réclame la sainteté de son ordination.

(D. Gréa, Janv. 1895. St Antoine).

-56-

Chronique

le R. P. Georges LEFEBVRE

Pour la troisième fois depuis le début de cette année 1947, le Bon Dieu vient de rappeler à lui un de nos confrères en pleine activité de service. Après le P. Ernest Mourey, vicaire à St-Ouen, mort le 11 mars dernier, presque sans maladie ; après le jeune Père Coratella, emporté à 34 ans, au Havre,

où il allait s'embarquer pour le Pérou, le cher Père Lefebvre, curé des Carmes, en Avignon, nous quitte d'une façon plus subite encore. Le lundi 21 juillet, il plaisantait gaiement, après le souper, avec les Pères venus l'aider pendant les vacances quelques heures plus tard on le trouvait affaissé, mort, dans la rue, à quelque distance de la gare d'Avignon, où il allait prendre le train pour se rendre en Lozère, visiter une colonie d'enfants de sa paroisse.

Le P. Georges Lefebvre était né le 7 janvier 1881, à Westrethem, petite commune du Pas-de-Calais. Ordonné prêtre le 9 juillet 1905, il est nommé vicaire à la cathédrale d'Arras et en même temps chargé de l'œuvre militaire. Deux ans plus tard, en octobre 1907, il quittait à la fois ses fonctions et le diocèse d'Arras, en compagnie du R.P. Paul Royon (aujourd'hui Supérieur Général), pour entrer à Rome chez les Chanoines Réguliers de l'Immaculée Conception.

L'année de noviciat terminée, les Supérieurs lui demandèrent de consacrer les trois années de vœux temporaires à perfectionner ses études théologiques. Pendant trois ans donc il suivit les cours de l'Université Romaine de la Propagande. Il en rapporta, avec le diplôme de docteur en théologie, cette doctrine sûre et profonde qui allait faire la valeur de sa prédication, et aussi cette fidélité à la tradition que Mgr l'Archevêque d'Avignon devait louer le jour de ses funérailles.

Lorsque vers la fin de 1911 Mgr Latty appela les Chanoines Réguliers dans le diocèse, le P. Lefebvre, malgré sa jeunesse, fut désigné par le R.me P. Delaroche comme curé-doyen de Sault. Le R.P. Royon l'y accompagnait comme vicaire. Le jeune doyen, qui était en même temps assistant général de sa Congrégation, se fit promptement remarquer par ses talents oratoires, son activité débordante, son dévouement à toute épreuve. On pouvait espérer que la vaillante équipe de religieux chargée de presque tout le canton de Sault-de-Vaucluse allait transformer cette partie un peu déshéritée du diocèse lorsque trop tôt, hélas ! la guerre de 1914 vint désorganiser la petite troupe. Mobilisé dans le service de Santé, le P. Lefebvre dut quitter sa paroisse pour n'y plus revenir.

En effet, la guerre finie, la confiance de ses Supérieurs l'appela au poste délicat de maître des novices. Il retourna donc à Rome, où il avait passé déjà quatre belles années, et il continua à enrichir son esprit et son âme au contact des auteurs spirituels, au contact aussi des âmes choisies que Dieu lui donnait à diriger. En 1921, Mgr de Durfort, évêque de Poitiers, appelle les Chanoines Réguliers dans son diocèse, leur confiant la petite ville de Charroux, centre d'un doyenné, et l'annexe d'Asnois. Le P. Lefebvre quitte ses novices pour entreprendre cette fondation. Pendant six ans, il y sera selon l'expression de son évêque, « la lampe ardente et luisante » qui éclaire et réchauffe prêtres et fidèles de tout le canton. (*à suivre*)

N° 8

AOÛT 1947

La VOIX du PÈRE
Bulletin des C. R. I. C.

St Augustin : nous devons aimer Dieu
et tout ce qui nous vient de Dieu

La Règle de St Augustin commence par ces mots : « Imprimis, diligatur Deus, deinde proximus ». Avant toutes choses, que Dieu soit aimé.

Notre loi est une loi d'amour ; nous devons aimer Dieu et tout ce qui nous vient de Dieu. Tout ce que nous aimons en dehors de Dieu est inutilité, vanité et souvent péché. - Ah ! comme nous devons aimer Dieu et comme nous devons nous estimer heureux, nous religieux d'être tout entiers au service de Dieu. Tout notre être lui appartient, notre intelligence, notre cœur, notre vie. D'ailleurs, Il nous a donné tout cela pour lui, il nous a donné notre intelligence pour le connaître, lui, l'Intelligence suprême ; il nous a donné notre cœur pour l'aimer, pour être victime de l'amour. Dans le ciel, il n'y aura que cela ; nous serons consumés dans le feu dévorant de l'amour. Sitôt que l'homme a quitté la terre, le feu de l'amour s'empare de lui, ou pour brûler éternellement ses péchés s'il est l'ennemi de

Dieu, ou pour les brûler provisoirement dans les flammes du purgatoire s'il ne les a pas expiés sur la terre, ou pour le consumer éternellement dans la gloire du ciel.

Aimons tout ce qui nous vient de Dieu. Comme le rayon de soleil qui se réfracte au travers d'un prisme se divise en plusieurs rayons, de même l'amour de Dieu se partage en plusieurs rayons. Un de ces rayons, c'est nos supérieurs. Ah, aimons nos supérieurs, aimons-les, non pas à cause du penchant que nous avons pour eux, non pas à cause de leurs qualités naturelles, mais aimons-les parce qu'ils viennent de Dieu ; aimons leur autorité. Nos supérieurs sont un don de Dieu. Que Dieu est bon de nous les donner pour nous faire connaître en tout temps sa sainte volonté.

Ensuite, aimons nos frères, c'est encore Dieu qui nous les donne. Aimons-les surnaturellement, et non pas pour des raisons de bienveillance de relations parce que nous faisons les mêmes travaux non, mais aimons Dieu en eux.

Aimons ce qui nous vient de Dieu : l'Institut, la Règle.

La Règle est le signe de la volonté et de la providence de Dieu sur nous. En religion, nous sommes débarrassés d'une vertu onéreuse : la prudence ; non pas que nous en soyons exemptés, mais notre prudence consiste à nous remettre complètement à Dieu, à nos supérieurs et à notre Règle. Nous n'avons pas à nous demander pourquoi ceci, pourquoi cela, ceci ne serait-il pas mieux. Non, la Règle vient de Dieu, elle est émanée de sa sainte volonté ; par conséquent, obéissons. Alors, nous serons en paix, en sécurité ; au contraire, si nous faisons des questions sur les règles, nous tombons dans les incertitudes et les dangers.

Si nous aimons la règle, nous la pratiquerons jusque dans ses plus petits détails ; elle sera pour nous comme un travail intéressant. Quand nous faisons un travail qui nous plaît, nous ne le faisons pas

-58-

d'une manière quelconque ; mais nous y ajoutons je ne sais quel ornement, quelle perfection de détail, quelle élégance, selon le mot d'un auteur ascétique.

Ensuite, aimons la croix : la croix est un don de Dieu. Qu'il est bon de nous l'envoyer ! Il nous la donne pour plusieurs motifs : d'abord pour que nous fassions pénitence en ce monde. Que nous sommes heureux de pouvoir expier par des croix si légères des fautes pour lesquelles il nous faudrait souffrir de longues années dans le purgatoire ! En second lieu, pour nous fortifier et nous garder. Quand nous souffrons, nous sommes gardés de bien des péchés ; c'est pourquoi la maladie est sanctifiante, mais à la condition d'être bien acceptée ; car si nous murmurons si nous nous disons ah ! si je n'avais pas fait cette imprudence, si l'on ne m'avait pas donné tel emploi, je ne serais pas malade, la maladie ne nous profite pas. Pourquoi rechercher les causes de la maladie C'est Dieu qui nous l'a envoyée ; c'est la Providence qui nous ménageait l'occasion qui amenait la maladie.

Enfin, la souffrance nous rend conformes à Jésus ; c'est là son troisième caractère. Ah ! quand Jésus nous donne le moyen de lui ressembler, c'est qu'il nous aime beaucoup. La souffrance imprime en nous l'image de Jésus. Quant au commencement Dieu créait l'homme, il s'inclinait sur lui pour former en lui son image ; par la souffrance, il s'incline de même vers lui pour y former une image d'un tout autre caractère, l'image de son Fils, Jésus crucifié. Ah : que la souffrance est donc estimable, quel don précieux.

Aimons la prière. Je sais bien que l'homme, qui a le cœur pesant, n'aime pas la prière. Entrons dans le sentiment de la prière. Faisons-la avec délice, sans nous presser. Je vous dis cela surtout pour l'office de la Sainte Vierge, car, comme vous le récitez en votre particulier, vous pouvez être portés à le précipiter. Quant au grand Office, vous êtes retenus. Le grand Office est un cantique que Dieu se chante à lui-même. L'Église est une lyre, sur laquelle il chante son cantique ; nous ne pouvons retenir aucune note, car c'est lui qui est le chanter : « Cantor sapientissimus ».

La prière est un travail par lequel nous arrosions la terre de notre âme. Notre âme peut être arrosée de plusieurs manières : soit par la pluie du ciel, soit par les canaux d'irrigation, soit enfin par l'eau que nous tirons péniblement du puits.

La pluie du ciel est rare, les canaux sont peu connus, et ordinairement il nous faut tirer péniblement l'eau du puits, c'est ce que nous faisons par la prière.

Enfin, aimons le travail ; ne soyons pas des paresseux, aimons le travail manuel et le travail de l'esprit.

Le travail manuel est très sanctifiant ; si nous pouvons en faire beaucoup, faisons-en beaucoup ; prenons exemple sur St Paul et les Pères du désert. Le travail manuel fortifie l'âme, garde la chasteté et nous maintient dans l'humilité.

Les travaux de l'intelligence sont plus pénibles que les manuels, parce qu'ils demandent beaucoup plus d'application. Adonnons-nous-y généreusement par amour pour Jésus. Travaillons sérieusement et assidument. Je n'appelle pas travail ce que nous faisons avec goût et sans suite ; ne soyons pas comme les papillons, n'allons pas de tous côtés, ne commençons pas des études pour les laisser ensuite, mais faisons des travaux sérieux, approfondis, qui appliquent toutes les facultés de notre intelligence.

Voilà les sept rayons de l'amour de Dieu. En premier lieu, l'amour de Dieu lui-même ; ensuite celui de nos supérieurs ; puis, l'amour du prochain,

-59-

des règles, de la croix, de la prière et du travail. Eh ! bien, ayons cet amour et nous serons de bons religieux. Dans cet atelier spirituel de la vie religieuse, c'est l'amour qui est l'ouvrier. Jésus nous a donné l'exemple, Lui qui pendant sa vie n'a cherché que la gloire de son Père ; et lorsque le monde n'existait pas encore, il chantait son Père, il rendait à Dieu la Gloire des œuvres qu'il devait opérer dans le temps, la gloire de son sacrifice qu'il offrait déjà avant la constitution du monde.

(D. Gréa ... 189... St Antoine)

L'esprit de famille

Je vais vous quitter. Quand on se sépare de sa famille, on sent davantage la force du lieu qui nous unit, comme on ne connaît tout le prix de la santé que lorsqu'elle est altérée par la maladie ; et de même que lorsqu'on est malade on soupire après la santé, de même lorsqu'on quitte sa famille, on songe continuellement à la joie de revenir au pays. Je puis dire ce que S. Bernard disait à ses frères lorsqu'il partait en voyage : « Je suis triste jusqu'au retour ». L'absence que je vais faire ne sera pas bien longue, elle me coûte quand même. A ce sujet, je voudrais vous parler, ce soir, de l'esprit de famille. L'esprit de famille est spécialement béni de Dieu, parce que, en retour du sacrifice que nous avons fait en quittant la famille à laquelle nous appartenons par la chair et le sang, Il nous en a donné une autre. Il ne nous a pas seulement promis la vie éternelle, mais il nous a donné des pères et des frères. Il faut quitter notre famille terrestre ; faut-il pour cela cesser de l'aimer ? Non, non ; nous sommes son salut, si nous répondons à notre vocation, comme aussi nous sommes sa malédiction, si nous sommes infidèles, surtout quand la famille a été pour quelque chose dans l'infidélité. Je pourrais vous en donner des preuves.

Qu'est-ce que l'esprit de famille ? Dans l'esprit de famille il y a trois choses : *l'esprit et l'amour filial, l'esprit et l'amour fraternel, l'esprit et l'amour du foyer*. Dans une famille, il y a cela : le père avec l'autorité, les frères avec le dévouement et le zèle, puis le foyer.

L'autorité est le lieu de l'unité ; à la condition qu'elle ne soit pas discutée, mais aimée. Il faut entrer dans les directions de l'autorité. L'autorité, ce n'est pas moi, c'est Dieu ; et quand je vous parle, je vous parle dans son esprit et dans sa force. Quand l'autorité n'est pas assez respectée, le lieu est rompu.

Dans le paradis terrestre, que s'est-il passé ? L'infidélité au commandement de Dieu, et c'est la discussion, le raisonnement qui l'a causée. « Pourquoi ne mangez-vous pas du fruit de cet arbre - Dieu me l'a défendu. - Il est bien bon cependant, voyez, goûtez » et Eve se laisse séduire. Pourquoi telle règle ? On peut trouver le pourquoi, je pourrais vous le dire ; mais il faut faire un acte de foi dans l'autorité. Notre raison doit s'incliner devant la foi. L'autorité, c'est-à-dire, *Dieu voilé*. Il faut faire acte de foi devant les sacrements « *Mysterium fidei* ». Il est bon que notre raison ne voie pas toujours bien clair et qu'elle se soumette.

Cette obéissance à l'égard des supérieurs doit être *une obéissance d'amour*. Si nous obéissons par contrainte, nous avons l'obéissance militaire ou celle de l'esclave, mais non celle du fils. Il faut qu'elle soit filiale ; voilà pourquoi dans toutes les communautés, les supérieurs sont appelés Pères, dont le nom d'Abbé n'est que la traduction.

-60-

Les supérieurs ont besoin de ce sentiment dans l'âme de leurs enfants. Voyez comme S. Paul en parle : « afin qu'ils ne remplissent pas leur charge avec trop de chagrin, parce qu'ils doivent veiller sur ceux qui sont commis à leur charge. » Les supérieurs doivent aimer leur emploi et ne pas désirer d'en être déchargés. Quand ils ont un tel désir, Dieu les châtie voyez avec quelle sévérité il parle à S. Siméon stylite dans une vision, parce qu'il se plaignait d'avoir à parler aux foules qui venaient le voir. Il faut aussi que les fils aient à l'égard de leur père les sentiments de vrais fils, c'est-à-dire, l'amour, afin de leur rendre leur charge plus facile ; surtout que l'obéissance ne soit pas une obéissance raisonneuse, sceptique, obéissance malheureuse, imparfaite. Ceux qui ont une telle obéissance ne sont pas dans le chemin de la perfection.

L'esprit fraternel bannit tout ce qui sent la jalousie, l'envie d'être préféré. Il fait que nous nous réjouissons du bien qui arrive à nos frères et que nous sommes affligés du mal qui leur arrive. C'est là le sentiment fraternel. Vous l'avez ce sentiment, entretenez-le ; désirez le progrès de vos frères, mettez-les volontiers avant vous. Soyez secourables, empressés ; le sentiment doit être d'autant plus développé chez nous que nous n'avons rien à nous, ni tien, ni mien, ce qui pourrait être un levain de jalousie.

Le foyer, c'est l'ensemble des traditions qui font la noblesse de la famille et qui sont son patrimoine le plus précieux. Ce sont les traditions des ancêtres, les souvenirs d'enfance. Pour la plupart, vous avez été élevés au foyer dès votre jeunesse. Ce que vous faites maintenant se lie à tous les souvenirs de votre enfance. Vous avez tous été élevés ici, et avec quelle tendresse. On peut bien dire de nous, de nos enfants ce que l'on disait des enfants élevés à l'abbaye de Cluny : « *ils étaient entourés de plus de soins que les enfants des empereurs* ». C'est bien vrai ; on est toujours avec eux. Quand on voit que l'un s'ennuie, on lui parle, on le distrait, ce qui ne se fait pas dans le monde.

Attachons-nous à notre famille, à son nom ; le nom d'une famille, c'est le nom des ancêtres, le nom du père. Nous devons aimer tout ce qui est du foyer. « *Placuerunt servis tuis lapides ejus* ». Si la maison venait à être détruite, nous en aimerions encore les pierres. Alors le dévouement, l'esprit de corps ... On tient à l'honneur d'appartenir à sa famille. Cela ne peut pas vous coûter, à vous qui avez tout reçu. Au foyer ; tout ce que vous savez, vous l'avez reçu ici. Aujourd'hui, on ne se plaint pas dans sa famille ; on se trouve malheureux au foyer, les enfants se séparent de leurs parents et de leurs frères, pour aller au loin chercher une éducation, de sorte que ce qu'ils ont, ils ne l'ont pas reçu du foyer. Il n'en est pas ainsi de vous, vous avez tout reçu du foyer.

Personne ne doit avoir son bien propre ; nul ne doit dire comme l'enfant prodigue : « Mon Père donnez-moi la part de l'héritage qui me revient », Nous, nous devons garder la famille « Non audiat vocem aliorum ». Ceux qui ne sont pas de la famille n'apprécient pas ses liens. Notre famille à nous est très riche et très noble, riche de traditions et à nos richesses anciennes Dieu nous en a ajouté de nouvelles : nous avons des hommes de Dieu, je puis bien en parler, ils sont absents. Le Père Paul Benoît, dont les méditations sont un de nos trésors, puis nos morts. Quelquefois dans une famille, il y a des chagrins, des déshonneurs, ces douleurs-là, on les porte tous ensemble. On élève à l'encontre la digue de l'honneur et du dévouement. Qu'il en soit ainsi ; gardez cet esprit-là. Souvenez-vous aussi que notre famille n'est pas seulement terrestre, mais céleste, comme l'Église qui est triomphante au ciel et militante sur la terre, et qui ne forme cependant qu'une seule Église. Nos frères qui sont dans le ciel appartiennent toujours à notre famille.

-61-

Dieu a des anathèmes terribles contre ceux qui perdent cet esprit-là. « Celui qui médit ou qui maudit (il y a ces deux sens) de son père, que les corbeaux du torrent lui arrachent les yeux ». Ils sont

frappés d'aveuglement, ils perdent jusqu'aux lumières naturelles, ils sont privés de la délicatesse de l'esprit et du cœur qu'ils avaient auparavant.

(Dom GRÉA, S. Antoine, novembre 1893).

La règle de Saint Benoît et celle de St-Augustin

Vous avez entendu ce soir ce bel éloge (1) de notre père St. Benoît je dis : *notre*, parce que comme nous l'apprend St Grégoire : « Dieu avait mis en lui l'esprit de tous les justes, » et l'a fait être l'Abraham d'Occident, de qui tous les instituts monastiques sont nés. Tous les instituts religieux ont mangé le pain de St Benoît.

Je ne parle pas des religieux qu'a précédés *St François d'Assise*, car ils sont les enfants immédiats du grand patriarche. St François d'Assise s'est formé auprès de St Benoît, et chaque année il envoyait comme présent et comme tribut à l'abbé du Mt Cassin des petits poissons qu'il prenait. Ste Claire a passé un an dans un monastère des filles de St Benoît.

Le grand St Ignace a commencé sa vie religieuse au Mt. Serrat chez les enfants de St. Benoît. C'est là qu'il a composé ce livre des exercices spirituels, dont le saint Esprit devait se servir pour sauver tant d'âmes.

Dieu a voulu aussi que nous, *nous goûtions le pain de St Benoît*, c'est pourquoi la divine Providence m'a envoyé, moi pauvre et indigne instrument qu'elle a choisi pour faire cette œuvre. Elle m'a envoyé passer un an dans un monastère de St Benoît, à St Paul hors les murs.

Quel est donc ce pain que tous les Ordres ont goûté ? C'est l'esprit de sa règle tout entière dans l'obéissance et la recherche de Dieu. *En cela, la Règle de St Benoît et celle de St Augustin n'ont aucune contradiction.* Je vous disais l'autre jour qu'un arbre n'était vigoureux qu'autant qu'il jetait dans le sol de profondes racines. C'est la vérité. On voit quelques fois des arbres que l'on a coupés dans la forêt et que l'on a plantés le long de la route pour faire une allée triomphale où l'Evêque doit passer. Il semble que ces arbres sont vivants, leur feuillage est verdoyant, mais attendez 2 jours et vous verrez. Un arbre n'est fort que s'il a de profondes racines. La végétation est en proportion directe de la proportion cachée. D'où vient la puissante action de St Benoît que Dieu fit rayonner sur l'Europe entière ? Elle venait de sa vie cachée. Voyez comme Dieu le prépare à sa grande mission dans la grotte de Subiaco. Il en est de même pour tous les saints. Tous se sont préparés à leur mission avec ferveur par de longues années de solitude et de vie cachée et d'épreuves. Et lorsqu'ils étaient jetés au milieu du monde, ils menaient encore une vie cachée ; ils avaient jeté de profondes racines et ces racines les gardaient. Il faut qu'il en soit ainsi de nous. Si plus tard vous devez être employés au service de l'Église n'allez pas oublier ce que vous avez appris pendant votre noviciat. Conservez précieusement votre vie cachée ; c'est pourquoi jetez-en de profondes racines ici à St Antoine, exercez-vous dans l'esprit d'amour et de pénitence.

Demandons bien à St Benoît l'esprit monastique, car nous les chanoines réguliers, nous sommes moines et clercs en même temps. Demandons-lui de bien comprendre sa règle et de la pratiquer fidèlement. Il dit lui-même qu'elle n'est que pour les commençants ; c'est vrai

(1) *Sermon de Bossuet.*

car nous devons tous commencer, avoir toujours l'ardeur que nous avons au commencement : NUNC COEPI.

Prions aussi pour tous les instituts monastiques qui observent la règle de St-Benoît. Pour tous les Bénédictins de St. Paul-hors-les murs, si fort éprouvés en ce moment par la révolution qui leur a pris une partie de leurs bâtiments, pour le P. Romain et sa communauté d'Encalcat, pour l'ordre de Citeaux qui observe avec tant de fidélité la règle de St Benoît, pour nos pauvres voisins les trappistes de Chambaraud, pour le monastère des Dombes, pour les Bénédictins de Solesmes. Sachons, à la fête des fondateurs, prier pour les religieux qui sont leurs enfants et nos frères, car je ne connais de famille

religieuse qu'une seule, celle de N. S. J. C. dont nous sommes tous les enfants, à quelque ordre religieux que nous appartenions.

Ainsi donc, en cette fête de St Benoît, unissons-nous à tous ses enfants pour l'honorer et l'invoquer.
(D. GRÉA, 20 mars 1895 St. Antoine).

Chroniques

Une mise au point.

St Augustin est mort en 430. Il avait 76 ans : Converti à 32 ans, il vécut dans l'Église 44 ans de sa vie, dont 34 comme Evêque. On a vu ce qu'était son clergé et ce qu'il exigeait de lui.

St Benoît naquit 50 ans après la mort de St Augustin et ne vécut que 63 ans. Pour rédiger sa règle, qu'il a écrite pour les « commençants » en vie spirituelle laïcs ou clercs, il emprunta le fond commun de la tradition et puisa, avec une sagesse et une discrétion qui fait l'admiration de tous, soit dans les écrits qui précédèrent, soit dans les exemples des Églises.

St Paulin de Nole qui était né presque la même année et était mort en même temps que St Augustin avait laissé comme lui un clergé communautaire et monastique, dont la renommée devait être connue de St Benoît. St Hilaire de Poitiers, St Martin de Tours, St Eusèbe de Vercueil les avaient précédés dans cette voie de près d'un demi-siècle, mais leur souvenir n'était pas effacé ; il était même ravivé par l'exemple de St Césaire d'Arles, contemporain de St Benoît, son aîné de dix ans et qui mourra la même année que lui. Tous ces Evêques avaient aspiré à la vie monastique et l'avaient même embrassée, eux et leurs clercs, tout en gouvernant leurs Églises. En Orient St Basile avait déjà écrit sa règle pour clercs et laïcs quand naquit St Benoît.

Je ne parle pas de Cassien qui unit l'Orient et l'Occident par ses visites aux monastères d'Egypte et de Palestine et par la vogue énorme qu'eurent ses écrits dans les monastères d'Occident, et qui vécut en même temps et autant que St Augustin (75 ans). N'étant pas Evêque, il n'écrivit pas ses conférences à proprement parler pour ses prêtres, mais pour les moines seuls.

Cette exception fait il n'est pas douteux que les communautés de ces saints et nombreux Evêques des IV^e et V^e siècles, avec leur tenue monastique et cléricale à la fois, exercèrent une certaine influence sur la règle de St Benoît, laquelle à son tour en exercera une très puissante sur les clercs des Églises qui vinrent après (V^e, VI^e et VII^e siècles) Les chanoines de St Chrodegand, au VIII^e s., se réclament encore de St Benoît et de St Augustin. Mais à partir du XI^e siècle dans les congrégations nouvelles de chanoines réguliers, c'est la règle de St Augustin qui seule s'affirme.

Pendant 40 ans les Chanoines Réguliers de l'Immaculée Conception ont été sous la tutelle de St Benoît et de St Augustin. La S. Congrégation des Religieux n'admet plus cette dualité, Elle ne veut même pas que nous soyons, à titre égal, sous deux vocables. Nous sommes *numériquement une* Congrégation des Chanoines Réguliers, *celle de* l'Immaculée Conception (fête de 1^{ère} classe) et *dans l'espèce une des* congrégations de Chanoines Réguliers de St Augustin (2^{me} classe) et des religieux du *genre ascétique* de St Benoît dans le ministère pastoral.

Mais Elle laisse à l'Institut et aux individus pieux et érudit la liberté d'aller chercher leur bien, en dehors des Constitutions, dans la règle de St Augustin qui leur sert de prologue, et dans le trésor commun de cette double tradition de sagesse et de vie cléricale des premiers Evêques, résumée par St Benoît.

D. Gréa a raison de dire que tout clerc aspirant à la perfection, tout chanoine régulier par conséquent doit tendre à la perfection *monastique comme au système d'ascétisme le plus convenable à la vie cléricale*. Il ne s'agit pas d'être moine et de se retirer *de fait* du monde, mais de se *retirer en esprit* et de vivre en continuelle union avec N. Seigneur ; d'adopter non pas certaine spiritualité moderne qui va par des à-coups de méditations, d'examens et de pratiques pieuses, ni les us et coutumes de la vie bénédictine ou cistercienne mais de s'imprégner *de la spiritualité ancienne* qui fait dériver sa sève de la liturgie des sacrements et des sacramentaux ainsi que de la célébration solennelle de la messe et de l'Office divin et qui embrasse tous les instants de la vie individuelle, sociale et

pastorale du Chanoine Régulier, de même que pour d'autres religieux ce sera la méthode ignatienne ou sulpicienne qui aura cours. Il suffit de lire les conférences de D. Gréa pour s'en convaincre.

L'Ecluse, 28 Août 1947.

Fr. Cyprianus.

Le R. P. Georges LEFEBVRE (suite)

En 1927, il est nommé Supérieur du Juvénat de N. D. de Fontanières, à Lyon. Le voilà devenu éducateur d'enfants allant de la classe de sixième à la classe de première. En plus de son rôle de Supérieur, il se charge de la classe de quatrième. Certes il est compétent, et ses classes sont vivantes. Mais peut-être entreprend-il trop de choses à la fois ; peut-être son tempérament bouillant est-il moins à son aise dans le cadre rigide d'une maison d'éducation que dans le ministère pastoral. En tout cas lorsque quatre ans plus tard les difficultés économiques nous obligèrent à quitter cette chère maison de Fontanières, les voisins du Juvénat regrettèrent ses délicieux sermons de chaque dimanche et les si beaux chants des enfants qu'il formait et dirigeait. Il laissait aussi une œuvre qui allait continuer et se développer, le « Bulletin mensuel des C. R. I. C. ». Mais lui-même n'accompagna pas le Juvénat à Avignon.

C'est le diocèse de Gap qui allait pendant sept ans bénéficier de ses talents et de son dévouement. Professeur d'Ecriture Sainte et économiste pendant un an au Grand Séminaire, il est bientôt nommé à un poste qui semble fait pour lui ; Supérieur des missionnaires de N.-D. du Laus. Accueillir les pèlerins, prêcher, confesser, expliquer les merveilles du Laus, et l'hiver donner des missions, il est tout à fait à son aise dans ce rôle, et les pèlerins l'apprécient.

Mais il est religieux, et dans la vie religieuse les changements de poste sont fréquents ; contrairement aux aspirations du monde et aux habitudes

-64-

reçues dans le clergé séculier, on y apprend à quitter une charge honorifique pour un emploi plus humble : voici que l'ancien curé doyen de Sault revient dans le diocèse d'Avignon comme vicaire à la paroisse des Carmes (1938) . Quatre ans plus tard, à la mort du R. P. Dépalle, il en sera nommé curé. Quelle y fut son activité, Mgr l'Archevêque d'Avignon, dans le délicat discours prononcé lors de ses funérailles, en souligna les traits les plus remarquables, spécialement la réalisation de la cité paroissiale, œuvre magnifique que ne possède aucune autre paroisse d'Avignon, et son dévouement lors des bombardements, qui n'épargnèrent pas la paroisse des Carmes. La foule imposante qui assista à ses funérailles, bien qu'on fût en pleine période de vacances, dit assez en quelle estime le tenaient ses paroissiens.

D'un tempérament ardent, le P. Lefèbvre dut constamment se surveiller pour ne pas se laisser aller à des vivacités nuisibles à son ministère.

Cependant malgré les saillies qui lui échappaient parfois, il avait trop de qualités pour ne pas être attirant : sa droiture, sa gaieté entraînante, son grand cœur surtout, source de tant de dévouements, ne pouvaient pas ne pas lui gagner de profondes sympathies. La Congrégation lui doit beaucoup, et aussi les diocèses où il a exercé son activité. En pleurant sa disparition, nous ne pouvons que redire au Seigneur la prière : « *Mitte operarios in messem tuam* : envoyez des ouvriers dans votre moisson ». De vrais « *ouvriers* » comme celui-là, il en faudrait beaucoup à l'Église et à la France.

R. P. Constant Robert.

La première retraite

Elle eut lieu du 5 au 14 août. En plus du soir de l'ouverture qui eut avant Complies, son instruction, nous avons joui de 8 jours pleins de retraite. Le neuvième, 14 août, était déjà par tradition, jour de vigile, de silence et de pénitence.

Nous étions 30 prêtres dont un tiers n'avaient pu retrouver leur robe blanche et leur rochet et étaient restés en soutane noire. Oh ! les méfaits des restrictions ! C'est à elles qu'ils faut attribuer

pareil extérieure anomalie, car les dispositions des esprits étaient toutes blanches comme le plus blanc des rochets.

J'ai lu jadis des phrases amusantes de St Pierre Damien, ce grand réformateur des Chanoines Réguliers au commencement du XIème siècle.

On ne devrait pas appeler les cygnes, des cygnes blancs, car tous les cygnes sont blancs ; un cygne noir serait une monstrueuse exception. On ne devrait pas appeler non plus des Chanoines, *Chanoines Réguliers*, car on ne peut concevoir des Chanoines « canonici » qui ne soient pas inscrits au *Canon* d'une église et n'en suivent pas fidèlement *les règles*, c'est autrement facile de concevoir des Chanoines Réguliers en soutane noire et en dispositions rayonnantes de blancheur.

Le R. P. Grandjean S. J. nous fit suivre en trois instructions par jour, les 4 semaines des exercices de St Ignace, avec quel profit pour nous. Chacun peut se le dire à soi-même et remercier le Seigneur de ses bienfaits.

La plupart des prêtres retournèrent dans leurs prieurés. Tous de France à part le R. P. Burges qui venait d'Angleterre. Personne d'Italie, Personne du Pérou ni du Canada pour cette première retraite.

N. 9

SEPTEMBRE 1947

La VOIX du PÈRE Bulletin des C. R. I. C.

L'appel de Dieu

1°) **La Vocation.** - Je voudrais vous parler ce soir de l'étoile des Mages. L'étoile c'est la grâce de la vocation. La vocation est gratuite. Pourquoi cette étoile leur apparaît-elle à eux plutôt qu'aux autres ? C'est par un pur choix de Dieu. Qu'est-ce que cette étoile pour nous ? Ce sont les circonstances providentielles par lesquelles Dieu nous achemine à Lui. Aux uns elle apparaît à la première heure, aux autres, elle se fait longtemps attendre : « *quid statis tota die otiosi* » Enfin Jésus se montre. Cette étoile nous mène à Jésus, c'est-à-dire à la sainteté. Il faut répondre à cette étoile non pas seulement quand elle paraît, mais encore quand elle disparaît. Que faire quand sa clarté cesse de luire à nos yeux Les Mages vont consulter la Synagogue : nous, nous devons consulter l'autorité de l'Église et la doctrine des saints.

Il y a un moment définitif dans la vocation. Pour celui qui est appelé au mariage, c'est le moment du mariage ; pour celui qui est appelé à l'état religieux, c'est la profession. Peut-on perdre sa vocation ? Oui, mais avant le moment définitif. Le jeune homme de l'Evangile avait une vocation certaine, il l'a perdue. Une fois la vocation aboutie, une fois par exemple qu'un homme appelé au mariage s'est marié, une fois qu'un homme appelé à la vie religieuse a fait profession la vocation ne peut plus être perdue ; on peut y être infidèle, mais on ne peut pas la perdre. Si quelqu'un embrasse un état sans vocation, que faire ? Saint Augustin répond : « *fac ut voveris* », faites-en sorte de mériter la vocation., conduisez-vous de telle sorte que la vocation vous soit donnée par après. Une fois la profession faite on ne peut plus perdre sa vocation. Judas en enfer n'a pas perdu sa vocation et c'est précisément ce qui pèse sur lui. Si on pouvait perdre sa vocation la volonté de Dieu changerait. Les dons de Dieu sont sans cesse sans repentance et quand la volonté de Dieu s'est manifestée avec un caractère définitif par exemple par le mariage ou par la profession, elle ne va plus en arrière, on peut se révolter contre elle, mais elle ne change pas, aussi je vous dis que Judas en enfer, n'a pas perdu sa vocation, et il porte tout le poids de son infidélité. On ne peut pas dire : « ma vocation je l'avais quand j'ai fait mes vœux, maintenant je ne l'ai plus. » Vous l'avez, mais vous y êtes infidèles, vous la trahissez et vous en porterez le poids.

Il y a dans toute vie humaine un moment définitif où Dieu nous fixe dans la voie par laquelle il veut que nous allions à Lui et que nous nous préparions à la mort. Toute notre vie, nous devons nous préparer à la mort en faisant le travail que Dieu nous assigne, pour nous y préparer. Un homme

marié en travaillant à l'éducation de ses enfants, ou bien supportant les charges d'une union chrétienne s'il n'a pas d'enfants ; un religieux en vivant selon les règles de la vie religieuse : chacun doit faire le bien que Dieu demande de lui et pas un autre.

-66-

Que faut-il en conclure ? C'est que nous devons être très reconnaissants envers le Bon-Dieu qui nous a donné notre vocation. La vocation est une voie infaillible pour aller au Ciel, surtout la vocation religieuse, qui d'après la doctrine infaillible de l'Église, est le moyen supérieur, le moyen le plus sûr, le plus parfait, de sanctification, au-dessus duquel il n'y en a pas de meilleur.

Par conséquent, grande reconnaissance ; ensuite grande fidélité ; pour la garder si vous êtes novices, pour bien y répondre si vous êtes profès, parce que vous aurez à en rendre compte : « *redde rationem villicationis tuæ.* » Je t'ai confié une ferme à administrer, c'est la ferme de ta vocation : *redde rationem.* Tu es magistrat : « *redde rationem* » ; tu es prêtre, tu es père de famille : « *redde rationem* » ; tu es Chanoine Régulier : « *redde rationem.* » Rendre compte de quoi ? Des choses de ta vocation. Pour nous il y en a trois :

a) Le culte divin : « *redde rationem* » : Comment t'en es-tu acquitté ?

b) L'éducation des clercs.

c) L'administration des Sacrements et de la parole divine : « *redde rationem.* » Par-dessus tout, « *redde rationem* » de ton obéissance, de tes rapports avec Jésus, de ta simplicité à son égard, de tes sentiments pour sa sainte volonté à toute heure de ton existence. Si tu as en quelques défaillances comment les as-tu réparées : « *redde rationem* » de ton obéissance. A-t-elle été simple, en esprit de foi profonde, totale. Tes prières, comment les as-tu supportées ? Il ne faut pas croire que nous soyons dispensés des peines et des afflictions de la vie. Ce n'est pas dans le dessein de Dieu ; nous n'en sommes pas plus dispensés qu'un père de famille qui a à supporter les ennuis, les soucis et souvent de grands chagrins. Il ne faut pas croire non plus que lorsque nous rencontrons des tribulations, nous ne sommes pas dans notre vocation. Que dirait-on d'une mère de famille qui croirait n'être pas dans sa vocation parce que ses enfants se conduisent mal. Aucune vocation n'est exempte de croix parce que la vie est une milice. Toute vocation a ses croix et aucune même la plus sainte, même la plus sublime, n'est exempte de peines, de traverses, de combats et de tentations. Mais nous trouverons dans notre vocation le moyen de les supporter et la grâce d'en profiter. Ces moyens pour vous sont bien simples ; ce sont l'ouverture à votre père spirituel, l'obéissance parfaite, la résignation et la patience. Chaque état a ses moyens spéciaux. Le soldat a la contrainte extérieure pour se maintenir dans ses devoirs d'état ; cette contrainte est un des moyens inférieurs, mais c'est un moyen, elle se trouve partout, nous en avons un peu ; toute carrière a ses règles de discipline extérieure, nous en avons d'autres plus profonds, plus surnaturels, plus efficaces.

Il ne faut pas croire non plus que nous soyons à l'abri de la damnation, c'est pourquoi il faut opérer son salut avec tremblement et rester fidèle à sa vocation : « *qui perseveraverit usque in finem, hic salvus erit.* » Que faire pour ne pas nous accabler du poids de la vie ? Vivre au jour le jour : à chaque jour suffit son mal. Le moyen des moyens, c'est la prière : celui qui prie est sauvé, celui qui ne prie pas, se damne.

(D. GRÉA. 5 janv. 1894. St Antoine).

2. La Vocation religieuse. : Il y a dans la vocation l'œuvre de Dieu et l'œuvre de l'homme. Dieu d'un côté, qui appelle ; l'homme de l'autre qui répond. Comment Dieu vous a-t-il appelés ? Oh ! Mes enfants vous verrez dans l'éternité vous verrez comment il vous a appelés, par quel mystère et quelles voies providentielles il vous a fait

-67-

connaître son appel, par quelle maternelle sollicitude il l'a gardée jusqu'à ce jour. Voyez ce qu'il a fallu, pour que la grâce du Baptême vienne jusqu'à votre âme. Et que n'a-t-il pas fallu pour que la grâce de la vocation vienne jusqu'à vous depuis Notre-Seigneur qui a prononcé ces paroles sorties de

son cœur : Si quis vult post me venire, abneget semetipsum et tollat crucem suam et sequatur me. Il a fallu qu'elle passe à travers l'âme des saints et législateurs que l'Esprit de Dieu a suscités dans l'Église. Elle est venue à vous dans un monde où tout est perdu ; nous approchons des temps où la charité se refroidit, où la croix disparaît, où les chrétiens s'égarer, où les traditions de famille s'oublent. Quelle est la famille où maintenant l'on prie comme on priait il y a deux cents ans, où l'on garde les dimanches comme les ancêtres le gardaient, où l'on donne à Dieu dans la semaine le temps qu'on lui donnait autrefois ? C'est au milieu de ce monde-là que la grâce de la vocation est venue à vous.

Quelle grâce d'amour ! Il est dit dans l'Évangile que lorsque Notre-Seigneur regarda ce jeune homme, il l'aima : « dilexit eum » ; Il eut pour lui un regard et dans ce regard un rayon d'amour, il le jette sur toutes les âmes qu'il appelle à la vocation religieuse.

Avec quelle générosité ne devons-nous pas répondre à son amoureuse invitation. Il semble que ce n'est pas difficile d'être généreux, quand la générosité n'est que dans l'imagination : on s'imagine que l'on donne tout à Dieu ; mais lorsqu'on descend dans le fonds de son cœur on s'aperçoit que notre nature a des réclamations, réclamations de choses innocentes d'abord, mais réclamations sans fin lorsqu'on ne les réprime pas. L'amour propre qui cherche son plaisir peut devenir le maître, il se glisse partout. Il se glissera dans la prédication pour un prêtre qui ne parle que pour son plaisir et non pour accomplir le devoir dont Dieu l'a chargé. L'amour-propre s'introduit plus difficilement dans les actes d'amour très pur, dans les mortifications qui ne sont pas aperçues, dans les humiliations bien humiliantes, quand elles ne nous grandissent pas aux yeux du prochain et aux nôtres. Voyez-vous l'humilité est le grand moyen pour détruire l'amour propre.

La générosité donne tout, corps et âme jusqu'à la mort. Mon corps vous pouvez le détruire sans que j'aie le droit de me plaindre, mes sens vous pouvez me les prendre, ma santé vous pouvez me la prendre, vous pouvez me rendre malade pendant toute la vie. C'est pourquoi après la profession on ne peut pas congédier un religieux pour cause d'infirmité. En le frappant, Dieu, use de son droit de Souverain que le religieux lui a donné sur lui-même par ses vœux. Ma vie vous pouvez me la prendre, c'est déjà arrivé chez nous ; la plupart des religieux qui sont morts, étaient venus jeunes à la maison. Le Père Paul Doudoux est venu très jeune et semblait devoir vivre longtemps, à tel point que je l'avais mis comme héritier civil de mon testament.

Mon intelligence vous pouvez me la prendre Dieu, peut vous rendre idiots s'il le veut. Vous connaissez l'histoire de ce père Jésuite atteint d'aliénation mentale ; sur le point de perdre la raison, il se met à genoux et s'écrie : mon Dieu, vous m'aviez donné la raison, il vous plaît de la reprendre je vous l'offre.

Saint Vincent de Paul avait deux religieux qui avaient composé un travail très savant sur l'hébreu contre le Thalmud. Saint Vincent de Paul leur dit je n'approuve pas cela, mettez-moi vos manuscrits au feu : les braves gens de la campagne auxquels je vous destine n'ont pas besoin de tant d'érudition. Ils firent le sacrifice de leur travail.

- 68 -

Et le P. Paul Benoît quel sacrifice Dieu n'a-t-il pas exigé de lui quand ses 20.000 textes ont brûlé.

La fidélité consiste à se rappeler que nous appartenons à Dieu à trois titres différents : le titre de la création, le titre de la rédemption, le titre plus doux encore au cœur de Jésus, le titre de la donation que nous lui avons faite de nous-mêmes. La fidélité consiste à se rappeler que cette offrande est définitive et que nous n'avons pas le droit d'en retrancher même un instant. Alors notre fidélité ressemble aux œuvres de Dieu. Les œuvres de Dieu ne sont pas d'un instant ; elles durent : l'œuvre de la création ne consiste pas à créer une fois, pour finir elle se continue par la conservation des êtres ; l'œuvre de la rédemption ne consiste pas à nous sauver une fois, elle dure elle persévère par l'état de grâce de l'âme.

Par la fidélité nous continuons à offrir, nous donnons continuellement et par là nous imitons Dieu qui nous a aimés non pas une fois seulement mais qui nous aime continuellement. Comme c'est grand comme c'est divin. Nous sommes à Dieu jusqu'à notre dernier soupir : nous lui appartenons,

nous sommes sa propriété. Il a le droit d'user de nous, de jouir de nous et d'abuser de nous (abuser en matière de droit ne signifie pas faire un mauvais usage, mais le pouvoir d'aliéner et de détruire). Nous n'avons plus qu'à le laisser faire. Il usera, il jouira, il consumera et en faisant cela, il prend soin de nous. Dieu ne cherche que le plus grand bien de l'âme, sa sanctification, son bien éternel. Quand il nous enlève nos sens ou notre santé, c'est pour notre plus grand bien éternel... Quand il nous afflige dans notre âme, quand il nous prend notre vie c'est pour notre plus grand bien éternel. Il nous dirige à travers les biens temporels de façon que nous ne perdions pas les biens éternels.

Voilà la vocation. D'un côté Dieu, son amour et sa Providence qui nous a sauvés depuis le premier âge du monde jusqu'à ce jour. D'un autre côté, l'homme qui répond avec générosité. Alors il y a comme une trame, comme un enlacement de Dieu et de l'homme. Nous nous sommes associés à Dieu ; Dieu associe notre volonté à suivre tous les contours de la sienne.

(D. GRÉA. 21 sept. 1893. St Antoine).

II. La réponse

1° Le religieux ne s'appartient plus. - Il est manifeste que Dieu a créé le monde pour lui, et dans ce monde Il a créé les êtres intelligents pour en être aimé ; quant au monde matériel, bien qu'Il s'en fasse un cortège de gloire, ce n'est que par l'amour des êtres intelligents qu'il peut monter jusqu'à Lui. Alors il y a une lutte, lutte entre l'amour de Dieu et l'amour de la créature qui se replie sur elle-même pour s'aimer.

Les anges ont succombé dans cette lutte, ils ont voulu se complaire en eux-mêmes, chercher leur fin en eux-mêmes, au lieu de la chercher en Dieu.

C'est aussi la faute, le péché de toute créature intelligente qui se détourne de Dieu pour chercher son bien, son plaisir à elle-même. Le religieux a renoncé à son bien propre pour ne chercher que le bien de Dieu ; les chrétiens qui vivent dans le monde peuvent encore, grâce à une condescendance de Dieu à leur égard, à la condition toutefois que Dieu soit leur Bien suprême, peuvent poursuivre quelques biens accidentels en dehors de Dieu ; mais pour le religieux tout son être est destiné à aimer uniquement Dieu et à s'oublier lui-même.

-69-

Alors c'est de ceux dont il est dit : « Celui qui perd son âme la trouve. »

Voilà ce qui fait la stabilité de l'état religieux : on renonce à tout pour ne chercher que Dieu et quand nous nous cherchons nous-mêmes nous manquons à notre promesse ; nous faisons un détournement du bien divin, car nous ne nous appartenons plus.

Quand quelqu'un ne s'est pas encore engagé dans la milice, il peut vaquer tranquillement à ses affaires particulières, mais une fois qu'il s'y est engagé, il y a trahison, désertion, lâcheté de sa part, s'il quitte la milice pour reprendre sa vie privée, car il est tenu de servir son pays depuis qu'il en a pris l'engagement.

De même en entrant au service de Dieu, nous ne pouvons pas sans une grande lâcheté, chercher un autre bien que Dieu, poursuivre nos satisfactions. Une fois engagés, nous ne pouvons plus reculer, il ne nous est pas permis de descendre. On aurait pu ne pas monter, mais après avoir été appelés, après avoir entendu son invitation : « Amice ascende superius », monte plus haut dans mon amour, monte plus haut dans ma grâce ; il ne nous est plus permis de descendre.

Voilà pourquoi les dons de Dieu sont sans repentance nous ne pouvons pas les rejeter. Aussi devons-nous toujours monter et chaque degré que nous gravissons doit-il être un degré acquis que l'on ne doit pas perdre. Quand nous redescendons nous faisons outrage à Dieu. Quand on disait à David « *Esto gener regis* ». Devenez le gendre du Roi, acceptez sa fille en mariage, ce n'est pas peu de chose que d'être le gendre du roi, David aurait pu refuser, mais lorsqu'il eut accepté l'honneur que le roi lui faisait, il lui aurait fait le plus sensible outrage en renvoyant la fille du roi et en renonçant à la faveur qui lui faisait. Et nous qui avons été appelés aux noces de l'Agneau, qui avons été honorés de cette marque insigne d'amour, pensez-vous-qu'en y renonçant on ne fasse pas outrage à Dieu ?

L'infidélité à la vocation est un grand outrage que nous faisons à Dieu, aussi il vaut mieux mourir que de redescendre ; quelle indignation, quelle colère de Dieu on attire sur soi quand on méprise un tel honneur. Si Saul n'avait pas été élevé à la royauté, son péché n'aurait pas été si grand. Voyez- vous ce roi que le prophète Samuel rencontre lorsqu'il était à la recherche des ânesses de son père ; il le sacre ; il le met au nombre des prophètes. « *Numquid Saul inter prophetas ?* », puis ce roi qui ne veut plus obéir ! Il cherche sa satisfaction au lieu d'être le serviteur de Dieu, il veut être roi pour son plaisir. Ah il vaut mieux ne pas monter que de retomber ensuite. Aussi que faire ? Ne jamais regarder en arrière « Celui qui met la main à la charrue et regarde en arrière n'est plus apte aux royaumes des cieux. » Il n'est plus apte. Avant il aurait pu espérer une petite place au ciel, mais il n'est plus apte.

C'est ce qui arrive au jeune homme de l'Evangile. Il approche de Notre-Seigneur et lui demande : « Que dois-je faire pour me sauver ? ». « Si vous voulez vous sauver, gardez les commandements ... Je l'ai déjà fait, que me manque-t-il ? Alors vient l'obligation ; Notre- Seigneur le regarde et l'aime d'un amour spécial plus tendre qui l'élève dans un degré Supérieur, et lui donne sa vocation ». Si tu veux être parfait, va, vends tout ce que tu as, donnes-en le prix aux pauvres et viens à ma suite ». Le jeune homme s'en alla triste. Alors Notre-Seigneur dit : « qu'il est difficile à un riche d'entrer dans le royaume des cieux. Sur quoi les Pères nous enseignent que ce jeune homme entra dans la voie de perdition.

On n'a pas le droit de renoncer à la sainteté à laquelle Dieu nous appelle. Jules Simon prétendait ceci : « J'admets l'ordre surnaturel, oui, Dieu a pu faire cela, mais quoi, je me contente de l'ordre naturel,

-70-

je ne suis pas obligé de monter à cet ordre surnaturel. » Non c'est faux du moment que Dieu vous appelle plus haut vous n'avez pas le droit de dire : « je n'en veux pas ». Et si vous ne montez pas dans cet état surnaturel, vous ne pouvez pas rester dans l'ordre naturel, vous êtes dans l'état de condamnation.

Un homme appelé à un degré Supérieur de Sainteté, n'a pas le droit d'y renoncer. Avant l'appel c'est facultatif « Si vis » ... une fois que vous avez dit « oui » vous ne pouvez plus reculer. Dieu ne vous oblige pas à monter, mais il vous défend de descendre. A quel moment est-on engagé ? Après la profession certainement, mais pour certaines vocations, il y a des moments plus ou moins déterminés, fixés ; pour le jeune homme de l'Evangile, c'est lorsque Notre-Seigneur l'eut regardé de son regard d'amour. Mais ce n'est pas toujours comme cela ; toutefois il est clair qu'une fois la profession faite, une fois l'année d'épreuves terminée, l'engagement est pris. Dans certains monastères d'Orient, une fois qu'on avait passé la porte on ne devait plus sortir ; les enfants que les parents consacraient à Dieu dans les monastères, une fois entrés, ne pouvaient plus sortir. Par précaution l'Église a mis une année d'épreuves, un temps d'arrêt plus ou moins long, ça dépend des âmes. Pierre le Verier disait un jour à Saint Bernard : il y a danger pour certaines âmes de prolonger le noviciat, aussi je leur fais faire profession quelques mois et même quelques semaines après leur entrée au monastère. La discipline actuelle n'est plus la même que celle d'autrefois. L'Église ordonne une année de probation ; mais une fois la profession faite, alors, quelle heureuse nécessité, il ne m'est plus permis de descendre. Pour faire mon salut, je suis obligé de monter. Il m'arrivera bien de faire quelques faux pas, mais comme un soldat qui attardé dans le chemin, court pour reprendre son rang et partage les périls du combat et la gloire du triomphe, de même je courrai, je me relèverai avec une nouvelle ardeur. Je combattrai l'amour-propre pour faire triompher l'amour de Dieu dans mon cœur ; je n'écouterai point les exigences et mon orgueil. L'amour-propre a des exigences : 1° la recherche de ses satisfactions, 2° la crainte de ses peines. N'écoutez point ses exigences ; l'amour-propre il faut le faire mourir, le crucifier, le détruire, faire régner l'amour de Dieu sur ses ruines. Alors vous aurez des joies et si ses joies vous sont refusées, vous les aurez plus pleinement dans l'éternité. Nous ne buvons point ici-bas la coupe de délices, mais nous en jouirons dans l'éternité. Allons, mes Frères, « *videte vocationem vestram.* » Revêtez-vous de Jésus-Christ, pour cela dépouillez-vous de vous-mêmes.

(D. GRÉA, 2 oct. 1893. St Antoine).

2° **Reconnaissance pour le bienfait de la vocation.** -Il y a un sentiment noble en même temps que nécessaire : c'est le sentiment de la reconnaissance. Rien n'est si odieux, même au simple point de vue de l'honneur humain, que l'ingratitude. Or si l'ingratitude envers les hommes est regardée comme une chose singulièrement blessante et déshonorante, que ne doit pas être l'ingratitude envers Dieu ?

Pour mesurer la reconnaissance que nous devons à quelqu'un, il faut mesurer la grandeur du bienfait que nous en avons reçu. Or, quels sont *les bienfaits* que nous avons reçus *de Dieu*.

D'abord *notre vocation*. Dieu nous a choisis entre mille, d'un choix d'amour « *intuitus dilexit eum* » comme il est dit de Notre-Seigneur par rapport à ce jeune homme de l'Évangile. Dieu aime toutes ses créatures : « *vidit cuncta quæ fecerat et erant valde bona.* », mais

-71-

il a un regard de prédilection pour les âmes qu'il appelle à lui-même, pour celles qui ne répondront pas à son appel et qui paieront cette marque de sa tendresse par leur froideur et leur indifférence. Nous avons en ce regard sur nous ; à qui l'adresse-t-il ? Tantôt à des âmes très innocentes, tantôt à des âmes qu'Il a retirées de la boue et de l'abîme du péché. Au pied de la Croix, on trouve Saint Jean l'innocence même et Sainte Marie Madeleine, la grande pécheresse. Il appelle indifféremment les uns et les autres, les innocents et les pécheurs. Viens, ma bien-aimée, dit-il à l'âme innocente, viens du sommet du Liban c'est-à-dire de la blancheur de la neige immaculée ; viens dit-il à l'âme coupable, viens des cavernes des aspics et des léopards, c'est-à-dire de tes péchés. Les unes il les a gardées comme des fleurs choisies dans son jardin, les autres Il les a arrachées à la gueule du démon, comme le pasteur David arrachait aux dents des ours, les brebis blessées.

Quelle reconnaissance les uns et les autres ne lui doivent-elles pas pour un choix si plein d'amour. Mais à quoi les a-t-il appelées ? Il les a appelées à son intimité, à se nourrir de sa chair et de son sang, à se nourrir de sa vérité à vivre dans sa familiarité. Il nous a appelés à être tout à Lui : notre âme, notre corps, notre temps. Au lieu de nous laisser dans la sauvagerie indépendance de l'âme qu'il abandonne dans tous les chemins du monde, Il nous a subjugués dans ce bienheureux esclavage dont il est dit : « *cui servire regnare est* ».

A quel salaire nous a-t-il appelés ? Il nous a promis la vie éternelle et le centuple ici-bas si nous questions tout pour nous mettre à son service. Quitte ton pays, nous a-t-il dit comme à Abraham, laisse ton foyer et viens dans la terre que je te montrerai. Il nous a donné des pères pour exercer sur nous une autorité affectueuse et bienfaisante, pour nous diriger par leurs lumières ; il nous a donné des frères qui nous entourent de leurs tendresses. Il s'est donné lui-même à nous comme il ne s'est pas donné à personne, comme il ne se donne pas aux gens du siècle. Monseigneur de Ségur disait un jour : Il y a des degrés dans les relations ; les unes sont de *simples connaissances* que nous voyons de temps en temps, d'autres sont des *amis* avec lesquels nous nous plaisons ; d'autres enfin sont des *intimes* dont nous ne pouvons-nous passer. Il en est de même de Jésus-Christ : les uns pour lui ne sont que de simples connaissances, des amis qu'il voit de loin en loin, mais il y en a d'autres qu'il veut sans cesse avoir à ses côtés, auprès de lui, occupés à l'aimer, sans pouvoir souffrir qu'ils se séparent un seul instant de Lui. Les amis intimes sont les religieux ; quelle reconnaissance ne devons-nous pas avoir. La grandeur du bienfait doit donner la mesure de la reconnaissance ; or le bienfait est inestimable, donc la reconnaissance doit être sans mesure et sans bornes.

Que doit produire la reconnaissance ? son premier effet, c'est la générosité. Je vous dois tout, vous m'avez tout donné, en retour je me donne tout à vous ; ce sentiment inspire l'esprit de sacrifice : on ne cherche plus sa propre satisfaction, mais le bon plaisir de celui qui nous a aimés ; quand il est content nous le sommes aussi. Il demande un sacrifice, on le donne ; une circonstance nous contrarie, on la prend ; une affliction nous émeut, on l'embrasse ; une humiliation nous survient, une fatigue, un ennui nous accablent ; tant mieux, on ne se cherche pas soi-même. A mesure que Dieu voit cela, Il exerce l'âme davantage. Nous sommes encore des enfants, moi avec vous. Il nous donne du lait, mais les saints il les pressurait comme l'éponge. C'est une lutte entre lui et l'âme : tu, me dis que tu m'aimes, je vois cela ; ah ! tu crois que c'est facile de devenir l'ami de Dieu ;

tu crois que c'est facile de devenir la fiancée du Fils du Roi comme le disait David à ceux qui lui conseillaient d'épouser la fille du Roi ; Ah ! vous croyez que c'est facile de devenir le gendre du roi ? Alors il les torture, Il les met à l'épreuve. Ceux qui ont connu l'âme du P. de Ravignan savent qu'elle était dans des tortures intérieures continuelles. On s'attache comme le lierre au tronc de l'arbre pour monter ; l'arbre c'est la croix, plus le vent souffle plus nous nous serons pour résister, car s'il parvenait à nous jeter à terre, nous ne pourrions plus nous relever. Voilà, ce que Dieu fait pour voir si nous l'aimons réellement ; alors son cœur jubile et il déborde souvent dans cette vie, il ne peut plus se contenir et il donne à l'âme un avant-goût des délices de l'éternité.

La reconnaissance n'est pas un mouvement d'enthousiasme qui dure un jour, c'est un sentiment permanent dont on ne doit jamais se départir. Il arrive quelquefois que les âmes innocentes qui ont le plus d'obligation envers Dieu sont quelquefois un peu froides à son égard pendant que les ouvriers de la onzième heure, les pécheurs qu'il a appelés tard à son service, lui témoignent plus d'amour. Il arrive encore que ces âmes croient faire une grande faveur à Dieu en se consacrant à Lui et pensent que c'est Dieu qui est leur obligé. Dieu les rejette, alors il en appelle d'autres plus dignes de Lui. L'ingratitude est ce qu'il y a de plus blessant pour le cœur de Dieu, aussi bien que pour les hommes. Lacordaire dit quelque part : je désirais prendre un enfant abandonné pour l'environner de ma tendresse, l'élever avec soin, lui communiquer toutes mes lumières enfin pour en faire mon fils par affection ; je ne l'ai pas fait parce que j'ai eu peur de rencontrer chez lui l'ingratitude, ce qui m'aurait tué. La blessure de l'ingratitude c'est la blessure la plus profonde. Dieu s'en plaint amèrement dans les livres saints : « dilectus meus in domo mea impinguatus, incrassatus ; je l'ai nourri, je l'ai engraisé : filios enutrivi et exaltavi » : j'avais des fils que j'avais nourris, que j'ai entourés de mes tendresses, que j'ai fait grandir ; après cela : « spreverunt me. Væ populo gravi iniquitate » : Malheur à l'âme ainsi appesantie par cette suprême iniquité. Ah ! Que le poids des bienfaits de Dieu, que le poids de la vocation est terrible.

La vocation est le plus grand bienfait que Dieu puisse faire à une âme : c'est un *plus grand bienfait que le sacerdoce*, parce que le sacerdoce est institué pour la sanctification du peuple, au lieu que le don, de la vocation ne concerne que la propre sanctification de cette âme. Le manque de reconnaissance pour un si grand bienfait, pèse donc sur l'âme d'un poids infini. Pourquoi les saints ont-ils des paroles si tristes et si lugubres sur l'infidélité à la vocation ? C'est parce que c'est le don suprême, l'élection à la perfection.

Prenez donc garde de ne pas tomber dans l'ingratitude envers Dieu et soyez-lui toujours reconnaissants pour le bienfait de votre vocation. Je vous ai montré ce qu'elle est, sur quoi le démon s'appuie pour nous la faire perdre, c'est-à-dire sur la concupiscence, enfin je vous ai montré le devoir de la reconnaissance, les dangers et l'odieux : crime de l'ingratitude.

(D. GRÉA. 12 juin 1894. St Antoine)

N. 10

Septembre 1947.

La VOIX du PÈRE
Bulletin des C. R. I. C.

I. Les décadences

1^o. Relâchement. - Lorsqu'on parcourt le monde on est étonné à la vue des ruines entassées par les décadences. Rien n'est plus triste que ce spectacle. La vue des âmes tombées des impies par exemple, des blasphémateurs est particulièrement sensible ; mais on est plus douloureusement affecté lorsque sur ces fonds dégradés, on aperçoit la marque indélébile du caractère sacerdotal, ou la trace de la grâce d'une vocation religieuse. D'où viennent les ruines de tant de monastères Ils viennent des décadences. Oubliant leur vocation qui est la perfection de l'amour dans la perfection du sacrifice, les religieux au lieu d'aller en avant et de s'immoler toujours davantage, ont voulu se donner une fausse

liberté ; ils commencèrent à tourner les règles. Sans violer directement leur règle ils ne se firent pas scrupule d'avoir de bons repas. Tout en gardant la règle ou peut se faire un très bon ordinaire : c'est là le crime des congrégations d'avant la Révolution. Les religieux étaient sensuels et faisaient de somptueux repas, de telle sorte que les hommes du monde, la noblesse aimait à aller prendre ses repas dans les monastères, à cause du luxe de la table qu'ils y rencontraient. On voit certains monastères qui s'étaient rendus célèbres par les pâtés de thon qu'ils fabriquaient. Il y a manière de tourner une règle. Dans le chapitre général des chartreux, le Supérieur rappelle un article des constitutions qui porte en substance : « faisons tous nos efforts pour repousser les mauvaises coutumes qui tenteraient de s'introduire contre la sobriété et la mortification de notre salutaire vocation, en matière de mets superflus et trop délicats. Il n'est jamais permis les jours de fête d'user d'un autre vin que celui dont on se sert tous les jours. On ne pourra jamais demander à des étrangers ou à ses parents, à l'occasion d'une profession ou d'une solennité semblable des choses extraordinaires concernant la table. Si cependant on nous en présente spontanément, ou pourra en recevoir qui ne soient pas trop recherchées ou qui se rapprochent de celles que nous pouvons faire nous-mêmes ».

De ces fausses libertés, on passe au mauvais esprit. On reconnaît le mauvais esprit dans un ecclésiastique, quand il dit : « oh ! c'est ce qu'on nous enseignait au Séminaire ; de même un religieux relâché dira : « Oh ! c'est ce qu'on nous disait au noviciat ». C'est la même phrase mais le sentiment est entièrement différent. Le noviciat ne nous est pas donné comme une règle ou comme une mesure que l'on doit abandonner plus tard, mais comme une direction et un cadre de discipline que l'on doit toujours suivre. En religion on peut se relâcher beaucoup et n'être pas du tout religieux : on peut être très sensuel, curieux, on peut au lieu d'étudier sérieusement sur un point déterminé et approuvé par le Supérieur, aller divaguer à la bibliothèque et gaspiller son temps. Que Dieu préserve notre communauté de ces décadences, pour cela que les Supérieurs y veillent et que les religieux y veillent aussi : de concert avec le Supérieur sachant bien qu'il a grâce pour les conduire.

Dieu n'a pas choisi des anges pour gouverner les communautés, mais quels que soient les défauts et les imperfections des Supérieurs ; ils n'en sont pas moins les organes de Dieu et son toujours très utiles aux religieux, quoiqu'ils ne soient pas toujours très utiles à eux-mêmes.

(D. GRÉA. 30 Avril 1892. St Antoine).

- 74 -

2°. Le Service militaire. Je voudrais vous entretenir ce soir d'un sujet sur lequel j'appelle toute votre attention : *le service militaire*. Voilà déjà plusieurs années qu'il fonctionne en France. On peut l'envisager sous deux points de vue de la doctrine et de la pratique. Comme doctrine, comme théorie c'est quelque chose d'abominable : tous les personnages ecclésiastiques et religieux avec lesquels je suis en relation le disent. Pour les séminaristes qui vont faire leur année, c'est déjà un attentat contre la liberté de l'Église, mais pour ceux qui vont faire leurs 28 jours, comme principe c'est encore pire. C'est contraire à tous les canons. Dieu a sa part dans le monde : Jésus-Christ, Roi des siècles est venu sur la terre et l'ancien Adam doit le recevoir ; l'Église n'est pas une étrangère à laquelle il faut donner l'hospitalité, elle doit avoir sa part, sa part *dans les choses*, sa part *dans les terres* : les cimetières ; sa part *dans les objets*, dans les métaux, les vases sacrés, les cloches ; sa part *dans les bâtiments* : les Églises, les presbytères, les monastères, les hospices ; sa part *dans les hommes*, les clercs, et les religieux, principalement les prêtres et les lévites, les diacres.

Cette part de Dieu et de l'Église on veut la laïciser, c'est-à-dire la profaner : le mot est mal fait, laïc ne veut pas dire profane, mais peuple chrétien.

On a déjà laïcisé les cloches ; actuellement on peut s'en servir pour des usages profanes. On a laïcisé les cimetières, le cimetière est devenu propriété municipale, tout le monde peut y être enterré, les francs-maçons et les excommuniés comme les autres. On a laïcisé les personnes par le service militaire. Et vous verrez qu'on laïciserà les églises. Oh ! En dehors des offices pourquoi ne se réunirait-on pas pour des marchés ou d'autres réunions ? On y arrivera, c'est la marche que suit cet abominable gouvernement que nous avons.

Pourquoi les séminaristes ne seraient-ils pas soldats comme les autres ? Pourquoi ? Parce qu'ils ne sont pas comme les autres. Ils sont consacrés à Dieu ; voyez-vous un prêtre qui descend de l'autel les mains consacrées par l'onction sainte, sur son front qui a reçu l'imposition des mains, au jour de son ordination, on met un misérable schako, on lui donne des armes et on lui fait faire des manœuvres et des tours de gymnastique. Vous figurez-vous cela ? Quel attentat à l'immunité de l'Église ; c'est une grande faute sociale, un sacrilège. Non seulement l'Église ne devrait pas faire de service militaire, mais elle ne devrait pas même payer d'impôts parce que ses biens sont les biens de Dieu, la part de Dieu. Notre-Seigneur disait un jour à Saint Pierre : Est-ce que nous le devons l'impôt ? Nous les fils, non. Mais afin que les gens nous laissent tranquilles, va à la mer, tu y prendras un poisson dans la bouche duquel tu trouveras une pièce d'or avec laquelle tu paieras pour moi et pour toi. Il dit pour moi et pour toi, afin de bien marquer que Notre-Seigneur et Pierre ou l'Église ne font qu'une même personne.

Donc théoriquement ayez une grande horreur du service militaire.

Pratiquement le service militaire est un grand danger. Les séminaristes entendent là, voient et gardent des souvenirs qui peuvent troubler et souiller leur âme toute leur vie. Ils se tiendront, oui, effectivement ils se tiennent, mais ils voient le péché de près. Il y a aussi le danger d'une fausse liberté. Affranchi de la contrainte de l'habit et des habitudes ecclésiastiques, on peut se laisser aller à une certaine licence. Les séminaristes qui reviennent conservent des manières de parler, ont vis-à-vis de leurs confrères une telle familiarité et se tiennent sur un certain pied de camaraderie qui ne convient pas et ne s'accorde pas avec la dignité de leur vocation.

Les premiers chrétiens condamnés «ad metalla» (metalla chez les Romains ne signifient pas les mines de métaux, mais les carrières de marbre. Tous les vaisseaux qui débarquaient d'Ostie pour Rome

- 75 -

apportaient du marbre comme lest : c'est comme cela que la ville de Rome s'est enrichie de si beaux marbres. On faisait travailler les condamnés à ces carrières). Vous figurez-vous Saint Clément les prêtres et tous ces martyrs aller de pair et compagnie avec tous les sacrifiants condamnés aux mêmes travaux : qu'eux ?

Si vous pouvez échapper au service militaire, faites-le. Je voudrais pouvoir vous envoyer au Canada, jouir de la liberté de votre sainte vocation, chanter les louanges de Dieu, au lieu de vous laisser aller à la caserne entendre les mauvais propos que tient un soldat aviné qui rentre tard dans la nuit. Ayez-en donc une grande horreur, subissez-le avec horreur, ne le regardez pas comme une chose bonne et acceptable, et quand vous en êtes sortis oubliez vite ces malheureux temps.

Maintenant il y a diverses situations pour les différents pays. Là où il y a de bons officiers, tous les officiers supérieurs, excepté les officiers sectaires qui sont peu nombreux : dans l'armée, surtout dans la cavalerie, dans l'infanterie, il y en a davantage, tous ces officiers gémissent de cette loi, alors ils accordent aux séminaristes certaines libertés. Il y a là un danger car ces pauvres soldats voient moins l'horreur de la caserne.

Dans d'autres pays comme à ..., où il y a de mauvais officiers, c'est la persécution. Il y avait là à la caserne un pauvre chartreux : de la chartreuse de Salignat, on l'assassinait de mauvais propos. Ce bon religieux : se résignait et souffrait tout cela. Dieu permit qu'il tombât malade ; on le transporta à l'hôpital et le major le réforma. Aussitôt tous les mauvais journaux du pays se saisirent de l'affaire et crièrent qu'on l'avait réformé parce qu'il était moine ; si ça avait été un autre on ne l'aurait pas réformé ; qu'il n'était pas malade. Le prieur de Salignat l'envoya passer plusieurs mois dans sa famille pour montrer qu'il n'était pas rentré à la chartreuse ; et il m'écrivait il n'y a pas longtemps : « Je n'ose pas le rappeler ici de peur que nos domestiques ne disent qu'il est rentré, j'ai envie de le faire aller dans une autre chartreuse. » Cette situation est peut-être meilleure d'un côté elle nous fait voir toute l'horreur de la caserne.

Il arrive aussi des faiblesses sous prétexte d'être bon enfant ou bon camarade, on se laisse aller à des conversations, à une tenue qui n'est pas conforme à la dignité de sa vocation. Il faut beaucoup

de délicatesse, de tact, de mesure, de prudence pour conserver sa dignité et être en même temps sympathique avec les autres.

Prions pour que le Bon Dieu délivre bientôt la France de cette loi, ou bien qu'il nous inspire la résistance. On aurait dû tous se laisser mettre en prison plutôt que d'obéir ; tout le monde le dit, c'est trop tard maintenant. Il ne faut pas avoir peur de résister pour défendre le patrimoine de Jésus-Christ, c'est-à-dire les âmes de ses prêtres et de ses clercs. Si Monsieur le Maire venait prendre les vases sacrés pour les faire servir à un usage profane, comme Balthazar, nous en aurions une grande horreur ; et les âmes des prêtres on les laisse profaner. On perd le sentiment de cette abomination. Rien n'est pire comme d'habituer les peuples à la vue du mal. Actuellement la loi du divorce n'inspire plus d'horreur ; quand quelqu'un divorce : « oh ! il a bien fait, il vaut mieux divorcer que de vivre dans le désordre », on s'habitue. On s'habitue aussi à la loi militaire. Peut-être que le Souverain Pontife remettra en vigueur les anciens canons et défendra absolument aux ecclésiastiques de porter les armes au risque de la prison. L'État n'a pas le droit d'envoyer les prêtres à l'armée ; c'est une usurpation sacrilège des droits de l'Église et de Dieu. Aussi la loi militaire est-elle de toutes les lois iniques que notre gouvernement a faites la plus odieuse.

Priez pour qu'elle ne fasse pas trop de mal elle en fera toujours

- 76 -

beaucoup ne serait-ce que de souiller la surface de la pureté des âmes.

Les âmes sont comme les fruits, un fruit perd sa fraîcheur et sa fleur pour ainsi parler dès qu'on l'a touché, de même les âmes laisse la fleur de leur pureté dès qu'elles sont effleurées par le mal.

(D. GRÉA. 26 sept. 1894. St Antoine).

Note : *Les principes émis par D. Gréa sur l'inviolabilité des personnes comme des choses consacrées à Dieu restent toujours vrais. En pratique, Dieu a permis que les séminaristes et les religieux aillent à la caserne et aux armées pour que de ce mal en résultent de grands biens. Sans doute au contact du monde, certains ont été alléchés par la liberté qui leur était offerte, et les séduisants appas du mal ou détournés de leur vocation par les moqueries de leurs camarades ou leur entraînement ; mais la majeure partie ont montré par leur conduite qu'ils étaient assez courageux pour accepter les sacrifices communs, qu'ils ne tiraient pas au flanc, qu'ils savaient même se dévouer jusqu'à l'héroïsme et que, par leurs exemples et leurs paroles ils élevaient les âmes au-dessus d'elles-mêmes, vers Dieu, et les destinées éternelles et les entraînaient même à l'apostolat de l'action et du dévouement.*

II. Le Relèvement

1°. La Vie de Jésus-Christ. – Il faut approfondir cette comparaison du cep et des branches. Voyez ce que Jésus dit : « *Ego sum vitis vos palmites.* » La branche n'est pas attachée au cep d'une manière intermittente. Il ne faut pas dire : « C'est bien ; je vais me détacher pendant quelques heures du cep et je m'en vais comme les gens du monde, penser comme eux, c'est-à-dire : me chercher moi-même. Les satisfactions de mon ambition, de ma sensualité, de mon amour propre. On ne peut pas faire cela, car si je me suis détaché, je n'appartiens plus au cep. » *Qui manet in me et ego in eo hic fert fructum.* » « *Qui manet in me* », comme la branche demeure dans le tronc, *et ego in eo* » par l'influx de ma vie comme le tronc demeure dans la branche par la sève qu'il lui envoie, celui-là porte des fruits. Si quelqu'un ne demeure pas en moi il sèchera ; on le coupera, on le jettera au feu et il brûle. Il parle au présent puisqu'il s'agit du feu éternel.

Appliquons-nous cela nous-mêmes, à notre vocation religieuse.

Notre vocation n'est pas quelque chose d'intermittent, c'est quelque chose qui demeure toujours jusqu'à notre mort ; il n'y a pas un seul instant dans notre vie où l'on ne doit être religieux. Si l'on ouvrait notre cœur il faudrait qu'on y puisse lire : En ce moment je vis de Jésus-Christ ; je pense les pensées de J.-C. Voilà un religieux dans un prieuré qui pour se distraire, achète un journal « ça ne

coûte pas cher, un sou. Est-ce là, la vie de J.-C. ? C'est un manquement à la pauvreté, peu considérable, mais c'est un manquement.

Voilà des religieux dans un prieuré, un jour de vacance qui veulent faire une promenade. Très bien. Nous allons prendre le chemin de fer, acheter un billet d'aller et retour, nous rentrerons ce soir; ça nous distraira. Est-ce là la vie de J.-C. ? Est-ce qu'un pauvre emploie l'aumône qu'on lui fait à acheter un billet d'aller et retour pour se distraire ? Ce sont des choses innocentes pour des gens du monde, mais pour les religieux elles ne sont pas permises. Il ne doit chercher qu'à plaire à J.-C. Croyez-vous que nos bons voisins les Trappistes de Chambaraud vont prendre le chemin de fer pour se distraire. Il n'y a pas d'intermittence dans la vie religieuse. On ne peut pas dire : Je vais me délasser de la présence de Dieu, de l'esprit d'oraison, on ne peut pas. Ce ne sont pas là des occupations particulières de la vie religieuse qui ont leurs moments et ne demeurent pas toujours, c'est la vie religieuse elle-même. Les occupations varient, mais la vie religieuse

77-

ne varie pas du matin au soir du commencement de l'année à la fin, de notre entrée à la vie religieuse jusqu'à notre dernier soupir, elle ne varie pas.

Les obédiences changent, le lieu de la résidence change, les charges changent. Hier je me suis trouvé au milieu d'ecclésiastiques. J'étais allé à St Marcellin recevoir les Saintes Huiles pour la Communauté. J'ai cru devoir faire cela par respect pour le clergé du canton, par respect pour l'Archiprêtre : je me suis trouvé à dîner avec eux. Eh ! bien, étais-je dispensé de garder le recueillement et la présence de Dieu ? Est-ce que je devais me délasser de l'esprit de sobriété et de mortification religieuse ? Est-ce que je ne devais pas être religieux en cette circonstance aussi bien qu'ici ? Je gardais le silence et je le rompais selon les règles de la bienséance religieuse, ecclésiastique et chrétienne.

Si un religieux appelé à une obéissance semblable prenait cela comme un soulagement, s'il disait : je suis assez réservé au monastère, maintenant, je puis m'en donner, il ne serait pas religieux, il serait dans une disposition vicieuse ; la nature est vicieuse, elle désire s'échapper par là. Ah ! Ah ! c'est alors le cas de lui dire : si je te mène là, ce n'est pas pour te plaire, mais pour plaire à Jésus ; tu vas te comporter de manière que Jésus soit content de toi. Si on est de bons religieux, on trouve bien le moyen de se mortifier dans ces occasions, c'est dans de semblables circonstances que les saints édifiaient. J'aime le P. Giraud : dans un dîner il était aussi recueilli qu'au monastère. On voyait que c'était un homme de Dieu et sans qu'il ne fasse rien d'extraordinaire on était amené à parler avec lui des choses de Dieu.

Faites attention à cela. La nature est un cheval qui peut s'échapper par là ; il faut le tenir en bride. Il y a au contraire des religieux qui ne sont nullement tentés, qui n'ont aucun attrait pour ces choses-là ; ils sont comme de vieilles rosses qui savent le chemin ; alors on les laisse aller tranquillement sans les tenir en bride. Il y a un certain auteur qui disait dans un de ses ouvrages que les grecs n'étaient de si grands jeûneurs que parce qu'ils comptaient sur Paques pour se dédommager. J'ai connu un étudiant qui s'imposait des pénitences pendant 8 jours, afin de se donner bombance un mardi. Si un religieux se disait : maintenant tu jeûnes, mais dans 15 jours, tu iras là, dans tel dîner, et tu te dédommageras bien, ce ne serait plus un religieux. Le vieil homme serait le maître. Il y a des exemples épouvantables, des religieux qui se sont perdus, ont apostasié, pour ne pas s'être surveillés dans ces occasions.

(D. GRÉA. 1893. *St Antoine*).

2°. **Vie de Jésus dans l'âme.** – Vous remarquerez que lorsqu'un religieux est infidèle à sa vocation, c'est parce que J.C. n'est plus sa vie. Il veut avoir sa vie à lui-même ; il ne se trouve pas heureux ici ; il ne trouve pas les satisfactions de sa nature, soit dans les appétits du corps, soit dans les tendances de l'esprit.

Il croit que ses supérieurs n'ont pas d'attentions pour lui, il voudrait être choyé, flatté, honoré par ses frères. Ce n'est pas là la vie de J.-C.

Comment Jésus est-il notre vie ? Mes chers fils, nous communions tous les jours ; c'est dans la communion qu'il doit être notre vie. Il faut qu'en venant, il prenne notre place ; il faut que sa vie prenne la place de notre vie, que sa chair mortifiée, crucifiée, glorifiée prenne la place de notre chair ; que la nôtre soit attachée à la Croix avec la sienne, il faut qu'elle soit, glorifiée, c'est-à-dire détachée de ce monde car cette terre n'est pas l'habitation des corps glorifiés. Après la résurrection il y aura une terre nouvelle « *ubi iusticia habitat.* » Il faut que son intelligence, que ses lumières prennent la place de nos petites lumières ; que ses pensées soient nos pensées, ses desseins nos desseins, ses vues nos vues. Enfin il faut que son cœur prenne la place de notre

-78-

cœur, c'est-à-dire qu'il nous faut aimer ce qu'il aime, ceux qu'il aime, détester ce qu'il déteste.

Il aime la pureté, il aime l'humilité, la pauvreté, la charité, la sainte modestie religieuse, la mortification. Voilà ce qu'Il a aimé. Par-dessus tout, il aime son Père, nous devons l'aimer avec lui. Il aime les hommes, nous devons les aimer aussi, mais de son amour ; on peut avoir pour nos frères un amour naturel inférieur, coupable, ce n'est pas ainsi que nous devons les aimer ; nous devons les aimer comme il les aime lui-même, les voyant dans les desseins de son Père de leur Rédemption, de leur gloire éternelle, dans le chemin laborieux : de leurs vertus.

Nous n'aimons pas le prochain parce qu'il nous plait, nous l'aimons parce que Dieu l'aime, parce qu'il aime Dieu et nous l'aimons davantage s'il aime Dieu davantage. Sommes-nous cela ? Pouvons-nous dire : « *Vivo ego jam non ego, vivit autem in me Christus.* » Jésus a-t-il pris notre place ?

Enfin, il faut haïr, quoi ? le péché, tout détournement qui n'est pas le péché, mais qui porte au péché, qui détourne notre cœur de Dieu.

Alors Jésus sera notre vie. « *Mihi vivere Christus est.* » Cette vie, nous l'alimentons tous les jours par la communion. Jésus vient en nous, sa vie prend la place de notre vie ; nous ne sommes pas anéantis, nous ne cessons pas d'être nous-mêmes, mais nous sommes transformés, transfigurés en J.-C. La mort alors nous est un gain. Il nous est profitable de faire mourir cette autre vie qui a commencé la corruption du corps pour prendre à la place cette vie qui a commencé par la sanctification de l'âme et qui finira par la glorification du corps. Pour avoir cette vie de J.-C. il faut renoncer à la nôtre. Mourons à nous-mêmes, afin que Jésus vive en nous. Il faut que la vie de Jésus se développe en nous, qu'elle se ramifie dans notre vie ; il faut que ses pensées soient nos pensées, que ses paroles soient nos paroles « *si quis loquitur quasi sermones Dei.* »

Voilà ce qu'il faut pour qu'il opère en nous. Alors d'obscurs que nous sommes, nous deviendrions brillants, lumineux, ardents comme le fer rougi au feu, ou bien il se produira en nous un phénomène inverse à celui qui se passe dans la pétrification des corps organiques, Molécule par molécule, ces corps perdent leur substance pour en prendre une autre, tout en gardant leur forme, et même leur couleur. Il faut faire le contraire en nous : au lieu de nous pétrifier, il faut nous déifier, devenir participants de la nature divine : « *divinæ consortes naturæ* ». Dites cela à Jésus dans vos communions ; demandez-lui de prendre votre place, que sa chair mortifiée prenne la place des tendances de la vôtre.
(D. GRÉA. 12 juin 1893. St Antoine.)

3° Les douceurs de la Vie religieuse. – Je vous parlais avant-hier, de la vie de J.-C. dans notre âme, comment faut-il la réaliser cette vie ? Par la mort du vieil homme. Nous avons en nous deux hommes, le vieux et le nouveau : ces deux hommes ne peuvent pas vivre ensemble ; il y a entre eux un antagonisme absolu, l'un désire contre l'autre - Comment, dit la Ste Ecriture ?... Je ne retrouve pas ... je vous demande pardon, mes fils, je perds la mémoire - « *Caro enim concupiscit adversus spiritum, autem adversus carnem. Hæc enim sibi invicem adversantur.* »

Que faire pour faire vivre Jésus en nous ? C'est bien simple : on n'a qu'à bien observer notre vie religieuse. La vie religieuse est le moyen de faire vivre Jésus dans le cœur de l'homme et de tuer le vieil homme. Pour cela, ne pas avoir la disposition de son temps, la disposition de sa volonté, tenir

le corps en bride par la mortification de la règle, les veilles, les jeûnes ; abattre l'orgueil par les humiliations, les contradictions. « *Quand tu étais jeune, tu allais où tu voulais,*

-79-

mais maintenant, je vais te faire marcher ou tu ne voudrais pas. » On peut échapper à cela comme un animal féroce peut échapper de sa cage, mais alors, on n'est pas un bon religieux. Le vieil homme eut échapper quand on lui porte sa pâture mesurée ; sa pâture ce sont la nourriture, le sommeil, les récréations. Prenons garde. Sachons sanctifier nos récréations. Les Saints avaient leur récréation. Le Curé d'Ars allait passer les siennes à la Communauté des orphelins. Là il prenait son austère déjeuner qui était souvent son unique repas ; en causant amicalement avec les missionnaires : ses récréations étaient toutes divines. Comment faire pour les passer ainsi ? Il ne faut pas aller pour satisfaire son amour propre ou le désir qu'on a de paraître, mais pour se réjouir saintement avec ses frères.

On croit que la vie religieuse est triste : c'est une grave erreur ; rien n'est plus doux ; on y goûte des joies dont les gens du monde ne peuvent se faire une idée. Oui, mais c'est pénible, de se lever à minuit. C'est vrai ; mais toutes les fois qu'il faut se lever on éprouve de la peine se lèverait-on à 10 heures du matin. Si c'est une peine de se lever à minuit, cette peine en revanche apporte tant de plaisir. Je le sens bien, moi qui en suis privé à cause de mes voyages.

Quand je reviens de voyage, c'est un bonheur pour moi d'aller à Matines ; ce plaisir n'est pas toujours une joie sensible ; il faut de temps en temps que nous portions les aridités ! Ah, nous sommes plus heureux que les gens du monde ; nous n'avons plus le visage tourmenté, ridé par les soucis. Les joies de la vie religieuse doivent se manifester dans les récréations. Pour que les récréations soient douces et qu'elles se passent bien il faut écarter avec soin l'amour propre les susceptibilités, la jalousie, alors elles se passeront bien ; elles finiront comme elles auront commencé c'est-à-dire sans effort ; On ne fait pas d'effort pour se mettre en récréation. Elles se passeront avec satisfaction ; elles auront rafraîchi l'âme et quand nous rentrerons dans nos cellules, nous emporterons avec nous, dans notre cœur, la belle image de l'âme de nos frères. Cette image sera comme un beau spectacle que nous aurons vu ; ce sera un beau fond de tableau, sur lequel nous pourrons dessiner et peindre. Quand un peintre veut faire un paysage, il achète du papier teinté où ce fond est déjà fait. Il n'a plus qu'à dessiner ; ce fond peut être différent : tantôt c'est le Ciel, tantôt c'est une aurore. La vie religieuse est le Ciel, l'aurore est le souvenir de nos frères. Qu'il est doux de vivre avec ses frères ; on sent à travers leurs yeux et leurs paroles que Jésus habite dans leurs cœurs. Quel fond de joie possible. Cette joie, ce bonheur on ne l'estime bien que lorsqu'on en est privé, comme on estime bien la santé que lorsqu'on l'a perdue. Quand on retrouve la compagnie de ses frères, quel bonheur. C'est comme lorsqu'on entre en convalescence. Comme on jouit comme on est heureux au premier jour, d'une convalescence ; eh bien, voilà notre vie, elle est un avant-goût, une illumination de l'éternité. Jésus n'attend pas que nous soyons au Ciel pour nous réjouir par ses récompenses d'ici-bas, il nous fait participer à son bonheur.

Ainsi donc nous avons des peines, mais que de forces en retour.

Aujourd'hui nous avons jeûné : c'est une peine ; ce soir nous aurons la joie d'un bon appétit pour souper. Donnez-vous la discipline pendant 15 jours de suite, vous aurez ensuite la joie de cesser : Il n'y a pas seulement que cette joie, il y a surtout la joie spirituelle ; voilà pourquoi le Carême procure tant de joie à ceux qui le font bien ... ceux au contraire qui le font en grognant, en ont toutes les peines sans en avoir les joies.

Je m'en vais être privé de vos joies pendant quelques jours, mais j'emporterai avec moi votre souvenir qui me réjouira : vous savez qu'un lac ou une mare réfléchit le ciel ; eh ! bien, nous sommes des mares, dans une mare il y a des crapauds, des grenouilles ; nous sommes des mares croissantes. Je verrai le ciel, c'est-à-dire vous-mêmes dans cette mare : ce sera mon fond de tableau.

(D. GRÉA. 14 juin 1983. St Antoine).

4° Allocution à l'entrée au noviciat de nos frères Augustin, Marie Bernard et Sébastien.

Note. Avant les nouvelles Constitutions, les enfants et les scolastiques recevaient le St Habit et le portaient comme en Italie les petits séminaristes portent la soutane, selon les prescriptions du

Concile de Trente. Pour marquer leur entrée au noviciat il n'y avait donc pas la vêtue. Mais le candidat entendait une allocution à la salle du Chapitre et recevait le baiser de paix et la bénédiction du Supérieur, qui lui mettait le capuce sur la tête, en signe de son admission.

« Voilà donc enfin une première étape de votre vie religieuse parcourue. Fidèles à l'invitation de Dieu, qui de toute éternité vous a marqués, appelés, choisis, vous avez avancé. De chez les *petits frères*, vous êtes montés au *scolasticat* et maintenant vous allez commencer cette année bénie du *noviciat*, année de grâce qui ne se rencontre qu'une fois dans la vie.

Dans cette année vous allez apprendre ce que vous devez garder toute votre vie. Après votre profession, et ce ne sera pas fini, l'œuvre de votre sanctification ne sera pas encore achevée ; il faudra progresser selon toutes les règles que vous allez apprendre. Quelles sont ces règles ? On peut les résumer à une seule : celle qui a été révélée à St Augustin. Quand il entendit une voix qui lui disait : « Tolle, lege ». Ayant pris le livre il l'ouvrit et tomba sur cette parole. « *Revêtez-vous de Jésus-Christ.* » Vous connaissez déjà ce que c'est que la vie religieuse ; vous avez appris dès l'enfance à aimer Jésus et à mépriser le monde, ce monde trompeur qui séduit par les mirages. Vous êtes déjà revêtus de J.-C. mais maintenant vous allez vous en pénétrer et ce que vous acquerrez, vous le dépenserez, et en le dépensant, votre richesse ne diminuera pas mais au contraire ira toujours en augmentant ... Au jour des comptes vous pourrez dire à Dieu : Vous m'avez donné cinq talents je les ai fait fructifier : en voilà cinq autres. Les talents que Dieu vous donne, ce sont les cinq plaies de son Fils : la plaie de la main droite qui doit vous garder ; la plaie de la main gauche qui doit vous soutenir ; la plaie du pied droit qui doit diriger vos affections vers le Ciel ; celle du pied gauche qui doit détourner vos affections de la terre.

Vous en offrirez cinq autres frappées à la même effigie de même valeur, correspondant aux plaies de ses mains et de ses pieds et de son côté. Alors entrez dans cette joie promise aux bons serviteurs. Dès ici-bas, vous y entrez déjà. Nous entrons toujours et nous sortons toujours ; nous sortons de nous-mêmes pour entrer en Dieu... C'est pourquoi nous lui demandons de bénir notre entrée et notre sortie. Elancez-vous dans ce stade du noviciat pour en recevoir la récompense. La récompense, c'est la profession, c'est le Ciel. Entrez-y avec *humilité*, sachant que c'est Dieu qui vous a choisis et non point vous, avec *confiance* et avec *amour*.

Que la T. S. Vierge, qui sera votre maîtresse, fasse descendre ses lumières sur votre cœur, que votre Père-maître, qui vous dirigera, ait la consolation de voir que vous répondez humblement et généreusement à votre sainte vocation.

(D. GRÉA. 7 sept. 1894. St Antoine)

N. 11

SEPTEMBRE 1947

La VOIX du PÈRE Bulletin des C. R. I. C.

I. Le grand mystère de la vie religieuse

I

Je voudrais vous expliquer pendant quelques jours un grand mystère, le mystère de la vie religieuse, qui n'est pas autre que celui de la vie chrétienne dans sa perfection. Il y a deux ordres de choses qui se sont succédés dans les œuvres de Dieu, l'ordre de l'ancien Adam et l'ordre du nouvel Adam, c'est-à-dire Jésus-Christ. Dans l'un et l'autre ordre, il y a des relations établies, relations sur lesquelles reposent l'une et l'autre société, relations sociales, relations essentielles et qui ressortent dans l'œuvre de Dieu.

Dieu avait dit à Adam : « *Crescite et multiplicamini* », il lui avait donné une participation, une image de sa paternité. C'est dans cet ordre que nous recevons la nature humaine. Mais cet ordre a été souillé par le péché, et, comme châtement, il a été frappé de mort et destiné à disparaître. Il ne nous servirait donc de rien de naître dans cet ordre, si nous ne naissons encore dans l'ordre nouveau et éternel en Jésus-Christ.

Avec la nature humaine qui nous a été transmise d'Adam, par la succession de nos ancêtres jusqu'à nos pères, il y a des relations qui naissent de cette communication : relations du Père aux enfants par l'amour paternel, relations des enfants au Père par l'amour et l'obéissance filiales, relations des enfants entre eux, par l'union et l'amour fraternel. Cet ordre va disparaître, et au-dessus, par-dessus, au-delà, va se substituer à lui l'ordre du nouvel Adam, Jésus-Christ.

Qu'arrive-t-il « Dieu a tant aimé le monde qu'il lui a donné son propre Fils. » Remarquez ce qu'il donne. Il nous donne sa Divinité en la personne de son Fils. Il étend le mystère de sa génération jusqu'à la nature humaine. Nous entrons dans la personne du Fils, nous devenons ses fils en la personne de Jésus-Christ. C'est là le mystère de l'Église, qui s'achèvera dans l'éternité.

Il en résulte des relations bien autrement hautes, bien autrement profondes que celles qui résultent de la communication de la nature humaine, dans l'ordre d'Adam. Dans la famille, le père et le fils n'ont pas la même substance, il n'y a entre eux que similitude d'être. Mais ici, la même substance est tout entière dans la personne du Père et tout entière dans la personne du Fils. En participation de ses biens, nous entrons en la personne du Fils, dans la société même de Dieu, qui est le mystère éternel de la Vie divine et de la Sainte Trinité : « *ut et societas nostra sit cum Patre et Filio ejus Jesu Christo.* » Ce que le Père donne en engendrant son Fils, il l'étend jusqu'à nous et nous entrons dans cet ordre par notre incorporation à Jésus-Christ. Ce mystère ne s'achèvera que dans le Ciel, car ici-bas il est voilé et combattu par ce qui reste de l'ordre de l'ancien Adam. *Voilé* par les ruines, les débris et la poussière de l'ancien ordre, encore nécessaire pour le développement de l'ordre de Jésus-Christ. *Combattu* par le vieil homme qui, pour satisfaire ses concupiscences, cherche à détruire Jésus-Christ.

Dans l'état religieux, nous anticipons sur le ciel, nous ne tolérons pas

-82-

ce que Dieu, par indulgence, tolère pour un temps dans le reste des hommes, c'est-à-dire certain partage entre lui-même et les choses du temps, ce qui fait dire du séculier : « *divisus est* ». Or, dans le nouvel ordre de choses, il y a de nouvelles relations : relations du Père au Fils, du Fils au Père, du Fils avec nous, de nous avec le Fils et de nous entre nous. Nous sommes en Jésus-Christ, unis à sa personne devenue en lui les enfants de Dieu.

Ce n'est point une simple manière de parler. Quand nous disons que Dieu est notre Père et que nous sommes les frères de Jésus-Christ, ce n'est point une simple manière de parler, mais la réalité même. Les relations qui restent de l'ancien Adam ne sont rien en comparaison de celles qui existent entre Dieu et nous. Notre Père selon l'ordre d'Adam nous a donné la nature humaine, mais Dieu nous a donné la nature divine.

Il est notre Père par une communication d'être, infiniment au-dessus de toutes les communications qui peuvent se faire par les causes secondes. Nous sommes frères de Jésus-Christ, par un lieu autrement substantiel et profond que le lieu qui unit les fils d'un même père, les enfants d'une même famille. Ce qui unit les enfants dans l'ordre d'Adam c'est la similitude d'être, la même éducation, la participation aux mêmes droits et au même héritage. Dans l'ordre nouveau, ce n'est point seulement la ressemblance avec Jésus-Christ, mais c'est Jésus-Christ qui est chacun de nous. C'est un lieu bien autrement fort, puisque Jésus-Christ lui-même est en nous. La fraternité corporelle ne peut pas être comparée à celle-là. Le mot même de fraternité ne l'explique pas complètement, et le terme qui convient le mieux pour la désigner, c'est le terme de *membre de Jésus-Christ*. Aussi, Dieu n'a-t-il pas plusieurs fils ; il n'en a qu'un, dans lequel nous sommes unis et assemblés comme les différents membres d'une même personne et c'est la substance de ce Fils qui est en nous.

Quelles relations va-t-il en résulter pour nous La communauté n'est point une société de gens réunis pour vivre ensemble ; non, c'est la famille de Dieu, parce que Dieu nous communique sa propre substance. Il nous la communique par le Supérieur, qui est l'hiérarque, le chef de cette famille. C'est par lui que Dieu est Père, c'est par lui que vous devenez les membres de Jésus-Christ, c'est moi qui vous communique la substance du Fils de Dieu. Je vous la donne par la parole, je vous la donne par les Sacrements, je vous la donne par le gouvernement quotidien. Votre père, selon la nature n'est votre père qu'une fois ; il ne vous a donné la nature humaine qu'une fois, après quoi vous la développez par

les aliments tirés du dehors. Mais moi, je suis votre père tous les jours, puisque tous les jours je vous communique la nature divine. Je suis votre père, non par moi, mais par Dieu qui est en moi. Aussi puis-je m'appliquer la parole que St Polycarpe dit aux premiers chrétiens : « *Respectez l'Evêque, parce que c'est par lui que Dieu vous prend pour fils.* » C'est par moi immédiatement que vous devenez fils de Dieu. Ainsi donc, l'amour filial que vous devez avoir pour moi, ne doit-il pas être celui que vous portez à Dieu le Père ?

L'amour que vous devez avoir entre vous, doit être le même que celui dont vous aimez Jésus-Christ, et non point l'amour qu'ont entre eux les gens qui se conviennent et qui sont habitués s'estimer par une sympathie purement naturelle. Vous devez vous aimer entre vous comme les saints s'aiment dans le Ciel, c'est-à-dire parce que vous êtes les enfants de Dieu et parce que Jésus-Christ vit en chacun de vous. Vous devez avoir une charité surnaturelle dont le Saint-Esprit est le lieu. Vous comprenez maintenant comment la charité

-83-

diffère de la simple affection usuelle, qui est bonne en elle-même, mais qui ne suffit pas entre nous.

La charité est autre chose que l'affection naturelle. C'est l'amour que Jésus-Christ a pour le Père. En conséquence, ces liens doivent être bien purs, c'est la charité respectueuse, joyeuse, illuminative, du Ciel.

(Dom GRÉA. *Saint Antoine*, 6 nov. 1894).

II

Je vous ai parlé de ces deux ordres ; j'achève aujourd'hui ce que je vous disais hier soir.

Dans la famille ici-bas il y a des relations. Dans la famille de Dieu, dans cette famille qu'il s'est donnée en faisant descendre son Fils jusqu'à la nature humaine, il y a aussi des relations, mais bien autrement substantielles et réelles que selon l'ordre d'Adam, puisque ce sont les relations mêmes de Dieu. De même qu'il y a entre l'être de Dieu et l'être créé, une distance infinie, de même, entre les relations de la famille d'Adam et celles de la famille de Jésus-Christ, il y a une distance infinie. Aussi vous disais-je que ce n'était pas par mode de comparaison que nous appelions Dieu notre Père et que nous disions à Jésus-Christ « Notre Frère », mais dans un sens plus substantiel que celui qui convient au père dans la famille terrestre. Dans la famille terrestre, les enfants participent à un même héritage; dans la famille de Dieu, nous participons à la substance même de Dieu. Les relations prennent de là une force, une vigueur, qui ne peuvent être dans les êtres créés, sinon d'une manière très éloignée.

Je vous ai montré ensuite comment cette paternité, en qui nous recevons non pas l'être humain, mais l'être divin, se sert de nous pour faire ses ministres. Je suis le ministre de cette paternité ; pour vous, je suis votre père, non pas parce que je vous ai donné une nature périssable, une existence corporelle, mais la nature même du Fils de Dieu. Vous êtes frères de Jésus-Christ ; non parce que vous avez la même origine terrestre, mais parce que vous participez à la nature même du Fils de Dieu. Vous êtes en lui, ou plutôt c'est lui qui est en vous. C'est le Père qui étend jusqu'à vous le mystère de la génération de son Fils. Voilà comment vous êtes les frères de Jésus-Christ. Quand nous récitons le Pater et que nous disons : « Notre Père, qui êtes aux Cieux », ce mot *notre* peut se prendre dans un sens conforme à la doctrine que je viens de vous exposer. On l'entend généralement dans un sens de pluralité, parce que plusieurs sont rassemblés dans cette filiation. Mais on peut le prendre aussi dans une autre acception : notre Père, c'est-à-dire à vous, Jésus-Christ, et à moi. C'est notre Père commun à vous et à moi. Nous sommes frères, ô Jésus, parce que vous m'aviez associé, moi, pauvre créature, à votre filiation divine c'est votre Père et c'est aussi le mien.

Voyez tout de suite quelles relations une telle fraternité fait naître en nous. Nous devons nous aimer comme les saints s'aiment dans le Ciel. Nous devons avoir les uns pour les autres l'amour même que nous avons pour Jésus-Christ, puisqu'il est dans chacun de nous. La charité qui nous unit doit être la même charité qui unit le Père et le Fils, c'est-à-dire le Saint-Esprit. L'affection qui vous unit, c'est

le Saint-Esprit, qui a été répandu dans nos âmes. Comme donc rien de terrestre ne doit entrer dans cette sainte union !

Si avant de devenir les frères de Jésus-Christ, nous avons pu avoir quelque affection naturelle les uns pour les autres, dit saint Paul, maintenant nous ne la connaissons plus. Si nous pouvons nous aimer selon l'ordre d'Adam par une sympathie naturelle, nous laissons cela de côté, nous nous aimons, parce que Jésus-Christ est en nous.

-84-

Il en sera ainsi dans le Ciel ; ici-bas, ces saintes relations sont combattues. La vieille humanité élève sans cesse ses prétentions ; encore que condamnée à mort, Dieu lui laisse l'existence pour un temps. Elle élève des prétentions légitimes autrefois, mais maintenant vicieuses, « *Unde lites inter vos ? unde belligeratis ?* ». D'où vient que vous nous faites la guerre ? d'où ? De ce que vous avez des convoitises. Ah ! bannissons de notre cœur toute jalousie, toute envie. A quoi doit ressembler notre cœur ? A un vase rempli d'une liqueur. – Quelle liqueur ? – Du lait. Le lait est une substance qui peut s'altérer ; aussi est-il dit des impies que le cœur est devenu comme du lait tranché. Un petit filet de vinaigre suffit pour corrompre du lait. Qu'il n'y ait dans notre cœur point de vinaigre, mais le lait pur de la charité divine !

Pour que nous puissions nous aimer comme les saints dans le Ciel et comme Jésus-Christ nous aime, il faut dire à Jésus : « Mon Seigneur soyez-moi, et que moi je sois vous. ». Ce changement s'opère dans la Sainte Communion. Elle est le centre, le nœud de cette mutuelle transformation.

Vous me direz que c'est le Baptême ; c'est vrai aussi. L'Eucharistie et le Baptême ne sont qu'un seul et même mystère ; car ce qui est établi dans le Baptême à l'état d'habitude est exercé dans la Sainte Communion à l'état d'acte. L'habitude est pour l'acte, le Baptême est pour l'Eucharistie. Il faut donc être Jésus-Christ. Ses pensées doivent être nos pensées, ses désirs nos désirs, ses mouvements nos mouvements.

Cela est vrai pour tous les chrétiens, mais la vie religieuse nous le donne avec une plus grande intensité. Ce qui n'est qu'un germe dans le siècle se développe pleinement dans la vie religieuse. Voilà pourquoi il y a une si grande différence entre la vie religieuse et le siècle. Les religieux sont plus près du paradis, à la condition qu'ils soient de vrais religieux et non pas des séculiers. Il peut se faire que l'on soit séculier en religion, comme il y a de vrais religieux par l'esprit parmi ceux qui vivent dans le siècle. Soyons vraiment religieux ; pour cela, faisons régner et dominer Jésus en nous. Alors la personnalité, quand nous la rencontrons, nous la détruisons, car elle est l'ennemi de Dieu.

Voilà comment, dans ces relations du Père et du Fils, et du Fils au Père, l'amour paternel descend du Père sur les fils, et l'amour filial monte des fils vers le Père et, sans s'abaisser, vers ceux qui le représentent ici-bas.

Le Supérieur a quelque part à la paternité divine. J'ai en moi quelques reflets de la paternité de Dieu ; aussi, je vois que vous m'aimez d'un amour semblable à celui que vous portez à Dieu le Père. Je vois aussi avec admiration qu'une très grande charité règne parmi vous et que vous vous aimez les uns les autres du même amour que votre frère Jésus-Christ, qui est en chacun de vous. Où est la mère de cette famille ? La mère, c'est Marie. C'est Jésus qui nous l'a formellement donnée sur la croix : « Voilà votre fils. » Quel fils ? – Moi-même, dit Jésus. – Mais comment ? Vous me montrez Jean. – C'est moi-même qui suis en eux ; ils sont vos fils parce que je suis en eux, ils ne font qu'un avec moi.

Et alors Marie nous reçut sur ses genoux maternels, à côté de son Jésus, si beau, si magnifique, la majesté de Dieu même, nous tout estropiés, tout contrefaits, tout malpropres que nous sommes, parce qu'elle voyait en nous la filiation divine, son Fils Jésus. Elle étend jusqu'à nous sa maternité divine, comme Dieu le Père étend sa paternité divine. Comme nous devons la regarder comme notre mère, et l'aimer comme son divin Fils l'aimait !

Voilà les divines relations qui existent dans la famille de Dieu ; C'est vrai de tous les chrétiens, mais plus encore des religieux, à qui ce mystère s'applique avec une plus grande intensité. Remercions bien le Bon Dieu de nous avoir fait cette grâce, et efforçons-nous de nous en rendre dignes par la parfaite fidélité à nos trois vœux, surtout à celui d'obéissance. (Dom GRÉA, 9 novembre 1894).

III

Vous avez compris le grand mystère de la vie chrétienne, qui a sa perfection et son accomplissement dans la vie religieuse. C'est le mystère de l'union intime, étroite, naturelle à la nouvelle création, qui existe entre Jésus et nous. Il est en nous. C'est son Père qui le met en nous, qui l'engendre en nous, et le Saint-Esprit est là pour compléter cette union.

Le Saint-Esprit, c'est l'amour qui va de Dieu le Père au Fils, du Fils au Père, du Père à nous par le Fils, du Fils à nous et de nous au Fils, et de nous entre nous. C'est la même charité qui se trouve dans toutes ces relations. On dit que la charité est un précepte double qui regarde Dieu et le prochain ; mais substantiellement, c'est la même ardeur, le même amour, qui fait qu'on aime Dieu et qu'on aime le prochain.

Cette union, que doit-elle produire ? Notre-Seigneur compare la vie dont il est la source et qu'il fait couler en nous à la vie qui se trouve dans le cep de vigne et qui va du tronc jusqu'à l'extrémité des branches ; et il ajoute : « *Manete in me ; sicut palmes non potest ferre fructum a semetipso nisi manserit in vite, sic nec vos nisi in me manseritis* ». « Vous ne pouvez rien faire sans moi. Demeurez en moi si vous voulez porter du fruit. », « Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, c'est moi qui vous ai choisis. C'est moi qui vous ai appelés à la vie chrétienne et à la perfection de la vie chrétienne. « *Elegi vos et posui vos ut eatis et fructum afferatis et fructus vester maneat*. » Malheur à la branche qui ne porte pas de fruit !

On voit souvent des branches florissantes, verdoyantes et fécondes se dessécher et se stériliser. La sève du tronc ne peut plus arriver jusqu'à leur extrémité ; elles languissent pendant quelque temps ; à la fin, elles meurent. Pourquoi ? Parce qu'elles ne sont pas demeurées sur le tronc. C'est l'histoire de toutes les décadences.

Comment demeure-t-on dans le Christ ? Vous entendez souvent dire que la vie religieuse consiste dans l'obéissance. C'est vrai. Pourquoi ? Parce que l'obéissance, c'est l'amour ; c'est par l'obéissance que l'activité de Jésus passe en nous et de nous dans nos actions. Les actions que l'on fait par obéissance, ce n'est pas nous qui les faisons, c'est Jésus. Voilà pourquoi les saints, faisaient tant de cas de l'obéissance. Je préférerais mourir plutôt que de ne pas obéir. Une action qui n'est pas sanctionnée et surnaturalisée par l'obéissance ; est une action que nous faisons nous-mêmes, mais que Jésus ne fait pas ; elle est l'œuvre de notre propre activité, de notre personnalité. Malheur au religieux qui n'aime pas l'obéissance, qui fait ce qui lui plaît ! Toutes nos œuvres sont stériles. Les saints n'agissaient pas ainsi : ils faisaient entrer l'obéissance jusque dans leurs moindres actions. « Ou mourir ou obéir », disait je ne sais plus quel grand Saint ; et, comme je veux vivre, par conséquent, il me faut obéir.

Ainsi donc, c'est par le canal de l'obéissance que la sève de la volonté divine descend dans nos actions. Quand nous rétrécissons, quand nous atrophions ces canaux, nous diminuons d'autant la vie de Jésus en nous. Voilà pourquoi l'obéissance n'est pas seulement une loi, c'est le mystère même de l'union de l'âme avec Jésus, c'est

le mystère de la vie de Jésus s'écoulant dans l'activité de l'âme. Ecoutez ces paroles de Jésus ! « *Si praecepta mea servaveris, manebit in dilectione mea, sicut et ego Patris mei praecepta servavi et maneo in ejus dilectione*. » (Jo. XV, 10). « Si vous faites ce que je vous ai commandé, vous demeurerez dans mon amour. ». Si nous voulons demeurer dans son amour, nous devons faire sa volonté.

Comme l'obéissance doit nous être chère ! Quand nous obéissons, c'est Jésus-Christ lui-même qui opère nos actions ; quand au contraire, nous suivons notre propre attrait, nos actions ne sont plus celles de Jésus, elles sont stériles. Ayez une grande estime pour l'obéissance, puisqu'elle opère en vous la vie de Jésus. Ce Jésus à qui vous êtes incorporés par le Baptême et l'Eucharistie désire vous communiquer sa vie et le canal dont il se sert pour cela, c'est l'obéissance. Quand nous n'obéissons pas, nous atrophions la vie de Jésus en nous. Il nous faudra répondre de cette grâce ; Jésus nous accusera de n'avoir pu se développer et vivre en nous. Quelle responsabilité pour une âme, qui, communiant tous les jours, reste tiède et languissante ! Le refroidissement de l'amour vient du refroidissement de l'obéissance. Pour vivre de Jésus, il faut qu'il domine en nous, il faut que nous n'ayons pas d'autre volonté que la sienne. C'est un combat continuel, mais il faut que ce combat soit une victoire ; sans doute, on essuie des défaites passagères ; il ne faut jamais arriver au consentement final de la défaite de Jésus en nous.

Vous comprenez maintenant la sévérité de certains docteurs en particulier, Saint Alphonse de Liguori, au sujet des religieux infidèles.

Quand un religieux me demande de quitter l'ordre, je le lui accorde ; mais c'est un passeport pour l'enfer que je lui donne. Ce n'est pas moi qui le dis ; c'est Saint Alphonse, le docteur le plus exact et le plus modéré de la théologie morale. Cela se comprend. Quelle injure ne fait-on pas à Dieu, quand, après lui avoir tout donné, nous reprenons ce don pour ne lui en laisser qu'une partie ? Quand, après avoir fait le vœu d'être parfait, on ne veut plus l'être ? Une fois qu'on a voué la perfection, on ne peut plus se contenter d'un état moindre pas plus que l'on ne peut se contenter de l'état naturel après que Dieu nous a élevés à l'état surnaturel. C'est ce que disait Jules Simon : « Oh ! le surnaturel, c'est bien beau ; mais moi, je me contente de l'ordre naturel ». Non, non, on n'a plus le droit de rester dans l'ordre naturel, puisque Dieu nous a élevés au surnaturel. De même, on ne peut plus se contenter d'un état imparfait quand Dieu nous a appelés à la perfection.

Remercions Dieu de la grâce qu'il nous a faite, mais comprenons-en même temps la responsabilité qu'elle nous impose. Il n'est pas nécessaire de quitter la religion pour être infidèle, il suffit d'altérer l'obéissance. Oh ! vivons dans une obéissance continuelle et parfaite ! C'est si facile pour nous. Nos Supérieurs sont là, la règle est là pour nous donner à toute heure l'obéissance. Vous connaîtrez que vous avez la vie de Jésus en vous si vous ne faites rien sans le sceau de l'obéissance, et vous reconnaîtrez que vous êtes de fidèles obéissants si vous êtes indifférents aux diverses obédiences qui peuvent vous être données, et si vous acceptez avec une égale joie, le refus d'une permission demandée. Il faut arriver là. C'est le travail de la vie entière. Oh ! comme nous serons heureux si un jour nous pouvons dire à Jésus : « J'ai été obéissant, j'ai accompli votre volonté, je suis demeuré dans votre amour ».

Voilà comment ces doctrines que je vous exposais, comment cette union de notre âme avec Jésus-Christ, qui fait le fond des relations de Dieu à nous et de nous à Dieu, a une liaison étroite avec le mystère pratique de la vie religieuse qui est l'obéissance.

(Dom GRÉA. Saint Antoine, 9 novembre 1894).

-87-

IV

« *Manete in me, et ego in vobis.* » - Demeurez en moi et moi je demeurerai en vous », pour y opérer les mouvements de votre volonté. L'union de notre volonté avec celle de Jésus se fait dans l'amour. Or, l'amour et la volonté, c'est tout un. Que la volonté de Jésus devienne notre volonté ! La volonté de Jésus devient notre volonté par l'amour, c'est l'amour qui fait de la volonté de Jésus et de la nôtre une seule volonté. Voilà le grand mystère de l'obéissance. Aussi l'obéissance ne nous est-elle pas présentée comme une loi et comme une règle, mais comme l'objet de notre amour. C'est par l'amour que nous allons à Dieu, et l'amour c'est la volonté. On ne peut pas aimer Dieu si on n'aime pas sa divine volonté. Or, c'est l'obéissance qui nous manifeste la volonté de Dieu. Que notre obéissance soit donc un acte d'amour continuel ! Que l'amour soit l'impulsion en même temps que la joie de notre obéissance !

Mais l'obéissance rencontre la nature. Pour obéir à la volonté de Dieu, pour unir notre volonté à la sienne, il faut nous détacher de nous-mêmes. Immolons-nous par amour, tranchons ces fibres vivaces qui retiennent encore notre propre volonté, faisons entrer le glaive pour sacrifier tout ce qui s'oppose au règne parfait de Jésus dans nos âmes. Ou obéir, ou aimer ou mourir. Alors nous pourrions réciter en toute vérité l'oraison dominicale : « Notre Père qui êtes aux Cieux. » Notre Père : le Père commun de Jésus-Christ et de nous. « Que votre volonté soit faite ! », avec quelle ardeur nous devons dire cela !

Tout ce mystère d'amour, toute cette union dont nous avons parlé, repose sur l'obéissance. Faisons donc notre bonheur d'obéir. Quand nous cherchons des obédiences agréables, quand nous discutons si les commandements nous plaisent ou nous déplaisent, on tombe dans la mélancolie et la tristesse. Rien n'est triste comme un religieux qui discute si un commandement est ou non à son goût. Dieu veut qu'on lui donne avec joie, c'est-à-dire avec amour, et l'amour se trouve dans l'obéissance. Obéissons et aimons ; après cela, soyons indifférents à tout le reste. Que les tourments de l'enfer tombent sur nous comme dit le martyr Saint Ignace ; que nous soyons en butte à toutes les persécutions, que notre réputation soit déchirée par la calomnie, nous sommes heureux, nous avons la dernière béatitude : « Bienheureux êtes-vous quand on dira du mal de vous. » Nous sommes sûrs d'aimer Dieu. Ah ! quand l'obéissance est facile, quand le commandement est à notre goût, on peut craindre l'illusion, on peut craindre de suivre sa propre volonté ; mais quand on est dans l'adversité, et dans l'humiliation, on est sûr de suivre le pur amour de Dieu.

C'est là qu'il nous faut arriver. Il faut que l'amour de Dieu règne dans nos cœurs. Consultons-le sans cesse, demandons-lui si ce que nous faisons lui est agréable, que notre regard rencontre sans cesse son regard.

Voilà le mystère de la vie chrétienne et de la vie religieuse. Il se résume dans l'obéissance des saints, dans l'obéissance pratiquée par amour. (Dom GRÉA. *Saint Antoine*, 10 novembre 1894).

II. Le grand mystère du grain de froment

Lettre au P. Cyprien : *Andora-stazione*, 17 fév. 1912.

Bien cher vrai fils et frère. – Notre Dieu ne nous a pas trompés dans notre sainte vocation et dans l'œuvre du renouvellement de l'institut canonique. Nous avons reçu tant de gages et de signes de sa sainte volonté que nous ne pouvons, sans manquer à l'amour qu'Il nous a témoigné en nous confiant cette œuvre, mettre en doute son dessein ou nous abandonner au découragement. C'est *le grain*

- 88 -

de froment tendre d'abord et semblable à une faible goutte de lait, il est couvert et gardé, au dedans de l'épi naissant lui-même, par de délicates pellicules, et défendu au dehors par les pointes dont l'épi est peu à peu armé dans sa croissance ; il est, dans cet épi, élevé au-dessus du champ comme en honneur ; puis quand il *est mur*, il est tout-à-coup dépouillé de tout ce qui l'avait protégé, « *nudum granum* » ; mis à nu *il faut* qu'il tombe de la hauteur ou le soleil le visitait de ses rayons, qu'il soit foulé, qu'il meure « *nisi mortum fuerit* », afin de revivre et de donner l'abondance et la fécondité de la moisson.

A son berceau, notre institut était entouré, par la maternelle bonté de Dieu, des soins délicats des grands serviteurs de Dieu Mgr de Ségur, les Pères Giraud et Desurmout, Mgr d'Hulst ; il était protégé au dehors par l'élite de l'épiscopat, les cardinaux Caverot, Mermillot, Pie et trente Evêques, élite du Concile du Vatican. Il était élevé, comme en honneur, par les encouragements, les éloges, les bénédictions des Souverains Pontifes. Aujourd'hui tout cet ensemble d'appuis nous a été enlevé par la mort « *nudum granum* » ; arrivés à cette heure de cette maturité ou nous devons rencontrer la mort, laissons-nous cacher dans cette mort où se doit accomplir le mystère de la vie renaissante, de la résurrection qui, *effaçant tout l'humain*, fera, l'œuvre de Dieu purifiée et toute uniquement à Lui.

A l'heure présente nous ne voyons que des ruines ; mais Dieu nous demande une *confiance inébranlable*, une *fidélité* invincible, une *patience* persévérante jusqu'à l'heure où s'achèvera le *dessein certain* de Dieu.

Il se fait dans toute l'Église, en Europe, un mouvement profond et comme un appel du Saint-Esprit, au fond des âmes sacerdotales, vers la vie monastique et religieuse, vers la vie liturgique, commune et pénitente, *du clergé des églises*, auprès des Evêques et à l'abri de leur hiérarchique autorité. De tout côté, et chaque jour davantage, ces aspirations se font jour. C'est une aurore : Hâtons par notre prière et notre *immolation présente* l'avènement du plein jour.

Je prends, cher bon fils, un intérêt bien grand à votre chère école : elle sera peut-être le germe, (1) comme Baudin fut un germe en France, de cette grande résurrection dans ces lointains pays qui *ont tant besoin* de l'exemple de la croix, de la vie pénitente, du mystère de la liturgie. Je ne puis que prier avec vous et pour vous ; je le fais chaque jour spécialement à l'autel.

Dans les conditions présentes, que Dieu permet pour nous sanctifier par *la croix* qui est la plus inestimable des grâces, je ne puis que prier en silence et abriter dans le Cœur adorable de Jésus, tous ceux qu'il m'a donnés et dont il m'a fait le Père mettant en mon âme un inviolable tendresse pour eux.

Bien cher fils, *confiance, espérances certaines, fidélité, amour de la croix*. Je vous bénis tendrement avec vos chers « ninos »

Priez et faites prier pour moi.

Adrien GRÉA, demain : 84 ans d'âge accomplis !)

(1) *Elle ne dura que deux ans, mais elle compta parmi ses douze petits élèves, celui qui est devenu Evêque auxiliaire de Lima, Son Excellence Mgr Federico Perez Silva, prélat actif et énergique, selon l'expression de Sa Sainteté Pie XII, et cet autre qui est un des membres les plus distingués du Chapitre de Lima, Mgr Pablo Chavez Aguilar, ancien élève du « Pio Americano » et excellent musicien compositeur.*

Plus tard, reprise par le R. P. Amédée Hardouin Duparc, elle eut encore une vie éphémère, mais donna deux vocations, l'une qui s'épanouit dans le Ciel en la personne du petit Enrique et l'autre qui est le R. P. Vicente Contreras, C. R. I. C. « Labor improbus omnia vincit »

N. 12

SEPTEMBRE 1947

La VOIX du PÈRE Bulletin des C. R. I. C.

I. Allocutions pour professions

1° Pour la Profession de nos frères Jean et Ignace. – Voilà ce jour que N.-S. vous a préparé dans sa Providence. Si *vous regardez en arrière* vous verrez par quels chemins délicats et forts tous ensemble cette divine Providence à laquelle rien ne résiste, vous a amenés jusqu'à ce jour. *Si vous regardez en avant*, vous découvrez les joies et les espérances qu'elle vous promet. Notre-Seigneur veut être votre maître. Il l'est déjà par ses droits de Créateur et de Sauveur, mais il veut tenir de vous-mêmes cette puissance souveraine par l'oblation que vous allez lui faire ! Vous allez vous donner à Lui, et Lui va se donner à vous, commerce admirable, marché mystérieux où semblable à cet homme dont parle l'Evangile qui ayant trouvé un trésor vend tout ce qu'il a pour le posséder, vous allez tout lui donner afin de le posséder lui-même. Vous vous donnez tout entier, votre corps, votre âme. *Votre corps* pour en faire un instrument de travail, une victime et un sanctuaire. Instrument, Jésus s'en servira ; victime, Il l'immolera ; sanctuaire, Il l'habitera. Vous offrez *votre âme*, votre intelligence et votre volonté ; vous l'immolez dans ce qu'elle a de plus intime par l'obéissance. Alors il vous arrivera quelque chose de ce qui arriva aux élus au moment de la mort.

A cette heure, ils sont consacrés à Dieu par une pureté inviolable et angélique, par l'oubli total des biens de cette terre, par la possession de cette richesse infinie et incompréhensible qui n'est pas autre chose que la possession de Dieu lui-même. Ils n'auront d'autre volonté que la volonté de Dieu.

Pour vous, cette divine volonté entrera déjà dès ici-bas, dans le détail de vos actions, réglera tous vos mouvements et déterminera jusqu'à la manière de vous vêtir, de vous nourrir et de prendre votre repos, tant vous lui devenez chers, tant vous lui êtes précieux.

Rien dans votre existence, n'arrivera sans la préoccupation de cette volonté divine. Pour les hommes du monde, Il leur a donné ses commandements qui sont comme des barrières jetées à droite et à gauche, qu'ils ne peuvent franchir, mais au dedans des quelles ils sont libres et peuvent agir à leur guise ; mais pour vous, la volonté de Dieu réglera tous vos pas et toutes vos actions. Embrassez-la ; aimez-la ; elle ne se montrera pas à vous comme dans le Ciel où elle s'aperçoit dans son cœur ; vous ne la verrez qu'à travers les espèces sensibles de la règle, des supérieurs, des circonstances et des épreuves de la vie.

Qu'est-elle cette divine volonté ? C'est Dieu lui-même. Dieu n'est point comme les hommes en qui plusieurs volontés se succèdent et se combattent. Dieu n'a qu'une seule volonté, la sanctification de ses élus : « *Hæc est voluntas Dei sanctificatio vestra* », quand Dieu créait le monde, quand Il disposait les astres et embellissait la terre, quand il créait les anges et plaçait l'homme dans le paradis terrestre, Il n'avait qu'une vue finale, en son Christ, la sanctification de ses élus.

Vous êtes dans la volonté de Dieu. Elle va maintenant vivifier et diviniser votre existence si je puis parler ainsi ; toutes vos actions

-90-

seront des actions divines parce que la volonté de Dieu en sera le moteur. Vous renoncez aux biens de la terre. Il faudra bien s'en séparer un jour ! A cet âge où l'homme se laisse si facilement tromper par les illusions, Dieu vous fait la grâce d'en connaître la vanité. Il est dit de St Benoît qu'étant encore adolescent, il avait l'expérience des vieillards « *cor gerens senile.* »

Ce cœur vous l'avez, ce cœur désabusé. Voilà ce que vous donnez. Que recevez-vous en échange Car en ce jour, je vous l'ai dit, vous contractez un marché. Qu'achetez-vous aujourd'hui ? Vous achetez l'amour de prédilection dont il est dit dans l'Evangile que N.-S. ayant regardé un jeune homme, Il fixa, ses regards sur lui et l'aima. Au jour de votre profession, Dieu jette les regards sur vous *et vous aime*. Quel échange ! Vous donnez votre néant, votre pauvreté, votre misère et vous recevez tous les trésors de la divinité. *Aimer*, voilà désormais votre loi. Dieu, voilà désormais votre bien.

Par cette offrande que vous allez lui faire de vous-même, Il va acquérir le droit de jouir, d'user et même de détruire. Vous lui offrez vos sens ; mon Dieu, prenez-les ; s'il vous plaît que je sois aveugle, mes yeux sont à vous. Je vous donne mon corps, prenez-le ; ma santé prenez-la ; ma vie, prenez-la. N.-S. à son tour va devenir votre domaine votre gage si l'on peut parler ainsi, votre propriété. Vous aurez sur lui les mêmes droits qu'il a sur vous : le droit d'user de lui, d'en tirer tous les fruits, le droit de l'immoler sans cesse pour vous. Voilà le grand mystère qui va se passer dans le contrat que vous allez faire avec Jésus !

Vous êtes environnés des prières de vos frères et de ces prêtres vénérés, vos amis accourus pour assister à cette fête ; ce pasteur de cette paroisse, qui se réjouit d'entendre la louange divine retentir dans cette église de St Antoine où elle s'était tue pendant cent ans. C'est aujourd'hui que Marie, Reine du Ciel, fait des présents à ses serviteurs. Si Hérode, profanant les fêtes de sa naissance, alla jusqu'à livrer à une passion sanguinaire, la tête de St Jean-Baptiste pour tenir parole à une courtisane à laquelle il avait promis la moitié de son royaume, que ne fera point Marie en cet anniversaire de la Nativité ? Demandez-lui de prendre elle-même votre offrande pour la présenter à Jésus et de recevoir à votre tour Jésus de se mains maternelles.

Voilà la grâce qui vous est faite, Venez en joie à cet autel offrir votre sacrifice. Que St. Augustin, St Benoît, St Antoine qui a tracé un si brillant sillon aux âmes religieuses vous assistent. Que leurs bénédictions se croisent sur vos têtes et descendent dans vos cœurs, afin que le terre de

votre âme, déjà fertile se couvre de fleurs et produise des fruits en abondance pour les présenter à Jésus au jour des moissons éternelles. Amen.

(D. GRÉA. 8 sept. 1894, Saint Antoine).

1° **Pour la Confirmation du R. P. Marie Augustin.** – Voilà pour vous un bien doux anniversaire. Il y a 3 ans, la communauté vous accueillait avec joie comme une grâce de Dieu et aujourd'hui elle va faire avec vous un pacte éternel. Trois personnes entrent en traite : Dieu, la Communauté et vous. Entre vous et Dieu, il y a longtemps que les relations de vie religieuses ont commencé par l'appel intérieur ; puis les obstacles se sont dressés sur votre chemin ; il en faut. Peu à peu les difficultés se sont dénouées et enfin vous avez pu franchir la porte bénie du noviciat.

Votre profession est la première qui se soit faite dans cette église de St Antoine, auprès du trésor des reliques de notre Saint. Vous avez ensuite travaillé par obéissance à la formation des jeunes plantes

-91-

de la vie religieuse et voilà qu'aujourd'hui vos relations entre Dieu et vous vont se compléter par l'intervention perpétuelle de la Communauté qui entre en tiers. Elle s'engage à vous garder à Dieu auquel vous vous êtes voué et à partager avec vous les aumônes des fidèles, le pain de chaque jour. Elle s'engage à vous conduire au Ciel en vous prêtant le concours de ses prières, de ses suffrages et de ses bonnes œuvres. C'est là ce que tous les religieux d'une communauté doivent faire pour leurs frères. Malheur aux religieux qui au lieu d'être un secours pour leurs frères leur sont un obstacle, ce qui arrive *par le relâchement dans la conduite* et par l'esprit de critique. De notre temps il y a une diminution des vérités dogmatiques et pratiques. On veut éloigner ce mystère de la vie chrétienne qui n'est pas autre chose que le mystère de la Croix pour s'attacher uniquement à la vie naturelle. La vie chrétienne n'est pas la vie naturelle, c'est la ressemblance de Jésus immolé auquel nous devons nous conformer. « Va et fais selon l'exemplaire qui t'est montré. » Le démon aujourd'hui cherche à jeter les chrétiens dans la vie naturelle, St Paul parlait déjà des libres penseurs de son temps, dont l'esprit commençait à s'insinuer dans les chrétiens fervents. « *Flens, dico.* » Je vous le dis avec larmes, il y a parmi vous des ennemis de la Croix. Le démon cherche à introduire partout ces ennemis de la Croix de Jésus, on ne veut pas, se dit-on, la renverser, mais l'alléger. Nous, ne l'allégeons pas, mais enfonçons-la jusqu'au fond de notre cœur, par une humble soumission aux directions des supérieurs. Que chacun conspire de son côté à accomplir les conditions du contrat, car ou ne s'engage pas seulement dans l'ordre temporel, on s'engage surtout dans l'ordre spirituel. On s'engage à conduire notre âme jusqu'au sommet de la sainteté et tous les religieux d'une communauté doivent conspirer, doivent s'inciter à aller au Ciel : « *Væ soli. Funiculus triplex difficile rumpitur.* »

Voilà les 3 cordes de ce cordon que nous achevons de tisser aujourd'hui et qui n'est point comme ceux que les solitaires tissaient dans le désert. C'est Dieu, la Communauté et vous. Voilà ces trois liens qui s'enlacent ensemble et qui ne peuvent se rompre que difficilement.

Que la Ste Vierge, patronne de la Communauté, vous assiste à cette heure ; qu'elle vous garde ainsi que nous tous dans la douce demeure de son cœur. « *Sicut lætantium omnium nostra habitatio est in te, sancta Dei Genitrix.* »

(D. GRÉA. 8 déc. 1893, Saint Antoine)

Note. – Avant le code, la première profession après le noviciat était perpétuelle de la part du sujet ; mais la Communauté ne s'engageait envers lui que par cette Confirmation des vœux trois ans après.

II. Fêtes de la Sainte Vierge propres à la Congrégation

Note. – Ces fêtes propres à la Congrégation sont *l'Immaculée Conception*, fête titulaire des C.R.I.C.

La Nativité, anniversaire des vœux perpétuels de D. Gréa et de ses 4 premiers compagnons en 1871 entre les mains de Mgr Nogret, Evêque de St Claude, jour choisi désormais pour l'ouverture du noviciat chaque année.

La Présentation de N.D., jour de profession pour beaucoup.

92-

1° Nativité, St Nom de Marie. – Nous célébrons aujourd'hui la fête du St Nom de Marie. C'est une grande chose qu'un nom. Au commencement Dieu donna lui-même aux choses leurs noms. Ensuite quand il établit Adam chef des créatures inférieures il le chargea de nommer les êtres qui devaient être à son service. Dans la suite des temps il donna les noms aux différents personnages. Je t'ai appelé par ton nom, c'est-à-dire je t'ai distingué ; je t'ai donné dans ce nom l'expression de ta vocation. Il donne son nom à Marie. Il envoie un ange à la Sainte Vierge pour lui dire de donner au Fils qui devait sortir de ses chastes entrailles, le nom de Jésus. Il nomme St Jean-Baptiste. Plus tard Jésus donnera le nom à Pierre.

Dieu donne à Marie un nom. Marie veut dire *souveraineté*, Dame souveraine. « Maria domina » disent les Pères. De toute éternité Dieu la préparait à cette souveraineté. Quand il entra dans ses desseins de revêtir son Verbe de la nature humaine Marie occupait la première place dans ses vues, parce que c'est par Marie que son fils devait entrer dans le monde. Voilà comment Marie est souveraine. Dieu donc lui donne son nom ; à notre tour nous portons ce nom béni. On porte le nom de ses ancêtres et ce nom impose à celui qui le porte la responsabilité et l'héritage qu'ils lui ont laissé ; non point seulement la responsabilité de l'héritage des biens de la terre, mais de l'héritage de l'honneur des vertus, des traits héroïques ; c'est là ce qu'il y a de plus glorieux. Nous sommes les enfants de Marie ; nous appartenons à une Congrégation qui porte son nom, nous devons par conséquent être dignes de ce nom et l'honorer ; il nous impose une grande responsabilité et de nombreux devoirs.

En premier lieu, *le devoir de l'humilité*. Comprend-on dans un enfant de Marie, de l'orgueil, c'est-à-dire le démon, quand celle dont il porte le nom, a été l'adversaire qui a terrassé le démon et l'a écrasé de son pied virginal. Elle l'a écrasé par son humilité. Voyez-vous : elle a été humble. « *Respexit humilitatem ancillæ suæ.* » Soyons humbles. Nous avons bien des raisons d'être humbles, raisons qui n'existent pas en Marie et cependant Marie avait raison d'être humble parce que toute créature doit être humble ; car tout ce qu'elle a, elle l'a par emprunt, elle l'a reçu de Dieu et Marie a tout reçu de Dieu. « *Fecit magna qui potens est* ». Ces grandes choses ce n'est pas moi qui les ai faites ; c'est le Tout-Puissant qui les a faites en moi. Nous, nous devons être humbles encore à cause de nos misères et de nos péchés. Le nom de Marie nous impose ensuite une *très grande pureté* de vie. Notre pureté n'est point comme celle de Marie, c'est un combat, mais elle doit être une victoire, la victoire de Jésus et de Marie. Combattons sous l'étendard de Marie, qui est l'étendard de l'humilité ; de la pureté et de la charité : charité envers Dieu d'abord, charité qui resplendit ensuite et rayonne dans l'amour de nos frères. Arrière dans la famille de Marie tout ce qui sent les bassesses de la nature.

Jésus seul veut être aimé dans nos frères. Comme je vous le disais hier à la profession, Jésus est notre maître. Il l'est par la création ; il peut faire de nous ce qu'il veut. Il l'est par la Rédemption. Par le péché nous avons mérité la mort « *morte morieris.* » On nous rend la vie par la Rédemption ; il nous les remet afin de les recevoir et de les tenir de nous. Je te les donne maintenant ; le veux que par un pacte authentique tu te donnes à moi. Nous lui appartenons. Il a le droit de régner sur nous non point seulement par sa puissance et sa miséricorde, mais encore par notre amour et il veut que notre amour réponde à cet amour admirable avec lequel il nous a créés et à cet amour plus admirable encore par lequel il nous a rachetés,

-93-

« *mirabilis reformasti.* » Nous sommes ses esclaves, ses sujets ; nous lui appartenons par ce triple lien de la création, de la rédemption et de notre donation.

Ce sceptre souverain il a voulu le recevoir de nous. Après cela nous n'avons plus aucun droit à nous plaindre nous sommes à lui.

Ton âme est à moi ; s'il me plaît de l'éprouver par des amertumes et des tristesses, c'est mon affaire : tu es ma chose. Ton intelligence est à moi ; s'il me plaisait de te l'enlever, tu n'aurais aucun droit de te plaindre. Mes chers fils, il y a des gens qui passent pour idiots aux yeux du monde et qui béniront Dieu éternellement de les avoir privés de l'usage de leur raison.

Tes sens sont à moi : s'il me plaisait de l'ôter la vue (comme au vénéré Mgr de Ségur, dont les souvenirs nous environnent sur cet autel). Je puis t'enlever la santé ; je puis te rendre infirme toute ta vie ; je puis même t'enlever la vie. Regarde les Saints, comme je les ai traités. Ceux-là je ne les ai pas épargnés. Voilà ce que les enfants de Marie doivent être à l'exemple de leur mère. Elle a été la chose de Dieu, sa servante dans toute la force du mot latin « *ancilla* ». Voyez comme Dieu l'a traitée sur la terre. Elle qu'il a glorifiée devant tous les siècles, Elle qu'il devait environner d'une si grande gloire dans l'éternité, il lui fait endurer toutes les tortures de la persécution et de l'exil ; il la fait souffrir au pied de la Croix.

Quand son fils monte au Ciel, il la laisse sur la terre, pour former l'Église naissante. Les Ecritures gardent le silence sur cette grande mission de la Très Sainte Vierge. L'Église est l'épouse ; Marie est la Mère et c'est elle qui doit former et préparer l'épouse de son Fils.

L'Écriture nous la représente environnée du soleil, c'est-à-dire de son Fils, et la lune à ses pieds, c'est-à-dire l'Église. Voilà ce qu'est Marie, et voilà à quoi nous sommes tenus. Dans cette navigation que je viens de faire, j'ai vu des soldats de l'armée anglaise : ils portaient sur eux la marque de leur Souveraine. Quelle honte n'encourraient-ils pas s'ils allaient la trahir et l'abandonner lâchement. Nous aussi nous portons la marque de Marie, notre souveraine, c'est le scapulaire blanc ; quelle honte pour nous si nous venions à nous en rendre indignes « *Secundum nomen tuum ne derelinquas nos, o Maria !* »

(D. GRÉA. 9 sept. 1894, Saint Antoine).

2° La Présentation de N.-Dame. – Nous célébrons aujourd'hui la belle fête de la Présentation de la T. S. Vierge. C'est en ce jour que la Ste Vierge encore toute petite enfant, est amenée au Temple par S. Joachim et Ste Anne. La tradition rapporte qu'elle avait trois ans. Comme c'est beau et touchant ! St Joachim et Ste Anne présentent à Dieu la fleur de leur foyer, la future mère de Dieu, celle qui doit embaumer le monde par le parfum de ses vertus.

Voyez avec quelle générosité ces patriarches font cette offrande à Dieu. Ils sont déjà avancés en âge. Cette enfant est l'unique consolation et la joie de leur vieillesse. Cependant ils l'offrent avec joie et générosité ; peut-être Dieu leur a-t-il donné connaissance des grandes destinées de la Ste Vierge.

Et la Ste Vierge dans le Temple, comme elle est le modèle des vertus que l'on doit pratiquer en communauté, St Ambroise nous la montre dans le silence, le travail et l'obéissance, l'esprit de prière, pratiquant déjà dès ses jeunes années de grandes mortifications, l'abstinence et le jeûne, passant la nuit dans les veilles, n'interrompant pas même dans le sommeil ses relations avec le St-Esprit. Quel modèle de sainteté !

-94-

Honorons cette offrande de notre Reine et prions-la en même temps d'agréer et de présenter à Dieu l'offrande que nous lui avons faite de nous-mêmes au jour de notre profession ou au jour de notre entrée dans la cléricature. C'est un ancien usage de l'Église de France, de renouveler ses promesses cléricales chaque année à la fête de la Présentation.

Pendant que l'Evêque coupe les cheveux, le clerc prononce ces paroles qui sont une formule de profession religieuse « *Diminus pars hæreditatis meæ et calicis mei, tu es qui restitues hæreditatem meam mihi.* » Le Seigneur est mon partage et la part de mon héritage. C'est à vous, ô mon Dieu, qui me rendez l'héritage éternel pour l'héritage temporel, auquel je renonce aujourd'hui par amour pour vous. Qu'est-ce autre chose qu'une profession religieuse ? Cette formule exprime si bien le

renoncement parfait aux biens de la terre que St Philippe de Néri l'a choisie comme formule de profession pour les religieuses oratoriennes qu'il avait fondées. Il y a entre la cléricature et la vie religieuse une relation très étroite ; c'est pourquoi le Chanoine Régulier est le clerc parfait, le clerc qui répond le mieux à l'intention de l'Église dans l'ordination des clercs. Tous les clercs devraient être religieux, aussi St Grégoire VII voulait que tous ceux qui recevaient les Ordres Sacrés, fussent religieux. Son œuvre n'a pas réussi et les Souverains Pontifes ont toujours regardé cet échec comme un malheur, parce qu'ils voyaient dans la sécularité un affaiblissement considérable de l'influence de l'Église sur les peuples. Aussi est-ce à partir de cette date que l'on voit apparaître les ordres religieux : mendiants que Dieu envoyait au secours de son Église, parce que le sel de la terre s'était affadi par la propriété des biens temporels.

Dieu nous a soustraits à ce malheur en nous appelant à la vocation des clercs de la primitive Église, à la vocation des clercs telle que l'Église les désire et les appelle. Ici, les documents abondent. Depuis St Grégoire VII jusqu'à Pie IX, tous s'accordent à dire que la sécularité est tolérée dans l'Église, mais qu'elle n'est pas d'institution dans le clergé.

Répondons à cette sainte vocation par notre fidélité et une grande estime. Elle nous donne des moyens de nous sauver et de sauver les autres que ne donne pas l'état de sécularisation. Ce n'est pas l'activité qui sauve, ce ne sont pas les succès, mais la sainteté, la sainteté humble et cachée.

A cette estime, joignons la reconnaissance pour un don si précieux que Dieu nous a fait et qu'il a refusé à tant d'autres. Mais pour garder ce bienfait dont Dieu nous a gratifiés, il faut surtout la vigilance et la prudence et la vraie prudence se trouve dans l'humilité : toutes les vocations se sont perdues par l'orgueil : on se croyait capable de grandes choses que l'obéissance nous refusait. On se croyait une lumière placée sous le boisseau et qu'il fallait révéler au monde. On pensait qu'il ne fallait pas laisser ainsi dans l'obscurité des talents que Dieu nous a donnés, mais qu'il fallait les faire fructifier.

(D. GRÉA. 21 nov. 1894, *Saint Antoine*).

3° « **L'Immaculée Conception** ». – Le Verbe de Dieu voulant se revêtir de la nature humaine, se prépare une habitation digne de Lui dans le sein de Marie « *dignum Filio suo.* »

Le Père, le Fils, le St-Esprit, la Trinité entière opère, car comme les personnes sont inséparables, les opérations le sont aussi. D'où vient cette créature nouvelle ? Jusque-là le monde avait été couvert des ténèbres et des souillures du péché, et voilà que Dieu crée une créature toute pure, immaculée. La raison de ce mystère, c'est que déjà se prépare l'Incarnation du Verbe, le lieu où Il doit descendre

-95-

le lieu où il doit prendre l'humanité qu'Il doit immoler, ce sang qui coulera sur la terre dans le calice et dans tous les canaux des Sacrements pour le salut du monde.

La T. Ste Vierge à l'heure même de son Immaculée Conception, est inondée de grâces, parce qu'il plaît à Dieu non seulement de la préserver du péché, mais encore de la remplir de ses grâces, ses lumières surpassent celles des anges et des hommes, elle est toute embrasée des ardeurs du St-Esprit; elle est le trône d'or destiné à recevoir le nouveau Salomon et l'on ne peut supposer que le démon s'y fut assis même un seul instant. Il s'était élevé jusqu'à vouloir s'asseoir sur le trône du Tout-Puissant dans le Ciel, et en punition d'un tel orgueil, il avait été jeté au fond des enfers ; voici qu'un nouveau trône se dresse pour Dieu, l'éclat de la majesté divine qui l'entourne le met de nouveau en fuite. Sa faiblesse commence à apparaître, sa tête est déjà écrasée ! Marie est préservée des atteintes du péché, parce qu'elle doit être l'habitation du Verbe, elle doit Lui donner le vêtement nuptial de son Incarnation, la roche de son sacerdoce, la matière de son sacrifice.

Quelle part avons-nous à ce mystère ? Cette chair et ce sang que Jésus prend de Marie et qu'Il offre en holocauste sur la croix, Il nous les unit dans la Ste Eucharistie, nous sommes incorporés à ce mystère par le baptême qui en est l'état permanent. Par la Ste Eucharistie nous sommes avec Lui, nous habitons avec Lui. « *Ubi habitas* » lui demandait un jour l'un de ses apôtres. Il habite sur le cœur, sur

les bras, sur les genoux maternels de Marie. Il veut que nous soyons où Il est, et avant de nous faire habiter avec Lui dans la gloire de son Père, Il veut que nous habitions avec Lui dans la gloire de sa Mère.

Réjouissons-nous d'être les enfants, les Chanoines de l'Immaculée Conception. Honorons et faisons honorer ce mystère. Connaissions-le, méditons-le, faisons-en l'objet de nos joies, glorifions-le surtout par notre conduite et principalement par notre humilité. Dans son Immaculée Conception, Marie est préservée de la tache de l'orgueil, et elle déclare à Ste Elisabeth, que le Seigneur a regardé l'humilité de sa servante. L'humilité a été le fondement et la loi de toute sa grandeur. C'est par elle qu'elle a écrasé la tête de satan, qui est l'orgueil même. La lutte qui commence est la lutte entre l'humilité et l'orgueil.

Demandons-lui bien l'humilité et avec l'humilité nous viendront toutes les autres vertus : la pureté, etc ... C'est par l'humilité qu'on va à elle, qu'on se conforme à Elle, qu'on reçoit en nous son image et sa ressemblance.

(D. GRÉA. 8 déc. 1894. Allocution après Prime. Saint Antoine).

III. Saint Michel et les Saints Anges

1° **Saint Michel.** – Nous célébrons demain la fête des anges ; c'est une grande joie pour les religieux. Qu'est-ce qu'un religieux ? Un religieux est un homme qui pratique la perfection du baptême, qui appartient à Dieu aussi complètement que les élus dans le Ciel. Les élus sont des hommes qui ont dépouillé la nature corrompue, qui sont à la disposition de Dieu. ; leur volonté c'est la volonté de Dieu ; leur joie, leur plaisir, la joie et le plaisir de Dieu. Nous devons être comme cela.

D'abord à l'exemple des *anges*, nous devons reconnaître les *droits* de Dieu. Les anges fidèles et humbles se sont inclinés devant le Verbe fait chair et se sont écriés « *Quis ut Deus* » ? Ils ont été récompensés. Les anges rebelles et orgueilleux qui ont voulu s'égalier au Très-Haut ont été précipités en enfer. L'infidélité est un grand malheur. Il y a bien des manières d'être infidèle, comme il y a bien des manières d'être

-96-

religieux. On peut être religieux sans en avoir la profession extérieure et l'on peut avoir la profession extérieure sans être religieux. Les Saints qui sont dans le monde (et il y en a beaucoup ; il a été montré à des Pères du désert que les pauvres teinturiers d'Alexandrie étaient plus avancés en perfection qu'eux) ces Saints ce sont des hommes qui ne se cherchent pas eux-mêmes, mais qui s'efforcent uniquement de plaire à Dieu. Les religieux au contraire qui ne répondent pas à toutes les exigences de leur vocation, sont infidèles parce qu'ils ne donnent pas tout à Dieu ou qui reprennent après lui avoir donné.

Alors qu'arrive-t-il pour ceux qui sont fidèles ? Selon la tradition, l'enseignement commun des Pères et la doctrine des Saints (c'est beaucoup la doctrine des Saints parce qu'ils ont des lumières que l'on ne trouve pas dans les livres : mais qui découlent immédiatement du cœur de Dieu) les trônes que les démons ont perdus leur sont réservés et ils sont nombreux, car les anges ont été créés en multitudes innombrables. Voilà pourquoi les démons sont si jaloux et acharnés après les hommes. Peu à peu ils veulent les faire tomber en enfer. Les trônes sont donc préparés ; chacun de nous a le sien qui lui est destiné ; nous n'avons pas le choix : c'est celui-là et non un autre, de sorte que nous ne pouvons pas dire : Oh, moi je ne veux pas monter si haut. Nous devons monter au degré où Dieu nous appelle. A l'heure de la mort, St Michel viendra prendre notre âme et la pèsera dans sa balance ; il pèse les mérites et les démérites ; c'est pourquoi la tradition représente toujours St Michel une balance à la main.

Au jugement général, ce sont les anges qui sépareront les bons d'avec les mauvais. Au jugement particulier, c'est St Michel qui reçoit les âmes et les conduit au tribunal de Dieu.

Si nous avons notre place toute préparée au paradis, nous en avons une aussi toute préparée en enfer. Ste Thérèse eut un jour une vision dans laquelle elle vit la place qui lui était réservée en

enfer. Nous avons donc à choisir comme les anges au jour de leur épreuve : ou le Ciel ou l'enfer, dans la lumière ou dans les ténèbres « *Divisit lucem a tenebris* ».

Les Pères entendent ce passage de la Genèse dans deux sens. Dans le premier sens il signifie la séparation de la lumière naturelle d'avec les ténèbres naturelles ; dans le deuxième il signifie la séparation que Dieu fit entre les bons anges et les mauvais. Les bons anges devinrent lumineux et les mauvais devinrent ténébreux ; voilà pourquoi dans les mosaïques de Montréal, on représente les bons anges environnés de lumière, marchant vers le ciel et les mauvais obscurs et noirs tombant en enfer. Cette séparation se fait tous les jours. Tous les jours Dieu sépare la nature d'avec la grâce ; la nature: les récriminations de l'amour propre ce sont là les ténèbres et l'acheminement vers les ténèbres extérieures, la nuit. La grâce au contraire c'est l'amour de Dieu ; c'est la lumière et l'acheminement vers la région de la lumière.

Voilà pourquoi St Augustin et quelques Pères distinguent dans les anges deux connaissances: la connaissance du soir et la connaissance du matin. Les mauvais anges n'ont en que la connaissance du soir parce que, au lieu de se tourner vers Dieu, ils se sont admirés eux-mêmes ; alors ç'a été le soir. Les bons anges ont eu la connaissance du soir et celle du matin, parce qu'ils se sont tournés vers Dieu qui est la lumière. Ainsi le partage s'est fait entre la lumière et les ténèbres. Pour nous religieux n'allons pas, par notre infidélité, nous tourner vers le soir et prendre le chemin de l'enfer, mais au contraire, à l'exemple des Saints, montons vers la lumière. La vie des Saints est une aurore sans cesse croissante « *sicut aurora consurgens* » ; un jour elle s'épanouira dans l'éternité. (*à suivre*)

N. 13

SEPTEMBRE 1947

La VOIX du PÈRE
Bulletin des C. R. I. C.

III. Saint Michel et les Saints Anges (*fin*)

On peut être infidèle sans quitter la religion, comme on peut être religieux sans en avoir la profession extérieure ; par exemple St Louis était un homme qui selon la recommandation de l'apôtre St Paul était de ce monde comme n'en usant pas, vivait dans ce monde comme un religieux dans le cloître. On est infidèle lorsqu'on cherche sa propre satisfaction, lorsque les obédiences, contraires à nos goûts, ne nous plaisent pas. Prenez garde de n'être de ce nombre. Vous vous croyez peut-être parfaits ; au moment de l'épreuve, vous verrez que non.

Voilà deux barres de fer égales ; il semble qu'elles sont aussi fortes l'une que l'autre ; mais si je les éprouve, si je les soumets à l'épreuve des poids, l'une résiste, l'autre se casse parce qu'elle a des soufflures à l'intérieur. Tel religieux résiste à l'épreuve, tel autre qui semblait aussi avancé que lui succombe parce qu'il a des soufflures d'amour-propre dans son cœur. Soyons fidèles, remplissons bien par notre coopération la mesure de la donation du Christ, c'est-à-dire notre vocation. Alors à notre mort St Michel viendra prendre notre âme et la portera, au trône qui nous est destiné de toute éternité. Les démons grinceront des dents en voyant que nous leur avons échappé.

Autre chose : pendant le temps présent que font les anges ? Ils président aux lois de la nature, et travaillent au salut des âmes. Chaque âme a le sien, chaque ville, chaque nation, etc. ; ils sont donc très occupés et cependant N.-Seigneur parlant des anges, des enfants dit : « *semper vident faciem Patris.* »

En même temps qu'ils sont si actifs et si pleins de vigilance pour les choses qui leur sont confiées, ils sont toujours en contemplation devant la face de Dieu : ce sont les modèles que nous devons imiter. La première chose à faire pour un religieux, c'est de se tenir constamment sous le regard de Dieu et ensuite de se livrer à ses occupations. Voyons Dieu ; il est dans notre cœur. Voyons-le c'est-à-dire ne l'oublions pas, consultons-le : Est-ce que ce que je dis vous est agréable, ces propos vous plaisent-ils, cette décision est-elle conforme à votre amour ? Si elle ne l'est pas, je la chasse, si cette parole ne vous plaît pas je ne la dis pas. Alors comme cela nous pourrions parler, travailler, et souffrir dans la crainte d'offenser Dieu, nos œuvres seront méritoires et notre vie sera sainte.

(D. GRÉA. 29 sept. 1894. Saint Antoine).

Les Saints Anges Gardiens

C'est demain la fête des saints Anges. Considérons ce qu'ils sont pour nous et les services qu'ils nous rendent. Lorsque l'ange Raphaël ramena le jeune Tobie à la maison de son père, on ne sut comment le récompenser. « *Que lui donnerons-nous* » disait Tobie. Quelle récompense digne de ses bienfaits pouvons-nous lui donner. Il m'a conduit et ramené ; il vous a guéri de votre cécité : Que pouvons-nous lui rendre ? Et l'ange de Dieu leur dit : « *Bénissez le Seigneur avec moi* ».

-98-

Qu'est-ce que notre ange gardien a fait pour nous ? Il nous a conduit pendant toute notre vie ; il nous a gardés au milieu de tous les périls du corps et de l'âme ; il nous a défendus et préservés des chutes et quand par malheur nous sommes tombés, il nous a aidés à nous relever, en excitant en notre âme les remords de la conscience.

Il nous a guéris de la cécité en nous instruisant des vérités importantes du salut, en nous faisant voir le néant des choses humaines, que pouvons-nous lui rendre ? que lui rendrons-nous pourtant de services ? Voyez donc les obligations de la reconnaissance que nous lui devons. « *Bénissez le Seigneur avec moi* ». L'ange gardien ne nous est point donné seulement pour nous accompagner, mais aussi pour nous associer à lui dans la louange de Dieu. Dans l'éternité nous ne ferons pas autre chose que louer Dieu et ici-bas la première occupation de la créature raisonnable c'est de louer Dieu et nous ne ferions que cela si les nécessités de la vie présente ne venaient nous en détourner. Toutefois ces nécessités comme le sommeil, les repas, les récréations ne doivent pas nous distraire complètement de ce saint exercice ; elles doivent plutôt être *une sorte de broderie faite sur le fond de la louange de Dieu*. Autrefois les églises qui avaient un corps nombreux de serviteurs de Dieu faisaient entendre la louange perpétuelle. Nous aussi nous devons sans cesse louer Dieu, toujours et partout. « *Vere dignum et justum est nos semper et ubique gratias agere* ». Pour cela imitons les anges.

Les anges ne se cherchent en rien eux-mêmes ; ils ne cherchent jamais leur complaisance. Ils sont toujours prêts à quitter un point du monde où ils sont pour se rendre à un autre dès que la volonté de Dieu leur est connue. Nous devons être ainsi dans la main de Dieu. Nos goûts, nos choix et nos répugnances nous devons travailler à les détruire pour n'agir que par la pure volonté de Dieu. J'ai du goût pour une chose, je ne la fais pas mieux parce que j'ai du goût, mais parce que c'est la volonté de Dieu. J'ai du dégoût pour une chose, je ne la fais pas plus mal, mais je la fais bien à cause de la volonté de Dieu. Alors on arrive à se nourrir de la nourriture des anges, nourriture invisible.

Nous sommes les associés des anges. Avec eux et sous leur conduite nous monterons à la montagne de la charité ; nous allons à la maison de notre père où nous n'aurons plus d'autre occupation que de louer et bénir Dieu éternellement. Voilà ce que nous devons faire. Alors les contradictions, les humiliations, les dégoûts que c'est peu de chose pour celui qui aime véritablement. Les Saints embrassaient et se délectaient avec plaisir des humiliations. Vous me direz : nous ne sommes pas des saints. C'est vrai, mais nous devons le devenir. Nous nous sommes engagés à tourner notre vie vers un plus grand amour « *conversionem morum meorum*. »

Les Saints aimaient tellement Dieu que quelques-uns, comme Ste Thérèse d'Avila, disaient : « Ou souffrir ou mourir ». Travaillons par amour pour Dieu ; mais cela ne suffit pas ; l'amour propre, l'illusion peut se glisser dans ce travail ; on peut croire que l'on travaille pour Dieu lorsque l'on suit son propre attrait ; mais lorsqu'au travail vient se joindre la souffrance, alors on peut être sûr que l'on n'est pas dans l'illusion, et que l'on ne suit pas son attrait.

Dans la souffrance cachée et embrassée avec joie il n'y a pas d'amour-propre, mais le pur amour de Dieu. Ste Thérèse allait là, Ste Marie Madeleine de Pazzi allait encore plus loin. Toujours souffrir, jamais ne mourir tant elle trouvait de goût dans la souffrance, parce qu'elle trouvait là l'occasion de prouver à Dieu son amour. Allons puiser cet amour dans la sainte communion. Oh ! quel malheur

pour nous si en communiant si souvent, nous n'allons pas vivre d'amour si nous restions froids à côté de Jésus qui vient en nous, ou si nous cherchions encore à satisfaire notre amour-propre. Quel malheur pour nous et quelle indignité. Dieu a des châtements terribles pour ces ingratitude. N'allons pas croire que la damnation est loin de nous ; nous y sommes très exposés aussi bien que dans le monde, mais nous avons de grands moyens de l'éviter et ces moyens les voilà. Prenons garde de ne pas répondre à la sainteté qu'exigent nos vœux et notre sacerdoce qui réclame une sainteté encore plus grande que les vœux. Demandons bien *aux anges gardiens* dont le cœur est tout brulant d'amour de nous communiquer leurs ardeurs. Nous sommes dans un temps où la charité se refroidit. Il faut réchauffer le monde, or il n'y a que le feu qui réchauffe. Une personne me disait, il y a quelques jours : « Si vous saviez comme ça fait du bien de vous voir prier et de savoir que vous priez ». Il y a beaucoup de bien à faire, c'est pour cela qu'il faut être des foyers ardents et tout embrasés d'amour de Dieu dans le travail et dans la souffrance.

(D. GRÉA. 1 Octobre 1894 St Antoine)

Sermon pour la fête de la Toussaint

C'est dans son sermon sur la montagne que N. S. donne aux hommes la loi nouvelle. La loi ancienne avait été donnée sur le SINAI au milieu des éclairs et des foudres, loi toute menaçante qui punissait de mort ceux qui la prévariquaient. Dans la nouvelle, Dieu nous a attirés par les récompenses « *Beati etc.* » vous serez bienheureux. Il nous trace les détails de cette loi. « Bien heureux les pauvres d'esprit parce que le royaume des cieux leur appartient. Bienheureux ceux qui sont doux, parce qu'ils posséderont la terre. Bienheureux ceux qui pleurent parce qu'ils seront consolés. Bienheureux ceux qui ont le cœur pur parce qu'ils verront Dieu ». Voilà la loi qui nous est donnée : la récompense promise à ceux qui l'observent, ils auront la béatitude, c'est-à-dire la jouissance de Dieu lui-même. « *Ut gaudeatis et gaudium vestrum sit plenum* ». Elevons nos regards vers ceux qui ont gardé cette loi. Le ciel est rempli par ceux qui ont eu le cœur pur, qui ont été humbles et pauvres d'esprit, qui ont pleuré et gémi sur la terre, qui ont été l'objet des injures des mondains. Marchons à la lumière de leurs exemples. Ils ne sont pas seulement les témoins de nos combats, ils nous excitent encore par leurs exemples, et ils font descendre sur nous les grâces de Dieu car ils en sont les dispensateurs. Marchons excités par les exemples et fortifiés par leur intercession, arrivons à notre fin. « *Qui perseveraverit usque in finem, hic salvus erit* ».

Rien ne sert de vivre longtemps ; une vie longue bien employée sauve, mais si ce temps qui nous est donné doit être pour nous un danger et un péril, il vaut mieux mourir jeune. Ne nous arrêtons pas : le temps ne s'arrête pas et à mesure qu'il marche il faut que nous progressions. Ne mettons pas un terme à notre sainteté. « *Sancti estote* ». « *Veni ut vitam habeant et abundantius habeant* ». Remercions Dieu de nous avoir appelés à un état où nous sommes dans la nécessité de tendre toujours à la perfection. Par-là, nous sommes dans la véritable voie du salut. Persévérons. La persévérance ne se mérite pas, elle s'acquiert. Elle s'obtient par la prière. Ceux-là persévèrent qui prient, pourvu que leur prière renferme les conditions nécessaires, c'est-à-dire qu'elle se fasse avec humilité, confiance, mortification et amour.

Quel est le bonheur comparable à celui des saints ? ... L'univers nous offre un beau spectacle d'harmonie et de richesse, mais le spectacle

de la sanctification des élus est incomparablement plus magnifique. Là, nous voyons le sang des martyrs, la pureté des vierges, les combats et les victoires des saints confesseurs, les austérités des solitaires les immolations des Saints crucifiant la nature pour faire vivre Jésus dans leurs cœurs. Que de fleurs ! des violettes, des lis, des roses, les violettes de l'humilité, les lis de la pureté et de la splendeur de l'innocence, les roses de l'amour.

Voilà le jardin magnifique que Dieu habite et où nous sommes invités à aller un jour pour admirer ses splendeurs et respirer ses parfums. Ayant ce spectacle devant les yeux, regardons-le sans cesse

comme le but de notre carrière et, soutenus par cette espérance, marchons en avant, courrons dans la voie de Dieu. « *Viam mandatorum cucurri etc* ». Que toute notre congrégation s'élançe avec une ardeur croissante dans cette sainte carrière. « *Pergant igitur vocatione qua vocati sunt respondentes, orationi instantes, invicem diligentes et Deus erit merces eorum magna nimis. Amen.* »

(D. GRÉA, 1er Novembre 1893. St Antoine)

Compassion pour les âmes du purgatoire

Je voudrais attirer votre attention sur une chose dont je ne vous ai pas assez parlé jusqu'à ce moment : sur les âmes du purgatoire.

Le purgatoire est un lieu de langueur, un lieu de souffrance acceptée, il est vrai, mais bien rigoureuse. C'est le temps de la justice, car celui de la miséricorde est passé... Là on n'expie pas seulement les fautes vénielles, toutes ces attaches terrestres qu'il faut passer au feu, toute cette poussière qu'il faut enlever, mais encore les fautes mortelles remises par le sacrement de la pénitence et que l'on n'a pas suffisamment expiées sur la terre, car le sacrement de la pénitence ne remet pas la peine, il la change seulement, comme disaient les anciens, il change la peine éternelle en peine temporelle. Nous serons un jour dans le purgatoire. Mettons-nous à la place de ces pauvres âmes et voyons comme elles sont dignes de compassion. Quand on voit de pauvres malades dans un hôpital, on est touché de pitié et on ne l'est pas pour les âmes du purgatoire parce qu'on n'y pense pas ... Offrez-vous pour elles : N. Seigneur agrée l'offrande de ceux qui s'offrent comme des victimes pour ceux qui souffrent. Offrez vos bonnes œuvres, vos pénitences ; gagnez pour elles de nombreuses indulgences. Il a plu à Dieu que dans les temps modernes les indulgences fussent de plus en plus répandues, parce que les besoins des âmes du purgatoire sont aussi plus grands. Elles sont de plus en plus nombreuses, à mesure que les temps avancent et parce qu'aussi les chrétiens sont sensuels et égoïstes aujourd'hui. Ayez, comme St-Louis de Gonzague, l'habitude de renouveler chaque matin l'intention de gagner à faveur des âmes du purgatoire toutes les indulgences que vous pourrez. Appliquez-les comme vous l'entendez, soit aux plus délaissées, soit à celles qui souffrent le plus. Il y a bien des manières de les classer.

Un jour vous prierez pour les âmes des religieux, un autre jour pour les âmes de vos ancêtres etc. Ce ne sont là que des indications que je vous donne sans vouloir vous en faire une obligation. Enfin pour vous y engager beaucoup, vous avez intérêt à prier ainsi pour vos âmes car bien qu'il n'y ait rien de défini c'est une pieuse croyance que l'Église approuve du moins tacitement, que les âmes du purgatoire prient pour nous et qu'on peut les invoquer. Et pourquoi ne le pourrions-nous pas ?

-101-

Elles ne sont pas dans la gloire, mais dans la grâce, par conséquent dans la communion des Saints et de même qu'on peut invoquer des hommes qui vivent sur la terre et leur demander le secours de leurs prières, de même nous pouvons recourir aux âmes du purgatoire. Elles peuvent nous être très secourables ; si elles ne peuvent mériter pour elles, elles peuvent mériter pour nous. Obtenons leur intercession par le mystère de la croix. Je lisais dans les missions catholiques un passage concernant les contrées de l'Amérique du Sud en particulier le Pérou. Il y a là des populations abandonnées qui appellent, qui désirent l'instruction religieuse. Ah ! si nous étions nombreux. Soyons fidèles et nous serons nombreux ; soyons fidèles dans notre état de victimes, c'est-à-dire dans cette réserve de victimes où N. Seigneur prend les âmes qui sauvent les peuples. Aimez les austérités, aimez le jeûne. Obtenez-le de temps en temps comme une faveur ... Quand j'étais jeune étudiant, il me semblait si beau de jeûner, parce que c'est la mortification principale ; en effet quand on a mis un frein à la gourmandise on a dompté tous les sens. Que Dieu nous donne cet esprit sans lequel vous n'auriez pas l'esprit de l'Église qui est l'esprit de Jésus-Christ. St-Paul disait aux chrétiens « *Flens dico* », je vous le dis en pleurant il y a parmi vous des ennemis de la croix « *inimicos crucis Christi* ». Dans le monde il n'y a que deux sortes de personnes : les amis et les ennemis de J. C. ; il y a aussi dans chacun de nous deux rivaux : l'amour-propre et l'amour de Jésus. Entre ces deux rivaux il y a une lutte à mort et

c'est sur la croix que se livre le combat. Notre carrière est une carrière d'immolation. Aimons-la, ambitionnons-la comme les Saints l'ont ambitionnée.

(D. GRÉA. St Antoine)

Les saintes reliques

M. le Curé, nous disait ce matin que nous célébrions aujourd'hui la fête des corps des saints. Il nous faut bien entendre cette dévotion. Pourquoi ces reliques sont-elles si précieuses ? C'est parce que les ossements des fidèles qui y reposent, sont réputés des reliques de saints. L'Église ne les enterre dans une terre bénite que par présomption qu'ils sont ou qu'ils seront un jour des élus, et quand la présomption est contraire, quand un homme meurt dans l'acte de péché mortel, elle lui refuse cette sépulture.

Qu'est-ce que le corps ? qu'est-il dans les desseins de Dieu ? et qu'en a fait le péché et qu'en devons-nous faire ? Le corps de l'homme a été bâti par Dieu au commencement. En le bâtissant il prévoyait son Christ, il bâtissait par avance le temple de la divinité. Le péché, le démon s'est emparé de ce chef-d'œuvre des mains de Dieu. Il s'empare de son âme par l'orgueil, et il s'empare de son corps par la concupiscence, et il le perd par la mollesse, par le plaisir, par tous ses sens si beaux, si nobles dans le plan de Dieu. Cet œil, cette bouche, ce cœur, il le souille, alors Dieu lance contre lui la sentence de mort. Il le condamne à retourner dans la poussière d'où il avait été tiré. Quelle humiliation ! La mort a saisi ce corps si souple, elle a fermé ses yeux ; Soulevez ses paupières vous en serez effrayé, on l'emporte loin des regards, on le cache vite dans un tombeau et là que va-t-il se passer ? Les vers accourent de tous côtés ils flairent cette pâture qu'on leur apporte, ils se glissent à travers les fentes du dernier vêtement de la mort. La corruption s'empare de ce mets qu'ils dévorent : on n'ose pas

-102-

le découvrir, l'infection qui s'en exhale ferait fuir tout le monde. On n'ose soulever la pierre qui couvre Lazare. « *Domine iam foetet* » Il y a quatre jours qu'il est dans le tombeau. Il y a quatre jours il était vivant. N. S. lui rend la santé avec la vie. Voilà ce que le péché a fait du corps. Mais ce n'est pas tout. Il faut que le corps aille partager la peine du damné dans les enfers, il faut qu'il brûle en punition de ses crimes. Mais comment y a-t-il pu avoir des reliques ? C'est que N. S. a pris ce corps. « *Verbum caro factum est* ». Il l'a pris pour le relever. Comment ? qu'en a-t-il fait ? Voilà le corps du Christ, ce corps, beau, saint, pur, formé de la chair et du sang de la Vierge Immaculée. Il en fait le temple de sa divinité et l'instrument de ses œuvres. Ses mains se posent sur les malades et sur les épileptiques pour les guérir. Ses yeux se lèvent vers son Père dans ses supplications et s'abaissent vers nos misères pour les soulager : « *Videns Jesus turbam misertus est* ». Ses yeux répandent des larmes et laissent tomber aussi des larmes d'amour, amour de prédilection, lorsqu'il regarde St Pierre pour le convertir et le jeune homme pour l'appeler à l'état de perfection. Cette bouche dont il est dit : « *Jamais homme n'a parlé comme celui-ci* ». Ces mains qui vont être percées par le fer des clous et ces pieds fixés cruellement sur la croix ; voilà le corps de Jésus. Il en fait l'instrument des œuvres de Dieu et il en fait une victime qui expie.

Après cela que veut-il que nous fassions des nôtres ? Il nous donne le sien en nourriture. Quand nous prenons des aliments pour nourrir notre corps, ces aliments étant d'une nature inférieure à la nôtre se changent en notre propre substance. Ces aliments ce sont les substances des plantes et puis, comme une ignominie que le péché a infligée à l'homme, la chair, le cadavre des animaux ; je dis que c'est une ignominie, car au commencement il n'en était point ainsi. Dieu avait ordonné à Adam de se nourrir des fruits du paradis terrestre et après son péché, il lui avait dit : « *Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front, la terre ne te fournira que des épines et des ronces* ». Ce n'est qu'après le déluge lorsque le péché fut arrivé à son dernier degré et que notre nature se fût de plus en plus corrompre que l'on commença à se nourrir de chair.

Jésus veut être notre aliment, mais dans un sens tout contraire à celui des aliments terrestres. Au lieu de devenir notre substance, c'est nous qui devenons la sienne, il nous assimile à lui, il nous

donne sa vie, alors nous devenons ses membres et par suite les temples de la Divinité, les temples du Saint Esprit.

Alors que devons-nous faire de nos corps ? Trois choses qui nous imposent des devoirs de grande rigueur ; aussi Dieu se fera le vengeur de ceux qui pèchent contre leur corps, car il ne leur appartient plus.

D'abord nous devons en faire *des temples*. « Ne savez-vous pas que votre corps est le temple de l'Esprit Saint ? » A quel titre ? Au titre de membres de Jésus-Christ, parce que le corps de Jésus est un temple et que nous lui sommes unis. Aussi comme on prépare ce temple par le baptême, par la confirmation. Les cérémonies de la dédicace d'une église ne sont que le symbole de ce que l'on fait dans le temple de l'âme du chrétien.

Dans un temple on fait retentir la louange de Dieu ; nous devons être tout occupés de cet office. Dans un temple on offre des sacrifices. Notre cœur est un autel : le feu et le sacrifice n'y cessent jamais.

Ensuite nous devons faire de notre corps un *instrument*. S'il a accompli les œuvres d'iniquité, il est juste qu'il fasse des œuvres de justice. Nous devons faire de notre corps un instrument de travail, nous devons le fatiguer, appliquer nos yeux, notre bouche, nos mains. Il n'y a rien

-103-

d'odieux dans le travail ; notre corps est admirablement construit pour cela, par exemple, notre main quel instrument admirable !

Notre corps uni à celui de Jésus-Christ doit être *une victime*. On ne parle jamais de cela au peuple. Qu'est-ce que les Saints ? Les saints ce sont ceux qui ont crucifié leur chair avec ses convoitises. Nous devons prêcher la pénitence, mais nous devons commencer par la pratiquer. Nous avons perdu notre corps par une vie molle et sensuelle, nous devons le reconquérir par le travail et la pénitence, mais le plus souvent nous devons davantage. Le travail ne suffit pas pour crucifier notre chair, d'autant plus qu'on sait bien en diminuer les rigueurs. Il ne nous accable pas. Lorsque le travail est nécessité par la pauvreté, alors il est dur et pénible, mais notre vie à nous est-elle dure ? Nous sommes obligés doublement, triplement à la pénitence. Tous les Saints l'ont pratiquée parce qu'elle est la loi du salut. Ces reliques que nous vénérons sont des muscles qui ont été crucifiés.

Ainsi traitons nos corps comme les temples de Dieu avec respect, modestie, gravité. Evitons les « scurrilitates » dont parle St Paul, ces bouffonneries par trop indignes de religieux. Sanctifions-le et utilisons-le par le travail. Immolons-le par la pénitence afin d'être configurés à J. C. Si nous ne lui sommes point configurés dans la pénitence, nous ne le serons point dans la gloire.

Nous devons cela à l'Église. Nous lui devons la pénitence, le travail, la sanctification, autrement pourquoi occupons-nous la terre ? Nous ne sommes point ici pour être oisifs, mais pour être victimes pour le monde.

Demandons à la Ste Vierge qu'elle nous apprenne à traiter comme il faut ce temple de notre corps, à user comme il faut de cet instrument et, au pied de la croix, à unir notre sacrifice à celui de son divin Fils.

(D. GRÉA, Dim. 5 Nov. 1893 St Antoine.)

Saint André – La croix

La fête de St André, c'est la fête de la croix, considérée non point dans la personne de N. Seigneur, mais dans l'amour que nous devons rendre à Jésus-Christ par la croix et il y reste deux jours sans vouloir qu'on l'en descende. Voyez les transports d'amour de St André pour la croix « *Salve crux preciosa* ». Il la salue.

La Croix, c'est le saint. Nous sommes entrés en religion pour la rencontrer. C'est le rendez-vous que Jésus fait aux âmes de ses élus, c'est le lit nuptial, lit couvert de fleurs, c'est-à-dire de consolations, où nous contractons alliance avec Jésus.

On se figure que la croix n'est pas celle que nous avons. Quand on est éprouvé par les peines intérieures, on voudrait les peines extérieures ; quand on souffre physiquement on voudrait avoir les peines morales. Dans le fond notre nature répugne à toutes les croix.

Nous devons d'abord aimer les *croix intérieures*. Elles sont de toutes sortes, tristesses, langueurs de l'amour. On ne peut pas supporter une épreuve, une humiliation, une contradiction, bien plus le poids de nous-mêmes. On est quelquefois à soi-même un poids énorme. Nous avons été sur les épaules de N. Seigneur le poids de la croix ; il est juste que nous sentions quelquefois le poids de la sienne. N. Seigneur retire de temps en temps ses consolations sensibles ; il les réserve pour le ciel ; là, il nous les a promises « *Volo... ut gaudium vestrum sit plenum* ». Dès les commencements de la vie religieuse et dans les premiers

-104-

jours de notre considération, on éprouve ordinairement ces consolations, mais il les retire pour nous les redonner de temps en temps en récompense de notre persévérance.

On peut se décharger de ses croix par la dissipation. C'est bien mauvais. Les épreuves sont des choses à propos desquelles on peut dire à Dieu : « Seigneur tant que vous voudrez ; affligez-moi sans relâche ; ne me laissez pas même le temps d'avalier ma salive « *ut glutiam salivam meam* ». Les croix intérieures sont humiliantes, on s'en plaint, on voudrait se justifier. Certes, nous ne sommes pas si malheureux. Les consolations abondent : l'affection de nos pères, la sainte communion, l'Office ; il y a combien de pauvres gens dans le monde qui souffrent mille fois plus que nous et qui n'ont pas une seule des consolations que nous avons.

Il y a ensuite les croix du dehors : les maladies, les accidents ; une poutre nous tombe dessus et vous casse un membre ; voilà le bon Père Alexandre qui est pris par les rhumatismes sans pouvoir se remuer dans son lit : il faut embrasser toutes ces croix avec amour. Sachons aussi nous en imposer de volontaires. Aimez le jeûne : le jour où vous perdrez l'amour du jeûne, où vous serez comme le héron de la fable qui « vivait de régime et mangeait à son heure ». Vous serez bien malades comme religieux. Aimez le jeûne, vous qui êtes encore jeunes et à qui on ne permet pas encore de jeûner toutes les fois. Désirez toujours aller au-delà de ce qu'on vous accorde ... Mais j'ai des crampes d'estomac... J'ai faim... Le jeûne est fait pour cela. Vouloir jeûner et ne pas avoir faim, c'est ressembler à ce bonhomme qui s'en allait faire une retraite chez les Pères Jésuites. On lui demanda s'il ne voulait pas faire quelque pénitence pendant sa retraite : il répondit : « Volontiers ». Lesquelles ? discipline, haire, chaîne de fer ? Donnez-moi une chaîne de fer. Combien de temps faudra-t-il la porter – Selon que votre ferveur vous l'inspirera, une demi-heure. Le soir, on lui demanda des nouvelles de sa pénitence « Oh ! dit-il, c'est une pénitence que je ne trouve pas très austère. Je porterais bien cette chaîne toute la journée, seulement elle déchire ma chemise" Il avait mis les pointes en dehors. Nous sommes comme cela : nous voudrions jeûner en mettant les pointes en dehors, sans souffrir. Si vous ne pouvez jeûner, faites d'autres pénitence.

Le Pape St Grégoire VII, tout cassé par l'âge et les austérités, restait des matines entières sans s'asseoir. On croyait qu'il préférait être comme cela : c'était par mortification. Il y a tant de manières de se mortifier sans que personne n'y voie rien. Plus nous souffrirons, mieux ça ira. N. Seigneur inspire, dans ce siècle de sensualité, à des âmes généreuses l'idée de se faire victimes pour expier les péchés du monde. Il y a beaucoup de congrégations qui se fondent sous ces titres « Victimes du Sacré-Cœur, du St Sacrement ».

Nous sommes des victimes. L'état de victimes est un état perpétuel. On ne s'offre pas pour prendre plus tard sa retraite. Nous sommes des victimes jusqu'au dernier soupir. C'est facile à comprendre. Une victime, c'est une chose consacrée à Dieu. On ne peut pas la retirer de l'autel sans la profaner, sans la laïciser comme on dit aujourd'hui. Soyons comme St André ; soyons épris d'amour pour la croix.

N. Seigneur a voulu éprouver toutes ces immolations intérieures et extérieures ; au jardin des olives, il a voulu subir le dégoût, la langueur, l'ennui ; dans sa flagellation et son crucifiement il a

sanctifié toutes nos maladies et souffrances. Allons à son exemple. Accumulons souffrances sur souffrances : il saura bien nous en récompenser.

(D. GRÉA 30 Nov. 1893. St Antoine).

N. 14

OCTOBRE 1947

La VOIX du PÈRE
Bulletin des C. R. I. C.

La cléricature et les ordres mineurs

1° **Sur la Tonsure.** -. Aujourd'hui je veux vous parler des Ordres, puisque l'ordination approche ; ce sera agréable pour ceux qui ne les ont pas encore reçus et pour nous qui les avons reçus, ça nous remettra en mémoire des grâces et des bienfaits de Dieu.

Mes chers enfants, vous allez recevoir la *tonsure*, ce n'est pas un Ordre, mais *c'est la profession religieuse du clerc* ... Tous les clercs sont invités à la vie religieuse et ils y répondent le jour où ils reçoivent la tonsure, car de même que la vie religieuse c'est la perfection du baptême pour les laïques, de même elle est la perfection de la cléricature pour les clercs. On leur coupe les cheveux, c'est pour marquer qu'ils doivent renoncer aux superfluités du monde et embrasser l'esprit de pauvreté. Il semble que Notre-Seigneur et l'Église à sa suite aient surtout voulu inculquer aux clercs la pauvreté ; les Apôtres renoncèrent à tout « *Ecce nos reliquimus omnia* » et ceux qui veulent embrasser leur genre de vie, doivent à leur exemple renoncer à toutes les superfluités de la terre.

Pendant qu'on lui coupe les cheveux, le clerc dit avec l'Evêque : « *Dominus pars hæreditatis meæ et calicis mei, tu es qui restitues hæreditatem meam mihi.* » Il le récite avec l'Evêque parce que c'est sa profession religieuse qu'il prononce. Ces paroles sont tellement une profession religieuse que St Philippe de Néri les a adoptées comme formule de profession pour les religieuses qu'il a fondées. Le clerc proteste qu'il renonce à tout, que Dieu est son partage : « mais vous me rendrez, oh mon Dieu, les biens que je quitte, vous m'en donnerez le prix, vous me donnerez les biens éternels en échange. » · On revêt ensuite le clerc d'un *vêtement blanc, vêtement de lin*. Le lin est le vêtement de l'Église. Il lui a été donné, dit l'Apocalypse, de se revêtir d'un lin très pur. Ce vêtement blanc les fidèles le reçoivent au baptême, les clercs le reçoivent de nouveau le jour de leur ordination ; les chanoines réguliers le portent toujours. Dès lors le clerc appartient au for ecclésiastique ; le siècle n'a plus de droit sur lui, aussi les lois impies qui obligent les clercs au service militaire sont-elles un attentat au droit divin, aux immunités ecclésiastiques.

Voilà ce que c'est que la tonsure. En la recevant renouvez les sentiments que vous aviez le jour de votre prise d'habit ; la tonsure et la prise d'habit c'est la même chose ; la même cérémonie a lieu avec un caractère plus auguste et plus solennel, parce que c'est de l'Evêque que vous la recevez. Renoncez au monde et soyez de vrais clercs réguliers.

-106-

Il y a entre la cléricature et l'état religieux des relations très étroites. La cléricature appelle l'état religieux. Notre-Seigneur prêtre souverain et unique a voulu apparaître à perpétuité dans ses prêtres et dans ses clercs qui sont les magistrats du peuple chrétien, chargés de porter Jésus-Christ aux fidèles. Il résulte de là pour celui qui va recevoir les Ordres une obligation à la sainteté. Les Ordres ne sanctifient pas par eux-mêmes, mais ils exigent la sainteté ; Il faut être saint pour les recevoir ; il est vrai que Dieu accompagne toujours ses dons de grâces particulières qui nous aident à bien remplir les fonctions auxquelles il nous appelle, mais néanmoins il faut être saint pour recevoir les Ordres.

En vertu des Ordres nous devons nous présenter devant Dieu pour lui offrir les prières, les sacrifices, les hommages des hommes et pour apporter aux hommes les bénédictions et les grâces de Dieu. Une telle vocation demande la sainteté. Si l'on est indigne et révolté quand on voit les charges publiques occupées par des personnages incapables ou indignes, à combien plus fort raison est-on

indigné à la vue d'un prêtre qui s'acquitte de ses fonctions saintes sans être un saint. Le sacerdoce emporte la sainteté ; or la profession de la sainteté c'est l'état religieux. L'état religieux a commencé dans les apôtres et s'est continué dans leurs successeurs pendant de longs siècles. Si dans la suite l'Église l'a laissé fléchir, elle l'exige encore, du moins partiellement de ceux qui sont plus élevés dans la sainte hiérarchie; c'est ainsi qu'elle exige la chasteté à partir du sous-diaconat ; aux prêtres elle ordonne une certaine obéissance à l'Evêque, elle leur demande une certaine pauvreté en leur interdisant le luxe, elle leur impose certaines obligations de vie religieuse comme le bréviaire, l'uniformité dans l'habillement, une règle de vie; elle leur interdit des choses permises aux laïcs avec plus ou moins de sévérité selon qu'ils sont plus ou moins avancés dans les Ordres. Il y a des fléchissements ; ainsi en Orient, la chasteté a cédé dans le ministère de l'autel. En Amérique on ne porte pas l'habit ecclésiastique ; ce n'est pas un bien, le mieux c'est de ne pas descendre mais de monter, et le désir de l'Église c'est que tous ses ministres embrassent la perfection évangélique. Tous les anciens canons appellent les clercs à cette perfection puisqu'elle est de *l'essence des fonctions cléricales* ; elle est de *l'exigence de l'Ordre* comme l'on parle en philosophie.

Expliquons donc les saints ordres que vous allez recevoir. Je ne vous parle pas du sacerdoce puisque dans cette ordination il n'y a que des ministres. Il n'y a que deux ordres : le sacerdoce et le ministère qui lui est adjoint. Examinons le ministère et commençons si vous le voulez par le dernier degré.

On vous appelle à la cléricature en vous coupant les cheveux et en vous revêtant du surplis. Les Chanoines Réguliers sont clercs essentiellement. S'ils sont appelés à la perfection, c'est en tant que clercs ; s'ils pratiquent la vie religieuse, ce n'est point seulement pour leur besoin personnel, mais pour le service de l'Église. Leur Ordre, n'est point un Ordre particulier, c'est un Ordre hiérarchique, qui appartient nécessairement à la hiérarchie.

Je n'insiste pas sur la signification du surplis, je vous en ai déjà parlé assez souvent. La cléricature n'est pas un Ordre mais un état qui convient à tous ceux qui sont dans la hiérarchie. Autrefois on

-107-

n'entrait jamais dans la cléricature sans recevoir un Ordre en même temps. Aujourd'hui on laisse un grand intervalle entre la réception de la tonsure et celle des Ordres mineurs que l'on reçoit alors tous à la fois. On ne comprend plus les choses, on ne voit dans les Ordres qu'une marche en avant dans les années du séminaire.

Le peuple à plus forte raison en-a-t-il perdu le sens. Aussi dans mon pays on emploie de singulières expressions pour désigner les Ordres. Pour dire qu'on a la soutane, on dit qu'on est *habillé* ; pour dire qu'on a reçu les Ordres moindres, on *est minoré* ; pour dire qu'on a le sous-diaconat, on *est lié*, car le sous-diacre ne peut plus se marier et est tenu à la récitation du bréviaire ; pour dire qu'on est prêtre, *on a la messe*. Voilà comment on nomme les Ordres dans mon pays. Quant au diaconat, on ne sait pas même qu'il existe ...

Autrefois on ne recevait jamais la tonsure seule, on donnait toujours un Ordre avec ; on ne pouvait pas être clerc sans avoir un Ordre, pas plus qu'on ne peut être officier sans avoir de grade. Les Ordres mineurs sont un démembrement de l'ancien Ordre du diaconat. En instituant le diaconat, le St Esprit a institué tous les Ordres inférieurs. Il y a des théologiens qui pensent qu'en recevant ces Ordres mineurs, on ne reçoit pas le sacrement de l'Ordre ; cette opinion me paraît fautive car l'Église avait le droit de les établir, en puisant dans le trésor du diaconat.

(D. GRÉA 17 Sept. 1893. St-Antoine).

2 ° **sur l'ordre de portier.** - Le premier des Ordres mineurs, c'est l'*Ordre de PORTIER*. Remarquez que chaque Ordre est accompagné d'une grâce particulière. Le portier reçoit les clefs, ferme les portes et sonne les cloches. Tout cela, ce sont des dons sans repentance qui ne se perdent pas quand on avance dans la hiérarchie ; aussi ai-je toujours été édifié, quand je voyais des prêtres sonner eux-mêmes leurs cloches, balayer leur église etc.... puisqu'ils exerçaient, en faisant ces

fonctions, leur Ordre de portier qu'ils ont toujours. Par les clefs, le portier reçoit la garde de tous ce qui est contenu sous les clefs : les choses saintes, les vases sacrés et surtout ce qu'il y a de plus sacré, la garde de l'Eucharistie ; c'est le portier qui a les clefs du tabernacle et de l'Église ; c'est à lui d'ouvrir, de fermer les portes et par conséquent d'exclure les infidèles et d'ouvrir aux fidèles. C'est à lui de sonner les cloches. A son Ordination, on devait lui mettre entre les mains la corde des cloches de l'église et non pas lui faire sonner une petite sonnette quelconque.

Et que signifie tout cela ? Les clefs signifient la fidélité avec laquelle il doit garder le temple et surtout un autre temple, le temple de son âme, l'attention qu'il doit avoir pour ne pas scandaliser les fidèles et pour conserver en lui-même les grâces de Dieu.

La garde des portes signifie le discernement des esprits. Les cloches lui indiquent le discernement des temps, car les cloches nous marquent les temps de joie et d'actions de grâce, les temps de pénitence et de tristesse, les temps de combats et de paix.

Quelle sublimité dans cet Ordre. Voyez quel respect on avait autrefois pour les cloches. A Metz, pour la nuit de Noël la grande custode

- 108-

du chapitre, venait au clocher avec ses « adjutores » en habit de chœur; là, après avoir chanté l'antienne « Hodie Christus natus est » il sonnait le premier la grosse cloche et les autres sonnaient après lui.

Comme c'est triste de voir maintenant les cloches abandonnées à des gens quelconques, à des ivrognes mêmes. Rien d'étonnant si le gouvernement a voulu les laïciser et donner aux maires de chaque commune le droit de les faire servir aux réjouissances profanes. Si on avait toujours traité les cloches avec tout le respect qu'elles méritent (car elles sont des vases sacrés), si elles avaient toujours été sonnées par un clerc en surplis, les impies n'auraient pas osé mettre la main dessus ; ils auraient été retenus par le respect de ces choses saintes. C'est à nous à rétablir tout cela dans l'ordre primitif. Acquittons-nous en avec grand soin quand nous sommes dans les paroisses.

L'Ordre de portier renferme trois fonctions auxquelles correspondent trois grâces, car ce qui se fait dans le temple visible, n'est que le reflet, la reproduction sensible de ce qui se passe dans l'âme, temple invisible qui se construit invisiblement dans le temps et qui apparaîtra un jour dans les splendeurs de l'éternité. Ces trois fonctions sont : les clefs : le pouvoir d'ouvrir et de fermer ; les cloches : le pouvoir d'annoncer les temps d'assemblée et la charge de garder.

On lui confie les clés comme au gardien. C'est à lui de convoquer les fidèles aux assemblées, d'ouvrir aux dignes et de fermer à ceux qui sont indignes de faire partie de l'Église, les excommuniés, puis de garder le trésor de l'Église, les vases sacrés et Celui qui sanctifie les vases, Celui par qui l'autel est saint et divin.

A ces trois fonctions répondent trois grâces : au pouvoir des clés répond le discernement des esprits « *ut aperiatur Christo et claudatur diabolo* ». Le Cœur est une porte qui est à la disposition du libre arbitre, on peut l'ouvrir et on peut la fermer, il y a des cœurs dont la porte est toujours ouverte ce sont les âmes dissipées ; tout y entre, le bien peut y pénétrer, mais comme Jésus n'aime pas la foule, le démon s'y introduit ; fermez au diable et ouvrez au Christ. C'est une grande grâce que le discernement des esprits. Les esprits de ténèbres se déguisent toujours ; ils ne présentent jamais ce qu'il y a d'horrible et de révoltant dans le péché ; aux âmes grossières ils présentent l'attrait du plaisir, à d'autres un bien ; ils portaient des solitaires d'Égypte à faire des austérités effrayantes qui les jetaient dans l'impuissance et le relâchement. Eh bien, fermez au diable et ouvrez au Christ lors même qu'ils se présente avec l'aspect des langueurs et des tristesses. Il pèse de temps en temps sur l'âme comme il pesait sur les épaules de St Christophe. Eh bien, ouvrons-lui malgré cela et sachons accepter et embrasser la croix parce que Jésus y est attaché.

Pour le religieux, le discernement des esprits est bien facile ; il n'a qu'à se laisser conduire. Quand le religieux reçoit d'autres personnes des directions qui le détournent des directions de ses supérieurs et l'engagent à se conduire lui-même, il peut être sûr que c'est le démon qui lui parle, faites attention, Eve avait des directions positives de Dieu, « *si vous mangez du fruit de cet arbre vous*

mourrez ; » malgré cela elle écoute le démon ; c'est ce que fait le religieux toutes les fois qu'il reçoit des règles de conduite qui n'ont pas la sanction de l'obéissance.

La première grâce c'est donc le discernement des esprits, la seconde, c'est le discernement des temps : « *tempus lactandi et tempus flendi,*

-109-

tempus solvendi et tempus dissolvendi », puis enfin la troisième grâce que confère l'Ordre de portier, c'est la fidélité à garder le trésor de la grâce : Jésus-Christ qui vient nous visiter dans la Sainte Eucharistie, le Saint Esprit. Soyez fidèles aux grâces que Dieu vous fait, n'en laissez point perdre, ne vous dissipez pas.

Voilà l'ordre de portier. Comme il est grand, comme il est sublime de mystère et de grâce. Rappelons-nous ces grâces, nous qui sommes prêtres, diacres, ou sous-diacres, car nous avons reçu cet ordre et nous le garderons pour l'éternité.

Considérez aussi cet ordre dans la Sainte Vierge ; elle avait le discernement des esprits. Quand l'ange est venu la saluer, avant de répondre son fiat, comme elle examine, comme elle se demande quel est celui qui parle ainsi, Elle avait aussi le discernement des temps : aux noces de Cana elle savait que le temps de Notre-Seigneur n'était pas encore venu, cependant Elle lui demande un miracle ; puis comme Elle a été fidèle, fidèle à garder la grâce, à garder Jésus, Elle nous garde nous-mêmes.

Considérez aussi cet ordre dans Celui qui l'a institué, dans Jésus qui, prêtre-souverain et ministre de Dieu garde en Lui tout le sacerdoce et tout le ministère, il l'a exercé lorsqu'il a chassé les vendeurs du temple. Il est la porte. Il a sur l'épaule la clé de David qui ouvre et personne ne ferme, qui ferme et personne n'ouvre. La clé c'est la croix qui ouvre le ciel aux élus et qui la ferme aux réprouvés, c'est la croix qui jugera les réprouvés et qui les condamnera.

3 ° **sur l'ordre** de « **lecteur** ». - Après l'Ordre de portier, dont je vous parlais hier, il y a l'Ordre de LECTEUR. Remarquez que Dieu qui dirige l'Église par son Saint Esprit n'a pas voulu exclure même l'âge le plus tendre de cet Ordre-là. Le Lectorat est particulièrement l'Ordre que l'on donnait aux petits enfants dès les premiers temps de l'Église. Nous avons des textes indiquant que des enfants de 6 ans étaient lecteurs. On prenait ordinairement des enfants ou des adultes au sortir de leur baptême. St Martin reçut l'Ordre d'exorciste aussitôt après son baptême, et malgré son âge et sa qualité il prenait rang avec les jeunes enfants de l'école des clercs. On s'étonne quelquefois que l'Église ait pu admettre aux Ordres de si jeunes enfants ; il n'y a rien là d'étrange ; le Saint Esprit proportionne ses grâces et donne une maturité correspondante aux Ordres que l'on reçoit. Si l'Église prenait ces enfants, c'est qu'ils étaient innocents et qu'ils avaient pour la plupart conservé la pureté de leur baptême.

Il y a trois choses à considérer dans cet Ordre : premièrement, la fonction de lire ; deuxièmement, ils sont sur un lieu élevé pour lire ; troisièmement, conséquence de la parole de Dieu, le pouvoir de bénir.

La fonction de LIRE : Le lecteur lit la parole de Dieu, mais chacun peut le faire, oui, mais autre chose est de lire la parole de Dieu en son particulier, autre chose est de la recevoir du Lecteur de l'Église. Le Lecteur est député de Dieu, il est l'organe de Dieu, la bouche de Dieu et comme il parle à la place de Dieu, sa parole a une efficacité que n'a pas la parole humaine ; aussi a-t-elle produit de grands effets. C'est en entendant la parole de Dieu dans l'église que Saint Antoine a renoncé au monde pour se vouer à la solitude ; la même chose est arrivée à Saint François d'Assise. Il faut conclure de là que le Lecteur tient la

-110-

place de Dieu et que la parole de Dieu passant par ses lèvres a une efficacité qu'elle n'a pas, lorsqu'on la lit dans son cabinet.

Quelle sainteté convient au Lecteur. Comme il doit veiller sur ses lèvres. Isaïe disait : Comment pourrai-je annoncer ce que vous me dites, Seigneur, mes lèvres ne sont pas pures ». Alors un archange prenant un charbon ardent, vint le lui appliquer sur les lèvres pour les purifier. Gardons-

nous de toute parole mauvaise, parole d'orgueil, de vanité et même de toute parole bouffonne ; elles sont indignes de passer par une bouche consacrée par la parole de Dieu. Est-ce qu'une fontaine peut donner en même temps une eau douce et une eau amère ? de même une bouche ne peut pas prononcer des paroles saintes et des paroles souillées.

Le Lecteur doit être sur un lieu élevé, sur l'ambon, le jubé ; les leçons autrefois se lisaient sur un lieu éminent ; cela marque que le Lecteur doit être dans un degré élevé de vertu ; comme il monte extérieurement les degrés de l'ambon, il doit aussi monter intérieurement les degrés de la vertu ; comme il domine par la hauteur, il doit aussi dominer par la vertu. Voilà pourquoi on prenait pour remplir cet office de jeunes enfants qui avaient gardé l'innocence de leur baptême, ou des adultes au sortir de la fontaine baptismale. St Cyprien raconte qu'il a ordonné lecteur un homme qui avait subi le martyre, parce que, dit-il, il est digne que celui qui a confessé la foi devant les païens, prêche la parole de Dieu sur l'ambon à l'assemblée des fidèles.

Le Lectorat est une vocation, aussi est-ce mon désir et l'esprit de notre institut qu'il y ait toujours des lecteurs parmi nous ; mais c'est difficile actuellement ; nous ne sommes pas dans une ville épiscopale, nous sommes obligés de profiter du passage d'un Evêque étranger pour faire des ordinations ; mais ne regardez pas comme une faveur de recevoir tous les Ordres à la fois, surtout *n'employez pas ce mot barbare* et indigne de *minoré*, on n'est pas minoré ; être minoré ce n'est pas un Ordre, on a les Ordres inférieurs, on est portier, lecteur, acolyte, mais on n'est pas minoré. L'esprit de l'Église est que les clercs reçoivent ces Ordres successivement ...

Enfin le Lecteur bénit le pain et les fruits nouveaux : bénir c'est par une parole opérer un effet surnaturel, bénir est une action divine. Toute parole divine est une bénédiction. Dieu opère en parlant, sa parole est efficace : « *dixit et facta sunt* ».

On peut distinguer trois degrés dans la bénédiction. Il y a d'abord la bénédiction inférieure, celle qui est accordée au lecteur. C'est la bénédiction qui appelle une grâce sur l'usage des choses sans la faire passer de l'état commun et profane dans la réserve des choses sacrées ; c'est la bénédiction que l'on donne à table avant le repas ; le pain que l'on bénit ainsi n'est pas du pain béni et en le donnant à un chien on ne commet point de profanation.

La deuxième bénédiction est la bénédiction sacerdotale, celle qui fait sortir les choses de l'état profane et les fait passer au rang de choses sacrées. Quand je bénis une fontaine, l'eau de cette fontaine reste profane, mais si je bénis de l'eau à l'église, elle est sacrée, on ne peut pas s'en servir pour laver ; de même pour le pain ; il est béni et il n'est plus profane.

Enfin au-dessus de celle-là, il y a la bénédiction suprême et parfaite, *l'eulogie* dans le sens le plus complet du mot ; c'est la bénédiction

-111-

qui fait non seulement passer les choses de l'état commun à l'état sacré, mais qui change même la substance des objets pour leur substituer la substance du Corps et du Sang de Notre Seigneur : c'est la *consécration*.

Voyez comme cet Ordre est grand et comme vous devez être humbles. Par vous-mêmes vous n'êtes rien, c'est Dieu qui opère tout par vous, vous n'êtes que ses organes ; soyez humbles et tenez-vous dans un haut degré de vertu afin de lui être agréable.

(D. GRÉA, 18 Sept. 1893 St Antoine)

4 ° **sur l'ordre d'exorciste.** - Ensuite vient l'Ordre d'EXORCISTE. Cet Ordre reçoit un pouvoir, celui d'imposer les mains sur les énergumènes. Ils sont appelés par le Pontifical des empereurs spirituels, « *imperatores spirituales* » ; c'est qu'en effet ils ont un grand pouvoir sur les démons ; les juifs s'étonnaient de la puissance de Notre Seigneur sur les démons : or l'exorciste reçoit cette puissance par son ordination ; mais le Pontifical l'avertit d'une chose : ne laissez pas dominer en vous le démon ; faites attention. Prenez garde. Voyez quelle sainteté demande la cléricature. Quelle victoire pour le démon quand il peut faire tomber en son pouvoir un exorciste, quand il peut faire tomber celui qui avait mission de le chasser.

L'Exorciste est appelé médecin spirituel : « *medicus spiritualis* », c'est qu'en effet il a le pouvoir de lier le démon, il peut le chasser. Il est semblable à l'Archange Raphaël qui lia le démon dans la haute Ethiopie. L'Exorciste peut lier le démon non seulement dans les chrétiens mais aussi dans les catéchumènes ; en tant qu'exorcistes nous pouvons tout sur lui.

5° **sur l'ordre d'acolyte.** - Enfin le dernier des Ordres mineurs est l'Ordre d'ACOLYTE. Là il y a trois choses à remarquer : premièrement c'est à l'acolyte de *préparer la matière du sacrifice*, cette eau qui représente les gémissements de l'humanité et, qui va être joint au vin dans lequel elle sera transubstanciée au sang de Jésus-Christ. Cette eau qui figure la pénitence et les bonnes larmes des peuples, qui va être mêlée au sacrifice de Jésus-Christ. L'acolyte reçoit donc cela.

Ensuite on lui met entre les mains *le flambeau* mais il lui est recommandé qu'en même temps qu'il élève ce flambeau matériel pour accompagner le Saint Sacrement ou les Saints Evangiles, il doit lui-même être un *flambeau spirituel* aux yeux de tous les peuples. Enfin l'acolyte reçoit aussi le *ministère de l'encens* ; ce ministère est réellement une participation aux Ordres supérieurs, car en effet le ministère de l'encens n'est dû qu'au prêtre et au diacre, et cependant on le fait passer par quelque participation du diacre à l'acolyte ; le prêtre encense l'autel, puis il passe l'encensoir au diacre pour encenser les ministres sacrés, puis du diacre il passe à l'acolyte qui achève l'encensement. Mais cependant il y a une différence à observer : le prêtre seul encense les choses saintes, et quand aux personnes elles sont encensées par les ministres ; il y a néanmoins une exception : c'est quand le prêtre élève la sainte Hostie à la messe ; le diacre et le sous-diacre étant occupés ailleurs, c'est l'acolyte qui fait l'encensement.

Mais *qu'est-ce que l'encens* ? On voit dans l'apocalypse qu'un ange se tenait debout près de l'autel, tenant à la main un encensoir d'or ; et

-112-

qu'en fit-il ? Il prit du feu sur l'autel et répandit par-dessus des parfums qui sont *les prières des Saints*. Voilà le modèle de l'acolyte. L'ange prend du feu sur l'autel, l'acolyte aussi doit allumer l'encensoir de son cœur avec le feu de l'autel ; pendant qu'au dehors il tient un encensoir bien allumé, il doit avoir aussi en dedans un encensoir bien allumé. Mais qu'il n'y mette pas un feu étranger. Vous savez comment dans l'ancienne loi, Dieu punit Corée, Dathan et Abiron qui avaient mis dans leur encensoir un feu étranger : la terre s'entrouvrit et les engloutit. Dieu voulait montrer par-là quelle sainteté il réclame de ses ministres. Or, si dans un sacrifice qui n'était que figuratif Dieu infligea extérieurement une punition rigoureuse à ceux qui étaient allés contre ses ordres, soyez sûrs qu'il est encore plus jaloux : de la sainteté de ses ministres dans un sacrifice qui n'est plus figuratif ; si Dieu ne punit plus extérieurement comme autrefois, croyez bien que les châtiments qui seront réservés à l'enfer n'en seront que plus terribles. Faites donc attention de ne pas mettre un feu étranger dans votre encensoir. Mais en quoi consiste ce feu étranger ? c'est le feu des passions mauvaises qui est contraire au feu véritable de l'âme ; c'est le feu de la colère, c'est le feu de l'orgueil, c'est le feu de la luxure, c'est le feu de la gourmandise : tout cela est un feu étranger. Il ne faut pas en mettre dans vos cœurs ; faites attention. Mais au contraire mettez du feu pris sur l'autel. Voyez-vous ces charbons ardents qu'un ange prend sur l'autel pour en purifier les lèvres du prophète Isaïe. C'est le feu spirituel, ce feu pris sur l'autel qui doit brûler dans le cœur de l'acolyte et sur ce feu doit brûler cultuellement un encens saint ; il faut que le cœur de l'acolyte soit parfumé par l'encens d'une oraison continuelle qui est la prière des Saints. Ainsi soit-il.

Chronique :

Nominations faites par le R.me p. Royon
(par ordre alphabétique)

Révérands Pères :

- Alister Laurence, vicaire à Eyping.
 - Barrière Pierre, vicaire à St Vincent.
 - Bellier Jean, professeur au Petit Séminaire d'Avignon.
 - Champagne Emile, vicaire à N. D. de Lourdes, Canada.
 - Chuard Stanislas, aumônier à St-Jean de Dieu.
 - Chuteau Pierre, 2e père maître des enfants à l'Ecluse.
 - Clerc André, professeur au Petit Séminaire d'Avignon.
 - Contreras Vicente, vicaire à Jauja.
 - Cormak Martin, professeur à l'Ecluse.
 - De la Celle Jacques, vicaire aux Carmes.
 - Fontaine Gaston, vicaire à St Ouen.
 - Hardouin Duparc Amédée, Supérieur au Grand Séminaire de Gap.
 - Molin, Théophile vicaire à Sault.
 - Papillon Bernard, 1er père maître des enfants à l'Ecluse.
 - Perruquet Henri, Supérieur à N. D. du Laus.
 - Pidoux Paul, économiste au Grand Séminaire de Gap.
 - Robert Constant, prieur à St Joseph de l'Ecluse.
 - Rigaud Jean, Curé aux Carmes.
 - Cordillet Pierre, professeur au Petit Séminaire d'Avignon.
- Fr. Sauvée Pierre-Marie avant Cordillet, Supérieur à Fougères.

N. 15

OCTOBRE 1947.

La VOIX du PÈRE
Bulletin d es C. R. I. C.

Les ordres sacrés

1° Sur le Sous-Diaconat. – Mes chers enfants, nous en sommes maintenant au Sous-Diaconat. Quelles sont les fonctions du sous-diacre ? Vous en trouverez trois. Je ne parle pas ici du *chant de l'épître*, qui est réservé au sous-diacre, car l'épître n'est qu'une leçon et le lecteur a le pouvoir de la lire, et même dans l'Église latine, le lecteur peut aussi lire l'Évangile. En Orient au contraire, il n'y a que l'Évêque qui lise l'Évangile. Dans l'Église de Milan, c'est un diacre qui lit l'Épître, tout cela est une question de cérémonial qui diffère selon les lieux et non une question d'Ordre.

La première fonction du sous-diacre c'est d'avoir soin des *linges de l'autel* ; aussi le pontifical l'avertit de laver les pales et les corporaux, il l'avertit aussi de bien distinguer entre la nappe de l'autel et le corporal ; c'est qu'en effet, autrefois, quand tous les prêtres communiaient on étendait sur l'autel un corporal aussi grand que la nappe et qu'on repliait ensuite sur les saintes espèces ; l'Évêque avertit le sous-diacre de distinguer entre la nappe et le corporal parce que celui-ci a un caractère et une consécration beaucoup plus haute que la nappe.

Par suite de cette fonction, le sous-diacre doit imiter la très sainte Vierge et les anges ; il doit considérer la Sainte Vierge à Bethléem, avec quels soins elle entourait Jésus de langes « *pannis eum involvit* » nous dit le Saint Évangile ; il doit considérer aussi les anges à la résurrection de Notre Seigneur, quand ils placèrent avec tant de respect le linceul que Jésus avait laissé dans le tombeau, comme le marque si bien l'Évangile.

La deuxième fonction du sous-diacre, c'est de *mettre l'eau dans le calice*. Cette eau que signifie-t-elle ? Saint Cyprien nous en donne le mystère ; elle signifie l'immolation du peuple chrétien jointe au sacrifice de Notre-Seigneur ; c'est nous qui apportons cette eau au Saint Sacrifice, cette eau de la pénitence, ces larmes de l'humanité. Voyez donc ce qu'on apporte à l'autel : on y apporte

d'abord le pain, cet aliment qui fut donné à Adam après sa chute ; on y apporte ensuite le vin, qui fut accordé comme une consolation au genre humain après le déluge ; enfin, on y apporte l'eau, cette eau même du déluge : voilà ce qu'on apporte à l'autel. Et aussi, de même que l'eau et le sang jaillirent du côté de Notre-Seigneur lorsqu'il était sur la croix, de même, disent les Pères dans le sacrifice non sanglant de la messe, l'eau et le sang doivent être mêlés ; voilà pourquoi le sous-diacre apporte l'eau qui est la part du peuple.

-114-

Enfin une troisième fonction du sous-diacre c'est *d'être préposé à la louange divine* ; la schola cantorum était en partie composée de sous-diacres et le préchantre dans ses attributions est réputé sous-diacre. Voilà pourquoi, comme le sous-diacre chante au nom du peuple il convient bien que ce soit lui qui apporte au Saint Sacrifice la part du peuple. Aussi, dans l'Église romaine, c'était le préchantre qui, en tant que le premier des sous-diacres, apportait l'eau dans le calice. Voilà les fonctions du sous-diacre, vous voyez comme ces fonctions sont angéliques : régler le chant, présider au chant comme les anges supérieurs président dans le ciel au chant des divers chœurs des anges.

Je ne parle pas ici des obligations du sous-diacre, obligation au célibat, obligation à la chasteté perpétuelle ; Je n'insiste pas là-dessus, car cela ne rentre pas dans l'Ordre même, ce n'est qu'une obligation qu'exige la grande sainteté de cet Ordre. Pour nous surtout, mes chers fils, qui avons déjà fait notre vœu de chasteté, cela doit nous rappeler la grande sainteté que l'Église réclame de ses ministres.

(D. GRÉA, 19 Déc. 1895. St Antoine)

2 ° Sur l'Ordre du Diaconat. – Enfin, au-dessus de tous les Ordres précédents se trouve le Diaconat. Comme je vous l'ai déjà dit, il renferme en lui tous les autres, parce que tous les autres n'en sont qu'un découlement, qu'une participation. Que fait le Diacre ? ou plutôt qu'est-ce que le Diacre ? il est « *amicus sponsi qui stat et audit et gaudio gaudet propter vocem sponsi* », il est l'ami de l'époux qui se tient debout et qui écoute et qui se réjouit à cause de la voix de l'époux. Le Diacre n'offre pas le sacrifice, ce n'est pas lui qui sacrifie, mais c'est par le prêtre que Jésus s'offre en sacrifice, que Jésus parle au peuple ; le Diacre est le témoin des mystères ; il se tient debout près du prêtre, « *amicus sponsi qui stat* » ; aussi le Diacre n'avait pas autrefois de siège dans l'assemblée, les sièges étaient réservés pour les prêtres ; le Diacre est debout, ses yeux contemplent les mystères et ses oreilles entendent les saintes paroles de la consécration. Le Diacre est appelé par les anciens *l'œil du prêtre et la main du prêtre*. Voyez comme son ministère est un ministère tout angélique ; de même que les anges, tout en étant occupés dans le monde, voient continuellement la face du Père, ainsi le Diacre voit en face les mystères et est occupé en même temps à la vie active de l'Église : le Diacre est le ministre de l'Évêque aussi bien que du prêtre, car le prêtre reçoit tout de l'Évêque et par conséquent tout ce qu'a le prêtre, l'Évêque l'a aussi ; il *est la main du prêtre*, il va vers les fidèles au nom du prêtre, c'est lui qui est chargé de la police de l'Église ; de plus c'est l'archidiacon qui demandait autrefois le témoignage du peuple pour l'élection du prêtre : Un tel est-il digne du sacerdoce ? et il portait ensuite ce témoignage à l'Évêque. Le Diacre est aussi *l'œil du prêtre* : il voit Dieu, il le contemple dans ses mystères et en même temps il voit nos faiblesses et nos misères ; comme les anges contemplent sans cesse la face du Père et voient en même temps nos misères sans se rebuter ; ainsi doit-il en être du Diacre ;

- 115-

Tout dans le ministère du Diacre ressemble au ministère des anges ; ainsi le nombre des diacres est-il le nombre angélique, le nombre sept.

Mais quelles doivent être les vertus du Diacre ? Voyez ce que dit le Pontifical en s'adressant au Diacre : « *Cogitate Beatum Stephanum* ». Pensez au Bienheureux Etienne, regardez ce modèle de votre Ordre, ce modèle établi par Saint Pierre lui-même. Et que voyez-vous en lui ? Comment le voyez-vous ? « *Plenum gratia et Spiritu Sancto* » plein de l'Esprit Saint, oui, il faut dans ce saint ministère l'esprit de foi, et sans cela on est dans un grand péril. Prenez garde, mes chers fils, prenez

garde de ne pas vous familiariser avec les saints mystères. Je dis cela pour mes frères les Prêtres, aussi bien que pour mes frères les Diacres. Prenez garde. Autrefois quand un Evêque écrivait à un diacre il écrivait toujours à son « *condiaconus* » montrant par là qu'il se souvenait d'avoir reçu lui-même cet Ordre. Donc « *plenum Spiritu Sancto* » ; mais voyez aussi ce qu'ajoute le Pontifical : « *Et præcipua castitate* », rempli de l'Esprit Saint et d'une grande chasteté. C'est ainsi que doit se distinguer le Diacre ; à l'exemple des anges, il doit, être rempli d'une grande pureté. Voyez Saint Etienne : à cause de cette vertu, ses ennemis croyaient voir devant eux le visage d'un ange. « *Intuebant faciem ejus tanquam faciem angeli* », Il faut aussi que l'âme du Diacre soit une âme toute angélique.

Mais cela peut-il arriver, en nous qui ne sommes que boue et misère ? Oui cela peut arriver, et c'est Dieu qui opère ce miracle ; « *De stercore erigens pauperem* » ; il prend ce pauvre, cet homme pécheur, il le relève de dessus son fumier et il en fait un ange par sa grâce. C'est ainsi qu'il vous a appelés à cet Ordre sublime du diaconat ; pensez donc à votre modèle le Bienheureux Etienne, « *Cogitate Beatum Stephanum* ». Regardez-le comme un ange et imitez-le, voyez donc. Ses ennemis eux-mêmes sont obligés de voir en lui cette beauté angélique ; ils peuvent bien s'élever contre lui, ils grincent des dents contre lui : « *stridebant dentibus suis contra eum* », ils le font mourir à coups de pierres, mais ils ne peuvent se méprendre sur sa vertu, ils ne peuvent s'empêcher de voir en lui un ange : « *viderunt faciem ejus tamquam faciem angeli* ».

Mes chers fils, nous sommes tous diacres (je parle ici aux prêtres et aux diacres) ; Qu'il y ait donc en nous un tel rapport entre la vertu angélique et notre condition que nos persécuteurs eux-mêmes ne puissent s'y méprendre. Voilà ce que j'avais à vous dire sur le diaconat ; je ne reviendrai pas sur la prêtrise, j'en ai parlé suffisamment et plus tard dans nos conférences particulières après l'ordination, je traiterai ce sujet tout au long. Mais, que fait Notre-Seigneur dans cette ordination ; auparavant je voudrais vous dire un mot sur la très Sainte Vierge. Mes chers fils, Marie est le modèle de tous les hommes, elle a été associée de si près au grand mystère de la rédemption. Elle remplit les fonctions de prêtre lorsqu'elle offre son divin fils sur l'autel de la croix ; elle est alors la reine et la mère des prêtres, elle remplit les fonctions du diacre quand elle se tient debout au pied de la croix assistant Jésus dans son sacrifice ; voyez-la aussi portant au monde la vraie lumière ; elle est alors la reine et la mère des acolytes, voyez la écrasant de son pied virginal la tête du serpent et devenant ainsi la reine et la mère des exorcistes ; voyez là donnant au monde le Verbe de Dieu,

-116-

la parole substantielle du Père et elle est ainsi la reine et la mère des lecteurs ; enfin voyez-la étant la porte du ciel, en nous ouvrant la porte du ciel, comme nous le disons dans le petit office : « *cæli recludis cardines* » et ainsi elle est la reine et la mère des portiers.

Mais qu'est-ce que Dieu va faire dans cette ordination ? Il va écrire en vous un caractère. Un sacrement, c'est une écriture de Dieu en nous. Dieu a écrit en nous, à notre baptême, l'inscription de la Sainte Trinité et cette inscription il l'a achevée et perfectionnée en notre confirmation et maintenant encore, à chaque Ordre reçu, il continue à écrire en notre âme avec son doigt cette même inscription. Mais voyez les tables de la loi que Dieu donna à Moïse ; c'était de la pierre sur laquelle son doigt avait tracé des caractères ineffaçables ; ainsi en est-il pour vous. Dans votre ordination, Dieu va tracer dans votre âme des caractères qui seront ineffaçables parce que les dons de Dieu sont des dons sans repentance ; ce sont des caractères que Dieu va tracer et c'est aussi une inscription, c'est aussi un sceau qu'il va placer sur votre âme, il va écrire les caractères ineffaçables du sous-diaconat, il va écrire le caractère du diaconat il va écrire le caractère du sacerdoce, et aussi, je puis bien le dire, li va écrire le caractère des Ordres mineurs ; c'est là ma croyance et plusieurs théologiens pensent comme moi que les Ordres mineurs impriment un caractère, non aussi sacré que les Ordres majeurs, mais aussi ineffaçable. Ce caractère ne peut donc pas être effacé, voyez les médailles qui portent l'empreinte de la croix ; on peut les trainer dans la boue et cependant elles restent toujours de l'or, leur empreinte n'est pas effacée, elle est seulement foulée aux pieds. Ah ! Malheur à nous si l'inscription que Dieu a gravée en nous, nous la trainons dans la boue et si nous la foulons aux pieds. Dans l'enfer, mes chers fils, il y a de ces inscriptions brisées. De même que dans les catacombes on

trouve des inscriptions brisées et l'on tache d'en rejoindre les débris pour reconstituer ces inscriptions, mais on n'en retrouve pas qui soient effacés, ainsi en enfer on ne trouve pas d'inscriptions effacées, mais des inscriptions brisées, des inscriptions qui portent encore le caractère du prêtre, le caractère du diacre, le caractère du sous-diacre et qui ont été brisées et sont maintenant foulées par les pieds des démons. Oh ! mes chers fils, gardez bien soigneusement l'inscription que Dieu a gravée en vous, portez-la soigneusement ; pour cela faites qu'elle soit toujours lumineuse, qu'elle reflète toujours l'image de Celui qui l'a imprimée dans votre âme. C'est une si grande chose que le caractère de l'ordination. Jamais il ne pourra être effacé.

Lisez donc toujours Jésus en vous ; lisez-y Jésus prêtre, lisez-y Jésus diacre, lisez-y les obligations angéliques de vos Ordres, lisez-y tout cela.

3° Le Sacerdoce (Aux religieux dans les Ordres sacrés). – Je voudrais vous parler ce soir de *la prêtrise ou du sacerdoce* ; c'est une doctrine qu'il faut connaître, je la puiserai dans la tradition et dans les pensées des Saints ; je ne vous dirai rien de moi-même.

On peut se faire illusion sur ce sujet ; on regarde cela comme une

-117-

carrière à laquelle on veut parvenir : les Saints n'ont jamais eu ce sentiment.

Le sacerdoce n'est pas sanctifiant directement pour le prêtre ; par conséquent, on ne doit pas le désirer pour lui-même ; ensuite le sacerdoce est une chose très sainte et une chose très périlleuse.

Commençons par examiner comment le sacerdoce est une chose très sainte. Qu'est-ce que le sacerdoce ? Qu'est-ce que le prêtre ? Il n'y a qu'un seul prêtre, Jésus-Christ. Le prêtre, c'est l'espèce sacramentelle de Jésus-Christ prêtre comme le pain et le vin sont les espèces sacramentelles de Jésus-Christ victime. Le prêtre est l'espèce sacramentelle de Jésus-Christ prêtre.

Vous concevez tout de suite que directement il n'y a pas de mérite pour le prêtre mais seulement indirectement. Quand avons-nous été faits prêtres ? A notre ordination, me direz-vous : oui et non. De même qu'en naissant d'Adam, nous naissons dans le péché originel, qui a été commis non pas à notre naissance mais en Adam, de même nous avons été ordonnés prêtres lorsque Dieu le Père a dit à son fils « *Tu es sacerdos secundum ordinem Melchisedech* ». Et l'ordination que nous recevons des mains de l'Evêque n'est que l'application dans le temps de notre ordination éternelle en Notre-Seigneur. Voyez maintenant comme c'est une chose sainte, et comment il ne doit s'y mêler aucun élément humain. De même que le pain et le vin qui comprennent les espèces sacramentelles de la Sainte Eucharistie, doivent être un froment très pur et une liqueur de vin sans mélange, de même dans le sacerdoce rien d'humain ne doit y entrer, tout doit être pur, point de vaine gloire, point de satisfaction propre, que sais-je ? Le sacerdoce est une chose sainte, ce n'est pas comme les carrières du monde, les emplois ou les travaux que nous faisons. Dans ces carrières, c'est nous, mais dans le sacerdoce ce n'est pas nous : je n'insiste pas là-dessus.

Le sacerdoce n'est pas institué directement pour la sanctification du prêtre, mais pour le peuple. M. Grandvaud qui avait vécu de longues années dans la direction des séminaires me disait : quand un jeune homme me dit : je veux être prêtre pour me sanctifier, je dis *non* ; quand il me dit : je veux être religieux pour me sanctifier, je dis *oui*. L'état religieux est un état institué directement pour la sanctification du religieux ; mais le sacerdoce est un état de sainteté acquise : comme l'épiscopat, c'est un état de perfection.

On se fait religieux pour se sanctifier, mais on doit être saint prêtre pour être prêtre. Le sacerdoce n'est pas un état opérant la sanctification du prêtre comme sa fin propre, il n'est sanctifiant pour lui que par accident, « *ex obliquo* » comme tout état ; l'état du mariage est accompagné d'une augmentation de la grâce, mais on ne se marie pas pour avoir cette grâce de sanctification. J'ai connu une personne qui avait la dévotion de l'absolution parce qu'elle augmente la grâce sanctifiante, elle désirait la recevoir plusieurs fois par jour pour augmenter en elle la grâce ; le Saint Office consulté à ce sujet répondit que ce n'était point la coutume de l'Église de se confesser uniquement pour recevoir

une augmentation de la grâce. En effet, l'absolution n'a pas pour effet direct d'augmenter la grâce sanctifiante, son effet direct

-118-

est de remettre les péchés. Si l'on veut obtenir une augmentation de grâce, que l'on prenne les moyens directs qui sont la prière et les sacrements. C'est illusion de se dire : « Je veux être prêtre afin de devenir plus saint ». Les saints n'ont jamais désiré le sacerdoce et si on le désire ce doit être afin de se dépenser et de travailler pour l'Église et c'est aussi que « *bonum opus desiderat.* »

Le sacerdoce est un état de perfection acquise : les séminaires sont établis afin de former les jeunes gens et les élèves à la sainteté que demande la prêtrise, car je vous le répète, le sacerdoce est comme l'épiscopat un état de perfection, et l'on ne voit pas dans la tradition que la prêtrise demande moins la perfection que l'épiscopat : l'un et l'autre sont un état de perfection acquise.

De tout cela, il résulte que l'on ne peut pas l'ambitionner ; et non seulement ne pas l'ambitionner, mais les Saints l'ont redouté ; s'ils l'ont accepté c'est par obéissance à l'autorité de l'Église qui s'exerce dans les communautés par les Supérieurs, et dans le diocèse par l'Evêque ; l'Evêque peut même l'imposer aux fidèles mais ce n'est pas arbitrairement ; on ne peut pas l'ambitionner, car on ne peut pas ambitionner un état qui suppose la sainteté. Les saints l'ont redouté et l'ont refusé, sans que jamais l'Église les en ait blâmés ; non seulement elle ne les a pas blâmés, mais elle les a loués car ils ont montré par ce refus qu'ils avaient la vraie notion du sacerdoce, et leur humilité leur faisait croire qu'ils ne pouvaient accepter une fonction si sainte.

Le prêtre doit être plus saint que le religieux ; par conséquent tenu d'embrasser avec plus de perfection les conseils évangéliques. Les prêtres séculiers sont dans un état de tolérance ... « *non est præceptiva sed permissiva* », c'est Bouix, un moderne qui dit cela.

Pour être saint il faut pratiquer les conseils évangéliques, et si on ne le peut pas par une profession extérieure, on le peut dans l'intimité de son âme, comme les saints laïques, comme saint Louis et les autres Saints, qui usent de ce monde comme n'en usant pas ; autrement ils ne sont pas dans le degré de perfection que demande le sacerdoce. On n'examine pas cela, on dit bien que l'épiscopat et la vie religieuse sont des états de perfection, et l'on n'est pas étonné que les apôtres, en qui le sacerdoce a été fondé, aient eu une profession parfaite de pauvreté et de chasteté. L'état religieux, on le veut, on l'embrasse, « *si vis perfectus esse ...* » mais pour le sacerdoce, c'est à l'Église à vouloir, aux supérieurs à faire l'appel ; ceux qui veulent, qu'ils prennent garde de ne pas devancer l'appel : « *nemo sumat sibi honorem nisi qui vocatur* ». Voilà la différence profonde qu'il y a entre l'état religieux et la prêtrise. La prêtrise exige la perfection ; l'état religieux la tendance à la perfection ; l'un, on l'embrasse, l'autre, on le reçoit ; voilà la vraie doctrine, la doctrine des conciles des Pères et de l'Église. L'un, on l'embrasse, la vocation est générale ; l'autre, on le reçoit, la vocation n'est pas générale.

On perd un peu ces choses de vue surtout dans les pays où il y a abus des titres patrimoniaux, en France. On regarde cela comme un état et non comme une fonction. Dans le clergé séculier, en France, on a un peu cet esprit et on ne considère les Ordres inférieurs que comme un passage cérémonial pour arriver à la prêtrise.

- 119 -

Il me reste à vous parler demain des dangers du sacerdoce, non pas pour vous épouvanter, mais afin de vous donner une notion bien nette de ce que vous avez à faire, si vous êtes appelés à cette fonction. « *Revolvite* » si vous voulez toutes les pages des conciles et des Pères et vous trouverez cela.

(D. GRÉA. Déc. 1895. *St Antoine.*)

4° **Dangers du Sacerdoce.** – Parlons, ce soir, des dangers du sacerdoce. Le sacerdoce est dangereux précisément parce que c'est un état de sainteté. Vous concevez qu'il faut une grande

sainteté pour être prêtre de Jésus-Christ. Jésus-Christ est médiateur, il l'est de la part de Dieu auprès des hommes, il l'est de la part des hommes auprès de Dieu. Il descend de Dieu portant en lui la substance, la sainteté, la majesté de Dieu ; pour aller aux hommes ensuite il prend les faiblesses des hommes pour les porter à Dieu. Voilà le prêtre. Quel est le danger, *c'est que l'on n'est pas saint et qu'il est difficile de le devenir*. Monsieur Grandvaud, un des hommes qui ont eu le plus de part dans la réformation du clergé de France en ce siècle, me disait qu'à la solitude (noviciat de S. Sulpice) on n'aimait pas recevoir des prêtres, on préférait les diacres parce que les prêtres ne croissent plus. Pourquoi Saint Benoît donne-t-il tant d'avertissements aux Prêtres qui veulent se faire moines ? Le sacerdoce est un état de sainteté acquise, et le danger, c'est quand elle est encore à acquérir.

D'où vient ce danger ? De trois côtés. La première partie du prêtre, c'est ce qui regarde Dieu : *« constituitur in his quæ sunt ad Deum »*. Le prêtre est d'abord un homme *de prière, de retraite et de contemplation*. Il faut qu'il sorte du désert de sa retraite et de sa prière, comme Saint Jean-Baptiste de sa solitude, pour aller aux exigences des hommes. Les Apôtres demandaient des diacres, pour se décharger sur eux du soin des affaires temporelles qui les distraient, afin de pouvoir uniquement se livrer à la prière : *« nos orationi instantes erimus »*. Le prêtre est un homme d'oraison, pour cela *de mortification* parce que l'oraison se soutient par la mortification. Saint Paul disait : maintenant je vais faire du bien parce que j'ai été humilié et flagellé. L'esprit de mortification se soutient à son tour par la prière. Pourquoi Saint François Xavier, le grand apôtre des Indes, pourquoi tous les saints passaient-ils des dix heures par jour en oraison. Je défie qui que ce soit d'avoir l'esprit de mortification sans avoir l'esprit de prière. Le danger ici, c'est que l'on néglige la *prière pour s'appliquer au zèle* comme on dit. Remarquez qu'une âme absolument perdue en Dieu aura toujours le zèle. On quitte Dieu pour se livrer aux hommes, parce que la nature y trouve son compte. Il est plus facile à la nature de prêcher que de faire oraison ; il y a moins d'efforts, moins de vertus et aussi moins de grâces. On ne doit prêcher que de la surabondance de son oraison. Si l'on ne peut pas faire les deux choses, la plus importante c'est la première, la deuxième, qui regarde le prochain, passe après celle-là ; autrement on devient comme les protestants : un ministre c'est un homme qui n'a à faire que vis-à-vis du public, c'est un prédicateur. On peut être parfaitement prêtre en ne prêchant jamais. *C'est un grand*

-120-

péril de mettre les rapports avec Dieu au second rang. Monseigneur Gay pleurait quand il devait prêcher ; ses sermons n'étaient que le fruit de ses oraisons. Voilà la pierre de touche : si nous avons besoin du ministère extérieur, prenons garde que l'essentiel du prêtre ne soit pas rempli. Notre besoin, c'est d'aller à Dieu. Le zèle peut être faussé quand il n'est pas fondé sur la prière, la retraite et la mortification les infidélités viennent de ce zèle-là.

Le Père Hyacinthe en est une preuve éclatante. Un bon frère convers lui disait : *« mon Père si vous prêchez, vous êtes perdu, vous devriez rester deux ans sans prêcher »*. Il s'est perdu parce qu'il a trouvé là la nature qui l'a poussé et qui l'a récompensé par les compliments et par les éloges. Quand on méprise les compliments et les éloges ce sont eux à la fin qui viennent vous chercher. Ainsi le gouvernement est allé décorer le curé d'Ars ; ça ne lui a pas fait grand-chose.

Pour être de bons prêtres, soyons d'abord de bons religieux, c'est-à-dire des religieux avant tout, des hommes de retraite, de prière et de mortification, c'est pénible : il y a plus de travail dans l'oraison que dans la prédication ; la nature y trouve moins son compte, je ne dis pas qu'on n'y éprouve pas des grâces et des consolations, mais c'est d'abord le travail de la mine et les consolations ne sont que la récompense de notre confiance et de notre fidélité à l'oraison. *« In his quæ sunt ad Deum »* : le prêtre est fait pour consoler le cœur de Dieu comme Jésus l'a fait pendant sa vie sur la terre : trente ans de vie cachée ! Il passait les nuits en prière : *« erat pernoctans in oratione »*, et vivait, sans cesse, dans les sacrifices et les privations, dans la pauvreté absolue. Voilà le prêtre : comme Jésus il ne doit avoir d'autre nourriture que de faire la volonté de Dieu.

Priez pour nos prêtres, afin qu'ils soient toujours de saints religieux et qu'en étant de saints religieux, ils soient de bons prêtres, c'est-à-dire des hommes qui font leur principal emploi de la

prière, de la mortification, des hommes qui aiment la retraite et le silence, et qui n'ont d'autre désir que de faire la volonté de Dieu.

Voilà ce que j'avais à vous dire. J'ai voulu vous avertir des dangers qui se rencontrent dans un état auquel vous serez peut-être appelés. Les plus terribles infidélités sont celles des prêtres : c'est la grande douleur du cœur de Jésus et ce sont les prêtres qui donnent le plus fréquent exemple de l'infidélité. Il n'est pas nécessaire d'être longtemps dans les affaires de l'Église pour savoir cela. On veut faire du zèle, du zèle mal entendu. Le vrai zèle, c'est le zèle de Saint François-Xavier qui, sur un signe de son Supérieur, aurait tout quitté pour revenir en Europe. Le zèle n'est pas un mouvement de notre volonté, mais un mouvement de la volonté divine marquée par nos Supérieurs. Dieu sait bien nous employer quand il lui plaît : « *posui te sagittam electam, abscondi in pharetra* » : je te garde dans mon carquois ; viendra un moment où je banderai mon arc, et je te lancerai au cœur de mes ennemis pour les brûler et les enflammer de mon amour ; ou bien je te laisserai dans mon carquois, comme un soldat qui revient de la bataille sans avoir jeté toutes ses flèches.

N. 16

15 OCTOBRE 1947

La VOIX du PÈRE. Bulletin des C. R. I. C.

Obligations de la cléricature

1 ° **Fuir la vie médiocre, séculière.** - Nous sommes clercs « *per essentiam* » ; or, la cléricature exige le dégagement de toutes choses terrestres, : « *Dominus pars hæreditatis meæ* » ...

Il faut en conclure que le plus grand malheur pour les clercs, et pour nous en particulier qui nous sommes engagés à la perfection de la cléricature, c'est *une vie médiocre*. Ah ! mes chers amis, il n'est pas nécessaire d'avoir eu de longues relations avec ceux qui sont chargés de conduire l'Église et en particulier de France, pour entendre dire que le plus grand malheur du clergé séculier, c'est une vie médiocre. Il y a de saints prêtres, mais ces saints prêtres désirent être religieux, et ils veulent être religieux par le renoncement au monde, aux joies de la famille ; il y a des prêtres qui demandent cela. Pie IX disait : le plus grand bien à faire serait « *la riforma del Clero* ». Il est impossible aujourd'hui de parler à un Evêque quelque peu éclairé ou à des Supérieurs de séminaire, sans qu'ils vous entretiennent de la réforme du clergé. Qu'est-ce que cela veut dire ? Faut-il dire que la vie du clergé séculier est une vie malhonnête ? Non c'est une vie honnête, il y a des vertus, mais des *vertus médiocres* qui conviendraient à un laïque. Voilà la cause de la perte de la religion. On attribue le dépérissement de la religion en France, à la persécution du clergé ; l'archevêque de Bourges me disait : « Jamais l'Église de France n'a peut-être joui d'une aussi grande liberté que depuis le concordat jusqu'en 1880, les Evêques étaient maîtres de la direction des diocèses, les séminaires étaient bien tenus et malgré cela nous n'avons pas pu empêcher le décroissement de la religion ; ma formule, ajoutait-il, c'est que les moines deviennent curés, ou que les curés deviennent moines.

Il n'y a pas un prêtre qui ne s'ouvre à moi, qui ne me parle de réforme. Votre congrégation répond aux besoins du temps, m'a-t-on dit à Rome, et ceux qui m'ont dit cela avaient autorité pour le dire : c'est la Congrégation des Evêques et Réguliers. Voilà comment on entend les choses. N'allez pas vous laisser séduire par les racontages de personnes qui parlent sans compétence dans les conversations. Les clercs doivent être des religieux. Ayez cet esprit-là. Comment l'avoir ? En mettant en pratique ce que dit l'Apôtre dans ses Epîtres à Tite et à Timothée. Ces épîtres ont toujours été regardées dans l'Église comme la règle du clergé. Et que dit-il ? « *Hæc fuge* », il y a des choses qu'un prêtre doit fuir. Et quelles sont ces choses ? « *Sæcularia desideria* » : les désirs du siècle : laisse ces choses-là aux laïcs. Les laïcs peuvent vivre comme ils veulent pourvu toutefois qu'ils se renferment dans les limites des commandements de Dieu. Mais toi : « *hæc fuge* ».

Il y a diverses manières de fuir ces choses : 1°) « *In actu* » ; par un acte de vertu très méritoire et très agréable à Dieu : fuir une curiosité, un temps perdu, un délassement honnête, si vous voulez, mais qui n'est pas nécessaire, ni imposé par la volonté de Dieu. C'est un acte de mortification.

-122-

2 °) Au-delà de ce renoncement actuel, il y a les résolutions pour l'avenir : non seulement je me priverai, mais je prends la résolution de me priver toujours des jeux, de la chasse, des repas, des voyages d'agrément : ces choses sont permises aux laïcs, mais pas aux clercs. C'est tout à fait contraire aux canons et à la cléricature : le saint prêtre s'en abstient. Voyez-vous St Vincent de Paul, St François de Sales se livrer à ces plaisirs ? Je prends la résolution de fuir la curiosité, les embarras des affaires séculières : « *nemo militans Deo applicet se negotiis sæcularibus* ». J'ai connu des prêtres embarrassés dans des affaires séculières, spéculateurs sous prétexte de faire du bien. Dieu n'accepte pas ce bien : le goût des affaires et l'ambition.

C'est ignoble de profaner les choses saintes par l'ambition : on désire les honneurs ecclésiastiques, on désire de l'avancement, un prêtre désire une paroisse plus grande ; bien plus, on ambitionne l'épiscopat, et dans l'épiscopat on se fait encore des carrières, on désire un archevêché : « *Hæc fuge* ». L'Église de France est attristée par ce spectacle. Quand ce vice entre dans une Église, elle est frappée de stérilité. « *Voca virum istum sterilem.* »

3 °) Au-delà de la résolution, il y a le vœu. Il a plu à Notre-Seigneur que le vœu vienne au secours des vertus cléricales. En Orient, le vœu de chasteté n'est pas venu à leur secours et une partie du clergé s'est abaissée par la perte du célibat : le vœu de chasteté n'est imposé qu'aux Evêques que l'on prend parmi les moines. En Occident, il est imposé à tous les clercs dans les ordres sacrés. Nous, nous avons les trois vœux. Nous avons l'avantage du vœu qui ajoute aux résolutions la vertu de religion. Notre temps, notre activité, notre esprit, notre corps, notre volonté, nos occupations sont embrassées dans le vœu qui ne nous laisse rien à nous. Nous accomplissons ce que les saints canons recommandent. Tous les conciles généraux tenus sous Alexandre II, Grégoire VII, et Urbain II imposent la vie religieuse aux clercs : « *Præcipientes statuimus et rogantes monemus (1)* ».

Ce ne sont pas des conseils pour quelques-uns : ce sont des exhortations des Conciles qui imposent aux clercs dans les Ordres sacrés la vie parfaite ; les Ordres inférieurs ne sont pas engagés jusque-là : excepté chez nous qui avons les vœux religieux. C'est un avantage pour nous, mais il faut y répondre. Pourquoi le clergé séculier est-il stérile ? Pourquoi ? Parce qu'il ne tend plus à cet état. On veut jouir de sa liberté, on veut vivre à sa guise, se procurer du bien-être et les autres satisfactions naturelles. Un prêtre ne doit pas vivre ainsi. Monsieur Olier, dans ses écrits, dit que le prêtre doit être un religieux par l'esprit, s'il ne l'est pas par profession. St Vincent de Paul, St Philippe de Néri, ont en la même idée. Nous nous sommes clercs « *per essentiam* » et religieux. Regardons cela comme une grande grâce. Saint Pie V disait : « *les chanoines réguliers sont les clercs primitifs.* » Après cela n'allez pas croire tout ce que vous entendez dire dans le monde, même par le clergé, car comme le disait M. Broquet, vicaire général de Genève, dans une retraite ecclésiastique, qu'il prêchait à Lons-le-Saunier, le clergé séculier est un clergé sécularisé, c'est un clergé qui n'a pas gardé la profession qu'il professait à l'origine. « *Hæc fuge in his vero esto quæ sunt ad Deum.* »

(D. GRÉA, 22 Déc. 1893 St Antoine.)

(1) Conc. Rom. I sub. Alex. II a 1063 e. 4 - Conc. Nemaus sub. II a 1093 - Déc. Grégoire IX L III. c 9.

-123-

2° **La prière et l'étude dans le ministère.** - Les clercs ont deux choses à faire : premièrement travailler à leur propre nourriture et deuxièmement à la nourriture des autres. Notre nourriture se

compose de deux éléments auxquels on ne fait pas assez attention, et dont la négligence peut devenir un grand danger dans le ministère. Ces deux éléments sont : la prière et l'étude.

Il faut que le prêtre étudie ; mais qu'elle étude doit-il faire ? Sans doute il doit revoir sa théologie morale afin de ne pas faire de bêtises dans la direction qu'il donne à ceux qui le consultent, mais sa principale étude consiste dans *la lecture de l'Écriture Sainte et des Pères* afin que les mystères de la religion entrent de plus en plus dans son âme et qu'ils la nourrissent. Le mystère de la Ste Trinité : tous les saints ont eu un goût extraordinaire pour la Ste Trinité, même les illettrés, comme pour les sacrements et en particulier l'Eucharistie. Il faut qu'il ait le goût de cette étude non point scholastique, mais telle qu'elle se trouve dans les Pères, alors elle s'unira à la prière et la soutiendra ; elle fera de lui un contemplatif ; il faut que le prêtre soit un contemplatif. S'il vient à négliger ces deux points il se vide, il se lance alors dans le ministère extérieur, et qu'arrive-t-il ? il s'ennuie, et alors pris d'un faux zèle, il va voir celui-ci, celui-là. Ce n'est pas cela qui sauve les peuples. Ce qui sauve les peuples, c'est la retraite. Quand on sait que le prêtre est retiré chez lui, qu'il nourrit son âme, alors on l'estime et quand on va le trouver, on écoute ses paroles. Il faut savoir vivre avec Dieu, se contenter de Dieu, aimer à être avec Dieu. Celui qui a besoin de vivre avec les hommes, celui à qui Dieu ne suffit pas, ne se sanctifie pas et ne sanctifie pas les autres malgré toute son activité et tout son zèle. Soyez des âmes contemplatives, c'est-à-dire les âmes à qui Dieu suffit. Voyez St Simon Stylite, certes Dieu lui suffisait, et voyez le bien qu'il faisait du haut de sa colonne. Soyez ainsi et vous aurez l'indifférence. Si on vous appelle, vous ne serez pas troublés alors vous serez comme ces bons et vrais serviteurs dont l'Évangile loue l'obéissance : Va, et il va ; viens et il vient ; demeure, et il demeure.

Vous acquerrez cet esprit de contemplation et d'indifférence par la mortification. L'homme qui n'est pas mortifié ne se plaît pas avec Dieu. La mortification est unie à la contemplation : quand on n'est pas mortifié, on n'est pas contemplatif ; quand on n'est pas contemplatif, on n'est pas avec Dieu ; quand on n'est pas avec Dieu, on a besoin d'aller avec les hommes.

II. Les tentations du ministère et ses dangers

1° **Des œuvres.** – il ne faut pas craindre votre peine, Novices, faites vos provisions maintenant afin d'être prêts à tous les événements. Je ne crois pas qu'un novice puisse bien faire sa profession, s'il n'est pas prêt à mourir pour et dans sa congrégation. On meurt pour sa congrégation quand on travaille pour elle, quand on meurt dans l'obéissance ; on meurt dans sa congrégation quand on persévère. Faites vos provisions afin d'être prêts à toutes les tentations que le démon suscitera contre vous. Une des plus dangereuses, c'est *la tentation des œuvres*. On peut porter dans les œuvres du ministère un esprit naturel (malgré cela ces œuvres continuent à servir les âmes ; Dieu s'en sert malgré le défaut de son ministère : Judas baptisait ; de mauvais libraires, des Juifs peuvent imprimer de bons livres.) Cet esprit naturel fera qu'on prendra goût à ces œuvres, que l'on s'y

-124-

attachera sans pouvoir s'en détacher. Voilà quelques Pères Jésuites dans une ville, là, ils sont à la tête de plusieurs œuvres, ils s'occupent du patronage, des enfants de Marie, etc... Si on les retire pour les faire surveillants dans un collège, c'est une tentation pour plusieurs. Ils s'étaient portés trop naturellement à ces œuvres et maintenant ils ne peuvent s'en détacher, il faut être indifférent. St François-Xavier avait assez d'œuvres, et cependant il était prêt à tout quitter, au seul signe de son Supérieur. Ne dites pas : plus tard je confesserai, je prêcherai ; non, mais je m'abandonne à la volonté de Dieu. S'il veut que je fasse telle chose ; je la ferai, s'il veut que je ne la fasse pas, je ne la ferai pas. Méfiez-vous des compliments, des marques de confiance dans le ministère « oh ! que vous avez bien prêché ; que vous nous faites du bien ... enfin vous voilà revenu, votre présence est nécessaire ». Si vous gobez cela vous êtes perdus, vous vous attachez à ce ministère, vous croirez que vous faites du bien (et vous pouvez en faire, mais un autre le ferait de même) ; vous vous attachez à faire personnellement l'œuvre de Jésus qui est impersonnelle. Alors ce ne sera plus l'œuvre de Dieu mais votre œuvre à vous ; vous croirez qu'il n'y a que vous qui puissiez la diriger et que si on vous la retire,

elle va tomber. C'est ce qui a perdu le Père Hyacinthe, il a cru avoir une mission, il s'est attaché à son ministère et quand on a voulu l'en retirer, il a apostasié. C'est alors qu'il écrit sa fameuse lettre ou il dit que la religion est prison de l'âme, c'est pourquoi il en sort. Un bon frère convers lui disait quelques années auparavant, Mon Père, c'est la prédication qui vous perdra ; ce serait une bonne chose que vous cessiez de prêcher.

2° **La deuxième tentation**, c'est la santé. – Il faut savoir être malade religieusement ; il faut savoir accepter les souffrances et l'impuissance de la maladie, ne pas être exigeant mais reconnaissant des soins que l'on a pour vous.

3° **Le 3ème danger** qu'il faut éviter dans la vie religieuse, c'est l'influence de l'atmosphère du dehors. – C'est dans ce danger qu'on demande à Dieu le jour de notre profession de nous préserver quand on dit : « *Non audiat vocem aliorum* ». Qu'il n'écoute pas la voix des étrangers. Les étrangers sont d'abord curieux de connaître notre genre de vie ; ensuite ils en deviennent juges et appréciateurs à leur manière. Ils n'y entendent rien, c'est pourquoi il ne faut pas les écouter. Un jour, on fondait un couvent de carmélites dans une ville. Pour les rendre plus populaires, plus acceptées, on leur demanda de tenir une école. Vous figurez-vous des carmélites tenant une école ! Elles refusèrent et elles eurent raison. Quand les trappistes envoyèrent le P. Marie Bernard et ses frères en Chine le Supérieur qui dirigeait cette petite maison, voyant un jour arriver des Lazaristes, fut épris de leur congrégation. Oh ! que c'est beau les Lazaristes. Je m'en vais tâcher de faire de la Trappe un tiers-ordre des Lazaristes. Les Trappistes résistèrent et le malheureux quitta l'ordre. Au XVIIIème siècle, quand les princes catholiques qui, en ce moment, persécutaient l'Église et demandaient à outrance l'abolition de la Cie de Jésus le Pape Clément XIV obsédé par leurs réclamations voulait la modifier, alors le Général répondit : « *Sint ut sunt aut non sint.* » Qu'ils soient ce qu'ils sont ou qu'ils ne soient pas. Il faut que ce soit comme cela chez nous. Si vous vous laissez entreprendre par les gens du dehors : Mais ne pourriez-vous pas faire autrement ? ça écarte les vocations ! Si ça écarte les vocations, tant mieux, on n'a pas la peine de les renvoyer après. Nous appelons les gens à la Croix. Eh ! Notre Seigneur n'a pas eu où poser sa tête,

-125-

S'il avait adouci son affaire il aurait attiré les vocations. Tenez à votre règle, pour cela aimez-là. Voyez ce qui s'est passé au Paradis terrestre. Le démon commence par poser un doute. « *Cur ?* » Eve répond : « *Ne forte moriamur* » ; de peur que nous mourrions ; Ah ! Ah ! peut-être ; voilà le doute ; après le doute vient la « *négation, nequaquam moriemini* ». Après la négation, les fausses lumières. Voilà l'histoire de la décadence et des défaillances des âmes.

La perte de la vocation a commencé par un doute, « *cur ?* » et ce doute a peut-être été suggéré par un étranger. On vous dira : si vous faisiez autrement, vous feriez plus de bien, et comme cela, vous n'avez pas d'avenir. Que diantre vous fait-il, que nous ayons de l'avenir ou pas ? Voyez notre bon P. Paul Bourgeois, il devait aller en Chine, et il est mort ; son avenir il l'a trouvé. Ces gens qui sont pleins d'intérêt pour nous disent cela non point par affection mais par fausse prudence, fausse sagesse et peut-être aussi par un sentiment de malveillance. Quand on n'est pas appelé à faire un bien, on éprouve une sorte de jalousie misérable de ceux qui le font. On voit des religieux déprécier d'autres religieux qu'on loue : Oh ! ça ne va pas si bien que l'on croie. C'est contraire à cette parole de Notre Seigneur : « *Noli prohibere bene facere qui potest si vales et ipse bene fac* ».

4° **Le danger du succès**. – Toute notre vie nous avons à combattre et à détruire l'amour-propre qui est l'ennemi de l'amour de Dieu. L'amour-propre se nourrit de complaisances et de révoltes. Il se nourrit de complaisance dans le succès et voilà pourquoi les travaux qui donnent du succès ont leurs dangers. Ainsi on remarque chez le religieux qui fait la classe une plus grande perfection que dans le religieux qui se livre à la prédication, car la classe est un exercice humble, la prédication au contraire flatte l'amour propre. Rien n'est plus sanctifiant que le professorat. On est là, enfermé entre les quatre murs de la classe personne ne vous loue, on ne reçoit aucun compliment, c'est pourquoi la vocation des frères des écoles est si sanctifiante. Ils font la classe toute leur vie, toujours avec le même amour et le même zèle, on ne pense pas à eux, on ne leur a pas de reconnaissance. Quand ils sont vieux, ils

se retirent à la maison mère qui les soignent, ils meurent ils vont au Paradis sans avoir fait de bruit, sans avoir attiré l'attention. Dans la prédication il n'en est pas de même, on a à craindre la vanité, le repos en soi-même, la complaisance ; et on a remarqué chez certains ordres, par exemple les Pères Jésuites, que les religieux qui ont été longtemps employés à la prédication ont de la peine, de la répugnance à se remettre à la classe parce qu'ils n'y trouvent plus les mêmes satisfactions de leur amour-propre.

Nous sommes exposés à ce danger. Ce danger peut aller très loin ; il peut aller jusqu'à faire perdre la vocation. Remarquez dans les ordres apostoliques s'il y a des religieux qui se sont sécularisés, c'est par là qu'ils sont tombés. C'est par la prédication que le Père Hyacinthe et le Père Pascal sont tombés. Pauvre Père Pascal il pérorait maintenant sur les questions sociales avec talent, le talent lui est resté comme les dons naturels sont restés aux mauvais anges ; mais le bien ! eh bien ! ils ne le font plus. J'ai connu un P. Jésuite, le P. La Vigne, c'est la prédication qui l'a perdu. On peut aller jusque-là. C'est pourquoi il faut nous retremper « *Non nobis domine non nobis, sed nomini tuo da gloria.* »

Les missionnaires sont moins exposés ; ils parlent devant les sauvages, qui voulez-vous qui les loue ? Mais ceux qui parlent devant

-126-

les civilisés ont bien à craindre : « Comme j'ai bien dit, comme c'est beau, ce que j'ai dit. Ça m'est venu subitement. » On croit faire des chefs-œuvres on s'égale aux Pères de l'Église. On se laisse caresser par l'amour-propre. L'amour-propre est une musique, un orgue de barbarie.

Le soir, quand on va se coucher, on entend encore le son de l'orgue de barbarie, l'amour-propre est comme ça. On se rappelle ce qu'on a dit : on admire, tiens j'aurais encore dû dire cela ça aurait été bien beau, on s'enivre de satisfaction, de contentement. Un jour le Père Lacordaire prêchait à Lyon. Il eut un succès immense ; il avait soulevé l'auditoire, ce qui lui arrivait souvent, il était si éloquent. Après la messe on va le chercher pour l'inviter à dîner à l'Evêché. On ne le trouve pas. On finit par le découvrir dans une cellule tout en larmes. On lui demande ce qu'il a : « Ah ! j'ai peur du succès » répondit-il, il avait raison. « *Non audiat vacem alienorum* ». Voilà le danger, où ce danger se trouve-t-il ? Il se trouve surtout dans les communautés peu nombreuses ; dans les petits prieurés. Voilà pourquoi l'esprit de notre ordre veut que nos prêtres soient le plus possible rapprochés les uns des autres, et de la maison-mère, afin que les religieux aillent se retremper dans l'amour de la règle. Quel remède faut-il apporter à ce mal ? Un de ces quatre matins, j'ai envie d'envoyer à tous les religieux des prieurés une circulaire. Dans cette circulaire je parlerai d'un examen à faire quatre fois l'an sur ces principaux points :

- 1) Suis-je dans un grand sentiment d'indifférence vis-à-vis de l'emploi que je remplis ? Suis-je prêt à le quitter ? Ah ! cette personne ! Je lui faisais tant de bien ; en voilà une excuse ; un autre le ferait ! Oui ! mais elle se gênera - Dieu lui fera la grâce de ne pas se gêner et si elle se gêne tant pis.
- 2) Suis-je indifférent pour tout ministère que l'on voudra me confier ?
- 3) Suis-je obéissant envers mon Supérieur local ? On obéit bien au Supérieur majeur, mais on peut être tenté vis-à-vis du Supérieur local : Ah ! il ne voit pas bien les choses, moi je vois bien mieux que lui... Non vous ne les voyez pas si bien que lui. C'est Dieu qui les voit par lui... Mais ça n'ira pas ... tant pis, vous n'êtes pas chargés de les faire réussir ... Est-ce que j'ai l'obéissance du jugement ? est-ce que je lui dissimule mes intentions ?
- 4) Suis-je avec lui abandonné, confiant, filial ? Mon Supérieur peut ne pas être parfait ; les saints eux-mêmes ne sont pas parfaits : « *In Angelis sui pravitatem reperit* », ce n'est pas la perfection qui fait le Supérieur, mais la mission. Quand Dieu a dit : « Père et mère honoreras, il n'a pas dit : à condition qu'ils soient honorables.

Il y a des pères qui sont ivrognes ; les enfants ne sont pas dispensés de les honorer pour autant. Le religieux doit avoir ses sentiments à l'égard de ses supérieurs locaux. Les religieux doivent sanctifier leurs supérieurs, ils ont cette obligation envers eux, et ils les sanctifient quand ils ont à leur égard les sentiments qu'ils doivent avoir. Il est impossible qu'un Supérieur si scandaleux qu'il soit ne

rentre pas en lui-même si ses religieux agissent avec lui comme avec un saint prêtre. Le P. Olivaint a sauvé un malheureux prêtre en se confessant à lui comme à un saint prêtre. Un religieux qui est pour son Supérieur comme un saint l'aide à devenir un saint. Les religieux ont la responsabilité de leurs supérieurs. Ils doivent non seulement les consoler mais ils ont aussi la charge de les sanctifier.

- 127 -

Le silence (25 Octobre 1893)

Nous avons tous pris des résolutions de retraite, mais il y a un point sur lequel je vous prie d'insister parce que l'avenir de l'Institut y est attaché : c'est l'obéissance parfaite, je ne dis pas aux supérieurs, on leur obéit bien ; mais à la Règle, à tous les règlements de la maison. Je vous recommande principalement le silence, pour cela je voudrais que nous fassions tous pendant un mois notre examen particulier sur la « *tempore silentio studemus* ». Le verbe studere veut dire s'appliquer et avoir le zèle. Nous devons nous appliquer au silence et en même temps en avoir le zèle. Quand nous avons à parler, observons bien les règles prescrites : *nec nisi suppressa voce, breviter et de necessariis valde utilibus, de quibus sermo ægre differri patèretur, petita licentia* : les cinq points, ah! si on les observait bien.

Pourquoi gardons-nous le silence ? pour trois raisons.

1) par mortification : l'homme a besoin de parler parce que quand il parle, sa personnalité se développe.

2) par religion : le silence honore Dieu : Nous nous taisons pour le laisser parler dans notre cœur ; souvent un mot dit dans le silence suffit pour nous faire perdre le recueillement. Saint Vincent de Paul a dit : une communauté où l'on garde le silence est une communauté dont je suis sûr, et une communauté où on ne le garde pas est une communauté perdue.

Quand on est seul ce n'est pas bien difficile de garder le silence, mais quand on se rencontre on a la démangeaison de se dire un petit mot. On peut cependant manquer au silence même quand on est seul ; comme le curé de Châlons qui jurait dans sa chambre ; il avait pris cette habitude au régiment. De même on peut fredonner des airs, chanter, j'ai cette mauvaise habitude, cependant je m'en suis un peu corrigé ; autrefois quand j'étais seul, il m'arrivait de me promener dans ma cellule en fredonnant quelques airs. Nous appartenons à Dieu à toute heure, nous lui sommes consacrés à tout instant, par conséquent nous devons toujours être religieux.

La troisième raison pour laquelle nous gardons le silence, c'est afin d'arriver à nous dominer. Les gens habitués à garder le silence parlent opportunément, jamais une parole ne leur échappe sans être éprouvée ; c'est ce que l'on remarquait dans le p. Giraud. Dans mon voyage je me suis rencontré avec une personne qui ne pouvait s'empêcher de parler ... l'habitude du silence fait que l'on parle bien, que l'on dit ce qu'on doit dire, et que l'on garde ce que l'on ne doit pas dire.

Voilà les trois raisons principales pour lesquelles nous gardons le silence : la mortification, la religion, la domination sur soi : la mortification pour expier nos péchés, pour avancer dans la vertu, pour honorer Jésus-Christ qui a gardé le silence dans sa passion. Il aurait pu dire de belles choses à Hérode, il ne l'a pas fait, il s'est tu. La religion : afin de garder le recueillement, c'est si dommage de le perdre et on le perd par une parole.

Gardons bien le silence dans tous nos lieux réguliers : dans les dortoirs, dans les corridors, quand nous avons à parler appelons-nous dans le locutorium, excepté quand nous n'avons qu'un mot à dire, alors nous le disons sur la portière des cellules.

Ne parlons jamais dans les corridors excepté celui du bas, celui-là il est comme le parvis du temple de Jérusalem livré aux gentils à cause

-128-

des hôtes qui affluent ; nous y pouvons parler, mais seulement aux heures de récréation.

Aujourd'hui j'ai parlé dans un corridor, j'en ai fait ma coulp. C'est si beau un monastère où l'on garde le silence. A la grande Chartreuse une fois la barrière de l'hôtellerie franchie, il y a comme une atmosphère de silence qui inspire le respect et la présence de Dieu. Ah ! le démon sait bien ce

qu'il fait en nous faisant manquer au silence ; il sait bien qu'il aura toutes les fenêtres à sa disposition. Nous avons déjà fait des progrès, nous le gardons mieux qu'à Saint Claude, et que dans les commencements de notre arrivée à Saint Antoine. Nous étions tous entassés les uns sur les autres ; vous rappelez-vous du réfectoire où le lecteur se mettait entre les deux portes pour se faire entendre des deux chambres et n'était entendu ni d'un côté ni de l'autre. Maintenant la maison est bien commode, elle me fait même un peu peur, parce qu'elle est trop magnifique ; ah gardons-y bien la pauvreté. Quelle différence entre cette maison et l'école de Saint Jean à Lyon.

Là-bas tout est étroit, les élèves sont pour ainsi dire collés les uns sur les autres, les plafonds sont bas : c'est insupportable surtout le matin (l'homme est une mauvaise bête, sa respiration est toxique). Ici tout est bien aéré la richesse a passé par là, la pauvreté aussi y a passé pour purifier la tâche de la richesse antérieure. Elle a été habitée par des propriétaires ruinés, enfin maintenant nous l'habitons. Que ce soit une maison de Dieu, pour cela gardons bien le silence.

Chronique :

Aux Nominations publiées dans le numéro 14 quelques corrections et quelques additions s'imposent :

Le R. P. Pierre Barrière reste vicaire à Charroux.

Le R. P. André Clerc est vicaire aux Carmes en Avignon.

Le R. P. Pierre-Marie Sauvée est Supérieur à Fougères.

Le Frère Marcel Cordillet, acolyte, est Professeur au Petit Séminaire d'Avignon.

Le R. P. Pietro Ciaffei retourne Curé à la Paroisse des SS. Simon et Judes à Callao.

Le R. P. Andrea Bortolotti retourne au Pérou après 8 ans de séjour en Italie, à Drugolo, comme directeur de l'école cléricale qu'il y a fondée en Juillet 1939.

Le R. P. Antonio Novaro devient directeur de cette école ayant été 15 ans et demi curé de la « *Regina Pacis* » paroisse qui fut érigée le 25 mars 1932.

Le R. P. Alfredo Scipioni devient Curé de cette paroisse de Monteverde à Rome.

Le R. P. Serafino Panebianco, professeur à l'école de Drugolo.

N° 17

22 OCTOBRE 1947

La VOIX du PÈRE **Bulletin des C. R. I. C.**

I. allocutions pour des 1ères messes

1°. Première Messe du R. P. Gumi, prêtre des Missions étrangères missionnaire du Dahomey.

La Divine Providence vous a amené ici pour la célébration de votre première messe solennelle. Que Dieu en soit béni. C'est une grâce qu'il nous fait, puisqu'il nous apporte votre première bénédiction. Mais peut-être aussi est-ce une grâce pour vous. Vous descendez de l'autel comme autrefois Moïse du Sinaï, la face rayonnante du colloque divin « *ex colloquio Domini.* »

Le visage de votre âme que Dieu voit et que les anges entourent maintenant de leurs respects est toute éclatante de la joie céleste du sacrifice que vous venez d'offrir. Mais laissez-moi vous le dire, ce n'est pas sans un dessein spécial de la Providence que vous êtes venu au Tombeau de St-Antoine. Il y a dans l'Église deux vies : la vie contemplative par laquelle nous voyons Dieu et la vie active par laquelle nous allons de Dieu aux hommes. La vie contemplative est la vie des élus dans le Ciel, c'est aussi la vie de ceux qui ont reçu en partage le bonheur de commencer dès ici-bas ce qui fera l'occupation éternelle des Saints auprès de Dieu. Cette vie doit être aussi la substance, le fond de la vie du prêtre sur la terre. Il ne doit aller aux hommes qu'en sortant du colloque de Dieu. Comme Moïse n'allait au peuple d'Israël qu'en descendant du Sinaï sur le sommet duquel il jouissait de la vision de Dieu.

La vie contemplative et la vie active sont unies l'une à l'autre : il y a entre elles comme un enlacement mystérieux. Aux âmes contemplatives Dieu a donné le zèle et l'action. Aux Apôtres il a

donné le désir, l'attrait de la vie contemplative. Aucune rivalité entre ces deux vies. Quand Marthe reprochait à Marie son oisiveté N. Seigneur a pris sa défense. Nous verrons à la lumière de l'éternité, à la lumière de la gloire du Ciel, comment tous les Saints ont su unir l'un à l'autre et l'amour de la contemplation et le zèle de l'apostolat.

Voilà un premier dessein de la Providence divine qui vous destine à l'apostolat en vous conduisant au tombeau du grand St Antoine qui est la source de la vie contemplative.

Mais il en est un autre. La vie monastique est de l'essence de la vie de l'Église parce que le mystère de l'Église c'est le mystère de la Croix. L'Église accomplit chaque jour pour tous ses membres ce qui manque à la passion du Fils de Dieu. Or il y a diverses manières de l'accomplir. Il y a d'abord le martyr sanglant et puis il y a le martyr non sanglant et perpétuel de la vie religieuse.

Comme je vous le disais hier, en vous entretenant de ces pensées, pour réunir les âmes éparses dans les missions, pour assurer la perpétuité de la religion chrétienne dans ces pays nouvellement évangélisés, il faut dresser l'arbre de la Croix, il faut que la vie monastique apparaisse à la suite des missionnaires comme elle est apparue, comme a germé en Occident sur cette terre de l'Europe toute arrosée du sang des martyrs pour assurer la perpétuité de la vie chrétienne et la conversion des peuples que les martyrs avaient semée par la vertu de leur sang.

Cette vie chrétienne, cette conversion, vous la sèmerez par le martyr en tombant sous le glaive si Dieu vous fait cette grâce. Vous la sèmerez par les sueurs de votre apostolat par les souffrances que vous en

-130-

durerez, par la mort prématurée qui vous attend dans ces contrées lointaines et à laquelle votre cœur aspire pour pouvoir donner à Jésus le témoignage de son amour pour lui. Voilà pourquoi vous êtes venu au tombeau de St-Antoine conduit par la divine Providence puiser les lumières, les grâces, l'esprit intérieur dont vous avez besoin. Allez maintenant où Dieu vous appelle, vous y serez seul souvent. Une des plus grandes souffrances pour le cœur du missionnaire c'est l'isolement.

Vous serez au milieu de néophytes qui ne vous comprendront pas, qui ne sauront pas même apprécier le douloureux sacrifice que vous avez fait pour leur porter les lumières de l'Évangile. Quelle solitude! Mais aussi quelle compagnie si vous avez Jésus dans votre cœur. La vie contemplative si nécessaire au missionnaire, sera votre consolation et votre soutien.

Que Marie reine de cette communauté étende sur vous ses bénédictions, sur les prémices de votre apostolat ; sur sa suite et sur sa fin.

Nous aurons la joie de recevoir une de vos premières bénédictions.

Donnez-nous-là de tout votre cœur. Qu'elle sorte de ce sanctuaire de votre âme, où les flammes de l'amour doivent brûler maintenant d'une ardeur inexprimable. Qu'elle excite en nous le zèle de l'apostolat et l'esprit de retraite afin que nous soyons toujours unis à Jésus et que par Jésus nous allions à Dieu. Ainsi soit-il.

(D. GRÉA. 25 Mars 1895. St-Antoine).

2°. Première Messe de D. Henri.

Mon cher fils et mon frère, Il s'est accompli un grand mystère en vous, mystère d'amour. N. Seigneur exige maintenant de vous un grand amour. Au commencement de votre vocation vous avez contracté avec lui un pacte qui, on peut le dire, n'engageait dans une certaine mesure que votre âme, mais aujourd'hui N. Seigneur dans l'Église qui est son épouse a droit à votre sanctification, si les simples religieux sont obligés de se sanctifier pour le choix que N. Seigneur a fait de leurs âmes pour être ses épouses quel droit plus rigoureux n'a-t-il pas à la sainteté de l'âme par laquelle il veut sanctifier son Église ?

Considérez que vous êtes devenu l'espèce sacramentelle de J. Christ prêtre et que par conséquent vous devez vous anéantir, vous consumer par le feu du Saint Esprit, par l'immolation du vieil homme qui est un des fruits de l'action du St-Esprit dans nos âmes, afin que N. Seigneur seul resplendisse en nous. Plus de désirs personnels, plus de recherches humaines.

Malheur au prêtre à qui il faut ceci et cela, qui cherche dans son ministère quelques misérables satisfactions naturelles. En tant que religieux, vous ne vous appartenez plus mais maintenant vous vous appartenez moins encore, parce qu'il y a entre le dépouillement religieux et le sacerdoce une affinité étroite et pour ainsi dire naturelle. La perfection religieuse est de l'exigence du sacerdoce pour parler le langage des philosophes, il la réclame. Voilà pourquoi le prince des apôtres dont nous célébrons la fête aujourd'hui, avant de recevoir le caractère sacré du sacerdoce, commençait par dire à N. S. : « *Ecce nos reliquimus omnia et secuti sumus te.* »

Religieux depuis vos jeunes années, vous connaissez les lois de la sainteté à laquelle vous vous êtes engagé, lois par lesquelles l'homme croit mourir à lui-même pour que Jésus seul apparaisse en lui.

Que Jésus resplendisse en vous, qu'il détruise, qu'il consume en vous toute attache à la personnalité. Les saints prêtres, comme le vénérable Mgr de Ségur, dont vous avez revêtu avec un grand sentiment de joie et de vénération l'ornement sacerdotal ; ce saint religieux enlevé si jeune à notre affection, dont le frère est venu s'associer à notre fête comme

-131-

un écho des fêtes que nous célébrons ici-bas, fêtes trop tôt évanouies, du sacerdoce de ce frère bien aimé. Qu'était-il sinon un vase transparent dans lequel brillait une flamme, travaillant sans cesse à s'amincir, à se rendre de plus en plus transparent afin que Jésus resplendisse en lui.

Voilà les saintes lois du sacerdoce. Embrassez-les avec toute la générosité de votre cœur. Soyez tout cela dans quelque occupation où N. Seigneur vous appelle, soit qu'il vous confie un travail actif, soit qu'il vous retienne sur son cœur dans le repos de la contemplation qui n'est point une oisiveté ; dans la santé, dans la maladie, dans la vie, dans la mort, dans les périls, dans la sécurité comme l'apôtre St-Paul.

Vous aurez ainsi l'esprit des Saints, N. Seigneur ne demande qu'une chose : c'est qu'on l'aime. Ce n'est que lorsque St-Pierre lui a répondu qu'il l'aimait qu'il lui confie son troupeau, qu'il a confié au sacerdoce tout entier dans la personne de St-Pierre. Ainsi donc, soit que vous soyez comme St-Pierre occupé du ministère des âmes, passant d'Orient en Occident, usant ses forces dans les travaux et les pérégrinations, soit comme St-Jean retenu dans la contemplation auprès de Marie, selon que Dieu vous le fera connaître par l'obéissance sacerdotale. Soyez toujours cela.

Maintenant que la grâce et les transports de joie inondent votre cœur, au jour de la visite de N. Seigneur, visite non plus ordinaire, comme celle qu'il vous a faite jusqu'à ce jour par la Communion du matin, mais visite spéciale dans la Communion du prêtre qui est la communion de l'Église, promettez-lui de l'aimer tous les jours de votre vie. Je ne sais si elle sera longue ou courte ; tranquille ou agitée, mais que toujours Jésus vive en vous et fasse mourir le vieil homme.

Comme Marie qui est la mère et la reine de cette communauté a été bonne pour vous ! Quel dessein d'amour maternel elle a eu sur vous, en vous amenant à cette communauté par les voies si douces de la providence divine. Soyez toujours le prêtre de Marie. Demandez-lui l'amour et la générosité qui fait les saints Prêtres.

(D. GRÉA 29 Juin 1895. St-Antoine)

3°. Première Messe de Dom Marie-Antoine

Mon cher fils,

Aujourd'hui, dans cette fête, quelles douces émotions se trouvent dans tous nos cœurs. Dieu a voulu abrégé le temps ordinaire que nous avons coutume d'attendre dans notre congrégation avant l'ordination de la prêtrise ; selon l'ancienne discipline, vous le savez, on ne reçoit pas le sacerdoce avant l'âge de 30 ans, époque à laquelle Notre-Seigneur a commencé sa vie publique. Mais Dieu a disposé toutes choses de telle manière que vous montez en ce jour à l'autel, avant même d'avoir atteint l'âge ordinairement requis.

Qu'êtes-vous donc désormais ? Notre-Seigneur qui est tout à la fois prêtre et victime, a voulu continuer ce double état dans son Église, et vous en êtes le ministre. De même que l'œuvre de la

création ne peut être interrompue (car si Dieu cessait un seul instant de nous créer, nous retomberions aussitôt dans le néant), de même l'œuvre de la rédemption ne peut souffrir d'interruption. Jésus victime est sans cesse offert à son Père ; il convient aussi que Jésus prêtre s'offre sans cesse par l'intermédiaire de ses représentants sur la terre. Le sacrifice de Notre-Seigneur, qui a commencé sur la croix, est sacrifice éternel, et l'agneau doit toujours paraître comme immolé devant le trône de Dieu. Ce qui s'opère à découvert et sans voile dans le ciel, n'est pas moins opérant sur la terre où tout est caché sous des voiles, de même que le pain et le vin sont des espèces sacramentelles de Jésus victime,

-132-

de même le prêtre est l'espèce sacramentelle de Jésus prêtre. Le même agneau qui est immolé sur l'autel du ciel, s'immole aussi sur notre autel de la terre ; et de même que Jésus se tient constamment devant le trône de Dieu pour interpellé en notre faveur, de même le prêtre doit sans cesse prier pour les âmes qui lui sont confiées. Le prêtre encore une fois, est l'espèce sacramentelle de Jésus prêtre. Mais, de même que dans les espèces sacramentelles du pain et du vin, sous lesquelles se cache Jésus victime, il ne reste après la consécration plus que des apparences : le feu du sacrifice a consumé la matière pour ne laisser que Jésus seul ; de même il faut que nous aussi, pauvres créatures humaines, instables, fragiles, coupables et purifiées, nous soyons anéantis complètement et que Jésus demeure seul dans ses prêtres et cela ; pour que les peuples ne soient pas trompés : qu'ils voient le prêtre par les yeux du corps, c'est vrai, mais que par la foi ils voient Jésus en lui.

Pour cela, il faut faire mourir en nous la personnalité. Malheur au prêtre s'il apportait quelque chose de cette personnalité dans son ministère, s'il s'enorgueillissait, s'il se grandissait pour le choix que Dieu a fait de lui ! ...

Non, non, il faut faire mourir la personnalité pour arriver à dire comme l'apôtre St-Paul : « Je vis, mais ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi *vivo ego, jam non ego, vivit in me Christus.* » Voilà pourquoi il y a un lieu si étroit entre le sacerdoce et la vie religieuse. Aussi, les apôtres, avant leur ordination, durent dire par la bouche de St-Pierre : « Seigneur, voici que nous avons tout quitté pour vous suivre ! « *Ecce nos reliquimus omnia* ». Il faut qu'il en soit ainsi pour tous les prêtres ; et ceux qui ne font pas publiquement profession de garder les conseils évangéliques, c'est-à-dire de s'appliquer à cette mort au vieil homme pour vivre avec Jésus-Christ, ceux-là sont du moins obligés à cette perfection par les désirs de leur cœur. Quant à vous, voici que vous trouvez dans votre profession même un rempart, et aussi un aide pour vous anéantir, pour vous humilier ; pour détruire davantage en vous le vieil homme. Et que ce ne soit pas seulement l'œuvre des premiers jours, mais de votre vie toute entière. Mon cher fils, vous en êtes au premier jour de votre sacerdoce ; pour moi le dernier jour approche de plus en plus. Vous venez de célébrer votre première messe ; moi j'en célèbre le 40^e anniversaire. Ah ! 40 ans de prêtrise dans une vie humaine ! ... aussi je vois arriver le terme de cette vie ! ... pour vous aussi le terme de cette vie approche, car une vie humaine comparée à l'éternité est bien peu de chose, le temps comparé au temps est quelque chose qui paraît long, mais le temps comparé à l'éternité est quelque chose de court, ce n'est rien. En ce jour, nous mêlons donc ensemble nos prières : celles de votre premier sacrifice avec celles de mes 40 ans de prêtrise. Ah ! priez bien pour moi afin que je ne m'entende pas dire ces paroles que nous chantons toutes les nuits : « *Quadragesima annis proximus fui generationi huic, et dixi : semper hi errant corde.* Voilà 40 ans que je demeure bien près de cette génération, et j'ai dit : ils sont toujours errants dans leur cœur. » *Que votre cœur, mon cher fils, et le mien ne s'égareront jamais ! Notre-Seigneur habite si près de nous ! ...* Qu'il nous embrase, qu'il nous pénètre tout entier de sa vie et de son amour ! ... Voilà ce que nous devons être, voilà comment nous devons vivre cachés en lui : « *vita vestra est abscondita cum Christo in Deo.* » Et c'est alors que nous ferons véritablement resplendir aux yeux des peuples, la majesté du prêtre. Que la très Sainte Vierge, mon cher fils, qui a assisté Jésus en se tenant auprès de Lui au pied de la Croix, qu'elle vous assiste aussi dans votre ministère, dans toutes les œuvres, qu'elles soient, que ce ministère demandera de vous. A cette heure, vous êtes aussi entouré

des prières de ces vénérables amis de notre communauté : celui qui a déposé pour la première fois la sainte Eucharistie dans votre bouche et dont vous allez devenir le ministre ; et M. le Curé d'Ainay, ce bon et vénérable ami qui veut bien s'unir à notre fête. Que toutes ces prières vous aident, mon cher fils, qu'elles vous assistent et qu'elles vous donnent confiance. Ainsi-soit-il.

(D. GRÉA, 21 Septembre 1896 à Saint-Antoine)

II. la Congrégation des Chanoines Réguliers de l'Immaculée Conception. telle que la voulait dom Gréa

Conférence du 27 Janvier 1890 : « *Nous ne sommes pas une société de prêtres mais un ordre de clercs ; nous voulons restaurer la vie canonique sous sa forme antique ...* »

Lettre à Dom Benoît 13 Juin 1907 : « *Vive Dieu. Il a voulu notre vocation. Il permet cette épreuve, non pour détruire, mais pour fortifier et épurer notre Institut. L'épreuve passera et la vie canonique restaurée demeurera.* »

Au même 28 Juillet 1907 : « *Si son caractère d'œuvre hiérarchique et d'œuvre de prière et de pénitence était même obscurci en quelque chose et pour quelque temps, il reparaîtrait plus éclatant, appelé par les besoins véritables et profonds de l'humanité en ces temps.* »

Quelques réflexions personnelles sur les nouvelles constitutions.

D. Gréa disait que « le siècle passé avait été *le siècle des Papes* : Le chef de l'Église universelle y a été particulièrement étudié et honoré par les écrivains. Les grandes épreuves des Pontifes Romains depuis PIE VI le rôle joué par eux dans l'histoire de l'Église et du monde, le génie ou la sainteté d'hommes tels que PIE IX, LEON XIII, PIE X les ont mis en relief. Vous verrez que le siècle qui commence sera celui de *l'épiscopat et des églises particulières* ... C'est dans l'ordre. » D. Gréa ne disait pas que son livre était pour quelque chose dans ce double mouvement d'opinions.

A l'heure actuelle on écrit beaucoup sur l'Église particulière. La dignité de l'épiscopat et ses origines, le clergé diocésain et sa spiritualité, son ministère et la vie religieuse, l'Église particulière et la perfection de son « presbyterium », l'ordre canonique et l'ordre monastique, les missionnaires diocésains et les congrégations religieuses, l'existence des ordres mendiants et leur activité dans l'Église, tout cela fait l'objet d'intéressantes études dans les multiples revues qui couvrent nos tables. Mais pour ceux qui suivent avec intérêt ces questions, il semble qu'il y ait, au milieu de justes appréciations et de légitimes désirs, quelque chose d'indécis et de flou. D'où, dans le domaine des réalisations, de multiples essais à tendances diverses et à formes presque contradictoires. Peu à peu la lumière se fera. Elle ne vient pas tout d'un coup du Ciel : elle nous éblouirait sans profit. Les principes exposés par D. Gréa dans son livre sur « l'Église et sa divine constitution » sont clairs et révélateurs, mais les déductions que nous croyons en tirer ne sont pas toutes, à notre humble avis, parfaitement justes.

I

C'est ainsi que *l'Église particulière n'est pas la même chose que diocèse*. Ainsi l'Église de Valence est le peuple chrétien de Valence uni à son Evêque. L'Evêque est *de droit divin* chef de son Église ; le diocèse de Valence en tant que réunion d'églises particulières unies à l'Église mère

de Valence est de *droit ecclésiastique*. L'Église particulière, complète et parfaite en sa constitution, est celle qui, à la tête de son clergé et de ses fidèles, a un Evêque ayant la plénitude du sacerdoce et le pouvoir d'ordonner d'autres prêtres ; Les autres Églises qui n'ont à leur tête qu'un curé n'ayant qu'une participation et non la plénitude du sacerdoce et ne pouvant faire d'autres lui-même sont incomplètes et imparfaites et doivent se rattacher à l'Evêché voisin pour former un diocèse.

Cependant dans les villes épiscopales, les paroisses sont des parties d'un même tout, des sections d'une même Église particulière, comme par exemple St Jean et Notre-Dame le sont de l'Église de Valence. Dans l'antiquité ces Églises presbytérales s'appelaient *des titres*, v. gr. à Venise, à Rome particulièrement où les titres sont devenus des titres cardinalices, sans préjudice des paroisses plus récentes qui se sont fondées dans les nouveaux quartiers. L'attache des titres antiques et paroisses modernes à l'Église mère dont elles font partie se manifeste par la liberté de faire administrer le baptême soit dans leur propre baptistère soit à l'Église mère à St Jean ou à St Pierre de Rome ou, comme à Lima, par la faculté pour les mariages de recourir indifféremment au bureau paroissial ou à la curie épiscopale.

II

La plupart de ces Églises, urbaines ou rurales, composées *de familles chrétiennes*, sont dirigées par un clergé dit *séculier*, comme Taulignan Grignan, Montélimar ; quelques-unes peuvent avoir, toujours sous la dépendance de l'Evêque, un clergé *religieux*, comme Sault en Vaucluse les Carmes en Avignon. Il peut y avoir même dans un diocèse de ces Églises *imparfaites* dans leur constitution, comme les précédentes, pour n'avoir pas d'évêque à leur tête, mais un simple Abbé qui n'a d'épiscopal que les insignes et non le caractère, *mais parfaites* par la profession religieuse parce que tous ses membres, clergé et fidèles, Pères et Frères, sont des religieux, des réguliers, comme le monastère d'Aiguebelle. Dans les commencements ces monastères ou Églises incomplètes dépendaient de l'Evêque voisin. Par la suite ; pour éviter des conflits de juridiction, ils devinrent exempts et dépendirent de *l'Evêque de Rome*. Ces Abbayes de moines avaient créé des *prieurés* qui dépendaient d'elles par la fondation pour le personnel, les obédiences, la comptabilité et la direction des affaires, mais qui élevées plus tard à la qualité *d'abbayes filiales*, suivirent les vicissitudes de l'abbaye mère et après avoir pour la juridiction dépendue de l'Evêque d'origine, relevèrent du Saint Père.

Mêmes transformations chez les *Chanoines Réguliers*. Leurs ancêtres, qui n'avaient pas ce nom, dépendaient directement au double point de vue religieux et clérical, personnel et pastoral, de l'Evêque dont ils formaient le seul clergé, par exemple à Hippone avec St Augustin, à Verceil avec St Ensebe, etc... Qui ne voit que le *clergé canonial*, devenant peu à peu au cours des siècles, *séculier*, laissa à côté de lui la section plus nombreuse d'abord, plus réduite ensuite, de leurs frères et devanciers qui ajoutèrent au nom commun à tous de *chanoines*, celui de *réguliers* et soumis d'abord à l'Evêque dont ils formaient le conseil, s'en séparèrent comme les moines pour éviter des conflits ? Par *l'exemption* ils se rattachèrent comme eux à l'Evêque de Rome.

Ne serait-ce pas *chimérique* de vouloir secouer ce stage prolongé dans un état plus commode et parfois nécessaire et remonter tout d'un coup et n'étant qu'un petit nombre cette *lente descente vers la sécularité* ? S'il a fallu des siècles pour descendre, que faudra-t-il pour remonter ? Ce ne fut pas la chimère de M. Gréa qui, vicaire général de St Claude s'était proposé de poursuivre, *même sans résultat*, le rétablissement des Chanoines Réguliers. Tout au plus ne visait-il *qu'une élite*

-135-

III

Néanmoins ce n'était pas une utopie, mais une crainte qui le poursuivait, quand il écrivait à D. Benoît le 25 mars 1914 ces lignes : « *Il y a dans l'Église catholique deux ministères : L'UN attribué à L'ÉGLISE UNIVERSELLE sans aucun lieu aux hiérarchies particulières, L'AUTRE attaché à ces hiérarchies par lieu du titre qui le donne aux Églises. LE PREMIER, lorsqu'il est exercé par des religieux constitue par leurs ordres ou congrégations, les religieux du St Siège, les religieux proprement du Souverain Pontife, dépendant de la Papauté et naturellement exempts des juridictions épiscopales. L'AUTRE qui sert sous la houlette des évêques les troupes particuliers dont il est titulaire et qui aujourd'hui est généralement sécularisé, mais n'exclut pas, ainsi que le montre la tradition, la profession religieuse, constitue, lorsqu'il est exercé par les religieux (tels que sont par institution les chanoines réguliers) les religieux des Evêques, gardant sous leur autorité leurs règles et leurs constitutions.* »

Les points essentiels de l'Institut Canonique Régulier, tel que le montre la tradition, Institut autrefois universellement répandu, sont les suivants :

1°) *et principalement l'établissement de collégiales, abbayes ou maisons majeures, ayant dépendance hiérarchique et locales de l'évêque diocésain, dépendance identique à celles des collégiales sécularisées par le partage des biens de leurs églises en prébendes et bénéfices. Ces collégiales ou maisons majeures ont leur pleine existence autonome par leurs écoles ou alumnats, leurs clercs formés et élevés, dans leur sein, aux ordres successifs et aux études saintes.*

Entre ces maisons majeures, sans préjudice de leur autonomie et dépendance hiérarchique de leurs Evêques, est établi utilement le lieu d'une confédération, destinée à maintenir l'observance sous l'autorité disciplinaire de leur chapitre général et d'un Président mis à leur tête. Tel est le point principalement organique de L'Institut Canonique. Les autres points essentiels de cette vénérable institution sont :

2°) *la vie liturgique dans son intégrité, dont il est dit : « Nihil operi Dei præponatur », ainsi que le déclare Saint Thomas.*

3°) *la vie de pénitence, jeûnes et abstinences traditionnelles, dont la formule a été précisée par Saint Benoît, et qui fut, dès l'origine, commune aux moines et aux clercs religieux. Sous ce dernier point, Benoît XII en imposant à tous, par une bulle célèbre, la confédération indiquée plus haut, admet des diversités. Il prescrit à tous un minimum de pénitences régulières, et déclare que les collégiales qui ont une observance plus sévère sont tenus de la conserver sans diminution. C'était, dans ces maisons, cette discipline plus rigoureuse, dont les Dominicains, issus eux-mêmes de l'Ordre Canonique, se réclament, à ce titre d'origine, dans leurs constitutions : « ut in canonicæ Religionis observantis inveniamur », selon le texte de ces constitutions.*

IV

La crainte de D. Gréa était que ses religieux ne soient pas les religieux des Evêques.

Ils ne pouvaient pas être les religieux de l'Evêque comme aux premiers siècles de l'Église, puisqu'aux premiers siècles le clergé dépendait autant pour sa vie monastique et religieuse que pour sa vie cléricale et le ministère, autant par la profession des conseils évangéliques que par les ordinations de l'Evêque, qui était à la fois son Supérieur religieux et son Supérieur ecclésiastique. Il n'en est plus ainsi et il n'en sera plus ainsi de longtemps. De là des difficultés comme celles qui nous obligèrent à partir de St Claude.

-136-

Par le *bref de louange* obtenu par D. Gréa en 1876 l'institut était devenu automatiquement de *droit pontifical* ; mais cela ne voulait pas dire que les chanoines réguliers de D. Gréa devenaient les religieux de l'Église universelle et perdaient leur attache aux Églises particulières, mais au contraire que, sous la protection et la garantie du Souverain Pontife, ils pourraient servir les paroisses et les séminaires et pour *la profession* ils appartiendraient à une communauté centrale «*sui juris* » sur laquelle l'Evêque du diocèse aurait néanmoins le droit *d'ordination*, sans que celle-ci put invoquer en aucune façon le privilège de l'exemption. Le rescrit conférant 20 ans plus tard à D. Gréa la dignité abbatiale qu'elle que soit la portée qu'on lui donne, corroborait la position de l'institut vis à vis des Églises particulières. Quand le 16 Oct. 1915 D. Gréa écrivait à D. Raux ces paroles : « L'ordre canonique sera dans sa vraie voie lorsqu'il sera diocésain et épiscopal » il manifestait un désir qui, à notre humble avis, est réalisé embryonnairement par nos actuelles constitutions et régi par le droit canonique.

Il ne faut pas chercher dans le « *codex juris canonici* » des lumières spéculatives sur les chanoines réguliers. On n'y fait pas de théories. Nous ne trouverons qu'un mot au § I du can. 491 pour indiquer la préséance des chanoines réguliers sur les moines, de *l'ordre canonique sur l'ordre monastique*, parce que l'un est essentiellement cléricale, l'autre laïque. Également sur le terrain pratique, pour le choix du personnel des paroisses religieuses nous trouvons signalés les droits de l'Evêque et du Supérieur. Can. 454, 456, 471 etc...

V

Nous n'y trouverons pas non plus d'explication sur les *religieux* du *St Siège* et les religieux *de l'Évêque*, mais il faut savoir lire et interpréter d'après les sources du droit et l'histoire de l'Église. **Les religieux du St Siège** comme Jésuites, Maristes, Rédemptoristes sont constitués en *provinces*, indépendamment des Églises particulières.

Leur profession et leur ordination ne visent que leur institut et la province en général à laquelle ils appartiennent et dans laquelle ils exercent leur activité. **Les religieux de l'évêque**, qui peuvent être de droit pontifical pour la sauvegarde de leur être et de leur rôle comme tels, se rattachent par leur profession et l'ordination, non pas à une région en général, mais à une maison, à une Église particulière, collégiale ou abbaye, d'où ils peuvent être détachés momentanément pour l'exercice de leur activité pastorale dans les paroisses. A lire les affirmations de D. Gréa et ses regrets, il semblerait que nous avons fait fausse route. Il y a eu sûrement des coups de timon maladroits et même hostiles; des routines protocolaires. Mais la Providence de Dieu veillait. Elle n'a pas permis que la pensée des homes prévale contre la vieille tradition des chanoines réguliers. A nous de seconder les vues de Dieu et de ramer dans le sens de cette orientation.

Lacordaire avant de rétablir les dominicains en France s'inscrivit à Rome au grand ordre, fit le noviciat près du vieil olivier de St Dominique qui reverdit et par sa profession entra dans le vieux tronc la nouvelle branche française dominicaine. Pour la restauration des bénédictins D. Guéranger, D. Guépin, D. Romain firent de même. D. Gréa se contenta des directives de PIE IX et de la S. Congrégation. Il se croyait par ses études et ses méditations tellement chanoine régulier d'esprit et de cœur ! Cependant aux *lumières du ciel* il eut fallu, semble-t-il ajouter un *parchemin de la terre, une cédula de profession* qui eût greffé son essai sur le vieil ordre et qui aurait fait éviter bien des méprises. De par le Concile de Trente la création de nouveaux ordres est défendue, mais les rejetons des anciens sont admis. La tentative donc

-137-

du P. Gréa, faute du préalable noviciat, ne fut pas considérée comme rejeton et malgré les encouragements de PIE IX, aboutit fatalement à la *fondation d'une nouvelle congrégation*, enchâssée dans l'annuaire pontifical entre deux autres de même époque. Comme congrégation elle dut subir toute la législation commune aux autres communautés nées pour le service de l'Église universelle, particulièrement la centralisation du gouvernement. Les Oratoriens eux-mêmes qui formaient une institution de caractère essentiellement local et diocésain, ont dû se plier au moins en Italie, me dit un des leurs, à ces exigences extra hiérarchiques malgré leurs 400 ans d'existence. Ce fut donc un échec pour D. Gréa ? D. Gréa le crut, mais il ne s'en rendit compte que plus tard et ce fut là sa grande épreuve. Dans la naïve confiance des débuts il avait pu, n'ayant pas à faire avec un personnel sans élan et de coutumes invétérées, puiser sans intermédiaire à la source vive de l'idéal canonique, de St Victor surtout, comme PIE IX l'avait obligé de faire, mais quand vinrent les nouvelles constitutions, il fut déçu et regarda comme anéantie toute l'œuvre des 40 années écoulées. D. Delaroche lui-même eut en ces circonstances, me confia un Prélat Romain un rôle plus passif qu'actif, passif dans le double sens de recevoir des conclusions obligées et d'en souffrir.

VI

Nous, nous ne croyons pas à un échec, du moins à un échec si grave. Dieu a permis tout cela pour que nous, les fils, nous agissions et nous agissions en pleine conviction et que nous visions à assurer un grand bien encore indéci dans les termes et peut-être même dans les idées.

Le « *caput præmium* » des nouvelles constitutions, à saveur antique, maintenu quoique combattu par les adversaires, *sauve tout*. Il oriente l'Institut vers le service divin et la sainte liturgie comme *but primordial* et vers la formation des petits clercs comme *moyen indispensable de recrutement* et enfin vers l'administration des paroisses comme *rayons d'activité et de zèle*. Sans doute il *ne mentionne pas l'essence même* de l'Institut, mais il la suppose : en effet, peut-on concevoir l'office choral la formation des enfants et la charge d'âmes, les œuvres d'un vrai diocèse en un mot, sans une sorte d'Église

particulière, sans une maison collégiale, sans un centre de vie intellectuelle et liturgique dont l'existence et l'administration dépende entièrement et uniquement de nous, qui incarne d'une manière fixe, complète et parfaite notre idéal et qui pourvoie au personnel de nos maisons ? Sans elle et sans elle bien dotée, comment subsisteront les prieurés ? Sans la source, les ruisseaux peuvent-ils porter longtemps la fécondité ? A nous de rendre vivante et prospère cette maison. Qui ne voit que, tout en étant de droit pontifical pour le régime intérieur, elle est *locale et diocésaine* vis à vis de l'Evêque de qui dépendent les ordinations et néanmoins reste autonome ? Et les séminaires et les paroisses que nous dirigeons n'ont-ils pas un *caractère local et diocésain* plus accentué encore, quoique les Pères pour les règles religieuses restent de droit pontifical ?

De tout cela il ressort que nous sommes bien les *religieux des Evêques* autant que nous pouvons l'être. Aussi n'est-il pas fait mention dans nos constitutions de *provinces* qui feraient de nous des *religieux extra hiérarchiques* et du centre desquelles par une certaine force centrifuge (qu'on nous pardonne l'expression.) nos Pères porteraient à droite et à gauche les bienfaits de l'apostolat. Notre force à nous consiste à *concentrer notre activité dans nos séminaires et nos paroisses* et celle de *nos prieurés vers la collégiale ou maison-mère*. Les paroisses d'un diocèse convergent vers l'Evêché. Dans la filiation cistercienne les abbayes filiales ont les regards vers l'abbaye mère et les prieurés vers l'abbaye.

-138-

Chez les Prémontrés *la cercarie* n'est pas une province comme celles des dominicains quoiqu'elle y ait donné lieu. Elle a son action non pas du centre vers les extrémités, mais de la *périphérie des prieurés vers l'abbaye de soi indépendante et centrale, véritable Église particulière* et des abbayes vers l'Abbé général. C'est ainsi qu'il en serait pour nous si nous prospérons : nous arriverions par le fait de nos fonctions pastorales à une confédération de collégiales réunies sous la présidence d'une abbaye mère, comme nous l'avait promis S. E. le Cardinal Vivès si nous étions sages. Mais nous entrons dans l'hypothèse d'une grande extension et prospérité ; c'est pour cela sans doute que le chapitre « *De regimine Instituti* » des constitutions de D. Gréa n'a pas été reproduit comme prématuré ; mais il n'a pas été contredit. Il semble que la poussée montante de l'opinion vers la vie communautaire et parfaite du clergé des Églises particulières en prépare la réalisation. Hâtons-là par nos vœux et par nos prières ; et déjà convient-il que notre maison mère, appelée jadis maison majeure puis abbaye, ne soit pas considérée comme un simple séminaire et une maison de passage et de formation mais *comme une Église particulière à laquelle nous sommes liés par la profession et comme incardinés par l'ordination*, et à laquelle nous revenons avec joie et dans laquelle nous désirons mourir dans la paix du Seigneur et de nos frères.

Quant aux *observances pénitentielles* le plus ou le moins n'importe pas. Ce qui importe c'est que les jeûnes et les abstinences qui nous sont laissés aient un caractère *de mission publique et officielle* de la part de nos peuples vis à vis de Dieu. *Nous expions pour les péchés de tous*. Pour *l'Office divin* il ne tient qu'à nous d'en faire toujours davantage. Le N° 2 de nos constitutions nous y invite. Il est sûr que la simple récitation en commun ne paraît être que le soulagement d'une obligation personnelle. Le chant et la psalmodie viennent nous rappeler qu'il est plus que cela : Il a un caractère de *mission publique et officielle* de la part des fidèles vis à vis de Dieu. *Nous prions, au nom de tout le peuple chrétien* et autant que faire se peut *avec lui*, en lui faisant comprendre et suivre *avec nous les Offices de l'Église*.

VII

S'il fallait embrasser d'un seul regard toutes les activités dont nous venons de parler, nous les grouperions en un tableau synoptique et nous y opposerions les notes caractéristiques différentes des clercs et des clercs religieux *hiérarchiques et extra-hiérarchiques* :

I) **extra-hiérarchiques** : pour *l'église universelle*

a) Se rattachent à Rome, au Souverain Pontife, *chef de l'Église Universelle*. Ce sont les *religieux ou les clercs du Pape*.

- b) Peuvent être employés partout dans la chrétienté, surtout dans leurs provinces respectives.
- c) N'ont pas de liens hiérarchiques avec les Églises particulières et les diocèses.
- d) Ils les aident accidentellement et pour *tel ou tel ministère* de charité spirituelle ou corporelle.
- e) Leurs maisons sont unies par une forte *centralisation*, de provinces ou sans provinces, avec la maison généralice de Rome.

à mentionner :

- A) les ordres mendiants : les Dominicains, Franciscains, Augustins, Servites.**
- B) les clercs réguliers : les Théatins, Jésuites, Barnabites, etc.**
- C) les congrégations modernes avec ou sans vœux : les Lazaristes, Maristes, Rédemptoristes etc...**

-139-

II) **Hiérarchiques** : pour les *Églises particulières*.

- a) Sont rattachés par l'ordination ou la profession à *une Église particulière* (Evêché, abbaye, collégiale) ou par le privilège de l'exemption à l'Église Romaine comme telle. Ce sont les *clercs* ou les *religieux* des *Evêques*.
- b) Ils *concentrent* leur activité dans ces Églises (paroisses, abbayes ou collégiales) et ne la portent ailleurs qu'accidentellement.
- c) Cette activité embrasse *tout le ministère pastoral* de la prédication, et de l'administration des sacrements et des œuvres subsidiaires.
- d) De même que les Evêchés, de soi indépendants et « *sui juris* » connaissent la *hiérarchie* des archevêchés et la juridiction du Souverain Pontife, ainsi les abbayes ou les collégiales indépendantes et « *sui juris* » sont unies par *la confédération*.

à mentionner :

A) Pour paroisses séculières de fidèles, le clergé séculier et quelques instituts : oratoriens, sulpiciens, fils de la charité etc...

B) Pour paroisses séculières de fidèles et collégiales de pasteurs religieux, l'ordo canonicus, soit les chanoines réguliers de Latran, de St Maurice, de Prémontré etc ...

C) Pour Églises particulières de religieux seulement (fidèles et pasteurs). L'ordo monasticus (essentiellement laïque par ses frères avec prêtres pour le service religieux : bénédictins noirs, olivétains, cisterciens, chartreux etc...

L'anneau des Abbés (en B et en C) est signe de l'alliance célébrée avec leur Église particulière. A plus forte raison l'anneau des Evêques qui ont la plénitude du sacerdoce. (en A).

Dans l'annuaire ecclésiastique de la Bonne Presse, les Chanoines Réguliers de l'Immaculée Conception sont classés dans l'ordo canonicus parmi les ordres hiérarchiques, mais une note fait observer que *l'annuaire pontifical* les classe parmi les congrégations modernes extra-hiérarchiques. Nous en avons indiqué les raisons. En fait ce qui doit prévaloir c'est leur vie religieuse unie aux fonctions pastorales qui les met à la suite des Chanoines de Latran et de Prémontré : ce sont des *pasteurs religieux* qui vivant en équipes visent chez leurs fidèles la plénitude de la vie chrétienne par le moyen de la prédication et des sacrements depuis le baptême jusqu'à l'extrême-onction.

Aussi pour leur *vie spirituelle* se rapprochent-ils davantage de l'ordo monasticus que les ordres extra-hiérarchiques et de leurs méthodes et pour le *service des paroisses* ont-ils un ministère plus ressemblant à celui du clergé séculier qu'à celui de ces mêmes ordres ou congrégations. Cependant il convient de citer ici la judicieuse réflexion du R. P. Fr. Petit (Spiritualité des Prémontrés P. 267) : *On conçoit que des âmes de prêtres trouvent dans une vie religieuse très proche (le l'ancien monachisme l'impulsion qui les porte à un ministère moins étendu peut-être, et moins rapide que celui des prêtres séculiers, mais plus mûri dans l'étude, plus baigné de prière, plus appuyé sur la pénitence, plus proche des vues de Dieu par l'habitude de la contemplation. C'est là ce qui garde à l'ordre canonial son actualité. »*

Et cette actualité est plus grande pour l'ordre canonial à *vœux simples*. Réjouissons-nous donc, nous Chanoines Réguliers de l'Immaculée Conception de n'avoir pas les vœux solennels qui nous détacheraient de la juridiction des Ordinaires par le privilège de l'exemption. Nous sommes ainsi davantage *les religieux des Evêques*.

C'est la pensée de D. Gréa : elle éclate dans ses livres, ses conférences, ses lettres et sa vie toute entière ...

Laus Deo Nostro Fr. Cyprien, St Joseph de l'Ecluse, 27 Octobre 1947.

-140-

Chroniques

I. Notre seconde *Retraite*, de 8 jours pleins, devait s'étendre du 1er Septembre au soir au 10 au matin. Elle fut avancée de deux jours pour terminer en la fête de la *Nativité* de la *Ste Vierge*, chère à la Congrégation pour être l'anniversaire des vœux du Fondateur. Elle fut prêchée en un style simple et entraînant par le P. Pontet S. J. Une vingtaine de prêtres étaient présents.

II. Le 16 septembre eut lieu à l'Abbaye de Mondaye la *Bénédiction Abbatiale* du Révérendissime Père Yves Bossière. Notre communauté y avait son représentant dans la personne du R. P. Cyprien. Cette bénédiction marque pour cette abbaye de nos frères Chanoines Réguliers de Prémontré une ère nouvelle de prospérité et de saintes espérances.

Ce tout jeune Abbé, prêtre depuis peu, revient résolument aux traditions de l'Ordre, c'est-à-dire à la louange divine de l'Office et à la discipline régulière leur subordonnant le ministère pastoral. L'inverse essayé pendant de longues années dans le but d'attirer des vocations venait de prouver que si « *Messire Dieu* » n'est pas « *premier servi* », une communauté ne peut pas prospérer malgré l'activité des efforts humains. Voici qu'en effet attirés par la liturgie, secondés par les grâces de l'Office canonial des novices, vibrant à l'idéal, répondent à l'appel et aux démarches des religieux. Nous reviendrons sur cette bénédiction. L'âme de D. Gréa planait sur cette fête.

III. En la fête du *Christ-Roi* le 26 Octobre le Frère Claude Piel eut la joie de faire *Profession Perpétuelle*, la SS C. des RR ayant abrégé par indult le temps de la seconde probation. Nous voyons toujours avec émotion l'heureux élu à genoux au milieu du chœur, les bras en croix, chanter par trois fois les paroles suppliantes du psalmiste : « *Suscipe me, Domine, secundum eloquium tuum et vivam* », *recevez-moi Seigneur, selon votre parole et je vivrai* », et se prosternant chaque fois continuer : « *et non confundas me ab expectatione mea* » - *et ne me confondez pas dans mon attente* ». Et quel touchant spectacle encore que cette file de religieux qui viennent un à un donner ou recevoir, à genoux aussi, le baiser de paix du nouveau profès. « *O quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum* »

IV. Le 8 novembre veille de la dédicace de la basilique du Saint Sauveur, cathédrale de l'Evêque de Rome, en la fête des « *quattro coronati* » quatre novices italiens formant la première couronne de notre école cléricale de Drugolo diocèse de Brescia, prennent le saint habit. Ce sont les frères Giuseppe, Vittorio, Giorgio, Teodoro au quels fut adjoint un novice convers frère Louis. A chacun d'eux nos souhaits de progrès individuels et à tous ensemble le souhait de voir doubler, chaque six mois pour avoir l'esprit de suite, le nombre des novices.

N° 17 bis.

29 Octobre 1947.

La VOIX du PÈRE
Bulletin des C. R. I. C.

La nature de l'institut canonique dans ses points essentiels tel que le voulait d. Gréa

Note. - *Ce sont des extraits des conférences et des lettres de D. Gréa. Nous publions les documents pour montrer : 1°) comment la pensée du Fondateur n'a jamais varié depuis 1865, jusqu'en 1914. - 2°) comment il a tiré, quant à la substance, ses Constitutions, de quelque vieille Congrégation de Chanoines Réguliers. » (St Victor) selon la recommandation de Pie IX, et n'a rien inventé. - 3°) dans quel esprit nous devons interpréter les Constitutions actuelles de Pie X, les compléter dans le sens hiérarchique et diocésain et pratiquer les adoucissements des observances, et enfin, 4°) combien nous paraissent justes les appréciations et corrections du dernier fascicule : pour assurer l'unité et la continuité d'une si belle œuvre. - 5°) ajouter les documents du n°17.*

Extraits de ses conférences et lettres –

18 juil. 1888. Extrait d'une Conférence de Dom Gréa.

« Dès 1865, l'ensemble des observances était fixé dans mon esprit et dans la pratique, telles que nous les avons eues constamment depuis : les *abstinences*, les *jeûnes*, les *observances chorales*. Restaurer la vie Canonique, je n'ai eu qu'à retourner aux antiques observances de cet Ordre ... Il y a toujours eu une grande variété d'observances dans l'ordre canonique. Nous avons dû aller chercher nos observances dans les Congr. les plus florissantes, les plus pleines de l'esprit ecclésiastique, dans la Congrég. de St-Victor spécialement; nous les avons cherchées aussi dans la Bulle de Benoît XII, toute pleine de l'esprit antique. Voilà les vénérables sources des observances que nous gardons. Je me suis aperçu de bonne heure que les Congr. can. ferventes se rencontraient dans les observances générales de la Règle de Saint Benoît, car cette Règle renferme le *dépôt de la tradition religieuse commune aux moines et aux clercs et qui est même arrivée aux moines par les clercs.* »

27 janv. 1890. Confér. de Dom Gréa. - « Nous ne sommes pas une Société de *prêtres* mais un *Ordre de clercs* ; nous voulons *restaurer la vie canonique* sous sa forme antique. C'est pourquoi nous entendons rendre parmi nous aux *Ordres hiérarchiques* leur importance des premiers siècles, toute l'importance que leur attribue le *Concile de Trente* et qu'il désire voir revivre.

C'est pour cette raison aussi que nous reprenons les *observances monastiques* ; car autrefois les moines et les clercs ne différaient point entre eux par les *observances* mais par la *cléricature*. C'est encore pour le même motif que nous voulons dans notre Congrégation des *maisons principales* et des *prieurés* et non l'organisation par provinces des Ordres plus récents. »

« ... Dieu ne nous a pas appelés à copier les institutions modernes, quelques bonnes qu'elles puissent être, mais à *faire revivre* l'ancienne Institution canonique dans sa perfection primitive telle qu'elle a été pratiquée dans les Congrég. et les Communautés ferventes, spécialement dans celle de St-Victor. Voilà notre fin ; n'en poursuivons pas d'autres, tendons-y invariablement. Notre Ordre est un *ordre antique* ; notre but, de *ressusciter l'antique hiérarchie de l'Église*, et par là de renouveler les mœurs anciennes parmi les fidèles.

-2-

« C'est là la *vocation que Dieu m'a donnée* en m'appelant à restaurer les Chanoines Réguliers ... Sans *cet esprit* et ce *but particulier*, notre Congrégation n'a pas sa raison d'être dans l'Église ... J'entends bien l'objection que l'on me fait. Les jeûnes, l'office, cette vie antique n'est plus en harmonie avec les nécessités de notre temps ... Notre œuvre est de *restaurer cette prétendue vie impossible* et de montrer qu'elle est possible de nos jours comme elle le fût autrefois, qu'elle est un remède aux maux dont meurent nos sociétés modernes, comme elle le fut de ceux qui dévoraient la société antique. *Soyons fidèles à notre vocation, ne trahissons pas notre mission, autrement Dieu nous rejetterait.* Si nous n'avons pas cet esprit, nous ne sommes pas dans notre vocation. »

26 déc. 1890, voir circulaire publiée dans n° 3 - Juillet 1947.

15 mai 1892 (à D. Benoît). - « Relevez, mes chers fils, vous mes fils que Dieu m'a donnés, la lumière de la prière liturgique et de la *pénitence ecclésiastique* pratiquée par les clercs et proposée aux fidèles en union à la vie liturgique par les Carêmes, Vigiles, temps de jeûnes réguliers, etc. »

18 sept. 1892. - « Nos jeûnes et nos abstinences sont un ministère public comme nos offices liturgiques. Nous prions au nom de l'Église ; nous jeûnons au nom de l'Église ; nos jeûnes sont aux mortifications privées ce que la prière liturgique est à la prière privée. Voilà pourquoi nous suivons ; en cela une formule traditionnelle par le jeûne du mercredi et du vendredi en été, et le jeûne du 14 septembre, dans lequel se trouvent rassemblés les carêmes de St-Michel, de St Martin et de l'Avent. Les peuples ne sont sauvés que par la vue du Serpent d'airain, Jésus crucifié, et il faut que cette vue *leur soit donnée dans leurs prêtres...* »

Aussi, nous devons nous attacher à nos observances, comme nous le faisons à l'office liturgique : l'une et l'autre composent l'unique trésor apostolique dont nous devons être les dépositaires, l'unique fonction publique que nous remplissons au nom de l'Église. »

15 déc. 1892. - « Par amour pour Jésus, portez partout l'étendard de la prière, de la *prière de l'Église* et de la pénitence, de la *pénitence de l'Église* qui est le jeûne aux temps marqués par la tradition comme la prière liturgique a ses temps et ses phases traditionnelles. »

22 déc. 1893. Lettres à Dom Benoît. - « Nous sommes clercs *per essentiam* : or la cléricature exige le dégagement des choses du monde : *Dominus pars hæreditatis meæ.* »

20 nov. 1895... - « Des Chan. Rég. sortirent quelques branches qui ne furent plus seulement des *Congrégations* ou *Confédérations*, mais des *Ordres religieux* proprement dits, à *l'instar des Dominicains* qui sont le plus considérable. Le passage d'état de Congrégation à celui-ci est parfois difficile à déterminer. Il eut lieu pour plusieurs Ordres de Chan. Rég. Hospitaliers : 1°) les religieux de la Merci et les Trinitaires, 2°) même l'Ordre du St-Esprit ; l'Ordre des Antonins lui-même avec son *abbé unique* et ses commanderies ne s'en est-il pas rapproché ? »

16 nov. 1896. - « Jusqu'ici nous, *clercs hiérarchiques par essence*, nous n'avions encore aucun lien hiérarchique qui nous fit *titulaires et collège hiérarchique* d'une église. Dieu le permettait ainsi au commencement, afin que nous fussions capables de translation : nous avons quitté St Claude parce que nous n'étions pas *titulaires, clercs hiérarchiques*, chanoines de cette église, mais simplement commissionnés comme chapelains et comme le sont les vicaires des paroisses. Cet état en *se prolongeant* surtout après ma mort, pouvait nous assimiler aux Congrégation extra hiérarchiques

-3-

(ainsi qu'il est arrivé aux Théatins qui nés de la pensée de la réforme du clergé ont été jetés en dehors du Clergé hiérarchique)· C'était là ce que Dieu ne voulait pas permettre. Le S. Siège fait un abbé et une abbaye : du même coup, le *Collège hiérarchique* est constitué ; avec le temps les *prieurés éloignés*, qui provisoirement appartiennent à ce Collège, deviendront eux-mêmes abbayes et collèges ; et telle doit être la Constitution définitive et essentielle de l'Ordre : *Confédération de Collèges hiérarchiques* ayant chacun leurs maisons obédientielles, et réunis par le lien du Président général et du Chapitre général. »

19 avril 1907.- « Je crois que la divine Providence en cela indique que le moment est venu de bien établir *l'autonomie* des *Maisons majeures*. Avec l'autonomie des Maisons majeures, il faut désigner et *incardiner* définitivement les Religieux qui en forment le Collège, »

11 juin 1907- - « Avec le Cardinal Protecteur, et appeler son attention sur les points essentiels de l'Institut : 1 °) *localisation* des maisons majeures *confédérées*, et non fondues sous un seul gouvernement, conservées dans l'unité de la confédération par l'autorité centrale, chapitre et Président général. 2 °) esprit de *prière* et de *pénitence* : *prière liturgique*, pénitence ecclésiastique des abstinences et jeûnes, assouplies aux nécessités des situations extra ordinaires que nous traversons dans la dispersion, la persécution, les fondations, mais facilement gardée dans les communautés régulières. »

12 juin 1907 (du P. Athanase Desrosiers, après une entrevue avec D. Delaroche et une lettre de Dom Gréa). - « Notre R.me Père me dit que notre Institut est sans raisons d'être autres que 1°) la

localisation des maisons *confédérées*, mais *non confondues* en un seul et unique gouvernement central 2°) la résurrection de la prière *liturgique* et de la *pénitence vraiment ecclésiastique* des abstinences et jeûnes. Ce qui n'exclut nullement tous les adoucissements exigés par les besoins. Or je crois que ces deux choses sont précisément méconnues par le V. G. La prière liturgique dans les prieurés sera réduite à la récitation du bréviaire en commun, et les abstinences et les jeûnes disparaîtront, je crois.»

13 juin. 1907, voir fasc. 17.

9 juil. 1907. D. Gréa à D. Benoît. - « Nous avons à établir *en doctrine* que l'Ordre canonique doit être local, n'étant que la vie et la profession religieuse du Clergé : clergé *adscriptus* à ses églises propres et titulaire de ces églises ; *collégiales régulières* placées au point de vue hiérarchique, dans la même situation que les *collégiales séculières*, celles-ci jouissaient de prébendes dans la vie privée de leurs membres, celles-là imposant à leurs membres la profession religieuse et la vie commune que cette Profession garantit. Au point de vue *historique*, montrer cette vie répandue avec *profusion* dans toute la chrétienté, jusqu'au régime des bénéfices, qui appela pour la conserver l'association fédérale en même temps que naissaient en *dehors de la hiérarchie* affaiblie, les Ordres *Religieux* destinés à soutenir et à suppléer son activité diminuée. Les *Confédérations canoniques* n'enlèvent pas aux Collèges particuliers *leur* autonomie locale et ne sauraient les assimiler aux Congrégations modernes. La Bulle de Benoît XII est, à ce point de vue, très importante. Elle va jusqu'à laisser une certaine latitude d'observances entre un *minimum* et les aspirations plus austères.

En fait, les chapitres, ordonnés par la Bulle ... se sont tenus à Arrouaise, diocèse d'Arras, entre cette abbaye si austère et les autres de la région qui avaient une discipline différente. »

28 juil. 1907, voir fasc. 17.

31 oct. 1907 à D. Benoît « J'aurai donc à soutenir : 1°) l'organisation

-4-

locale et fédérative, 2 °) la vie de liturgie et de pénitence. »

21 janv. 1908.- « Je pense vous avoir adressé la Notice sur l'Institut Canon. imprimée à Arras. Les deux points essentiels sont : 1°) l'existence locale et confédérée des maisons majeures ; 2 °) l'ensemble des saintes observances, prière et pénitence, prière liturgique, pénitence officielle au nom de la Ste Église, par les jeûnes et les abstinences. »

22 fév. 1908, à Dom Raux. - « Les deux points essentiels sont : 1°) *l'institution* locale et *hiérarchique* des maisons majeures (abbayes ou prévôtés) ; 2°) *l'observance chorale et pénitentielle*. Que l'Institut soit *local* d'abord, et *fédératif* ensuite pour le maintien de sa vie. L'uniformité d'observances n'est point de *l'essence* de *l'ordre canonique*. Quant aux jeûnes et abstinences, Benoît XII y laisse la variété, en maintenant et protégeant les plus austères. Mais le *régime centralisé* lui est absolument *contraire*. *C'est* le régime des Ordres et Instituts de missions qui existent déjà et se suffisent. »

15 juil. 1908. Lettre à D. Benoît. - « Notre vocation de Chan. Rég. repose sur les 3 Bases de *l'organisation locale*, de *l'office complet du jour et de la nuit*, des *jeûnes et abstinences traditionnelles*. »

22 août 1908. - « Tenons à nos trois fondements : institution locale et hiérarchique : office liturgique dans son intégrité du jour et de nuit ; jeûnes et abstinences traditionnelles. Et puis, pour la formation des *clercs religieux*, 3 choses : *vie intérieure monastique*, *instruction classique* et *théologique*, *exercice successif des Ordres inférieurs*. »

5 sept. 1908 (à Dom Raux). - « L'Ordre canonique se confond avec la Constitution même de l'Église et des églises. Si l'on ne peut encore comprendre explicitement l'incardination du Chan. Rég. Dans son ordination même dont elle est le fruit, laissons *pratiquement* arriver au même résultat *implicitement*. La formule des vœux des Prémontrés les *attachant à leur église*, me paraît bien désirable pour nous. »

30 sept. 1908. Lettre à Dom Benoît. - « Quant à nos observances tirées de l'antiquité *discrète entre toutes* de la Règle de St Benoît, elles prouvent recevoir dans la pratique de sages tempéraments ...

Après tout, pourquoi condamner nos observances toutes conformes à la Règle de St Benoît ? N'est-il pas permis aujourd'hui, comme autrefois, aux Chan. Rég. d'y prendre leurs observances que la Règle de St Augustin ne précise pas ?

27 oct. 1908, à Mgr Langevin. - « Voilà que tout à coup et alors que j'avais lieu de croire avoir été entendu et devoir l'être encore, nous arrive comme un coup subit, la nouvelle *Constitution qui abolit notre œuvre dans ses points essentiels*, qui sont, 1°) l'organisation des maisons majeures et leur situation de collégiales cléricales placées dans la hiérarchie diocésaine, et reliées entre elles par une simple et sainte fédération ; 2°) la célébration de la sainte liturgie dans son intégrité et ses saintes veilles de la nuit ; 3°) la pratique de la pénitence traditionnelle des jeûnes et abstinences, formulée dans la vie cénobitique de l'Ordre canonique. Tout cela contredit le passé de quarante-trois années d'encouragements reçus du St Siège et de l'Episcopat, et les directions formelles que la S. Congrég. nous avait données dès l'origine : « *Constitutiones concinnentur quoad substantiam, desumendo ab aliquo veteri Can. Reg. Congregatione.* »

Pâques 1909, à Dom Benoît. - « Que Marie Immaculée nous voyant dans ce combat, soit Elle-même notre défense contre nous-mêmes *contra hostes tuos* ! Qu'Elle sauve et rende, au grand jour de la résurrection, l'œuvre de la Vie canonique : *locale, hiérarchique et confédérée* : vie de la

-5-

- *Ste liturgie* ; vie de la pénitence à l'état d'institution ecclésiastique abstinences et jeûnes !)

En P. S. - J'avais toujours regardé N.-D. de L. comme *Maison Majeure* ; aussi, sauf mes conseils, je vous ai toujours laissé disposer de votre personnel. Les nouvelles Constit. passent sous silence les maisons maj. ou collégiales de Chan. Rég. et par suite le caractère fédératif de l'Institut. Dieu aura la décision suprême, et ce sera un jour sans doute par l'épiscopat. »

11 mai 1909, à Mgr Lobbedey, Év. D'Arras. - « Parmi les *points essentiels* que la Nouvelle Constitution atteint et abolit, le principal est la *nature* de l'*Institut canonique*, c'est-à-dire son caractère local, hiérarchique et diocésain, ouvrant au Clergé des Églises la vie Religieuse et donnant à ceux que Dieu n'appellerait pas à l'embrasser, des exemples et des encouragements. Notre Congrégation ne doit point, à cet égard, être assimilée aux *Instituts missionnaires*, avec lesquels elle ferait double emploi. Et son gouvernement local n'admet, pour le maintien des observances, que la *Fédération* des abbayes ou *Collèges Canoniaux* réguliers, sous un Président et des Chapitres Généraux. »

28 juil. 1909, à Dom Benoît. - « L'Institut canonique, dont les Evêques ont été les abbés et que le régime bénéficiaire, en sécularisant ceux-ci, a providentiellement sauvé par les Confédérations, doit rendre au clergé *hiérarchique*, en lui laissant ce caractère, la profession des conseils évangéliques. Il ne s'agit point ici de créer une Congrégation nouvelle sur le type des sociétés religieuses modernes et extras hiérarchiques, mais de reprendre l'héritage de l'ancien Institut Canonique et ses traditions. C'est là ce que le S. Siège a loué en nous approuvant et que dès le commencement Pie IX a béni et encouragé, ce que nous avons compris et embrassé. »

27 fév. 1910. - « Je vais travailler à un court mémoire sur l'histoire de notre fondation, sa nature, le succès que Dieu lui donnait l'union qui régnait entre nous. Il faudra agir dans le sens d'une séparation, d'autant plus normal que l'Institut des Chan. Rég. ne comporte pas *essentiellement* la centralisation, mais la *confédération* qui peut être plus ou moins serrées entre les abbayes, selon leurs aspiration ...»

4 juil. 1910, à Mgr d'Arras. - « Dieu nous a montré dans l'Institut canonique l'héritage de nos Pères: 1°) *Organisation locale* par l'incardination au Collège, à la Collégiale (et par là au diocèse qui est l'ensemble des titres d'Église). *L'idéal* me disait Dom Lolli, c'est que les Evêques soient les abbés des Chan. Rég. Les Evêques étant *in statu perfectionis* » ont dans leur missions qualité pour cela. Mais le régime *ultra bénéficiaire* en les sécularisant jusqu'à les abaisser au rang de Seigneurs laïcs, avait rendu impuissante et stérile leur action *religieuse plerumque*. De la nécessité des *fédérations*, qui

demeurent utiles et sont compatibles avec *l'incardination*. A l'égard des Evêques, les Collégiales régulières sont ce que sont les collégiales séculières. Là se trouve par les *ordres mineurs*, la formation normale des clercs, selon l'esprit des anciens canons et du Concile de Trente. Là sont vivants et actifs, les ordres des diacres et des sous-diacres. 1°) *Quant aux observances*. a) La *vie liturgique* est le 1^{er} des ministères. b) La *pénitence traditionnelle* des jeûnes et abstinence, a gardée avec toute la prudence que demandent les diverses nécessités, fait la force et la fécondité du ministère.

-6-

c) Ces choses *une fois réglées* et gardées sous la double sollicitude des Evêques et de la fédération, se peuvent comparer aux règles des Religieuses approuvées et qui vivent entièrement sous la garde du régime local et de l'autorité épiscopale. »

10 janv. 1911, à Dom Benoît. - « Trois points que je propose à vos réflexions.

1°) On part trop habituellement de la *paroisse* comme *objet premier de la vie canonique*, au lieu de la *Collégiale* dont elle doit dépendre, qui l'alimentera de son personnel et la soutiendra de sa régularité.

2°) Le lieu du clerc *au diocèse*, lieu purement *disciplinaire* est le lieu du *clerc vague* ordonné *sans titre* ou *incardination à une église*. Le *titre d'ordination de bénéfice*, ou la mise en possession du bénéfice, qui aujourd'hui représente généralement le *titre d'incardination* n'exige pas préalablement la qualité de diocésain, mais il crée cette qualité, et le bénéficiaire *devient diocésain*. L'ordination importe les *mêmes effets* dans la *Collégiale Régulière* en *incardinant* le *clerc* à *son église*. Le bénéfice est alors possédé *collégalement* par le fait de la *vie commune*. Voilà des notions peu connues ... (Cf. De l'Église L. III. ch. X., § 2).

3°) L'admission dès l'enfance et l'adolescence aux ordres mineurs, puis le s.-diaconat et le diaconat, sont la *véritable éducation* sacerdotale et ecclésiastique. Les anciens canons, en ne permettant pas que l'on passe d'un ordre inférieur à un ordre Supérieur sans passer par ces degrés, l'entendent ainsi : aujourd'hui l'obligation de recevoir les ordres inférieurs n'est plus, *en pratique*, qu'une observance stérile. »

14 mars 1911, à Dom Benoît. - « Quant à *l'éducation* même des Clercs elle doit commencer dès l'enfance et se poursuivre par *l'exercice* des *Ordres mineurs* puis s'achever par les Ordres sacrés. N'est-ce pas la tradition ? n'est-ce pas le vœu du Concile de Trente. Aujourd'hui ces initiations aux Ordres inférieurs sont absolument *stériles* et ne représentent rien de sérieusement pratique ... J'ai exposé dans le livre de *l'Église* toute la doctrine au sujet des Ch. R. Cette doctrine ne m'a pas été apportée par le cher D. Raux, mais par l'étude des Pères et de l'antique tradition ... Autre chose est la vocation des Ordres et des Congrégations des clercs vagues appliquées au service apostolique, autre chose la vocation religieuse *au sein du clergé hiérarchique* en chaque église auprès de l'Evêque qui, par état est constitué dans la vocation à la perfection évangélique. Tels furent les chefs des Chan. R. dans les églises : S. Augustin ; S. Eusèbe, S. Yves de Chartres et tant d'autres. Le *régime fédératif* remédiant aux dangers du régime bénéficiaire avait vivement impressionné le grand Canoniste *de Angelis* lors que je le lui exposai. »

31 août 1911. Dom Gréa. Dom Benoît. - « (Notre) Règle nous avait été indiquée par la Cong. *Quoad substantiam a veteri aliquo Canonorum Req. Instituto*. Nous avons la substance de S. Victor. (Je ne vois pas à quel ancien Institut de Ch. R. peuvent se référer les Nouvelles Constitutions ; etc.) Pour *l'organisation collégiale*, on peut voir mon enseignement à cet égard au livre « De l'Église », dans mes diverses notices, surtout celle de 1907, dans toutes les leçons orales que j'ai données à mes fils, *sans une seule hésitation ou contradiction*. Je n'ai différé un instant avec D. Raux que sur un *incident pratique*. Il eut désiré que les constitutions complétées que je présentais mentionnassent, au lieu de *titulum mensæ communis*, *l'incardination à l'église* (ce qui est *certainement beaucoup mieux*) ; mais comme à Rome le style des bureaux ne l'avait pas dans ses formules, je pensais qu'il valait mieux, en maintenant *la chose* par le texte

concernant les *maisons majeures* éviter une discussion où l'on ne nous aurait ni entendu ni compris.»

24 mars 1912, à Dom Benoît. - « Lorsqu'en 1876 leur (aux Ch. Rég.) fut accordé le décret de louange il leur fut singulièrement prescrit de conformer leurs institutions *quoad substantiam* à quelqu'ancienne Cong. de Oh. Rég. Pour atteindre ce but, ils avaient adopté la substance des plus florissantes Cong. anciennes de S. Victor, d' Arrouaise, etc. Ces observances comprenaient selon ces vénérables traditions : premièrement, la vie liturgique dans son intégrité, c'est-à-dire, la célébration quotidienne de l'office divin et des saintes veilles de la nuit ... Elles comprenaient en second lieu l'abstinence et les jeûnes tels que ces Instituts les avaient empruntés à la vie cénobitique, tracée par S. Benoît. Cette discipline était, avec une rigueur moindre, celle de l'Ordre de S. Dominique qui elle-même représente *l'ancienne discipline des Ch. Rég.* Le gouvernement était celui de *Collégiales Régulières*, maisons majeures ou abbayes pouvant détacher par petits groupes des sujets appliqués à des obédiences, paroisses ou aumôneries. Les Relations de ces Collégiales avec les Evêques dont elles relèvent, étaient celles des Collégiales séculières, lesquelles, pour la plupart, représentent d'anciens Collèges Réguliers sécularisés par la séparation des bénéfices. Ces Collégiales devaient avoir entre elles, un lieu de fédération pour le maintien de l'observance et tenir leurs chapitres généraux, telles que furent les conférences que le Pape Benoît XII ordonna pour tous les collèges des Ch. Rég. du monde entier.» L'Institut ainsi conçu, fut approuvé par décret de 1887 dans les termes les plus élogieux, remettant à un avenir sans limitation fixe l'approbation des Constitutions. Celles-ci devaient être complétées dans une nouvelle rédaction par huit compléments indiqués, dont *aucun ne touchait à la discipline maintenue et observée dès l'origine.* »

4 juin 1912. - « On semble ne voir, *en premier plan* et même uniquement, dans notre Institut, que le service des *Curés* dans leurs paroisses, tandis qu'en *premier plan*, il faut voir le *Collège canonique, la Maison majeure*, dont les Prieurés sont des rayonnements et qui en ont absolument besoin comme de leur foyer et de leur centre de dépendance, d'observance, de maintien et de vie. Comprendrait-on le système planétaire indépendant du soleil comme un accessoire secondaire et négligeable ? »

21 déc. 1912, (à Dom Raux). - « Croyez bien que l'œuvre de la restauration canonique, c'est-à-dire, non pas un Ordre Religieux apporté à l'Église universelle, en dehors des hiérarchies locales, *mais la sanctification de la vie liturgique et pénitentielle, garantie par la pratique et les vœux des Conseils évangéliques, offerte et ouverte au clergé dans des Églises soumises à l'Episcopat*, croyez bien que cette grande œuvre est voulue de Dieu comme elle répond aux besoins des peuples et aux aspirations conscientes ou inconscientes d'un grand nombre d'âmes sacerdotales. Ce fut, c'est toujours notre vocation, sans en discuter la théorie ... »

16 oct. 1913, à Mgr Langevin. - « L'Institut du Janicule, ainsi que je l'écrivis au Card. Vivès, est *essentiellement différent* de l'œuvre qui fut l'objet de si providentiels encouragements. Pour la renverser on la présente comme étant mon *invention personnelle*, alors que je n'ai fait, conformément aux directions du Pape Pie IX, que recueillir les règles et les pratiques des anciens Chan. Rég., sans y *rien* introduire de ma propre initiative. Je n'ai pas prétendu rien créer et je n'ai fait qu'écouter la voix des Saints qui furent nos Pères. »

23 nov. 1913, à Dom Benoît. - « Voici quelques aperçus ; 1°) Autonomie des Collégiales, Prieurés et obédiences *très voisines*, à moins

d'espérance fondée de futures collégiales ; puis visites, correspondances, obéissance maintenue.

2°) Ne pas dépasser les 12 ans dans les Prieurés, au bout de ce temps au moins un an d'interruption...

3°) Il est *d'importance majeure* de ne point s'assimiler aux Instituts extra hiérarchiques. Je n'ai pas sous les yeux la *bulle de Benoît XII*. Les Confédérations qu'il organisa par Provinces largement entendues ne les soumettaient *nullement* à un *Général centralisateur*. »

4°) Les Confédérations admettent des observances un peu diverses dans les collégiales, et des Congrégations diverses y prenaient part. On en faisait partie avec *un minimum* d'observance pour l'abstinence et le jeûne, mais on maintenait chacun dans son observance propre ... »

« Le *minimum* de Benoît XII ne porte pas sur la vie liturgique autant que je me le rappelle, mais seulement sur *l'abstinence* et les jeûnes ... »

25 mars 1914 (fascicule17).

24 nov. à Dom Paul Benoît (L.-1914). - J'en ai écrit à D. Arsène ce que je vous transcris ici : J'ai « une confiance assurée dans la volonté de Dieu qui, dans ma vocation, m'a imposé la résurrection de l'Institut Can. *non une création d'un nouvel Ordre dans l'Église* mais la résurrection de l'ancienne *œuvre des Saints*. En cela j'ai dû répondre à une mission autorisée par les signes les plus certains de la volonté divine et les plus hautes autorités et approbation de l'épiscopat et du S. Siège. Cette œuvre aurait pu paraître une œuvre humaine, mon œuvre à moi faible instrument impuissant, Dieu permet qu'elle passe, comme il l'a fait pour ses autres ouvrages par l'épreuve du grain de froment précipité de l'épi, où il semblait glorieux et élevé, dans l'abaissement du sillon et la mort qui lui donne une nouvelle naissance, afin que l'homme disparaisse et que Dieu soit déclaré l'unique *auteur*. J'ai donc recueilli la tradition, je n'ai donc rien inventé ni puisé dans ma pauvreté d'homme et de pécheur. Mais, suivant la parole que me dit le grand Cardinal Caverot qui fut le père de mon âme, je n'ai pas dû faire autrement ou mieux que les Saints. La discipline de S. Augustin et de S. Benoît, recueillie par les anciens Instituts Canoniques, fut ce que je me fis un devoir d'embrasser et de proposer, non aux *appréciations diverses de chacun*, mais à l'acceptation *libre, simple et intégrale* de ceux qui s'y croiraient appelés et s'y voudraient engager. Quelles que soient donc ces *observances dites exagérées*, dont plus tard, l'infidélité humaine s'est plainte et que je *désirais voir formulées*, si l'on touche à *l'intégrité de la vie liturgique*, aux simples et traditionnelles disciplines pénitentielles de S. Benoît, telles que l'Ordre Canonique les a adoptées, on ne sait plus où s'arrêter et, l'œuvre de la sagesse humaine prendra la place de l'œuvre de Dieu, édifiée par les Saints. Relisez, bien cher, *la conférence* qui est mon testament à mes fils. Je leur disais que les amis, dans leurs désirs sympathiques, doivent être écartés de nos conseils, lorsqu'ils croient nous servir par des brèches faites aux remparts des Règles traditionnelles. »

16 oct. 1915, à Dom Raux. - « L'Ordre canonique sera dans sa vraie voie, lorsqu'il sera diocésain et épiscopal. »

7 Février 1916.- « Ce sont les clercs qui ont institué, comme une participation aux exemples dont ils leur montraient pratiquement la doctrine, la vie de perfection des acètes et de l'ordre monastique lui-même ». (*Lettre à D. Benoît*).

Voir en entier. - Les *observations* présentées par Dom Gréa au Card. Vivès, lorsque les nouvelles Constitutions lui furent communiquées, en mai 1908., et la *Courte Notice* remise par Dom Gréa à Pie X dans le mois de juillet 1908.

N. 18

1er NOVEMBRE 1947

La VOIX du PÈRE Bulletin des C. R. I. C.

Le Temps de l'Avent :

Jésus « *exemplum et sacramentum* ». - Chaque année à l'entrée du temps de l'Avent, l'Église appelle nos méditations sur le jugement dernier. En même temps qu'elle nous engage à nous préparer à célébrer dignement l'avènement plein de douceur de *Jésus à l'étable de Bethléem*, elle nous invite à penser à cet autre avènement où il viendra exercer sur les *hommes toute la rigueur* de sa Justice. Toute la vie de l'humanité s'écoule entre ces deux mystères : Jésus immolé pour le salut du monde, et Jésus exerçant sa justice sur le monde. Qu'avons-nous à faire ? Il nous faut bien profiter du 1er avènement de N. S. afin de n'avoir rien à craindre du second. Le grand pape St Léon nous indique la manière de bien profiter de cet avènement. Jésus est pour le monde, « *exemplum et sacramentum* » ; Il est « *le*

mystère qui sauve le monde, et la règle que nous devons suivre. » Quel mystère que celui par lequel Dieu voulant faire éclater sa miséricorde, passant par-dessus le monde angélique incapable de repentir; s'abaisse jusqu'à l'homme pour le relever de l'abîme où il était tombé. Voilà le grand mystère que nous allons honorer à Noël ; le sang de Jésus coulant dans la pénitence pour purifier les âmes ; le sang de Jésus coulant dans le Calice sacré pour les nourrir. Mais s'il est le mystère qui donne le salut aux hommes, Il est aussi l'exemple que nous devons suivre : « *exemplum et sacramentum* ». Jésus nous a appelés à l'état religieux : pour Lui être configurés dans son humilité, dans son obéissance, dans l'innocence de sa vie, et dans son immolation. Tous les mystères que nous célébrons, tous les sacrements que nous recevons ne tiennent qu'à cela. La Ste Eucharistie vient allumer dans nos cœurs le feu de l'amour divin et nous faire vivre de la vie même de Dieu. Il nous faut donc imiter Jésus. (Comme nous le lisons aujourd'hui au réfectoire), ce serait un crime, un grand péché que de descendre au lieu de monter dans la vocation que Dieu nous a donnée. Vous qui êtes profès vous êtes liés sur l'autel, vous qui n'avez pas encore fait votre profession vous aspirez au même bonheur. Imiter Jésus dans son humilité ; Il n'a pas besoin de vous, Il ne veut que votre amour. L'amour c'est ce qu'il nous faut donner à Dieu ; si nous voulons Lui être agréable, faisons tout par amour. Lorsque les communards en 1870 conduisaient à la mort les religieux : Dominicains d'Arcueil, le Supérieur de ces dignes religieux se retourna vers ses frères et leur dit : « Pour l'amour de Dieu », et ils tombèrent sous les balles, martyrs de l'amour de Dieu. Cette volonté nous n'avons pas besoin de la chercher pour la connaître ; elle nous est signifiée à tous les instants du jour. (Comme nous sommes lâches, comme nous nous ménageons, pendant que Jésus est sur la Croix : Sommes-nous prêts à sacrifier pour l'amour de Dieu notre pays, nos relations avec nos frères, comme ceux qui sont au Canada où qui me demandent d'aller en Chine, notre santé, notre activité, notre intelligence, s'il plaît à Dieu de nous l'enlever, nos travaux, j'aimerais faire ceci, j'aimerais ... mais l'aimez-vous ô Jésus ? (Je que vous me direz de faire, je le ferai, le reste je ne le ferai pas, ce ne serait que l'attrait de ma nature. Si nous agissons ainsi, nous n'aurions rien à craindre du jugement dernier. Voilà comment Jésus est à la fois sacrement et exemple. Il a été pendant sa vie et sur la Croix le grand religieux de son Père.

-142-

Pendant les 33 ans qu'il a passés sur la terre, Il a été constamment dans les travaux, dans les immolations, se sacrifiant dès son entrée dans ce monde. Modelons notre vie sur la sienne. Crucifions-nous, mortifions-nous, aspirons à la résurrection qui nous sera donnée au dernier jour. Le dernier jour, c'est le jugement particulier, car le jugement particulier est pour chacun de nous ce que le jugement général est pour tous les hommes ; ce jugement approche, il est déjà prononcé, car pour chaque action que nous faisons il ne se fait pas attendre. Il est différé afin que nous ayons le temps de nous repentir et de témoigner à Dieu plus d'amour. Demandons de mourir au bon moment de la grâce, dans la maturité de la sainteté. Il n'y a pas un seul damné en enfer qui ne regrette de n'être point mort à un certain moment de la vie. S'ils étaient morts à ce moment, ils n'auraient point à porter le poids épouvantable de l'Eternité de la Justice de Dieu. Notre salut n'est pas encore fait, nous pouvons encore tomber dans ces regrets éternels, un long chemin nous reste encore à parcourir, long ? je n'en sais rien, mais la distance est haute puisque c'est une montagne à gravir. Jésus nous précède, nous marchons derrière Lui ; suivons ses traces, imitons sa pauvreté, humilité, obéissance, alors nous Le suivrons et nous serons où Il est, et après avoir partagé avec Lui la peine de la Croix, nous jouirons avec Lui dans les splendeurs de la gloire.

Préparons-nous bien à la fête de l'Immaculée Conception ; demandons demain à Ste-Barbe de ne point : mourir sans sacrements. Les peuples l'invoquent pour la bonne mort. Elle apporta la Ste Communion à St Stanislas Koska. Prions-la d'écarter de nous le spectacle effrayant de la mauvaise mort.

(D. GRÉA. 3 déc. 1893. St. Antoine)

1er dimanche de l'Avent

Être du petit nombre qui aime Jésus et le reçoit. - Dans tout ce temps de l'Avent, qu'on songe à l'amour infini que Dieu a eu pour nous et qui l'a poussé à nous donner son propre fils. On est

frappé de cette parole « *Et sui enim non receperunt. Venit in mundum et mundus enim non cognovit* » Il y a là un spectacle attendrissant, une profonde impression de douleur, de tristesse, en même temps que de joie pour nous, car il ajoute : « *Quotquot autem receperunt enim dedit eis potestatem filios Dei fieri.* »

Il est venu en ce monde et le monde ne l'a pas connu ; en effet voyez toutes ces populations païennes ; qui aime Dieu parmi les infidèles ? Mais ce qui est plus triste, c'est que « *Sui* », les siens, ne l'ont pas reçu. Il n'y a rien d'étonnant pour les autres, mais que les siens l'aient ainsi traité ! Quelle douleur ! Voyez comme son amour occupe peu de place parmi les chrétiens, et parmi les chrétiens chez les religieux, et parmi les religieux dans le cœur des clercs et des prêtres. Comme c'est triste de voir si peu d'amour ! « *Quærunto quæ sua sunt, non quæ J. C.* » Eh bien N. S. a eu cette tristesse, St-Paul parle d'un de ses disciples élevé par lui à l'épiscopat et qui l'avait abandonné. « *Dereliquit me* ». Il m'a abandonné moi son maître et pourquoi, parce qu'il aimait le monde, « *diligens hoc sæculum* ».

Quand on voit cela on éprouve une poignante douleur. Où se réfugier ? Dans la souffrance et dans les douleurs de Jésus. Voyez, Il naît au milieu de l'hiver, dans une nuit froide, sans vêtements pour se garantir, comme pour marquer le froid du monde qu'il voudrait réchauffer, car Il est venu allumer le feu sur la terre et n'a d'autres désirs que le voir s'embraser. Le monde est froid. On veut encore éviter l'enfer, mais on ne s'occupe pas d'aimer. On craint mais on n'aime pas, on dit : pourvu que je ne me damne pas, et l'âme on n'en a aucun

-143-

souci. Cependant il y en a quelques-uns « *quotquot* » qui Le reçoivent, qui ne lui refusent pas la porte de leur cœur, mais qui vont à Lui et Lui disent : « Venez-vous réchauffer au foyer de mon amour ; allumez vous-même le feu qui doit réchauffer vos membres refroidis par la glace des cœurs plus que par la glace de l'hiver. Ainsi Jésus entre dans le cœur de celui qui Lui ouvre ainsi sa porte ; le cœur généreux se fond comme la cire à son approche, et dans cette fusion d'amour qui est le St-Esprit, il a fait de Lui et de nous une seule chose, et c'est comme cela que nous devenons les enfants de Dieu « *Dedit eis potestatem filios Dei fieri.* »

Ce n'est que le petit nombre qui aime Jésus. Soyons de ce nombre.

Ne cherchons pas si nous serons sauvés ou damnés, aimons, cela suffit. Suivons Jésus sans regarder en arrière. (Ceux qui regardent en arrière sont nombreux et ils sont bien en danger de se perdre. Ceux qui suivent Jésus de loin, mais qui ont le regard de leur cœur tourné vers Lui sont moins exposés que ceux qui étant tout près regardent en arrière. Un jour Dieu dit au prophète Ezéchiel : « Prends une lame acérée et coupe ta barbe. » Tu en feras trois parts. La première tu la brûleras, la deuxième tu la jetteras au vent, enfin dans la troisième tu prendras encore une partie que tu dissiperas dans l'air et ce qui restera tu en feras un petit pinceau que tu attacheras à ton habit. Dans ce siècle, la doctrine du petit nombre des élus est devenue excessive. Il a plu à Dieu de nous rien faire connaître à ce sujet, mais comme vous le voyez ; toutes les figures de la Ste Ecriture nous font trembler à cet égard. Soyons de ceux qui aiment Jésus et nous serons sauvés.

Allons à Jésus qui vient. Il vient pour être notre lumière. C'est Lui qui nous fait connaître la fin des dessins de Dieu. C'est Lui qui nous apprend à ne pas voir dans ce monde, seulement des générations qui se succèdent, des empires qui se renversent, des révolutions qui s'élèvent, mais que le monde a été fait pour Dieu *dans l'amour* et qu'il a été réparé par Jésus *dans l'amour*. Il vient ensuite pour nous guérir. Il nous lave dans les larmes de Bethléem d'abord, et dans le sang du Calvaire ensuite. Enfin Il vient pour nous tenir compagnie dans le voyage. « Courage bon et fidèle serviteur, Je suis à tes côtés, Je te soutiens, Je te relèverai si tu viens à tomber ; avance, « *Un jour tu arriveras au terme, et tu entreras, dans la joie de ton Seigneur.* »

Voilà ce que Jésus vient faire pour les âmes qui veulent répondre à son amour. Soyons de celles-là. Les religieux sont représentés par ce petit pinceau de poils attaché au vêtement du prophète, mais nous ne pouvons pas conclure de là que tout est fait, une partie encore est coupée et jetée au vent. Comme nous devons faire attention ! comme nous devons être humbles pour obtenir la grâce de la fidélité ! Les dispositions présentes ne suffisent pas pour nous mettre à l'abri de la crainte.

« Je vous connais tous ; je vous ai donné à tous le St. Habit, disait D. Gréa en 1894 ; j'espère bien que vous serez fidèles à correspondre à la grâce de Dieu ; j'espère bien que vous arriverez au terme. Cependant je ne puis pas vous le garantir, c'est à chacun à veiller et à opérer son salut avec tremblement. Mieux vaudrait mourir maintenant dans l'amour de Dieu, si plus tard nous devions être infidèles à son appel. Où aller quand on abandonne Jésus ? Jésus, voyant un jour les foules s'éloigner, disait à ses apôtres : Voulez-vous ainsi m'abandonner ? et Pierre lui répondit : « *Maître où irions-nous ? n'avez-vous pas les paroles de la vie éternelle ?* »

Nous avons été appelés comme les apôtres, soyons fidèles. Avançons-nous en nous appuyant sur la grâce de Dieu qui ne nous sera pas refusée. Que de gages nous en avons ! Que n'a-t-il pas fait pour nous ! Il ne demande en retour que notre amour. Il ne nous pose qu'une question :

-144-

M'aimes-tu ? m'aimes-tu plus que les autres ? Il exige de nous un plus grand amour parce qu'il nous a aimés plus que les autres. Si nous l'aimons, Il viendra en nous. Son Père viendra aussi avec le St. Esprit et ils feront en nous leur demeure.

(D. GRÉA, 12 Décembre 1894 St. Antoine)

2e dimanche de l'Avent :

La venue de Jésus à Noël. -Jésus vient pour nous éclairer ; Il éclaire même les anges. Pendant qu'il descend de son trône pour venir sur la terre revêtir l'humanité, Il illumine les anges qui se prosternent sur son passage, car le commandement est parti de Dieu : Que les anges l'adorent : « *Adorent Eum omnes angeli ejus.* » Les mauvais anges qui lui ont refusé ce service ont été damnés, c'est là une doctrine très autorisée, celle qui enseigne que les mauvais anges ont été damnés pour avoir refusé leurs adorations au Fils de Dieu lorsqu'Il descendait pour s'incarner.

En descendant Il les éclaire, Il leur fait connaître le secret de ses œuvres, car pourquoi Dieu a-t-il créé des œuvres au dehors ? quelle était la fin de ses ouvrages ? quel était le but qu'Il poursuivait ? Son but c'était de se procurer de l'honneur et de la gloire, et quand le Fils s'incarne, qu'Il vient dans le temps prendre et s'unir toute la création réunie dans l'homme, c'est afin de procurer à son Père la gloire suprême. Les anges ont appris de l'Église, c'est-à-dire ils ont appris par ce mystère de Jésus se donnant à l'Église le secret qui a déterminé la création de toutes les œuvres de Dieu en dehors de Lui-Même.

Il vient nous illuminer, nous guérir nous fortifier, marcher avec nous et nous faire monter au Ciel avec Lui. Il est descendu pour venir nous chercher : « *Exivi a Patre et veni in mundum relinquo mundum et vado ad Patrem.* » Et dans le mystère de son ascension Il nous fait asseoir avec Lui dans le Ciel. A Noël Il va venir en chacun de nous parce qu'Il nous aime.

Voilà un prince qui a pris goût à une mauvaise mesure, à une pauvre maison en ruine. Il l'achète pour la rebâtir et l'habiter. Il semble qu'il serait préférable qu'Il en fasse une neuve plutôt que de refaire cette vieille construction toute délabrée.

Non, cette maison Lui rappelle des souvenirs, elle a appartenu à ses ancêtres ; elle est bien située, elle domine la campagne, Il veut la rebâtir. Seulement Il veut l'arranger à sa façon, comme tous les propriétaires. Quand un propriétaire achète une maison vous verrez qu'il fera toujours des réparations, car il veut l'accommoder à son goût. Quand nous sommes venus à St. Antoine, attirés par le souvenir du saint, nous avons trouvé cette maison toute sauvage et remplie de cloisons mal placées. Il a fallu faire de nombreuses réparations pour l'adapter à notre genre de vie, N. S. fait de même. Il s'était construit une demeure au commencement. Cette demeure a été usurpée pendant de longs siècles; nous étions devenus la propriété du diable : *Natura Filii Iræ.* Mais le Fils de Dieu l'a rachetée au prix de son sang, maintenant il veut l'habiter. Mais dans quel état l'a-t-il trouvée ? Dans quel état l'usurpateur l'a-t-il laissée ? Il va la réparer. Je vais ouvrir des fenêtres, je vais l'élargir et l'embellir.

D'abord il va mettre dehors les locataires. Quand un propriétaire achète une maison il veut l'habiter seul ; ainsi pour M. Lardon qui était ici quand nous sommes venus, nous lui avons donné son

congé aussitôt que nous avons pu. N. S. trouve des locataires dans cette demeure, ce sont les habitudes du siècle : Il patiente pour un temps avec les gens du monde, Il veut bien partager pour un temps l'habitation, il tolère des locataires « *Divisus est* », l'homme du monde est divisé. Il cherche à plaire à sa femme et la femme cherche à plaire à

-145-

son mari, leur unique soin n'est pas de plaire à Jésus. Ils sont partagés. Mais pour nous, Il ne tolère rien, tous les locataires, Il les met à la porte, Il veut posséder notre cœur tout entier. Quelle chose affreuse nous ferions, si après cette prise de possession de notre cœur, nous voulions y introduire des locataires, si nous cherchions encore notre indépendance. L'homme du monde peut faire cela pour un temps, comme un propriétaire tolère un locataire jusqu'à la fin de son bail, mais viendra une heure où il faudra que Jésus s'empare de tout, une heure où il faudra renoncer à l'amour des biens de la terre, à l'amour des honneurs et des plaisirs. A la mort, Jésus prendra tout et si quelqu'un est trop attaché à ces choses, il faudra qu'il aille en purgatoire pour se purifier de toutes ces attaches.

Point de locataires où Jésus veut être le seul : Maître, or que va-t-Il faire ? Dans quel état l'usurpateur a-t-il laissé cette habitation en partant ? Hélas ! hélas ! il y a laissé des concupiscences, des habitudes de nos vieux péchés, des racines d'amertume capables de renverser les murs de la maison, si elles venaient à se développer. Le Fr. Paul me montrait aujourd'hui comment une petite racine pouvait arriver à disjoindre une pierre énorme, c'est pourquoi malgré le désir que le P. Charles a de nous faire manger du bon raisin, il y a danger de mettre les vignes contre les murs à cause de leurs racines.

Jésus va donc chasser ses locataires, ces hôtes qui lui déplaisent, ensuite il va abattre ces petites cloisons qui causent de l'obscurité dans la maison. Abattez, renversez tout cela, élargissez ces salles, il me faut « *Cœnaculum grande stratum.* » De même que lorsqu'il a voulu faire la cène avec ses disciples, Il leur a commandé de trouver une salle grande, vaste et ornée de sculptures ; c'est la seule fois où Il ait montré un peu de richesse et de magnificence, de même dans le cœur où Il veut venir faire sa Cène « *veniam et cœnabo cum illo* » Il lui faut de grands espaces, des salles vastes, lumineuses, ornées et tendues de tapisseries.

Dans les châteaux et les palais des grands, les salles sont tendues de vertes tapisseries, où sont représentées des scènes de combats de chasses et d'exploits guerriers. Jésus veut aussi tendre notre cœur de tapisseries, de vertes tentures où seront représentés les bienfaits de Dieu, les exploits de Dieu pour reconquérir le domaine que lui avait enlevé l'usurpateur. A l'époque de la renaissance, on vit apparaître dans les palais à la place des anciennes tentures, des tentures nouvelles et profanes où étaient peintes des scènes obscènes et des figures impures. On devrait bien les brûler au lieu de les conserver dans les musées, sous prétexte d'art, au grand scandale de ceux qui vont les visiter ; de même l'usurpateur avait tendu dans notre cœur des tentures semblables, il y avait mis des images, des souvenirs de nos iniquités. Jésus vient et fait disparaître toutes choses ; Il y met d'autres tentures et d'autres images. Les images de ses bienfaits : l'image de sa Passion, l'image de l'histoire du salut du monde : le passage de la Mer Rouge dans notre baptême, l'immolation de l'Agneau pascal dans notre communion, l'entrée de la terre promise à notre prise d'habit. Ce sont là les images de Jésus, les souvenirs de notre cœur. Ah ! qu'il est doux de les faire réciter à notre mémoire. Qu'il est doux de songer à notre Première Communion, au jour de notre profession, aux grandes grâces de la miséricorde de Dieu sur nous ; les grâces de notre ordination.

Moi, de temps en temps je fais réciter à ma mémoire les souvenirs de mon ordination. Je me vois, la croix à la main, reconduire processionnellement le clergé au jour de mon ordination au sous-diaconat. Ma mémoire me chante cela, elle me rappelle les grâces de la miséricorde de Dieu sur mon âme, comme les tentures des châteaux rappellent les exploits des ancêtres.

(D. GRÉA, 15 Décembre 1894. St Antoine)

3e dimanche de l'Avent

La Voix de St-Jean-Baptiste. – Voici que nous arrivons au moment le plus solennel de l'Avent. Entrons dans les directions de l'Église qui a institué ce saint temps, et particulièrement les jeûnes de cette semaine pour nous préparer à la belle fête de Noël, en même temps que pour obtenir l'abondance des grâces du St-Esprit sur ceux qui recevront les ordres samedi prochain.

Le monde a été préparé à la venue du Messie par une longue série de siècles, pendant lesquels Dieu a envoyé ses prophètes sanctifier son peuple afin de préparer le genre humain à la venue de son Libérateur. Quand tout cela a été terminé, le silence s'est fait dans le monde : « *Toto orbe terrarum in pace composito* ». L'univers entier était dans la paix, ce qui est très rare.

Dans ce grand silence une voix s'est fait entendre, c'était la voix de Marie qui montait vers le ciel. A cette voix les cieux s'ouvrirent, le Fils de Dieu descendit dans le sein de Marie, et ainsi il s'établit entre Dieu le Père et Marie une admirable communication de lumière et de vie. Le Fils de Dieu descendait et sur son passage les anges s'inclinaient pour Lui rendre hommage au moment où il s'abaissait jusqu'à venir se revêtir de la bassesse de la nature humaine.

Nous aussi nous devons nous préparer à la venue de N. S. qui vient chaque année à Noël. Allons à St. Jean-Baptiste pour apprendre de lui la manière de nous bien préparer à Le recevoir. C'est Lui qui a été envoyé de Dieu pour préparer le monde à la réception de son Fils. Voyez il sort du désert. C'est du désert, c'est-à-dire de la retraite et du silence que viennent tous ceux qui enseignent purement et simplement la parole de Dieu. Il sort du désert où il était caché dès sa plus tendre enfance. Dans ce désert qu'a-t-il appris ? à quelle école s'est-il assis ? Il s'est assis à l'école du St-Esprit, sur les bords du Jourdain, lorsqu'il prêchait la pénitence, il ne faisait que répéter ce que le St. Esprit lui avait appris dans le désert ; et le peuple s'ébranlait, et des foules nombreuses accouraient vers lui pour recevoir le baptême.

A la fin, les princes des prêtres, la synagogue, lui envoient une ambassade solennelle composée de prêtres et de lévites pour lui demander qui il était. Les temps prévus par Daniel pour la venue du Messie étaient accomplis ; le grand personnage qui attire ainsi les foules ne serait-il pas le Messie ? « Je ne le suis pas. » - Etes-vous Elie ? car nous savons qu'Elie doit venir pour préparer l'avènement du Messie.

Les Juifs confondaient le premier avènement avec le deuxième. St-Jean-Baptiste leur répond : « Je ne suis point Elie. » - Etes-vous prophète alors ? « Je ne suis point prophète », - Pourquoi donc baptisez-vous si vous n'êtes ni le Messie, ni Elie, ni prophète ? - « Je baptise dans l'eau ; mon baptême n'est qu'un signe, la chose n'y est pas, mais il y en a un au milieu de vous que vous ne connaissez pas. C'est celui-là qui baptise dans le feu et le St-Esprit : Celui dont je ne suis pas digne de délier la courroie de ses chaussures. Quelle humilité ! « Qui êtes-vous alors » ? pour que nous puissions répondre à ceux qui nous ont envoyés » - Je ne suis qu'une voix, qu'un organe dont Dieu se sert ; je ne suis que l'instrument dont Il se sert pour faire retentir l'annonce de celui qui va venir. « *Je suis la voix de celui qui crie : Dirigite vias Domini, rectas facite semitas ejus.* »

Écoutons cette voix de St Jean-Baptiste, et mettons en pratique les conseils qu'Il nous donne, afin de bien nous préparer à la fête de Noël. Je crains que participant plus abondamment aux grâces de Dieu, nous ne vivions pas assez à la vie intérieure. Malheur à nous si après avoir été appelés, retirés du monde, abrités derrière les remparts de la vie religieuse nous ne soyons pas uniquement occupés de Dieu,

mais que nous livrions encore notre esprit aux vaines occupations des choses qui passent.

Dans la retraite que nous venons de faire, nous avons eu le goût de la vie intérieure, ah ! ne le perdons pas, mais qu'à mesure que nous approchons de la fête de Noël, nous gardions un plus grand silence, tout absorbés dans la contemplation de ce Dieu qui s'anéantit et qui se tait dans le tabernacle très pur de la B. V. Marie.

Les grâces de Noël nous seront données dans la mesure de la préparation que nous y apporterons. Comme on s'y prépare bien dans les communautés !

Les bonnes clarisses redoublent d'austérités, s'interdisent le parler aussi quelle joie elles éprouvent à cette fête.

Tous les saints ont goûté des consolations particulières à Noël comme une participation à la joie des bergers. St-François D'Assise, St Gaëtan, qui eut le bonheur de tenir dans ses bras l'Enfant Jésus qui lui apparaissait, St-Bernard ... Tout le monde travaille en cette fête « *Nemo alacritate hujus festivitatis excluditur* » dit St-Léon. Les vieux lords et les adolescents, les pécheurs, les infidèles et les justes, que tout le monde s'excite pour bien se préparer.

Pour nous, renouvelons-nous dans les résolutions de notre retraite ne passons point ces jours comme des jours ordinaires, que ceux qui sont plus anciens avancent aussi d'avantage dans l'amour. Il serait fâcheux qu'en avançant en âge on ait moins d'amour pour Dieu, après de longues années de vie religieuse, qu'au commencement de notre conversion

Veillons plus attentivement à la garde du silence, et vivons dans la contemplation des grands mystères qui vont se célébrer, à l'exemple de St-Joseph qui adorait silencieusement et contemplait ce Verbe Incarné qui lui était confié !

Au milieu de nos travaux, contemplons ce Jésus qui vient à nous, dans nos travaux manuels comme dans les études. Le travail des mains facilitera cette contemplation ; c'est là un avantage qu'ont les Fr. convers, avantage qu'on ne trouve pas au même degré dans les études. Que ceux qui étudient la Théologie aillent à Dieu et élèvent à Lui leur cœur, en même temps que leurs pensées. Que ceux qui étudient autre chose, la philosophie, les sciences, les langues, ne perdent point de vue Celui qui dans chaque chose a laissé un effet de lui-même.

En même temps redressons les chemins où Jésus devra passer pour venir dans notre cœur, combler les vallées et les parties basses, c'est dire les lâchetés, les sensualités, la paresse, la négligence; chassons l'orgueil, c'est le travail de toute la vie, mais dans ce temps-ci redoublons d'ardeur et de générosité pour Celui qui étant si grand a bien voulu s'anéantir pour nous apprendre à nous humilier et à être généreux pour Lui.

Soyons tout entier à ces mystères de Noël, afin que cette fête ne se passe pas sans laisser aucune impression dans nos âmes, mais au contraire qu'elle nous renouvelle, que nos communions soient plus ferventes, plus tendres, plus amoureuses, plus généreuses. Que nos résolutions soient vraiment sincères et qu'on ne refuse rien à Jésus de tout ce qu'on Lui a promis. Dieu ne restera pas en retard en générosité. Il saura bien nous récompenser en faisant pleuvoir sur notre âme bien préparée une abondante pluie de grâce. Prions-Le pour l'Église, prions-Le pour les missions, pour les pécheurs. N'oublions pas non plus la très Ste Vierge. Pendant l'Avent l'Église prie beaucoup la Ste Vierge ; l'antienne de Magnificat ce soir était une antienne à la Ste Vierge. Eh bien ! entrons dans les sentiments de l'Église.

(D. GRÉA, 16 Décembre 1894 St Antoine)

-148-

4e dimanche de l'Avent

Silence et retraite. – Voilà que nous approchons de la fin de cette longue préparation et cette nuit nous avons chanté cette belle antienne qui nous annonce l'accomplissement de la promesse de Dieu. «*Ecce completa sunt quæ dicta sunt ab angelo de Maria Virgine*». Voilà que tout est achevé de ce qui a été dit par l'ange touchant la Vierge Marie, c'est-à-dire le mystère de la Rédemption.

Demain, selon l'usage de notre communauté, nous passerons cette retraite dans le silence et le recueillement, unis au silence et au recueillement de Marie, et aux adorations qu'elle rendra au Fils de Dieu pendant le pénible trajet qu'elle fait de Nazareth à Bethléem. Considérez ce voyage, Joseph et Marie passent à travers les foules. Qui fait attention à eux ? et cependant c'est le trésor qui passe, Dieu Lui-même le Créateur par qui tout existe. Ah ! quand l'arche d'alliance tombée aux mains des Philistins, passait devant le temple des idoles, les idoles tombaient renversées et Jésus vient dans cette terre, dans un héritage qui Lui appartient et les siens ne l'ont point reçu. Point de place pour Lui à

Bethléem, il faut aller à la campagne, chercher une étable, trouver le palais du Roi des rois, la première église où le Fils de Dieu va apparaître. Nous irons l'adorer avec Marie qui fut la première à l'admirer « *Quem genuit adoravit* » ; avec Joseph le grand contemplatif, avec les bergers que les anges amènent à Jésus pour composer sa cour.

Ils sont simples, ignorants, méprisés selon le monde, mais quelle grâce Dieu leur fait. C'est à eux qu'il envoie les anges. Ils ne les envoient pas aux savants, aux philosophes, aux docteurs, eux, ils ont les Ecritures, qu'ils les consultent ; mais aux bergers il envoie les anges pour les convoquer auprès du berceau de Jésus enfant.

Nous irons nous joindre à eux, et nous demanderons à Jésus, de nous donner la vertu de l'enfance, l'humilité, la simplicité, la docilité. Nous lui demanderons de nous enseigner le silence et l'esprit de prière Voyez comment Jésus prie dans sa crèche ! L'apôtre St-Paul nous a fait connaître la prière de Jésus dans sa crèche. Cette prière Il ne la prononçait pas de ses lèvres enfantines, mais elle sortait du fond de son cœur. Il disait : « *Mon Père, pour apaiser votre justice, vous n'avez pas voulu des anciennes victimes mais me voici, vous m'avez donné un corps pour l'offrir en holocauste.* » Ce corps que Jésus offre à son Père en sacrifice pour sa justice n'est point seulement ce corps qu'il a pris dans le sein de la bienheureuse Vierge Marie, c'est aussi le corps qu'Il s'est uni, le corps de l'Église qui est le chair de sa chair, les membres de son propre corps. Il offre à Dieu ce sacrifice et toute l'Église devient ainsi par sa sublime vocation un holocauste perpétuel et vivant pour l'expiation des péchés et la satisfaction de la justice de Dieu. Nous avons notre part dans cette immolation. Nous sommes consacrés d'une manière spéciale en vertu des vœux que nous avons prononcés, à nous immoler pour le salut du monde, et à joindre notre sacrifice à celui que Jésus commence à offrir à son entrée dans le monde.

Nous viendrons dans cette nuit délicieuse, dans cette nuit illuminée de si douces clartés « *Et nox illuminatio mea in deliciis meis* » Nous viendrons l'adorer reposant sur la paille de la crèche ou sur le bras de Marie. Nous viendrons auprès du trône de la Sagesse Eternelle, adorons avec les bergers le Roi du Ciel et de la terre. En attendant, restons dans un grand recueillement, uniquement préoccupés du grand mystère qui va s'accomplir. Préparons à Jésus un abri digne de Lui, dans notre pauvre cœur, afin que venant en nous dans cette belle nuit de Noël, Il puisse s'y reposer et y trouver ses délices.

Restons près de Marie et demandons-Lui de bien nous-préparer à la venue de son divin Fils.

(D. GRÉA, 23 Décembre St Antoine)

N° 19

8 NOVEMBRE 1947

La VOIX du PÈRE
Bulletin des C. R. I. C.

Les O de l'Avent

Explication de l'Antienne : « *O Sapientia* ». Voilà que nous approchons tout à fait de ce grand mystère de Noël, et déjà nous avons commencé à chanter les grandes Antiennes « O ».

Ce soir nous invoquons la Sagesse Eternelle, le Verbe de Dieu pour lequel Dieu a fait la détermination des siècles. C'est pour Lui qu'il a fait tous ces ouvrages et quand cet ouvrage final sera terminé le temps finira. Cette sagesse atteint d'une extrémité à l'autre, c'est-à-dire que rien parmi ses œuvres n'échappe à sa vue ; aucune créature ne peut se soustraire à son obéissance dans tout l'ensemble de ses œuvres, en même temps que d'un bout à l'autre du temps nous invoquons cette Sagesse et nous Lui demandons de venir nous enseigner le chemin de la vraie sagesse prudence. La vraie prudence consiste à obéir à la volonté de Dieu et la grande imprudence consiste à se soustraire à cette sainte volonté. Dieu seul a droit de faire sa sainte Volonté, parce qu'elle est la règle du bien, mais la nôtre n'est bonne que lorsqu'elle est conforme à la volonté de Dieu. Nous prions la Sagesse de Dieu de venir nous enseigner cela.

Entrons dans les sentiments de l'Église, qui dans toute sa liturgie n'est préoccupée que de la venue de Jésus, aspirant après l'heureux moment où ce grand bienfait lui sera donné ! Gardons bien

le silence et le recueillement, mettant en pratique ce que nous recommande St Jean-Baptiste lorsqu'il nous dit de préparer les voies du Seigneur, et d'enlever tout obstacle qui pourrait rendre moins facile l'arrivée de Jésus dans notre cœur. Que nous sommes malheureux de mettre tant d'obstacles à la grâce de Dieu. C'est là la différence qu'il y a entre les saints et les autres hommes. Les saints ne mettaient aucun obstacle à l'action de la grâce dans leur cœur. Dieu travaillait dans leur âme librement et pleinement, sans rencontrer de résistance ; non seulement cela, mais toujours leur propre coopération, car Dieu veut que son travail soit aidé par notre propre travail. Il nous éclaire, Il nous montre ce qu'il faut faire, Il nous aide, mais Il veut que nous joignons notre propre travail, parce qu'il veut nous récompenser.

Jésus viendra donc à Noël nous enseigner le chemin de la vraie prudence. Il y a une prudence qui n'est pas la vraie prudence, c'est la prudence de chair qui est l'ennemie de Dieu. C'est la prudence de l'homme qui n'agit que selon la nature, qui ne cherche que son profit, qui travaille à satisfaire son esprit par la curiosité, son corps par la sensualité, son amour-propre par les paroles où il cherche à se faire valoir. Cette prudence n'est pas la vraie prudence, celle que Jésus vient nous apprendre à Noël et qui consiste à nous détacher du monde, à laisser conduire notre activité par l'obéissance, à se renoncer à soi-même pour l'amour de Dieu. Voilà la vraie prudence. Avec cette prudence on n'a rien à craindre. On ne craint pas de s'égarer dans le chemin qui mène à Dieu. N. S. vient nous l'enseigner chaque année, mais jusqu'à maintenant nous n'en avons pas profité comme nous l'aurions dû. Cette année Il daigne encore venir. Il faudra que nous apportions un grand zèle à recevoir les enseignements de Jésus ; la pauvreté, la mortification, l'obéissance, l'abandon à la volonté de Dieu. En attendant préparons-nous à la venue, de Jésus en compagnie de Marie et de Joseph. Voyez comme ils se préparent à voir Jésus. Comme ils honorent

-150-

Celui que le monde ne connaît pas. Quel silence, quel recueillement dans cette petite maison de Nazareth.

Comme nous avons de quoi nous occuper dans ces temps-ci ! En allant et venant dans la maison, en nous rendant à nos différents exercices, aux offices surtout, méditons ces grands mystères et faisons beaucoup d'oraisons jaculatoires.

Que de grâces aussi nous avons à demander ! pour la communauté, pour nous-même, pour ceux que nous connaissons et que nous aimons, pour nos familles. Nous devons prier pour nos familles, nous sommes l'offrande qu'elles ont faite à Dieu, et elles en attendent en retour les bénédictions et les grâces. C'est à nous à obtenir pour elles ces bénédictions et ces grâces, et nous les obtiendrons en nous sanctifiant.

Les familles qui donnent un de leurs marbres à Dieu, sont comme un parterre qui donne sa fleur. Marie a été la fleur du genre humain, et le St Esprit est venu se reposer sur cette fleur. Chaque famille qui donne un religieux donne sa fleur. Le religieux doit prier et se sanctifier pour sa famille. Malheur à celui qui frustre ses parents d'un si grand bien. Martin Luther est un de ces malheureux religieux qui n'ont point répondu à l'attente de ses parents. Son père qui était un brave tailleur de pierres, excellent chrétien, l'avait offert généreusement à Dieu chez les Augustins. Là à la suite de certains succès dans ses études, il s'est perdu et vous savez ce qu'il est devenu. Il aurait mieux valu pour lui d'être resté simple tailleur de pierres comme son père.

Dans quelques jours la fête de Noël viendra nous apporter des joies, des grâces et des forces.

N'allons-pas les laisser perdre, pour cela préparons-nous bien. Il y aura aussi un 2^e avènement quand Notre Seigneur viendra nous chercher à la fin de notre vie ; ce sera l'avènement du jugement particulier. Que le 1^e avènement prépare au 2^e, c'est là ce que demande l'Église dans ses oraisons. Si nous sommes bien préparés à la grâce de Noël, nous serons bien préparés à la grâce d'une bonne mort. Quand cet avènement aura-t-il lieu ? Personne de nous le sait. Peut-être est-il très rapproché. Nos vies sont entre les mains de Dieu.

Mais ce qui est en notre pouvoir c'est de nous bien préparer à la mort. Pour obtenir cette grâce préparons-nous bien à cette fête de Noël. Alors quand nous mourrons nous pourrions voir sans trembler le visage de notre Juge : « *Judicem securi videamus.* »

(D. GRÉA, 17 Déc. 1894. St Antoine)

Vigile de Noël, 24 Décembre 1895

Ouverture du martyrologe

Mes Chers Fils,

C'est aujourd'hui que dans l'Église on ouvre le livre du Martyrologe.

Qu'est-ce donc que ce livre ? C'est une partie du grand mystère de la prédestination des Saints, qui nous est révélée en ce jour par Jésus-Christ : il est donné à l'Église pour la secourir dans ses besoins et pour être aussi son exemple et son édification. Le grand jour, où tout ce mystère apparaîtra, est le jour du dernier jugement. Le saint temps de l'Avent nous l'annonce, car en même temps qu'il annonce la venue prochaine du Sauveur, il annonce aussi la venue de ce même Sauveur dans la révélation dernière.

Aujourd'hui donc, mes Fils, notre Seigneur, qui va bientôt apparaître, commence à nous rendre le Ciel. Ce livre de la prédestination était fermé : St Jean nous dit, dans l'Apocalypse, qu'il était fermé de sept sceaux, et personne n'était trouvé digne de briser ces sceaux. Les patriarches, les prophètes de l'Ancien Testament attendaient l'ouverture de ce livre, mais personne ne venait pour l'ouvrir, et le ciel n'était pas ouvert pour eux, parce que le Sang de l'Agneau n'avait pas encore été répandu.

-151-

- « Et moi, je pleurais beaucoup, ajoute St-Jean, en voyant que personne n'était digne d'ouvrir ce livre. »

Alors on vint lui dire :

- « Voici que l'Agneau, qui est en même temps le Lion de la tribu de Juda, a vaincu et il a été trouvé digne d'ouvrir le livre. »

En effet, c'est dans le sang de Jésus, c'est dans le mystère de la Rédemption, c'est dans l'avènement du Sauveur ici-bas que ce livre a été ouvert. Nos destinées dans l'œuvre de Dieu, c'est notre sanctification : elle nous donne le ciel, elle nous ouvre le ciel, parce que le livre en a été ouvert et que nous pouvons inscrire nos noms à la suite de Jésus.

En tête du livre, il a été écrit à mon sujet, « *in capite libri scriptum est de me* », dit le Messie, dit le Verbe de Dieu incarné, c'est moi qui suis à la tête des élus, c'est moi qui suis le chef de leur prédestination; aussi « en tête de ce livre de la prédestination, il a été écrit à mon sujet », c'est le nom de Jésus, qui est écrit en tête de ce livre, ce nom hors duquel il n'y a pas de salut, ce nom hors duquel on ne peut pas être inscrit dans le livre de vie ; pour y être inscrit, il faut absolument être à la suite de Jésus, il faut faire partie de cette lignée, de cette descendance dont Jésus-Christ est le chef, il faut être configuré à Lui.

Mais, à la tête de ce livre, qu'est-il écrit ?

- « Voici que je viens, ô mon Dieu, pour faire votre volonté. »

C'est cette même volonté, dont notre Seigneur dira plus tard :

- « Mon Père, non pas ma volonté, mais que la vôtre se fasse. »

Voilà comment il est écrit au sujet de Jésus, en tête de ce livre. Et les Saints viennent à sa suite. Aussi le Martyrologe est un extrait du livre de la prédestination, c'est le commencement de ce grand livre de vie, où tous les Saints sont inscrits et d'où sont tirés quelques-uns, qu'on peut invoquer en toute certitude de foi. Il s'ouvre par le *natalis* de Jésus ; viennent ensuite les *natalis* de tous les autres Saints, qui y sont inscrits par ordre et chacun à leur jour. Ce livre est une figure des œuvres du temps, qui sont inscrites pour l'éternité.

Nous aussi, mes fils, nous pouvons nous inscrire dans ce livre, mais il n'en sera ainsi que si nous sommes à la suite de Jésus, que si nous devenons conformes à Lui, que si nous sommes du nombre de cette vraie postérité qui vient après Lui. Pour être inscrits dans ce livre, il faut que nous

passions par où Jésus a passé ; il faut qu'à son exemple, notre nom soit inscrit par le sang et l'immolation.

Il y en a qui écrivent leurs noms sur la terre, et alors ce nom est effacé. Voyez tous ces conquérants, tous ces dominateurs : leur nom a été écrit dans les annales des peuples, mais ces annales se brouillent et s'effacent, parce qu'elles sont écrites dans un temps qui finira, et les noms des conquérants disparaissent avec elles. Aussi notre Seigneur disait à ses Apôtres :

- « Ne vous réjouissez pas des choses glorieuses que vous accomplissez, mais plutôt de ce que vos noms sont écrits dans le Royaume des Cieux. »

Pour cela, venons à Jésus, prenons sa ressemblance, qui nous rendra conformes à lui.

Montez donc, mes chers fils, montez à l'autel avec ces sentiments ; portez-y les saintes émotions d'un cœur, qui ne veut pas marchander avec son Dieu, mais qui veut être tout entière à Lui. Portez-y la résolution d'une vie toute de prière et de mortification ; c'est avec cela que vous serez utiles à la sainte Église ; c'est avec cela que vous sanctifierez votre communauté ; c'est avec cela que vous apporterez des consolations au Cœur de Jésus en venant vous reposer sur Lui. Voyez ce divin Cœur : il nous apparaît entouré d'une couronne d'épines ; cela signifie que, pour approcher de Lui, il faut prendre part à ses douleurs et à ses larmes, il faut mortifier le vieil homme avec ses

-152-

prétentions et ses libertés, afin qu'entre ce divin Cœur et, nous, Il y ait une correspondance parfaite. Que St-Jean nous obtienne cette grâce. Voyez-le dans sa dévotion au Cœur de Jésus, puis dans sa dévotion à Marie ; que nous allions toujours par St Jean au Cœur de Jésus et qu'avec lui, nous demerions dans la maison de Marie ; que nous montions de Marie à Jésus et que nous descendions toujours de Jésus à Marie par Jean, qui nous en montre le chemin. *Amen.*

La Pauvreté. – Nous pratiquons la pauvreté pour imiter la pauvreté de Notre-Seigneur qui étant riche a bien voulu se dépoiler de tout. Lui qui est le maître du ciel et de la terre, l'auteur de la beauté et de la richesse des créatures ; *pulchritudo agri mecum est*, s'abaisse jusqu'à n'avoir pour berceau qu'une misérable crèche et pour vêtements que quelques pauvres langes : *O delectabiles panni* : o langes délectables, arrosés des larmes innocentes de Jésus. Pauvre à Bethléem, il est pauvre toute sa vie, dans sa fuite en Egypte à Nazareth où il travaillait pour gagner son pain, pauvre sur la croix où on lui arrache son dernier vêtement et où il apparaît aux yeux du monde entier revêtu seulement de la pourpre de son sang.

Tenons beaucoup à notre vœu de pauvreté. Il y a une affinité étroite entre la pauvreté et le sacerdoce. Dans l'ancienne loi déjà où tout était ombre et imperfection, les lévites n'avaient point de part en Israël. Ils vivaient des offrandes du peuple et des victimes que l'on immolait dans le temple pour l'expiation des péchés ; ce qui les chargeait ainsi de la mission de prier pour le peuple et de lui obtenu miséricorde.

Prenons garde que notre pauvreté ne soit pas une pauvreté purement affective, mais effective. Ce serait vraiment trop commode et tout en ne possédant rien en propre, nous trouverions le bien-être sans le travail, ce que n'ont pas les gens du monde. Il faut que notre pauvreté soit effective et qu'elle en ait tous les caractères. En premier lieu la pauvreté impose des privations, la privation des belles choses. Les pauvres n'ont pas de musées ni d'objets d'art, sachons-nous en passer. Privation des choses commodes, ils n'ont que des pots qui n'ont que trois pieds, des fourneaux fêlés, ça fume. Sachons aimer ces privations en souvenir de Bethléem. Je me rappelle d'un bel exemple de pauvreté que notre bon père Paul Doudoux m'a donné. Il était encore novice, entrant dans sa chambre, je le trouvais assis sur un tronçon de bûche et écrivant sur ses genoux. Ce n'était pas commode et cependant il était content. Et nos pères du Canada ils n'ont pas même les choses nécessaires. Quand nous rencontrons des privations sachons les embrasser par amour pour la pauvreté de Jésus.

Le premier effet de la pauvreté c'est donc d'imposer des privations ; le deuxième effet c'est le travail. Les pauvres sont condamnés au travail. Ils ne travaillent pas pour se distraire, mais pour vivre. Ils ne choisissent pas leur travail, il leur est imposé. C'est un travail pénible qui sera jugé souvent

même sévèrement sans que l'on tienne compte de leurs efforts, ni de l'imperfection de leurs outils. Travaillons comme cela. Notre-Seigneur a travaillé trente ans péniblement pour gagner son pain, pour accomplir la loi du travail imposée à l'humanité depuis le péché d'Adam. Depuis le péché l'humanité est pauvre, elle a tout perdu et elle doit par son travail regagner tout ce que Dieu lui a enlevé.

Le troisième effet de la pauvreté, c'est l'humiliation. Comme l'on traite les pauvres. Comme ils sont rebutés. Cependant ils ne se fâchent pas. Repoussés à une porte, ils se retirent sans rien dire pour frapper à une autre où ils espèrent trouver une main plus charitable. On les juge sévèrement, quelquefois on ne se trompe pas, mais parmi la multitude des malheureux, il y a de bons pauvres qui subissent le sort

-153-

des mauvais. Notre-Seigneur a rencontré ces mauvais traitements à sa passion ; et à sa naissance pas une place dans une hôtellerie et il faut aller se réfugier dans une mesure abandonnée dans la campagne. Et les humiliations on voudrait qu'il nous les épargne ; nous serions entrés en religion pour être honorés et glorifiés. Les Saints rayonnaient de joie quand ils recevaient une humiliation. Vous connaissez tous les traits que l'on a racontés du Bienheureux Grignon de Montfort et de ce vénérable M. Hello ; voilà de vrais humbles, ils ne s'étaient pas préparés à l'avance, on ne leur avait pas dit qu'on allait les humilier. On ne peut pas toujours traiter les religieux de la sorte, excepté ceux qui sauront en profiter.

(D. GRÉA, St Antoine)

Homélie pour le Dimanche dans l'Octave de la Nativité. – L'Evangile de ce jour nous reporte à la fête de la Purification de la Ste Vierge, lorsqu'elle alla au Temple présenter le petit Enfant Jésus. Elle Le présenta pour être une victime et Le racheta pour un temps en offrant à sa place deux petites tourterelles, car le temps de l'immolation finale de Jésus n'était pas encore venu. Le vieillard Siméon prit l'Enfant dans ses bras, Anne, cette sainte veuve, prophétisa. St-Joseph et la Ste Vierge étaient en admiration sur tout ce qu'ils entendaient dire de Jésus : Cet Enfant a été établi pour le salut et la ruine d'un grand nombre en Israël ; Il sera un signe de contradiction.

Contradiction dans sa pauvreté, par l'amour des biens de la terre. Prenons garde, nous qui sommes religieux, de ne pas aller contredire Notre-Seigneur en murmurant quand nous rencontrons des privations, en souffrant lorsque nous ne trouvons pas tout à notre disposition comme les riches de ce monde ; en nous plaignant quand on ne nous accorde pas au gré de nos désirs. Contradiction dans son obéissance. Voyez comme dans sa crèche Il est obéissant. Il se laisse manier par Marie sans faire aucune résistance. Elle prend ses mains et ses pieds qui sont destinés à être un jour transpercés par le fer des clous, elle prend ses membres délicats et les enveloppe de langes. Il se soumet à tout sans murmurer. Notre obéissance doit être semblable à celle de Jésus. Elle doit être notre vie et notre nourriture. Sans l'obéissance disait un saint, je n'ai de goût pour rien. C'est l'obéissance qui donne le goût à tous les événements de la vie. Si on nous persécute, si on nous humilie, si nos projets n'aboutissent pas, c'est la volonté de Dieu qui l'ordonne ; nous nous soumettons. Aimons-nous l'obéissance ? Prenons garde de ne pas être les contradicteurs de l'obéissance de Jésus. Nous laissons-nous lier comme Jésus ? Lui laissons-nous diriger notre activité ? ou bien trouvons-nous que ces liens sont incommodes. Contradiction dans son esprit de victime Il souffre. Pas de place pour Lui à Bethléem, et Il doit abriter les premiers jours qu'Il passera sur la terre dans une étable. Il souffre le froid, et l'indigence de ses parents ne peut l'en préserver. Il souffre surtout les ingratitude, les rebuts des hommes. Il n'y a rien qu'Il ne fasse pour eux, et Il ne reçoit en retour que l'ingratitude, la lâcheté, la tiédeur, le péché.

Imitons-nous cette immolation de Jésus ? ou bien nous laissons-nous aller à une vie commode, à la recherche de nos aises ? L'esprit de victime de Jésus est contredit par l'esprit du monde, c'est-à-dire l'amour-propre. L'amour-propre, c'est le monde qui est en nous, et qui combat l'Amour de Jésus. Nous avons en nous ces deux amours, ces deux esprits : d'un côté l'amour-propre, de l'autre côté l'amour de Jésus. Le libre arbitre est au milieu, sollicité des deux côtés. Que fera-t-il ? ces deux

amours ne peuvent pas vivre ensemble ; pour que l'un vive il faut que l'autre meure. Pour nous tout est décidé, nous avons choisi ou plutôt Dieu a choisi pour nous. Notre libre arbitre a penché pour l'Amour de Dieu ... Les gens du monde sont divisés. Dieu les tolère pour un temps. Nous au contraire nous avons tout donné à

-154-

Jésus. C'est pourquoi nous Lui faisons une grave injure si nous Lui retirons ce que nous Lui avons donné. D'où viennent ces chutes éclatantes qui nous jettent dans l'étonnement ? la chute d'un Lamennais, d'un Hyacinthe, d'un Salomon ? C'est une vengeance de Dieu. On Lui a fait injure en mettant en délibération si on serait à Lui jusqu'au bout.

Voilà une nouvelle année (1895). Demandons bien à Dieu de la passer dans son amour et de mourir plutôt que d'être infidèle. Que l'année qui commence ne s'achève point pour nous ici-bas, si nous devons faire un jour cette peine cruelle à Notre-Seigneur.

Employons chacune des journées de l'année que Dieu nous donne à combattre et à détruire l'amour-propre. Dieu l'exige de nous ; Il est jaloux de notre cœur. Il veut le posséder Seul tout entier et avec justice car Il a tant fait pour nous. Il nous a conduits avec une providence si spéciale, si attentive, si miséricordieuse, si patiente, qu'Il a droit à tout notre être.

Je vous souhaite donc de passer cette année en grandissant dans l'amour, sans jamais permettre à votre libre arbitre de partager votre cœur. Viendra un jour où ce ne sera plus vous qui serez arbitre mais Jésus. Faites qu'alors vous n'ayez rien à craindre, mais au contraire à recevoir la couronne qui vous a été promise. « *Reposita est mihi corona justitiæ.* »

(D. GRÉA, 31 Décembre 1893 St Antoine).

Fête de Saint Etienne. – Nous célébrons aujourd'hui la fête de St-Etienne, la fête du chef du Collège des diacres au ciel, et pour ainsi dire de l'archidiacre du Paradis.

Qu'apporte St-Etienne à la Crèche ? Il y apporte des fleurs. Il faut autour de ce berceau pauvre et misérable aux yeux des hommes, mais plein de splendeur aux yeux de Dieu et aux yeux des anges, il faut des fleurs, fleurs mystérieuses et invisibles aux gens du monde, qui ne voient que la surface vaine des choses, mais fleurs magnifiques et odorantes pour Dieu. Et quelles sont les fleurs qu'Il apporte ? C'est le lys de la pureté et la rose du martyr.

Dans l'ordination des diacres l'Église rappelle à ceux qui s'engagent à la suite de St-Etienne, la grande pureté de leur patron : « *Privilegio castitatis* », etc ... Il a paru comme un ange sur la terre, à tel point que ses persécuteurs, comme des chiens enragés prêts à le dévorer s'arrêtaient avec un respect irrésistible, car ils le voyaient comme un ange. Cette pureté convient bien aux diacres. Ils doivent être comme des anges visibles qui entourent l'autel. Lorsque Jésus offrait son sacrifice sur la croix, les anges étaient là qui l'assistaient, l'adoraient et le contemplaient ; de même à l'autel où s'immole la même victime qui s'est offerte sur la croix, il faut, à côté des anges invisibles, des anges visibles, et ces anges sont les diacres. Et ce qu'on dit des diacres, on le dit de tous les ministres, et « *ils doivent être des anges* » puisque tous ces ordres découlent de ce ministère angélique du diaconat.

Le diacre est l'ami de l'époux selon que le dit St-Jean. Je ne suis pas l'époux, mais je suis son ami. L'ange est debout, le diacre est aussi debout dans le sanctuaire ; autrefois il ne s'asseyait pas, le prêtre seul y a séance, parce qu'il est revêtu de l'autorité de Jésus-Christ.

La seconde fleur qu'il apporte au berceau de Jésus, c'est la rose.

Le premier diacre est le premier martyr. Voyez St-Etienne, il est plein de foi et de l'Esprit-Saint. L'Esprit-Saint le remplit d'un zèle ardent qui le fait courir au martyr. Il voit les cieux ouverts et le Fils de l'Homme assis à la droite de son Père.

En même temps qu'il est rempli de l'assistance de Dieu il est rempli de l'amour du prochain. Il prie pour ses persécuteurs : « *Domine, ne statuas illis hoc peccatum.* » Voyez comme cette rose est belle par la perfection de la charité, par l'amour de Dieu et l'amour des hommes ;

pas un mot de plainte, pas un mot de vengeance; il imite Jésus qui le premier a prié pour ses persécuteurs.

Prions St-Etienne pour nos diacres, afin qu'ils apportent à Jésus ces deux fleurs de la pureté et de la charité ; qu'ils entourent ces fleurs de leur austérité et de leur humilité.

Prions-le non seulement pour nos diacres, mais aussi pour nos fondations, pour nos pères qui portent son nom, afin qu'il y ait toujours parmi nous les vertus de St-Etienne, en même temps que nous aurons la joie de voir son nom porté par quelques-uns de nos frères.

(D. GRÉA, 26 Décembre 1894. St Antoine)

Fête de Saint Jean. – Voyez avec quelle constance et quel courage, mais aussi avec quelle tendresse de cœur, St Jean répond à l'appel de N. S. Il est le disciple de l'amour. Il nous a marqué par ses exemples et par ses écrits comment nous devons aimer Jésus. Notre amour doit être un amour fort, un amour tendre, un amour compatissant, et non pas un amour égoïste qui cherche des douceurs.

En récompense de cet amour, N. S. donne à St-Jean deux choses. Il lui donne *sa mère* et Il lui donne *son Cœur*. C'est à lui qu'il confie sa mère. Il ne la confie pas à St Pierre qui l'aime cependant plus que les autres, mais dans l'amour duquel apparaît plus le caractère de la force que celui de la tendresse. L'amour de St Jean est tendre et cette tendresse le pousse jusqu'à la croix, parce que son amour est fort en même temps, Il lui confie sa mère, Il l'établit son vicaire vis-à-vis de Marie. N. S. s'est choisi deux *vicares*, *l'un vis-à-vis de sa mère, l'autre vis-à-vis de son Epouse : St Jean et St Pierre*. St Pierre aura ses successeurs parce que l'Église restera sur la terre jusqu'à la fin des siècles, mais comme Marie doit monter au ciel, la qualité de vicaire de la Ste Vierge sera le privilège de St Jean seul.

En deuxième lieu pour honorer St-Jean d'une spéciale dévotion pour son cœur, à la Cène Il le fait reposer sur sa poitrine. Là il puise à longs traits les profondeurs des mystères divins, les secrets de l'Évangile. Au pied de la croix, il est le témoin de la blessure adorable de son cœur, c'est lui qui raconte comment le soldat lui perça le côté et comment l'eau et le sang jaillirent de cette blessure. Il insiste sur ce fait : « *Celui qui a vu ces choses en a été le témoin, il les atteste, et son témoignage est vrai.* »

La blessure de Jésus a eu deux témoins, le témoin fidèle St-Jean et le témoin converti St Thomas. St Thomas place sa main dans l'ouverture du côté de Jésus, et saisi d'amour il tombe à genoux en s'écriant : « *Mon Seigneur et mon Dieu* ». Mais auparavant il y a eu le témoin fidèle.

Nous savons que son témoignage est véritable, il insiste sur ce fait - parce que la blessure du Cœur de Jésus est une blessure mystérieuse. Parmi tant de blessures que Jésus a reçues, celle-ci renferme un mystère particulier, celui de la production de son Église.

Ce qui apparaît en St Jean, c'est la vie contemplative. C'est St Jean qui a été l'apôtre contemplatif, ce qui ne l'a pas empêché de fonder toutes les Églises d'Asie. Nous devons avoir cet esprit de contemplation. *Le prêtre doit être un contemplateur*. Les saints qui ont été le plus jetés dans la vie active, ont été les plus grands contemplatifs. St Vincent, qui a été un si grand apôtre, qui a parcouru toutes les contrées de l'Europe, disait : « *La Messe c'est le plus grand acte de contemplation* ». Aussi la disait-il tous les matins en grande solennité.

Si la Messe est le plus grand acte de contemplation, nous devons nous y préparer par l'esprit d'oraison, autrement nous y porterions nos cœurs légers et distraits. Voyez St Jean au pied de la croix. Il contemple J. C. qui s'immole pour nous.

Que la Ste Vierge qui nous a été donnée pour Mère de St Jean

répande sur les prêtres et sur nous tous l'esprit de Jésus, l'esprit de St. Jean, l'esprit d'oraison. L'oraison est une montagne à gravir, nous avons un poids à soulever, le poids de notre propre faiblesse. Luttons, gravissons courageusement les pentes de la vie d'oraison.

(D. GRÉA, 27 Décembre 1893, St Antoine)

Sermon pour la Fête des Saints Innocents. – Nous célébrons aujourd'hui la fête des Sts Innocents que l'Église nous a donnés pour protecteurs. Considérons leur gloire, leur mérite et leur puissance.

1°) **Leur Gloire** : Les Sts Innocents sont des martyrs qui ont eu un privilège particulier au milieu des autres martyrs. Tous les autres martyrs ont été persécutés et mis à mort comme disciples et amis de Jésus. C'est bien sa haine de J. C. qui armait la main de leurs bourreaux, mais pour les Sts Innocents, ce ne sont plus les amis de J. C. qu'on persécute en eux, mais J.-C. Lui-même ; dans chacun de ces enfants le persécuteur cherche le Messie. St-Jean rapporte dans l'Apocalypse une vision qu'il eut. Il voit une femme sur le point de mettre au monde son enfant, à ses côtés un dragon guettant le moment où l'enfant apparaîtrait pour se jeter dessus et le dévorer. Voyez dans cette vision, Hérode qui, animé par le dragon infernal veut faire mourir le Messie au moment où Il va naître, et c'est bien Lui qu'il veut attendre dans le meurtre de ces enfants ; c'est si vrai que s'il savait que tel ou tel enfant n'est pas le Messie il l'épargnerait, et ce n'est que dans la pensée qu'il est peut-être le Messie qu'il l'égorge.

Et pourquoi Jésus ne défend-il pas ces petits enfants ? et se soustrait lui-même à sa mort ? Parce que dans les premières heures de sa vie Il veut déjà accomplir le mystère de sa Passion, et comme l'heure n'est pas encore venue de donner son sang, il veut que ces petites victimes le représentent devant le fer du persécuteur. Voyez quelle gloire pour les saints Innocents ! C'est pourquoi on célèbre leur fête avec des rites particuliers. A la joie des martyrs se mêle je ne sais quelle tristesse de la Passion. On prend des ornements de deuil, on ne chante ni le Gloria ni l'Alléluia. Voyez quelle gloire ; ils sont substitués à la place de Jésus ; ils sont mis à mort pour Lui, et le mystère de la Passion est déjà accompli en leur personne.

2°) **Leur mérite** : On peut penser pieusement et avec une certitude morale, que si Jésus, n'étant encore que dans le sein de Marie, fit tressaillir de joie, le jour de la Visitation, le petit St-Jean et lui donna l'usage de la raison, on peut bien croire qu'Il opéra les mêmes merveilles en faveur des Sts Innocents.

Le culte que leur rend l'Église est une preuve suffisante de leur mérite. Ils ont connu le sacrifice que Jésus demandait d'eux et s'y sont offert volontairement et avec plein consentement, comme un gardien fidèle qui, connaissant le complot ourdi par des assassins contre la vie de son Prince, se met à sa place et s'expose aux coups pour défendre sa vie ; de même les Sts Innocents se sont mis à la place de Jésus et ont donné leur vie pour sauver la sienne.

3°) **Leur Puissance** : Jésus qui veut qu'il y ait des petits enfants dans son Église, leur a donné pour protecteurs les Sts Innocents. Croyez-vous, mes chers petits, que si vous recevez tant de grâces, et si vous êtes à l'abri des coups du démon, croyez-vous que les Sts Innocents n'y sont pas pour beaucoup, croyez-vous qu'ils n'intercèdent pas pour vous puisqu'ils sont si puissants ?

Autre puissance. – Ainsi qu'il a été révélé à la vénérable Marguerite du St Sacrement, les Sts Innocents ont puissance sur la politique. Ils ont été persécutés par Hérode par politique ; Hérode a cru que le Messie allait lui ravir son trône et pour l'arrêter a fait mourir (*à suivre*)

Les Saints Innocents (*suite*)

les Sts Innocents par fausse politique. Dieu s'est joué de lui, sa politique a été trompée. St Paul, dans une de ses épîtres, dit à des chrétiens : Choisissez parmi vous des hommes méprisables pour s'occuper de vos biens temporels, car vous êtes des hommes surnaturels, vous devez tourner toutes vos aspirations vers le Ciel. Dieu agit de même. Les petits Innocents ne sont certainement pas méprisables, puisqu'ils sont des géants de sainteté pour leur âge ; mais aux yeux d'Hérode, aux yeux

du monde, ils paraissent tout à fait méprisables. Hérode les mettait à mort sans crainte de vengeance. Eh bien ! Jésus les établit par-dessus les rois et les princes.

Maintenant que d'un bout du monde à l'autre tout s'arme contre l'Église, priez les Sts Innocents de déjouer cette politique perfide et impie. Le dragon qui n'a pu vaincre Jésus fait la guerre à ses disciples, il persécute les ecclésiastiques en profanant leur sacerdoce au moyen de lois qui les appliquent à des services laïques et séculiers ; il persécute les petits enfants, en leur ravissant le Bon Dieu. Voyez ces écoles laïques, jamais où n'y parle de Dieu ; on ferme la bouche de ces petits enfants pour les empêcher de prier. Je me souviens toujours d'un spectacle qui m'a ému jusqu'aux larmes : C'était dans les premières années de cette loi scolaire ; je passais dans un village du Jura et je vis deux petits enfants à genoux derrière un buisson et récitant leur prière qu'on leur interdisait à l'école. Prions-bien les Sts Innocents pour ces pauvres enfants qu'on veut faire mourir ; c'est un autre meurtre des innocents, meurtre plus dangereux, car les Innocents ont été martyrs, mais ces pauvres petits on veut les envoyer en enfer. Prions pour l'Église afin que tous ces Hérode soient déjoués dans leurs desseins pervers.

Le zèle apostolique. – Je voudrais que pendant cette fête de Noël vous considériez une chose ; d'une part comme Jésus enfant occupe une place imperceptible dans le monde qu'est-ce que la Judée ? Qu'est-ce que Bethléem ? Le prophète a bien dit : « *Bethléem tu n'es point la plus petite d'entre les villes de Juda* », puisque le Rédempteur est né en toi ; mais aux yeux d'un Géographe, aux yeux d'un historien, qu'est-ce que c'est ? Et là point de place pour lui, je ne dis pas dans la demeure des habitants, mais même dans les hôtelleries.

Il se retire dans le petit coin d'une étable, dans une crèche, enveloppé de langes, langes délectables, « *o delectabiles panni* », comme nous le chanterons bientôt.

En même temps voyez ce qu'il fait là, il rayonne dans le monde entier, il sauve le genre humain, ses larmes qui coulent sur le bois de la crèche lavent les ignominies, les péchés de tous les hommes : « *terra, pontus, astra, mundus.* » Que faut-il en conclure, c'est que nous n'avons pas besoin d'occuper de grands espaces pour agir beaucoup. Dans l'ordre de la nature pour obtenir de grands résultats, il faut déployer une grande activité ; il est certain que c'est grâce à leur activité qu'Alexandre le Grand a occupé l'Asie et César l'Occident ; mais dans l'ordre de la grâce il en est tout autrement, il n'est pas nécessaire de se donner beaucoup de mouvement pour avoir une action immense ; la sainteté rayonne d'elle-même et très loin. On est porté à se faire illusion ; mais

-158-

je reste ici, je ne fais rien. Jésus dans sa petite crèche sauvait le monde.

Qu'en conclure encore ? C'est que dans le petit endroit où nous sommes nous ne devons pas nous reposer. Les Saints ont quelquefois dans leur vie désirée se reposer, mais Dieu ne le leur a jamais permis. Voyez le Saint Curé d'Ars, il désirait avoir une petite cellule à la Chartreuse pour s'y reposer ; il n'y a pas de repos pour le saint, en quelque lieu qu'il se trouve, fut-il missionnaire comme Saint François Xavier, ou solitaire sur une colonne comme saint Simon Stylite. Saint Simon désirait se reposer : un jour ennuyé par l'immense concours du peuple qui accourait auprès de lui il ne voulut plus recevoir personne, et Dieu l'en reprit vivement. Nous nous reposerons au paradis, mais ici-bas nous traitons avec Dieu du salut des hommes. Il faut avoir l'esprit apostolique ; Jésus dans l'étable de Bethléem voyait les ténèbres de l'idolâtrie qui couvrait le monde entier ; il voyait la Gaule, l'Amérique, toutes les îles : « *insulæ me exspectant* ; » Il voyait la Chine, et c'est pour sauver toutes ces nations qu'Il était venu sur la terre. Ayons ce zèle, le zèle ne consiste pas à courir ; si Dieu veut que nous courions, nous courrons, mais le zèle ne consiste pas à courir ; dans l'ordre de la nature, oui, mais dans l'ordre de la grâce c'est autre chose, nous rayonnons selon la mesure de notre sainteté. Dans cette fête de Noël demandez au Cœur de Jésus de vous donner le zèle apostolique. Voyez un peu ce qu'il y a à faire. On n'a pas encore pénétré dans le centre de l'Asie ; ces immenses populations sont encore plongées dans le Mahométisme, ou dans le Bouddhisme, elles adorent encore les vieilles idoles de leurs pères. En Chine sur 400.000.000 d'habitants, il y a à peine trois cents mille chrétiens ; dans

l'Inde c'est la même chose. En Afrique voyez tous ces nègres à moitié brutes, dont il faut faire des hommes en même temps que des chrétiens (c'est en les faisant chrétiens qu'on en fera des hommes.)

L'île de Java, l'île de Sumatra, grandes comme des continents, personne ne s'en occupe ; puis le Sud de l'Amérique, ou les Pères de Dom Bosco viennent de pénétrer, que de conversions à faire ! Mais il ne suffit pas de convertir, il faut fonder des Églises, il faut que ces populations aient leurs Evêchés, et leurs cathédrales, leurs offices de jour et de nuit, pour cela leurs chanoines réguliers et leurs moines, sinon il n'y a rien d'établi.

Revenons plus près maintenant ; arrivons en Europe où le centre de l'Église est établi. Voyez cet immense cercle de schismes et d'hérésies l'Angleterre, la Suède, l'Allemagne, la Russie, la Grèce; voyez plus près encore en France, il y a des paroisses où l'on ne baptise plus les enfants, pourquoi ? Parce que la louange de Dieu ne se fait plus entendre, parce que la prière et la pénitence ont disparu. Soyez des zéloteurs, ayez l'esprit apostolique ; aimez la prière et la pénitence. Quand vous chantez matines, pensez que vous ne devriez pas être seuls sous tous ces petits clochers qui couvrent la surface de la France, il devrait y avoir une cloche qui appelle le prêtre à l'office nocturne. Quelle puissance d'expansion il y a dans de tels moyens. Le monde a été converti par des hommes qui chantaient matines et faisaient pénitence. Les matines de ce temps n'étaient pas comme celles que nous célébrons aujourd'hui, tout était en voie de formation, ce n'était que des psaumes. Les Actes racontent que Saint Paul en prison, avec son compagnon chantait les matines à l'heure de minuit, tellement fort que tous ceux qui étaient dans les cachots les entendaient ... Voilà ce qu'il faut. La vie chrétienne a été fondée en Europe par des Églises et des monastères où l'on chantait l'office du jour et de la nuit. Voyez l'Angleterre, l'Ecosse, l'Irlande surtout. Il y a une tradition en Irlande (je ne sais si elle répond à un fait historique, ou si c'est une légende poétique) Saint Patrice arrivait en Irlande le jour de Pâques, avec

-159-

douze compagnons ; l'île était alors gouvernée par des rois qui appartenaient aux vieilles races nobles du pays. Les bardes qui étaient à la fois prêtres, médecins et juges exerçaient une influence considérable sur toute la nation : Saint Patrice et ses compagnons commencèrent l'office de la nuit pascale, on alluma le cierge pascal dont la clarté se répandit au loin. Le roi la vit et demanda au grand barde quelle était cette lumière ; le barde répondit : si cette lumière n'est pas éteinte avant le matin elle ne s'éteindra jamais. Il disait vrai : jamais le flambeau de la vérité ne s'est éteint dans la catholique Irlande. Il faut qu'il en soit ainsi partout. Si Notre-Seigneur n'était pas seul dans son tabernacle, si les psalmodies retentissaient autour de Lui, l'Europe serait vite redevenue chrétienne. Priez afin que les vocations se multiplient ; les vocations ne manquent pas. C'est la fidélité, ce sont les occasions qui manquent. Pour vous tous qui êtes ici, c'est l'occasion qui a été l'ange de la Divine Providence pour vous amener ici. Aujourd'hui à midi j'ai mangé une pomme, il y avait dedans huit pépins, huit beaux pépins ; supposez que l'arbre qui a produit cette pomme en ait produit quatre cents de huit pépins chacun : que de pommiers cela ferait, mais l'occasion manquera ; chaque pépin porte bien en lui-même le germe d'un pommier, mais il ne sera pas semé, il tombera sous les pieds, on le foulera. Il en est comme cela des vocations ; Dieu les sème à pleines mains : « *exiit qui seminat ...* » Les unes tombent sur le bord du chemin et sont emportées par les oiseaux du ciel ; les autres sont foulées aux pieds, d'autres enfin tombent dans la bonne terre.

Priez bien le Bon-Dieu afin qu'il envoie des vocations, et des occasions, pour que le nombre des serviteurs de Dieu s'augmente, et que de tous les points de la France et du monde, il y ait comme une grande illumination, l'illumination des psalmodies religieuses qui montent comme des flammes vers le ciel.

(D. GRÉA, 20 Décembre 1893, St Antoine)

Dimanche dans l'octave de l'Épiphanie

N. S. veut déjà apparaître dans le temple à l'âge de 12 ans, pour nous marquer que l'âge de douze ans est l'âge où les saintes vocations commencent à se manifester dans l'Église. C'est

ordinairement à cet âge qu'autrefois, comme l'enseigne le Concile de Trente, l'on recevait les enfants à la cléricature.

Il vient dans ce temple à l'insu de ses parents. Pourquoi dérober à la connaissance de sa mère qu'Il allait au Temple ? Il voulait nous donner un exemple. Il voulait nous apprendre que nos familles de la terre n'ont ni autorité ni lumière pour connaître notre vocation.

Il a même voulu que ses parents, la plus sainte famille qui ait été, ne connussent pas et ne comprissent pas ce mystère, « *et non cognoverunt* » Il ne faut point ici subtiliser, il faut entendre ces paroles dans leur simplicité. La Ste Vierge, St-Joseph n'ont point compris ce que N. S. avait fait. Ne soyons donc point étonnés si nos parents n'ont point l'intelligence de notre vocation.

Nous vous cherchons depuis trois jours, « Dolentes ». Il y a là un mystère : les trois jours sont la figure de ce qui doit arriver plus tard, qu'il se cachera dans le tombeau aux yeux de son Église naissante, comme Il s'est caché dans le Temple aux yeux de ses parents. Il y a encore un autre mystère, le mystère de ce qui se passe dans la vie spirituelle. Il plaît à Dieu de se faire chercher. Jésus qui a de divines familiarités et d'ineffables caresses pour les âmes qui ont répondu à son appel, pour les âmes humbles et mortifiées, Jésus a aussi des rigueurs, parfois Il s'absente, Il se dérobe, il faut Le chercher. *Per noctem quæsi vi quem diligit anima mea.* » Je l'ai cherché au milieu des ténèbres, enfin j'ai rencontré les gardiens de la ville et je leur ai demandé

-160-

« *Avez-vous vu le Bien-Aimé de mon âme ?* Il se fait chercher, Il se plaît à priver de temps en temps ceux qu'Il aime de sa présence sensible, mais la douleur est plus grande quand à la privation se joignent les ténèbres ; on ne sait alors si on est digne d'amour ou de haine. C'est peut-être à cause de mes péchés que mon Bien-Aimé s'est éloigné ; je ne sais ; il faut alors s'adresser aux gardiens de la ville ; ils ont des lumières pour nous diriger, ils nous diront que Jésus est toujours notre Bien-Aimé.

« *Ils le cherchaient auprès de leurs connaissances et ne le trouvaient pas.* » Ce n'est pas là que Jésus se trouve. Les âmes qui pensent trouver Jésus dans les relations humaines se trompent, il faut aller jusqu'au Temple ; c'est là qu'Il a établi sa doctrine. Jésus n'avait point encore commencé sa vie publique, toutefois déjà Il interroge et Il répond, pour nous montrer que nous devons être dans le Temple, comme ceux qui interrogent et qui répondent, pour nous apprendre à faire le catéchisme. « *Pourquoi me cherchez-vous* » ? Sachez que Moi qui suis le prédestiné de mon Père, je ne cherche point les intérêts d'une famille quelque sainte soit-elle, mais la gloire de mon Père. Et Il vint à Nazareth ; là, dans cette humble maison, occupé aux travaux d'un art mécanique, dans l'obscurité de sa vie cachée, auprès de Marie et de Joseph, Il prélude aux travaux de sa vie publique.

Que les communautés instituées à l'exemple de Nazareth gardent les vertus que Jésus a pratiquées. Que l'on retrouve chez elles l'obéissance, le travail, l'humilité dont Il nous a donné l'exemple ; après cela Dieu les tirera de ces lieux cachés pour en faire ses lumières, comme Il a tiré Jésus de l'humble atelier de Nazareth pour éclairer et sauver le monde. Le nom de Nazaréen Lui restera et le suivra partout, et jusque sur la croix ; il se retrouvera comme un rite glorieux sur le trône de ses souffrances et de son règne. Que Dieu fasse de notre maison une reproduction de Nazareth. Faisons-y fleurir le travail, l'obéissance et l'humilité.

(D. GRÉA, 7 Janvier 1894, St Antoine).

Homélie pour le 2e dimanche après L'Épiphanie

Les Noces de Cana. – Cet Evangile est plein de mystère. Notre Seigneur sort du désert, St Jean l'a signalé à ses disciples. Déjà St André, St Pierre, St Jacques, St Barthélemy se sont mis à sa suite pour voir seulement, pour demeurer avec Lui un jour et une nuit, car Jésus ne s'est point encore manifesté pleinement à eux. « *Tu verras, dit-il à Nathanaël, tu verras des choses plus grandes que celles que tu as vues.* » Eh bien, voici que Jésus est invité à un festin, à des noces. Ces noces sont un mystère. Jésus est venu sur la terre pour y célébrer des noces : son union avec l'Église. Ces noces dont Il a achevé le mystère sur la croix, étaient symbolisées en Adam, lorsque pendant le sommeil du premier homme, pendant son extase, comme disent les Pères, Dieu tira de son côté la mère du genre

humain et son épouse. C'est pourquoi l'époux quittera son père et sa mère et s'attachera à son épouse. Jésus a quitté son Père, n'a quitté sa Mère, la Synagogue, et s'est attaché à son Église qui est son Epouse.

Et le vin manquait, Le vin, liqueur généreuse, qui doit consoler l'homme, et en même temps le symbole de l'amour. Le vin manquait, ce vin qui enivre les cœurs d'amour, n'est point encore paru sur l'autel. Alors Marie prend la parole : « *Ils n'ont plus de vin.* » Elle commence déjà à remplir sa fonction d'intercéder pour les hommes auprès de son Fils. Jésus lui répond : « *Mon heure n'est point encore venue, qu'y a-t-il de moi à vous, femme ?* » Cependant Il cède à la prière de sa mère. De même que Marie priant dans la solitude attire la miséricorde de Dieu et hâte le moment de la Rédemption, de même à cette heure, elle hâte le moment où Jésus va se déclarer. « Faites tout ce qu'Il vous dira. »

- 161 -

Vous avez un cœur dur comme les cruches dans lesquelles Jésus changea l'eau en vin ; vous n'avez pas le vin de l'amour ; vous ne savez pas que faire pour vous élever à l'amour ; vous êtes égoïstes et froids, vous ne connaissez pas la sainte ivresse de l'amour comme St François d'Assise, comme St Maur, dont nous faisons la fête aujourd'hui, qui dans l'entraînement de l'amour, dans l'obéissance, marcha sur les eaux. Eh bien faites ce qu'Il vous dira. Et que vous dira-t-Il ? : « Je te conseille d'acheter de Moi l'or éprouvé au feu. Aime et tu auras l'amour, avec l'amour tu achèteras l'amour. »

Remplissez les cruches d'eau et puisiez. O mon Dieu Sauveur, faites, que l'eau de mon cœur se change en vin ; cette eau est froide et insipide changez-la en vin d'amour. Pour cela mon fils vivez d'amour ; il ne faut pas que vous apportiez au festin auquel Jésus vous convie tous les jours, un cœur froid ou rempli d'une eau insipide, non, mais un cœur rempli d'amour. Alors vous serez étonnés de voir que vous aviez gardé le meilleur pour la fin du festin : c'est-à-dire que vous arrivez à la perfection de l'amour. Allons mes fils, détachons-nous de nous-mêmes, nous sommes entrés en religion pour cela. Vidons-nous de nous-mêmes et Jésus nous remplira de son amour. Rappelons-nous les fruits de notre retraite, les résolutions que nous avons prises ; nous avons promis à Dieu de l'aimer, eh bien ! mettons à nos pieds toute susceptibilité, tout ombrage, toute jalousie, tout orgueil, tout attachement à nos goûts et à nos propres sentiments, il le faut, sinon nous sommes très malheureux.

(D. GRÉA, 15 janvier 1894, St Antoine)

Homélie pour le 3e dimanche après l'Épiphanie

(27 Janvier 1895)

L'Évangile d'aujourd'hui est plein d'enseignements. Je ne puis pas vous les expliquer tous, mais je vous parlerai seulement de quelques-uns. Avant de commencer, je crois qu'il est bon de faire une petite remarque. Nous sommes trop habitués à croire qu'avant N. S. en dehors du peuple d'Israël il n'y avait point d'autres adorateurs du vrai Dieu parmi les Gentils. C'est une erreur, il y en avait un très grand nombre et même ceux qui se laissaient aller aux superstitions de l'idolâtrie, n'avaient pas perdu la notion du Dieu véritable, comme nous le lisions, ces jours, au réfectoire (Rorbacher) encore étaient-ils plus nombreux que l'historien nous le rapportait.

Plusieurs de ces Gentils venaient au Temple de Jérusalem pour immoler au Très-Haut, ou faisaient offrir des victimes pour eux. Il y avait comme une espèce de communion entre eux et le peuple d'Israël.

Parmi ceux-ci, quelques-uns plus fidèles avaient entièrement renoncé à toute superstition idolâtrique pour se vouer uniquement au culte véritable, sans cependant entrer dans le peuple de Dieu. Il y en avait quelques-uns qui y entraient et recevaient la circoncision, on les appelait les prosélytes de la Loi ; d'autres plus nombreux adoraient le vrai Dieu sans faire partie du peuple d'Israël, c'était les « *colentes Deum* ». Le centurion Corneille, chez qui St-Pierre demeura et prit son repas, était l'un de ces Gentils adorateurs du vrai Dieu, et la preuve c'est le scandale que cette action de St Pierre excita parmi les Juifs. Le centurion de l'Évangile d'aujourd'hui était aussi de ce nombre, et la preuve c'est que N. S. dit de lui : « Je n'ai pas trouvé une aussi grande foi en Israël. » Un autre récit qui complète le récit d'aujourd'hui dit que les Juifs que ce centurion avait envoyés auprès de Jésus pour

le prier de venir guérir son serviteur pressaient N. S. en Lui disant : « Il mérite cette faveur, car il a construit au peuple de Dieu une synagogue et il aime notre nation. »

Voilà donc quels étaient les adorateurs du vrai Dieu N. S. dit à ceux : qui venaient Le chercher : « *J'irai Moi-même et Je le guérirai,* » et

-162-

le centurion lui fit répondre : « *Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison, mais dites seulement une parole et mon serviteur sera guéri.* » Il ne dit pas comme ce prince juif : « *Venez car ma fille se meurt.* » Non, il a une si grande foi qu'il sait bien qu'il n'est pas nécessaire que Jésus vienne. Vous êtes le Fils de Dieu, vous avez entre vos mains la puissance divine, vous êtes présent partout, dites seulement une parole et votre serviteur sera guéri.

Après cela, il ajouta ces paroles qui jetèrent N. S. dans l'admiration, « *Quo audito Jesus miratus est* ». Hélas ! Hélas ! N. S. n'a pas trouvé une si grande foi en Israël. Est-ce nous qui causons cette admiration de Jésus ? nous qui Le servons avec tant de froideur, nous qui avons si peu de foi ! Nous sommes tout préoccupés de nos intérêts, nous recherchons notre bien-être et notre indépendance au lieu de Le servir avec générosité, comme ce centurion, avec la générosité de pauvres hommes du peuple, de pauvres veuves du monde, de certains hommes qui Le servent dans la simplicité de leur foi. Non ce n'est pas nous qui causons cette admiration de Jésus, et cependant nous devrions la Lui donner. N. S. est tellement habitué à recevoir des hommes l'ingratitude et la froideur ; il faut qu'Il puisse se dédommager en trouvant dans nos cœurs toute l'ardeur et toute la générosité qu'Il désire.

Je suis un homme placé sous la puissance d'autrui, je ne suis qu'un simple centurion ayant au-dessus de moi le tribun militaire et les autres supérieurs, cependant j'ai au-dessous de moi des soldats et un serviteur, et quand je dis à un soldat : Va, il va, à un autre : viens, il vient, et quand j'ordonne à mon serviteur de faire ceci, il le fait. Pour dire que moi qui ne suis qu'un homme si je suis obéi de la sorte, Vous mon Dieu, comment ne seriez-vous pas obéi si vous disiez une seule parole.

Ces trois mots : va, viens, et fais ceci, renferment le mystère de l'obéissance dans toute son étendue.

Va, et il va ; N. S. dit à l'âme religieuse : va aux travaux, va aux fatigues, aux périls, à la persécution, à la maladie, et à la mort. Va, dépense ton activité à mon service, pâli le jour et la nuit dans les travaux que mon amour demande de toi.

Viens et il vient. Viens te reposer sur mon Cœur. Laisse les travaux, quitte le monde, viens auprès de Moi dans la solitude et le silence. Souvent nous dédaignons ce repos. Quoi ! J'ai de si beaux talents, je fais tant de bien, c'est vrai, mais laisse tout cela pour venir te reposer sur mon Cœur comme St-Jean, Mon disciple bien-aimé. Mais mon Dieu, tout ce que j'ai fait sera perdu. Viens quand même ! Quoi ! faire à Jésus le sacrifice de ses talents, Lui sacrifier son intelligence et son activité, c'est les perdre ?

St Jean n'a pas exercé un apostolat aussi étendu que les autres apôtres. Nous savons cependant qu'il est venu jusqu'à Rome, mais dans quelles circonstances ? nous l'ignorons. Peut-être y est-il venu comme prisonnier. Aucune tradition ne nous rapporte qu'il y soit venu pour évangéliser. Jésus lui avait dit de venir sur son Cœur et il y restait constamment. O mon Dieu, si vous voulez que je sois la victime qui se dépense dans l'activité, ou caché dans la retraite, c'est comme vous voudrez. (Voir Bossuet : *Elévations pour la Chandeleur.*)

Fais ceci et il le fait. Hélas ! souvent les hommes sont mieux obéis que Dieu. Quand Dieu nous appelle à son Cœur, nous aimons mieux aller aux créatures, sous prétexte de Lui rendre plus de service. C'est pour vous, o mon Dieu, que je vais travailler. N. S. n'est pas obéi comme les hommes. Quand un homme commande à son serviteur de faire une chose, le serviteur la fait tout de suite et comme elle est commandée. Quand N. S. nous commande de faire ceci ou cela pour son amour, nous faisons autre chose.

Eh ! bien, nous qui sommes ses serviteurs, disons-Lui : « Vous serez obéi par nous, comme vous l'êtes au ciel ». Les créatures intelligentes vous obéissent, les astres ne s'écartent pas un seul instant de la voie que vous leur avez tracée ; il faut que vous soyez ainsi obéi des créatures intelligentes et libres, non point par violence et par force mais par amour.

O mon Dieu, donnez-nous l'amour et la foi ; faites que je fasse toujours votre volonté, sachant bien qu'une fois que j'aurai prononcé mes vœux, je ne pourrai plus suivre d'autre volonté que la vôtre. J'ai voulu cela en faisant profession. Il se peut que je rencontre encore ma volonté propre que j'ai promis de ne suivre jamais. O mon Dieu aidez-moi à la combattre pour ne jamais suivre que votre sainte volonté qui est mon bien, ma sanctification, mon salut.

J'irai quand vous me direz d'aller, je me reposerai quand vous vous me direz de me reposer, et quand vous me commanderez de faire ceci, je ne ferai pas autre chose et je le ferai tel que vous me l'aurez ordonné !

(D. GRÉA, 27 Janvier 1895. St Antoine).

Chroniques

Nous extrayons du « Courrier de Mondaye »

1°) La Bénédiction Abbatiale du Révérendissime Père Yves Bossière.

- Le 16 Septembre de cette année 1947 a été pour Mondaye un grand jour. Événement capital dans les annales de l'Abbaye que cette Bénédiction Abbatiale ! A 9 h. 30 S. Exc. Mgr Picaud, Evêque de Bayeux et Lisieux est reçu à l'Église Abbatiale, accompagné de ses Vicaires Généraux Mgr. Adam et Mgr. Brault et suivi du nouvel Abbé qu'entourent ses deux Prélats Assistants : Les Révérendissimes Pères Hrozanata Van Heesch, Abbé de Grimbergen et Norbert Caimés, Abbé de Frigolet. Les cloches sonnent à toute volée et l'Église, remplie par une foule compacte, retentit des voix puissantes de l'orgue qui saluent l'entrée du chef du Diocèse et du jeune Abbé de Mondaye, le plus jeune du monde, certainement, car il n'a que 28 ans.

Aux premiers rangs de l'assistance : Monsieur et Madame Bossière, parents du nouvel Abbé, des intimes de la famille et un grand nombre d'amis et d'anciens condisciples du Lycée Pasteur, de Nenilly et de l'Institut Catholique, de Paris, une délégation des Tertiaires Prémontrés de la région parisienne, des Sœurs Missionnaires de Saint-Norbert, des Sœurs Oblates de Sainte-Thérèse-de-l'Enfant-Jésus.

En tête de la foule des fidèles on voit M. Livry-Level, député du Calvados, M. Anguet et le Conseil Municipal de Juaye-Mondaye ainsi que MM. les Maires des Communes voisines.

Dans les stalles du chœur ont pris place S. Exc. Mgr. Fallaize, Evêque de Thmuis, le Révérendissime Père Norbert Huchet, Abbé de Sainte-Marie d'Ardenne, le T. R. P. Cyprien Casimir, ancien Supérieur Général des Chanoines Réguliers de l'Immaculée-Conception, M. le Chanoine Vandewalle, représentant S. Exc. Mgr. Roland-Gosselin, Evêque de Versailles, le T. R. P. Épagneul, Prieur Général des Frères Missionnaires des Campagnes, MM. les Chanoines Vissers et Dobbeling, délégués des Chanoines Réguliers du Latran ; des Chanoines de la Cathédrale de Bayeux, parmi lesquels : M. le Vicaire Général Leroy, Chancelier de l'Evêché, MM. les Chanoines Basnel, Archiprêtre de la Cathédrale de Lisieux, Leroy, Supérieur des Chapelains de N. D. de la Délivrance, Benret, Curé de St-Désir de Lisieux, Caillebotte, Doyen de Balleroy et de nombreux prêtres.

Au chœur, le chant est assuré par les Chanoines de l'Abbaye. Au Sanctuaire, la plupart des fonctions ont été confiées aux Diacres et Clercs du Diocèse, qui les remplissent avec maîtrise et une piété édifiante. La majestueuse cérémonie se déroule sous la direction du premier

Cérémoniaire, Fr. Gabriel, dont la minutieuse prévoyance et l'esprit d'organisation assurent à tout l'ensemble un ordre impeccable et une vraie magnificence.

A la fin de la Messe, le Pontife conduit processionnellement le nouveau Prélat au siège abbatial au chœur, lui remet la Crosse et proclame solennellement le droit du Révérendissime Père Yves Bossière de gouverner, tant au spirituel qu'au temporel, l'Église de Saint-Martin-de-Mondaye, puis l'Evêque entonne le *Te Deum*, ce *Te Deum* qui déjà jaillit spontanément de tous les cœurs. Le nouvel Abbé, mitre en tête et crosse en main, entouré des Abbés Assistants, également mitrés, et suivi de six Chapelains, fait le tour de l'Église en bénissant l'assistance. Revenu au siège abbatial, le nouveau Prélat admet tous les Chanoines de Mondaye au baiser de paix. Après le dernier Évangile a lieu la procession finale, à la fin de laquelle arrive à son paroxysme la « bataille » des photographes ...

2°) « **Pour un jeune Abbé** ». – C'est sous ce titre que M. *Daniel Rops* a écrit dans «*La Croix*» du Vendredi 19 Septembre 1947, un article consacré à notre Révérendissime Père Abbé. La lecture qu'on en fit au réfectoire provoqua une surprise enthousiaste et la Providence permit que la modestie du principal intéressé, qui se trouvait au Congrès de Pastorale Liturgique de Lyon : n'eut pas à souffrir de l'hommage que son ancien professeur a voulu lui apporter. Avec la clarté et l'objectivité que ses lecteurs lui connaissent bien, l'auteur s'adresse d'abord personnellement au Révérendissime Père. Sa jeunesse le frappe ; puis il nous dépeint l'élève et retrace rapidement quelques traits de ses activités au Lycée Pasteur ; *la psychologie du professeur avait-elle déjà scruté le destin d'Yves Bossière ?* Pourquoi pas, puisqu'il nous confie que sa décision de choisir la dure route du prêtre ne le surprit pas le moins du monde. Par contre « Prémontré » l'étonne ; cet Ordre, en France, n'est-il pas enfoui dans le passé ? Mais avec le futur Père Abbé, Daniel Rops fait de l'histoire et fouille la question des Chanoines Réguliers ; dans son article, il nous en brosse magistralement un tableau historique, lumineux et très nuancé, et campe l'« Ordre intermédiaire » exactement là où il doit être en soulignant les devoirs qui lui incombent ; enfin Daniel Rops évoque la *grande figure de Dom Gréa dont la pensée est tout à fait à l'ordre du jour* ; il faut donner le branle à la renaissance paroissiale par la liturgie ; il fait confiance au Révérendissime Père et à sa jeune équipe dont on attend beaucoup.

3 °) **Parmi nos Hôtes, Dom Cyprien Casimir**, ancien Supérieur Général des Chanoines Réguliers de l'Immaculée-Conception est venu incarner à la Bénédiction Abbatiale le visage de son maître vénéré Dom GRÉA. A l'ombre du *capuce noir* et derrière l'épais sourcil gris, le regard très clair, auquel rien n'échappe de la réalité sensible, semble en perpétuelle conversation avec le monde invisible. Avec son léger accent méridional, il nous le répète : la nourriture d'une spiritualité sacerdotale et pastorale est normalement dans la liturgie vécue en commun avec l'Evêque et le peuple. C'est toute notre « vie canoniale ». Qu'elle joie pour nous de retrouver au sein de la grande famille des Chanoines Réguliers un frère si proche, qui a tant souffert pour elle !

Le T. R. P. Épagneul, fondateur des Frères Missionnaires des Campagnes, a tenu à venir lui-même présenter au nouvel Abbé de Mondaye. Les vœux de sa jeune et déjà prospère communauté. On n'apprendra rien à personne en disant que ce sont deux amis de longue date. Le P. Épagneul s'est vu attiré dans un coin ombragé de l'enclos par le groupe remuant des novices et a dû se prêter, de bonne grâce, il faut le dire très haut, à leur fusillade de questions, d'indiscrétions, de demandes de précisions. Merci au P. Épagneul de sa Complaisance et indulgence

La VOIX du PÈRE
Bulletin des C. R. I. C.

La vie contemplative
explication de la règle de Saint Benoît

I

« Ausculta, o fili, praecepta Magistri, et inclina aurem cordis tui et admonitionem pii patris libenter excipe et efficaciter comple. »

Nous entrons dans le désert de la vie religieuse pour entendre parler N. S. Jésus-Christ et son Père qui ne se font pas entendre dans le tumulte du monde, sinon difficilement et bien rarement. Nous

célébrons demain la fête de Saint Paul ermite, c'est bien le cas de vous parler de l'obligation fondamentale de la vie sainte, c'est-à-dire de la vie contemplative. On entend originellement par vie contemplative, la vie opposée à la vie active. Oui, pour certaines âmes. Dieu dispose de nous comme il veut ; de même que parmi ses anges, il en a chargé de veiller aux soins des hommes et des choses, il en a appelé d'autres, au contraire, comme les Séraphins, à ne s'occuper que de la contemplation de son essence, de même parmi les hommes ; les uns il les a laissés au milieu des travaux et des occupations, les autres il les a appelés à jouir uniquement de lui dans le repos de la solitude. Mais nous pouvons l'entendre dans un autre sens. De même que les anges que Dieu a mis à la tête du monde et des choses terrestres, sont toujours en contemplation devant la face de Dieu, de même nous au milieu de nos travaux nous devons sans cesse être en présence de Dieu.

Nous sommes principalement créés pour Dieu, par conséquent notre premier soin doit être de nous appliquer à Dieu. Ce n'est que secondairement que nous devons nous appliquer aux œuvres qui regardent le prochain. Voilà pourquoi S. Augustin met en tête de sa règle : « *In primis diligatur Deus, deinde proximus.* » Et le premier commandement fait par Notre-Seigneur est celui-ci : *Diliges Deum.* Tu aimeras le Seigneur, ton Dieu, de tout ton cœur, de toutes tes forces, de toute ton activité, de tout ton temps aussi ; par conséquent si vous réfléchissez bien vous verrez que la vie contemplative, comme nous l'enseignent les Pères dans leur traité « *De vita contemplativa ad clericos* » doit être le fond de tout notre vie, absolument comme dans une broderie il y a d'abord un trame, l'étoffe sur laquelle on dessine la broderie, si bien que si l'étoffe est forte la broderie pourra se faire sans la déchirer ; si elle est faible au contraire la broderie entraînera l'étoffe. Tous les Saints sans aucune exception, à commencer par St Paul Ier ermite dans le désert, par St François Xavier dans les Indes, jusqu'à St Louis sur le trône, ont été des contemplatifs, des hommes continuellement occupés de Dieu, sans jamais s'ennuyer de cette contemplation.

Ceux qui disent qu'ils *n'ont pas de goût ni d'attrait pour la contemplation, ce sont des âmes qui cherchent à se distraire de Dieu par le moyen des créatures et des œuvres du dehors.* Jamais nous ne devons perdre la présence de Dieu, même au milieu des plus absorbantes occupations.

La vie contemplative, voilà qu'elle doit être notre vie. Elle était la vie des saints. C'est la mesure de leur sainteté. Les saints étaient plus ou moins avancés dans la sainteté ; selon qu'ils étaient plus ou moins avancés dans la vie contemplative. Elle est la mesure de leur sainteté, parce qu'elle est la mesure de leur union à Dieu.

Voilà ce qu'est la vie contemplative dans son fond c'est l'union à Dieu.

-166-

Poursuivons cette vie contemplative, tachons d'y avancer de plus en plus, c'est là qu'est le travail, c'est difficile.

Il est plus difficile de faire une heure d'oraison que de prêcher une heure. Il est plus difficile de passer un jour en présence de Dieu que de soigner les malades pendant un an dans un hôpital. Pourquoi ? Parce que c'est le fond de la vie et la seule chose nécessaire, la suite n'est rien. On entend souvent dire par des personnes : « oh ! moi je ne suis pas appelé à la vie contemplative. » Il est permis à l'homme du monde, de partager son temps et son esprit parce qu'il est divisé, « *divisus est* », mais pour les religieux, ce n'est plus permis. Rappelez-vous cela et travaillez à acquérir la vie contemplative. C'est un travail très dur, c'est vrai : il est plus facile d'étudier, de prêcher, de soigner les malades, de voyager que de faire oraison, que de servir son esprit et son Cœur en présence de Dieu. Aussi St Paul l'ermite qui a passé toute sa vie dans la contemplation, a-t-il été d'un héroïsme extraordinaire, c'est plus difficile ce qu'il a fait que s'il avait parcouru le monde entier.

St Paul, apôtre, a parcouru le monde, mais en même temps il joignait à ses travaux et à ses pérégrinations, une contemplation égale à celle de St Paul ermite. Pourquoi les saints avaient-ils de si grandes lumières sur Dieu, sur les mystères ? (Vous ne trouverez pas un seul saint qui n'ait eu de grandes lumières sur Dieu). Parce que tous les saints étaient des hommes d'une oraison perpétuelle, parce que les saints étaient continuellement en Dieu, leur vie c'était l'oraison, les œuvres qu'ils faisaient n'étaient que l'extérieur de leur vie, l'écoulement de leur oraison. Ce qui faisait la valeur de

leurs œuvres, c'était la sève de la vie contemplative qu'ils faisaient couler dans tous leurs travaux. Quand c'est le génie humain qui fait ces œuvres, elles ne sont rien, elles n'ont pas de valeur devant Dieu ; tout leur mérite vient de la sève de la vie contemplative qui les alimente et les soutient.

Comme les serviteurs de Dieu gémissent aujourd'hui, de trouver si peu d'âmes contemplatives! Combien dans ma longue vie, j'en ai entendu gémir, c'est là le mal, c'est ce que Mgr. Mermillod appelait : « *L'hérésie des œuvres* ». On trouve beaucoup de personnes qui aiment à s'occuper d'œuvres extérieures, mais il y en a bien peu qui se plairont dans la vie contemplative. C'est un joug trop pesant pour leur âme. Il ne faut pas qu'il en soit ainsi pour nous. Si Dieu nous appelle, nous irons aux travaux et aux œuvres, mais loin de chercher à nous distraire de Dieu, notre oraison ira alimenter nos œuvres.

Quand l'obéissance confie à une âme lasse ou dégoûtée de la contemplation le soin d'une occupation extérieure, le premier mouvement qu'elle éprouve, c'est : « *je vais me distraire* ». On commence par là, ensuite on cherchera à se faire écouter, à se faire admirer, à se faire louer, mais d'abord on se dit : « *je vais me distraire.* » *Il me faut de l'activité à moi.* Il vous faut de l'activité ? *Il vous faut de l'union à Dieu,* et quand vous aurez cette union à Dieu, vous pourrez, si Dieu le veut, vous occuper des œuvres extérieures. C'est la doctrine des Pères, il n'y en a pas d'autre. Les anges ne sont pas soustraits à cette loi, même ceux qui parcourent le monde, même les anges gardiens qui ont souvent bien du mal pour empêcher leurs protégés d'être écrasés par une voiture ou par le chemin de fer : leur première occupation, c'est la contemplation de Dieu, « *semper vident faciem Patris.* »

Estimez la vie contemplative, et aimez les exercices spirituels et par exercices spirituels, j'entends tout ce qui regarde Dieu immédiatement sans passer par le service des créatures, vous me direz : le service des créatures m'amène à Dieu. Oui, à une condition, à la condition qu'il parte de Dieu, alors il pourra vous y ramener.

« Moi j'ai le goût de l'étude » c'est très bien, mais faites attention

-167-

à ce que la sève de l'union à Dieu vienne alimenter votre étude. Le but de l'étude, c'est d'arriver à la connaissance de Dieu, et au moyen de cette connaissance à *l'amour*. Où donc parviendra-t-on plus vite à une connaissance de Dieu et à un amour proportionné à cette connaissance, *que dans la vie contemplative.* « *Viens,* disait Dieu à Abraham, *et je te montrerai tout bien.* » Il nous le montre dans l'oraison. Voilà le substratum, la trame sur laquelle la vie des saints se dessine dans les œuvres divines auxquelles Dieu les a appelés.

Pour St Jean de Matha dont nous faisons la fête aujourd'hui, c'est l'œuvre du rachat des captifs, pour d'autres, ce sont d'autres œuvres qui embellissaient la trame comme une broderie. Certains saints se contentent de la trame toute seule. Comme St Paul l'ermite. L'étoffe y est. Dieu fera la broderie.

Fortifiez cette étoffe, afin que la broderie que Dieu veut y dessiner soit forte. Ce siècle-ci ne comprend pas ce que c'est que la vie contemplative. On aime bien les œuvres parce que c'est plus facile. Il est difficile de faire une heure d'oraison. Pas toujours cependant, il y a certains moments où le Bon Dieu se charge de la besogne, alors tout va bien, on n'a qu'à se laisser aller à l'impulsion de la grâce. Mais cet état ne dure pas longtemps, il faut revenir au travail pénible.

Comme je vous le disais, il est plus difficile de faire une heure d'oraison que de prêcher une heure, que de soigner les malades une heure, que d'étudier une heure. On s'ennuie dans cette occupation. La personne humaine est ainsi faite. Je vous ai parlé, il y a quelques jours, de cet ennui qui, comme le dit Bossuet, fait le fond inexorable de la vie humaine.

Cet ennui, on le porte partout, jusque dans le silence et l'attention que l'on accorde à quelqu'un. J'ai connu un Monsieur qui me disait : « *J'aime mieux parler une heure que d'écouter une demi-heure* ». On laissera assez les autres parler, mais à la condition qu'on ne s'astreigne pas à les écouter. Il faut un effort de l'âme pour vaincre cet ennemi.

La vie contemplative est cet effort de l'âme intelligente et douée de volonté, agissant sans se répandre au dehors, c'est l'action immanente par laquelle elle imite la vie divine qui est une vie immanente à la ressemblance de laquelle elle a été créée.

Eh bien donc, « *ausculta* ». Ecoutez, on a bien besoin d'écouter, prêtez une oreille attentive au colloque de Dieu. Mais il ne parle pas, c'est le silence : alors gardez le silence et Dieu inclinera son oreille vers vous pour écouter votre prière.

(D. CREA, 8 Février 1895).

II

« *Admonitionem pii Patris libenter excipe et efficaciter comple.* »

Nous devons avoir deux dispositions vis-à-vis des grâces que Dieu nous fait. 1° *Les recevoir*. 2° *Les rendre*. Les grâces de Dieu sont comme la semence dont nous parle Notre-Seigneur dans la parabole de l'Évangile et que Dieu jette sur la terre.

Dans certaines terres, elle n'est pas reçue, ou bien, si elle est reçue elle n'arrive pas à maturité parce qu'elle ne peut prendre racine. Le terrain est pierreux, la semence commence à germer et puis elle se dessèche. Remarquez que pour bien recevoir et bien rendre, il faut d'abord avoir vis-à-vis de la semence divine, c'est-à-dire vis-à-vis de la grâce de notre vocation une disposition · nécessaire, la reconnaissance et pour cela l'estime. Estimez la grâce de la vocation. Vous avez tant de raisons pour l'estimer. Vous devez d'abord l'estimer en elle-même parce qu'elle vous détache de votre personnalité et vous applique à Dieu. Estimez-la ensuite par comparaison. Comparez-la à ce qu'est le monde où il y a tant de périls, tant de chutes, tant de corruptions, tant de langueurs dans le péché. En religion nous sommes à l'abri de tous ces dangers, non pas, comme dit St-Bernard, que nous soyons

-168-

impeccables puisque la nature humaine dans le cloître, est toujours fragile et le démon aussi méchant, mais, si nous tombons, nous avons plus de moyens pour nous relever promptement et effacer cette faiblesse par un plus grand amour.

Heureux ceux qui sont venus ici dès leurs premiers ans, ils n'ont pas connu comme nous toute la corruption du monde qui est tout entier dans la vanité et dans la recherche des passions basses et ignobles. Le cloître, au contraire, c'est le jardin fermé où Dieu habite avec l'âme, c'est son palais et sa demeure. Estimez donc notre sainte vocation. Quand on a reçu, il faut rendre. « *Efficaciter comple.* »

Rendu *avec constance* toujours. L'inconstance est le grand ennemi des âmes. Il y en a beaucoup qui semblent remplis d'une grande ardeur et qui, au moment de la tentation, se retirent. Cette heure vient pour tout le monde. Dieu se plaît à permettre que nous soyons tentés pour voir si nous lui resterons fidèles. Notre-Seigneur lui-même a voulu sentir la tentation afin de nous apprendre à la vaincre et aussi parce qu'il nous portait en lui. De même que nous étions en Adam lorsqu'il pécha, de même nous étions tous en Jésus-Christ lorsqu'il fut tenté et qu'il mourut sur la croix. De sorte que l'on peut dire avec St Paul, nous sommes tous morts en Adam et nous vivons tous en Jésus-Christ.

Il faut donc que cette heure vienne, elle est déjà venue, elle viendra encore ou plutôt, cette heure, c'est la vie toute entière. La vie de l'homme est un combat, il y a des interruptions que Dieu permet afin de nous laisser reprendre haleine comme autrefois lorsque les chevaliers se battaient en champ. Alors, on interrompait de temps en temps la lutte pour leur permettre de respirer. Mais prenons garde, ne nous croyons jamais en sûreté. L'ennemi peut revenir tout à coup et nous surprendre. Ne soyez pas de ceux qui se retirent à l'heure de la tentation, soyez constants. Pour rendre avec efficacité, il ne suffit pas de commencer, il faut persévérer dans la grâce de Dieu, dans la vocation, alors vous accomplirez parfaitement le conseil de votre père plein de tendresse, qui est de vous sanctifier.

Nous n'avons qu'une seule chose à faire : nous sanctifier. Gravier la montagne de la Sainteté. Montons toujours plus haut jusqu'à ce que Dieu vienne à notre rencontre, au haut de cette montagne, nous recueille dans ses bras et nous transporte dans l'éternité bienheureuse.

Mais pour arriver à cette sainteté, quel chemin faut-il suivre ? St-Benoît vous l'indique c'est le chemin de l'obéissance. « *Ut ad eum per obedientiae laborem redeas a quo per inobedientiae desidiam*

recesseras. » C'est un chemin difficile ; l'obéissance est un travail dur qui demande des forces ; la désobéissance au contraire c'est le laisser-aller, pas nécessaire de faire des efforts pour désobéir, il suffit de se laisser aller à sa faiblesse. C'est ce qui est arrivé à nos premiers parents.

Que de faiblesse dans leur péché. Faiblesse d'Eve vis-à-vis du démon, faiblesse d'Eve vis-à-vis de l'attrait d'un objet créé, faiblesse d'Adam vis-à-vis d'Eve. Dans cette désobéissance, il y a trois faiblesses : faiblesse vis-à-vis du démon, faiblesse vis-à-vis des objets créés, faiblesse vis-à-vis de l'action des hommes sur nous.

Voilà pourquoi, en religion, il y a tant de clôtures. Clôture contre les objets créés par la séparation du vœu de pauvreté, clôture autant que c'est possible contre le démon par la prière ; clôture contre les influences humaines par l'esprit de retraite.

C'est ainsi que nous devons revenir à Dieu. Il nous appelle à toute heure, à chacun instant ; surtout sa parole se fait entendre à tout instant à nos oreilles pour nous faire connaître sa volonté. J'entends la cloche. Qu'est-ce que c'est ? c'est l'office qui sonne, c'est l'oraison, le travail manuel, l'étude ; cette cloche c'est la voix de Dieu qui me manifeste sa volonté : « *Ad te ergo nunc mens sermo dirigitur, quisquis*

-169-

abrenuntians propriis voluntatibus, Domino Christo vero Regi militaturus, obedientiae fortissima atque praeclara arma assumis. »

Pourquoi « *propres volontés* » au pluriel ? Parce qu'il n'y a, à vrai dire que Dieu qui est une volonté unique. Dieu n'a qu'une seule vue, une seule idée, son Fils en qui il voit toutes choses et de même qu'il n'a qu'une seule idée, il n'a aussi qu'une seule volonté. Quelle est cette volonté ? L'apôtre St Paul nous l'apprend quand il nous dit : « *Haec est voluntas Dei, sanctificatio vestra.* » Quand il créait les mondes, quand il ornait le firmament des astres brillants il préparait l'homme. En préparant l'homme il préparait le Christ ; en préparant le Christ il préparait les élus. Notre sanctification c'est la volonté de Dieu et les circonstances qui sont l'effet de Dieu agissant, et les remords de la conscience et les tentations que Dieu permet tendent à un seul but, ne sont l'effet que d'une seule volonté de Dieu qui est notre sanctification.

Dans l'homme, au contraire, il y a des volontés contradictoires et changeantes. Aujourd'hui, il veut ceci, demain, il veut cela, il va, il vient, il marche pour ainsi dire en zig-zag sans cesse fluctuant dans ses propres volontés pour s'attacher à la volonté unique de Dieu. Pour cela il faut prendre les armes, on ne peut pas obéir sans combattre.

Pour faire sa propre volonté on n'a pas besoin d'armes, mais pour faire la volonté de Dieu il faut prendre les armes « *arma praeclara.* » Ces armes sont belles, elles sont glorieuses parce que ce sont les armes de l'amour. C'est dans l'amour que je me renonce, c'est dans l'amour que je triomphe de moi-même pour arriver à n'avoir pas d'autre volonté et d'autre amour que le vôtre, ô mon Dieu.

(D. GRÉA, 13 Février 1895, St Antoine).

III

Quand St Benoît nous dit de prendre les fortes armes de l'obéissance pour venir à Dieu dont on s'était éloigné par la désobéissance, nous devons entendre par désobéissance la volonté propre et par obéissance l'abnégation de notre volonté propre. C'est la doctrine même de Notre Seigneur : si quelqu'un veut venir après moi qu'il se renonce lui-même, et que quand Jésus, le grand religieux, le modèle des religieux, dit à son Père : « *Non mea voluntas sed tua fiat* », Il montre que la substance de la vie religieuse et de la sainteté est la même, car c'est un même mystère, c'est le renoncement à la volonté propre. L'homme s'éloigne de Dieu par la volonté propre, il doit revenir par l'abnégation, c'est par l'obéissance que l'on se renonce et, par l'obéissance difficile. Quand les occupations ordonnées par la règle ou par les supérieurs nous plaisent ou ne demandent pas un très grand effort de sacrifice, on peut se tromper soi-même, croire que l'on fait la volonté de Dieu, quand on suit la sienne propre, mais quand les obédiences contrarient nos goûts, quand elles mortifient notre volonté, alors on peut s'apercevoir si l'on est heureux et content qu'on a vraiment cette abnégation de nous-mêmes.

St-François Xavier avait pour compagnon de mission un religieux qui désirait vivement exécuter de gros projets qu'il avait faits pour convertir les populations où il avait été envoyé. St François Xavier, qui avait l'autorité du général, après l'avoir averti, l'exclue purement et simplement de la Compagnie de Jésus, et ce malheureux s'en alla mourir misérablement sans pouvoir exécuter ce qu'il méditait en dehors de l'obéissance.

St François Xavier était d'un esprit bien différent. Du milieu des conversions innombrables qu'il opérait, ébranlant le Japon, les Indes et des contrées entières, il disait : si mon Supérieur m'ordonnait dans un petit post-scriptum à la fin de sa lettre de revenir en Europe, j'y retournerais aussitôt. - Mais le bien que vous faites ! - Je ne regarde pas cela, c'est l'affaire du Bon Dieu ; le bien, il le fait parce qu'il lui plaît, et dans les décrets de sa justice s'il trouve bon de ne pas le faire

- 170-

c'est sa volonté; je n'ai d'autre responsabilité que celle d'obéir à la volonté de Dieu manifestée par les ordres de mes supérieurs.

Voilà les saints. Je lisais dans un ouvrage d'un père Jésuite, grand directeur des âmes, ces paroles : toutes les fois qu'un religieux est infidèle à sa vocation, c'est toujours parce qu'il n'a pas voulu immoler sa volonté propre. La désobéissance est la cause de toutes les infidélités et de toutes les apostasies.

Pour combattre cette volonté propre on a besoin des « *fortissima arma* » dont par le St Benoît. Ce n'est pas bien difficile, comme nous lisons aux matines cette nuit, de laisser ce qui nous appartient, la santé, la gloire, les richesses, les honneurs, c'est difficile ; mais ce n'est rien en comparaison de l'effort qu'il faut faire pour se renoncer soi-même d'autant plus que ce renoncement, cette lutte doit durer toute la via. « *Non valde laboriosum est relinquere sua, sed valde laboriosum est relinquere semetipsum.* » Cependant quand vous aurez fait dans l'occasion un acte courageux de renoncement à votre volonté propre et quand cet acte se sera renouvelé plusieurs fois, vous verrez que peu à peu la volonté de Dieu prendra la place de la vôtre.

Est-ce à dire que vous serez des saints à canoniser ? Non, mais vous le deviendrez. Pourquoi Dieu laisse-t-il les saints sur la terre ?(*inachevé*)

(D. GRÉA, 15 Février 1895 St Antoine)

IV

Voilà donc les très fortes armes de l'obéissance ; ensuite St Benoît continue : « *In primis, ut quidquid agendum inchoas bonum, ab eo perfici instantissima oratione deposcas ; ut qui nos jam in filiorum dignatus est numero computare, non debeat aliquando de malis actibus nostris contristari.* » (Prologue).

Demandons à Dieu d'achever tout ce que nous commençons, pour cela de toujours marcher à sa lumière. Au commencement, Dieu nous montre très bien sa volonté, il nous donne les lumières nécessaires sur ce qu'il nous ordonne, c'est notre faute si nous les laissons obscurcir par les fumées de notre nature. D'où vient l'inconstance ? Elle vient de là. Elle vient de notre propre volonté qui a de la peine à se soumettre continuellement à ce que Dieu veut de nous, et par suite elle vient de l'esprit qui ne voit plus bien ce qu'il doit faire parce qu'il a été obscurci. Alors on fluctue. Dieu ne nous conduit pas en zigzag, il nous mène droit au but qu'il veut nous faire atteindre. Les voies par lesquelles il nous conduit sont des voies droites « *per vias rectas* ». Quand une fois il nous a montré le but, quand il nous a manifesté son dessein sur nous, quand il nous a fait entrer dans une voie, son intention est que nous la suivions. Il est très rare que Dieu ait deux desseins sur une âme. C'est rare, mais cela se voit quelquefois, dans ce cas le deuxième dessein est plus parfait que le premier. Voilà par exemple une personne mariée qui s'est parfaitement acquittée de ses devoirs dans l'état de mariage. Dieu l'en récompensera en l'appelant à l'état religieux. Quand Dieu fait changer à quelqu'un d'état c'est toujours pour l'appeler, en récompense de sa fidélité à un état plus parfait, jamais à un état moins parfait, et quand par malheur nous venons à déchoir de la perfection à laquelle nous étions appelés ce n'est pas un acte de la volonté de Dieu mais un effet de notre faiblesse et de notre lâcheté.

Avançons toujours davantage dans la perfection de notre vocation.

Le religieux a un grand avantage que l'on ne rencontre pas dans les autres vocations, c'est qu'il peut toujours avancer sans jamais rencontrer de limites. Dieu n'a pas mis de bornes. Nous pouvons sans cesse dilater notre cœur et augmenter notre amour. Comment faire ? Nous avons deux ailes : l'esprit de prière et l'esprit de mortification. Vous comprenez bien que l'amour de Dieu est un feu et qu'on ne peut pas

-171 -

l'entretenir sans lui apporter sans cesse de nouveaux aliments. En l'entretenant ainsi, non seulement on l'empêche de s'éteindre mais on le rend encore plus ardent. C'est ce que fait l'esprit de mortification. Notre cœur est un autel et Dieu y a allumé le feu de son amour.

Il faut entretenir ce feu, de peur qu'il ne s'éteigne, mais vous ne sacrifiez. Voyez l'amour de Dieu, sa dernière consommation c'est le sacrifice de son Fils, « *afferte filii Dei* ». Apportez, enfants de Dieu, apportez à ce bucher vos sacrifices, apportez les victimes qui doivent en entretenir le feu. Mais quoi, il faut donc que du soir au matin je vive dans la mortification ?

Les mortifications passagères et même les grands actes de pénitence que l'on fait dans certaines circonstances ne sont pas bien pénibles, mais ce n'est pas en cela que consiste l'esprit de mortification. L'esprit de mortification porte sur toute la vie, c'est la fidélité non seulement aux grandes règles, mais à ces mille observances qui sont la parure de la vie religieuse.

Si la politesse du monde a ses règles et ses usages auxquels on ne peut manquer sans passer pour un malappris, il est tout simple qu'en religion on soit attentif à se mortifier par l'observance de ces mille petites coutumes en usage dans les "monastères. « J'aurais bien envie de parler, mais le silence a sonné, je me tairai. »

- « On m'a piqué, je voudrais répondre par une parole aigüe, non je répondrai par une parole douce et gracieuse. »

Il y a tant de moyens de se mortifier sans que personne s'en aperçoive. St Grégoire VII passait toute une matinée sans s'asseoir. Ce devait être pénible pour un vieillard. La mortification est toujours dure et pénible pour la nature. Si on la pratique uniquement par esprit de justice, pour expier ses fautes ou éviter l'enfer, oui, elle est pénible, mais si on la pratique par esprit d'amour elle devient agréable.

Quoi, mon Jésus, ça vous fait plaisir si je me mortifie dans telle circonstance, que je ne dise pas telle parole ; je ne la dirai pas. Ça vous fait plaisir que je réprime un peu l'empressement qui me porte vers certains plats au réfectoire, que je prenne davantage d'un plat que j'aime moins, par amour pour vous je le ferai.

Je n'entends pas dire qu'en vous disant de vous mortifier au réfectoire, il faille vous priver de nourriture, non, vous êtes des jeunes gens et vous avez besoin de manger pour vous former le tempérament, mais sans diminuer votre nourriture il y a moyen de pratiquer certaines petites mortifications crucifiantes pour la sensibilité. Tout cela plaît à Jésus.

On entretient un feu non pas seulement en y mettant de grosses bûches mais en y jetant de petits copeaux ; ces petites mortifications sont de petits copeaux que l'on jette dans le feu et dont la flamme réjouit vivement le cœur de Jésus.

Même quand nous faisons de grandes mortifications par esprit de pénitence joignons-y l'amour. Il faut savoir entendre la pénitence.

Quand on fait des pénitences prenons le parti de l'amour contre soi-même. « Eh quoi, malheureux, tu as osé offenser le bon Dieu qui t'aimait tant ; Tu es resté si longtemps endormi dans ton iniquité, sans écouter les remords de ta conscience, tu vas venger ton Dieu : je vous aime tant, ô mon Dieu, que je veux vous venger sur moi-même.

Comme la prière est exaucée quand elle est ainsi secondée par l'esprit de mortification ! Il est impossible qu'il en soit autrement, Dieu ne peut pas résister à un cri où il y a tant d'amour. Alors la prière devient un plaisir, on éprouve de la joie à prier. Ce n'est pourtant pas l'état ordinaire. L'homme est si appesanti par la nature que la prière lui est une peine et un travail. Ceux qui n'aiment pas la mortification n'aiment pas prier. La prière est pour eux sans attrait et sans fruit.

Voyez donc comme l'esprit de mortification nous est nécessaire pour avoir l'esprit de prière. C'est toujours ce que Dieu dit dans le prophète : « *Effundam super eos spiritum fletus et precum.* » L'esprit des pleurs et l'esprit de prière, demandons toujours cela à Dieu et exerçons-nous y. C'est un art que la vie spirituelle. Notre métier à nous est de nous sanctifier. Un vrai religieux profite de tout pour arriver à ce but. Si on lui donne un emploi il en profite, si on le lui ôte, il en profite. Si on suit son avis, il en profite, si on suit un avis contraire, il en profite encore.

(D. GRÉA, 15 Février 1895 St Antoine)

V

Répondons bien aux grâces de Dieu. De tous côtés, on nous appelle, à commencer par Rome. Quand je commençai cette œuvre la Congrégation des Evêques et des Réguliers me donna de grands encouragements en me disant : votre œuvre répond aux besoins du temps, soutenez-la. Les Evêques de France, me parlant comme Evêques, me disaient la même chose. L'Evêque diocésain, Mgr Mabile, partant pour Versailles où il était transféré, me disait : Continuez votre œuvre et si vous ne pouvez la faire ici venez à Versailles où je vous en fournirai les moyens. Mgr Nogret, Evêque du Mans me disait la même chose. Mgr Nogret me fit venir à St Claude dans ce but-là. Vous connaissez toute cette histoire. J'étais à Baudin depuis sept ans. J'avais réuni quelques enfants autour de moi pour chanter l'office et jeter les fondements des Chanoines Réguliers. De cette maîtrise, il sortit quatorze prêtres séculiers et pas un seul religieux. Voyant cela, j'allai trouver Mgr Caverot et je lui dis : Il me semble que le Bon Dieu ne bénit pas le dessein que j'ai de fonder une famille religieuse, je crois que je ferais bien d'abandonner-la chose et de me retirer dans quelque religion. J'étais décidé, quand Mgr Nogret m'appela à St Claude et me dit : « *M. l'Abbé, j'ai jeté les yeux sur vous pour faire mon vicaire général, en remplacement du mien qui est nommé Evêque.* » Etonné d'une telle proposition je lui répondis : « *Mgr, je suis très touché de la marque de confiance que me donne votre Grandeur, je suis tout jeune prêtre dans le diocèse, je ne sais ce qui a pu attirer ainsi sur moi l'attention de mes supérieurs, mais je dois vous dire que j'ai des désirs de vie religieuse.* – « *Je le sais,* me répondit-il avec la netteté qu'il avait toujours dans ces circonstances, *et l'œuvre que vous voulez faire, vous la ferez à St-Claude.* » Et la chose se fit et Di en l'a bénie et de tous côtés, on nous demande : Mgr de Valence dans le midi, à Moulin. En Amérique, là sur le lac St Jean, pas très loin de nos pères (pas très loin, cela veut dire loin comme d'ici à Berlin, dans ce pays, ce n'est pas loin), il y aurait dix paroisses à fonder. Soyez bien fidèles, profiter du temps de votre noviciat pour fonder en vous le renoncement à votre propre volonté, et puis, après avoir été nourris et élevés par la communauté, n'allez pas la planter quand elle sera en droit d'attendre des services de vous et quand vous aurez l'âge de vous passer d'elle. C'est abominable devant Dieu et devant les hommes.

Pour être fidèles soyez généreux, ne cherchez pas à tirer bas les observances, ni à gratter la pierre des murailles, des règles, pour faire tomber l'édifice. Ce n'est que lentement que les décadences se sont produites, comme ce n'est que peu à peu que l'on creuse une mine. On enlève d'abord de tous petits éclats, puis à la fin l'explosion éclate et l'édifice est en ruines. C'est ce qui s'est passé à l'abbaye de St-Claude. Il est impossible de voir comment la décadence s'est introduite. D'une année à l'autre, point de différence et cependant à la fin voyez quelle différence entre ces Messieurs honorables, honnêtes tant que vous voudrez, et S. Oyend. J'ai retrouvé le petit commentaire que j'avais fait sur les statuts du chapitre de Notre-Dame de Paris, alors que ceux qui en faisaient partie étaient chanoines réguliers, mais je n'ai pas encore retrouvé le texte lui-même, je ne sais pas où il est.

(D. GRÉA, 22 Février 1893, St Antoine)

La vie contemplative
explication de la règle de st Benoît (suite)
Petit commentaire sur les statuts du chantre de N.-D. de Paris,
alors que ceux qui en faisaient partie, étaient Chanoines Réguliers.

(Il nous lit ce commentaire en nous l'expliquant comme il suit.)

In nomine Domini et fidelitate. - Le nom du Seigneur, c'est la grâce ; la fidélité, c'est la correspondance à la grâce. Dieu a droit à notre fidélité, parce qu'il a semé et qu'il exige la moisson. Il nous a compté un talent et il veut en retirer l'intérêt.

... Celui qui suit sa propre volonté n'a pas la paix parce qu'il est toujours contrarié *dans le présent* par suite des obstacles qui résultent des accoutumances, du prochain et des choses, *dans l'avenir*, car il forme des projets et des rêves ; il ne peut les exécuter semblable à un cheval qui voudrait s'élancer dans la prairie pour brouter mais qui est retenu par des liens. Celui au contraire qui fait la volonté de Dieu est en paix, rien ne le trouble, il fait tout ce qu'on lui ordonne et quand il ne peut accomplir l'ordre après avoir fait tous ses efforts, il s'en remet aux mains de cette divine volonté.

Quand on a appris à se vaincre et à ne pas faire sa volonté, alors on est en paix, cette paix qui rayonne sur le visage des saints et des hommes de Dieu. Rien ne les troublait. Sans doute qu'ils éprouvaient de la peine en voyant Dieu offensé, mais cette peine même était paisible, parce que dans leur cœur Dieu était consolé et dans le cœur de ceux qui l'aiment ...

Le titre de « *mansionarii* » est un titre très doux, il se donnait autrefois aux clercs attachés aux églises, actuellement, et depuis longtemps déjà, le nom de clerc a prévalu mais il n'en est pas moins doux pour nous parce que Notre-Seigneur l'a employé en parlant du ciel « *in domo Patris mei mansiones multae sunt.* »

(D. GRÉA, 22 Février 1895, St Antoine).

Souhaits de bonne année

Voici une année passée : Elle a été témoin de beaucoup de grâces de Dieu, mais aussi de beaucoup d'infidélités de notre part. Dieu nous a pardonné nos infidélités et voilà qu'Il nous donne une nouvelle année pour que nous l'employions à Le servir avec plus d'amour. Il faut que nous passions cette année entièrement dans l'amour du Bon Dieu. C'est pourquoi dès demain offrons à Jésus, toutes les journées, toutes les heures ; il y en aura de tristes et de difficiles ; il y en aura de joyeuses et de consolantes, mais quelles qu'elles soient, offrons-les à Jésus par amour. Acceptons d'avance par amour, tout ce qu'il Lui plaira de nous envoyer. On ne sait pas ce qu'Il nous réserve ; peut-être nous enverra-t-il des épreuves : la maladie, l'affliction, acceptons tout par amour, et demandons-Lui qu'en toutes circonstances nous ne soyons occupés qu'à l'aimer. Le grand malheur, le malheur éternel, c'est de s'aimer soi-même au lieu d'aimer Dieu. Tous les damnés sont en enfer par leur faute, ils n'ont aucune excuse à apporter. Dieu les provoque à l'amour, Il a droit à leur amour, et tout homme doit employer son être et son temps à l'aimer ; il ne doit pas en employer la plus petite partie pour lui-même.

-174-

Pour nous, nous sommes consacrés à Lui, nous qui Lui avons fait le sacrifice de tout nous-même ; c'est une profanation et un sacrilège de détourner la plus petite partie de cette oblation à notre avantage.

Que cette année soit donc une année d'amour. Que les événements qui la rempliront ne servent qu'à nous faire avancer dans l'amour. S'il nous arrive des peines, des maladies, faisons-en à Dieu le sacrifice d'amour. S'il nous arrive des joies, faisons-en une offrande d'amour.

Tout pour Dieu, rien pour nous, voilà comment nous devons passer cette année.

(D. GRÉA, 31 Décembre 1893, St Antoine)

De l'exactitude à demander ses permissions

Avant-hier je vous parlais du silence, mais il y a un autre point de la vie religieuse, que je vous recommande beaucoup : une observance, indépendante il est vrai, de telle ou telle règle particulière, mais sans laquelle on ne peut pas être de bons religieux : c'est la mortification de demander toutes ses permissions. Il y a dans cette mortification un acte de vertu, considérable et une diminution de la personnalité. C'est une chose admirable, édifiante et sanctifiante dans les communautés ferventes que la fidélité à demander ses permissions. Vous connaissez tous le P. Desurmont Rédemptoriste, qui est venu nous prêcher la retraite l'année dernière ; or le P. Wittmann m'écrivait que le P. Desurmont, tout ancien provincial qu'il est, est extrêmement fidèle à demander toutes ses permissions au Supérieur de la communauté, qui est un de ses élèves et un homme bien au-dessous de lui ; quand il a une lettre à écrire ou à faire partir, quand il doit sortir, il demande toujours la permission. Soyez exacts à demander vos permissions. Vous pouvez aller au jardin à la bibliothèque sans permission (je parle des profès, les novices ont une autre règle) mais vous ne pouvez pas aller au parloir sans l'autorisation de votre Supérieur. Ces permissions ne vous sont jamais refusées, mais il y a dans la demande qu'on fait un acte d'humilité et de soumission qui tue la volonté, soyez donc extrêmement exacts, autrement vous ne seriez pas des religieux, vous vous conduiriez vous mêmes, au lieu de vous conduire par la volonté de Dieu qui se manifeste par la volonté du Supérieur.

Vous direz cela fatigue les Supérieurs ; c'est évident que ça les fatigue ; quand ils sont occupés à faire une lettre, ils n'aiment pas qu'on vienne les déranger, mais ils sont faits pour cela ; leur sanctification à eux c'est d'être asservis à toutes les nécessités spirituelles de leurs frères, il faut les exercer ainsi, ils n'ont pas le droit de s'y refuser.

Ne faites jamais rien en dehors de l'obéissance, que toutes vos actions même les plus petites, portent le sceau de l'obéissance. Une communauté où l'on n'agit point par l'obéissance dans les petits détails est une communauté perdue, aussi bien qu'une communauté où l'on ne garde pas le silence ; et une communauté où l'on est fidèle à l'obéissance en tout est une communauté prospère que Dieu bénit qu'il rend féconde en œuvres, en hommes, en saints, et non pas en amateurs.

C'est là le fond de la vie religieuse, tout le reste n'est que secondaire mais ce qui n'est pas secondaire c'est l'obéissance, et l'obéissance se manifeste par la fidélité à demander ses permissions. Il y a de la gêne ; prise en particulier elle n'est pas considérable, mais dans l'ensemble c'est une grande mortification. La mortification ne consiste pas seulement dans les grandes austérités (les grandes austérités peuvent être dangereuses quand elles sont entreprises en dehors de l'obéissance), mais la mortification principale où l'on n'a pas à craindre l'illusion consiste dans l'obéissance. Retenez bien ceci, vous serez des religieux de plus ou moins de valeur devant Dieu, suivant que vous serez plus ou moins avancés dans l'obéissance.

L'emploi du temps aussi par obéissance ; ne pas entreprendre d'études,

-175-

de travail sans l'obéissance. Quelle grande délicatesse, les saints ont eu de ce côté. Ce brave homme qui avait fait deux nattes, croyant bien faire, qui avait travaillé toute la journée afin de les montrer le soir : Saint Pacôme les fit brûler pour lui faire voir qu'elles n'avaient pas de valeur devant Dieu parce qu'il les avait faites en dehors de l'obéissance. Et Saint Vincent de Paul qui fit jeter au feu les manuscrits de deux de ses religieux qui avaient entrepris un travail sur l'hébreu sans permission ; ce travail, paraît-il été très bien fait, il avait été approuvé par les plus savants ; il semble que c'est dommage ; non ce n'est pas dommage, le plus grand dommage c'est la diminution de la sainteté, et la diminution de la sainteté suit la diminution de l'obéissance.

Voilà la vie religieuse, ne nous faisons pas d'illusion, ne nous attardons pas, cherchons sincèrement la perfection ; la vie religieuse nous oblige à ne pas faire les choses à peu près ; il ne suffit pas de ne pas causer de scandale dans sa communauté, notre profession est de tendre à la perfection et la perfection la voilà.

Pas d'illusion ; ne dites pas, c'est bien, je vais faire comme l'année dernière ; non, il faut avancer, il faut tendre, sans cela nous pouvons nous perdre.

La personnalité n'est pas toujours coutante, les supérieurs peuvent être mal disposés et nous refuser nos permissions : c'est bon cela. Avant de demander vos permissions mettez-vous dans la disposition d'être indifférents au sort de vos demandes. Oui, mais si la permission n'est pas accordée, il peut y avoir des inconvénients ; le plus grand inconvénient est que la personnalité subsiste. Mettez-vous donc dans cette disposition, et soit que votre permission soit accordée ou refusée, que ce soit la même chose pour vous ; alors vous ne serez pas des hypocrites d'obéissance, mais de vrais et parfaits religieux, et à l'heure de votre mort vous serez contents ; nous devons tout faire en vue de la mort, nous devons ordonner chaque chose comme si nous devions mourir ce soir. L'amour de Dieu est dans l'obéissance.

Je voudrais vous pénétrer de ces vérités essentielles et claires. Vous ne trouverez pas un seul saint, un seul docteur de la vie religieuse, qui ne vous enseigne cela. C'est un dogme de foi. C'est de foi que la vie religieuse consiste dans l'obéissance ; c'est de foi que la vie religieuse est un état de perfection, celui qui ne croit pas cela est anathématisé par les conciles et en particulier par le concile de Trente ; c'est certain. Marchons donc à cette clarté, travaillons, luttons, la vie n'est pas longue et si on se relâche un tant soit peu tout s'en va.

Pour le parfait obéissant tout réussit, il est conduit par la lumière de Dieu « *et omnia quæ faciet semper prosperabuntur* » tout ce qu'il fait réussira (je parle dans l'ordre du salut) ; ses études réussiront, ses travaux réussiront, son enseignement réussira, son ministère réussira.

Après cette retraite, ayons donc ces deux résolutions : le silence et l'exactitude à demander ses permissions ; et faisons pendant deux mois notre examen sur ces sujets. Apprenez donc à obéir : le Fils de Dieu s'est soumis à des hommes, à son exemple « *disce homo obtemperare, disce terra subdi.* »
(D. GRÉA, 27 Octobre ...)

Fête de la Purification

Du renouvellement de l'âme. – Nous célébrons demain plusieurs mystères qui demandent notre attention ; d'abord la fête de la Présentation au Temple, les Grecs l'appellent : l'Hypopante, ou fête de la Rencontre. Cette fête est la consécration de cette pensée que rien n'arrive au hasard, mais tout par l'ordre de la divine Providence.

Voyez, le vieillard Siméon vient au Temple, Anne y vient aussi au moment où Jésus y entre. Il semble que c'est une rencontre de hasard, nullement : c'est Dieu qui l'ordonne ainsi.

-176-

Dans notre vie nous avons eu aussi des rencontres. C'est peut-être d'une rencontre qu'est sortie notre vocation. Voyons, prenons n'importe lequel d'entre vous ; vous, P. Marie Augustin, comment êtes-vous venu ici ? Je vous ai rencontré et vous ai parlé dans telle circonstance, (il la nomme) cette rencontre a été l'origine de votre vocation. Pour moi, c'est de la consécration de N.-D. de Baudin, que je dois ma vocation, c'est de la dédicace de N. D. de Baudin que datent les Chanoines Réguliers.

Maintenant il s'agit de répondre à l'appel de Dieu. Voyez comme Jésus aime à reproduire son sacrifice. Il est la victime immolée de toute éternité dans le sein de son Père ; entrant dans le monde, Il se plaît à multiplier les reproductions de son immolation jusqu'au jour où il la consommera sur la croix. A la circoncision, son sang commence à couler ; au jour de la Chandeleur que nous célébrons demain, Il entre dans le Temple pour être offert comme victime ; on le rachète pour un temps par deux petites colombes, mais pendant toute sa vie jusqu'à la croix. Il ne cesse de reproduire son sacrifice ; Il ne cesse de dire aux hommes qu'il faut que le Fils de l'Homme soit crucifié pour entrer dans sa gloire. Eh bien, mes frères, si vous voulez être de bons religieux, si vous voulez persévérer dans votre état, ne comptez pas sur le sacrifice une fois fait, mais renouvelez-le sans cesse. Si l'infortuné compagnon des 40 martyrs avait renouvelé à Dieu le désir de souffrir pour Lui, s'il ne s'était pas fié au sacrifice fait une fois, il n'eut pas apostasié et n'eut pas affligé ses compagnons d'une extrême douleur. Il y a eu des infidèles dans tous les ordres religieux, nous même nous avons passé par cette cruelle épreuve ; ces malheureux avaient trop compté sur le sacrifice fait une fois. Si vous

voulez persévérer, ne comptez pas sur le sacrifice fait une fois. Renouvelez votre offrande, renouvelez-la souvent devant Dieu et devant les hommes.

Devant Dieu fréquemment ; Tous les saints ont fait cela, beaucoup de religieux renouvellent tous les jours leurs vœux. Pourquoi les renouveler puisqu'ils sont stables ? Pour imiter Jésus qui a renouvelé si souvent son immolation. Devant les hommes, en ne fléchissant jamais par des complaisances qui ne sont pas nécessaires dans nos observances. Nous en avons l'occasion dans nos voyages. Quand nous voyageons, gardons nos observances autant que nous pouvons ; quelquefois on ne le peut pas, mais si nous voulons, nous en trouverons bien le moyen. C'est ainsi que nous renouvellerons notre sacrifice devant les hommes ; que nous montrerons que nous sommes des religieux, et non point un roseau agité par le vent. Croyez-vous que St Jean-Baptiste était un roseau agité par le vent des complaisances et des mouvements humains, pour ceux qui l'entouraient ? C'est comme cela que nous garderons la persévérance, autrement les grâces que l'on a reçues pèsent sur l'âme et sont un poids qui la fait descendre. Voyez ce que dit N. S. : « *Si non venissem peccatum non haberent* ». C'est un malheur pour eux que Je sois venu ; C'est un malheur pour ceux qui sont infidèles à la grâce d'avoir reçu tant de bienfaits de Dieu. Il est certain que ceux qui perdent leur vocation sont beaucoup plus bas que s'ils ne l'avaient pas eue, et que, de plus, ils sont très exposés à se damner. Les Pères nous disent que lorsque le jeune homme de l'Evangile se présenta devant N. S. pour Lui demander ce qu'il fallait faire pour avoir la vie éternelle, N. S. lui répondit : « *Gardez les commandements* ». Que faut-il faire pour être parfait ? Alors N. S., nous disent les Pères, eut pour lui un regard d'amour : « *Dilexit enim* » car Il a une prédilection pour tous ceux qu'Il appelle à Lui, et lui dit « *Va, deviens pauvre, vends tout ce que tu as, donnes-en l'argent aux pauvres et viens à ma suite.* » Le jeune homme s'affligea, car il avait de grands biens, et il s'en alla tout triste. Il s'en alla pour la damnation, c'est l'opinion des Pères ; ce n'est qu'une

- 177 -

opinion, car on n'est sûr que de la damnation de Judas et de Corée, Dathan et Abiron. Pour assurer la persévérance, priez, récitez chaque jour votre dizaine de chapelet comme vous le recommandait le P. Desurmont. Ensuite renouvelez-vous, renouvelez-vous dans l'oblation, renouvelez-vous dans l'esprit de votre sacrifice, renouvelez vos résolutions de ne vivre que pour Dieu. Renouvelez-vous sans cesse autrement on fléchit et tout s'efface.

N. S. renouvelle sans cesse son Église, Il y suscite sans cesse des saints et des réformateurs ; Il renouvelle sans cesse son sacrifice dans chacune de nos âmes ; tous les jours, Il renouvelle notre vie en Lui par la Ste Eucharistie, eh bien, de même prenez l'habitude de vous renouveler. Tout ici-bas a besoin de renouvellement. Voilà un édifice solidement construit, si on le laisse tranquille, si on ne le renouvelle pas, il s'usera et tombera en ruine, pour le maintenir il faut qu'on y fasse des réparations périodiques.

Nous avons, nous aussi nos périodes de renouvellement, les retraites, les jours de silence, mais cela ne suffit pas, renouvelez-vous sans cesse, faites revivre les impressions de la grâce dans votre cœur. St Paul écrivant à son disciple (Timothée) lui dit : « *Faites revivre en vous les grâces de votre ordination* » de même vous renouvelez les grâces que vous avez reçues lorsque vous avez été ordonnés prêtres, diacres acolytes, lecteurs, afin d'être toujours ministres.

Il est nécessaire aussi que nous nous renouvelions du côté de Jésus, pour réjouir son Cœur, pour Lui montrer qu'on est vraiment à Lui, qu'on ne l'oublie pas, qu'on ne fléchit pas dans son amour. Le Cœur de Jésus a été consolé lorsque nous avons prononcé nos vœux, renouvelons-les pour renouveler son contentement.

Notre vie doit être un renouvellement continu : nous ne faisons pas de choses neuves, nous ne faisons que renouveler les choses anciennes cependant dans ce renouvellement, il y a progrès « nous ne sommes pas stationnaires » nous avançons toujours.

Allons, mes chers fils, soyez tout entier à votre vie spirituelle, soyez tout entier à votre vie intérieure à votre vie d'amour pour Jésus.

(D. GRÉA, 1er Février 1893 St Antoine).

La Présentation de Jésus et la Purification de Marie. – Nous célébrons demain la fête d'un grand mystère, la présentation de N. S. au Temple. Nous allons voir quels sont les sentiments de N. S. et de la T. Ste Vierge dans cette fête et quels doivent être les nôtres.

Les sentiments de N. S. oh ! mes enfants ! c'est sur ceux-là que nous devons mouler les nôtres. C'est à ceux-là qu'étaient conformes les sentiments du Cœur de la T. Ste Vierge, que sont-ils ?

N. S. dans sa présentation est tout entier à son Père et tout entier à nous. Il ne se fait aucune réserve pour Lui-même : « *Non sibi placuit.* » Il s'offre en victime totalement, sans rien ménager ; Il offre son corps innocent. Malgré la délicatesse et la faiblesse de l'enfance, Il est déjà prêt à l'immoler par le couteau du sacrificateur, et si par l'ordre de son Père, la consommation de son sacrifice est différée, c'est afin que son sacrifice soit plus douloureux et prolongé. Il a commencé à son entrée dans le monde. Il ne finira que sur la croix. Il a offert son âme : « *Non sibi placuit.* ». N. S. a-t-Il cherché sa satisfaction ? Non Il ne l'a pas cherchée et cependant Il l'a trouvée. Sa satisfaction à Lui, c'est de faire la volonté de Dieu, de son Père, de nous sauver. Quand Il fait cela Il est satisfait. Voilà les sentiments de N. S.

Ceux de la Ste Vierge sont en tout semblables à ceux de son Divin Fils. Elle l'apporte au Temple comme une victime. Nous admirons le sacrifice d'Abraham, quand Dieu lui dit : Prends ton Fils Isaac,

-178-

ton unique, ton fils que tu aimes, ton fils miraculeux, celui que je t'avais promis, et immole le-Moi sur la montagne que Je te montrerai. La Ste Vierge fait la même chose. Voilà votre Fils, ô Marie, apportez-le-moi à l'autel.

Vous savez bien qu'Il est la victime qui doit être immolée pour le salut du monde, et de peur que vous puissiez l'oublier, le prophète Siméon vous le rappelle « *Tuam ipsius animam pertransibit gladius.* » Comme les sentiments de Marie sont conformes à ceux de Jésus. Elle ne cherche que la gloire de Dieu et le salut du monde. Ce qu'il y a de plus délicat dans le cœur de l'homme, le sentiment de l'amour maternel, est immolé en elle. C'est à partir de ce jour que l'évangéliste a soin de nous dire que Marie conservait ces choses en son cœur, les méditant sans cesse : « *Et Maria conservabat omnia verba hæc in corde suo.* » Il faut que son sacrifice soit continué comme celui de Jésus est continué. Depuis le commencement de sa vie jusqu'à sa mort, Jésus est victime. Il s'immole pour nous ; on ne peut pas séparer le mystère de son immolation du mystère de l'union de sa divinité avec l'humanité de l'Incarnation.

C'est sur les sentiments de Jésus et de Marie que nous devons modeler nos sentiments : « *Christus non sibi placuit.* »

J'ai des maladies, j'ai des souffrances, j'ai ceci, j'ai cela, des humiliations, des contradictions, des mépris, qu'est-ce que cela fait, dois-je chercher ma satisfaction ? Si je veux ressembler à Jésus, je dois mettre toute ma satisfaction à chercher sa propre satisfaction à Lui et le salut de l'Église en souffrant pour Elle : « *Adimpleo quæ desunt.* », etc. Or Jésus a été immolé dans son corps et dans son âme, par conséquent je dois mettre ma satisfaction à supporter les peines intérieures et extérieures qui peuvent m'arriver. Pour les peines extérieures, nous n'avons pas de mortifications bien grandes, grâce aux soins dont la Providence nous entoure ; nous n'avons guère qu'à porter notre corps à l'autel. Cet autel, c'est l'office ; là nous immolons notre voix par le chant des louanges divines, nos yeux par la modestie et la répression de la curiosité, nos mains par l'attitude présente, notre corps par la discipline religieuse que la règle détermine. Les peines intérieures peuvent nous venir de diverses manières : des créatures, de nous-même, mais soit qu'elles viennent des créatures ou de nous-même, elles nous viennent toujours de Dieu.

Des Créatures. De nos frères, de nos supérieurs, des événements de la vie qui sont des créatures, des projets renversés, s'il est permis de faire des projets.

De nous-même : Quand bien même nous n'aurions rien à souffrir, ni des choses ni de personnes, quand nous serions entourés autant qu'il est possible ici-bas de toutes sortes de

ménagements, nous aurions encore à souffrir de nous-mêmes ; nous aurions encore à porter ce que Bossuet appelle cet ennemi qui fait le fond de la nature humaine ; parce que nous sommes en terre d'exil et à défaut d'autrui, nous sommes à nous-mêmes un sujet de continuelles souffrances.

Enfin **Dieu Lui-même**. C'est Dieu qui nous flagelle par les créatures et par nous-mêmes. Nous Lui appartenons nous-même, Il est notre maître par la création, par la Rédemption, par le don tout d'amour que nous Lui avons fait de nous-mêmes. Alors que va-t-Il faire ? Il nous flagelle.

Il est bien rare que Dieu conduise autrement notre âme que par la voie des flagellations divines. Voyez Job, tout lui manque à la fois. Il endure non seulement la perte de ses biens, mais il souffre encore des peines intérieures inouïes : « *Mirabiliter me cruciaris* » ... Vous avez des moyens merveilleux de me tourmenter, Dieu le fait de diverses manières :

Par les tentations ; Dieu veut voir comment nous allons les supporter ;

-179-

tentations de la chair, ce sont les plus humiliantes, il semble que tout est perdu. Les saints ont passé par cet état.

Tentations de l'orgueil. Ce sont les plus terribles et les plus dangereuses, surtout quand on ne les discerne pas.

Tentations de la paresse, de cette *Acedia* qui recule devant un peu de travail et de souffrance.

C'est quand l'âme est agitée par ces tentations et qu'elle demeure ferme dans sa fidélité à Dieu, c'est alors qu'elle est méritante.

Je n'éprouve aucune satisfaction dans mes actions, plus que cela elles me pèsent, et outre l'ennui du jour, j'ai encore à porter l'ennui de l'avenir, le poids de l'ennui de demain et d'après-demain et des jours et des années qui suivent et que mon imagination me représente.

Malgré tout je resterai fidèle à Dieu. C'est alors qu'on acquiert des mérites.

Dieu permet quelquefois que ce poids dont nous sommes accablés, ce poids de nous-même qui nous courbe et nous appesantit dans notre marche soit allégé. Alors nous avons des ailes : « *Quis mihi dabit pennas sicut columbæ, et volabo et requiescam.* » Un jour je me reposerai, un jour je rentrerai dans la joie de mon Seigneur, et je serai largement récompensé pour tous les sacrifices que j'ai faits. Je serai heureux alors d'avoir persévéré fidèlement au milieu des dégoûts, au milieu des sécheresses et des tentations.

J'ai connu un saint Chartreux, qui les premiers temps qu'il était à la Chartreuse se frappait la tête contre les murs de dégoût et d'ennui. Il a été fidèle et la mort l'a trouvé les armes à la main, aussi quelle récompense dans le ciel !

Conformons donc nos sentiments à ceux de Jésus ; cherchons son plaisir et non le nôtre. Son plaisir c'est d'être aux prises avec notre âme. Eh bien, mon Dieu, je combattrai avec vous comme Jacob et je vous vaincrai par ma fidélité.

(D. GRÉA 1 Février 1895, St Antoine)

Les mystères de la Purification. - La fête que nous célébrons aujourd'hui, c'est la fête de la rencontre comme les Orientaux l'appellent. La Ste Vierge apporte Jésus au Temple. St-Joseph l'accompagne, le vieillard Siméon et Anne la prophétesse viennent aussi au Temple. Approchons-nous aussi en esprit, venons avec ceux qui attendent la rédemption d'Israël, pour entendre la parole de ces saintes personnes. Au milieu de tous ces discours, Jésus est silencieux. Marie les conserve et les médite dans son cœur, dans son cœur qui vient de recevoir la première atteinte de ce glaive qui doit le transpercer au Calvaire.

De même qu'elle sera auprès de Jésus quand Il consommera son sacrifice, déjà elle est auprès de Lui au moment où son sacrifice commence à être déclaré au monde. Marie est sans cesse à côté de Jésus, elle joint son sacrifice au sien ; on ne peut jamais séparer l'immolation de Jésus de l'immolation de Marie.

Voyez le Cœur de Jésus, il est tout brûlant d'amour pour son Père, d'amour et de miséricorde pour nous. Il se substitue à toutes les victimes que l'on immolait dans ce Temple. Maintenant que le

Véritable Agneau fait son entrée dans le Temple, tout est accompli, toutes les prophéties sont réalisées.

Les sentiments de Marie sont les mêmes que ceux de Jésus. Elle offre Jésus à Dieu son Père, et en victime pour l'expiation de nos péchés. Elle le présente elle-même à l'autel. Nous admirons le patriarche Abraham, qui sans hésiter dans sa foi, monte au sommet de la montagne pour immoler son fils. Marie vient à la même montagne, à la montagne de la Vision, au Temple, car c'est au lieu même

-180-

où Abraham avait offert son sacrifice que le Temple de Jérusalem a été bâti ; c'est sur cette montagne que Marie vient à son tour apporter son Fils.

Dans son âme vraiment sacerdotale ; Elle l'offre à Dieu pour le salut du monde, elle l'immole sans égard pour le sentiment maternel dont Elle était remplie.

Mais l'heure de la consommation du sacrifice de Jésus n'était pas encore venue. On le rachète en immolant à sa place deux petites colombes, comme nous le lisions aujourd'hui au réfectoire (Bossuet *Élévation pour la Chandeleur*) nous pouvons infliger à Jésus un nouveau supplice, rachetons-le en offrant des petites colombes, c'est-à-dire, par la pureté et l'innocence de notre vie ; ayons une horreur extrême pour le péché quel qu'il soit, afin de pouvoir présenter à Jésus les vertus signifiées par ces colombes. Mais nous ne pourrions conserver cette innocence qu'à la faveur d'une grande humilité, car la première souillure de l'âme c'est l'orgueil. Nous sommes aussi des victimes puisque nous sommes religieux, nous devons donc être appelés à l'autel avec Jésus. Mais de même que Jésus a été appelé par Marie, il faut que ce soit Marie qui nous y porte aussi, car nous sommes les religieux de la T. Ste Vierge. Jésus a voulu être présenté à l'autel par Marie pour accomplir cette parole : « *Dieu a tant aimé les hommes qu'Il leur a donné son Fils Unique, et dans ce Fils Il leur a tout donné.* » Mais comme Il nous l'a donné par Marie, c'est par Marie que nous avons tout reçu. O Marie prenez-vous sur vos genoux, caressez-nous sur votre sein maternel, nous sommes tout contrefaits, malpropres, tout indignes que nous sommes de vos regards, car nous sommes les frères de Jésus.

Il a voulu que nous soyons vos enfants. Il nous a dit sur la croix : « *Voilà votre fils* » en vous montrant St-Jean et dans sa personne tous les hommes. Prenez-nous avec Jésus et portez-nous avec Lui à l'autel. Ne permettez pas que nous soyons séparés de Lui, mais que nous soyons sans cesse immolés sous les yeux du Père, et sous les yeux de notre Mère Marie.

Comme cette fête doit nous être chère, c'est la fête des religieux aussi dans beaucoup de communautés on renouvelle les vœux aujourd'hui. Je vous engage à le faire en votre particulier, c'est bien le jour, le jour où N. S. s'est consacré victime et présenté à l'autel du sacrifice par les mains de Marie.

C'est une fête qui doit nous être chère, parce que c'est un mystère qui nous appartient. C'est en ce jour que Jésus s'est présenté en victime devant son Père, porté par les mains de Marie. Nous sommes unis à Jésus, par conséquent nous devons joindre notre immolation à la sienne, et c'est à Marie notre mère de nous présenter à l'autel comme elle a présenté Jésus, car nous sommes ses religieux, ses clercs, ses chanoines ; nous sommes les chanoines de l'Immaculée Conception.

Voilà le mystère de cette fête. Gardons-en précieusement les grâces, ne les laissons point perdre par notre dissipation. Il faut qu'à mesure que les fêtes se multiplient, nous avançons dans la sainteté. Les fêtes se tiennent les unes les autres comme les anneaux d'une chaîne mystérieuse.

Nous lisons ces jours-ci cet affreux naufrage, ah ! quand les naufragés peuvent saisir une chaîne qui les ramène au vaisseau, quand on peut leur tendre ce moyen de sauvetage, quelle joie pour ces infortunés. Or nous sommes des naufragés en ce monde, et nous avons une chaîne pour nous saisir, une chaîne qui tombe du ciel sur la terre, c'est le choix des fêtes dont les mystères se lient les uns aux autres et nous entraînent au ciel. Saisissons cette chaîne et avançons dans la sainteté à mesure que nous avançons dans la vie.

(D. GRÉA 2 Février 1895, St Antoine)

La VOIX du PÈRE
Bulletin des C. R. I. C.

St. Antoine. - Dieu avait un grand dessein en m'amenant au tombeau de St. Antoine, il voulait nous le faire honorer ; il ne fallait pas que la grande mémoire de St. Antoine s'affaiblît au sein des populations. St Antoine avait demandé à Dieu le secret sur sa sépulture.

Cette grâce lui fut accordée pendant deux ou trois cents ans, mais ensuite sous l'empereur Justinien, Dieu révéla le lieu de sa sépulture. Dès lors ses reliques furent un instrument de bienfaits pour les peuples et reçurent en même temps la gloire la plus grande qu'un homme peut rendre à un saint, c'est-à-dire la vénération universelle. Dieu nous a donc amenés ici pour l'honorer ; et comment l'honorerons-nous ? Si nous avons son esprit. Allons à son école. Il fut le grand maître de la vie spirituelle, et que nous apprendra-t-il ? Mes frères, toute l'œuvre du temps présent est une lutte contre le démon. Avant N. S. le démon avait l'empire de la terre, Jésus est venu le chasser et le dépouiller de sa puissance, mais le démon en retour ne cesse de Lui faire la guerre ; il veut reprendre ce que Jésus lui a pris et il est toujours en lutte contre Lui et contre ses serviteurs. Or St-Antoine a été le grand ennemi du démon, il n'a cessé de lutter contre lui durant sa vie entière, ce qui lui a donné une grande expérience dans ces combats. Il peut donc nous instruire. Croyez-moi, dit-il, j'ai l'expérience, le démon ne craint rien tant que les jeûnes, et les veilles des solitaires. Il faut donc que nous apportions ici ces saintes pratiques ; ce serait honteux qu'au tombeau de St. Antoine on ne jeûnât pas, on n'eût pas en grand honneur les saintes veilles. C'est à cause de ces pratiques que nous avons mérité de venir ici. Plusieurs congrégations religieuses voulaient y venir : les Dominicains, les Oblats, les P. du St Esprit, non, non et bien non : « *Non vos elegit Dominus* » non point que je veuille déprécier ces saintes Maisons, mais ils n'avaient pas une vocation spéciale pour honorer St. Antoine. Nous qui étions comme le petit David dans la famille de Jessé, lorsque nous fûmes assez nombreux et assez formés, Dieu nous a enlevés de sa main bénissant, de St. Claude pour nous amener ici.

Écoutons-donc ce que nous dit St. Antoine : Le démon craint les saintes austérités, et la prière solennelle, les psalmodies du jour et de la nuit. Il ajoute : « *Mais ce qu'il craint par-dessus tout, c'est l'amour de Dieu ; sans la charité tout le reste ne serait rien.* » Voilà ce qu'il craint. Eh bien, aux jeûnes, à la prière, joignons une dévotion tendre, ardente et dévouée à N. S. ; aimons-le de tout notre cœur.

Cet amour comment devons-nous l'entendre. Le bon P. Louis Masie m'écrivait l'autre jour : « *Nous sommes quelquefois dans un état voisin du dénuement et il nous faut travailler péniblement pour avoir de quoi nous nourrir.* » - Je vais lui répondre qu'il faut accepter avec une grande joie le travail manuel, quand c'est la pauvreté qui le rend nécessaire. Voyez les pauvres ils n'ont pas de jouissances. Eh bien ce que les pauvres font par nécessité, nous devons le faire par volonté. Ayons l'esprit de sacrifice, ne cherchons point notre plaisir, notre agrément, mais le contentement de Dieu ; ne cherchons notre satisfaction en rien, mais cherchons à faire plaisir à Jésus. C'est ce qu'on nous a dit dans notre retraite. Si nous nous aimions nous-mêmes ce n'est pas pour nous, mais pour Dieu ; c'est en cela que l'amour de nous-même est de la charité. Si nous travaillons à notre salut ce n'est pas tant

pour nous que pour faire plaisir à Dieu. Alors puisque finalement on ne cherche que Jésus, Jésus se donnera à nous. Combattons donc pour Jésus. Voyez ce qui arrive. Jésus par la Rédemption les sacrements a chassé le démon de l'Église et de notre cœur, car ce qu'il fait dans l'Église, il le fait dans chacune de nos âmes. Lorsqu'il l'a chassé de notre cœur, il vient y résider puisqu'il se remet à nous, Il nous confie le soin de le défendre : Tu m'as ouvert les portes, j'occupe la citadelle de ton cœur, je suis le maître de la place. Eh bien, défends-Moi, protège-Moi contre mes ennemis. Mes ennemis c'est le démon, c'est la chair et le sang, c'est l'orgueil, la vaine gloire, l'estime de soi-même, la sensualité; mon ennemi, c'est toi-même, car en même temps que par ma grâce tu es mon ami, mon gardien, mon

chevalier, tu es par nature mon ennemi : « *Natura filii iræ.* » Eh bien, combats avec vaillance, ne me laisse point chasser ; le démon et mes ennemis rodent autour de la place, ne les laisse pas faire de brèche, défends-moi bien.

Alors il y a deux situations dans cette garde que nous faisons auprès de Jésus qui se repose dans notre âme. Quelquefois l'ennemi ne paraît pas, alors nous montons la garde comme une sentinelle vigilante : « *Vigilate et arate.* » Nous faisons ce qui est écrit dans les Livres Saints. Le roi Salomon repose dans notre cœur comme dans son lit ; nous veillons sur Lui, nous faisons une garde respectueuse et amoureuse à la porte de ce pauvre palais de notre cœur. Quand l'ennemi se montre nous prenons la définitive et l'offensive, nous lui courons sus, nous le vainquons et nous l'amenons prisonnier aux pieds de Jésus, pour Lui en faire un escabeau, afin que ce texte : « *Donec ponam inimicos tuos scabellum pedum tuorum* » qui s'applique en toute lettre au jugement dernier, s'applique dès le temps présent à notre cœur. Jésus est venu établir son trône dans notre cœur, à ce trône il faut un marchepied, et ce sont nos ennemis qui le seront.

Voilà la vie, la vie religieuse c'est un combat. Nous combattons pour qui ? Pour J. C., pour défendre son bien, pour protéger les frontières de ce petit domaine de notre cœur qui Lui appartient, et c'est à l'école de St Antoine que nous apprendrons à vaincre. Il est le grand maître ; il a l'expérience.

C'est la troisième fois que nous lui apportons l'hommage annuel de sa fête. Faisons-le avec ferveur et confiance car il nous bénit et nous protège. Il nous bénit de diverses manières. Il commence à présenter à Dieu les prémices de notre congrégation : (Fr. Claude Antoine, Fr. Henri Charles, Fr. Paul Bourgeois, Fr. Louis et ce bon petit François). Il étend notre congrégation, nos frères vont porter la gloire de son nom et celui de St Claude jusqu'aux extrémités de la terre. Pour mériter ses bénédictions soyons de vrais moines, par la retraite, l'esprit de mortification et de prière : « *Quidquid dicitur in monacos redundat in clericos qui sunt patres monachorum.* » (St. Jérôme.)

Demandons bien cet esprit à St. Antoine. Nous aurons assez de zèle du travail extérieur c'est la passion de notre temps. L'hérésie de notre temps, me disait un saint Evêque : c'est l'hérésie des œuvres. Aussi on récolte peu, parce qu'on se borne au travail extérieur sans pratiquer la mortification et la prière.

Armons-nous clone de ce glaive à deux tranchants, faisons comme ce vaillant d'Israël qui se battait également de la main droite et de la main gauche ; la main droite c'est la vie monastique, la main gauche c'est le travail extérieur.

(D. GRÉA 18 Janvier 1893 St. Antoine)

Saint Mathias. - La fête de St. Mathias est pleine d'enseignement sur la vocation. D'abord, ce qui donne lieu à la vocation de St Mathias, c'est l'infidélité de Judas. Chaque fois qu'un homme est infidèle

- 183 -

à la vocation que Dieu lui a donnée, Dieu en trouve un autre à sa place. Ce n'est pas Dieu qui y perd ; c'est l'infidèle. Voyez les quarante martyrs étendus sur un étang glacé, par une de ces nuits d'hiver, où toutes les étoiles brillent au firmament et où la bise se fait rigoureusement sentir. Ils sont là dépouillés de leurs vêtements ; à côté de l'étang il y a une baignoire avec de l'eau tiède dedans pour ceux qui voudront apostasier. Ils endurent ce supplice avec courage ; à la fin cependant il y en a un qui cède au froid et va se jeter clans la baignoire. Quelle douleur pour ses compagnons : ils se désolent. Nous étions une si belle communauté de 40 martyrs, nous espérions entrer 40 au ciel, et voilà qu'un de nous nous trahit. Dieu suscite un nouveau martyr pour prendre la place de l'apostat. Le gardien voyait au ciel 40 couronnes et il n'y avait que 39 martyrs, il ne comprenait rien d'abord à cette vision, au fin Dieu lui toucha le cœur, il comprit et ôtant ses vêtements, il entra dans l'étang en criant : « moi aussi j'en suis » : il fut gelé avec les autres et reçut la couronne que Dieu avait réservée à celui qui a été infidèle. C'est comme cela, Judas a été infidèle jusqu'à la fin, jusqu'à aller se perdre et à aller en enfer, tellement que N. S. a dit de lui : il eut mieux valu pour lui de n'être point né. Eh bien ! cela donne lieu à la vocation de St Mathias. Le royaume des cieux est semblable à un homme qui a fait un

festin et qui a invité de grands personnages à y prendre part. Les gens s'en excusent : j'ai acheté une maison de campagne etc, etc... ah ! c'est comme ça, eh bien ! aucun de ceux-là n'entrera dans mon destin ; allez dans les rues et les carrefours ne regardez rien, amenez tous ceux que vous trouverez, les aveugles, les boiteux, les estropiés et avec ceux-là nous ferons le festin à la place de ces orgueilleux.

Voilà l'enseignement que nous donne la vocation de St Mathias ; il y a encore autre chose dans sa vocation. Les Apôtres prient et demandent à Dieu de désigner celui qui devait prendre la place de Judas. Les Apôtres auraient pu le nommer de leur propre autorité ; St Chrysostome le dit formellement, cependant ils ne le font pas, ils ont recours à la prière. Ils en proposent deux : Joseph surnommé le Juste et Mathias. Il semble que c'est Joseph qui doit être nommé, il a un si beau nom, c'est sans doute le meilleur, eh bien non ; ce n'est pas lui qui est choisi. C'est pour nous enseigner que dans la vocation religieuse Dieu ne choisit pas le mérite ; il y a une foule de personnes dans le monde qui étaient plus justes que nous et c'est nous que Dieu a choisis. Pourquoi N. S. n'a-t-il pas choisi St. Jean pour être le chef de son Église ? St Jean l'innocent ? St. Jean qui s'était trouvé au pied de la Croix avec Marie plutôt que St Pierre qui l'avait renié 3 fois. Cependant c'est St Pierre qu'il a choisi ; c'est pour nous apprendre qu'il ne faut pas s'enorgueillir de sa vocation qui est un don gratuit de la miséricorde de Dieu. En retour il demande que nous l'aimions plus que les autres. Je t'ai pardonné davantage eh bien m'aimes-tu davantage ? il faut qu'il y ait chez nous une sainte émulation à qui aimera N.-S. davantage. On se dispute en théologie pour savoir qui a aimé N. S. davantage ou de St Pierre ou de St Jean. On n'en sait rien. Que parmi nous il y ait cette émulation, que celui qui a moins offensé dise, c'est à moi à l'aimer davantage car il m'a préservé davantage ; que celui qui l'a offensé davantage dise c'est à moi à l'aimer davantage parce qu'il m'a pardonné davantage. Qu'il y ait cette Sainte émulation. Pour cela vous comprenez qu'il ne faut pas s'aimer soi-même, vous comprenez qu'il faut détruire le moi qui est le rival de Jésus. Si nous sommes susceptibles, si nous sommes blessés de ce qui nous touche, nous nous aimons plus nous-mêmes que Jésus. Le « moi », il faut le mortifier, l'humilier, le faire travailler il voudrait bien se reposer : il est paresseux ! le secouer, Jésus nous le dit : Ne le chasse pas dehors nous dit-il,

- 184 -

mais mets-le dans l'Ergastulum de ton cœur, et là, fais-lui tourner la meule pour moi et quand il aura bien travaillé tu le battras; le monastère où l'on est occupé à faire travailler le moi, à museler cette bête féroce, David rapporte que quand il gardait les troupeaux de son père, s'il survenait un lion ou un ours, il les mettait en pièces. « Ces animaux féroces sont la figure du moi ». L'ours est un caractère rude ; et mal appris, le lion, un caractère furieux ; le serpent, est le caractère rusé qui mord sans qu'on s'en aperçoive. C'est le MOI qui cherche à déprécier par un mot de vinaigre le bien que l'on dit du prochain ; vous comprenez qu'une communauté où il y a beaucoup de ce MOI là, c'est une ménagerie ; le maître de la maison nous a donné à chacun une bête à dompter, apprenez-lui à danser comme les bateleurs font avec leur ours, ou arrachez-lui les dents comme aux serpents. Alors nous aimerons le Bon Dieu. Demandez bien cela à Saint Mathias. St Mathias a été tué à coups de lance, il a eu le cœur percé par le fer de la lance comme N. S. Demandez-lui la dévotion au Sacré-Cœur, une augmentation d'amour, l'estime de votre vocation et la persévérance « *Qui perseveraverint usque in finem, hi salvi erunt.* »

Ne vous laissez détourner par rien, ni par les tentations ni par les difficultés, ni par le Moi qui se révoltera ; alors, donnez-lui des coups sur le museau avec le manche de votre fouet, comme j'ai vu faire d'un ours qui n'était pas sage.

(D. GRÉA, 24 Février 1893 St Antoine)

Saint Joseph. - Il a plu au St-Esprit qui gouverne l'Église de choisir dans ces derniers temps, pour être le patron de l'Église Universelle St Joseph. Pourquoi ce choix ? D'abord à cause de la grande puissance qui a été donnée à St-Joseph. N. S. s'est soumis à lui et la Ste Vierge, aussi. Voyez-vous ce renversement apparent des œuvres de Dieu, la Ste Vierge, reine des anges et des hommes ; Jésus,

Dieu Créateur, Rédempteur et Souverain Seigneur, qui se soumettent à St. Joseph. Voilà les leçons que Jésus nous donne dans le mystère de l'Incarnation, Lui qui était la Toute Puissance se soumet à Joseph et Marie ? Comment St Joseph exerce-t-il la puissance qui lui a été donnée ? en étant le ministre de la Providence de Dieu. Sur qui ? sur Jésus et sur Marie. Jésus se remet à la Providence de son Père dont St. Joseph est le ministre. Quand Hérode cherchait à le faire mourir, Il aurait pu se défendre. Non, il se laisse conduire en Egypte par St Joseph. Au milieu des faiblesses de l'humanité qu'Il a voulu prendre c'est St Joseph qui Le nourrit et qui Le garde. Dieu a placé auprès de notre enfance comme organe de sa Providence nos pères et mères. Pour vous, en vous amenant plus tard ici il vous a fait trouver dans vos supérieurs une autorité paternelle qui vous conduit. St-Joseph a été cela pour Jésus. A Nazareth il subvenait aux nécessités de sa vie terrestre par son travail.

Vous concevez que cette autorité que Jésus a commise à St Joseph sur Lui-même, Il l'étend à son corps mystique qui est l'Église. Il s'est abandonné Lui-même à la providence de St Joseph. Il lui a confié sa Mère, Il lui a confié aussi son Église. Voilà pourquoi dans ces temps difficiles, le St. Esprit a inspiré l'Église de le choisir pour patron universel, pour l'aider à traverser l'Égypte, c'est-à-dire les ténèbres de l'infidélité. De nos jours les ténèbres s'obscurcissent de plus en plus sur le monde par suite des doutes qu'une prétendue science jette sur les vérités essentielles. On nie jusqu'à l'existence de Dieu. A mesure que les découvertes de la science se multiplient, car Dieu a laissé son ouvrage aux recherches de l'homme, pour que découvrant chaque jour de nouvelles preuves de sa sagesse, de sa puissance et de sa bonté, il soit pénétré de plus grands sentiments d'adoration.

Au lieu de cela cet homme s'enorgueillit en lui-même et se révolte contre Dieu ; ce sont les ténèbres qui l'obscurcissent. (*à suivre*)

(D. GRÉA 19 Mars 1893, St Antoine)

N° 24

8 JANVIER 1948

La VOX du PÈRE
Bulletin des C. R. I. C.

Fête de st Joseph (suite)

Il faut donc à l'Église un protecteur qui la dirige et en même temps qui la défende contre la persécution des Hérode. Il la protège, il la garde comme il a gardé Jésus, car cette chair de Jésus prise à la source très pure de Marie-Immaculée, présentée à l'autel au jour de la Purification, rachetée, pour un temps, par l'échange de deux petites colombes, élevée en croix et déposée chaque jour sur le corporal de nos autels, nous savons que ce corps de Jésus a été nourri et soutenu par St-Joseph. C'est St Joseph qui, par les sueurs de son travail, a gagné le pain qui a fait grandir Jésus, jusqu'à la taille de la Croix. Jésus a voulu manger le pain qu'Il avait donné à Adam et que celui-ci devait arroser de ses sueurs. Quel est ce front dont les sueurs gagnèrent le pain de Jésus ? C'est le front de St Joseph. Ainsi St Joseph a une part à la préparation de la victime, car c'est lui qui L'a nourrie et Il a fait grandir, en sorte que Jésus a des obligations envers St Joseph, et St Joseph des droits sur Jésus.

Demandons lui d'être pour nous ce qu'il est pour l'Église, car le mystère de l'Église se retrouve en chaque âme. Nous aussi nous aurons à traverser l'Égypte, la terre de périls et de tentations. Vous êtes jeunes et les tentations que vous éprouvez sont encore peu de chose ; plus tard, si Dieu le permet, vous en aurez de plus violentes. C'est une erreur de croire que l'âge mûr et la vieillesse sont exempts de tentations. Si l'enfance a ses légèretés, si l'adolescence a ses dangers, l'âge mûr et la vieillesse ont aussi leurs tentations. Tentations d'indépendance, de confiance en soi-même, tentations d'égoïsme, tentations de repos. On ne veut plus être une victime, on se lasse d'être sur l'autel.

Demandons bien à St Joseph de nous assister, de nous soutenir dans tous les âges de la vie humaine, s'il plaît à Dieu de nous y faire passer. S'il est beau de voir des jeunes saints comme St Louis de Gonzague, couronnés de lys et de roses, des fleurs de leur printemps s'il n'est pas moins beau de voir la vieillesse des saints comme St Antoine.

Que St Joseph nous garde comme il gardait Jésus, ou plutôt qu'il garde Jésus en nous. Voilà pourquoi dans les communautés on honore St Joseph comme le patron des vocations, c'est lui qui nous donne les lumières au commencement, qui marche avec nous, veillant sur Jésus en nous, nous donnant la persévérance et enfin terminant notre vie par une sainte mort, car il est aussi le patron de la bonne mort. Quelle belle mort que celle de St Joseph, expirant doucement, tranquillement, sous le regard et en compagnie de Jésus et de Marie. Demandons-lui que nous fassions une mort semblable à la sienne, et pour cela qu'il nous obtienne la persévérance dans notre vocation, après nous avoir obtenu l'insigne faveur d'y avoir été appelés par Dieu.

(D. GRÉA, 19 Mars 1893, St Antoine)

Homélie pour la Septuagésime

Le mystère que N.-S. nous fait entendre dans cette Évangile, c'est le mystère de la vocation des âmes sollicitées par l'amour de Dieu, c'est l'Amour qui les appelle et elles ne répondent pas.

Les unes, Il les appelle aux premières heures de l'âge de leur raison.

- 186 -

Ceux-là sont heureux, ils ont à porter il est vrai, le poids du jour et de la chaleur, mais ils le portent dans l'amour.

Il en appelle d'autres, à la 3^{me} et 6^{me} heure, Il en appelle enfin à la 11^{me} heure, c'est-à-dire, qui touchent déjà à la fin de leur vie.

Le Dieu miséricordieux n'exclut personne de son amour et de sa récompense. Ils n'avaient rien fait jusqu'à ce jour, ils étaient oisifs comme il leur reproche : « *Quid hic statis tota die otiosi* ». – Est-ce à dire qu'aux yeux du monde, leur vie s'est passée dans l'oisiveté ? Non, car les gens du monde travaillent beaucoup pour acquérir de l'argent ou obtenir les faveurs de la fortune ; mais aux yeux de Dieu ils n'ont rien fait pour le ciel ; Leur temps a été perdu. Allez donc vous aussi, travailler à ma vigne et je vous donnerai la même récompense qu'aux autres. Pourquoi ? C'est qu'il y a des âmes qui, converties à la fin de leur vie, tachent de racheter par un grand amour, les années qu'elles ont perdues. Elles disent avec St Augustin : « *Sero te amavi* ». En peu de temps, elles fournissent de longs espaces à cause de la véhémence de leur amour. N'est-ce pas une honte pour nous qui avons été appelés à la Ire heure, qu'il n'y ait pas parmi nous une sainte émulation dans le travail de cette vigne. Cette vigne c'est notre âme, elle a été transplantée d'Égypte, et exposée dans un terrain choisi aux rayons du Soleil qu'est Jésus. Tous les chrétiens sont des vignes, mais les religieux sont des parties choisies de cette vigne du Seigneur.

Cultivons-là avec soin, afin de donner à Jésus le fruit qu'Il attend d'elle ; et qu'Il ne nous adresse pas le reproche qu'Il a fait à la vigne infidèle dans les Livres Saints. Travaillez activement pendant que vous avez le temps. La vie s'écoule ; quand on arrive à mon âge, à l'âge de la vieillesse, qu'on veut jeter un regard en arrière, on n'ose pas regarder le passé, c'est trop triste ; on voit les infidélités, les pertes de temps, toutes sortes de souvenirs qui remplissent l'âme de tristesse ; mais on regarde en avant, on comprend que toutes les choses de la terre sont vaines, et qu'il n'y a de vrai et de solide que l'amour dans le sacrifice. Travaillons avec courage, supportons généreusement le poids du jour et de la chaleur, c'est-à-dire, les tentations du démon et les résistances de la nature. Dès le matin, le soleil darde sur nous ses rayons ardents, mais à midi, le démon de midi est plus terrible ; c'est alors qu'il faut résister à toutes les passions qu'il a allumées dans le cœur de l'homme.

Mais il y a aussi le démon du soir, le démon de la mort ; il semble quand on arrive à la fin de sa vie, qu'on n'a plus à craindre des attaques de ses ennemis, les passions semblent éteintes, cependant, prenons garde de ne pas aller perdre le denier, la récompense que nous avons méritée par notre travail. Un denier est une pièce de monnaie, cette pièce de monnaie porte une empreinte ; quelle empreinte ? Jésus, dit l'Apocalypse. Je donnerai à celui qui aura vaincu une pièce blanche, et sur cette pièce un nom écrit. Ce sera la récompense que personne ne connaît, sinon celui qui l'a reçue. Ce nom, cette image, c'est Moi-même. C'est l'image de mon Fils, de mon Fils qui est dans l'Unité de ma substance. Ce Fils, je vous Le donnerai. Il sera votre récompense.

A partir de la Septuagésime, nous entrons dans un temps de pénitence, pour nous préparer à la fête de Pâques.

Toute notre vie doit être une pénitence. La vraie pénitence, c'est celle qui consiste dans la mortification intérieure, dans l'humilité, dans la parfaite soumission à la volonté de Dieu, acceptant tout ce qu'il Lui plaît de nous envoyer ; s'il Lui plaît de nous faire passer par la bonne ou la mauvaise fortune, nous l'acceptons, s'il Lui plaît de nous exercer dans la perte de notre santé, nous l'acceptons. Voilà

-187-

ce que nous avons voulu, c'est ce que nous avons compris, c'est ce que nous comprenons.

La volonté de Jésus, c'est ce qu'il y a de meilleur pour nous, parce que c'est l'amour. Heureux celui qui ne travaille qu'à aimer Dieu et à détruire son amour-propre.

D. GRÉA, 10 Février 1895, St Antoine.

Homélie pour le dimanche de la Sexagésime la semence

Que de choses dans cet Évangile ! Quelle nourriture pour nos âmes !

A l'exemple des foules, empressons-nous autour de Jésus, et, puisqu'il a bien voulu se faire lui-même l'interprète de cette parabole, mettons-nous à son école, et comme de petits enfants écoutons ce qu'il va nous dire dans ce catéchisme divin. Que celui qui a des oreilles pour entendre, qu'il entende. Il veut que nous entendions, il crie pour nous tirer du sommeil de notre âme.

La semence, c'est la parole de Dieu, dans sa doctrine, dans sa grâce, en particulier dans la grâce de la Vocation et dans la sainte Eucharistie. Trois sens dans lesquels nous pouvons prendre la parole de Dieu ! Le Verbe de Dieu dans sa doctrine, le Verbe de Dieu dans sa grâce, le Verbe de Dieu dans sa personne immolée, offerte sur l'autel de la Croix et dans le sacrifice non sanglant de la messe. Celui qui sème, c'est Dieu. Il est sorti du sein de son éternité pour semer cette semence dans le temps. Pourquoi est-il sorti ? Qu'avait-il besoin de venir ainsi au dehors de lui-même ? Il est venu pour produire ses œuvres. Il jette cette semence et N.-S. nous montre quatre états, quatre situations des âmes sur lesquelles tombe cette semence.

Les unes sont un chemin, les autres des épines, d'autres un sol pierreux, d'autres enfin, une bonne terre.

Comment, ô mon Dieu, vous semez jusque sur le chemin ? Oui, il répand avec profusion, libéralement, sa doctrine, sa grâce, et son divin Sacrement. Il en tombe beaucoup sur le chemin : ce sont les âmes dissipées, chemin public où tout le monde passe. Remercions Dieu de nous avoir retirés du chemin pour nous mettre dans son jardin fermé. Estimons-nous heureux d'être ainsi séparés du tumulte et de la dissipation du monde. Ne soyons point comme cette vigne, dont il est parlé dans la Sainte Écriture, qui poussait ses rameaux en dehors de l'enceinte où elle était : nous irriterons Dieu à la fin ; il se dirait, comme le maître de cette vigne : « J'ôterai cette haie dont elle ne veut plus ; les passants, alors, la fouleront aux pieds, les bêtes féroces viendront la dévaster. »

Il y a des âmes qui sont un chemin, tout y passe, le bien, le mal surtout. Les oiseaux du ciel, c'est-à-dire les démons, emportent la doctrine ; ces âmes finissent par perdre la foi, leur vocation, elles ont été infidèles et la Sainte Eucharistie qui reposait en elles n'y est plus.

En deuxième lieu, la semence tombe sur la pierre, et n'ayant pu pousser de profondes racines, elle sèche. Quelles sont les racines de la semence ? Où sont-elles ? Dans l'humilité. Creusons dans la terre de notre âme, afin que cette semence descende profondément, mettons-y autour le fumier de nos iniquités, qui, à raison de la pénitence que nous en ferons, pourrons donner de la force aux racines. Cette pierre, ce sont les âmes qui croient pour un temps, qui sont fidèles un instant, qui reçoivent la semence avec joie, mais qui se retirent au moment de la tentation et de l'épreuve. Elles ne portent pas

de fruits. Dans le premier cas, il semble que c'est la semence qui se retire des âmes dissipées, mais ici ce sont les âmes elles-mêmes qui se retirent. Elles trouvent que la grâce de Dieu est une charge pour elles, un fardeau trop pesant.

Une partie de la semence tomba dans les épines et fut étouffée. Ce sont les affaires, les soucis, les plaisirs du siècle. «*Hæc fuge o homo Dei sæcularia desideria.*» L'Apôtre appelle ces choses des désirs, elles le sont en effet. Celui qui a déjà de grandes richesses en désire encore davantage ; celui qui porte le fardeau de nombreuses affaires, désire étendre et augmenter ses sollicitudes. On désire la gloire, la puissance, l'autorité, les honneurs, les plaisirs. Ces désirs ne sont jamais satisfaits. Ce qui est acquis ne diminue jamais le désir de ce que l'on peut encore acquérir.

La semence est étouffée. Il n'y a plus de place pour la doctrine de Dieu, pour la grâce de Dieu. J'ai connu plusieurs hommes d'affaires qui n'avaient pas le temps de songer à remplir leurs devoirs religieux ; deux d'entre eux sont morts subitement sans avoir pu se confesser « *suffocantur* ». Il en est de même de la grâce de la vocation. Comment peut-elle s'accorder avec le désir des affaires, le désir des plaisirs, du confortable, avec le désir de l'ambition, de l'influence, de l'action ; elle est étouffée dans le buisson d'épines de la personnalité. Depuis la malédiction que Dieu a donnée à la terre depuis le péché du premier homme, elle ne produit plus que des épines, qui étouffent la semence de Dieu. Si nous voulons que notre cœur produise avec abondance, arrachons les épines, labourons, « *novate nobis novate* » - Ne semez pas dans des jachères, mais remuez la terre, labourez, alors elle sera féconde.

Enfin une partie de la semence tomba dans la bonne terre et rapporta du fruit en abondance. Ce sont les âmes bien disposées, elles rapportent du fruit, les unes plus, les autres moins, dans la patience. Pour produire du fruit, il faut souffrir, sans la souffrance nous sommes stériles ; on a besoin de l'épreuve pour porter du fruit, ce fruit est un fruit beau, un fruit qui ne trompe point les yeux du divin cultivateur qui a semé cette semence.

Cette semence vous l'avez reçue de bonne heure. Dieu a semé de bonne heure en vous, la semence de sa doctrine, en vous faisant naître dans un pays chrétien et en vous procurant l'inestimable bienfait d'une éducation chrétienne. Vous avez reçu de bonne heure, la semence de votre vocation ; c'est à vous de faire que la terre de votre cœur où elle a été semée, ne soit point un chemin, ni une pierre ni des épines mais une bonne terre. Enfin la présence de Jésus dans la Sainte Eucharistie comme elle vous est prodiguée ! Le Verbe Incarné vient lui-même à vous pour affermir la grâce de votre vocation. Garder cette semence, faites-la fructifier dans la patience, dans la souffrance. Faites mourir votre personnalité afin de faire vivre Jésus en vous : « *oportet enim crescere me autem minui* ». Pour qu'Il croisse il faut que vous diminuiez pour pouvoir dire : le Christ vit en moi, il faut pouvoir dire : « Je ne vis plus ».

Soyez bien assurés qu'à l'heure de votre mort, Notre-Seigneur ne vous reprochera pas votre fidélité, quelles que soient les séduisantes tentations que le diable ait fait miroiter devant votre imagination, mais soyez surs que si vous avez cédé à ces tentations, Il vous demandera : « Qu'as-tu fait de la vocation que je t'avais donnée, des saints désirs qui venaient de moi, des années bienheureuses où tu étais fidèle, où tu entendais ma voix ? »

Pour vous, qui êtes religieux et qui un jour aurez le bonheur d'affermir

vos vocation par votre profession, gardez bien la grâce que vous avez reçue, vous qui êtes profès, gardez fidèlement votre vocation, afin que Dieu ne vous demande pas ce que vous avez fait des ardeurs et des joies de votre jeune âge : mais qu'il vous dise au contraire : « Ce que tu en as fait, je le vois, tu l'as fait fructifier, tu l'as fait croître en une belle moisson. Maintenant voici que j'envoie mes anges pour te cueillir. Alors, après avoir semé dans les larmes, vous monterez au ciel, tout chargé de gerbes des mérites de votre fidélité et de votre patience.

Homélie pour la Quinquagésime

Il y a deux parties dans cet Évangile. Dans la première, N.-S. annonce à ses apôtres le mystère de la Passion ; dans la deuxième, l'évangéliste nous raconte la guérison de l'aveugle. Il y a une liaison entre ces deux parties, et l'intention de l'Église en rapprochant ces deux faits est de nous faire comprendre ce rapport, N.-S. choisit ses douze apôtres. Dans ces douze, nous devons voir ceux qu'Il associe intimement par son Sacerdoce à sa passion. Nous devons y voir aussi toute l'Église, car N.-S. ne veut pas monter seul à Jérusalem. Voilà que nous montons à Jérusalem et là sera consommé tout ce que les prophètes nous ont dit du Fils de l'homme. Qu'ont-ils dit ? Ils ont dit qu'Il serait livré aux mains des Gentils, flagellé, moqué, qu'on Lui cracherait au visage, et qu'enfin on le mettrait à mort.

Les apôtres ne comprennent pas. L'Évangéliste insiste à trois reprises pour nous dire qu'ils ne comprenaient pas, tant l'homme a de peine à comprendre le mystère de la croix, et lors même qu'il lui est exposé clairement, il ne veut pas le voir ni l'entendre, parce que sa volonté y répugne. C'est ce qui arrive dans la vie religieuse. Quel est le religieux, qui peut dire qu'il n'a pas entendu parler de l'obéissance, quel est le religieux qui n'a pas entendu parler des peines inséparables de la vie d'immolation ? Qui n'a pas entendu dire que la vie religieuse était un sacrifice total, un holocauste ? Comment se fait-il donc qu'on éprouve tant de répugnance, tant de résistance et quelquefois tant d'infidélité à cette loi du sacrifice ? Cet Évangile nous l'explique. N.-S. a beau s'expliquer très clairement, entrer dans le détail ; Il leur annonce ses humiliations, les supplices qu'on Lui fera endurer, enfin la mort ; Il n'omet rien, et les apôtres ne comprennent pas.

Cet aveuglement nous est montré dans cet aveugle que N.-S. guérit sur le chemin. Cet aveugle est sur le chemin pendant que Jésus passe. Il entend le bruit de la foule, et demande ce que c'est. Nous aussi nous voyons passer la foule, le cortège des saints qui accompagnent Jésus au Calvaire. Sachons crier comme cet aveugle : « *Seigneur, faites que je voie* ». Que de choses on ne voit pas. N. S. disait aux pharisiens, après la guérison de l'aveugle-né : « *Je suis venu, afin que ceux qui sont aveugles voient que ceux qui voient deviennent aveugles, et que leur péché demeure.* » Il y a une cécité volontaire. Dans les contrariétés que Dieu nous envoie, on ne voit pas la main bienfaisante qui nous sanctifie, dans les supérieurs, dans les défenses qui nous sont faites pour diriger notre activité ; nous ne voyons pas. Dans les commandements qui me sont faits et qui m'imposent le travail, je ne vois pas. Je ne vois rien au-delà des choses sensibles je ne sais pas pénétrer au-delà des choses visibles, il y a comme un rideau sur mes yeux, comme il y en avait un sur les yeux des Juifs quand ils crucifiaient N.-S. ; je ne sais pas voir les choses éternelles.

N.-S. se fait amener cet aveugle ; Il s'arrête, voyez quelle bonté ! Il lui demande ce qu'Il désire qu'Il lui fasse.

-190-

Il le savait bien, mais Il voulait que cet homme le Lui demandât. Il veut que nous ayons recours à la prière pour Lui demander notre guérison, et cependant, Il sait mieux que nous, les choses dont nous avons besoin. Il connaît mieux que nous-mêmes notre aveuglement, Il sait bien que même dans notre prétendue sagesse, dans notre prétendue prudence, dans notre prétendu jugement, nous sommes de pauvres aveugles et des esprits très bornés. Ayons la foi de cet aveugle, afin que N.-S. nous sauve et nous ouvre les yeux. Et cet homme suivait Jésus, et le peuple à la vue de ce miracle, rendit grâce à Dieu. Oui, le peuple qui ne sait pas pénétrer le sens des choses de Dieu, le peuple et édifié de la sainteté et de l'esprit de mortification. Accompagnons Jésus avec tous les saints qui le suivent, et rendons-Lui grâce pour le grand bienfait qu'Il nous a accordé !

D. GRÉA, 24 Février 1895, St-Antoine.

Les Cendres

Nous entrons aujourd'hui dans cette carrière du Carême. Quels sont les sentiments qui doivent nous animer ? D'abord, nous devons avoir un *sentiment d'amour*. Nous sommes à la suite de Jésus qui va consommer l'immolation de toute sa vie sur le Calvaire.

Toute la vie de Jésus, n'a été qu'un chemin rapide de Bethléem au Calvaire. Il s'avance, Il marche le premier, nous sommes à sa suite « *Sequente* ». Demandons-Lui, comme les apôtres : « *Ubi habitas ?* » Où demeurez-vous ? Il ne demeure pas dans les satisfactions de la volonté, mais dans l'accomplissement de la volonté de son Père. Il ne demeure pas dans les satisfactions de la nature, mais dans les immolations. Dans ce temps de Carême, c'est cet esprit que nous devons avoir, et non seulement pendant le Carême, mais nous devons le garder jusqu'à notre mort, car comme le dit St-Grégoire, toute notre vie n'est qu'un long Carême qui se termine par la fête de Pâques et de l'Éternité. Le Carême est ensuite *un temps de prière*. Oh ! mes enfants, quelle ressources immenses, quel trésor inépuisable nous avons dans la prière. Le malheur c'est que nous le laissons dissiper. Combien de fois par jour récite-t-on l'oraison dominicale ! Oh ! si nous pensions bien à ce que nous récitons, et à ce que nous demandons : Notre Père qui êtes aux Cieux. J.-C. veut bien en quelque sorte nous égaliser avec Lui, et nous donner le droit d'appeler son Père notre Père.

Que votre volonté soit faite, que votre règne arrive ; le règne de Dieu, l'accomplissement de la volonté de Dieu, c'est la seule chose que nous devons désirer.

Donnez-nous notre pain, non seulement le pain dont nous nourrissons notre corps, mais encore le vrai pain, la chair et le sang de Jésus qui nourrissent notre âme. Pardonnez-nous nos offenses, ne nous laissez point succomber à la tentation, mais délivrez-nous du mal, quel mal ? le mal unique, le mal du péché et de la damnation.

Et l'Ave Maria ! Et les psaumes ! Il y a tant de prières dans les psaumes ! Pendant ce Carême, renouvelons-nous dans l'esprit de prière, il ne faut pas que nos offices soient pour nous une simple récitation extérieure, mais il faut qu'ils soient le mouvement de notre âme vers Dieu. Est-ce difficile ? Oui ou non. C'est difficile de se tenir toujours attentif, c'est difficile de renouveler sans cesse son intention, mais une fois que l'on a obtenu l'esprit de prière, c'est facile. L'esprit de mortification nous y aidera, c'est la troisième disposition que nous devons avoir pendant le Carême. On est étonné de voir la puissance des dompteurs sur les animaux féroces. Ils vont jusqu'à leur

-191-

retirer de la gueule, la nourriture qu'ils leur ont jetée ; on voit des dompteurs entrer dans les cages d'animaux sauvages, un morceau de viande saignante à la main. Les animaux sont là, la gueule béante, pressé par la faim. Le dompteur leur met cette viande dans la bouche et l'en retire aussitôt, sans que ces bêtes osent résister, elles rugissent mais ne résistent pas. Notre nature est semblable à ces bêtes, elle a des appétits sauvages. Par la mortification nous lui retirons de la gueule ce qui pourrait la satisfaire. Tu as envie de ceci, je ne te le donnerai pas, tu voudrais être indépendante, je te courberai sous le joug. On arrive par l'esprit de mortification, à exercer sur sa propre chair la puissance que les dompteurs exercent sur les animaux féroces.

Voilà les trois dispositions que nous devons avoir pendant ce Carême : 1° le sentiment de l'amour ; 2° l'esprit de prière ; 3° l'esprit de mortification, et surtout de la mortification intérieure. La vraie mortification, c'est l'effort que l'on fait contre soi-même, pour dompter sa propre volonté. C'est celle-là qui est méritoire et qui nous donne sur nous-même la puissance que le dompteur a sur les animaux.

Voilà ce que nous avons à faire pendant le Carême. Avec qui le ferons-nous ? Nous le ferons avec l'Église, appuyés sur la protection de Marie qui s'est tenue debout au pied de la croix, pendant que Jésus mourait.

Elle nous accordera la grâce de suivre son Fils dans sa passion jusqu'au Calvaire. Alors le Carême nous donnera une vie nouvelle et nous communiquera une impulsion de sainteté pour toute l'année. C'est ainsi que d'années en années, nous arriverons à l'année qui commencera pour nous, mais que nous ne verrons pas finir ; au mois que nous commencerons, mais que nous n'achèverons pas sur la terre ; au jour où nous verrons le soleil se lever et où ne serons plus là pour le voir disparaître, c'est-à-dire au terme de notre vie ; la mort que l'Église nous rappelle aujourd'hui en imposant sur notre tête des cendres qui signifient la pénitence et le tombeau. Notre vie est courte et fugitive, demandons bien à Dieu de l'employer pour son amour.

D. GRÉA, 27 Février 1895, St-Antoine.

Le Carême conférences du soir

Qu'est-ce que le Carême ? Chaque année, je vous répète à peu près les mêmes choses, mais St Paul nous dit qu'il n'y a pas d'inconvénients mais utilité pour nos âmes, d'user de répétitions. Notre-Seigneur, Lui-même, demande de nous, une seule et même parole, il désire qu'on lui répète souvent, c'est la parole de l'Amour. Il la fait répéter trois fois à St Pierre : « Pierre, m'aimes-tu ? Oui, Seigneur, vous savez que je vous aime. - Pierre, m'aimes-tu ? Oui... - Pierre, m'aimes-tu ? etc.. » Il aime à entendre répéter cette parole. Redisons-la souvent par les actes de notre cœur et par tous les mouvements de notre volonté. Cette année donc, je vous répéterai ce que je vous ai déjà dit tant de fois.

Qu'est-ce que le Carême ? - Le Carême est un temps où l'Église, qui est une épouse féconde, qui chaque année, enfante des générations d'élus se trouve dans les douleurs de l'enfantement.

Pour donner naissance aux âmes pour les faire ressusciter avec Jésus à la fête de Pâques, elle les fait mourir avec Lui et en Lui, pendant le Carême. Vous me direz, il y a des gens qui se convertissent, non seulement à Pâques, mais toute l'année. C'est vrai, mais c'est dans le mystère de Pâques, qu'est placé le salut et la conversion des

- 192 -

pécheurs et des infidèles. Aussi, la fête de Pâques n'est pas un simple anniversaire de la Passion et de la Résurrection de Notre-Seigneur mais chaque année, elle est quelque chose d'actuel, un mystère de résurrection qui s'accomplit dans le corps mystique de Jésus, c'est-à-dire, l'Église.

Quels sont les deux Sacrements qui sauvent les âmes ? Le baptême et la Pénitence qui sont les deux grandes fontaines où les âmes se purifient dans le sang de Jésus. Or, c'est à Pâques que ces deux Sacrements ont été institués, c'est sur la Croix du côté de Jésus qu'ils sont sortis.

Mais vous me direz, voilà un petit enfant qui vient de naître dans le courant de l'année, je n'attends pas à Pâques pour le faire baptiser ? c'est toujours dans le mystère de Pâques que l'on baptise. Aussi, c'est à Pâques que l'on bénit les fonts-baptismaux, c'est à Pâques que l'on prie pour les infidèles, pour les catéchumènes et pour les petits enfants.

Les fidèles se confessent à Pâques et dans le courant de l'année, mais c'est toujours le même mystère, car Pâques est placé comme le point central de la réconciliation des pécheurs.

L'Église entre dans ses vues et pour préparer son enfantement à Pâques elle célèbre le Carême, pour régénérer les âmes dans la Résurrection de Notre-Seigneur, elle s'unit à la Passion. Comment ? par les bonnes œuvres qui sont au nombre de trois : le jeûne, la prière, et l'aumône. Par le jeûne qui est la principale pénitence de Carême, l'Église s'unit à la Passion de Jésus, elle s'imprime ses plaies dans son cœur, et à la Pénitence, elle unit inséparablement la prière et l'aumône.

La prière ; Comme l'Église prie pendant le Carême ! Chaque jour de ce saint temps a sa messe propre, comme le dimanche et autrefois, comme le jeûne renvoyait la célébration de cette messe au soir, tout le peuple y assistait à la fin des travaux de la journée. L'office de Complies, avait aussi une grande solennité.

Les aumônes pendant le Carême étaient très abondantes. Puisque nous sommes pauvres par profession, les aumônes que nous faisons sont toutes spirituelles. Nous demandons à Dieu d'agréer ces soupirs et de répandre une grâce de sanctification sur ces peines.

Entrez généreusement dans cette sainte carrière. Les fidèles ne savent plus ce que c'est. Plus tard, lorsque vous serez chargé du ministère, il vous faudra les instruire. Les Pères parlaient souvent au peuple du grand mystère du Carême, du nombre mystique de ces quarante jours déjà marqués dans l'Ancien Testament et consacrés par Notre-Seigneur Jésus-Christ. L'esprit de Carême est aussi un esprit de solitude et de retraite. Imitons Notre-Seigneur qui se retire dans le désert pendant le temps de son jeûne. Éloignons la dissipation, gardons mieux le silence. Accomplissons ce que l'Église nous commande tous les jours. *Utamur ergo parcius, verbis, cibis et potibus, somno, jocis, etc...*

Comme c'est beau un Carême passé entièrement dans la prière et le recueillement. Quel beau spectacle que celui d'une communauté marchante unanimement dans ces strictes observances de pénitence et de retraite, où chacun crucifie sa sensualité, sa vanité, les révoltes ambitieuses de son cœur. Voilà ce que nous avons à faire pendant le Carême.

Demandons à Marie qui a suivi Jésus dans la voie douloureuse et qui s'est tenue debout au pied de la Croix, de nous assister et de nous faire assister à la Passion de son Fils et de nous faire entrer dans la plaie de son cœur.

D. GRÉA, 4 Mars, lundi, 1895, St Antoine

N. 25

15 JANVIER 1948

La VOIX du PÈRE
Bulletin des C. R. I. C.

La miséricorde de Dieu

Méditons quelques instants sur le Psaume « Miserere » que nous récitons si souvent en Carême. « *Ayez pitié de moi, Seigneur, selon votre grande miséricorde.* » Ayez pitié : ah ! que nous avons de raisons d'invoquer la pitié de Dieu. Comme nous faisons pitié. D'abord à cause de notre indigence ; nous n'avons rien, ensuite, à cause de notre orgueil, nous n'avons rien et nous sommes orgueilleux, c'est ce qu'il y a de plus pitoyable en nous. Pitié pour nos péchés, si Dieu ne nous avait pas pardonné nos péchés, il n'est pas un seul d'entre nous à l'heure qu'il est qui ne serait en enfer et qui ne devrait dire : « Vos jugements sont justes Seigneur, et vos condamnations équitables. Si nous ne sommes pas tombés dans les excès, c'est à la grâce de Dieu que nous en sommes redevables. Il y a beaucoup de damnés en enfer qui n'ont pas tant fait que tel ou tel d'entre nous. Ce ne sont pas des considérations chimériques que je fais pour exagérer notre misère, non, mais les plus gros scélérats qui gémissent maintenant sous le poids de la justice de Dieu, n'était pas d'une nature différente de la nôtre, et beaucoup d'entre eux ont eu une plus grande vertu que beaucoup d'entre nous. A l'heure qu'il est, oh ! comme nous devons opérer notre salut avec tremblement, et comme nous devons être heureux d'être religieux, car, nous sommes gardés de bien des chutes par l'obéissance, les humiliations, la règle, les observances, la charité de nos frères et de nos Supérieurs, et si nous tombons, nous nous relevons plus vite, nous avons plus de moyens. Nous sommes, non seulement dignes de pitié, mais dignes de colère.

Il n'y a rien en nous qui ne puisse attirer la colère de Dieu comme nos péchés, notre dureté, notre ingratitude. Ah ! que nous avons donc des raisons d'invoquer la miséricorde de Dieu. Au nom de votre grande miséricorde, o mon Jésus, je vous prie d'avoir pitié de moi. Je ne vous demande pas une miséricorde mesurée, mais l'océan de votre miséricorde, une miséricorde sans limites, une miséricorde qui ne se lasse jamais. Malgré tous les péchés que je ne fais qu'ajouter à ceux que j'ai déjà commis et que vous avez pardonnés.

Votre miséricorde est au-dessus de tous vos attributs ; elle est immense. Tous ceux qui recourent à elle sont sauvés. Si Judas, si les damnés avaient en recours à la miséricorde de Dieu, ils ne seraient pas où ils sont.

La miséricorde de Dieu m'a attendu, elle m'a cherché, elle m'a atteint, est-ce que je ne me convertirai pas ? Est-ce que je la tasserai par mes iniquités ? Elle m'a gardé dans mille circonstances, elle m'a traité avec bonté, avec tendresse. Oh ! les tendresses de la miséricorde quand j'ai recours à elle. Continuez-moi, mon Dieu, votre miséricorde, je n'ai qu'une âme à sauver et je ne peux la sauver sans votre miséricorde. Votre miséricorde, c'est ma sécurité. Je m'endors sur son sein. Entre ses bras, je suis en paix et dans la joie ; je la chanterai pendant toute l'éternité : « *Misericordias Domini in æternum cantabo !* »

Au ciel je verrai tous les chemins, tous les sentiers par lesquels elle s'est présentée à moi, je verrai comment elle m'a arrêté, défendu et repris quand j'ai eu le malheur de lui échapper par ma faute.

O Marie, mère de miséricorde, qui n'avez exercé que la miséricorde, qui n'avez jamais parlé à Jésus sinon que lui parler de miséricorde,

-194-

Ouvrez-moi les trésors de la miséricorde de Dieu. Qu'elle me soutienne et me garde maintenant et à l'heure de ma mort.

D. GRÉA, 28 Février 1895, St Antoine.

Des observances du Carême

I. Du jeûne. – J'ai la coutume pendant le Carême, de vous parler soit de la Passion de N.-S., soit des observances du Carême ; c'est ce que je vais faire encore cette année. Les anciens le savent par cœur, mais les jeunes ne l'ont pas encore entendu ; je vais le répéter pour eux, ça les éclairera et les conduira.

Le Carême est une institution divine, St Léon nous le disait dans les leçons de dimanche dernier : « *divinae institutionis* ». Il a été institué par le Saint-Esprit qui l'a inspiré aux Apôtres. On en trouve déjà des figures dans l'Ancien Testament. Les quarante jours pendant lesquels le déluge vint purifier la terre était comme la figure du Carême. Noé était enfermé dans l'arche, dans la solitude de l'arche, seul avec sa famille, au milieu de ses animaux qui lui obéissaient avec une parfaite soumission. Ensuite 40 jours que Moïse passa sur le Sinaï ; les 40 jours qui devaient précéder la ruine de Ninive. Enfin, N.-S. au commencement de sa vie publique, a voulu consacrer lui-même cette observance qu'il devait léguer à son Église.

Quelle est la nature du Carême ? Préparer et réparer. Réparer, par l'expiation du péché, en union avec J.-C. crucifié. Les Pères nous disent que le Carême est une participation à la Passion de N.-S. afin de réparer le péché et accomplir ce qui manque à la Passion de Notre-Seigneur.

C'est ensuite une préparation à la vie nouvelle que nous recevrons à Pâques.

Le Carême n'est pas une institution particulière, concernant chaque individu, c'est une institution morale. L'Église toute entière entre dans le Carême ; elle sauve les âmes par le Carême, elle est Mère; le Carême est pour elle comme les douleurs de l'enfantement et c'est à Pâques qu'elle donnera la vie à ses enfants, car c'est à Pâques qu'autrefois le Baptême s'administrait, ou, si maintenant on l'administre dans le cours de l'année, à cause du danger qu'il y aurait de laisser les petits enfants longtemps sans baptême, on les baptise dans le mystère de Paques : on les plonge dans l'eau bénie à Paques.

Mais l'Église ressuscite ses enfants, non point seulement par le Baptême, mais aussi par la pénitence qui est le renouvellement du Baptême. Elle fait pénitence pour expier les péchés de ses enfants. Voyez ce que dit St Paul aux Corinthiens, à propos d'un scandale d'un des membres de cette Église. « *Comment, vous n'avez pas tous fait pénitence ? ne savez-vous pas qu'un peu de levain suffit pour corrompre toute la masse.* » Autrefois, il y avait la pénitence publique. C'est à l'entrée du Carême, le mercredi des Cendres, qu'on renvoyait les pénitents publics à l'Église en leur imposant des cendres, afin de leur montrer par-là la pénitence intérieure qu'ils devaient pratiquer. Pendant ce temps, l'Église travaille pour eux, elle satisfait pour eux, car un pécheur en état de péché mortel ne peut rien mériter. Les Pères comparent cette prière de l'Église aux larmes et aux supplications que la veuve de Naïm adressa à N.-S., pour son fils que l'on portait en terre. Les pécheurs sont morts, ils ne peuvent rien obtenir pour eux, elle interpelle pour eux, et Dieu a égard à ses larmes et à ses prières. Voilà le Carême ; c'est le grand acte public de l'Église qui donne la vie à ses enfants.

En quoi consiste le Carême ? Il consiste en trois choses : *le jeûne, la prière, l'aumône*, trois espèces de bonnes œuvres.

-195-

Parlons d'abord *du jeûne*. Le jeûne proprement dit se compose de quatre choses : unité de repas, abstinence de certains aliments, et heure tardive du repas et aussi abstinence de certains plaisirs.

Il y a des personnes qui ne peuvent pas jeûner, soit à cause de leur âge, soit à raison de leur faiblesse, mais peut-on alléguer sa santé, pour se procurer des plaisirs, peut-on alléguer sa santé pour se livrer à la dissipation. Mais mon médecin m'a dit que j'étais trop faible pour jeûner en principe, ne croyez pas les médecins, mais parce qu'il vous a défendu de jeûner, vous a-t-il dit d'aller au bal et de vous donner des réjouissances profanes ? Parce qu'il vous a défendu de jeûner, est-ce une raison pour vous livrer à des repas somptueux ? Voilà pourquoi l'Église défend les noces en Carême, parce qu'elles entraînent avec elles, des divertissements trop bruyants.

Voilà le « *generale jejuniium* » :

Quelle a été la discipline de l'Église dans tous les temps, et tous les lieux sur ce sujet ? L'Église a toujours pratiqué :

1^o. – *L'unité de repas*. Cependant à partir du onzième siècle, on a introduit un petit soulagement. Le soir avant Complies, dans les monastères, on passait à la salle du chapitre, là on faisait passer une coupe pleine de vin à chacun des moines : ceux qui en voulaient en prenaient, les autres n'en prenaient pas. C'était afin de pouvoir chanter l'office de nuit avec moins de fatigue. On le prenait après la collation de Cassien, c'est-à-dire après la « *lectio* » des Complies de Cassien, de là le nom de collation. C'est là l'origine de la collation.

Cet usage gagna les gens du monde. Ils se dirent : « *nous ne pouvons pas être plus saints que les moines* » et c'est ainsi que peu à peu, avec la collation, l'esprit du jeûne est tombé. Cela montre combien les moines ont des responsabilités ; ils sont à la tête des peuples : ils doivent leur donner l'exemple, et, pour les ramener au jeûne, ils doivent jeûner eux-mêmes. Ayez le zèle du jeûne ; vous ne pouvez pas tous jeûner, mais pouvez tous l'aimer ; si on l'aime, on trouvera bien moyen de le garder ; allons, essayons, tachons d'aller jusque-là.

Vos Supérieurs seront toujours là pour vous retenir dans les limites de la prudence. Pour l'aimer, il faut en connaître la vertu expiatoire et sanctificatrice, et la récompense qui lui est promise. Le jeûne est d'autant plus difficile à garder qu'on le supporte avec joie. Si vous y pensez toute la journée, si vous dites : Ah ! j'ai bien faim, le jeûne vous sera pénible. Mes frères, nos jeûnes ne sont rien auprès des privations que la misère, la famine, le travail, imposent à certains hommes du monde.

2^o. – *L'heure tardive du repos*. Le jeûne majeur finit à Vêpres et le jeûne mineur finit à None.

Le jeûne majeur finit à Vêpres, c'est-à-dire vers le soir, vers le coucher du soleil. Le moine de St-Gall, qui rapporte de Charlemagne plusieurs anecdotes, plus ou moins merveilleuses, raconte qu'un jour, des ambassadeurs s'étant rendus à sa cour pendant le Carême, trouvèrent l'empereur à table, prenant son repas à 1 h. ½ Ils en furent étonnés, alors l'empereur dit à ses officiers : « Faites dîner ces ambassadeurs à la dernière table. Quand l'empereur eut diné, les gros du royaume prirent leur repas après lui ; ensuite les officiers, enfin, à 7 h. ½ du soir, les serviteurs, puis en dernier lieu les ambassadeurs. Ceux-ci comprirent alors que si l'empereur ne dinait point assez tôt, ces pauvres serviteurs seraient forcés de garder le jeûne jusqu'à des heures un peu trop fatigantes pour eux. Ce récit est-il bien authentique ? Je n'en sais rien. Ce qui est plus certain, c'est que Saint Bernard dit à ses moines : jusqu'à présent, nous avons jeûné seulement jusqu'à None, maintenant nous allons jeûner jusqu'à Vêpres, avec tout le monde. Peu à peu, la durée du jeûne s'est diminuée, mais il est toujours louable de le garder le plus longtemps possible.

3^o. – *L'abstinence* consiste à s'abstenir de viande, laitage œufs, et tout ce qui vient de l'animal quadrupède et bipède. Cette loi existe toujours. Si l'Évêque avec la permission du Pape, ne publiait pas son mandement, tout le monde serait tenu de jeûner tous les jours et de garder cette abstinence. La loi existe toujours et ces permissions qu'on accorde, ne sont que des dispenses. La dispense, disait les Romains, est une façon de garder la loi ; la loi existe puisqu'on en dispense.

Ma grand-mère m'a raconté qu'à Morez on s'abstenait de viande, d'œuf et de laitage pendant le Carême et l'on se servait d'huile pour apprêter les aliments, mauvaise huile encore, car dans ces pays, il était difficile de s'en procurer de bonne.

Dans le diocèse de Rouen, "On a bâti une des tours de l'église avec les aumônes des fidèles provenant de l'abstinence du beurre. Entrez donc dans cette carrière avec amour, et vous qui ne pouvez pas encore jeûner, ambitionnez le jour où on vous le permettra.

4 °. – *Le breuvage, les jours de jeûne*. Autrefois on ne s'abstenait non pas seulement de toute nourriture, les jours où on jeûnait, mais même de breuvage. L'hymne de Carême dit encore : « *cibus et potibus* ».

Actuellement d'après la doctrine des casuistes, le breuvage ne rompt pas le jeûne « *liquidum non rompit jejuniium* ».

Cependant, il faut savoir que si le breuvage ne rompt pas le jeûne, il est cependant un manquement à la mortification que tout chrétien doit pratiquer en Carême dans la mesure qu'il peut le faire. Autrefois donc, on ne buvait pas, cependant, peu à peu l'usage s'introduisait de boire une fois le soir avant Complies. On passait dans les rangs de l'assemblée une coupe remplie de vin, afin de se donner un peu de salive pour l'office de la nuit. Plus tard, on y joignit un peu de pain ; c'est là l'origine de la collation. La collation doit être assez modique. Les théologiens, je ne parle pas des rigoristes, mais des plus doux, comme St Alphonse, sont assez sévères sur ce point. Chez les chanoines réguliers de Latran, la collation consiste dans un peu de vin avec un petit morceau de pain. Au lieu de pain, les Dominicains permettent un fruit ; ils regardent cela comme plus tolérable.

Dans l'esprit de l'Église, la collation n'est pas un repas mais un petit soulagement qu'elle permet, afin que l'on puisse porter le jeûne plus facilement.

Il n'y a pas longtemps que j'ai vu introduire en France, un usage que l'on observait en Italie, celui de prendre un peu de café le matin. L'origine de cet usage en France, est-elle bien légitime ? j'en doute, car ce qui est permis dans un pays peut ne pas l'être dans un autre, rien n'est local comme l'usage. En Italie, on avait des raisons de prendre ce petit soulagement le matin à cause des fièvres, mais en France, ces raisons n'existent pas. Toutefois, on peut le permettre aux fidèles puisque c'est un usage établi. Soyons cependant bien délicats sur ce point, car on finirait par tuer la pénitence. A Rome, la collation consistait dans un plat de petits poissons (sardines), peu à peu, on se mit à couper de gros poissons en petits morceaux. En France, on prenait pour la collation, un morceau de pain et de fromage ; aujourd'hui, on permet un plat cuit. Dans d'autres pays, on avait d'autres usages. Les usages donnèrent lieu quelquefois à des abus.

Dans certaines parties de l'Allemagne, on se permet le jambon. Mgr Dreux Brézé me racontait un jour, comment le jeûne était observé dans ces pays, ou plutôt, comment il n'était pas observé. La religion chrétienne ne consiste pas dans la tempérance, mais dans la mortification. Un chrétien doit reproduire dans sa vie, N.-S. crucifié.

Entrons donc courageusement dans cette carrière de pénitence.

- 197 -

Il y a maintenant, parmi les laïques, un retour vers la pénitence.

Entrons donc dans cette voie et donnons l'exemple.

D. GRÉA, 14 février 1894, St Antoine.

II. De l'Abstinence. – Outre l'unité de repas, il y a encore une autre condition à remplir pour jeûner parfaitement, c'est l'abstinence. Autrefois, l'abstinence était gardée très sévèrement pendant tout le Carême. En Orient, elle devenait encore plus rigoureuse à la fin de la Semaine Sainte. Du Jeudi Saint à Pâques, on ne mangeait rien de cuit. C'était les jours de Xérophagie. L'abstinence, défend l'usage de la chair et tout ce qui vient de l'animal, comme le beurre, les œufs, les laitages. La chair de poisson seule n'est pas interdite. Cette loi existe toujours et ce n'est qu'en vertu d'une dispense demandée chaque année par l'Evêque que les chrétiens peuvent se servir de ces aliments, de telle sorte que si l'Evêque venait à oublier de demander cette dispense, tous les chrétiens de son diocèse seraient tenus en conscience, d'observer l'abstinence dans sa rigueur. Ce n'est pas commode. Non, ce n'est pas commode, mais le Carême n'a pas été institué pour notre commodité. Mgr. de Ségur répondait un jour

à certaines gens qui lui disaient : « Ce n'est pas amusant de se confesser. » Mais on ne se confesse pas pour s'amuser. Le jeûne ne nous est pas donné comme agrément mais comme pénitence.

Il n'est pas permis *d'user de poisson et de viande au même repas en carême*. L'Église permet l'usage de la viande à cause de la difficulté qu'on a de se procurer du poisson. Par conséquent s'il on a du poisson on ne doit pas manger de la viande. L'un exclut l'autre. La viande n'est que le supplément du poisson. Il ne faut pas seulement s'abstenir de certains aliments ; mais l'Église nous recommande encore de modérer nos *paroles ; notre sommeil ; « verbis, cibis et potibus, somno, jocis etc »*. En carême les veillées sont plus longues, levons-nous avec énergie quand le « *Benedicamus* » se fait entendre. Les récréations bruyantes sont interdites en carême. La santé n'est pas une excuse pour justifier le bal et les soirées mondaines qu'on se donne actuellement. Notre société n'a plus que quelques gouttelettes de christianisme, elle veut jouir. Pour nous, gardons l'héritage que nos ancêtres nous ont transmis.

Que le jeûne et la mortification soit toujours en honneur chez nous.

(D. GRÉA, 15 Février, St Antoine)

III. De la Prière. – Cette obligation du jeûne était telle que St Césaire d'Arles disait à de gros Seigneurs de son diocèse, qui passaient tout le jour dans les divertissements de la chasse et qui pour cette raison ne mangeaient que le soir : « *Dites que vous mangez tard, mais vous ne jeûnez pas* » Voilà l'esprit d'autrefois, il n'a pas changé. Je passe maintenant à la deuxième observance du Carême, c'est-à-dire à *la prière* : Autrefois, on faisait beaucoup de dévotions pendant le Carême. La première et la principale de ces dévotions, était la *Sainte Messe*. Tout le peuple était convoqué tous les jours, comme à la messe du dimanche. C'est pourquoi les messes des Fêtes sont toutes des *messes propres*. Cette Messe se disait *le soir, à l'heure des Vêpres*, et elle se terminait par le chant des Vêpres. Cette messe était très solennelle ; il y avait station dans chacune des églises de Rome. Le Pape allait lui-même dans chacune des églises de Rome ; les autres églises l'avaient aussi.

Saint Grégoire VII écrivait aux chanoines de Saint Hilaire de Poitiers leur dit à propos de la station « C'est un usage de l'église universelle ». Quand j'étais jeune laïque j'ai relevé les stations de l'église de Paris, d'Orléans et de Metz.

A Rome le Pape se rendait dans une église particulière non pas celle

-198-

de la station, puis il partait nu-pieds avec le clergé et le peuple à l'église de la station pour y chanter la messe. Le Kyrie se chantait pendant la procession l'introït pendant que le Pape se revêtait des ornements pontificaux dans le vestiaire. Quand il était près, l'archidiacre faisait un signe au préchantre qui terminait l'introït, puis le Pape entrait et disait la messe. La messe finie, les acolytes trempaient un flocon d'étoupe dans l'huile de la lampe qui brûlait devant le tombeau du martyr, puis le portait au palais de Latran, et quand le Pape mourait on réunissait un coussin que l'on plaçait sous la tête du Pape pour lui marquer la confiance qu'il devait avoir dans l'intercession des Sts martyrs qu'il avait vénérés. On avait autrefois une grande dévotion à l'huile des martyrs, il nous faut ressusciter cet usage, c'est pourquoi je veux faire brûler une lampe spéciale devant le tombeau de Saint Antoine.

Cet usage des stations s'est conservé longtemps à Rome. Encore de nos jours quoique l'on ne l'observe plus, on orne l'église de la station et l'on y chante une messe.

Mais cet usage commence aussi à s'oublier, c'est ainsi qu'il y a quelques années j'ai appris qu'on avait dit une messe basse à Sainte Sabine.

Et le peuple était convoqué à cette messe. On quittait ses travaux vers le soir, puis on allait à la messe. En carême on travaillait moins parce qu'on jeûnait davantage. D'ailleurs le carême n'est pas le temps des gros travaux. Après la messe on chantait les Vêpres comme il y avait des personnes qui ne voulaient pas y assister, on récitait sur elles avant de les congédier, l'oraison des Vêpres, et je crois que c'est pour cela que l'on chante maintenant aux messes du carême « *l'humiliate capita vestra Deo* », suivi de l'oraison des Vêpres. C'était comme des Vêpres abrégées, comme on les chante encore le

Samedi Saint comme on en chante encore dans d'autres églises pour d'autres solennités, e. g. à Besançon à la messe de minuit.

Une autre dévotion très ancienne en carême était l'assistance aux matines. Il y a un canon qui porte que les chrétiens en se rendant aux matines apporteront avec eux de la lumière pour pouvoir regagner leur demeure.

Cet usage n'était point particulier à l'Occident. L'Église orientale l'observait aussi. St Chrysostome dit dans une homélie que tous ceux qui peuvent viennent aux vigiles et que ceux qui ne peuvent pas, soit parce que leur maison est trop écartée, soit pour d'autres raisons, qu'ils se lèvent et qu'ils récitent les psaumes chez eux.

Ah ! encore sur la messe, cette messe ne se célébrait pas le jeudi.

Hac die Papa elemosimas dat. C'est pourquoi la messe du jeudi n'a rien de propre, elle est composée des morceaux pris dans les messes des autres jours. Je crois que c'est le pape St Grégoire qui a organisé la station du jeudi ; c'est assez ancien.

Il s'introduit plus tard une autre dévotion qui prit une grande importance ; l'assistance aux complies. C'est une dévotion très ancienne et très populaire. A Baudin dans ma petite église, les gens savaient cet office par cœur, tout le monde chantait ; quelques-uns faisaient des fautes de latin et disaient : « *Phantasmatos* ». Le Bon Dieu ne faisait pas attention à ces fautes, car il était vraiment bien réjoui par la prière fervente de ces bons chrétiens. Il faut ressusciter cet usage dans toutes les églises que nous aurons. Voilà les principales prières que l'on faisait en carême et auxquelles le peuple prenait part.

IV. De l'Aumône. – Je vous ai parlé du jeûne et de la prière, je vais vous parler maintenant de l'aumône. Les aumônes qu'on faisait autrefois pendant le carême n'étaient point comme celles qu'on fait aujourd'hui pour obtenir les dispenses ; ces aumônes-ci ont un caractère

-199-

différent, le caractère de la compensation. Celles d'autrefois au contraire faisaient partie de l'observance quadragésimale.

Toutes les fois qu'on jeûnait on accompagnait son jeûne d'aumônes. Nous ne jeûnons pas disait-on, nous ne jeûnons pas pour augmenter notre bien, mais pour mortifier notre chair et nous donnons en aumônes ce que nous ne dépensons pas aux repas.

Vous comprenez que les aumônes ouvraient de larges ressources pour l'église ; chacun donnait la valeur de 40 repas.

Mais il n'y avait pas que ces aumônes en argent ; en Carême, le créancier fait remise au débiteur, du tout ou d'une partie de la dette. Vis à vis des esclaves et des gens de travail, on leur remettait une partie de leur tâche pour qu'ils puissent profiter du Carême, prier et se sanctifier. On faisait trêve aux procès, et on se réconciliait, et, à certains jours, il était défendu de plaider ; voilà ce que l'on pratiquait autrefois. Il est resté quelque chose de cet usage dans les temps modernes, ainsi l'archevêque de Paris pouvait, le Dimanche des Rameaux, par un privilège du roi, faire grâce à un condamné. Dans le tribunal domestique (vous savez qu'autrefois les maîtres d'esclaves avaient un tribunal domestique), on remettait les peines. Pendant tout le Moyen-âge, on a fait cela devant les tribunaux féodaux.

V. Des Dispenses. – Pour revenir au jeûne, il y a trois espèces de jeûnes : le jeûne de carême, le jeûne de la Passion et le jeûne des derniers jours de la Semaine Sainte. Le jeûne de la Passion, autrefois, était beaucoup plus strict que celui du Carême ; et, celui des derniers jours de la Semaine Sainte se faisait avec une grande rigueur, il n'y avait pas de règle ; chacun suivait son zèle ; quelques-uns ne mangeaient rien depuis le Jeudi Saint jusqu'à Paques.

En Orient, on passait tout le temps de la Passion en Xérophagie, c'est-à-dire qu'on ne mangeait rien de cuit, excepté le pain, on se nourrissait de légumes crus ou de fruits.

Voilà les observances du Carême, maintenant, arrivons aux dispenses. Qu'est-ce qu'une dispense ? Mes chers frères, ces trois bonnes œuvres : jeûne, prière, aumône, se soutiennent l'une l'autre, et peuvent jusqu'à un certain point se suppléer. Autrefois, quand on ne jeûnait pas, on compensait par des prières et des aumônes ; c'est pour la même raison que, maintenant, ceux qui ne peuvent pas jeûner ou qui en sont dispensés, sont tenus de faire une compensation suivante qu'elle est demandée par le mandement. Ceux qui sont pauvres compensent par des prières, les autres, par des aumônes. La même chose pour ceux qui usent de la dispense du laitage et des œufs. Ces aumônes étaient tellement abondantes autrefois, que, comme je vous l'ai déjà dit, on a pu construire une des tours de la cathédrale de Rouen, avec les aumônes provenant de la dispense du jeûne.

Aujourd'hui, les fidèles ignorent la nature de ces aumônes. Remarquez que celui qui ferait gras un jour de carême, sans dispense, ou qui ne garderait pas l'abstinence, sans dispense, commettrait un péché « *mortel* ». On est tenu d'observer l'abstinence tous les jours de Carême comme le Vendredi. Or, cette dispense emporte une compensation suffisante. Si vous donnez deux sous à la quête du Dimanche des Rameaux, cela n'est pas suffisant. Il faut une aumône suffisante pour compenser la grandeur de la dispense dont on use.

Alors on comprend qu'avec ces aumônes on puisse faire quelque chose de grand. J'ai connu des curés dans le Jura, qui ont instruits leurs paroissiens sur cela ; leurs quêtes qui étaient auparavant à trois francs, rapportaient soixante, soixante-dix francs.

Il faut que les aumônes soient compensatrices, comme je vous dis. Ces trois choses peuvent se suppléer ; pour cela, il faut une équivalence morale. Il faut que l'aumône équivalle moralement à la dispense.

- 200 -

Voilà tout ce que j'ai à vous dire sur les observances du Carême.

Entrez-y avec joie. Voyez au-delà de ces observances prescrites par la loi. Voyez l'impulsion du St Esprit, voyez l'esprit qui doit animer le Carême c'est-à-dire, la lutte contre la nature, la mortification des passions, de l'orgueil, paresse, sensualité ; livrez-vous-y largement, à ces mortifications intérieures.

Il y a aussi une mortification très ancienne que les Saints ont toujours pratiquée : c'est de réciter des prières en faisant des genuflexions. St Patrice récitait la moitié de son psautier en faisant deux genuflexions à chaque verset. Celles-là, j'en donnerai à ceux qui n'ont pas l'âge de jeûner, elles ne font pas de mal à la santé.

*Évangile du mardi de la première semaine de
Carême. 5 mars
le figuier maudit*

Je vous ai dit que chaque jour de carême avait sa messe propre, chaque messe a aussi un évangile particulier. L'Évangile d'aujourd'hui raconte que Jésus s'acheminant vers Béthanie eut faim, et qu'il s'approche d'un figuier pour y trouver des fruits et n'en ayant point trouvé, car ce n'était pas la saison, il le maudit. Il y a là, un profond mystère caché sous ce symbole.

Notre Seigneur a voulu nous montrer par cette rigueur qu'il montrait contre cet arbre combien seraient terribles les rigueurs de sa justice contre ceux qui ne Lui donnent pas de fruits pour rassasier sa faim.

Il vient visiter notre cœur pour y trouver du fruit. Il descend dans son jardin comme parle le Cantique des cantiques, pour y moissonner la myrrhe, y recueillir le raisin et le fruit de la grenade. Trouve-t-il ce qu'Il désire quand il rencontre dans notre cœur l'amour-propre, les recherches de sa propre satisfaction, la confiance dans son jugement.

Le fruit qu'il demande c'est la myrrhe, symbole du travail et de la mortification ; c'est le raisin symbole des transports et des enivres de l'amour ; c'est la grenade pour étancher sa soif ; s'Il ne trouve pas de fruits Il maudit l'arbre. Que devient alors ce bel arbre, cette vigne qu'Il avait choisie, qu'Il avait transplantée dans son jardin ? Elle se dessèche. Le lendemain nous dit l'Évangile, l'arbre

était sec. Prenez garde à la sécheresse de l'âme. Ne confondez pas cette sécheresse avec l'aridité. Ne confondons pas cette sécheresse avec les aridités qui sont une épreuve par laquelle Dieu veut nous faire passer pour nous purifier, mais prenez garde que ces aridités ne soient causées par votre infidélité et qu'elles soient pour vous le commencement de la malédiction de l'arbre. L'arbre était desséché jusqu'à la racine. Tant que les racines puisent encore quelque vie dans l'humidité du sol on peut encore avoir quelque espérance, mais quand il est desséché jusqu'à la racine c'est fait ; Plus rien des anciens souvenirs plus rien des résolutions généreuses qu'on avait prises, il est desséché. On a beau l'arroser apporter de l'engrais au pied de l'arbre., il est sec, il est mort. Ah ! Soyons vigilants pour ne pas attirer sur nous la malédiction de Dieu. Rentrons-en nous-mêmes pour voir si nous ne commençons pas à mourir, si les branches de l'arbre ne commencent pas à se dessécher.

Les branches sèches, ce sont les résolutions qui fléchissent, les anciens bons désirs qui s'éloignent de l'âme. Rendons-leur la vie en allant à Jésus, en faisant entrer dans notre âme la volonté et la vie de Jésus, en nous retirant des voies qui nous attirent du côté de nous-même, afin qu'étant peut-être sur le point de mourir nous retrouvions la vie et que Jésus puisse cueillir en nous la myrrhe d'une immolation généreuse et les deux fruits de la vigne et de la grenade, c'est-à-dire un amour ardent qui rafraichira son cœur, éteindra sa soif et rassasiera sa faim.

(D. GRÉA, 5 Mars 1895.)

N° 26

25 Janvier 1948

La VOIX du PÈRE
Bulletin des C. R. I. C.

Evangile du mercredi de la première semaine de carême
Les rechutes

L'Evangile de ce soir nous montre le péril auquel est exposé une âme après qu'elle a été délivrée du péché, ce péril, c'est le péril de la rechute.

Le démon chassé de cette âme se retire dans une terre aride et sans eau. Cette terre aride et sans eau, c'est l'enfer, lieu aride, là, ne trouvant aucun repos, il se dit en lui-même, je retournerai à ma première demeure, mais il la trouve balayée, nettoyée et ornée, balayée des souillures du péché, ornée des ornements de la Grace. Un autre évangéliste ajoute à ces détails « *vacuam* ». Elle est balayée et ornée, mais elle est vide.

Comment se fait-il qu'une âme, dont le démon a été chassé et dont Dieu a pris possession, soit vide. C'est que cet hôte divin n'y est pas demeuré.

Il dit que si quelqu'un l'aime, son Père l'aimera et nous viendrons en lui et nous ferons en lui notre demeure.

Comment se fait-il que cette âme soit vide ? C'est qu'après avoir été nettoyée de ses souillures et ornée des ornements de la Grace, elle n'a pas répondu à l'amour de son Dieu par sa reconnaissance et sa générosité elle ne Lui a pas tenu compagnie, elle l'a oublié et alors Il s'est éloigné. Elle n'est pas encore souillée par le péché, mais elle est vide, c'est-à-dire que Dieu n'y habite plus de cette présence d'amour, de cette présence puissante qui éloigne l'ennemi.

Voilà le danger. Sans doute que le péché pèse sur l'âme d'un poids insupportable. On désire être délivré du lourd fardeau des remords de sa conscience criminelle et de sa crainte continuelle des châtements de Dieu ; mais lorsque on a reçu l'absolution, a-t-on songé à rendre amour pour amour ? A-t-on songé à vivre dorénavant, uniquement selon le bon plaisir de Celui qui nous a délivré du poids qui opprimait notre conscience !

Que fait le démon ? Il va chercher sept autres esprits pires que lui et revenant, il s'empare de cette âme. N'est-ce pas lamentable ? Ah ! Prenons garde, faisons notre salut avec crainte et tremblement ; écoutons et pratiquons ce que nous recommande l'apôtre Saint Paul « *Ne recevez pas la Grâce de Dieu en vain.* ». *Ne recevez pas la Grâce de Dieu, la Grâce du pardon, la grâce de l'absolution, toutes les Grâces de Dieu, ne les recevez pas en vain, c'est-à-dire profitez en bien.*

Recevoir la Grace de Dieu en vain, ce n'est ne pas en profiter, c'est ne pas en faire profiter Jésus par une augmentation d'amour. Voilà donc sept démons qui viennent habiter cette âme. Oh ! pauvre âme, que va-t-elle devenir ? Sera-t-elle encore délivrée ? Peut-on dire que Dieu lui fera encore miséricorde ? Il n'est pas obligé, Il n'a pas promis au pécheur qui le trahirait, la grâce de conversion ; s'Il lui a pardonné une fois, deux fois, une dizaine de fois, Il ne lui a pas promis qu'Il lui pardonnerait toujours. Ah ! Ne jouons jamais avec le danger, ne jouons pas avec la grâce de Dieu. Nous encourrerions sa

-202-

malédiction ; surtout prenons garde de laisser la demeure du cœur si vide. Voilà les sentiments de cet Évangile, faisons-en notre profit.

Ne croyons pas que, parce que nous sommes en communauté, nous sommes à l'abri des dangers, non, partout il faut faire son salut, avec crainte et tremblement, car c'est une chose difficile, à cause des dangers qui nous environnent, de tous côtés.

D. GRÉA, 6 mars 1896.

Évangile du Jeudi de la première Semaine de Carême

La chananéenne

Nous voyons dans l'Évangile d'aujourd'hui, qu'une pauvre femme chananéenne s'approche de Jésus, pour obtenir la guérison de sa fille, en criant « *Fils de David, ayez pitié de moi.* » Notre-Seigneur semble ne pas faire attention à cette pauvre femme et continue son chemin.

Sans se décourager par cette dureté qu'il lui montre, elle continue à crier à tel point que les disciples impatientés demandent à Jésus de la renvoyer, parce que, disent-ils, elle crie après nous et nous importune. Faisons comme cette femme, quand Dieu semble se faire prier et ne pas nous accorder cette grâce que nous Lui demandons. Sachons importuner les saints comme cette femme. C'était une infidèle et nous, nous sommes de pauvres pécheurs. Jésus répond : je n'ai été envoyé que pour sauver les brebis perdues de la maison d'Israël. C'est vrai oh mon Dieu, vous avez pour amis de saintes âmes, de saints religieux et religieuses qui ne vivent que pour votre amour, moi je ne suis qu'un ingrat indigne d'être exaucé !

Cette femme alors s'approche de Notre-Seigneur, Jésus la repousse durement. Il n'est pas bon, dit-il, de prendre le pain des enfants pour le jeter aux chiens. »

Ce pain des enfants de Dieu, c'est la parole de Dieu, c'est la substance, la chair et le sang de Jésus. Ah ! que ces enfants sont heureux d'être assis à cette table. Cette pauvre femme ne se décourage pas. Elle prend cette parole dure que Jésus vient de prononcer sur elle et continue : « C'est vrai, mais les petits chiens sous la table de leurs maîtres se rassasient de miettes qu'ils laissent tomber à terre. » Donnez-moi seulement quelques miettes de pain qui rassasient les âmes généreuses, pour soulager mon indigence et ma misère.

Notre-Seigneur à la fin est vaincu. Il dit à cette femme « *votre foi est grande* qu'il soit fait selon votre désir. » avons-nous la foi avons-nous une foi vive qui nous fasse comprendre la différence qu'il y a entre le ciel et la terre, entre les choses qui passent et les choses qui durent éternellement, entre le cœur de Jésus et notre personnalité.

Nous obtiendrons tout, si nous demandons avec insistance et avec humilité, nous regardant indignes d'être exaucés et d'être traités comme des créatures raisonnables, mais seulement comme un vil animal auquel on fait l'aumône de quelques miettes de pain. Alors nous serons victorieux du cœur de Dieu, et il nous sera fait comme nous le désirons. C'est-à-dire que nous obtiendrons les grâces que nous demandons.

D. GRÉA, 7 mars 1895.

Évangile du vendredi de la première semaine de carême la piscine probatique

La piscine probatique était un lieu de purification, un grand réservoir d'eau, ainsi appelé d'un mot grec, parce qu'on y lavait les agneaux et les victimes que l'on devait immoler ensuite dans le temple. Cette piscine avait cinq portiques. Nous avons aussi une piscine où

-203-

nous devons nous purifier pour devenir des agneaux dignes d'être immolés sur l'autel de Dieu. Cette piscine n'a pas cinq portiques comme celle de Jérusalem, mais elle a cinq issues par où jaillit l'eau qui nous purifie. Cette piscine, c'est le sang de Jésus qui coule de ses cinq Plaies, comme de cinq fontaines. Cette piscine nous est toujours ouverte. On peut s'y purifier à toute heure dans les Sacrements de Baptême et de Pénitence, dans tout acte satisfactoire, dans toute pénitence, dans, toute humiliation acceptée en esprit d'expiation de nos péchés. Autour de cette piscine, il y avait un grand nombre de malades qui attendaient le mouvement de l'eau, car à un certain moment, l'ange de Dieu descendait dans la piscine, remuait l'eau, et le premier qui descendait dans cette eau ainsi agitée, était guéri. Or, il y avait là un homme malade depuis 38 ans. Mes chers enfants, il y a 38 ans que j'ai reçu l'ordination sacerdotale, ce sont 38 années d'infirmité, car, pendant tout ce temps, je n'ai pas répondu aux grâces de Dieu comme je l'aurais dû. N.-S. s'approche de lui et lui dit : « Veux-tu être guéri ? » Figurez-vous avec quelle ardeur ce pauvre homme répond que oui. Alors Jésus lui dit : « Lève-toi, prends ton lit et marche. » N.-S. est prêt à nous faire la même grâce, si nous voulons. Il y a des âmes malades qui languissent depuis longtemps dans le péché, et qui remettent toujours leur guérison : « j'attends une occasion favorable, un confesseur extraordinaire, une mission. » Pendant ce temps, le temps passe, les années et les mois s'accumulent et l'homme qu'il nous faut n'est jamais là. Jésus est là cependant, il peut nous guérir si nous voulons, la piscine de son sang est toujours ouverte, nous pouvons nous y plonger quand nous voulons et recevoir notre guérison.

Il y a cependant des heures de salut plus favorables. L'ange descendait une fois par an, agitait l'eau et le premier qui s'y plongeait était guéri. Il y a aussi des moments dans la vie où Dieu nous presse plus particulièrement. Tantôt c'est un remords de la conscience, tantôt c'est un attrait de la grâce. Ne méprisons pas ces instances de l'amour de Dieu, car si nous les méprisons nous mettrions notre âme en danger. L'enfer est sous nos pas, au centre de la terre ; sous nos pieds, à une profondeur que les explorations de la science ne pourront jamais découvrir, il y a l'enfer. La terre est recouverte d'une croûte solide, et sous cette croûte le lieu des damnés. C'est là que se trouvent les pleurs et les grincements de dents. Tous ceux qui y sont n'ont pas su profiter des grâces que Dieu leur faisait, semblables à ces malades qui entouraient la piscine de Siloé et ne savaient pas descendre dedans, quand l'ange avait remué l'eau. Mes chers amis, pendant le Carême, Dieu nous presse souvent de nous convertir sincèrement, jusqu'au fond de nous-mêmes. Combien d'âmes qui se contentent de purifier à peu près leur conscience et qui ne voudraient pas mourir sans mettre un peu plus d'ordre à leurs affaires.

Mais Dieu leur en fera-t-il la grâce ? N'agissons pas ainsi. Que tout soit net et en bon état dans notre conscience. Je ne dis pas cela pour troubler les âmes timorées. Le démon a de singuliers artifices pour tromper les hommes. Aux pécheurs, il persuadera que leurs remords ne sont que des scrupules, et tachera de leur inspirer une fausse paix ; aux justes, il leur mettra le trouble par des imaginations chimériques. Pour déjouer ces artifices, Dieu a institué le ministère sacerdotal, qui dit aux uns : « Soyez tranquilles et aux autres : « Mettez ordre à vos affaires. »

Jamais Dieu ne permettra que nous soyons trompés par la décision de notre confesseur si de notre côté, nous nous ouvrons à lui avec loyauté et sincérité. Allons à cette piscine sacramentelle, non point

-204-

seulement quand nous avons des fautes considérables, pour nous rendre la vie et nous obtenir la guérison, mais allons-y aussi pour entretenir en nous une bonne santé spirituelle, en nous lavant de nos moindres fautes.

Dans cette piscine, on trempait les agneaux que l'on devait immoler dans le temple. Les agneaux étaient la figure de ceux qui doivent sans cesse s'immoler devant Dieu. Tous les chrétiens sont des victimes, mais le religieux plus particulièrement. Il leur faut donc une grande pureté pour être dignes d'être présentés à l'autel de Dieu. Toute leur vocation consiste à se purifier et à s'immoler comme ces petits agneaux que l'on lavait et qu'on plaçait ensuite sous le couteau du sacrificateur, le matin et le soir. Comme ces petites victimes, on nous immole le matin et le soir, avec cette différence qu'ils se succédaient les uns aux autres, tandis que nous, nous sommes toujours les mêmes que l'on purifie et que l'on immole le matin et le soir. Dieu a fait la grâce à un grand nombre d'entre vous de les appeler jeunes à son service, les autres il les a appelés un peu plus tard, mais tous soyez généreux, qu'il y ait parmi vous une sainte émulation à qui aura la vie la plus pure et la plus immolée. Quand nous ne nous purifions pas, nous ne sommes pas propres à l'immolation, Dieu n'accepte que des victimes pures. Et alors, Dieu acceptera votre immolation.

Mais me direz-vous, notre vie n'est pas bien dure, l'immolation n'est pas bien grande. C'est vrai, mais sans que rien ne paraisse au dehors une âme généreuse peut courir au large dans le champ des immolations.

Il y a mille manières de se sacrifier sans que personne ne s'en aperçoive : dans ses repas, dans son goût, jusque dans ses récréations ; ah ! une âme qui veut s'immoler, sait bien trouver le secret de faire pénitence et de se placer sous le couteau du sacrificateur qui pénètre jusqu'à la division de l'âme et de l'esprit. Demandons cet esprit à N.-S., afin d'être dignes d'être présentés devant lui comme victimes.

D. GRÉA, 8 mars 1895, St Antoine.

Evangile du samedi de la première semaine de carême **La transfiguration**

Au commencement du Carême, l'Église nous propose le mystère de la gloire de Jésus, pour nous proposer ensuite le mystère de ses abaissements et de ses humiliations. Elle veut nous apprendre par là que de même que Jésus a voulu souffrir pour entrer dans sa gloire, de même nous aussi nous ne pourrions arriver au ciel que par le chemin du Calvaire. Pour ressusciter avec Jésus, il faut d'abord mourir et être enseveli avec lui.

Afin donc que ses apôtres ne fussent point troublés, ni déconcertés quand l'heure de la Passion viendrait, Jésus leur donne un avant-goût de la gloire que sa Passion lui donnerait. Malgré cela, voyez combien le mystère de la mort et des souffrances de Jésus avaient peine à entrer dans leur esprit. Ne nous étonnons donc pas, si nous avons tant de difficultés à comprendre le mystère de la Croix ; puisque Saint Pierre lui-même ne le comprenait pas. Sachons cependant, que si nous voulons arriver aux splendeurs du ciel, nous ne pourrions y parvenir que par le chemin de la Croix.

Nous honorons demain la mémoire des quarante martyrs que l'on fit mourir de froid sur un étang glacé. Les froidures de nos pays,

-205-

quelques rigoureuses qu'elles aient été cette année, ne sont pas comparables à celles qui sévissent dans les montagnes d'Arménie. Donc, sur un étang glacé par une nuit très froide, on étend ces quarante chrétiens qui avaient confessé leur foi devant les tribunaux. On ne leur permet pas de faire un mouvement. Leur chair se déchire sous l'action du froid. Pendant ce temps, ils priaient et demandaient à Dieu de leur accorder à tous la persévérance. « *Nous sommes entrés quarante, disaient-ils, faites que nous en sortions quarante. Que pas un seul d'entre nous ne manque à l'appel.* »

Cependant, il y en eût un qui défaillit. Il n'avait pourtant plus que quelques efforts à faire et la couronne était gagnée. Il céda, par un secret jugement de Dieu, peut-être pour un acte de présomption. Il fit signe au gardien et on le transporta dans un bain d'eau tiède où il mourut en y entrant. Ce fut une grande douleur pour ses compagnons. C'est toujours une grande douleur dans une société quand un de ces membres est infidèle aux liens de la fraternité. Ils s'affligeaient et se plaignaient. Pendant ce temps un des soldats qui les gardaient, eût une vision. Il vit quarante couronnes pour les martyrs. Il

ne comprit pas d'abord : « *Ils ne sont que trente-neuf, se disait-il, pour qui donc le quarantième ?* » Éclairé par un rayon de la grâce, il comprit qu'elle était pour lui-même et il se lança dans l'étang en criant qu'il était chrétien et qu'il voulait mourir martyr. Alors les martyrs eurent une grande joie et virent que leur prière était exaucée. Le lendemain matin, comme plusieurs respiraient encore, on les chargea dans des charrettes pour les brûler avec les cadavres de deux qui étaient morts. Il se trouvait là un jeune homme de 14 ans. Sa mère craignant qu'il n'apostasiât le mit avec les morts et il fut brûlé avec eux ; quel bel exemple d'amour ! Aimons-nous aussi, Jésus, aimons-le jusqu'à la mort, jusqu'à la mort de nous-même, la mort de nos goûts, de nos jugements, de notre santé, jusqu'à la mort de notre vie.

D. GRÉA, 9 mars 1895, St Antoine.

Évangile du lundi de la deuxième semaine de carême

Prédiction de la passion

Pendant le Carême, chaque jour avait sa station, c'est-à-dire, que selon l'ancien usage, le clergé et le peuple d'une ville se transportait chaque jour dans une église pour entendre la messe du soir. A Rome, où les églises étaient très nombreuses, la station se faisait chaque jour dans une église différente. Aujourd'hui, comme on vient de le voir, elle est à Saint Clément. Voilà donc cet Évangile. N.-S. dit aux foules des Juifs : « Vous me cherchez et vous ne me trouvez pas, mais vous mourrez de votre péché. » Mes chers amis, prenez garde. Il y a danger à négliger la grâce de Dieu. On peut la négliger de diverses manières.

1°- En y opposant la *résistance*. On ne veut pas obéir à la voie de Dieu qui nous appelle. Les uns, il les appelle à le servir et il leur donne ses commandements. C'est un devoir strict de les écouter et si on ne les écoute pas, on va directement aux abîmes.

A d'autres, il leur parle comme à des amis, il leur donne ses conseils.

Il y a un grand péril à mépriser les conseils de Dieu pour ceux que Dieu y appelle. N.-S. nous en avertit dans l'Évangile. Un jour un jeune homme se présente à lui et lui demande ce qu'il faut faire pour avoir la vie éternelle. N.-S. lui répond : garde les commandements.

Mais je l'ai déjà fait. Alors, N.-S. le regarde d'un regard d'amour et lui dit : Si vous voulez être parfait, allez, vendez tout ce que vous avez,

-206-

distribuez-en le prix aux pauvres et venez-vous mettre à ma suite.

Ce jeune homme n'eut pas le courage de faire ce sacrifice et d'embrasser la vie religieuse, car il y était appelé, et s'en alla triste, et lorsqu'il se fut retiré, N.-S. dit à ceux qui l'entouraient : « *Il est difficile à un riche d'entrer dans le royaume des cieux* », et les Pères nous disent que par cette lâcheté, ce jeune homme exposa son salut et même qu'il fut damné.

2°. - Une deuxième manière de négliger la grâce de Dieu, c'est de la *différer*. Faire attendre Dieu. O mon Dieu, attendez encore un peu, je veux encore me complaire dans ce péché, dans cette habitude, dans cette négligence, mais avant de mourir je vous aimerai davantage. Alors vous me parlerez et je vous écouterai. On marque à Dieu l'heure de notre conversation, comme si les heures étaient à nous. Les heures sont à Dieu et ceux qui ne veulent pas profiter de l'heure de conversion qu'il leur accorde, ceux-là s'exposent au châtement terrible dont N.-S. menace les Juifs : « Vous me chercherez, mais vous ne me trouverez pas et vous mourrez dans votre péché ! » Je ne voudrais pas mourir dans mon péché, mais j'ai le temps d'en sortir, je n'ai pas le courage de me donner à Dieu complètement. « *Vous mourrez dans votre péché* ». Quelle parole terrible pour ceux qui abusent de la patience et des grâces de Dieu ! pour ceux qui n'usent pas des grâces qu'il leur fait, comme il le voudrait, c'est-à-dire avec un cœur grand, magnanime, totalement donné à Dieu. « Vous ne pourrez venir où je suis », ajoute N.-S. aux foules des Juifs. Quelques jours avant sa Passion, il dira la même chose à ses Apôtres : « *Où je vais, vous ne pouvez y venir maintenant, mais vous y viendrez un jour* ». Quelle douce promesse ! Mon Seigneur, je ne puis pas encore aller où vous êtes, mais j'irai un jour ; en attendant, vous venez vous-même à moi, vous venez où je suis, dans mon cœur, par les inspirations,

par les paroles que vous faites entendre au-dedans de moi-même. Il y a diverses voix qui s'élèvent dans mon cœur. Il y a la voix de la nature et à côté de celle-là, il y a votre voix, très douce, qui me demande mon amour : « M'aimes-tu ? M'aimes-tu ? M'aimes-tu ? Voilà ce que j'entends sans cesse dans mon cœur ; je ne me trompe pas, c'est vous qui me parlez. En attendant que j'aie à vous, vous venez encore à moi, en personne, dans la Sainte Communion, vous venez dans mes faiblesses, dans mes lâchetés, dans mes défaillances, dans mes imperfections, vous descendez jusque-là.

Les Juifs enfin s'emportent et lui dirent : « Où irez-vous donc pour que nous ne puissions aller où vous serez ? Qui êtes-vous donc ? » N.-S. leur répond : « *Je suis le principe dont il est dit : In principio erat Verbum. In principio creavit Deus cælum et terram.* » *Ce principe, c'est le Verbe en qui tout a été fait. Lumière de lumière et vrai Dieu de vrai Dieu* », principe de tout être, de toute beauté, de toute bonté, de toute vérité, d'en haut et vous êtes d'en bas ; vous êtes de ce monde et moi je ne suis pas de ce monde. Les Juifs ne comprirent pas ; ils s'endurcirent et à la fin ils le crucifièrent.

Parlez, ô mon Dieu, je vous écoute, parlez ! je vous prête une oreille attentive. Faites que je n'aie pas d'autre disposition que celle de vous aimer, d'autre désir que celui d'accomplir votre sainte volonté, qui est ma sanctification ; faites que jamais je ne ferme l'oreille de mon cœur à vos secrets entretiens, pour l'ouvrir du côté de mes attraits, et comme je mériterais de subir ce terrible châtement : « Vous me chercherez et vous ne me trouverez pas, mais vous mourrez dans votre péché. »

Qu'il n'en soit pas ainsi, mais ô mon Seigneur, qu'après être venu à moi ici-bas, j'aie un jour, où vous êtes, dans l'éternité !

D. GRÉA, 2 mars 1895

-207-

Evangile du vendredi de la troisième semaine de carême

La soif de Jésus

L'Évangile de la messe de demain est plein de mystères. Il raconte que Jésus fatigué s'était assis sur le bord du puits de Jacob et qu'il avait demandé à boire à une samaritaine qui était venue puiser de l'eau. Il avait soif ; c'était à la sixième heure, heure mystérieuse, où attaché à la Croix, il pousse ce cri : « *Sitio* » J'ai soif. Jésus a soif de notre amour et nous demande d'étancher sa soif. Nous aussi, nous avons soif de Lui et nous Lui demandons : « Donnez-nous de l'eau vive dont il est dit que celui qui en boit n'aura plus soif, dans l'éternité. » Il a soif de nous et nous avons soif de Lui. Les fontaines des créatures, les citernes du monde ne peuvent étancher notre soif. Il n'y a que Jésus qui puisse nous donner de l'eau vive c'est-à-dire le Saint Esprit, l'amour.

Donnez-nous cette eau, ô mon Dieu, afin que nous n'allions plus chercher aux citernes des créatures, un je ne sais quoi qui trompe notre soif mais ne l'étanche pas. Jésus a soif et il vient vers notre pauvre cœur chercher un rafraîchissement, il est fatigué : il s'est fatigué à notre recherche : « *Quærens me sedisti lassus.* » et il s'assied auprès de notre cœur et nous demande à boire. Quand Jésus demande à boire à la Samaritaine, elle s'étonne : « Quoi ! vous qui appartenez par votre naissance, à la race des enfants choisis, vous me demandez, à boire, à moi qui suis une pauvre samaritaine !

De même, ô Jésus, vous qui êtes la sainteté même, la pureté même le lys d'Israël, vous me demandez à moi qui viens de l'abîme du péché, un rafraîchissement pour votre cœur ! Ah ! je comprends maintenant ce mystère d'amour. Vous avez besoin de moi, tout misérable que je suis, je puis, moi vous faire du bien, je puis vous rafraîchir par mon amour. Mais l'amour demande une certaine égalité entre les personnes ou bien c'est le faible qui le témoigne au fort pour obtenir sa protection.

Ici, tout est changé ; c'est vous, la sainteté, qui demandez l'amour d'un pauvre pécheur. C'est vous, la force toute puissante, qui demandez l'amour d'un roseau fragile. Eh ! bien, je vous le donnerai, je n'attendrai pas. Le voici : « *Hodie* ». J'ai entendu votre voix. Je vous donne mon amour, je vous donne tout, prenez tout, je ne me réserve rien, il me suffit que tous les instants de ma vie soient employés à votre amour.

Pour que je vous aime votre amour suffit à remplir ma vie.

D. GRÉA, 1 Mars 1894.

Evangile du samedi de la troisième semaine de carême **Miséricorde de Jésus pour la femme adultère**

Admirez la miséricorde de Jésus envers cette pauvre femme adultère qu'on lui amène. Il la défend contre ses accusateurs et lui dit : Je ne vous condamnerai pas non plus, allez et ne péchez plus.

C'est nous qui sommes traités ainsi par Jésus. Il écarte nos accusateurs : les démons et les hommes sévères sans miséricorde pour les pauvres pécheurs ; ils pardonnent bien un manque de délicatesse, mais seront sans pitié pour les fautes. Jésus écarte tous ces accusateurs, Il éloigne surtout le démon et reste seul avec nous. Voyez-vous Jésus seul avec les pécheurs. Comme nous devrions être anéantis, comme nous devrions trembler en présence de notre juge ; mais il nous pardonne. Je ne vous condamnerai pas. « *Quis accusabit electos Dei.* »

Nous sommes les élus. De toute éternité il nous a choisis et prédestinés. Il est seul avec nous et nous dit : Maintenant nous allons traiter ton affaire, l'affaire de tes péchés. Qui est-ce qui te condamnera ?

-208-

Sera-ce le Christ Jésus qui est mort pour toi, non ne crains pas. Tu n'as à craindre que si tu ne réponds pas à la miséricorde que je te fais. Ne répondrons-nous pas à son amour ? Il nous a tirés du néant, enrichis des dons naturels et surnaturels et à tout cela il ajoute encore son pardon. Il nous a pardonnés ; ah ! comme nous devons l'aimer ! Les Pharisiens le trouvent trop bon et cherchent à abuser de sa douceur en montrant qu'il délaisse trop la justice. La justice ! il y a satisfait lui-même par sa passion ; il ne nous laisse que la miséricorde et à nous il nous reste à l'aimer. Mon Dieu je vous aime, faites de moi ce qu'il vous plaira. Voulez-vous que je sois votre victime gémissante cachée dans la solitude de ma cellule j'y consens ; voulez-vous me dépenser au dehors ou affliger mon corps par toute sorte de travaux et d'infirmités ? Pourvu que vous me souteniez et que je ne défaille pas dans votre amour, j'accepte par amour pour vous.

D. GRÉA, 3 Mars 1894.

Quatrième dimanche de carême : « Lætare »

Le Dimanche d'aujourd'hui est un Dimanche de joie : le Dimanche « *Lætare* » l'Introït de la Messe commence par ces paroles : « *Lætare Jérusalem* ».

L'Épître nous rappelle que si dans l'Ancien Testament, les hommes étaient dans la servitude, parce qu'ils n'étaient pas affranchis du joug du péché nous, enfants de (Dieu), l'Église, nous sommes libres, libres de la servitude du péché, délivrés de la crainte de la mort et de la vanité de ce monde, parce que nous vivons dans la vérité. C'est un jour de joie et l'Évangile nous dit que la fête de Pâques était proche ; nous nous réjouissons parce que Pâques approche.

En ce jour, Le Saint Pontife bénit une rose. Cette rose est le symbole et la figure du printemps spirituel de l'âme. La vraie rose, c'est Jésus sur la croix, c'est Jésus tout empourpré de son sang ; il est bien la rose au milieu des épines. Les épines, ce sont les clous qui lui percent les mains et les pieds ; les épines c'est cette couronne qui lui perce la tête. Voyez ce printemps, cette campagne, cette belle solitude l'herbe est abondante, car dans ce pays, à cette époque, tout est verdoyant tout est frais ; les prairies sont d'un aspect ravissant, N. S. voit cette multitude et il en a pitié : « *Misereor super turbam* ». Il a pitié de la multitude qui se trouve dans le monde. Comment le nourrir ? car elle n'a pas seulement besoin de cette nourriture périssable qui soutient la vie du corps, il lui faut encore le vrai pain, le pain vivant qui donne la vie à l'âme. Il a pitié de la multitude qui se trouve dans le monde. Comment le nourrir ? car elle n'a pas seulement besoin de cette nourriture périssable qui soutient la vie du corps, il lui faut encore le vrai pain, le pain vivant qui donne la vie à l'âme. Il a pitié de la multitude qui se trouve dans le monde. Comment le nourrir ? car elle n'a pas seulement besoin de cette nourriture périssable qui soutient la vie du corps, il lui faut encore le vrai pain, le pain vivant qui donne la vie à l'âme. Il y a longtemps qu'elle attend et qu'elle cherche cette nourriture.

Alors, il questionne ses Apôtres : « Où acheter du pain ? C'est impossible ! Ah ! Moïse a fait tomber la manne du ciel, mais moi je suis le vrai pain qui donne la vie au monde. Il y a bien un enfant

qui a cinq pains et deux poissons, mais qu'est-ce que cela ? Cet enfant, il est connu : c'est Saint Martial, Evêque de Limoges. « Faites-le venir ».

Voyez-vous cet enfant qui se tient devant Jésus avec son petit panier contenant cinq pains pour nourrir cinq mille hommes ! Faites-les asseoir, dit Jésus ; alors ils s'assirent dans cette belle campagne, sous ce ciel printanier. Jésus prend les pains et les poissons, les bénit ; rend grâce et ordonne à ses Apôtres de les distribuer à tout le monde. Quand tous furent rassasiés Jésus leur dit : « Recueillez les fragments de peur qu'ils ne se perdent. Et ils en remplirent douze corbeilles. (*à suivre*)

N. 27

1er Février 1948

La VOIX du PÈRE
Bulletin des C. R. I. C.

Dimanche « Lætare » (*suite*)

Dans cette mystérieuse multiplication des pains, considérons Jésus se multipliant et devenant la nourriture des âmes. Il a pitié de la multitude famélique qui cherche à tromper la faim qu'elle a de Dieu, par des aliments qui la distraient, mais ne la rassasient pas. Il lui donne sa chair et son sang. Nourrissons-nous de cette divine nourriture qui donne la vie de l'âme. Mais si nous la prenons qu'elle produise en nous tous ses effets, il faut détruire la nature, il ne faut pas satisfaire ses appétits, ni se complaire dans les choses créées. Je lisais aujourd'hui dans les annales de la Propagation de la foi qu'il y avait dans une certaine mission, un vieux missionnaire qui n'avait pas revu son pays depuis cinquante ans ; n'est-il pas heureux ? Il faut sacrifier l'amour du pays, quand Dieu ordonne de le quitter ; il faut aussi savoir quitter ses relations. Nous nous aimons bien tendrement, mais si la volonté du bon Dieu veut que nous nous séparions, séparons-nous : de cœur, jamais. Soyons unis et perdus dans le creuset de la charité, afin que notre unité soit comparable à l'unité du Père et du Fils. Mais quant à l'union de nos corps sachons la sacrifier joyeusement si Dieu le demande. Si Dieu nous demande de sacrifier notre santé, faisons-le. Quelle grâce de la mort dans l'amour de Jésus ! Tôt ou tard, peu importe pourvu que nous mourrions dans l'étendue de la perfection de son amour. En nous faisant mourir jeune, il nous soustrait à bien des périls. Mais n'est-ce pas dommage ? N'est-ce pas dommage que St Stanislas Kotzka soit mort si jeune ? il avait de si beaux talents. Le voyage qu'il avait entrepris du fond de la Pologne jusqu'à Rome, avait été signalé par des miracles si éclatants, n'est-ce pas dommage de le voir mourir au milieu de son noviciat ? Non. « *Explevit tempora multa* ». Aimons, et si notre carrière est longue ou courte, peu importe.

Sacrifions nos goûts, notre curiosité ; si nous voulons voir les choses du monde, nous perdrons le sens des choses de Dieu. C'est ce que disait Mgr de Ségur quand il devint aveugle. Mgr de Ségur était un artiste, un peintre. Pour les peintres le sens de la vue est infiniment précieux et lorsqu'ils en sont privés, ils en souffrent plus que les autres. Or, Mgr de Ségur, quand il devint aveugle, au lieu de s'affliger, il en remercia le Bon Dieu, comme d'une grande grâce qu'il lui faisait.

Lors de la translation des reliques du bienheureux Labre, les Evêques présents voulaient faire prier pour obtenir sa guérison. « Gardez-vous-en bien, disait-il, en voyant plus clair aux choses de la terre, je verrai moins les choses de Dieu. Mortifions donc notre curiosité. La curiosité des nouvelles. Nos nouvelles, dit St Cyprien, nos nouvelles c'est Dieu, ce sont les Saints, c'est la Patrie céleste. Donnez-nous des nouvelles de ce pays-là, quant à celles d'ici-bas, nous y sommes indifférents et nous ne les écoutons qu'autant que l'intérêt de Dieu y est attaché.

De même que des étrangers s'inquiètent peu d'apprendre les nouvelles du pays par lequel ils passent, de même nous, voyageurs sur la terre, ne désirons point connaître les nouvelles de la terre. Remplissons-nous

de ces sentiments-là, alors nous serons rassasiés de ce pain, de ce vrai pain descendu du ciel et qui donne la vie au monde. Apprenons à connaître Jésus. C'est un livre dont nous avons à peine épilé les premières lignes, lisons-le, étudions-le, il nous fera connaître le chemin qui mène à la vie éternelle.

(D. GRÉA, 12 Mars 1893 St Antoine)

Evangile du mardi de la quatrième semaine de carême L'amour de Jésus

Dans l'Évangile d'aujourd'hui, N.-S. nous dit que sa doctrine n'est pas sa doctrine, mais la doctrine de son Père qui l'a envoyé : « *Mea doctrina non est mea, sed ejus qui misit me.* »

Ainsi donc, la parole de N.-S. reste sa parole, l'enseignement même de Dieu. Marchons à cette lumière ; qu'elle ne soit pas seulement une théorie qui éclaire notre esprit, mais qu'elle nous guide dans notre conduite. La lumière est placée sur un chandelier. Quel est ce chandelier qui a été digne de porter une si grande lumière ? Comment cette lumière est-elle venue à nous ? Elle est venue à nous par l'amour. Ah ! savoir que Dieu est tout-puissant, que d'un mot, il a fait sortir le monde du néant : ce n'est pas là connaître Dieu. Savoir que sa sagesse est infinie et qu'elle a mis dans l'univers un ordre admirable, un poids, un nombre, une mesure si exacte que la pesanteur d'un grain de sable a été calculée avec autant de précision que celle d'un astre, que la vie d'un insecte a été organisée avec autant d'exactitude et d'attention que celle de l'animal le plus parfait, ce n'est pas là connaître Dieu. Mais dire que Dieu est bon, qu'il n'a pas seulement prodigué des bienfaits qui ne lui coûtent qu'une parole, mais qu'il s'est prodigué lui-même, qu'il est mort pour nous, qu'il réside pour nous, jour et nuit dans le tabernacle, lui qui soutient le monde, voilà qui est connaître Dieu.

Le chandelier qui porte cette lumière, c'est le chandelier de l'amour, le chandelier de la croix. A la croix, il présente des plaies à son Père pour l'apaiser ; au ciel, il les présente encore, il les présente aussi au tabernacle. Comment se fait-il qu'on le délaisse, comment se fait-il, que les églises soient désertes ? Voyez l'église de St Antoine, à part les offices du matin et les heures où nous chantons les louanges de Dieu, elle est solitaire. Vous me direz : c'est une population agreste, les travaux des champs occupent toute la journée. C'est vrai, mais le matin, avant de se rendre au travail, ne pourrait-on pas venir entendre la Messe ? A Poligny, autrefois, tous les vigneron venaient à la messe avant d'aller à leurs travaux. Ils disposaient leurs hottes sous le porche et les reprenaient en sortant. Le regard de N.-S. les suivait dans leurs travaux. Maintenant, cela ne se fait plus. Dans les villes, c'est le même abandon. Qui est-ce qui consolera Jésus ? Ne l'aimons-nous pas, nous qui sommes ses amis ? Aimons-le généreusement. Nous rencontrerons la souffrance, mais nous l'embrasserons. C'est bien peu de chose ce que nous souffrons. Pendant que N.-S. est attaché à la croix avec de gros clous, nous le sommes par quelques cordages bien faibles. Le mystère de la douleur, c'est le mystère de l'amour. Le dernier trait de l'amour, c'est la douleur. Tous les Saints ont souffert beaucoup parce qu'ils aimaient beaucoup N.-S. est mort, parce qu'il nous aimait : ou mourir ou souffrir. Jamais mourir, toujours souffrir ; tel est le cri des Saints. Ce ne sont pas là des exagérations, mais la pure doctrine du christianisme.

D. GRÉA, 6 Mars 1894 St Antoine.

Evangile du mercredi de la quatrième semaine de carême Guérison de l'aveugle-né

Dans l'évangile d'aujourd'hui, nous voyons l'accomplissement de cette parole de N.-S. Je suis venu pour que ceux qui sont aveugles voient, et pour que ceux qui voient clair deviennent aveugles.

Nous sommes aveugles de naissance, nous avons puisé dans le péché originel qui a infecté notre naissance, la cécité de l'âme. Grace à cette cécité, les choses qui devraient nous frapper davantage, passent inaperçues on n'aperçoit pas la main de Dieu, l'amour de Dieu dans les événements ; cependant, il n'y a aucun événement qui ne soit messenger de son amour. Toute la création, le retour des saisons qui ramènera bientôt la fraîcheur et la verdure dans nos campagnes, sont encore un

messenger de son amour ; l'apercevons-nous ? Nos confrères, leurs exemples, sont encore ses messagers, enfin, après tous ces messagers, il vient lui-même, il nous parle, non plus seulement par les objets qui nous entourent, mais par sa propre bouche, on ne le voit pas et on ne l'entend pas. Comme nous sommes ! Comme nous sommes aveugles ! Quand nous recevons une humiliation, un mauvais traitement, au lieu de porter nos regards jusqu'à Dieu, nous voyons la main immédiate de celui qui nous l'a fait : comme ces petits chiens qui mordent la pierre qu'on leur lance au lieu de se porter sur ce lui qui l'a lancée. Rien n'arrive qui ne soit un don de son amour et on ne le voit pas. Cette cécité est plus grande encore et plus sensible quand il s'agit de contempler Dieu lui-même ; nos yeux sont obscurcis. Ah ! qui nous donnera ces yeux illuminés du cœur dont parle l'Apôtre. Voyez comme nos yeux sont appesantis, lourds, inintelligents, quand on nous parle de Dieu, de ses grandeurs, de ses magnificences, et de ce qui fait, je ne dis pas la délectation des anges et des saints, mais la délectation de Dieu lui-même.

Notre aveuglement ! N. S. est venu le guérir. Comment l'a-t-il guéri ? Ah ! pour cela il lui a fallu déchirer un voile, quel voile ? le voile de sa chair qu'il a déchirée sur la croix, alors le tabernacle éternel a été ouvert et l'on peut apercevoir à travers le voile déchiré, de la chair de Jésus, le sanctuaire de la divinité. Voilà comment Jésus nous a guéris de notre aveuglement.

. . . Il est venu en second lieu, pour que ceux qui voyaient clair devinssent aveugles. Voyez dans l'Evangile d'aujourd'hui, ces Pharisiens et ces Docteurs, comme ils s'aveuglent eux-mêmes. Ils se croyaient voyants et ils ne voient rien à ce miracle que Jésus fait.

Ils tergiversent autour de ce pauvre aveugle guéri, ne voulant point reconnaître l'auteur de sa guérison. Ils l'accablent de questions : « Qui est-ce qui t'a guéri ? » - « Je vous l'ai déjà dit, voulez-vous que je vous le répète encore. » - « Rends grâce à Dieu, nous sommes les disciples de Moïse, celui-là est un pécheur et nous ne savons d'où il vient ! Comment t'a-t-il guéri ? » - « Je vous l'ai déjà dit, est-ce que vous voulez vous aussi être de ses disciples ? » - Tu es son disciple, toi, mais nous sommes les disciples de Moïse. A la fin, ils le maudissent et le chassent dehors. Voilà comment ils s'aveuglèrent, et N. S. porta sur eux cette sentence, : « Je suis venu pour que ceux qui voyaient ne voient plus. »

On peut aussi avoir cet aveuglement par notre orgueil. Comment ? En ne voulant pas recevoir la direction qui nous vient de la part de Dieu. Celui qui préfère son jugement particulier à celui de ses supérieurs, s'aveugle lui-même parce que Dieu lui refuse la lumière. Celui au contraire qui dit simplement : je vois par la lumière de mes supérieurs, comme St Paul voyait par les yeux de ceux qui le conduisaient

-212-

à Damas ; je subordonne mes lumières ; je fais taire mon jugement et les réclamations de mon amour propre, alors celui-là voit et il est compris dans cette parole de N. S. : « *Gratias tibi ago Pater, quia abscondisti hæc a sapientibus et prudentibus et revelasti ea parvulis.* » Je suis comme un petit enfant qui ne discute pas, qui ne critique pas, qui n'examine pas, mais qui s'abandonne à sa mère ; ma mère c'est ma communauté, cette communauté a une main qui est mes supérieurs. Je me laisse conduire par cette main, heureux de ne rien examiner, de ne rien juger, de ne rien comparer. Oh ! Jésus que vous êtes bon de me donner ma vocation, elle est pour moi ma lumière infaillible qui me conduira sûrement au ciel si je la suis.

Evangile du dimanche de la passion

Dans cet évangile, N.-S. rend témoignage de sa divinité : « *antequam Abraham fieret ego sum.* » Je vous engage à considérer la différence que les Saintes Lettres établissent entre le verbe « *fieri* » et le verbe « *esse* » : *fieri* se dit des créatures, *esse* se dit de Dieu.

Dans l'Évangile de Saint Jean, ce langage est gardé avec une grande exactitude ; voyez : *In principio erat verbum, caro factum est.* Il n'y a qu'un temps pour désigner l'éternité : c'est le présent, et quand nous en employons un autre, c'est une manière impropre de parler ; la manière exacte, c'est le présent, aussi, Dieu dit à Moïse : *Ego sum qui sum* ; et dans l'Evangile de ce jour, N.-S. dit aux

Juifs : « *Antequam Abraham fieri ego sum.* » Les Juifs répondent à N.-S. : vous êtes un possédé du démon et un Samaritain. Voyez quels outrages ! et nous nous plaindrons, nous serions susceptibles ! Il pourrait foudroyer ces blasphémateurs, car c'est un affreux blasphème qu'ils profèrent contre lui. Non, il se cache et sort du temple. St Grégoire nous fait remarquer dans l'homélie de cette nuit que N.-S. ne répond pas à l'accusation de Samaritain qui lui est faite, parce qu'il est Samaritain, mais dans un autre sens, de même qu'il est Nazaréen, non point seulement dans ce sens qu'il a habité Nazareth, mais encore dans le sens de ce mot qui signifie *saisit*. De même Samaritain ne signifie pas seulement habitant de Samarie, mais il signifie encore Gardien, et N.-S. est le gardien dont il est dit : « si le gardien ne garde la cité, c'est en vain que veillent ceux qui la gardent. » « Gardez-nous comme la prunelle de l'œil, car nous ne pouvons pas nous garder nous-mêmes. »

Il se cache et se retire du temple. C'est là le plus terrible châtement de Dieu. Au dernier jour il foudroiera ; à sa voix, les pécheurs fuiront au fond des enfers, maintenant il se cache. Quand on lui résiste il se cache. L'âme alors est laissée à ses illusions, on lui a opposé de la part de Dieu. Tel raisonnement et telle pensée et maintenant on ne lui dit plus rien. Vous n'avez pas voulu l'entendre parce que vous n'étiez pas de Dieu ; eh bien il se cache, il se retire, quel terrible châtement ! Il sort du temple, de ce fameux temple de Jérusalem illustré par tant de grâces, où Dieu avait habité et dont la gloire dépassait celle du temple, renversé par les Assyriens lorsqu'ils emmenèrent les Juifs en captivité. Prenons garde, nous sommes aussi des temples consacrés par le baptême, sanctifiés par le St-Esprit et la présence de Dieu. Quel châtement si Dieu venait à se relirer de nous. Ne méritons jamais par notre endurcissement, que la parole de Dieu se dérobe à notre intelligence et qu'à la fin Dieu se retire de nous. Que Dieu nous garde. « *Custos, quid de nocte ? Custos, quid de nocte?* » Gardien qu'y a-t-il pendant la nuit ? Nous sommes dans la nuit

- 213 -

de ce monde et nous marchons pour arriver au jour de l'éternité ; ces ténèbres ce sont les tentations que le démon et l'amour-propre élèvent dans notre cœur. On ne voit plus clair, on est dans l'obscurité comme dans une nuit sereine où le ciel est parsemé d'étoiles ; si un nuage vient à s'élever, on n'aperçoit plus les étoiles on ne voit plus rien, mais la clarté reviendra, le nuage se dissipera et l'on reverra alors ce que l'on voyait auparavant.

Priez que Marie soit notre gardienne. « *Pone me custodem in vineis.* » Quelle soit la gardienne de la vigne.

D. GRÉA 11 Mars 1894 St Antoine

Fête des sept douleurs de la Ste-Vierge

1° Il était prescrit dans l'ancienne loi qu'on ne devait immoler le même jour, l'agneau et sa mère. Cette ordonnance de douceur faite par la loi si sévère de Moïse, n'est point observée dans la nouvelle et ce même jour est immolé l'agneau Jésus et Marie sa Mère.

L'immolation de Marie a commencé dès la naissance de Jésus ; elle savait que ce Jésus venait pour mourir et cette destinée de son fils transperçait son cœur de mère. Pendant que Jésus est à l'agonie au jardin des oliviers, Marie a aussi son agonie dans sa solitude. St Jean est auprès d'elle et commence par avance d'entendre cette parole : *Ecce Mater tua*. Lorsque Jésus fut conduit dans les rues de Jérusalem, Marie qui le suivait du regard, de son esprit par le mouvement que le St-Esprit suscitait en elle, sortit de son asile et alla se joindre au cortège de son Fils qui portait triomphalement sa Croix sur les épaules de sa patience invincible. *Pulchra specie triumphi* (St L.). Elle s'associe à la Passion de son Fils. Jésus porte sa Croix. Marie l'accompagne. Pendant que les marteaux enfoncent les clous dans les pieds et dans les mains de Jésus, ce bruit affreux retentit et fait écho dans le cœur de Marie. Tout est immolé en elle. Le glaive dont lui avait parlé Siméon, transperce à la fois et sa chair et son âme. Et pendant ce temps que fait-elle ? que fait-elle pendant que son Jésus est élevé sur la Croix toute ruisselante du sang de la Rédemption ? Sont-ce des malédictions pour les hommes qui font mourir son fils ? Est-ce un désespoir tel que nous le voyons dans une mère debout auprès de son fils expirant ? O douleur auguste de Marie ! Sans que rien ne soit diminué ou retranché dans ce qu'il y a

de poignant et d'amer pour un cœur, il y a cependant dans sa douleur, quelque chose de sacré une participation au sacerdoce de son fils. Les martyrs offrent leur corps et leur sang pour l'amour de Dieu et pour garder leur foi. Marie offre aussi son sang, car ce sang qui coule des plaies de Jésus, c'est le sang de Marie.

D. GRÉA 15 Mars 1894 la veille

2° Marie et l'Église. La Mère et l'épouse : Le sacrifice que Notre Seigneur a offert sur la Croix n'a pas été seulement l'oblation de l'humanité qu'il avait prise dans le sein de Marie, mais comme cette humanité était l'abrégé de la création toute entière, il a été l'oblation de toute l'œuvre de Dieu. Or pour rattacher cette œuvre de Dieu à Jésus, nous apercevons deux personnes : *Marie et l'Église, Marie sa Mère et l'Église son épouse*. Il fallait donc à la fois et que Marie et l'Église *soient associés au sacrifice de Jésus*. L'Église elle l'est dans tout le cours du temps, par les martyrs, par les persécuteurs « *omnes qui volunt vivere in Christo Jesu, persecutionem potentur* », par la mortification qui est une sorte de persécution que les chrétiens

-214-

exercent eux-mêmes contre eux, par les austérités et le martyre non sanglant des saints anachorètes, des confesseurs et des religieux, par la sainteté, car la sainteté est une immolation. Les saints qui sont dans le monde, s'immolent comme ceux qui sont dans la vie religieuse et les uns et les autres ne sont saints que dans la mesure où ils s'immolent.

Elle s'y associe plus intimement encore par la sainte communion qui unit la chair du chrétien à la chair immolée de Jésus et le fait participer aux fruits de sa passion le fait mourir avec Jésus et le ressuscite avec lui. Voilà pour l'Église et Marie il faut aussi qu'elle soit offerte. Elle donne à Jésus la matière de son sacrifice dans son humanité ; elle la donna à Jésus, elle la donne aussi à l'Église. Ah, quant à l'autel la porte du tabernacle s'ouvre et que porté sur les mains du prêtre la chair du Jésus descend jusqu'à nous, c'est la chair de Maria à raison de cette union étroite qui existe entre Marie et Jésus, et il fallait qu'elle fût immolée avec Lui.

Comme c'est admirable ! Jésus présente à son père avec son sacrifice ce qu'il a de plus cher. Il lui présente sa mère et son épouse. Ne nous étonnons pas si ce sacrifice de Marie et de l'Église est exigé. C'est dans son sacrifice que Jésus tire son Église et c'est aussi dans son sacrifice qu'il purifie et prépare sa mère, Oui, Marie qui a été purifiée, préparée par son fils sans doute qu'il aurait pu ne pas naître de la race d'Adam, il aurait pu tirer une nouvelle créature du néant, il ne l'a pas fait ; il lui a plu davantage de naître de notre race et c'est pourquoi il a fallu que son sang remontant à sa source allât purifier sa mère.

Voilà pourquoi il fallut que Marie fût immolée avec Jésus et de même que le sacrifice de Jésus a commencé dès les premiers instants de sa naissance dans le monde. En entrant dans ce monde, nous dit l'apôtre St Paul, Jésus dit à son Père : « *Vous n'avez pas voulu des sacrifices anciens, mais vous m'avez donné un corps, me voici pour faire votre volonté*. Il fallait aussi que le sacrifice de Marie commençât dès les premières heures de l'apparition de Jésus entre ses bras maternels. Voilà pourquoi elle l'apporte au temple comme une victime. Elle joint son offrande à celle que son fils offre à son Père et lorsque le vieillard Siméon déclare que Jésus sera un signe de contradiction il annonce aussi à Marie que son cœur sera percé d'un glaive de douleur. A partir de ce moment elle ne sera pas un seul instant sans sentir la pointe de ce glaive : les douleurs commencent. Voilà comment dans la vie de Marie tout est comme un mélange mystérieux et ineffable de douleurs et de joies, tout est joie dans la naissance de Jésus à Bethléem, mais comme cet enfant doit être victime pour les péchés du monde, c'est aussi une douleur qui inonde son cœur, quand elle le porte dans ses bras. Quand elle l'approche de ses mamelles pour l'allaiter, elle sait qu'elle le nourrit pour le moment de son sacrifice. Quand elle le transporte en Egypte pour le soustraire à la persécution d'Hérode elle sait que le dragon infernal qui cherche à le faire mourir, aura son heure la puissance lui sera donnée. Quand elle enveloppe de linges ses petites mains et ses petits pieds elle sent déjà les liens dont ces mains et ses pieds seront chargés sur la croix.

Voilà comment elle devient notre mère et la mère de l'Église. Jésus s'offre pour l'Église, Marie s'offre pour Elle. Voilà pourquoi dans un langage hardi, mais qui n'a rien de contraire à l'esprit de l'Église, nous disons que Marie a été associée à l'œuvre de la Rédemption : que Jésus est Rédempteur et Marie Co-rédemptrice, qu'elle est l'Eve nouvelle que Dieu a placée à côté du nouvel Adam aux pieds de la Croix du Calvaire, mais tous les instants de sa vie parce que son sacrifice a duré toute sa vie et s'est consommé sur la croix. Nous célébrons

-215-

demain les sept douleurs de son cœur, le St Esprit nous recommande de ne pas oublier les douleurs de notre Mère. Marie a enfanté Jésus sans douleurs dans la joie de Noël, mais Elle nous a enfantés aux pieds de la Croix dans les souffrances de son fils Jésus, alors que son cœur était percé selon la prophétie du vieillard Siméon d'un glaive de douleurs. Ce n'est pas sans raisons que cette fête arrive huit jours avant le Vendredi saint. C'est pour nous faire entrer dans l'esprit de l'Église qui nous prépare à la contemplation des souffrances de Jésus par la contemplation des douleurs de Marie. Entrons-y avec une grande dévotion, allons à elle pour la consoler en lui offrant de généreuses résolutions. Notre congrégation a le bonheur d'être consacrée à son service demandons par elle une grande générosité une grande fidélité et un amour tout filial envers cette bonne mère.

(D. GRÉA 16 Mars 1894)

Evangile de la bénédiction des rameaux Hosanna au Fils de David

Votre Seigneur fait son entrée dans la ville de Jérusalem : le même jour que les agneaux destinés à la Pâque y sont introduits. D'après la loi de Moïse on les choisissait le dixième jour de la lune c'est-à-dire cinq jours avant la Pâque, ce qui répond au Dimanche des Rameaux, Jésus entre donc à Jérusalem en même temps que ces agneaux qui ne sont que la figure du véritable agneau pascal. On peut considérer trois mystères dans cette visite qu'il fait à Jérusalem :

La première c'est son entrée triomphante elle-même. Il vient pour accomplir les prophéties et la promesse que Dieu a faite à Adam. Voyez le beau triomphe qu'on lui fait. Les foules enthousiasmées se dépouillent de leurs vêtements et les jettent sur le passage de Jésus d'autres ébranchent des arbres et pavoisent les rues ; les habitants de Jérusalem sortent à la rencontre de leur Roi une palme à la main en criant : « *Hosanna filio David.* »

Le deuxième mystère que nous célébrons en ce jour c'est l'entrée triomphante que Notre-Seigneur fera à la fin des temps dans le ciel à la tête des élus quand le nombre des élus sera achevé le jugement sera terminé. Alors Notre-Seigneur se dirigera vers le ciel avec tout le cortège des saints qui porteront tous une palme à la main. Quelle belle armée ! Les anges viendront à sa rencontre. Notre Seigneur criera : « Ouvrez les portes éternelles, Princes de la cité sainte ! anges de Sion accourez ... Voici le roi de gloire. Et les anges répondront » *quis est iste rex gloriæ ?* Le Seigneur, le puissant, le fort celui qui a vaincu le voilà le roi de gloire. Et les anges ouvriront et les élus et les anges s'embrasseront ensemble dans une joie éternelle. Aujourd'hui dans la cérémonie de la messe les enfants représentent les anges c'est pourquoi ils restent au dedans de l'église pendant que tout le monde sort et répondent aux interrogations du célébrant « *quis est iste rex gloriæ* » ? Ah ! mes chers frères puissions-nous ne pas seulement célébrer chaque année cette fête sur la terre mais encore dans le ciel puissions-nous être des élus. Je l'espère bien : pour cela soyons humbles car nous sommes tous pécheurs rachetés du péché originel « *omnes peccaverunt et egent gloria Dei.* »

Le troisième mystère de ce jour c'est la visite que Notre Seigneur fait à chacune de nos âmes. Il vient à nous cette semaine pour nous apporter le fruit de sa passion. Il vient célébrer la Pâque avec notre cœur. Allons à sa rencontre ; chantons-lui un « *Hosanna* » fidèle, mais ne soyons pas de ceux qui font succéder à cet hosanna les trahisons

du Vendredi Saint. Prions pour la communauté toute entière afin qu'elle soit remplie des mystères de la Passion de Jésus et qu'elle devienne un foyer d'amour et d'immolation.

Prions aussi pour l'Église Universelle dont nous sommes les clercs afin que les grâces tombent avec abondance sur Elle et qu'elle soit réjouie par le retour de nombreux pécheurs.

(D. GRÉA, 17 Mars 1894, la veille. St Antoine.)

Chronique

Nos maisons d'Amérique vont recevoir la première visite canonique de la nouvelle Autorité. Aux graves raisons qui l'imposent il faut joindre de la part du R.me Père Général le désir bien légitime de connaître par lui-même ou par son assistant ses fils d'outre-mer et de leur rappeler le magnifique idéal des Chanoines Réguliers et réciproquement de la part des sujets le désir de recevoir sa bénédiction et ses encouragements.

Celui qui rédige ces lignes a exercé le saint ministère, pendant 25 ans de son existence, au Pérou, aussi accompagne-t-il parla pensée et par le cœur, ne pouvant le faire de fait, le Père visiteur d'un pays si sympathique : autant le Canada, par ses familles chrétiennes et nombreuses, est favorable au recrutement de son clergé, autant le Pérou est agréable pour la docilité de ses fidèles à suivre et seconder les directions liturgiques de ses pasteurs.

Puisque nous sommes en carême et nous publions les conférences de D. Gréa relatives à la Semaine Sainte je rappellerai les profondes impressions qu'à notre arrivée nous firent certaines coutumes implantées par nos premiers missionnaires espagnols. C'est ainsi que le *Vendredi Saint* était déclaré deuil national : Aucun véhicule ne circulait dans la Capitale : tout le monde allait à pieds et vêtu de noir. Il y avait à la cathédrale assistance officielle du Président de la République et de son entourage, le Jeudi Saint également. C'est à lui qu'on confiait la garde de la clé d'or du reposoir.

Un Père Jésuite avait institué le *sermon de trois heures* qui de midi à trois heures le vendredi méditait sur les sept paroles de Jésus en croix. A l'heure actuelle il n'y a pas d'Église à Lima qui n'ait conservé cet usage. Les prédicateurs s'y donnent avec tant d'ardeur que j'en ai vu mourir un en descendant de chaire.

Les Franciscains sont partisans du sermon de la *descente de croix* qui devient dans des Églises populaires un vrai *mystère a action*. Pendant que, le soir à la tombée de la nuit, un Père en chaire donne de pieuses explications devant un calvaire au crucifix articulé, de pieux laïcs vêtus d'une aube blanche « *santos varones* » obéissant au prédicateur détachent les uns après les autres les membres du divin crucifié. L'émotion gagne l'assistance : les larmes coulent et aux sentiments d'amour se joignent les regrets et les résolutions.

C'est ainsi que par ces à-côtés de la liturgie les anciens savaient seconder la liturgie, instruire par les sens et émouvoir la volonté.

Dans bien des bourgades des Andes, une ânesse laissée, pendant l'année en toute liberté, et jamais attelée va mendiant sa nourriture de porte en porte. Le dimanche des Rameaux elle se présente pour porter l'effigie de N. Seigneur en procession à travers les rues jusqu'à la porte de l'Église. De nombreux fidèles suivent et quelquefois les autorités civiles.

N° 28

8 Février 1948

La VOIX du PÈRE Bulletin des C. R. I. C.

Évangile du jeudi saint I. Jésus lave les pieds à ses disciples

Voilà qu'à l'approche de sa Passion Notre Seigneur ayant aimé les siens et les aimant jusqu'à la fin au moment d'instituer le mémorial perpétuel de son amour comme un moyen admirable et divin

de perpétuer son immolation sur la croix, voilà que ce Jésus commence par un acte étrange l'institution de ce mystère. Le voyez-vous ce Fils de Dieu par qui tout a été fait et par qui tout subsiste le voyez-vous abaissé aux pieds de ses disciples.

Il s'est abaissé jusqu'à l'humanité et il cherche encore de nouveaux abaissements ; il se jette comme un suppliant aux genoux de ses disciples ; il a quitté ses vêtements pour prendre l'attitude d'un serviteur ; il se ceint d'un linge comme les esclaves et que va-t-il faire, il va leur laver les pieds l'action la plus humiliante d'un Supérieur à l'égard de ses inférieurs. Et pourquoi leur lave-t-il les pieds ? C'est afin de leur donner une leçon d'humilité. Vous m'appelez : Maître et Seigneur et vous avez raison je le suis en effet, or si moi qui suis votre maître, je ne crains pas de vous laver les pieds, à combien plus forte raison, vous qui êtes mes disciples devez-vous vous laver les pieds les uns les autres ; c'est à dire embrasser pour le service de vos frères tous les travaux toutes les humiliations sans jamais prétendre à aucun ménagement.

Mais il y a encore un mystère plus profond caché dans cet exemple d'humilité que Jésus donne à ses disciples. Arrivé à Simon Pierre car il avait commencé par les derniers rangs des Apôtres pour arriver à leur chef, Saint Pierre refuse : comment vous me laveriez les pieds à moi que vous avez appelé au bord du lac ; moi que vous avez tiré d'un travail vil et matériel pour me placer à la tête de votre Église. Vous qui êtes mon maître que j'aime et pour lequel je voudrais donner ma vie (car il avait ces dispositions mais elles n'étaient pas soutenues par la grâce de Dieu) non jamais.

Si je ne te lave, tu n'auras pas de part avec moi. Alors St-Pierre comprend le mystère de la purification ; il comprend que c'est par ses humiliations que Jésus nous purifie, que c'est par l'humiliation de sa croix que Jésus a lavé et purifié le monde ; alors il répond : Seigneur, non seulement les pieds, mais encore la tête et les mains ; la tête, le siège des pensées les mains « les exécutrices des œuvres ». Jésus lui répond : celui qui est déjà lavé n'a plus besoin que de se laver les pieds. Ah, mes frères vous êtes purs, vous n'avez pas besoin de purifier vos intentions, elles sont droites et pures, et cependant vous avez encore besoin de vous laver les pieds, car au-delà de l'intention du péché, il y a encore les imperfections de la volonté les imperfections de l'âme, comme cette poussière qui s'attache aux pieds du voyageur.

L'homme ici-bas traverse un chemin poudreux où il rencontre la fange ou la poussière. Il est impossible, dit le pape St Léon, que même le cœur des religieux ne contracte rien de la poussière du chemin. Ainsi donc, bien que vos intentions soient droites, il faut encore vous purifier de ces imperfections, de ces irrévérences irréfléchies envers

-218-

Dieu, de ces manques irréfléchis dans la charité envers le prochain, de ces négligences de vos devoirs, que sais-je ? de ces mille imperfections dans lesquelles nous tombons tous les jours ; il faut les laver, c'est pour cela que Jésus se met aux pieds de ses apôtres. Et quoi, c'est pour ces menues imperfections que vous vous mettez à genoux devant vos disciples et que vous les suppliez de se laisser faire.

C'est que Dieu est jaloux de la pureté des âmes qui lui sont consacrées les apôtres lui étaient doublement consacrés et par la consécration de la Hiérarchie, car ils étaient tous élevés au sacerdoce et à l'épiscopat, et par la consécration religieuse - *Reliquimus* - quelle doit être la pureté de nos cœurs. Nous lui disons tous les jours : gardez-nous comme la prunelle de vos yeux. Nous sommes les yeux de l'Église, or ce qui blesse le corps n'est rien auprès de la délicatesse de la prunelle ; un grain de poussière, un fétu, tout lui est insupportable. Ah, mes frères, travaillez à votre sanctification. Ceci n'est pas un péché véniel je puis me le permettre. Ne dites pas cela. Vous êtes la prunelle, par conséquent cette imperfection est insupportable à Dieu, elle doit l'être aussi pour vous. Entrez dans ces sentiments ; vous ne connaissez pas maintenant l'importance de cette grande pureté, mais vous la saurez plus tard, car si vous êtes la prunelle des yeux, prenez garde qu'en supportant volontiers, qu'en n'écartant pas tout ce qui peut la blesser, prenez garde que Dieu vous rejette ; les imperfections mènent à la perte de la vocation et à la perte de l'âme. Voyez Jésus aux pieds des disciples et aux nôtres, laissez-vous faire, laissez-vous purifier par la contrition, lavons nos péchés, lavons-nous dans nos larmes.

Le troisième motif pour le quel Jésus lave les pieds de ses apôtres c'est qu'il allait instituer la sainte Eucharistie. Ah, que doit être la pureté des âmes que Jésus admet tous les jours à la participation de sa chair et de son sang. Que dirait-on d'un homme qui entrerait les pieds souillés dans la salle du festin. Tous les jours nous y entrons, c'est pourquoi nous devons nous purifier tous les jours. Quand nous serons dans la splendeur de la lumière divine, alors nous verrons cette économie de Dieu sur nous, nous verrons comment cette poussière nous aurait perdus et comment par cette délicatesse nous avons sauvé notre âme ; alors nous comprendrons pourquoi Jésus fait cette chose si étrange pourquoi il s'abaisse ainsi.

(D. CREA, au *mandatum* à la salle du chapitre de St Antoine.)

II. l'agonie de Jésus au jardin des olives

Après la cène où il a institué cet auguste sacrement qui renferme tout l'amour que Dieu a pour les hommes et toute la consolation et l'espérance des chrétiens, N. S. sort avec ses disciples pour se rendre au-delà du Cédron ; dans le jardin de Gethsémani où il avait coutume de venir prier souvent. A mesure qu'il approche, son âme est envahie par la tristesse : « *tristis est anima mea usque ad mortem.* » Il laisse à l'entrée du jardin ses disciples, prend St Pierre, St Jacques et St Jean qu'il avait honorés d'une familiarité plus grande et rendus témoins de sa glorification sur le Thabor et s'avance avec eux un peu plus loin, il les quitte et leur ordonne de veiller et de prier. Il s'avance à une distance, un jet de pierre, tombe la face contre terre et commence son agonie.

La sainte Ecriture nous apprend le mystère de son agonie. N. S. eut, nous dit-elle, trois sentiments dans son agonie : la crainte, le dégoût et l'ennui et la tristesse. « *Coepit pavere, tædere, contristari et moestus esse.* » Méditons sur chacun de ces trois sentiments.

-219-

1° *La crainte.* – Pourquoi la crainte ? Parce qu'il s'avance à l'encontre de la Justice de son Père, justice inexorable, exacte, impossible à tromper, qui pèse avec vérité et rigueur les moindres fautes. A l'aspect de cette justice qui s'avance contre lui, il se sent saisi de terreur. Nous aussi nous marchons à l'encontre de la justice de Dieu. La vie présente c'est l'heure de la patience de Dieu et de sa miséricorde. Il attend que nous nous convertissions, mais cette attente aura un terme, et ce terme c'est la mort où il n'y aura plus que la justice et comme nous avançons continuellement à l'encontre de la mort, semblablement nous marchons continuellement à l'encontre de la justice de Dieu. Et nous ne tremblons pas ? N. S. tremble. Oh ! quelle sera rigoureuse la justice de Dieu ! Elle se manifestera sous la forme de la malédiction. Tu es maudit dira le Juge suprême au pécheur impénitent. Sur la terre la malédiction d'un père ou d'un ami est comme un reflet de la malédiction de Dieu. Toute parole de Dieu est une bénédiction, le pécheur le contraint d'agir contre la pente de sa nature et de proférer une malédiction. N. S. a voulu porter cette malédiction de son Père afin de nous en délivrer. Bien plus, il est devenu la chose maudite.

Voilà le premier mystère de l'agonie, la terreur, N. S. tremble parce que son Père s'avance contre lui avec des regards terribles, regards qui tomberont un jour sur le pécheur et qui le foudroieront. Il voudra l'éviter, il demandera aux montagnes de tomber sur lui, mais inutilement.

Il vient vers ses apôtres et les trouve endormis. La justice de Dieu qui s'avance n'empêche pas le pécheur de dormir. Oh ! elle ne tombera pas sur moi ! Le tonnerre se fait entendre ; il y a mort subite, mais il ne craint rien, il s'endort au bruit du tonnerre. Demandons de craindre la justice. Il faut aimer mais il faut craindre aussi. Il faut faire son salut avec tremblement. Prions, veillons, afin que les jugements de Dieu ne nous trouvent jamais endormis.

2° Au sentiment de la crainte vient s'ajouter dans l'âme de N. S. le sentiment de *l'ennui* et du *dégoût*.

L'homme sent l'ennui, l'inexorable ennui de la vie humaine comme dit Bossuet, parce que rien dans les choses créées, rien ne peut le satisfaire. Il est bon qu'il sente quelque fois ce fardeau à condition que l'ennui le tourne vers les choses éternelles et fasse naître dans son cœur le désir des biens qui rassasient et que l'on désire toujours, dont la soif est toujours étanchée et toujours vive.

N. S. veut sentir le dégoût du péché. Il voit avec ce regard illuminé du Verbe qui est lui-même et qui éclaire son intelligence humaine, il voit tous les péchés ; les miens, les vôtres, il voit nos lâchetés, nos ingratitude, nos hontes, ces heures ténébreuses que nous ne voudrions avoir jamais traversées. Il voit tous les péchés qui se sont commis dans le cours des âges depuis le péché d'Adam, jusqu'au dernier péché qui se commettra en ce monde. Il voit les péchés qui attirent la colère de Dieu, les péchés de Sodome et de Gomorrhe, il voit les péchés des Juifs, il voit leur endurcissement alors qu'il les tirait de la captivité de l'Égypte ; il voit les péchés des chrétiens, les péchés des prêtres et des religieux. Il voit que toutes ces horreurs des temps et de tous les lieux de la terre viennent se jeter sur Lui comme autant de fleuves d'iniquités et il faut que Lui, la sainteté et l'innocence même, entre en contact avec cette inondation d'immondices ! qu'il s'en revête, qu'il devienne le péché universel « *Pro nobis peccatum facit. Iniquitates meas supergressæ sunt caput meum.* » Il est en quelque sorte noyé dans cette mer d'immondices et d'ignominies qui sortent du cœur humain. Quel dégoût pour son âme ! A cette heure, il a vu mon âme, il a vu mes faiblesses, mes hontes, mes froideurs, mes

-220-

ingratitude. Ce qui afflige surtout le cœur de Jésus, ce n'est pas tant le péché que l'ingratitude du pécheur. Ah ! il ne suffit pas de recevoir l'absolution de ses fautes ! Il faut les pleurer continuellement, comme Saint Pierre, il faut les laver dans les larmes de l'amour.

Il vient trouver ses Apôtres et les trouve endormis. Le pécheur s'endort dans ses iniquités. Il en a honte devant les hommes, mais il n'en a pas devant Dieu. Il est comparé à un homme ivre qui a vomi sur le chemin et qui se roule dans ses vomissements et ses ordures. Il trouve là son repos, il s'y complait et s'y endort. Quelle horreur ! Il arrive à ce degré par les rechutes, par les habitudes prises. De même qu'une citerne refroidit peu à peu l'eau qui il n'y tombe goutte à goutte, de même l'habitude refroidit l'iniquité. Le pécheur qui était d'abord tout bouillant des premières attaques de ses passions, se calme peu à peu et s'endort dans ses vomissements refroidis au milieu du chemin.

Veillez et priez ! Laisserons-nous Jésus seul boire cet amer calice des ignominies humaines ? Nous avons versé notre contingent dans cette coupe, ne le dédommagerons-nous pas ? Il a tant fait pour nous ! Que de bienfaits il nous a accordés ! Qu'il trouve en nous des cœurs qui répondent à son amour, des cœurs ardents, tout embrasés, des cœurs généreux qui ne reculent pas devant le sacrifice. Aimons donc Jésus jusqu'au sacrifice : car l'amour qui ne va pas jusque-là n'est pas un amour véritable.

(D. GRÉA 7 Mars St. Antoine).

3 ° *La douleur ou la tristesse.* – Ces terreurs et ces dégoûts N. S. les accepte mais voici un mystère de douleur qu'il ne peut pour ainsi dire pas accepter (entendez bien dans quel sens je dis cela), Cette douleur d'où vient-elle ? Les deux causes : de l'abus que les hommes vont faire de ses grâces.

Il accepte les terreurs et se charge de la justice de son Père, il accepte l'on fera de sa miséricorde et de sa tendresse. Tout ce qu'il fera, aboutira à l'ingratitude, à l'infidélité, et finalement à la damnation des hommes ! Il voit que le péché va grandir : « *Obstupescite cæli* » Cieux soyez dans la stupeur ! Il y a des péchés qui naitront en quelque sorte du mystère de l'amour de Dieu « *Si non venissem, peccatum non haberent* ». Si je n'étais venu, il n'y aurait point de péché, en comparaison de celui-là. Ah ! les péchés des chrétiens sont infiniment plus grands que ceux des infidèles ! Voyez en quels termes l'Apôtre Saint Paul en parle : « Le sang de la Rédemption, ils le foulent aux pieds ils crucifient de nouveau N. S. par leur ingratitude ... ! « Si les péchés des chrétiens sont d'une telle monstruosité, qu'est-ce que ce doit être des péchés des religieux, des péchés des prêtres ? Il voit tout cela, il voit les péchés qui se commettent à l'autel ; les irrévérences, les mépris, les dissipations, qui sont des oublis de foi, car qui oserait se dissiper si N. S. lui apparaissait à découvert, tel qu'il est ? Ce n'est pas tout. Il y a quelque chose de plus épouvantable et de plus douloureux pour N. S. : il voit les abus des sacrements ; du Sacrement de Pénitence. N. S. ouvre ses plaies et fait couler des flots de sang sur l'âme du pécheur : et le pécheur profane ce sang ! Des abus de l'Eucharistie les sacrilèges. On a la lâcheté de porter la violence et l'outrage jusque sur la personne de Jésus désarmé. Je ne parle

pas des sacrilèges de ces impies qui brisant la clôture des églises, violent le tabernacle et profanent les Saintes Hosties : ce sont les ennemis de N. S., mais de ceux qui vont trahir Jésus comme Judas, dans le baiser de l'Eucharistie. Ce ne sont plus ses ennemis mais des hommes qui passent pour être ses amis, qui ont été introduits dans la maison de ses délices et admis à sa table : « *Qui mecum dulces capiebas cibos.* » Voyez-la

-221-

douleur de Jésus, et le résultat de tout cela, c'est l'impuissance de N. S, à sauver le pécheur.

Par amour pour le pécheur il a bien voulu se charger de ses péchés, quelques dégoûts que sa sainte âme en puisse éprouver ; par amour pour le pécheur, il a bien voulu se présenter comme victime à la justice de son Père, mais comment accepterait-il l'impuissance à le sauver ? Quelle douleur pour Lui! Le prophète le voyait dans ce triste état et disait : « Serez-vous comme un homme sans asile et qui n'en trouve point ? » Il frappe à la porte des cœurs et ces cœurs restent fermés à sa tendresse. Voyez comme il presse Judas de se convertir, comme il le rappelle : « Mon ami ». Certes, il le distingue il l'avertit à l'instant où il va commettre son sacrilège mais Judas reste sourd à sa voix. Le prophète le plaint « Serez-vous donc comme un homme sans asile et qui n'en trouve point ? » et il ajoute : « *Ut fortis qui non potest salvare* » comme un puissant, impuissant à sauver. » ?

Tu as été plus puissant que moi tu as opposé à ma miséricorde une résistance invincible.

A ces pensées il tombe la face par terre, une sueur de sang coule le long de ses membres et il s'écrie. Ah que ce calice s'éloigne de moi : *transeat a me calix iste*, cependant non ma volonté mais la vôtre. Il accepte cependant, car s'il y a des cœurs qui se ferment à son appel, il y en a d'autres qui répondent à ses tendresses et se rendent à Lui. Soyons de ceux-là, soyons de ceux-là qu'il a gagnés dans sa Passion et qui l'ont consolé. Voilà les douleurs de Notre-Seigneur. Il vient une troisième fois vers ses apôtres et les trouve encore endormis pour nous apprendre un mystère c'est-à-dire que la douleur du cœur de Jésus ne nous empêche pas de dormir. On voit les âmes qui tombent en enfer et on en prend son parti. C'est là un des dangers du ministère. Un de mes amis me disait que s'ils n'y prennent garde les prêtres peuvent être comme des chirurgiens spirituels. Un chirurgien c'est un homme qui remplit son devoir, qui taille dans le vif et qui coupe les membres avec le désir de voir le malade guéri : quelque fois le patient meurt dans ses bras. Le chirurgien ne s'en émeut pas, il a rempli son devoir. Il se lave tranquillement les mains dans de l'eau aromatisée et s'en va ensuite comme si rien n'était. Les prêtres peuvent être comme cela. Ils font tous leurs efforts pour secouer et sauver les âmes. Après cela si elles viennent à mourir, ils ne s'en inquiètent pas N. S. n'agit point ainsi. Il pleure. Ah ! que la perte des âmes ne nous laisse pas insensibles. Portons-leur outre les secours qui demande un service exact et régulier, portons les tendresses du cœur de Jésus avec ces larmes. *Quis dabit capiti meo aquam et oculis meis fontem lacrimarum et plorabo die et nocte.*

Ces larmes o mon Jésus vous me les donnerez en me donnant votre amour. Voilà le mystère de l'agonie de Notre Seigneur.

(D. GRÉA 10 Mars)

4 ° *Les mystères de l'agonie.* – Vous avez compris ce douloureux mystère de l'agonie, cette crainte, ce dégoût, ces tristesses mortelles que le Fils de Dieu a voulu ressentir en prenant de lui-même les péchés des hommes. La douleur qu'il éprouve est si grande que le sang coule de son corps et trempe la terre ; il serait mort sous le coup du péché, sous le coup de la crainte, sous le coup du dégoût, sous le coup de la douleur s'il n'avait été dans les desseins de son Père et dans les siens, car la volonté du Christ était parfaitement unie à celle de Dieu, qu'il montât sur le calvaire afin qu'élevé entre le ciel et la terre, il attirât tout à lui. Mais il est bon que nous sachions qu'il serait mort dans son agonie afin d'apprendre que ce ne sont pas tant les bourreaux que nos péchés qui lui ont ôté la vie.

-222-

Pendant qu'il est ainsi prosterné la face contre terre en proie à ces tortures voilà que tout à coup un ange lui apparaît pour le réconforter : *apparuit ei angelus confortans eum.*

Il y a là un grand mystère. N. S. n'avait pas besoin des anges, lui qui donne aux anges tout ce qu'ils ont et tout ce qui les fait, mais il a voulu commencer en sa personne, consacrer en quelque sorte en sa personne le ministère des anges qu'il destinait à notre service. Les anges sont chargés de nous assister St Paul nous dit qu'ils ne font que cela. « *Omnes sunt administratorii spiritus in ministerium missi propter eos qui hereditatem capiunt salutis.* » (ad Hæbr. I 14.) Et afin que leur ministère commence hiérarchiquement, ils assistent d'abord le chef. Lorsque N. S. eut jeûné et lorsqu'il eut repoussé la tentation du démon les anges s'approchèrent de lui et le servirent, pour nous montrer qu'ils doivent nous assister, non point seulement dans nos besoins spirituels mais encore dans nos nécessités temporelles. Au jardin des oliviers, un ange vient assister notre Seigneur courbé, écrasé sous le poids du péché afin de nous montrer que nos anges ne nous abandonnent pas, même lorsque nous avons péché et qu'ils nous assistent particulièrement au moment de la tentation. C'est en quelque sorte du jardin des oliviers que N. S. nous envoie ses anges c'est le premier présent de son agonie.

Un ange vient donc assister N. S. dans son agonie. Il a bien voulu dans sa faiblesse recevoir son secours et son réconfort. Pourquoi faut-il que ce soient les anges qui viennent au secours de N. S.? N'est-ce pas aux hommes pour qui il souffre à remplir cette fonction ? Oui, c'est à eux, et les élus sont là qui assistent N. S. d'une certaine manière.

Pourquoi N. S. a-t-il voulu souffrir son agonie dans le jardin des oliviers ? L'olivier est un arbre mystérieux. Nous chantons tous les soirs ce verset du psaume : *a fructu frumenti vini et olei sui, multiplicati sunt.* Le froment et le vin sont la matière du sacrifice qui fait vivre les chrétiens et les multiplie. L'huile est l'instrument du St Esprit. C'est par l'huile qu'il communique sa vertu, aux chrétiens d'abord, au baptême, puis à la confirmation. C'est par l'huile qu'il institue les Evêques et les prêtres. Les vases sacrés eux-mêmes reçoivent leur caractère et leur destination par l'onction de l'huile. Enfin l'huile est portée au lit des agonisants afin de leur communiquer la force du St. Esprit dans leurs derniers combats. N. S. dans son agonie consacre l'olivier et son fruit, il donne à l'huile sa vertu sanctifiante. Et de même que lorsqu'il descendit dans le Jourdain pour recevoir le baptême il donna aux eaux la vertu régénératrice, de même par sa sueur au jardin des oliviers, il arrose et féconde l'olivier et donne à l'huile la vertu de nous fortifier et de nous secourir. Que faut-il en conclure ? C'est qu'il faut que notre agonie soit unie à la sienne, notre vie à la sienne notre sort à la sienne. L'heure de l'agonie viendra pour nous, nous ne savons quand. O Jésus, faites que lorsque je me trouverais à cette heure, j'unisse mon agonie à la vôtre, et lorsque l'huile sainte viendra oindre mes membres et effacer les péchés que j'aurai pu commettre par leurs moyens, faites que je m'unisse au mystère de vos souffrances et que j'accepte la mort par amour pour vous.

(D. GRÉA St Antoine)

5°. *La joie de Notre Seigneur dans son agonie.* – A côté de ce secours extérieur que l'ange lui apporte pour le soutenir dans les défaillances de sa nature humaine, N. S. a de plus la force qu'il se donne à lui-même. Cette force l'apôtre nous l'apprend quand il dit : *Proposito sibi gaudio, sustinuit crucem confusione contempta.*

Une joie lui est proposée et à la vue de cette joie il porte sa croix et ne compte pour rien toutes les humiliations et toutes les cruautés

-223-

de sa passion. Quelle est cette joie ? Après avoir senti le poids de la justice de son Père après être entré dans les dégoûts du péché, après avoir senti la douleur que lui causait la perte des âmes et la profanation des sacrements. Il voit le fruit de sa passion. A côté de ceux qui se perdent et au-delà il voit le salut des élus ; il voit son église triomphante qui est la consommation de ses desseins ; il la voit sortir de la blessure de son cœur. Eve avait été formée d'une cote d'Adam, elle était l'os de ses os et la chair de sa chair, mais le mystère de l'église est encore plus intime elle n'est pas seulement l'os et la chair du Christ elle est son cœur même.

Il voit cette Église son image se dresse devant ses yeux ; il la voit sans tache et sans rides, parée d'une jeunesse éternelle et d'une pureté comparable à la sienne qu'il lui communique. Cette

Église ce sont tous les élus. Pour cette Église, il va souffrir tous les tourments de sa passion. C'est pour elle qu'il porte le poids de la justice de Dieu et qu'il ressent les dégoûts du péché, pour elle il accepte le baiser de Judas ; pour arriver à ses élus, pour les laver et les purifier, il passera par-dessus toutes les trahisons et tous les sacrilèges.

Ce qu'il fait pour l'Église, il le fait pour chacun de nous, car comme le dit St Pierre Damien, l'Église c'est nous tous.

Il est l'époux de chaque élu, comme il est l'époux de l'Église toute entière, de sorte que ce qu'il offre, il l'offre tout entier pour l'Église et tout entier pour chaque élu. Il n'y aurait qu'un seul élu qu'il accepterait les terreurs, les dégoûts, les douleurs de la passion, il ne compterait cela pour rien. Pour un seul d'entre nous. Cet élu suffit à son cœur. C'est là le mystère du don qu'il nous fait, Que donne-t-il à l'Église qu'il ne le donne à chacun de nous ? Il lui donne sa chair et son sang, il nous le donne aussi. Il lui donne son St Esprit : il ne donne pas moins à chacun de nous qu'à l'Église. Il ne se partage pas. *Divisus est Christus* ? Quelle reconnaissance ne devons-nous donc pas avoir pour un tel amour, pour ces tendresses qu'il nous prodigue ! Il voit donc cela et c'est sa joie. Il distingue chacun de ses élus, il nous voit car nous sommes tous des élus, je l'espère bien il voit dans leur cœur la répercussion de son amour, un amour qui répond au sien. Le sien est allé jusqu'à la mort, celui des élus va jusqu'à la mort, il voit donc « *responsum mortis* » que tout élu lui envoie. Tous les élus lui offrent cette réponse à l'heure où ils entrent au ciel, mais heureux sommes-nous, si dès cette vie nous l'offrons à Jésus cette réponse. Nous l'offrons par notre profession religieuse, où nous avons voué l'obéissance *usque ad mortem*, et par la fidélité que nous mettons à remplir nos promesses.

C'est dans l'état religieux que nous faisons cette réponse, c'est là que nous ressentons véritablement cette mort effective, embrassons-la généreusement. Ah ! si après avoir promis à Jésus de mourir, nous retirons notre promesse si nous ne voulons plus la tenir, nous nous séparons de Lui.

Non seulement il voit cette charité de ses élus qui va jusqu'à la mort, mais il voit encore tous leurs sacrifices, tous leurs gémissements, toutes leurs œuvres, il voit jusqu'à leurs moindres actes, un verre d'eau froide donné à un pauvre par amour pour lui. Je vous disais dans les conférences précédentes qu'il voyait venir goutte à goutte dans son calice toutes les ignominies et toutes les hontes de l'humanité ; maintenant ce calice est transformé, il ne dit plus transeat a me, mais qu'il est noble et désirable pour mon cœur : *et calix inebrians quam preclarus est*.

Que va-t-il boire dans ce calice pour éteindre sa soif ? Il va boire la charité de ses élus l'amour qu'ils lui témoignent dans chacune de

-224-

leurs actions. Ah ! nous avons apporté notre contingent dans le calice de ses dégoûts, ne lui apporterons-nous pas aussi quelque chose dans le calice de son amour ? versons dans ce calice nos sacrifices de chaque jour. Voilà un petit frère qui dompte sa mauvaise humeur, on l'a piqué, on lui a fait une petite remontrance, il l'accepte, il verse une goutte d'amour dans le calice de Jésus. Voilà un novice qui, va humblement et courageusement révéler à son père Maître les blessures de son cœur, ses langueurs, ses défaillances ; il verse dans le calice de Jésus une goutte d'amour. Voilà un religieux qui fait généreusement le sacrifice de ses aptitudes. J'ai du goût pour cela, il me semble que je réussirais, mais l'obéissance me commande autre chose, eh bien je tranche courageusement cette branche vive qui semblait vouloir porter du fruit ; afin de lui en faire porter davantage.

Ces sacrifices se renouvellent souvent, il faut souvent trancher ses désirs louables, le religieux est un cep que l'on émonde sans cesse, mais pendant que la branche laisse couler des larmes, ces larmes ne se transforment en gouttes enivrantes d'amour dans le calice de Jésus. Ah ! mon Jésus j'ai rempli votre calice de mes dégoûts, que je le remplisse de mon amour ! Si vous me demandez le sacrifice de ma santé, de mes membres, de ma vie, je le fais généreusement. Voilà la joie de Jésus. Alors comme l'amour est plus fort que la mort, ce Sauveur qui était étendu à terre, gisant dans sa sueur de sang, le voilà qui se relève avec force, il vient à ses apôtres et leur dit : Dormez maintenant, reposez-vous, je vais devant vous, je vais répandre mon sang pour vous laver, dormez, je vous abrite,

et nous répondons : *In pace dormiam et requiescam*. Nous avons confiance, ô Jésus, et nous reposons sans crainte.

Voilà ce mystère de joie que N. S. a éprouvé dans son agonie. Voilà pourquoi dans le Saint sacrifice de la messe, aussitôt que le corps de N. S. a été déposé sur l'autel, aussitôt que son sang a été répandu dans le calice, nous nous souvenons de cette bienheureuse passion. Son cœur est enivré de l'amour de ses élus, soyons-le nous-mêmes de l'amour de Jésus. Enivrons-nous de sa passion qui est notre joie et notre sécurité.

(D. GRÉA ... *St Antoine*)

Chroniques

Le lundi 16 Février, nous avons eu la première visite du nouvel Abbé de N. D. d'Aiguebelle Révérendissime Père Eugène Court. Il fut notre hôte au diner de communauté : quoiqu'en Carême après quelques minutes de lecture la parole fut donnée par notre Révérendissime Père Général. Etudiants et novices sous la direction du R. P. Télégoni maître de chant chantèrent la bonté du R.me P. Abbé et de son Abbaye où surgissent de belles eaux (Aiguebelle) des eaux de vie spirituelle et des eaux de vie simplement qui par la vertu de charité se transforment en vie corporelle pour le pauvre et nous conduisent tous protecteurs et protégés à la vraie vie du Ciel.

A signaler pour y revenir plus tard l'ordination de Dom Claude Piel qui ordonné sous-diacre le 20 Décembre dernier au grand Séminaire de Valence sera ordonné diacre le samedi 13 Mars prochain à N. D. d'Aiguebelle.

N. 29

15 Février 1948

La VOIX du PÈRE Bulletin des C. R. I. C.

LA PASSION

I° la fidélité de notre part à y penser

Nous allons commencer à méditer sur la passion de N. S. Le premier sentiment qui se présente à l'esprit, c'est le sentiment de langueur.

L'homme, la nature humaine est assez capable d'effort, et même d'effort héroïque, lequel effort s'il est rapide dispense d'un obstacle : la réflexion, puis aussi dispense de la non persévérance ; mais quand l'épreuve se prolonge, quand les ennuis durent, quand la monotonie de l'action persévère, alors on se sent défaillir, on tombe dans la langueur. Or il est plus difficile de persévérer dans cet état que de faire un effort héroïque. Il est plus facile à une armée en campagne de se battre que de marcher péniblement sous un soleil de plomb, ou sur des chemins tout embarrassés par des pluies sans rencontrer l'ennemi ; d'aller, de venir, de faire des marches et des contre-marches, sans se décourager jamais ; on a remarqué qu'il n'y a que les bonnes troupes qui peuvent faire cela.

Eh bien on voit cela dans la passion de N. S. Il a voulu sentir la langueur pour la sanctifier en nous.

L'histoire des Hébreux est à peu près remplie de ces deux alternatives. Les uns ont eu le courage de persévérer et de demeurer fidèles au milieu de l'épreuve, comme Josué, Caleb etc.... les autres en plus grand nombre se laissèrent aller à la langueur et à l'infidélité ; ah ! nous n'en pouvons plus c'est impossible d'y tenir, nous allons mourir dans ce désert. Alors Dieu s'irrite contre eux. Moïse et Aaron interpellent pour leurs compagnons et malgré leurs prières, ces infidèles tombent sous les coups de la vengeance divine.

Dans la vocation, c'est la même chose : notre entrée est joyeuse, et notre sortie sera magnifique : nous sortirons par la porte de la gloire, éternelle, mais entre ces deux termes il y a le désert, et dans ce désert nous sommes harcelés par les tentations ; puis la voie est monotone, nous sommes comme

blasés. Ce qu'on nous dit nous l'avons déjà entendu, ce que l'on fait on l'a déjà fait des centaines de fois. Il semble que la pointe de la flèche de l'Amour de Dieu est émoussée, que faire ? C'est alors qu'il faut se montrer fidèle, c'est alors qu'il faut montrer à Jésus qu'on l'aime. Les bons serviteurs du Roi n'entrent pas dans la salle du festin ils restent dehors, affrontant le froid et la pluie pour leurs maîtres. Pendant qu'à l'intérieur tout est illuminé, tout retentit des cris de joie des convives, et de la symphonie des instruments. Eux au contraire n'entendent d'autre musique que le bruit de la pluie tombant sur la campagne. Ce sont là les braves soldats, prêts à se dévouer pour leur Seigneur, au lieu que ceux qui sont avec lui au festin le trahissent au premier danger.

-226-

Soyons fidèles, non pas dans un moment d'amour, mais surtout au moment de l'épreuve, dans la tentation, quand la vie semble plus pénible, dans les moments de langueur. Soyons fidèles jusqu'à la fin, et continuons laborieusement jour par jour, heure par heure à accomplir la Ste Volonté de Dieu. Mais je n'ai pas d'amour de Dieu quand je commence à prier, aussitôt les distractions arrivent comme des mouches importunes ; puis quand j'ai fini ma prière, je ne sais pas même si j'ai prié ! Voilà comme je suis, n'importe je ne me décourage pas, et je persévérerai à prier et à faire mon devoir malgré toutes les tentations et malgré les langueurs intérieures de mon âme. Demandez bien cet esprit-là, n'est-ce pas mes chers fils ?

2° disposition des apôtres infidèles et du cœur de Jésus envers eux

Considérons d'abord les dispositions de Judas. Comme c'est affreux ! Comme sa chute a été rapide ! Trois ans auparavant il avait entendu l'appel de N. S. et y avait répondu avec générosité, sa vocation était certaine, et il tombe au fond des enfers ! Quelle tristesse pour Jésus !

Les Pères nous apprennent que la chute de Judas a été la plus grande douleur de sa passion. « *Bonum erat illius ...* » Dans cette trahison de Judas, voyez toutes les apostasies futures, toutes les infidélités de ceux qui trahissent ou abandonnent N. S. : les hérétiques, les apostats, ceux qui s'engagent dans les sociétés secrètes, impies, et parmi les religieux, les apostats et ceux qui sont infidèles, ceux qui se retirent de Dieu comme le jeune homme de l'Évangile.

Une autre disposition, c'est celle des *apôtres*. C'est la disposition de ceux qui ont une certaine bonne volonté mais qui sont lâches. Les apôtres se dispersent : l'heure est venue où le pasteur sera frappé et le troupeau dispersé. Ont-ils renoncé à leur Maître ? non. Mais ils n'ont pas le courage de se sacrifier pour lui ; tous cependant avaient juré de mourir plutôt que de l'abandonner, ah ! l'esprit est prompt, il est facile de prendre des résolutions, mais la chair est lourde et faible.

Une troisième disposition est celles des ardents mais présomptueux celle de saint Pierre : « *Etiamsi omnes ... ego non ...* » ! Et au jardin des olives, il tire en effet son épée, demande à Notre-Seigneur s'il faut frapper et sans attendre la réponse il coupe l'oreille à l'un des serviteurs qui étaient venus là, quand N. S. lui dit : remets ton épée au fourreau. Ensuite « *sequebatur a longe* » son ardeur se ralentit, il le suit de loin, il entre dans la cour et se chauffe car il fait froid. Là il entend les voix des servantes et des gardes : « *mais vous êtes de sa troupe ? - Je n'en suis pas. Je ne le connais pas* » - Alors N. S. le regarde ; il rentre en lui-même, puis étant sorti il pleure amèrement pour réparer cette chute d'un moment.

Voyons maintenant les dispositions du Cœur de Jésus. Elles nous regardent et regardent son Père. A l'égard de nous-mêmes c'est la compassion, la pitié ! Il se charge du fardeau de nos péchés afin de les expier et de nous sauver. Vis-à-vis de son Père ce sont des sentiments de religion et d'obéissance. Il accepte la mission d'expier nos fautes au prix de tortures inouïes : sa volonté humaine, sa nature qui répugne à la mort et aux souffrances s'inclinent devant la volonté divine et accepte tout ce que Di en lui impose. « *Non mea voluntas, sed tua fiat.* » Voilà les dispositions de N. S. Oh ! comme nous devons les admirer ! comme nous devons être pénétrés de reconnaissance ! quel modèle nous avons là à imiter et quel motif de confiance pour nous !

(D. GRÉA, 7 Mars St Antoine)

3° la prière de notre-Seigneur au jardin des olives, source de fidélité

Je vous disais que la vie contemplative devait faire le fond de notre vie et que c'était sur ce fond, sur cette étoffe que nous devons broder la diversité de nos actions. Mais cette union à Dieu ne peut avoir lieu que par l'oraison. Nous célébrons demain la fête de la prière de N. S. au jardin des Olives. Cette prière de N. S. renferme pour nous de grands enseignements.

Dans la prière nous rencontrons la *difficulté* N. S. aussi l'a rencontrée. Il est là comme dans un combat, « *factus in agonia* ». Mais il ne se laisse pas abattre par ces difficultés ; il continue, il prolonge sa prière « *prolixius orabat* ». Son Père semble ne pas vouloir l'écouter. Sur sa tête un ciel d'airain, pas une goutte de rosée ne descend sur son âme. C'est pour notre instruction. Il a voulu sentir les difficultés de la prière pour nous apprendre à les surmonter par son exemple.

Il nous apprend ensuite à *unir* la prière *vocale* à la prière *mentale* quand celle-ci est trop laborieuse pour nous. Plusieurs ont prétendu que ces deux prières devaient être séparées l'une de l'autre, que la prière mentale était préférable à la prière vocale. N. S. les a consacrées toutes les deux et nous a appris à soutenir l'une par l'autre. Seul devant son Père au jardin des Olives il répète les mêmes paroles. Ainsi donc dans les difficultés de l'oraison, retournez à la prière vocale, ne craignez pas qu'en l'employant vous diminuerez la force de votre oraison.

Dans la prière au jardin N. S. nous apprend encore à prier avec *familiarité*. Voyez avec quel abandon, quelle simplicité il s'adresse à son Père. *Pater*, mon Père. Cette familiarité, toute filiale est en même temps très respectueuse, car rien n'est plus respectueux que la familiarité qu'un fils à l'égard de son père.

En troisième lieu remarquez la *persévérance*. Il prolonge sa prière il y revient trois fois pour nous apprendre à rester à l'oraison avec une fermeté inviolable, sans jamais l'abandonner pour chercher dans les créatures quelques consolations passagères. N. S. est allé auprès de ses apôtres pour trouver en eux des consolations et il les trouve endormis.

Et ce qu'il demande il le subordonne à la volonté de son Père. S'il se peut que ce calice s'éloigne de moi. Cependant non ma volonté mais la vôtre. Quand nous demandons des consolations dans la prière subordonnons toujours nos désirs à la volonté de Dieu.

Dieu nous en accorde toujours, surtout au commencement. Il est bien rare que des convertis, que des âmes nouvellement entrées en religion n'éprouvent pas de fortes consolations sensibles, il est bien rare qu'un prêtre n'ait pas de joie à sa première messe. Mais il n'en est pas toujours ainsi. Dieu nous laisse dans la sécheresse ; comme il lui plaît ; il sait mieux que nous ce qui nous est nécessaire, ne cherchons pas de consolations mais cherchons son bon plaisir, sa sainte volonté.

Voilà comment N. S. nous apprend à prier. Recueillons avec soin ses enseignements et voyons si notre prière à toutes ces qualités.

Est-ce que nous ne nous laissons-pas décourager quelquefois par les difficultés de l'oraison ? pour chercher quelques consolations dans les créatures. Restons à notre place comme N. S. au jardin des olives, même quand il semble que Dieu ne nous écoute pas et qu'il nous délaisse, car même en ce moment, il nous entend, il nous écoute et s'il nous

laisse dans cet état d'aridité spirituelle c'est afin de nous faire sentir notre dépendance et notre faiblesse.

Comme il est beau de voir les saints combattants sans jamais se décourager sous un soleil ardent, dévorés par la soif sans pouvoir l'étancher. Soyez surs que St Paul l'ermite dans son désert n'a pas été à l'abri des tentations. Le démon a bien dû lui représenter que s'il retournait dans le monde il ferait beaucoup plus de bien que là où il était, qu'il n'avait plus de raison de rester caché puisque la persécution était finie et que ceux qui le cherchaient étaient morts. Il a dû éprouver tous ces combats et néanmoins il est resté dans sa cellule comme N. S. au jardin des Olives ferme dans sa prière. Ce

sont ces grands hommes ces grands solitaires, ces grands contemplatifs qui ont sauvé le monde et préservé l'Église de la ruine de l'arianisme et des invasions des barbares. Ces deux puissances ont fait alliance puisque la plupart des barbares sont devenus ariens. Ce sont ces hommes-là qui ont sauvé l'Église. Pendant que toute l'Europe était envahie par les barbares, l'Égypte, cet atelier spirituel des grands saints, était en paix et priait, priait. Voilà les hommes qui sauvent le monde. Soyons de leur nombre. Nous ne serons des saints que dans la mesure où nous serons des *hommes de prière*. Aimons l'oraison, ne la fuyons pas, ne la diminuons pas sous prétexte d'œuvres, ou sous tout autre prétexte que la nature prend pour échapper aux choses dures et difficiles de l'oraison. Pour être des hommes d'oraison il faut être des hommes de mortification, ces deux choses sont inséparables. Il est impossible de parvenir à l'oraison sans la mortification. Vous ne trouverez pas un seul contemplatif qui ne soit en même temps toujours un homme mortifié.

4° le baiser de Judas : son infidélité et sa trahison

Fortifié et consolé Notre Seigneur s'est levé pour parcourir la carrière triomphante de sa Passion. Là commence le rôle humiliant de Judas. Notre Seigneur l'avait désigné à ses apôtres comme celui qui devait le trahir lorsqu'il lui avait donné ce morceau de pain, et lorsqu'il lui avait dit : « *quod facis, fac citius*. » Après sa communion sacrilège le démon était entré dans son cœur, il sortit et c'était la nuit. Qu'elles ténèbres affreuses dans l'âme de Judas, au moment où il va trahir son maître dans cette nuit pascale qui est la délivrance des enfants de Dieu.

La lune apparaissait déjà derrière la montagne des Oliviers. Après avoir reçu son escorte des princes des prêtres, Judas se rend au jardin où son Maître était en prière : il savait ce lieu. J'ai lu aussi dans quelque endroit, je pense bien que cette pensée est assez conforme à la tradition, que Judas (voyez les illusions que le démon met dans l'âme de ceux qu'il veut perdre) pensait que Notre Seigneur échapperait par sa toute-puissance aux mains de ses ennemis. C'est ainsi que le démon trompe les âmes. Il leur fait croire qu'elles n'iront pas jusqu'au bout, qu'elles se convertiront au dernier moment. Ce n'est que lorsqu'il vit Jésus condamné à mort que poussé par le remords « *pœnitentia motus* », Judas reporta le salaire de son crime et alla se perdre.

Il avait donné un signe à ses gens : celui que je baiserais c'est lui, prenez-le. Il s'approche de Notre Seigneur pour le baiser. Notre-Seigneur lui dit « *amice* ». Il l'appelle encore son ami. Ah! si à ce moment-là Judas fut tombé à ses genoux et lui ait dit : j'ai commis cette faute,

-229-

je l'avoue, je-me jette à vos pieds: comme Jésus lui aurait pardonné. Il ne le fait pas mais il le baise. « *Ave Rabbi* », voilà l'hypocrisie. Le baiser de Judas est le type des sacrilèges futurs. Quand quelqu'un s'approche de la Sainte Table avec des mauvaises dispositions, il salue, baise Notre Seigneur et le livre au démon.

Quand N. S. se vit entouré de par cette troupe de brigands il leur dit : « *Que cherchez-vous ?* » - « *Jésus de Nazareth* » ... « *Je le suis* ». A ces mots tous tombèrent à la renverse. N. S. déclarait par cet acte de sa toute-puissance que s'il était arrêté, c'est parce qu'il le voulait bien « *Tradidit semetipsum pro nobis* ». Son Père dans le ciel le livre aussi pour nous « *et pro nobis tradidit illum*. » Si un seul mot proféré dans sa faiblesse suffit pour terrasser cette multitude, que sera-ce quand il viendra dans sa majesté ? Il leur demanda une deuxième fois, « *que cherchez-vous ?* » Ils répondirent : « *Jésus de Nazareth - c'est moi. J'étais tous les jours dans le temple enseignant la doctrine de Dieu et vous ne m'avez pas pris, mais c'est maintenant l'heure de la puissance des ténèbres*. ». Ils se jetèrent sur lui et l'emmenèrent.

C'est là que commence l'histoire de St Pierre. On l'a vu plein d'ardeur jurant qu'il n'abandonnerait jamais son maître. Il est bon de dire cela à condition que l'on ne s'appuie pas sur sa faiblesse, qu'on ne compte pas sur ses propres forces, ni sur ses résolutions, mais uniquement sur la grâce de Dieu. Dès que l'on vient pour saisir Jésus, St Pierre tire son glaive et se montre en effet tel qu'il avait promis, mais voyez sa présomption et son indiscrétion.

Avant que N. S. eut parlé, il a déjà frappé au hasard et tranché l'oreille du serviteur du grand prêtre.

Le religieux présomptueux et indiscret n'attend pas les mesures et les directions de ses supérieurs, il se lance en avant. Notre Seigneur lui dit : « *arrête-toi* » ; si je le demandais, est-ce que mon Père ne m'enverrait pas plus de douze légions d'anges pour me défendre, mais il faut que les Ecritures s'accomplissent. Il faut que je me livre. En même temps il touche la blessure de cet homme et la guérit. Voyez sa miséricorde sur ceux qui viennent le prendre. L'oreille droite tranchée de St-Pierre et guérie par N. S. est un symbole. Le côté de droite est le côté de Dieu.

L'oreille droite c'est l'oreille de la foi, l'oreille qui entend les choses de Dieu et de la vie future. Cette oreille a été coupée en nous par le péché. On ne peut plus entendre si Dieu ne nous guérit.

Oh, mon Dieu, touchez l'oreille de mon âme et alors je pourrai vous entendre.

Pendant que St-Pierre frappe du glaive tous les autres disciples se dispersent alors s'accomplit cette prédiction ... « *percutiam pastorem et dispergentur oves* ».

De ces douze apôtres qui ont été élevés à la dignité de colonnes de l'Église par l'épiscopat nouvellement institué et qui ont reçu l'auguste pouvoir de perpétuer le sacrifice Eucharistique, l'un le premier de tous, va renier Jésus, un autre, Judas, le trahit et les dix autres s'enfuient à la première approche de ses ennemis.

Voilà la faiblesse humaine. On le constate ici. Tous cependant avaient juré de mourir plutôt que de l'abandonner et au moment de l'épreuve, ils oublient leur résolution.

Pendant ce temps Jésus est emmené, ah ! si nous pouvions pénétrer dans le sanctuaire de son cœur, nous verrions quels sont les sentiments de soumission qu'il a, à l'égard de son Père.

Son Père le livre et il se soumet humblement, il se livre lui-même par amour pour nous.

(D. GRÉA, 14 Mars St Antoine)

-230-

5° fidélité de Marie au pied de la croix

Contemplons la B. V. Marie au pied de la Croix, Jésus lui dit : « *Voilà votre fils* » et lui donne St Jean et en sa personne tous les hommes. Il dit ensuite à St Jean : « *Voilà, votre mère* » et il lui donne Marie. La parole de Jésus est efficace. Quand il dit à Pierre : « *Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Église*, ». Il lui donne la solidité qui convient à l'Église. Quand il nomme, il opère, sa parole est efficace, « *dixit et facta sunt* », si bien que lorsqu'il dit à Marie en lui montrant St Jean ; « *voilà votre fils* », il lui donne un cœur de mère pour nous et en disant à St Jean « *voilà votre mère* », il lui donne un cœur de fils pour Marie. Nous pouvons résister à cette opération divine en nous.

Elle est efficace mais elle respecte la volonté : nous pouvons y mettre obstacle, comme aussi nous pouvons lui laisser toute liberté d'agir dans notre cœur.

Oh ! Marie je veux laisser agir la parole de Jésus librement en mon cœur et y produire les sentiments d'un vrai fils envers sa mère. Quels sont ces sentiments ? c'est l'amour, la confiance et la reconnaissance. L'amour, comme je le dois à ma mère qui m'a nourri et qui a veillé sur ton berceau. La confiance, parce que vous êtes bonne et toute puissante. La reconnaissance, parce que je vous dois tout, Dieu a tant aimé les hommes qu'il leur a donné, une mère, la mère de son Fils de sorte que nous vous devons Jésus.

Voilà comment je serai votre fils. Vous serez ma mère. Une mère forme l'éducation de son fils, elle le reprend, le dirige, le préserve par sa sagesse. Oh ! Marie je suis un tout petit enfant qui ne sait rien prévoir, gardez-moi, reprenez-moi corrigez-moi, formez-moi. Et quand formez-vous en moi l'image de votre Fils Jésus ? Oui ce Jésus que vous portez dans vos bras, que vous pressez sur votre cœur veut me donner une place sur vos genoux à côté de lui. Il veut que je sois son frère et vous voulez bien me recevoir moi pauvre pécheur à côté du Fils de Dieu. St Bernard disait dans l'homélie de cette nuit : Quoi Oh Marie à la place du Fils de Dieu on vous donne un pauvre homme ? Hélas oui je suis cela, la nature humaine à elle-même n'a que des faiblesses. Voilà celui que Jésus veut que vous preniez et que vous serriez sur votre cœur. Voilà le grand mystère que nous célébrons aujourd'hui, la maternité de Marie par rapport à tous les hommes à tous les élus.

A quel prix devient-elle notre mère ! au prix des souffrances de Jésus et de sa propre immolation. C'est aux pieds de la croix que Jésus nous confie à elle. En même temps que la lance transperce le cœur de Jésus, elle traverse le cœur de Marie si bien qu'elle est immolée du même coup que Jésus contrairement à ce qui était prescrit par l'ancienne loi qu'on ne devait pas porter à l'autel le même jour l'agneau et sa mère. Le sacrifice est achevé Jésus a rendu le dernier soupir, son âme est séparée de son corps mais la divinité n'en est point séparée de sorte que c'est encore le corps du Fils de Dieu.

Alors St Joseph d'Amathie et Nicodème s'approchent. Voilà avec quel respect et quelle dévotion ils montent à la croix détachent les clous, soutiennent le poids de ce corps, le descendent et le déposent entre les bras de Marie. C'est le même Jésus qu'elle a présenté aux adorations des bergers et des Mages. C'est ce même Jésus qu'elle pressait sur son cœur lorsqu'elle l'emportait en Egypte et qu'elle reçoit dans ses bras à l'état de victime. C'est là que nous l'adorons en ces jours. Oh qui pourra dire l'océan de douleurs où elle a été plongée. La piété de peuples chrétiens a consacré une grande et universelle dévotion à Marie portant dans ses bras le corps de Jésus immolé. C'est bien maintenant qu'elle est le trône de la sagesse le trône nouveau que l'amour s'est choisis.

(D. GRÉA 15 Avril 1896).

-231-

6° l'amour de Jésus dans sa passion, fidélité jusqu'au bout

Cum dilexit suos, in finem ditexit eos. Ayant aimé les siens, il les aima jusqu'à la fin. Ayant aimé les siens. Il les a aimés de toute éternité, *caritate perpetua*. Il les a aimés de toute éternité mais dans sa miséricorde, *miserans*, parce que nous sommes pécheurs, *omnes peccaverunt et egent gloriam Dei*. Il a prévu notre péché et au lieu de nous condamner il a eu pitié de nous dans son amour. Ce mystère d'amour nous allons le voir s'accomplir pendant cette semaine.

In finem, Non seulement jusqu'à la dernière heure de sa vie, non seulement jusqu'à la dernière goutte de son sang, mais encore jusqu'au dernier excès de l'amour ; et au dernier jugement il pourra dire aux réprouvés ; qu'ai-je pu faire pour ma vigne que je ne l'ai fait ? *Suos*. Qu'est-cela veut dire ? Quels sont ceux qui appartiennent à Jésus ? Tous les hommes lui appartiennent par la création et par le désir qu'il a de les sauver tous et de les rassembler tous dans son amour. Mais malheureusement un grand nombre sont rebelles à son amour et il n'y a que les élus qui soient proprement les siens ; ceux dont il dira : ceux que vous m'avez donnés je les ai gardés ; ils étaient à vous et vous me les avez donnés, afin que j'en fasse les tendres objets de ma sollicitude et de ma miséricorde. Soyons de ceux-là. Soyons des élus. Nous le pouvons si nous le voulons c'est à nous de rendre certaine notre vocation. Il a fait tout ce qui était de son côté, il nous a séparés du monde afin qu'il n'y ait plus de partage entre le monde et lui. Nous avons répondu à son appel, nous avons renoncé à tout par notre profession, nous lui avons promis de n'avoir que lui seul et nous ferons ainsi, je l'espère par le secours de sa sagesse, de sa grâce et sa miséricorde, car c'est un grand malheur de faire des vœux et de ne pas les tenir ; il vaudrait mieux ne pas en faire. Nous lui appartenons puisque nous avons tout quitté. Ils étaient dans le monde et vous me les avez donnés. *Ecce nos reliquimus omnia*.

Les apôtres avaient tout quitté. Les uns leurs vieux parents, comme saint Jacques et saint Jean; d'autres leurs biens comme St Mathieu qui était à son bureau de finances lorsque Jésus l'appela. Ils ont tout quitté et ils appartiennent à Jésus. Nous aussi nous lui appartenons. Notre esprit lui appartient et il ne doit plus être occupé que de Lui, notre cœur lui appartient et ne doit plus avoir d'autre objet de son amour que lui ; notre temps lui appartient. Notre enfance est à lui. Par un choix de bonté il a bien voulu nous préserver (vous-mêmes chers enfants qui êtes venus ici dès vos plus tendres années) de ces écoles où l'innocence n'habite pas ; mais qui sont le repaire de la légèreté, de l'indifférence, du vice et des mauvaises compagnies, pour vous abriter dans ce cloître où votre vie toute entière se passe entre l'encens de l'autel, la prière et les soins maternels que la communauté prend pour votre éducation, et votre formation. Notre vie vous appartient, notre vieillesse si vous nous la donnez sera à vous.

Dès à présent donnez-nous cette vieillesse de l'ainé que Saint Benoît avait déjà dans son adolescence comme le rapporte S. Grégoire. *Cor gerens senile.*

Sachant que son heure est venue. Il la prévoyait ; il savait tout ce *qui lui* allait arriver, tout ce qui allait tomber sur lui ; le poids de la justice de son Père, le poids des iniquités, des ingratitude, et des infidélités des hommes ; il est venu pour cette heure. Quoiqu'il est sorti du sein de son Père pour souffrir la croix, oui c'est le chemin

-232-

par lequel il est venu à nous et par lequel il retourne à son Père, le chemin de l'amour. Il emmène avec lui tous les élus, aucun n'a péri si ce n'est le fils de perdition.

Il y a des grâces que Dieu ne donne qu'une fois dans la vie, comme le noviciat, la profession, la bonne mort. Il y en a d'autres qu'il accorde chaque année comme la semaine sainte, les fêtes de Paques. Chaque année N. S. renouvelle dans son Église l'application profonde du mystère de la Rédemption. Dans les enfants que l'on baptise et les pénitents que l'on réconcilie. Demandons que ces grâces tombent avec abondance sur nous et sur la Sainte Église. Demandons-lui la grâce de connaître ces grands mystères l'incarnation, la Rédemption, la Trinité. Tous les Saints, même ceux qui ont été tirés de l'ignorance et de la simplicité, comme de bons frères convers, avaient de grandes lumières sur ces mystères. Si nous ne sommes pas touchés c'est que nous ne sommes pas assez avancés dans la vie spirituelle, dans le chemin de l'amour, qui est le chemin du sacrifice et de l'humilité. Les études sont bonnes, mais ce n'est que par l'amour qu'on pénétrera dans ces grandes choses.

..... 20 Mars.

Chronique

Le 12 mars s'embarquera à Cherbourg sur le vapeur « America » le Révérendissime Père Général qui va faire la visite de notre maison de N.-D. de Lourdes. Nous réciterons avant son départ à la salle du chapitre les prières de l'« Itinerarium » et nous continuerons ensuite à prier pour lui. Les frimas de l'hiver canadien ne sont rien en comparaison de décisions dont la seule pensée glace d'effroi un esprit aimant sa communauté. Ce fut en 1891, c'est-à-dire il y a 57 ans, le 3 avril, que D. Paul Benoît reçut l'obédience de fonder une collégiale au Canada dans l'esprit du Fondateur : M. le Chanoine Raux qui fut longtemps professeur au Grand Séminaire d'Arras, puis Curé d'Amettes, trouva moyen d'aller faire son noviciat et sa profession de Chan. Rég. près de D. Benoît pour porter ailleurs sa méthode. Il m'avoua que c'était la meilleure méthode pour le recrutement sur place, le ministère pastoral et la surveillance des prieurés groupés autour d'un centre de vie religieuse. Pourquoi faut-il que les défauts individuels et les passions humaines fassent échouer les meilleures conceptions ? Prions pour que du grain de sénévé fécondé par ces épreuves, sorte une belle plante.

N° 30

22 Février 1948

La VOIX du P ÈRE Bulletin des C. R. I. C.

LA PASSION

1° l'immolation de l'agneau et la notre

Il est temps de nous occuper du grand mystère de la Passion, car le Carême est le temps où l'Église contemple avec plus de tendresse et s'unit plus étroitement aux douleurs de son divin Époux.

Comment la Passion nous est-elle annoncée ? L'agneau a été immolé dès le commencement. En entrant dans ce monde, Jésus vient pour être victime. Ce petit enfant que nous avons adoré à la crèche de Bethléem, c'est un agneau destiné à être immolé sur le Calvaire. Et lorsqu'il aura été immolé, sa chair nous sera donnée en nourriture dans la Sainte Eucharistie. C'est ce que chante l'Église

: « *In ara crucis torridum.* » Il a été passé au feu comme l'ancien agneau qui n'était que la figure de l'agneau divin. A quel feu a-t-il été passé ? C'est au feu de l'amour. En entrant dans ce monde, il se dévoue à cela ; il dira à son Père : *les sacrifices que l'on vous offrait n'étaient que des figures impuissantes. On avait beau les multiplier dans leur nombre et les déverser dans leur forme, dans leur multiplicité et leur diversité, ils étaient impuissants à satisfaire votre justice, mais vous m'avez donné un corps et je suis entré dans le temps. Je suis descendu du ciel, c'est-à-dire, de votre sein, pour venir habiter l'ouvrage de vos mains. Me voici pour faire votre volonté.* » Nous allons voir comment cette volonté divine va immoler la volonté humaine de Jésus sous le couteau divin. La nature y répugne, mais je suis venu pour cette heure, dit-il, j'ai à recevoir un baptême de sang : « *et quomodo coarcto donec usque dum perficiatur* », etc ...

Nous voilà donc arrivés à la grande semaine de la Passion, dont nous vénérons le mystère, le dimanche des Rameaux au jour de son entrée triomphante dans la ville de Jérusalem. Le mystère de la Croix est un mystère de triomphe, car Jésus règne par le bois. N.-S. a comme trois royautés.

La première, c'est celle qui lui appartient, comme au *souverain Créateur* de toutes choses. Tout dépend de lui, non point seulement à l'origine, mais dans toute la durée du temps. A l'heure où je vous parle, il règne sur moi, il pourrait m'anéantir s'il le voulait. Notre esprit, nos pensées, nos sens, tout notre être, dépendent de lui.

La deuxième royauté, c'est celle qu'il a sur nous *pour nous avoir rachetés*. A cette royauté, il veut unir comme une réponse de notre cœur, celle que nous lui avons donnée sur nous par notre amour.

Lorsque Josué, figure du Messie, ent fait la conquête de la terre promise, il rassembla les anciens d'Israël et leur dit : « *Voulez-vous servir le Dieu de vos pères ou voulez-vous adorer les fausses divinités du peuple que vous avez vaincu ? Et tous s'écrièrent : « nous voulons servir le Dieu de nos pères.* » Josué leur répondit : « *faites attention,*

-234-

c'est un Dieu jaloux, un Dieu exigeant, vous ne pourrez jamais pratiquer tous les renoncements que sa loi ordonne et que nos passions réclament. » C'est vrai, répondit le peuple, mais nous voulons le servir. Alors Josué prit la parole et dit : « *vous êtes témoins que vous choisissez vous-mêmes le service de Dieu, et que Jehova devient votre Dieu par votre choix.* » Jésus, qui est le véritable Josué, qui nous a tiré de la terre d'Égypte pour nous amener dans la terre promise, veut aussi régner sur nous, par notre choix. C'est du haut de la Croix qu'il nous a attirés, approchons-nous donc de cette Croix et contemplons.

Le voilà donc à la veille de sa Passion dans cette soirée bénie à jamais, où le mystère de la Sainte Eucharistie a été donné au monde.

St Jean commence ainsi son récit : Jésus sachant que son heure était venue de passer de ce monde à son Père, il savait, car rien ne lui est caché, il voyait tout à la lumière divine qui était en lui. Il dirigeait lui-même les événements de sa Passion, en vertu de la puissance divine.

De passer de ce monde. Lui qui demeura éternellement et qui nous a préféré des demeures au ciel il a voulu passer. Il est l'agneau de passage, figuré par l'agneau que les Hébreux immolèrent au passage de l'Égypte.

« *Je monte à mon Père et à votre Père* », dira-t-il aux apôtres. Ah, quelle consolation pour nous. Si nous quittions seulement ce monde sensible, nous pourrions avoir quelque regret, mais nous allons à la Maison de notre Père, où il nous attend avec la tendresse de son cœur.

Détache-toi de cette terre, ô mon âme, oublie tout ici-bas, songe que tu dois passer. Toutes les fois que nous faisons la Sainte Communion, faisons-la *en esprit de passage*, en esprit de mort. Tous les jours nous passons et nous nous acheminons vers le ciel. Ah, comme la pensée de notre Père qui nous attend là-haut, nous console dans nos peines, nous soutient dans nos combats et en même temps, qu'elle nous empêche d'être trompés par les vains désirs et les illusions. Un jour cette victime dont nous nous nourrissons en esprit de passage, en qui nous sommes morts et avons été ensevelis, un jour, une dernière fois. (J'espère que Dieu vous fera cette grâce), un jour *Jésus* viendra, une dernière fois,

nous apporter un baiser sur notre couche de mort, au milieu de nos frères. Il accomplira ce qu'il dit à ses apôtres « *je ne vous laisserai pas orphelins. Je viendrai à vous, afin que là où je suis, vous soyez aussi.* » Alors, la divine hostie viendra une dernière fois sur nos lèvres, elle traversera encore une fois notre corps, d'où notre âme est prête à s'échapper et y déposera une étincelle de vie, qui jaillira au jour de la Résurrection. Sans doute l'agonie est quelque chose de redoutable, mais la visite de *Jésus* en calmera toutes les appréhensions. Oh, que la mort du religieux est belle. Vous souvenez-vous de celle de notre bon frère Claude Antoine. Il venait de faire sa profession et récite complies. Je lui demandais s'il avait quelque inquiétude. « *Aucune* », me répondit-il. « *Ah, quand je serais au ciel, je n'oublierai personne.* » Peut-on acheter trop cher une mort pareille ? Comme nous devons supporter pour cette heure, quelques langueurs, quelques ennuis, le poids du prochain et le poids de nous-mêmes, qui est souvent le plus lourd.

Cette heure viendra, car nous passerons. Que toutes les heures de notre vie soient ordonnées à celle-là. Faisons tout en vue de notre mort, afin que lorsque cette heure sera venue pour nous, les heures de notre vie se présenteront à nos regards, ne soient pas un sujet d'alarme, mais au contraire, la cause de notre joie et de notre félicité éternelle.

Demandons cela à Marie.

D. GRÉA, 12 Mars, St-Antoine.

-235-

2° la passion, objet de l'admiration, de la compassion et de l'imitation des hommes

Voici que nous approchons des grands jours de la Semaine Sainte. De toute antiquité, l'Église a toujours regardé comme un progrès dans la pénitence du Carême. Pendant tout le temps de cette Sainte quarantaine, elle s'occupe des douleurs de son Epoux, mais dans les derniers jours, elle s'y unit, d'une manière plus pressante. Eh bien, mes chers fils, la Passion de N.-S. nous est donnée pour être l'objet de notre vie, sous divers rapports.

Premièrement, elle nous est donnée pour être l'objet de notre *admiration*. Quels desseins admirables de Dieu dans le mystère de la Passion. Voyez ce qu'il fait. Ce Dieu tout puissant dans sa magnificence et sa majesté, tire toute la création du néant pour être aimé. Et pourquoi ? Parce qu'il aime. Comment ? Il aime jusqu'à unir sa divinité à l'humanité. Son amour l'entraîne dans ce monde. « *Exivi a Patre et veni in mundum.* » C'est le Père qui nous l'envoie. « *Adeo sic dilexit mundum ut Filium suum unigenitum daret, pro nobis ... tradidit illum.* » Voilà l'amour.

Cet amour le pousse à mourir pour nous : Il ne pouvait pas mourir dans sa divinité ; il prend la nature humaine en qui il a résumé toute la création, qui est comme le nœud, le centre de tous les êtres de l'univers. Des êtres spirituels par son âme qui est spirituelle, des êtres matériels par son corps qui est matériel.

Il la prend pour pouvoir mourir. Quel objet d'admiration ! Dans faisant sortir du néant tant d'êtres si divers ; sa sagesse en ordonnant les hiérarchies angéliques et en donnant à la nature une si magnifique harmonie ; sa bonté en donnant l'être aux créatures. Mais, dans la Passion apparaît la miséricorde de Dieu, voilà le fond de son cœur. Il trouve le pécheur ; il voit cette âme si belle qu'il avait créée, il la voit souillée par le péché. Que fait-il alors ? Il fait déborder sur elle tout son amour, et c'est le mystère de la Passion. Qu'il ait aimé les êtres jusqu'à les faire sortir du néant, c'est admirable, mais maintenant il aime l'homme jusqu'à le faire sortir du péché. Et quand fait-il cela ? Un seul soupir de Jésus enfant, dans la crèche, aurait suffi et au-delà, pour satisfaire la justice de Dieu ; mais ce n'est pas assez pour son amour. Il verse pour nous jusqu'à la dernière goutte de son sang, et quand il eut rendu le dernier soupir sur la Croix, il permit encore qu'on ouvrit son cœur pour en faire sortir tout le sang qui y restait. Admirons cela.

C'est aussi dans la Passion que la sagesse de Dieu triomphe de la ruse et de l'habileté du démon. Voilà la nature humaine toute réunie en Adam s'était dit le démon, je vais infecter le fleuve dans sa source, atteindre l'arbre dans sa racine en faisant pécher Adam. Dieu est vaincu. Que va-t-il faire de cet homme ? Il voulait être placé au-dessus de moi et voilà que je l'ai renversé dans le péché et entraîné

avec moi au fond de l'enfer. S'il le brise pour reconstruire un nouvel Adam, je lui dirai qu'il est un ouvrier maladroit qui s'y prend à deux fois pour faire quelque chose de parfait. S'il lui pardonne, je lui dirai que c'est contraire à la justice et que ce n'était pas la peine de lui proposer une épreuve puisque qu'il fit du bien ou du mal, le résultat devait être le même. Il se rierait aussi de Dieu, se félicitant de la malice de ses artifices, par un dessein plus grand. Accomplissant, comme dit le Pape St Léon, le premier plan de sa bonté par un mystère

-236-

plus profond, le mystère de la Croix ? Il vient le combattre, non pas dans la majesté, mais dans l'humilité et la faiblesse.

Le mystère de la Passion nous est donné ensuite pour être pour nous un objet de *compassion*. Comment n'aurions-nous pas compassion du Fils de Dieu.

C'est par amour pour nous, qu'il souffre. Voyez comme il souffre, sa chair innocente est déchirée par les fouets, son front est ensanglanté par la couronne d'épines, son visage souillé par les crachats, est meurtri de soufflets, ses mains et ses pieds percés de clous. Et dans son cœur, voyez ce qu'il endure, toutes les ingratitude, les infidélités, les lâchetés, les trahisons de ses amis. Voilà du côté des hommes. Et du côté de son Père, c'est l'abandon : « *Deus, Deus meus quare me dereliquisti ?* » Dieu le livre à toutes les tristesses et toutes ses souffrances de la Passion. Marie, sa Mère, augmente encore par sa présence, les douleurs de son cœur. N'aurons-nous pas compassion de lui ? C'est nous qui l'avons crucifié. Toutes les fois que nous commettons un péché, nous le crucifions. Mais comment ? Il est au ciel - c'est vrai - mais sachez que dans les œuvres de Dieu, les effets précèdent quelquefois les causes. Les péchés que nous commettons maintenant, ont été la cause de la Passion du Fils de Dieu. Quand un chrétien pêche maintenant, son péché remonte le cours des âges, pour verser dans le calice de N.-S. son contingent d'ignominies, de hontes et de douleurs. « *Rursum crucifigentes Fillium Dei*. N'aurons-nous pas compassion ?

Enfin la *Passion* nous est donnée pour être l'objet de notre *imitation*. Nous devons imiter Jésus dans sa Passion. Il nous faut pratiquer ce qu'il dit lui-même ; si quelqu'un veut venir après moi, qu'il prenne sa Croix tous les jours et me suive. Je veux que mon serviteur soit là où je suis moi-même, à la Croix et au Ciel. « *Hoc sentite in vobis quod in Christo Jesu.* » Sentez, éprouvez-en vous-même, ce qu'a éprouvé le Seigneur Jésus dans sa Passion. *Qui cum in forma Dei esset semetipsum exinanivit formam servi accipiens, factus obediens, usque ad mortem, mortem autem crucis.* »

Voilà ce que vous devez éprouver, vous chrétiens, vous religieux. Vous devez imprimer dans vos cœurs et en vous-mêmes, l'image de Jésus crucifié. Est-ce porter l'image de Jésus crucifié, que de se plaindre de la Croix ? de trouver que telle ou telle chose est trop dure pour nous ? Est-ce porter l'empreinte de Jésus crucifié, que de murmurer, lorsqu'on rencontre des humiliations, lorsqu'on nous fait des observations ?

Il faut absolument que nous lui devenions conformes dans son être, dans son esprit, estimant ce qu'il a estimé méprisant ce qu'il a méprisé, aimant ce qu'il a aimé. Voilà comment nous aurons en nous, l'image de Jésus crucifié. St Paul nous disait : « *stigmata Jesu Christi in corpore porto.* » Il ne veut pas dire par là qu'il ait porté miraculeusement dans sa chair, les plaies de N.-S. comme St François d'Assise, non, mais il avait ce que ce miracle signifiait, c'est-à-dire, une parfaite imitation de Jésus crucifié.

Demandons à Marie de nous aider dans cette œuvre difficile. Disons-lui avec sincérité : « *Sancte Mater istud agas, crucifixi fige plagas, cordi meo valide.* »

O, Sainte Mère, faites cela, imprimez dans mon cœur, les plaies de Jésus, votre Fils.

D. GRÉA, 30 Mars, St Ant.

-237-

3° le silence de Jésus dans sa passion

Donc, après son arrestation au jardin des Olives, N.-S. fut conduit chez Anne et chez Caïphe, traduit ensuite devant Pilate et enfin, condamné, ou plutôt livré par la lâcheté de Pilate, il marche au Calvaire.

Pendant tout ce temps, il parla peu, mais garda le silence. Il répondit sans doute quand il fallait, aux interpellations de ses ennemis, pour rendre témoignage de sa mission. C'est ainsi que lorsque le grand-prêtre lui commande, au nom de l'autorité de Moïse et d'Aaron qui reposait en lui, de lui déclarer s'il était le Fils de Dieu, il répondit : je le suis. Alors le grand-prêtre déchira ses vêtements en disant : il a blasphémé, etc. Or, il était prescrit par la loi de Moïse que le grand-prêtre ne déchire pas ses vêtements.

Cette prescription prophétique le regardait et de même que quelques heures plus tard, le voile du temple devait se déchirer pour signifier que les figures, les victimes figuratives étaient abolies pour faire place à la réalité, de même le grand-prêtre déchire ses vêtements par une permission spéciale de Dieu, comme pour annoncer que le sacerdoce d'Aaron venait de finir. Hors ces circonstances solennelles, N.-S. ne dit rien. Il parle encore un peu devant Pilate par charité. Il se tait devant Hérode et quand Pilate n'attendit point la réponse, Il se tut. Pilate s'en étonna, *et, quoi lui dit-il, vous ne répondez pas, ne savez-vous pas que j'ai le pouvoir de vous faire mourir ?*

On peut voir trois causes de ce silence de Jésus.

Son silence est d'abord silence *de religion*. Il se tait parce qu'il parle à son Père dans le secret de son cœur. La religion demande le silence. Pourquoi la règle prescrit-elle tant le silence ? pourquoi nous recommande-t-elle tant le silence ? « *Omni tempore studere silentio ?* » C'est afin que nous soyons unis à Dieu. Ce silence forme notre parole quand nous le rompons.

A propos, je vous recommande que votre parole soit toujours digne de religieux. Je n'entends pas qu'il faille, lorsque vos lèvres s'ouvrent dans les récréations, éviter de modestes plaisanteries, mais que, en dehors de ces plaisanteries dignes et modérées, nous ne nous permettions jamais des choses indignes de religieux.

Vous figurez-vous, le Curé d'Ars, le Père Lacordaire, le Père de Ravignan, employer des expressions comme celles-là : Vous m'ennuyez ou de semblables, à plus forte raison, d'autres que je n'ose pas répéter ici au chapitre et qui sont indignes de lèvres religieuses. Les conversations ne doivent pas nous séparer de Dieu. Que notre silence ait le même caractère que celui de Jésus, c'est-à-dire, qu'il soit un silence de religion. Qui est-ce qui donne aux maisons religieuses cet aspect de religion, sinon parce qu'on y garde le silence et que, pendant ce silence, on y parle de Dieu. Si le silence était purement disciplinaire, comme celui qu'on garde dans les collèges, il n'aurait plus grande utilité, mais c'est un silence de religion en même temps que de mortification. Après complies, il nous est prescrit d'une manière plus stricte, mais en tout temps le silence est sacré et doit toujours avoir le caractère de religion. N'oubliez pas cela. St Vincent de Paul disait : Une communauté où on garde le silence, est une communauté qui va bien, mais une communauté où on ne le garde pas, c'est une communauté qui n'a plus l'esprit de Dieu.

C'est dans le silence que les fontaines de Dieu s'ouvrent sur les âmes et c'est dans la dissipation que les eaux de ces fontaines se perdent. Savez-vous à quoi le prophète compare les âmes dissipées ? A des citernes qui ne peuvent contenir d'eau, parce qu'elles ont des

-238-

fentes. Les âmes dissipées sont comme des citernes qui ont des fentes, par où s'échappe la vie divine. Le siècle envahit vite une communauté où on ne garde plus le silence. Après la cessation du silence, arrive la critique des supérieurs. On n'a plus envers eux, cette obéissance filiale qui nous fait voir Dieu en eux, on ne reçoit plus leur conduite comme celle de Dieu. La charité fraternelle s'en va. L'esprit religieux disparaît avec le silence. Ah, quels abus, les manquements au silence ont introduits dans les communautés !

Je vous disais l'autre jour que la Passion de N.-S. était donnée comme un modèle et un type sur lequel nous devons conformer notre vie. Eh bien que le silence de N.-S. soit ce type et la règle du notre. Faites attention à cela, de peur que votre silence ne devienne comme le silence qu'on garde aux écoles et qu'on maintient à force de punitions et d'avertissements, et non pas ce *silence d'amour* dans lequel on parle à Dieu et on l'écoute.

« *Fructus justitiæ pax et cultus eius silentium.* » Le fruit de la justice, c'est la paix. C'est la paix qui donne aux supérieurs ce qu'on leur doit : l'obéissance et la confiance à leurs affections et dévouement. Mais pour cultiver cette paix, il faut le silence.

Ensuite le silence de N.-S. est un silence *d'humilité*. Il le dit lui-même dans le prophète : « *Factus est sicut homo non audiens et non habens in ore suo redargutionis* », je suis devenu comme un homme qui n'entend pas et qui n'a pas sur ses lèvres de réponse aux injures qu'on lui fait.

Voyez comme il se laisse outrager. Pilate lui demande : N'entendez-vous pas tout ce qu'ils disent de vous ? « *Non audiens ...* ». Garde-t-il le silence d'humilité, le religieux qui ne peut souffrir un reproche qui s'emporte aussitôt. Je ne dis pas qu'il ne doive dire modestement ce que la vérité qu'il doit à ses supérieurs, l'oblige à dire, mais quand il se susceptibilise et qu'il devient comme un homme nerveux que l'on vient de blesser, il ne garde pas le silence d'humilité, dont N.-S. lui a donné l'exemple dans sa Passion.

Enfin le silence de Jésus est un silence *de justice*. Hérode l'interroge avec orgueil. Il fait devant lui parade de son éloquence, car c'était un prince cruel et vaniteux, nous dit l'Évangile, cruel par vanité, comme on le voit dans la condamnation de St Jean-Baptiste. N.-S. ne lui répond pas. Il se tait encore devant Pilate, depuis qu'il n'a pas voulu recevoir sa réponse à la question qu'il lui avait faite sur la vérité. C'est encore un acte de miséricorde de sa part, s'il se tait, c'est pour ne pas aggraver le poids de leurs péchés. Lorsque Saul alla trouver la pythonisse, pour évoquer l'ombre de Samuel, Samuel lui apparut et lui déclara que si Dieu ne voulait plus lui répondre, c'est parce qu'il lui avait désobéi.

Prenons garde de ne pas désobéir à Dieu, car nous l'obligerons au silence avec nous. C'est ce qui arrive lorsque nous sommes rebelles à la voix de Dieu qui se manifeste à nous de deux manières : intérieurement, par l'inspiration de la grâce et les remords, extérieurement par la désertion des supérieurs.

« *Marchez pendant que vous avez la lumière* », nous dit N.-S. Écoutez ma parole pendant que je vous l'offre, si vous fermez l'oreille je ne vous la donnerai plus. Voilà les leçons que nous pouvons tirer du silence de Jésus.

Silence *de religion* que nous devons garder dans la communauté, silence *d'humilité* que nous devons garder dans les humiliations, silence *de justice*, que nous devons éviter. Ah, n'allons pas obliger

-239-

Dieu à se taire, à ne plus faire entendre sa voix dans votre cœur. C'est ce qui arrive quand un religieux rebelle à la voix de Dieu et de ses supérieurs, il se met dans une situation telle qu'ils aiment mieux le laisser à lui que de lui parler, parce qu'ils ne trouveraient pas en lui cette docilité et cet esprit de foi que tout religieux doit avoir quand ses supérieurs lui parlent. Silence terrible, dont nous aurons à rendre compte.

Ah, mon Sauveur, faites que jamais je ne m'expose à vous imposer silence quand vous voulez me parler. Qu'à votre exemple, je sache me taire dans les humiliations et m'entretenir avec vous et méditer vos mystères, vous parler et vous écouter dans le silence que la règle me prescrit.

4° les sentiments des hommes a l'égard de Jésus et les sentiments du cœur de Jésus

Voilà N. S. livré aux mains de ses ennemis, on le traîne de tribunaux en tribunaux, chez les Juifs d'abord, puis chez Pilate ensuite.

Dans cette longue et douloureuse nuit il est un but de toutes sortes d'outrages : on le soufflète, on lui crache au visage, on se moque de lui on l'insulte, on le traîne ignominieusement dans les rues de Jérusalem, et d'abord après qu'ils l'eurent chargé de chaînes au jardin des olives. Ils lui firent traverser le torrent de Cédron et la tradition rapporte que N. S. se laissa tomber et goûta de l'eau du torrent afin d'accomplir la prophétie de son ancêtre David « *de torrente in via bibet.* »

Lorsqu'ils l'eurent abreuvé d'outrages, les pharisiens et les prêtres le traduisirent devant Pilate, c'est là qu'il subit les tourments les plus douloureux de sa passion, la flagellation, et le couronnement

d'épines que nous méditerons cette semaine. Ce soir nous considérons deux choses : les sentiments des hommes à l'égard de Jésus et les sentiments du cœur de Jésus.

Et d'abord voyons les sentiments de ses ennemis...

Ils sont acharnés à sa perte et cependant il ne leur a fait que du bien : jusqu'à ce Malchus qu'il a guéri au moment où il jetait les mains sur lui pour le prendre. Le parent de Malchus est là, il venge sur St Pierre l'honneur de son parent. Tu es un de ses disciples ? Et St Pierre n'ose pas se déclarer, et il rougit de son maître et le renie. Ne soyons pas comme cela, faisons-nous honneur d'être les disciples de Jésus, ne rougissons pas de notre vocation et quand le monde se moque de nous parce que nous portons les livrées de la religion, réjouissons-nous comme les apôtres qui étaient si joyeux d'avoir eu à souffrir pour le nom de Jésus. Rien n'est plus fécond que les outrages. St Paul écrit aux Thessaloniens : si j'ai fait quelque bien parmi vous c'est parce-que j'ai été humilié et battu à Philippe.

Après les ennemis il y a les disciples. Quelle faiblesse, quelle lâcheté ! Comme c'est humiliant pour eux, Cependant malgré cette ingratitude de ses disciples, il ne les rejette pas : il ne dit pas à St Pierre : puisque tu m'as renié je te retire les clefs que je t'avais données, non, mais il lui demande : M'aimes-tu ? m'aimes-tu plus que les autres ? ? Si indignes que nous soyons de la miséricorde divine, puisque nous avons abandonné et renié tant de fois Jésus, disons-lui : Mon Sauveur je vous aime plus que les autres je vous aime, moi, pécheur, plus que ceux-là qui ne vous ont point offensé, plus j'ai péché plus je veux vous aimer.

-240-

Voilà les attitudes des hommes à l'égard de Jésus : Voyons maintenant les sentiments *de* Jésus. A l'égard de son Père, c'est la soumission et la religion la plus parfaite : à l'égard des hommes la miséricorde la plus tendre. Il regarde St-Pierre qui l'a renié et le convertit. Il fait des instances auprès de Judas pour l'amener au repentir. Vis-à-vis de ses bourreaux, le silence. Silence de religion d'abord: il adore son Père, il adore sa volonté dans les outrages, les humiliations et les douleurs de sa passion. Ayons ce silence-là. Sachons-nous soumettre à la volonté de Dieu dans les mortifications de la nature, les humiliations et les souffrances à l'imitation de Jésus.

Silence de justice. Il ne dit pas la vérité mais il la tait, parce que l'endurcissement des cœurs les empêche d'entendre sa parole. Il dit lui-même dans l'Evangile « *sermo mens non capit in vobis* ». Ma parole ne prend pas dans vos cœurs, Nous voyons souvent des âmes auxquelles nous portons la vérité de Dieu telle que nous le connaissons par les saintes Ecritures et la doctrine des saints, mais ils ne comprennent pas, notre parole ne prend pas dans leurs cœurs, alors gardons-nous ce silence de Jésus.

Silence d'humilité. Il ne se défend pas, ne fait pas son apologie et cependant il pourrait si facilement confondre ses adversaires ... Pourquoi vous ne répondez pas à ce qu'on dit contre vous ?? Et Jésus se taisait. Et nous ne pouvons souffrir un reproche même mérité que l'on nous fait. Nous faisons notre apologie, nous faisons toutes sortes d'excuses.

Adorons Jésus silencieux qui n'a pas ouvert la bouche pour se plaindre pendant qu'on l'insultait pendant qu'on l'immolait, pendant qu'on l'écorchait, si je puis ainsi parler. Quelle leçon il nous donne. Sachons bien en profiter et gardons le silence de religion, de justice d'humilité, et de patience qu'il nous a si bien enseigné.

Chronique

Nous recevons ces consolantes paroles : « *Savez-vous mon grand bonheur ? C'est d'avoir sur ma table, en un volume élégamment relié, la collection des « Voix du Père » 1ère série. J'espère bien pouvoir faire relier un second volume à la fin de cette année ...* » Et ce n'est pas n'importe qui qui parle ainsi. Les témoignages de personnages sur la piété et la doctrine de ces conférences ne manqueront pas, en leur temps :

Le voyage annoncé du R.me Père Général, est retardé de 15 jours ou trois semaines, à cause du manque de places.

A son retour d'Avignon, le R.me Père Royon a dû faire un détour par Lyon pour visiter le R. P. Ignace Delavenna, qui, à la Croix Rousse, attend paisiblement son départ pour l'autre vie. Par ses travaux : « Initia Patris » « Ultima Patris » et autres témoignages il aida puissamment Mgr Vernet dans la composition de son livre : D. GRÉA. Prions pour lui, pour le grand passage.

Le château de « LA BOHAL » qui devait être dans cette vallée du Cantal où il est fièrement placé une colonie pour, nos enfants a été légué à nos Pères de la paroisse des Carmes qui vont y faire pour leurs petits paroissiens de très judicieux aménagements. Comme ces aménagements seront finis avant que termine cette publication et que nous serons invités à les visiter, on les décrira en leur temps.

N° 31

1er MARS 1948

La VOIX du PÈRE
Bulletin des C. R. I. C.

LA PASSION

**1° la passion, joie des hommes, des anges,
et de Dieu**

Je vous ai dit que la Passion de N.-S. nous était donnée pour être pour nous un objet d'admiration, un objet de notre tendre compassion, elle nous est aussi donnée pour être le sujet de notre joie. Voilà pourquoi dans le Saint Sacrifice de la Messe, quel que soit la liturgie, aussi bien dans les églises orientales, que dans celles d'occident, aussitôt après les paroles de la consécration, nous faisons mémoire de la Passion ... « *tam beatæ passionis.* » Quel contraste entre ces paroles, « votre bienheureuse passion ». C'est que la passion est pour nous un sujet de joie, nous étions perdus et nous sommes sauvés, Dieu se donne une fois dans la Passion de son Fils et cette joie est le salut des hommes et l'édification éternelle de l'Église dans le ciel. Réjouissons-nous donc, de la Passion de N.-S. « *Dicant nunc quia redempti sunt.* » Chantez maintenant le cantique de la délivrance, vous qui avez été rachetés. Rachetés de quoi ?

1° De la mort ... La mort renverse toutes les entreprises humaines. Voilà un conquérant : qui obtient à force de victoires, la domination du monde : la mort la lui arrache des mains et le met au rang de ses sujets. Toutes les constructions de la fortune et des hommes, sont renversées par la mort, mais cependant il en est qu'elle ne peut atteindre.

Ce sont celles que l'on édifie en vue de l'éternité.

. . . Les bonnes œuvres, les œuvres faites pour Dieu. « *Regem cui omnia vivunt.* » Tout ce que nous faisons pour Dieu, vit en Lui et ne meurt point. Et pendant que la mort emporte tout le reste, celles-là sont à l'abri de ses coups.

2° Du péché. C'est la grande délivrance, celle de la mort ne vient qu'après « *stipendium peccati mors.* » Et le péché passé nous est pardonné. Le péché présent qui nous environne de ses embûches, est éloigné par la grâce de Dieu qui a été versée dans nos cœurs, et nous comptons sur cette grâce qui ne nous sera jamais refusée, pour éviter le péché dans l'avenir.

Puisque nous avons été délivrés du péché, n'y retombons pas, ne nous remettons pas dans les liens d'où nous avons été tirés. « *Dicant nunc qui redempti sunt.* » Chantez maintenant le cantique de la délivrance.

3 ° De la vanité du monde. Vous n'avez pas été rachetés au prix de l'argent et de l'or, nous dit St Pierre, mais vous avez été rachetés au prix du sang du Fils de Dieu, de la vanité du monde. Les gens du monde sont les esclaves des choses qui passent. Voyez comme ils

s'asservissent à la recherche des plaisirs, des honneurs et de la fortune. Voyez à quels travaux ils s'astreignent, à quelles humiliations ils descendent pour les obtenir. Leurs humiliations ne leur servent de rien, car ce n'est qu'un orgueil qui ne se courbe que pour se lever ensuite. Nous avons été rachetés

de cette vanité. Tous les chrétiens ont été rachetés et comme la vie religieuse n'est que la perfection de la vie chrétienne, il s'ensuit que les religieux jouissent de la perfection de la Rédemption.

Une autre joie que Dieu ne donne dans la Passion de son Fils, c'est la réparation de l'ordre angélique. Dieu, au commencement, avait créé une belle hiérarchie, les degrés de la nature montaient dans les degrés de la grâce et de la gloire. Cette hiérarchie a été troublée par la défection des mauvais anges. Un grand nombre de trônes sont devenus vacants. La Passion de J.-C. répare tout cela. Comme les anges se réjouissent ! Avec quel empressement ils viendront à la rencontre des élus au dernier jour ! avec quels transports ils embrasseront ces frères acquis par le sang de Jésus, qui viennent réparer les blessures de leur hiérarchie. Nous célébrons ce mystère au jour des Rameaux. Voilà comment la Passion de Jésus est la joie des anges.

Enfin une dernière joie de la Passion de N.-S., la plus sublime, est si l'on peut parler ainsi, la joie de Dieu lui-même, en Dieu. Laquelle ? « *Deus cuius proprium est misereri et parcere.* » Dieu dont la nature est d'avoir pitié et de pardonner. La joie suprême de Dieu, c'est le plaisir qu'il prend à pardonner. Il tire de ses miséricordes une gloire plus grande que celle qu'il tire de l'œuvre de la création. Pour créer, il lui suffit d'une parole, mais pour pardonner, voyez où il va pour contenter ce besoin qu'il a de pardonner et de satisfaire en même temps sa justice. Il va jusqu'au mystère de l'Incarnation et au sacrifice de son Fils.

Voilà comment sa miséricorde éclate. Pendant toute l'éternité, il se demandera : pouvais-je faire mieux que je n'ai fait ? n'ai-je pas achevé de manifester aux hommes, le plus profond de mes attributs : la miséricorde. Ah, il est beau de voir la sagesse, la puissance, la bonté de Dieu, créant et disposant toutes choses : il est beau d'entendre le concert des astres chantant la puissance du Dieu Créateur c'était beau, mais ce n'était pas suffisant pour le cœur de Dieu, parce qu'ils ne cherchaient pas encore sa miséricorde. Maintenant il la chante et nous la chantons avec eux « *dicant nunc qui redempti sunt.* » Au ciel ce ne sera que ce cantique de la miséricorde. :« *misericordias Domini in ...*».

Tous les élus seront un témoignage éternel de cette miséricorde.

Dieu a écrit sur chacun d'eux, son nom de Sauveur, comme un vainqueur y inscrit les noms des trophées de sa victoire au champ même où il les a remportés.

Voilà la joie de Dieu dans la Passion de son Fils, voilà la joie de Jésus lui-même et c'est aussi la nôtre.

Et maintenant, descendrons-nous vers nous-même ici-bas ? Pour nous occuper de nous-même, oubliant la gloire de Dieu pour n'être sensible qu'à nos propres intérêts, incapables de supporter une contradiction ou la blessure d'un coup d'épingle. Ah, n'allons pas déchoir de notre dignité. Nous sommes appelés à être la joie de Dieu, la joie des anges destinés à aller un jour, réparer les hiérarchies célestes et chanter éternellement la bonté de Dieu qui est apparu sur la terre, « *apparuit* ».

D. GRÉA, 2 Avril, St Antoine.

-243-

2° la passion sécurité des hommes

Mes chers enfants, la Passion de N.-S. nous est encore donnée pour être notre repos et la paix de notre cœur. Nous trouvons cette sécurité dans le *témoignage de son amour*, dans ses plaies. Pouvons-nous douter de son amour ? Et comment ne pas être en sécurité, quand nous voyons qu'il nous a aimés jusque-là. Si votre sort était entre mes mains, ne seriez-vous pas bien tranquilles, et si mon sort était entre les mains de mon Père ou de ma mère, entre les mains de ce que j'ai le plus cher au monde, ne serais-je pas bien tranquille ? Or, y a-t-il quelqu'un qui nous a aimés comme N.-S. Comment donc ne pas être en sécurité ?

Cette sécurité nous la trouvons ensuite dans *la rémission de nos péchés*. Jésus a payé pour nous, il a payé surabondamment, de manière à apaiser complètement la justice de Dieu. Il nous a lavés de son sang au Baptême et dans le Sacrement de Pénitence, si bien que nous sommes en sécurité contre la justice de Dieu.

Nous sommes aussi en sécurité contre la mort et contre *la crainte du jugement*. Ce qui rend la mort redoutable, c'est le jugement qui la suit. Or, celui qui nous jugera, ce sera Jésus lui-même qui est mort pour nous. « *Quis accusabit adversus ... Jesus Christus qui pro ... mortuus est.* »

Voilà notre sécurité. Les fontaines de vos plaies sont toujours ouvertes. Nous pouvons y plonger quand nous voulons et elles nous purifieront, si nous y entrons avec la volonté sincère d'une vraie conversion. Nos péchés nous ont été remis, quand N.-S. disait à Madeleine, ceux qui étaient présents étaient étonnés. Elle nous a été dit à nous au Baptême, dans le Sacrement de Pénitence. Qui nous le savons. Nos péchés nous ont été remis, nos âmes ont été lavées dans le sang de N.-S.

Enfin, la Passion est notre sécurité contre les embuches de nos ennemis. Oui, Dieu m'a pardonné, je suis dans sa grâce maintenant, mais les embuches de mes ennemis m'entourent, et je puis y tomber. C'est vrai, mais la passion de N.-S. est notre force, c'est elle qui nous gardera. N.-S. a souffert et nous sommes armés de cette pensée pour résister et triompher dans les tentations. Nous sommes armés par la mortification en la pratiquant sur nous-mêmes, par son humilité en l'exerçant sur nous-mêmes, par la grâce qui coule de ses plaies et qui sanctifie notre intelligence, notre cœur et notre chair.

Les plaies de N.-S. nous sont un refuge assuré où nous pouvons nous abriter pour échapper à la poursuite de nos ennemis.

Quand nous communions le matin, Jésus est sur l'autel. Il semble nous dire comme il disait à St Thomas après sa résurrection, quand il apparut au milieu de ses disciples rassemblés : viens ; mets ton doigt dans la blessure de mes mains et de mes pieds, approche de plus près, viens contempler la plaie de mon cœur. Viens te rassasier au contact de mes blessures. Voilà ce qui nous rend forts et nous arme pour le combat. C'est la Sainte Communion ; c'est la chair immolée de Jésus que nous recevons, qui purifie notre intelligence qui élève notre cœur et sanctifie notre misérable chair, et lui donne la force de supporter les peines et le travail.

Une dernière sécurité que nous trouvons dans la Passion de N.-S. est la sécurité *de la gloire éternelle*. « *Oportuit pati Christum et ita intrare in gloriam suam.* »

-244-

Il a fallu que le Christ souffrit pour entrer dans sa gloire, sans la souffrance, puisque la gloire lui était due, mais il a souffert pour nous y faire entrer avec lui. Le Ciel nous a été acheté au prix de son sang. Quelle sécurité. A l'heure de la mort, ce sang intercèdera pour moi et m'ouvrira le Ciel. Eh bien ! puisque le Ciel nous est ouvert et que le sang de N.-S. nous a donné le droit d'y entrer, méprisons tout ce qui peut nous arrêter sur la terre.

Que toutes les vanités et séductions du monde se réunissent, nous allons au Ciel et nous voulons y aller avec rapidité, sans nous attarder en route.

Reposons-nous dans les plaies de Jésus. Quand le monde nous tente, retirons-nous-y et alors nous ne serons séduits ni par ses joies, ni abattus par ses peines et nous resterons dans la paix et le repos. Les Saints pensaient sans cesse à la Passion de N.-S. et c'est là qu'ils puisaient leur force, c'est là qu'ils trouvaient le repos, et c'est aussi là qu'ils trouvaient les motifs pressants qui les portaient à aimer Dieu davantage et à s'immoler pour lui. Faisons ainsi. Pensons souvent à Jésus crucifié alors, nous augmenterons en amour et en générosité pour lui.

3° la passion royauté de N.-S.

Le Mystère de la Passion, c'est le Mystère de la royauté toute d'amour de N.-S. A ce roi d'amour, il faut une pourpre digne de lui, c'est la pourpre de son sang. Il s'en recouvre dans sa flagellation. Ces jours-ci méditez sur ces événements douloureux de la Passion de N.-S. Contemplez sa flagellation. Voyez sa chair déchirée par les verges et les fouets et son corps tout ruisselant de son sang. Il lui faut aussi une couronne. On lui met sur la tête une couronne d'épines : « *Milites plectentes coronam spineam posuerunt super caput ejus.* »

Les soldats tissèrent une couronne d'épines et la placèrent sur sa tête. Ce ne sont pas seulement ses bourreaux qui lui tissèrent cette couronne, ce sont tous les pécheurs par leurs péchés de pensées.

Quelles souffrances N.-S. a endurées. Il les a acceptées pour expier nos péchés de pensées, pensées contraires à la loi de Dieu, pensées d'orgueil, pensées de jalousie, pensées impures, pensées contre la foi, pensées de blasphème.

Cette couronne est en même temps une couronne d'amour que N.-S. a voulu prendre pour expier nos fautes et régner sur nos cœurs.

Voilà donc la pourpre et la couronne, il faut aussi un sceptre. Le prophète le chantait quand il disait : « *Virga regni tui* ».

« *Principatus ejus in humerum ejus.* » C'est le sceptre de la Croix.

A ce roi il faut aussi « *ascensus purpureus* » une montée toute de pourpre ; c'est le chemin douloureux du Calvaire, où il s'avance comme dit le Pape St Léon, avec une marche triomphale « *pulchra specie triumphæ.* »

Il monte à cette croix et attire à cette Croix, c'est ce que vous avez entendu hier au réfectoire dans la lecture de Bossuet. « Comme c'est de la Croix qu'il tire, c'est à la Croix qu'il a attiré. » Toutes les fois que vous sentez des désirs qui doivent vous éloigner de la Croix, ce sont des désirs qui doivent vous éloigner de Dieu. Et toutes les fois que vous êtes attirés vers la Croix, c'est Jésus qui vous attire. Ainsi, c'est facile à distinguer. Ne fuyons pas la Croix. Vous la trouverez dans l'obéissance, dans les maladies, dans les langueurs, dans les

-245-

ennuis, dans les dégoûts. Ne fuyons pas la Croix, puisque c'est à la Croix que Jésus nous attire. Et les sujets de ce roi ? Où sont-ils ?

Il les attire du haut de sa croix. Ce sont tous ceux qui marchent à sa suite en portant leur Croix. La domination qu'il exerce sur eux est une domination toute d'amour, en vertu du don d'amour qu'on lui a fait.

Il a droit de régner sur nous, par la création, mais ce règne-là est une nécessité. Il veut un règne volontaire, une royauté d'amour, sur des sujets qui se donnent à lui par amour.

Voilà pourquoi le Pape St Léon nous dit que N.-S. montant au Calvaire n'y montait pas seul, il était accompagné de la foule innombrable de ses sujets qui le servaient à la Croix par amour.

Il n'y a pas plusieurs manières d'être les sujets de N.-S. Si nous croyons être des sujets, et rechercher nos âmes, accorder avec son règne, les jouissances de notre nature, nous nous trompons, nous ne serons jamais les vrais sujets de Jésus qu'en allant au Calvaire, en sacrifiant notre plaisir à celui de Jésus.

Que la royauté dans sa passion est belle, aimable, douce, bienfaisante ! Venons à lui et protestons que nous voulons être des sujets jusqu'à la fin. Le royaume de Jésus a quelque chose de semblable aux royaumes de la terre. Dans les royaumes d'ici-bas, il y a les sujets de la patrie, et puis il y a ceux qui tout en dépendant de la souveraineté de la nature, n'ont pas le droit de cité., comme par exemple dans nos colonies d'Afrique : les Arabes sont soumis à l'autorité française, sans être citoyens français. Plus loin il y a les alliés. De même dans le royaume de Jésus, il y a les âmes saintes qui sont des citoyens de la patrie céleste, et puis il y a des sujets plus éloignés qui n'ont pas encore le titre de citoyen, mais qui entreront un jour dans la cité comme les peuples conquis d'abord rebelles et soumis par force et par contrainte, finissant par se fondre dans la nation et acceptant la domination de ce pays. Les âmes saintes où sont-elles ? Elles sont un peu partout ; les unes sont cachées et les autres sont manifestées. Celles qui sont manifestées, ce sont les religieux ; car la vie religieuse est la profession de la sainteté. Je ne dis pas que tous les religieux sont des saints ; s'ils ne le sont pas, c'est leur faute, car ils sont dans l'état de perfection. Les saints qui vivent dans le monde, cachés et ignorés, appartiennent à la sainteté de l'Église.

Comme ce royaume de la Croix est beau. D'une part, voyez dans le désert, ces Pères Chartreux, les Religieuses Carmélites, Clarisses. Que de vertus. Que d'immolation. Marchons sur leurs traces, approchons-nous par notre vie de la sainteté de ces religieux dont nous lisons les actes dans la vie des Saints. Et cette autre branche de la sainteté : les hommes apostoliques qui vont au milieu des privations et des persécutions, évangéliser des peuples ingrats où ils ne rencontrent jamais le moindre

bienfait, et où cependant, ils finissent par convertir quelques âmes. Et chez les pauvres que de saintes âmes cachées, et chez les riches chrétiens, que de vertus, que de générosités, que d'immolations. N.-S. les attire à la mortification, Dieu suscite cet esprit-là en ce moment, l'esprit de mortification et de pénitence. Il se manifestera un jour avec éclat.

Donnons l'exemple de la pénitence. Pourquoi aujourd'hui ne prêche-t-on plus la pénitence. ? Parce que ceux qui devraient la prêcher ne sont pas toujours des hommes de pénitence. Demandons à la Sainte Vierge, de nous faire aimer la pénitence et d'imprimer elle-même en nous, l'image de Jésus-Christ.

-246-

4° les fruits de la passion ou vertu qui naissent de la passion

Nous devons tirer des fruits de la Passion de N.-S. Un danger pour nous, prêtres, et nous religieux, est d'écouter ce qui nous est dit, de remarquer ce que nous lisons pour notre seul profit intellectuel. Que voilà vraiment des choses remarquables, de belles pensées, nous les mettons dans notre mémoire pour nous en servir dans l'occasion et pendant ce temps, nous demeurons sans fruit. Au lieu de sanctifier les âmes par l'excédent de notre sainteté, nous sommes son canal qui transmet les grâces du St-Esprit sans en rien garder. Avant de prêcher aux autres il faut se prêcher soi-même et ne pas prendre les choses théoriquement, comme de belles doctrines qui satisfont notre curiosité et qui pourront nous attirer de l'honneur plus tard. Nous devons tirer des fruits de tout et principalement de la Passion de N.-S. Quels sont les fruits de la Passion de N.-S. Ce sont les vertus qui naissent et qui en jaillissent. D'abord la *foi*. La Croix est scandale aux Juifs et folie aux gentils. Il en est ainsi. Nous connaissons Dieu à ce qu'il y a d'étrange dans ses abaissements. Dieu est infini dans tout ce qu'il fait. Voulant s'abaisser il s'abaisse infiniment. Disons donc avec le centurion : Vraiment il était le Fils de Dieu.

En allant à la Croix avec foi, nous y trouvons *l'amour* : un amour sans mesure, excessif, insensé.

Voyez si N.-S. a été sensé dans son amour. Et les Saints ; ils se sont tous rendus insensés pour l'amour de N.-S.

Pour aimer N.-S., il faut se haïr soi-même. Il nous l'a dit : celui qui ne se hait soi-même, ne peut pas être mon disciple.

De la Croix, jaillit ensuite *l'humilité*. Quoi nous aurions l'audace d'être vaniteux et orgueilleux quand N.-S. est outragé. Voyez cette scène du couronnement d'épines ! « Nous allons bien nous amuser », disent les soldats, et ils le tournent en dérision, lui crachant au visage, fléchissant le genou devant lui par moquerie, en lui disant : salut, roi des Juifs.

Et N.-S. se laisse faire et nous sommes orgueilleux et nous sommes susceptibles. Une parole qui ne nous paraît pas pleine d'égard nous froisse. En religion, nous n'avons pas l'endurcissement qu'ont les gens du monde, vis-à-vis des manques d'égards. Dans le monde, on se heurte sans précaution et on s'endurcit.

En religion au contraire, nous sommes entourés de personnes pleines de délicatesses et de ménagements pour nous ; et si par hasard on vient à manquer un tant soit peu à ces égards et à cette charité, on se susceptibilise. Oh, comme la Croix est un enseignement d'humilité pour nous.

Ensuite, nous y trouvons de *l'obéissance*. N.-S. a été obéissant, jusqu'à la mort et à la mort de la Croix. Il lui obéit, il reconnaît sa volonté dans les mauvais traitements que les Juifs et les bourreaux lui font subir. Soyons obéissants à son exemple. Sachons reconnaître la volonté de Dieu à travers celle de nos supérieurs, quelques imparfaits, rudes et contraires à nos goûts, que puissent être leurs commandements.

Enfin, dans la Passion de N.-S., nous voyons *la mortification*. Il faut savoir nous aussi, nous mortifier et tremper toutes nos vertus dans l'absinthe. Notre activité voudrait se répandre au dehors, comprenons

la mortification de l'obéissance; nos sens, sachons les mortifier. Quand on n'a que la mortification de l'âme, on peut se faire illusion ; mais avec la mortification du corps, à laquelle s'ajoute l'humilité, il n'y a pas d'illusion. Voilà les enseignements que nous pouvons tirer de la Passion de N.-S. Recueillons-les comme on recueille des fleurs. Plaçons-les comme un bouquet sur notre cœur, afin de pouvoir dire comme disait le dévot St Bernard : « *Fasciculus myrræ dilectus meus mihi, inter ubera mea commorabitur.* »

La myrrhe signifie la mortification. Toute notre vie doit être mortifiée, nos goûts, notre travail mortifiés, nos études mortifiées, notre activité mortifiée, nos amitiés, nos affections mortifiées, quelques saintes qu'elles soient, afin que le parfum de la myrrhe nous embaume et nous préserve de la corruption. La corruption est contagieuse. On a démontré qu'elle se propageait par des ferments qui se dégagent des corps atteints et vont corrompre ceux qui ne le sont pas encore. La corruption se trouve partout. Entourons des parfums de la myrrhe c'est-à-dire de la mortification, pour nous préserver de tout contact qui pourrait être dangereux pour notre âme.

Demandons cet esprit-là à N.-S., mourant et prions instamment la Sainte Vierge, de le graver dans nos cœurs, comme nous le lui demandons dans cette prière : *Stabat Mater, istud agas, etc.*

5° l'unité de la rédemption et son aboutissant : Église et Liturgie

D. Gréa dans l'introduction de son livre sur l'Église, cite ces paroles de St Paul aux Corinthiens, pour appuyer ce qu'il vient de décrire et en tirer la conclusion : « *Comme le monde n'avait pas connu Dieu dans les œuvres de la sagesse et de la puissance (c'est-à-dire dans la création des Anges et des innombrables astres gouvernés par eux et dans la création de l'homme et du paradis terrestre de la nature organique, plantes et animaux mis à son service), il Lui a plu de le sauver par les divines folies de la miséricorde* » (c'est-à-dire par l'incarnation de son Fils, son immolation sur la Croix et l'application de cette rédemption à ses élus par la Liturgie, sacrifice et Sacrements, et par l'Église qui devient ainsi la mère de ses fils.)

D. Gréa continue par ces magnifiques explications dont nous nous plaisons à reproduire toute une page comme conclusion à ses conférences sur la Semaine Sainte ; « Ainsi, dans ce nouvel ouvrage où Dieu révèle ce qu'il y a en lui de plus profond et découvre les abîmes de sa tendresse et de sa bonté; il est comme transporté d'amour et fait tout avec excès. Il ne garde plus le poids, le nombre et la mesure de la sagesse : il porte tout à l'extrême ; et ses excès, il les prodigue.

Ce mystère, étant une œuvre absolument et infiniment parfaite, est nécessairement unique en lui-même. Dieu, même dans les œuvres inférieures, ne se répète jamais, parce qu'il ordonne tous ses ouvrages et n'en fait pas deux au même degré. Mais il répugne encore plus que ce qui est parfait et infini en dignité, soit multiple : Dieu ne peut donc s'incarner ou s'immoler plus d'une fois, et « par une seule oblation, il consomme pour l'éternité, toute sanctification » et « le mystère de Dieu. »

Et toutefois il trouve dans la profondeur de ses secrets, l'art divin de *multiplier* ce qui demeure *un*, de propager à travers les siècles et le monde, l'Incarnation, le sacrifice et la Rédemption, de les prodiguer et de les jeter sans mesure sur tous les chemins de l'humanité, de les porter tous les jours et à toutes les heures, jusqu'au cœur de tous les hommes.

C'est le rôle de l'Église par la Liturgie.

« Ainsi, l'Incarnation et la Rédemption, se répandent par les canaux des Sacrements, par le Baptême et la Pénitence, et ce Dieu incarné, le Christ Jésus, se propage et vit en tous ceux qui ne refusent pas le don céleste, s'étend et se multiplie sans se diviser, *toujours un et toujours rassemblant les multitudes en lui.*

Or, c'est cette divine propagation du Christ qui le développe et qui lui donne cet accomplissement et cette « *plénitude* », qui est le mystère même de l'Église. Et comme il y avait une hiérarchie et un ordre suivi de l'humanité procédant d'Adam et se propageant hors de lui par la suite des familles humaines, ainsi il y a une hiérarchie de l'Église, procédant du Christ, et, dans cette

propagation du Christ, s'étendant et atteignant jusqu'aux extrémités de la nouvelle humanité qui est son corps mystique et de la nouvelle création qui dépend de lui. « D. Gréa. De l'Église. Introduction. »

Et nous ajoutons volontiers, pour faire un tout dans cette admirable synthèse du plan divin, contemplé et décrit par D. Gréa : « La Sainte Église, ici-bas entre en contact avec les éléments de ce monde, destiné à périr avec tout l'ordre du vieil homme, lorsque les desseins de Dieu sur ses élus, seront accomplis ; en ces éléments, elle prélève comme la part de Dieu sur cette nature, qui est son ouvrage; elle en tire *la matière des Sacrements* et, au-delà des Sacrements, elle réserve au service de Dieu et détache des usages profanes, une part choisie et comme les prémices des créatures ; puis par l'organe des *choses créées devenues sacrées*, elle fait monter vers Dieu *l'odeur de sacrifice* et *la voix de la prière*. L'ordre naturel de cette étude nous invite à commencer (au rebours) par ce qui regarde essentiellement le service de Dieu, c'est-à-dire, *l'Office divin et la Sainte Messe*, qui en est la partie principale, à laquelle convient par excellence le nom de *Liturgie* et qui lui donne toute sa dignité et sa vertu surnaturelle. « D. Gréa. Introduction à la Sainte Liturgie. »

Pris dans ce sens, ces mots « *Rédemption, Messe, Liturgie* » voudraient presque dire la même chose : *suprême glorification de Dieu, par la miséricorde, salut du genre humain*.

N° 32

28 MARS 1948

La VOIX du PÈRE
Bulletin des C. R. I. C.

LE SAINT JOUR DE PAQUES

« *et si le Christ n'est pas ressuscité... »*

Notre prédication est donc vaine

Vaine est votre foi. (1 ad Cor. 15. 14)

mais le Christ est ressuscité

Les anges du Tombeau vont dire aux saintes femmes que ce Jésus de Nazareth, crucifié, que vous cherchez n'est pas ici. Il est ressuscité comme il avait prédit, allez. Annoncez qu'il est ressuscité. Et puis les apparitions se succèdent en Judée d'abord, en Galilée ensuite, pendant 40 jours, et même à plus de 500 personnes réunies.

*Donc, notre prédication n'est pas vaine
et n'est pas vaine votre foi.*

Voyez comme l'Église, par sa liturgie, manifeste extérieurement comment toute sa vertu de propagation et de sanctification découle des plaies du Divin Crucifié. C'est dans cette Semaine Sainte que dans toutes les paroisses du monde, le Samedi-St, se bénit l'eau qui doit servir à tous les baptêmes de l'an, et cette eau, pour que soit affirmé le principe et l'unité de la hiérarchie est elle même sanctifiée par les Saintes Huiles consacrées par l'Evêque, le Jeudi-Saint, dans de solennelles assises où entouré de son clergé agissant, priant, avec lui il bénit ce qui doit être la matière ou entrer dans la matière des Sacrements depuis le baptême jusqu'au Sacrement des mourants, et bon nombre de sacramentaux. Avec ces prêtres, célébrant autrefois avec lui ; il renouvellera en cette occasion, le sacrifice du Calvaire, non en sa partie sanglante, car le Christ ressuscité ne meurt plus, mais par la séparation des Saintes Espèces du pain et du vin signifiant la mort, sans l'opérer et par l'offrande que de sa Passion et de sa Mort, il fait à son Père dans chaque Messe : « semper ad interpellandum pro nobis ». C'est rappeler que sacrifice et Sacrements découlent du Cœur de Jésus ouvert par la lance sur la Croix: Église et liturgie naissent de là.

« Mystère » des saintes femmes au sépulchre

D. Gréa aimait à nous citer et même à faire reproduire ce délicieux « mystère » extrait d'un antiphonaire manuscrit des Chanoines Réguliers de Besançon. C'est donc un trésor de famille, témoignant de la manière dont nos anciens savaient instruire et intéresser les fidèles en dramatisant l'Évangile et rendant vivante la liturgie.

-250-

Mulieres (les femmes) : Trois enfants en aube, l'un portant un encensoir, les deux autres tenant chacun une palme.

Angeli (les anges) : Deux diacres en aube, l'amict sur la tête. Assis sur le marchepied aux deux angles de l'autel auquel ils tournent le dos.

Note. – *Les matines du jour de Pâques et de l'Octave étaient chantées le matin et ne comprenaient qu'un nocturne à cause de l'office de nuit du Samedi-Saint.* « O beata nox » et des nombreux baptêmes qui s'effectuaient en cette nuit sainte. Actuellement, les baptêmes d'adultes sont rares et les Offices ont été avancés au samedi matin ; néanmoins, les matines de Paques restent réduites à un nocturne et de préférence, se chantent ou se disent le matin.

Avant le commencement des matines, les trois enfants après avoir fait la gémulation ensemble, au haut du chœur, vont près du Supérieur qui est dans sa stalle et met et bénit l'encens dans l'encensoir.

Après quoi, ils se placent de front, celui qui porte l'encensoir au milieu des deux autres en bas du chœur. Là ils chantent une première fois : « *Quis revolvat lapidem ab ostio monumenti ?* »

Qui nous enlèvera la pierre de l'entrée du monument ?

Puis, s'avançant lentement, jusqu'au milieu du chœur, ils répètent le même chant, un ton plus haut. Après quoi ils vont jusqu'au bas du sanctuaire et chantent une troisième fois « *Quis revolvat* » mais un ton encore plus haut.

Là, ils s'arrêtent et écoutent les deux anges :

Anges : « *Quen quaeritis in sepulchro o christicolae?* »

Qui cherchez-vous au sépulchre, oh disciple du Christ ?

Femmes : « *Jesum Nazarenum crucifixum.* » Jésus de Nazareth crucifié.

Anges : « *Non est hic. Surrexit sicut praedixerat. Ite. Nuntiate quia surrexit.* »

Il n'est pas ici. Il est ressuscité comme il avait prédit. Allez. Annoncez qu'il est ressuscité.

Mulieres : Les enfants tournés ensemble vers le chœur : « *Alléluia. Resurrexit Dominus.* » Le Seigneur est ressuscité.

Les enfants ayant salué le chœur, s'en vont à leur place. Alors le premier choriste (ange) va recevoir le baiser de paix du R.me Père et le donne ensuite au 2^{me} et chacun d'eux le donne du côté du chœur où il se trouve. Tous se donnent le baiser pascal en disant : « *Surrexit Dominus* ». On répond : « *Alléluia* » et on commence matines.

NOTE. – *ça ce n'est pas du moine, puisque ce sont des chanoines Réguliers qui signent. Ce n'est pas non plus un usage monacal que celui d'orner de guirlandes et de fleurs en cette circonstance du Samedi Saint, les Fonts Baptismaux, toujours pour rehausser aux yeux des fidèles, la dignité et l'importance du baptême et d'organiser le soir après Vêpres, une procession du clergé au baptistère, pendant toute l'Octave et d'y chanter des répons appropriés. C'est un usage propre aux pasteurs d'âmes, soucieux de parler au peuple par les sens.*

-251-

Pâques : ordre des apparitions du jour

J'ai coutume, le jour de Pâques, de vous expliquer l'ordre des événements de la journée. Comme les évangélistes rapportent l'un, un fait, l'autre, un autre, il est nécessaire de savoir comment les divers récits s'harmonisent entre eux. A quelle heure N.-S. est-il ressuscité ? Il est ressuscité le matin du troisième jour, afin d'accomplir les trois jours qu'il devait passer dans le tombeau. Le

vendredi compte pour le premier jour, le samedi-Saint pour le deuxième, et le matin de Pâques, pour le troisième.

Les Saintes Femmes étaient sorties de Jérusalem, il faisait encore nuit, et elles arrivèrent au Saint Sépulcre, « *orto jam sole* », cependant, la distance de Jérusalem au Sépulcre n'est pas grande ; cela n'est pas difficile à expliquer ; il faut savoir que le crépuscule, c'est-à-dire cet espace de temps où il fait jour avant que le soleil ne soit levé est d'autant plus abrégé à mesure qu'on avance dans le midi. Ainsi, déjà à Rome, le crépuscule dure très peu de temps. Avec cette explication, il est facile de comprendre comment les Saintes Femmes ont pu arriver au Sépulcre « *orto jam sole* ». Comment était fait le Sépulcre ? Le Saint Sépulcre était creusé dans le rocher. Quand Constantin fit construire la basilique du Saint Sépulcre, on coupa tout autour et on laissa le Sépulcre comme font les entrepreneurs ; quand ils creusent une route, ils laissent un morceau de terre comme témoin. Que s'est-il passé quand N.-S. est ressuscité ? Les images qui représentent la résurrection de N.-S., sont tout à fait erronées et contraires au dogme. On représente N.-S. sortant du tombeau après que l'ange eut renversé la pierre. C'est tout à fait faux. N.-S. est sorti le tombeau étant fermé et scellé, comme il est entré dans le Cénacle, les portes fermées. Quand il fut sorti, l'ange brillant comme un éclair, est venu et a renversé la pierre. Ces images sont tout à fait condamnables. Je voudrais qu'on les condamne.

Les Saintes Femmes se disaient en chemin : « *qui est-ce qui nous enlèvera la pierre ?* » Ces Saintes Femmes étaient Sainte Marie-Madeleine, et trois autres. Elles arrivent au Sépulcre, voient la pierre renversée et des anges qui leur disent : « *qui cherchez-vous ? N'ayez pas peur.* » Ste Marie-Madeleine, en voyant le tombeau vide, sans même faire attention aux anges, court vite à Jérusalem, pour avertir les Apôtres. « *Ils ont enlevé le corps, et je ne sais où ils l'ont mis.* » Pierre et Jean coururent au Sépulcre. St Jean, peut-être, savait-il déjà quelque chose du mystère, comme il demeurait avec Marie, mais St Pierre n'en savait rien. St Jean court plus vite que Pierre (il était plus jeune) et arrive plus tôt, mais il n'entra pas, il attendit St Pierre, entra dans le tombeau, examina tout, mais ne vit point d'anges qui apparaissent selon qu'il plaît à Dieu ; les anges n'ont point de corps, et, quand ils apparaissent, c'est un miracle que Dieu peut faire cesser quand il le veut. Les linges ? Le linceul et le suaire étaient pliés avec ordre par les soins des anges. Après qu'il eut examiné tout, St Pierre sortit pensif. Pourquoi St Jean n'est-il pas entré ?

Dans l'Église, il y a deux sortes de lumières : les lumières de l'autorité et les lumières de la sainteté. Les lumières de l'autorité contrôlent celles de la sainteté. Le Souverain Pontife, les Conciles, n'ont pas de révélations. Le Pape ne peut pas écrire d'Évangile, mais il a autorité pour juger que l'Évangile est inspiré. St Pierre, ici, représente l'autorité. St Jean, la sainteté. L'autorité interroge la sainteté ; elle reçoit des lumières de la sainteté, mais elle les contrôle. La sainteté arrive plus tôt que l'autorité ; il vaut mieux être dans la sainteté

-252-

que dans l'autorité. On peut avoir une grande autorité, être juge de la sainteté des autres et ne pas être saint soi-même. Les Papes canonisent les saints et il peut se faire qu'eux-mêmes ne soient pas saints. L'autorité ne sauve pas. Aussi, tous les saints n'ont jamais désiré aucune charge ecclésiastique pour eux-mêmes, car les charges ecclésiastiques n'ont pas été instituées pour la sanctification de ceux qui les reçoivent.

Lorsque Sainte Madeleine eut averti St Pierre et St Jean, elle ne les avait pas attendus, mais elle avait couru de nouveau au tombeau. Là, elle pleurait. Pendant qu'elle pleurait, elle se pencha vers le tombeau et vit deux anges qui lui dirent : « *Femme, pourquoi pleures-tu ?* » Elle leur répondit : « *parce qu'ils ont enlevé mon Maître et je ne sais pas où ils l'ont mis.* » En disant ces mots, elle se retourna et vit N.-S. debout, sous la figure du jardinier. Elle ne le reconnaît pas. N.-S. lui demanda : « *pourquoi pleurez-vous ?* Marie-Madeleine lui dit : « *si c'est vous qui l'avez enlevé, dites-moi où vous l'avez placé, j'irai le prendre.* » N.-S. lui dit : « *Marie ...* » Aussitôt, elle le reconnaît, tombe à ses pieds, et lui dit : « *Mon Maître.* » N.-S. lui dit : « *ne me touchez pas, mais allez dire à mes frères que je monte à mon Père et à votre Père, à mon Dieu et à votre Dieu.* »

N.-S. était apparu aux Saintes Femmes dans le chemin. L'Évangile n'a pas parlé des apparitions de N.-S. à la Sainte Vierge ; il a gardé le silence sur les mystères de Marie, laissant à la tradition, le soin de nous les faire connaître.

Pourquoi N.-S. a-t-il pris la figure d'un jardinier ? Il y a là un mystère. Adam avait été placé dans l'ancien paradis, pour le garder et le cultiver. N.-S. est aussi le gardien du jardin de l'Église et il le cultive. Il semble que N.-S. qui était revenu sur la terre pour prendre la pénitence d'Adam, c'est-à-dire le travail, car Dieu avait dit à Adam en le chassant : tu mangeras ton pain à la sueur de ton front, il semble qu'il aurait dû choisir la culture de la terre qui était le travail d'Adam, et, cependant, il a pris le travail de St Joseph. Pourquoi ? Parce que N.-S. devait régner par le bois, « *Regnans in ligno.* »

Or, de même qu'autour du berceau d'un jeune roi, on dépose le sceptre et les insignes de la royauté, de même, il convenait que les insignes de la royauté de N.-S., c'est-à-dire les clous, le marteau et le bois, fussent constamment autour de sa personne ; il fallait qu'il eût constamment sous les yeux l'autel de son sacrifice. Quand Isaac marchait au sacrifice, il disait à son Père : « je vois bien le bois et le glaive, mais où est la victime ? » N.-S. savait bien où était la victime quand il voyait le bois. Il y a cette différence entre la figure et celui qu'elle représentait. Quand il voyait le bois, portait le bois, travaillait le bois, il savait où était la victime. Il est monté depuis son enfance sur l'autel, c'est pourquoi il a toujours voulu avoir en sa présence le bois de son sacrifice. Mais le mystère qui demandait que la figure d'Adam fut présentée dans-la personne de N.-S., reparait à la Résurrection. L'Église est son jardin : mon bien-aimé est descendu dans son jardin pour moissonner la myrrhe, pour voir si les grenades mûrissent. Les grenades sont les figures de la charité. Voilà pourquoi il est apparu à Marie sous l'apparence d'un jardinier.

Tels sont les faits qui se sont passés dans la matinée. Les disciples étaient étonnés de ce que les femmes leur disaient, mais ils ne croyaient pas. Le soir, deux d'entre eux, dont l'un nommé Cléophas (le nom de l'autre n'est pas connu) s'en allaient à Emmaüs, petite bourgade éloignée de Jérusalem de 60 stades, environ 12 km. – quelques

- 253-

archéologues disent que c'est 160 stades, ce qui ferait 30 km environ) – ils s'appuient sur le nom d'une localité ; enfin, quelle que soit la distance, peu importe, ils allaient donc et parlaient de ce qui était arrivé. Pendant qu'ils cheminaient ainsi, N. S. se joint à eux, sous la figure d'un voyageur, ils ne le reconnaissent pas : *oculi eorum tenebantur ne eum agnoscerent.* N. S. leur demanda : « de quoi parlez-vous ? Alors Cléophas lui dit : « Mais quoi, vous êtes donc le seul étranger à Jérusalem qui ne connaissiez pas ce qui est arrivé ces jours ? » Mais quoi ? De Jésus de Nazareth qui était un grand prophète. Les princes des prêtres l'ont condamné à mort et voilà trois jours que ces choses se sont passées. Il est bien vrai que quelques femmes disent qu'il est ressuscité, elles nous ont effrayés, en disant qu'elles avaient eu des visions d'anges. Quelques-uns des nôtres sont allés au tombeau et n'ont rien vu. Alors Jésus dit : « *O stulti et tardi corde ad credendum,* o insensés et lents à croire, ne fallait-il pas que le Christ souffrît pour entrer dans sa gloire. » Alors il se mit à leur expliquer tout le mystère de la rédemption. Arrivés à Emmaüs, N. S. fit semblant d'aller plus loin, alors ils le forcèrent de rester avec eux disant : « *Mane nobiscum, quoniam advesperascit.* » Cette parole, il faut la dire à N. S. Il se fait tard, demeurez avec nous. On ne sait quand on mourra, il se fait tard pour moi qui suis vieux, les ombres de la mort s'étendent déjà sur moi. Alors N. S. resta avec eux, s'assit à table, prit du pain, le rompit et le leur donna (quelques-uns pensent que N. S. ait célébré la sainte Eucharistie), mais je ne crois pas. Ils le reconnurent à ce signe, mais il disparut à leurs yeux, et ils se dirent l'un à l'autre : « comment ne l'avons-nous pas reconnu, comme notre cœur brillait quand il nous expliquait les Saintes Ecritures. » Ils revinrent aussitôt à Jérusalem et trouvèrent les apôtres réunis qui leur disent : le Seigneur est ressuscité et il est apparu à Pierre. Probablement qu'il revenait du sépulcre, et à nous aussi, dirent les disciples d'Emmaüs et ils leur racontent ce qui leur était arrivé.

Pendant qu'ils s'étaient ainsi dans la joie, tout à coup N. S. apparaît au milieu d'eux. Ils en sont étonnés. Ils hésitent à croire, mais N. S. leur dit : « *Pax vobis* » ! C'est la première parole de Jésus à son Église après sa Résurrection. « *C'est moi, ne craignez rien, ce n'est point un fantôme, touchez,*

un fantôme n'a pas de chair comme j'en ai. Avez-vous quelque chose à manger ? Et ils lui offrirent une partie de poisson frit et un rayon de miel. Le poisson est la figure de N. S. Les peintres des catacombes le représentent souvent sous ce symbole. Le rayon de miel, N. S. est le véritable Samson. Samson avait brisé la gueule du lion, et, en repassant par le même chemin il avait trouvé dans cette gueule un rayon de miel qu'il mangea en chantant un cantique prophétique, de même N. S. a brisé les portes de l'enfer, la gueule du dragon infernal.

Voilà l'ordre des événements d'aujourd'hui ; comme c'est beau. On va les relire toute la semaine avec les nouvelles apparitions.

Homélie pour le dimanche de Quasimodo

Cet Évangile nous reporte au dimanche de Paques et à la première apparition que N. S. fit à ses disciples rassemblés dans le cénacle.

Jésus vient à eux, souffle sur eux et leur dit : Recevez le saint Esprit etc. Huit jours après « *post dies octo* ». C'est donc aujourd'hui l'octave de Paques ; les apôtres, étant encore assemblés dans le cénacle,

Jésus vient encore au milieu d'eux. St. Thomas se trouvait là ; dimanche dernier, il était absent, et, quand les apôtres lui eurent raconté

-254-

l'apparition de N. S. ressuscité, il répétait : « si je ne place mon doigt dans les plaies de ses mains et de ses pieds, je n'y croirai pas. » Aujourd'hui donc, octave de Paques, Jésus apparaissant de nouveau à ses disciples et St Thomas, se trouvant avec eux, au milieu d'eux, N. S. lui dit : « *Approche, donc Thomas, viens, n'aies pas peur, place tes doigts dans les plaies de mes mains, mets ta main dans l'ouverture de mon côté* » ; alors Thomas s'approche, tout tremblant, et mit la main dans la blessure de son cœur. Aujourd'hui, nous devons honorer les plaies de N. S., qu'il a voulu conserver dans son corps glorieux. On les appelle quelquefois des cicatrices, ce ne sont pas des cicatrices. Une cicatrice est une plaie fermée et guérie. On ne peut pas dire que les plaies de N. S. ne sont pas guéries, puisqu'elles ne lui causent aucune souffrance, mais elles sont toujours ouvertes et rayonnantes, comme des astres brillants. C'est là qu'on trouve la lumière de la foi. St Thomas a cru en les voyant, c'est là qu'on puise l'amour. Le cœur s'embrase d'amour en la contemplation de ces blessures. Jésus ressuscité est un livre, et les plaies sont les paroles écrites sur ce livre, paroles d'amour, de réconciliation et de paix. La paix. Jésus, apparaissant à ses disciples, leur dit : « *La paix soit avec vous* » et il leur montra ses plaies.

Parmi les plaies de Jésus, celle de son cœur doit être pour nous l'objet d'un culte plein d'amour. Plus tard, N. S. recommandera par des révélations spéciales à Sainte Marguerite Marie la dévotion à son Sacré-Cœur. Mais déjà, à l'octave de Pâques, cette dévotion commence, lorsque Jésus dit à Thomas : « viens, mets ton doigt dans la blessure de mes mains et mets ta main dans la blessure de mon côté ... », et que St Thomas, l'esprit illuminé des lumières de la foi, et le cœur, embrasé des ardeurs qui sortaient de ce cœur, tomba aux pieds de N. S., en disant : « *Mon Seigneur et mon Dieu.* » C'est là un des premiers actes de la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus. Ce n'est pas le premier, car, au pied de la croix, lorsque les flots de sang et d'eau jaillirent de la poitrine ouverte de Jésus, Marie et Jean étaient là et virent la blessure de son cœur. St Jean l'atteste dans son Évangile. Celui qui a vu ces choses l'atteste.

Venons à ce cœur, écoutons, comme étant adressées à chacun de nous, ces paroles que N. S. adressait à St Thomas : « viens, approche ton doigt de mes mains toutes remplies de pierres précieuses, de leurs plaies qui les décorent de leurs splendeurs. « Mets ta main dans l'ouverture de mon cœur. » Le cœur de Jésus est pour nous un remède, un trésor, un asile.

1° *Un remède.* Notre cœur est pourri et gâté par le péché de nos premiers parents et par ceux que nous avons nous-mêmes commis. Le péché de notre premier père a été pour nous une source d'iniquités, semblable à ces plaies malignes qui répandent au dehors les humeurs putrides du dedans. Le contact du cœur de Jésus nous guérit. Comment, vous permettez à mon cœur d'entrer en contact

avec le vôtre ? Oui, et il le permet ainsi pour nous guérir. Le sang et l'eau de son cœur coulent sur le nôtre au baptême et à la pénitence, pour nous laver ; ensuite, dans la sainte communion, son cœur se colle au nôtre pour le guérir de ses infirmités. Son cœur guérit le nôtre, si nous le touchons, comme il veut être touché. Vous savez comment N. S., cheminant un jour, suivi d'une foule nombreuse, une pauvre femme s'approcha derrière lui et toucha le bord de son vêtement en disant : « Si je le touche, je serai guérie » N. S. se retourne et dit : « *Quelqu'un m'a touché de la façon dont je veux être touché, c'est-à-dire avec foi et amour.* » Hélas, ce n'est pas toujours cela. Souvent, nous ne touchons N. S. qu'à la manière de cette foule, c'est pourquoi nous ne sentons aucune vertu

-255-

sortir de Jésus. Si nous savions le toucher, nous serions tout pénétrés comme St Thomas de foi et d'amour.

Alors, il nous guérirait en cautérisant nos blessures, en faisant cesser la source de nos iniquités, en consumant nos concupiscences, notre orgueil, notre sensualité, notre amour de l'indépendance. Il fermerait ses plaies purulentes. Il nous rendrait la vie, car ce cœur, qui est mort, nous rend la vie, non par la vie que nous avons en Adam, mais la vie qu'il a prise dans sa résurrection, vie céleste, vie divine à laquelle il a associé son humanité. Il nous ferait vivre de la vie de Dieu qui consiste à connaître Dieu « *Ut cognoscant te solum Deum verum et quem misisti Jesum Christum* ».

Vie divine par laquelle le Père connaît le Fils et le Fils de Dieu le Père et par laquelle le Saint Esprit embrasse le Père et le Fils d'un amour mutuel.

2 ° *Un trésor.* C'est dans le cœur de Jésus que nous trouvons les lumières et les forces. C'est là que tout s'explique. Le cœur de Jésus explique toute la religion. S'il faut croire que Dieu s'est incarné pour sauver les hommes, « *sic Deus dilexit mundum, etc* » la passion de N. S. « *Sic Deus dilexit* » : les humiliations de Dieu, s'abaissant, se mettant, se jetant, pour ainsi dire, sur notre chemin pour nous empêcher de passer sans recevoir son baiser. « *Sic Deus dilexit* », tous les arguments de la foi se trouvent dans l'amour.

Nous y trouverons aussi des forces. L'amour est plus fort que mort, or, c'est dans le cœur de Jésus que nous puisons l'amour. Ah, j'ai besoin de forces, je sens ma faiblesse en présence de ma propre fragilité St Pierre à la voix d'une servante oubliait les protestations de fidélité qu'il avait promise à N. S., moi je plie, à la première tentation, toutes mes résolutions.

Nous y trouvons enfin des consolations. Quand on aime, on est heureux de souffrir. Le martyr est une joie. « *Ibant apostoli gaudentes.* » J'ai des peines et des tristesses, je les supporterai avec joie par l'amour qui découle du cœur de Jésus.

3 ° *Un asile,* c'est dans son cœur que nous nous cachons et que nous nous abritons. Les traits de l'ennemi ne pourront nous atteindre jusque-là. « *Altissimum posuisti refugium tuum, non accedet ad te malum* ».

Qui me donnera des ailes pour aller jusqu'à vous et me reposer en vous. C'est vous qui me les donnerez et c'est dans votre cœur que j'habiterai.

Voilà ce que nous apprend cet évangile. Ne sortons pas de ces fêtes de Pâques sans emporter une dévotion particulière aux plaies de Jésus et spécialement à la plaie de son cœur. Que Marie nous apprenne cette dévotion, elle qui a été témoin de la blessure du cœur de Jésus et qui a vu le coup de lance traverser la poitrine de son fils. Elle a vu ensuite quand le corps de Jésus était déposé dans ses bras, elle a vu ce cœur ouvert d'où étaient sortis les fleuves de la rédemption, destinés à traverser tous les siècles, elle a vu et s'est réjouie des hommages qu'on allait lui rendre.

(D. GRÉA 21 Avril 1895.)

Départ

Le Rme P. Général s'embarque définitivement de Cherbourg pour New-York le 2 Avril sur le paquebot « America ».

Le r. p. Ignace Delavenna

Le R. P. Ignace Delavenna, dont la gravité avait été annoncée dans un numéro précédent, est mort, le 7 mars à 6 heures du matin, à l'aurore du dimanche « Lætare ». Il s'est éteint paisiblement, comme il a vécu, redisant sans cesse dans la nuit le « Gloria Patri » que ses lèvres avaient si souvent chantées dans l'Office divin. Aux couleurs roses de ce dimanche succéderont bientôt, nous l'espérons, les resplendissantes clartés d'une transfiguration sans fin et du bonheur du Ciel.

1°) Souvenirs de ses premières années, par le R. P. F. Mourey. « Aîné de trois fils, George Delavenna naquit non loin de la cathédrale de Saint-Claude, le 1^{er} juillet 1876 ; sa mère Marie Dalloz, l'apparentait au P. Adrien Dalloz. George fut d'abord un bon élève chez les Frères de Marie, puis élève à la Maîtrise de la Cathédrale, puis « petit-frère » à la rentrée de 1890, rentrée qui fut suivie bientôt du transport de la Communauté toute entière de Saint-Claude à Saint Antoine. Jusqu'à son entrée, George, tout en suivant les cours de la Maîtrise, était resté à la maison paternelle ; à la rentrée de 1890, il devenait pensionnaire et juvéniste, mais ce n'était pas son premier contact.

Celui-ci datait du printemps 1888, car les trois frères étaient devenus orphelins, le matin du premier jour de la retraite de Première Communion de George (avril 1888), qui fut confié pour trois jours aux bons soins du P. Blin, père-maître des petits frères dont il vécut la vie pendant ces trois jours. Il prit l'habit à Saint Antoine, le 8 déc. 1890 et reçut le nom d'Ignace, sous lequel il est resté connu. Il faisait remarquer, à l'occasion, que son patron était St Ignace d'Antioche et il y tenait. De la petite troupe de juvénistes de cette première année de St Antoine, il ne reste plus que le P. Mourey de Lyon, son aîné de dix jours seulement et qui était redevenu son compagnon à Lyon, depuis 1942.

Un autre lieu avec St Antoine s'est trouvé renoué, mais tristement le lendemain de sa mort, lorsque le vénérable Chanoine Biérix, malgré ses soixante-dix-sept ans, vint jusqu'à la Croix-Rousse, saluer la dépouille mortelle du cher P. Ignace. L'abbé Biérix, visiteur assidu de Saint Antoine, n'avait pas oublié son compagnon de récréation dont la gaité et la piété l'avaient gagné. Cette démarche émut profondément les deux compagnons du cher défunt. »

2°) D. Ignace lui-même a noté dans son « curriculum vitæ », que né le 1^{er} juillet, il fut baptisé le 2. Sainte coutume de nos familles chrétiennes qui faisaient inoculer de suite la vie de la grâce à leurs nouveau-nés, par le Saint Baptême.

Nos annales portent à propos du transfert de St Claude à St Antoine, que le 22 octobre 1890. 27 novices (ou étudiants) quittent St Claude, s'arrêtent à Lyon et arrivent le lendemain à St Antoine. Ce même jour, les « petits frères » laissent St Claude pour St Antoine. Parmi eux, sans doute, se trouve le petit George, car D. Ignace fait remarquer dans ses notes que ce fut en septembre, c'est-à-dire un mois avant, qu'il fut admis chez les petits frères de D. Gréa.

Le 8 déc. il prit le Saint Habit, à l'âge de 14 ans et demi, le même jour le R. P. Marie Augustin Delaroche faisait profession perpétuelle. Lui-même émettra ses vœux de religion avec le Fr. Jean Gamier, quatre ans plus tard : le 8 sept. Ce même jour a lieu la vêtue de Fr. Michel Biehler qui sera avec lui plus tard maître des enfants.

Le 8 déc. 1897, après 3 ans de probation, il renouvelle ses vœux avec D. Marie Antoine Moquet, et l'année suivante, le 17 déc., il reçoit le diaconat, avec D. Denys Jonneret au Grand Séminaire de Grenoble, des mains de Mgr Montéty, Archev. tit. de Beyrouth. D. Gréa attachait beaucoup d'importance au diaconat qu'il considérait comme contenant éminemment tous les ordres inférieurs du ministère, comme l'épiscopat contient éminemment la simple prêtrise.

D. Ignace restera diacre 3 ans 2 mois, employé comme professeur des petits frères, surtout au prieré de Mannens en Suisse. Selon l'antique usage, il ne devait être prêtre qu'à 30 ans, mais il le sera plus tôt en 1902 avec plusieurs autres, à cause des troubles politiques de ce temps. C'est le 23 février, qu'il recevra la prêtrise avec les Pères Maurice de Belli, Irénée, Journal, Aloys Kessler et Raphaël Beahler. Le 3 mars ce sera son tour, après 12 jours de préparation, de chanter sa première messe. Lui-même

note que ce fut une messe votive de l'Immaculée Conception, permise en Carême avant la réforme de Pie X.

(A suivre pour les 50 années d'activité passées par D. Ignace, dans les différents postes qui lui furent assignés par l'obéissance).

N. 33

4 AVRIL 1948

La VOIX du PÈRE
Bulletin des C. R. I. C.

Deuxième dimanche après Pâques.
Le Bon Pasteur

Dans cet Évangile, N.-S. prend cette qualité si douce de pasteur, Il nous compare à des brebis, et il se compare à un pasteur. Et quel pasteur ! Un pasteur qui donne sa vie pour ses brebis, tandis que le mercenaire qui ne sert que pour le gain qu'il en retire, sans se mettre en peine des brebis, s'enfuit quand il voit venir le loup et le loup arrive et disperse le troupeau.

Jésus est notre pasteur. Il y a une belle description du pasteur dans le prophète Ezéchiel. Le pasteur conduit les brebis, il porte les petits agneaux entre ses bras.

Il soutient les mères ; il ralentit sa marche, afin qu'elles puissent suivre, il connaît ses brebis et ses brebis le connaissent. Voilà quel est notre pasteur, nous sommes ses brebis, Il nous a réunis dans le bercail de la communauté. Il y a d'autres brebis qui sont égarées ; il laisse les brebis fidèles pour s'en aller à la recherche de la brebis perdue. Ayant les sentiments de notre pasteur, désirons ramener au bercail tous ces peuples égarés ; les uns par le schisme, comme les orientaux, les autres par l'hérésie, comme les protestants, d'autres par l'infidélité, comme les païens. Appelons-les, attirons-les dans le bercail par nos prières et nos gémissements.

Le pasteur conduit ses brebis au pâturage ; « *pascua inveniet* », le pâturage où il conduit, est la vérité pour notre intelligence, et la vie pour notre âme ; cette vie il nous la donne, en nous donnant sa chair et son sang.

Il nous appelle par nos noms. Nous avons chacun un nom distinct. Ce nom, c'est la distinction des mérites. « *Stella differt a stella in caritate.* »

Quand il appelle les étoiles, elles sortent du néant, chacune dans son rang et avec son degré de lumière et de clarté, et répondent : « *adsumus* ».

Nous sommes des étoiles ; il nous a appelés par notre nom, c'est-à-dire par ce qu'il y a de spécial et de particulier dans notre prédestination. Quand il appelle quelqu'un, il lui donne sa vocation, car les noms que Dieu donne, signifie une chose. Ainsi, quand il dit à Simon, tu t'appelleras Pierre il établit le fondement de son Église.

Il nous a appelés par notre nom, quelle tendresse de la part de Dieu.

Un roi ne connaît pas tous ses sujets ; il ne les appelle pas tous par leur nom. Quand il en appelle quelques-uns par leur nom, c'est un signe d'honneur et de familiarité ; quand Dieu nous appelle par notre nom, cela veut dire : je t'aime, viens près de moi, je te connais.

« *Je connais mes brebis, et mes brebis me connaissent* ».

C'est le mystère que N.-S. développe à ses apôtres, dans la dernière Cène, lorsqu'il disait : comme je suis un avec mon Père, mon Père est en moi et je suis en vous et vous êtes en moi et vous êtes en mon Père.

Nous sommes appelés à la société du Père et du Verbe, cela commence ici-bas et s'achève dans le ciel. C'est là que toutes mes brebis sont réunies et qu'il y aura un seul troupeau et un seul

pasteur, l'enceinte de ce bercail sera : l'immensité de Dieu ; tous les saints seront là, pas un ne manquera. Nous irons un jour. Les travaux et les peines de la vie ne sont rien ; ils passent bien vite. Le pasteur lui-même vient à nous, il nous porte, il soutient les mères, c'est-à-dire les âmes qui ont des desseins généreux de sanctification ; il semble qu'elles ne peuvent traverser le désert ; que c'est au-dessus de leurs forces ; soyez tranquilles, le pasteur est là, il vous portera sur ses épaules meurtries.

Prions pour que ceux qui ne sont pas dans le bercail y entrent bientôt. Prions aussi pour tant d'âmes dans le monde qui cherchent leur voie. Elles entendent bien la voix du pasteur qui les appelle, mais cette voix est mêlée à d'autres bruits qui les empêchent de l'entendre distinctement. Prions pour elles. Demandons au divin Pasteur de les prendre sur ses épaules, et de les ramener au bercail.

D. GRÉA, 9 Avril 1894.

Homélie pour le 4^{me} dimanche après Pâques. Correspondance aux invitations divines

Cet Évangile est plein de mystères, je ne vous les expliquerai pas tous, pour ne pas vous retenir trop longtemps, cependant voyons les principaux.

Ces discours de Jésus que l'Église remet sous nos yeux pendant le temps pascal, sont ceux qu'il adressait à ses apôtres dans la dernière Cène. Je m'en vais et personne ne me demande : où allez-vous ? C'est pourquoi la tristesse a envahi votre âme.

Jésus s'en va, il s'éloigne, quant à sa présence sensible. Mais il nous laisse des consolations : Je ne vous laisserai point orphelins, je viendrai à vous, non seulement je viendrai à vous, mais je demeurerai avec vous, car celui qui m'aime demeure en moi, et mon Père l'aimera et nous viendrons en lui, et nous ferons en lui notre demeure.

Ce sont là les consolations qu'il nous laisse à son départ. Malgré cela, la tristesse envahit notre cœur pendant la vie présente. Si nous regardons du côté du monde, ce n'est que lassitude et ennui ; si nous portons nos regards du côté de Dieu, c'est la privation ; nous ne pouvons pas encore jouir de sa présence, nous en sommes privés. Il vient nous visiter, c'est vrai, il habite au milieu de nous, c'est vrai, mais il n'y est qu'au regard de notre foi, nous ne le voyons pas encore d'une manière sensible. Seigneur, montrez-vous à nous. Ah ! quand viendra le temps où nous pourrions contempler votre visage.

Cependant, il est utile que N.-S. s'en aille : si je ne m'en vais, le Saint-Esprit ne viendra pas en vous. Il monte au ciel, le jour de l'Ascension, pour envoyer le St-Esprit à son Église, le jour de la Pentecôte. Il va au ciel ouvrir le sein de cette société éternelle du Père et du Fils qui ne sont qu'un même principe de la procession du Saint-Esprit, afin d'en faire descendre le Saint-Esprit, qui est le trésor de la divinité et l'accomplissement de la vie divine.

Que fera le Saint-Esprit ? Il nous apportera des consolations, oui, mais, chose singulière, N.-S. nous l'annonce comme menaçant.

Il convaincra le monde de péché, dit-il. Quel monde ? Le monde dont il est dit, ce monde ne m'a pas connu. Mon Père, gardez-les du

-259-

monde, le monde qui est « *totus in malitia* », le monde sur qui règnent les trois concupiscences : l'orgueil de la vie, la concupiscence des yeux, et la concupiscence de la chair.

Le monde qui nous sollicite et nous attire par ses plaisirs. Il nous montre des biens sensibles qui, après tout, finissent à la mort. Une table meilleure, la gourmandise. Ce sentiment si bas, qui nous rapproche des animaux, pourrait-il être encore en nous ? La concupiscence des yeux : la curiosité, la liberté de voir et d'apprendre, nous proposant de sortir de cette enceinte trop étroite où la nature est enfermée, afin que le cœur se dilate dans l'amour de Dieu.

L'orgueil de la vie, à quoi bon l'obéissance ? Le Saint-Esprit vient convaincre le monde touchant le péché, touchant la justice, touchant le jugement. Quoi, le Saint-Esprit, l'esprit d'amour. Oui, l'amour jugera, il semble que sa fonction est toute de douceur et de miséricorde ; il a encore celle

de la justice. Ah, quand nous sommes tombés aux mains de la justice de Dieu, la miséricorde s'est interposée. Si après cela, nous venons à mépriser l'amour, ce ne sera pas la justice, mais l'amour, qui nous jugera ? On représente la justice de Dieu, comme une balance exacte, pesant *froidement* les iniquités des hommes. Non, la Sainte Écriture nous la représente comme une fureur, comme une colère, on appelle le jour du jugement, le jour de la colère, parce que ce ne sera pas seulement la justice qui jugera, mais l'amour. Le St-Esprit viendra pour juger, il viendra avec toute la fureur de l'amour méprisé et rejeté. L'amour est singulièrement délicat et susceptible, si je puis ainsi parler, aussi la Sainte Écriture ne nous dit pas : ne le traitez pas indignement, mais, ne le contristez pas. Il est délicat et jaloux des dons qu'il nous fait. Il demande peu à qui ont peu reçu, mais pour ceux pour qui il aura beaucoup fait, et qui l'auront méprisé, il sera terrible.

Quand une âme religieuse méconnaît les dons qu'elle a reçus ; quand elle est infidèle au pacte qu'elle a conclu avec l'amour, au jour de sa profession, cet amour se retirera d'elle avec violence et retombera sur elle de tout son poids. Voilà pourquoi St Alphonse de Liguori, qui pourtant n'est pas un rigoriste, est si sévère pour les religieux infidèles. Nous lisons aujourd'hui au réfectoire que St Anselme menaçait de la colère de Dieu, un prêtre qui avait fait vœu d'entrer en religion et qui différait et hésitait. Que sera-ce d'un religieux qui a fait des vœux et qui ne les garde pas ? Son état n'est-il pas plus grave que celui de ce prêtre qui n'était pas encore engagé ? St François de Sales disait un jour à un homme qui recherchait son amitié : prenez garde, je suis sensible dans mon amitié. Si un saint disait cela, qu'est donc l'amitié de Dieu ? Nous sommes ses amis ; il nous appelle ses amis, prenons garde. Il est redoutable pour ceux qui sont indécents envers lui. Celui qui met la main à la charrue et qui regarde en arrière, il ne dit pas qui marche en arrière, mais qui regarde, n'est plus apte au royaume de Dieu.

Le Saint-Esprit viendra juger le monde. Le monde est l'adversaire de Dieu, celui qui pousse à la diminution de l'amour de Dieu, quelquefois sous l'apparence d'un plus grand bien, mais toujours à la faveur d'une plus grande expansion de la nature, car après tout, c'est nous que nous cherchons. On parle de l'amour des créatures, c'est nous que nous aimons. Il viendra convaincre le monde touchant le péché, parce qu'ils n'ont pas cru en moi. Si je n'étais pas venu, ils n'auraient pas de péché (non point dans le sens qu'ils n'auraient pas de péché du tout, mais leur péché ne serait rien en comparaison de celui qu'ils ont commis par le mépris de la grâce de ma visite). Je suis venu, ils ne m'ont pas reçu, ils n'ont pas eu confiance en moi, touchant la

-260-

justice. Le péché et la justice finiront par se rencontrer. Le péché est ici-bas, la justice est au ciel ; le péché est dans le temps, la justice dans l'éternité. Croyez-vous qu'ils ne se rencontreront pas ? Ils se rencontreront à l'heure de la mort qui sera l'heure du jugement. Considérez le péché comme la paille « *Omnis caro fœnum* » et la justice comme le feu. Quand le feu rencontre la paille, voyez quel embrasement. Dieu n'attend pas l'heure de la mort pour juger « *princeps hujus mundi jam judicatus est* », et ceux qui sont des démons, ceux qu'il a entraînés et séduits, sont déjà jugés avec lui.

Ils sont jugés par un jugement secret, par le retrait des grâces.

Oh, que c'est terrible. La cognée est déjà à la racine de l'arbre, s'écrie St Jean-Baptiste, qui vous enseignera la colère à venir ? C'est déjà commencé, il y a déjà en ce monde, des âmes réprouvées à cause de leur endurcissement. Je ne dis pas que par la disposition de leur libre arbitre et avec l'aide de la grâce, elles ne puissent pas se convertir mais elles ont laissé la grâce qui ne leur sera plus donnée. Il y a des créatures humaines qui passent pour vivantes et qui sont mortes au dedans « *intus mortuus* ». Le Saint-Esprit viendra convaincre le monde touchant le péché, touchant la justice et touchant le jugement.

N.-S. ajoute : « j'ai encore bien des choses à vous dire, mais vous ne pouvez les porter maintenant. » Comme Dieu épargne notre faiblesse. Le Saint-Esprit vous les fera connaître. Il me glorifiera, il prendra du mien. Jésus désigne par-là, la procession du Saint-Esprit qui procède du Père et du Fils. Je n'entrerai pas dans l'explication de ce mystère qui nous entrainerait trop loin. Qu'il nous suffise de savoir que nous devons faire notre salut avec crainte et tremblement ; qu'ayant mis la main

à la charrue, nous ne regardions point en arrière et que la privation de la présence sensible de Dieu ne nous jette pas dans la tristesse, mais allume en nous le désir d'en jouir.

La tristesse a deux effets, ou bien elle nous jette dans le dégoût, alors on cherche à faire diversion, par la jouissance du bonheur passager de la vie présente. Ceux-là se perdent. Ils ressemblent aux murmurateurs du désert, qui voulaient, retourner en Égypte. Après tout, disaient-ils, on peut se sauver en Égypte, sans adorer les idoles de ce pays, on-peut jouir de son bonheur et de l'abondance. L'autre effet de la tristesse, ce n'est point de nous faire regretter la terre d'Égypte, mais au contraire, d'allumer en nous le désir de la vie future. Regardons du côté de la terre promise, allons, au lieu de regarder en arrière, de l'autre côté du désert, d'où nous venons, hâtons-nous d'entrer dans le ciel.

D. GRÉA, 20 Avril 1894.

Homélie pour le Ve dimanche après Pâques La puissance de la prière

N. S. nous montre dans cet Évangile la puissance de la prière. Tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom vous l'obtiendrez.

Il y a des prières qui sont des illusions. On demande quelquefois des choses uniquement pour satisfaire notre passion, le penchant de notre nature contre le dessein de Dieu. Celles-là ne sont jamais exaucées. Mais si nous demandons à Dieu des choses qui aboutissent à notre salut éternel, si nous demandons les autres biens d'une manière secondaire de façon de passer par les biens du temps pour arriver aux biens éternels, nous serons exaucés.

- 261 -

« *Non dico vobis quia rogabo Patrem de vobis, ipse enim Pater amat vos* ». Je ne dis pas que prierai mon Père à votre sujet car il vous aime. Quelle belle et consolante doctrine N. S. nous enseigne là. Nous sommes aimés de Dieu. Oui, et tellement aimés que nous sommes la fin de tous ses desseins. C'est pour nous qu'il a créé le monde, c'est pour nous qu'il a conduit tous les événements, quelle Providence n'a-t-il pas fallu pour amener à travers tous les siècles jusqu'à notre front la petite goutte d'eau du Baptême, pour amener jusqu'à notre cœur la semence de notre vocation. Voyez ce qu'il a fallu.

Il a fallu des prédications des apôtres, le sang des martyrs, le zèle et le dévouement des moines qui ont défriché le sol de la France. Cette petite goutte a passé à travers tous les détours pour venir jusqu'à notre cœur. Et la grâce de notre vocation. Elle a tenu à ceci et à cela, à une circonstance que nous n'avons peut-être pas remarquée. Quand nous serons au ciel et quand nous verrons comment la Providence de Dieu nous a gardés, nous serons confondus dans un cantique d'actions de grâces à la miséricorde du Seigneur. « *Misericordia Domini quod non sumus consumpti.* » Si nous ne sommes pas perdus et damnés comme tant d'autres, c'est à la miséricorde de Dieu que nous le devons.

Il y en a tant que Dieu a laissés à leur sens réprouvé, nous il nous a défendus contre nous-mêmes et contre le Démon qui nous assiège et qui a des intelligences dans la place, c'est-à-dire, bien des choses qui conspirent contre le règne de Dieu dans notre cœur. Et à la tête de cette trahison, notre amour-propre qui voudrait se mettre à la place de l'amour de Dieu.

Il nous a gardés jusqu'à ce jour. Prions-le pour qu'il nous protège toujours. Ayons une grande confiance dans la prière. Ne croyons pas que nous ne sommes pas exaucés. Nous le sommes toujours si nous demandons les choses renfermées dans les saluts qu'il nous apporte. Écoutez cette parole de St Bernard, écoutez-la bien et inscrivez-la dans votre mémoire : « *Nemo quamvis peccator parvi pendat tuam.* » En français : que personne, quelque grand pécheur qu'il soit ne fasse peu de cas de sa prière.

Il ne faut pas dire je suis indigne d'être exaucé ma prière ne vaut rien. Non, la prière est d'un grand poids, Jésus n'a pas dit qu'il n'exaucerait que les justes. La prière des pécheurs, même des plus

grands, la prière de ceux mêmes qui seraient tombés dans le plus grand crime est puissante sur le cœur de Dieu et il ne faut pas la mépriser.

Voici des jours particulièrement consacrés à la prière. On va promener la Croix à travers la campagne pour expier les offenses que Dieu y a reçues, par le travail du dimanche, les blasphèmes, les impatiences, les injustices, qui se commettent dans les ventes des biens de la terre, ou lorsqu'on déplace les bornes des champs posées par les ancêtres comme parle la Ste Ecriture. On porte donc l'image de Jésus pour appeler la miséricorde de Dieu sur ces campagnes et aussi, afin qu'il ouvre sur elles sa main miséricordieuse et verse les bienfaits de l'ordre temporel. Ne disons pas : nous ne sommes pas laboureurs, c'est vrai, mais nous mangeons le pain que le travail des laboureurs a produit et s'ils ne sont pas récompensés par l'abondance des biens de cette sorte, nous avons à en souffrir comme eux-mêmes. Nous sommes tous solidaires dans la société humaine.

Nous prions aussi en ces jours pour demander la concorde, la paix pour éviter la damnation éternelle « *ab æterna damnatione eripias.* »

Dieu est bien offensé en nos temps, mais comme le disait aujourd'hui le vénérable Père de Vaulchier, il y a quelque chose à expier,

-262-

parce qu'il y a bien des âmes qui souffrent en esprit d'expiation. Il faut souffrir, souffrons sans nous plaindre, quand Dieu nous choisit pour expier. Souffrons dans la mesure que Dieu nous trace lui-même et apprenons aux fidèles à comprendre ce mystère et à l'aimer. C'est pourquoi pendant les Rogations, à la prière, nous joignons la pénitence en faisant abstinence. Tous les chrétiens devraient faire abstinence ces jours-là, et s'ils ne la font pas, c'est en vertu d'une dispense, car la loi n'est pas abrogée.

Prions pour demander la sanctification de nos souffrances. Quand Dieu chassa Adam et Eve du paradis terrestre, il lui dit : tu mangeras ton pain à la sueur de ton front, à la loi du travail, il joignit la loi de la souffrance. Nous ne sommes pas venus en religion pour nous y soustraire, mais pour mieux comprendre ce mystère et avoir davantage son profit.

Prions pour les peuples. Autrefois, toutes les multitudes assistaient à ces processions, les enfants, les hommes, les vieillards, tous les âges. Maintenant on laisse encore venir les enfants, mais les hommes ? Ils ne comprennent pas la valeur de la prière faite en commun. Je vous parlais de la puissance de la prière. Cette puissance a différents degrés : il y a d'abord le degré de la ferveur, le degré de l'amour de Dieu, joint à l'esprit de pénitence. Au-dessus de ces degrés, il y a la puissance de la prière, faite par l'Église en commun. Il faut que les fidèles comprennent cela. Ce n'est pas la même chose.

Ce n'est pas la même chose de prier chez soi ou de prier à l'église. Mais je prie chez moi, n'est-ce pas la même chose ? Non, ce n'est pas la même chose. La prière de l'épouse de Jésus-Christ, la prière de tous les fidèles réunis, a une puissance infiniment plus grande que la prière faite en particulier.

Si le temps le permet, nous irons donc à ces processions, soyons bien recueillis, prions beaucoup, nous avons tant de choses à demander à Dieu.

D. GRÉA, 29 Avril, 1894.

Les Rogations

Les Rogations sont des supplications qui ont le caractère de la pénitence. Comme le temps pascal n'est pas le temps des jeûnes, on fait accompagner ces supplications de la fatigue corporelle. Autrefois, les Rogations prenaient une grande partie de la journée. On fait donc pénitence. Et comme on a besoin de faire pénitence dans ces temps où N.-S. est si indignement outragé dans les champs et dans les campagnes, par les blasphèmes, par le travail du dimanche. Faisons donc ces supplications avec esprit de foi et de pénitence. C'est une cérémonie longue, allez doucement, tranquillement, invoquez les saints. Soyez recueillis, prenez garde à la curiosité, ne riez pas de la simplicité de ces

bons paysans qui ornent la Croix comme ils peuvent, sans beaucoup de goût ; admirons plutôt leur foi.

Les Rogations ne sont pas suivies aujourd'hui comme elles l'étaient il y a cinquante ans. Je me rappelle quand j'étais jeune enfant, on ne me laissait pas lever si tôt ; depuis ma chambre, j'entendais à 5 heures du matin, le départ de la procession de ma paroisse. Il y avait là une foule considérable. Il nous faut renouveler cet esprit. C'est pourquoi nous assisterons à toutes celles qui auront lieu dans cette paroisse, car si nous nous abstenions, on pourrait croire que ces supplications sont une chose de peu d'importance. Quand j'étais curé, je voulais que chaque famille fût représentée à la procession,

-263-

on envoyait surtout les enfants, car c'était une population d'ouvriers ; les grandes personnes ne pouvaient pas venir aussi facilement. Mais c'est surtout au chef de famille, au père à représenter la famille.

Nous assisterons donc à ces processions, nous nous fatiguerons un peu, mais cette fatigue sera peu de chose, à côté de celle de vos grands « *spaciements* ». Et pour le service des hommes, pour le gain, ne se fatigue-t-on pas ? On est esclave du gain, on se fatigue pour un rien et quand il s'agit de gagner le ciel, qu'il s'agit de faire descendre les bénédictions de Dieu sur nous, on a peur d'un peu de fatigue.

Notre pauvre pays de France a tant besoin de prières ; dans les Rogations, on ne demande pas seulement les biens de la terre, on demande aussi « *ut inimicos ecclesie humiliare digneris, ut cuncto populo christiano pacem et veram concordiam donare digneris, ut ecclesiasticos ordines conservare digneris* ».

Demandez et vous recevrez, demandez les choses de Dieu, du ciel et aussi les biens temporels en tant qu'ils nous servent à acquérir le ciel. Si nous le demandons pour jouir, Dieu ne nous les accordera pas ou s'il nous les accorde, c'est plutôt un châtiment qu'une miséricorde.

On se plaint que les Rogations tombent de plus en plus en décadence. Sachez, mes chers fils, que ce n'est pas le peuple qui les a abrégées. Ce sont d'autres personnes qui ont voulu se soulager. Il nous faut rentrer dans la rigueur de cet usage. Ce sont de vraies pénitences. Dans l'église de Lyon, les officiants, le prêtre, le diacre, etc., marchaient pieds nus. C'était très pénible, à cause du pavé de Lyon. Elles étaient si longues et si fatigantes que l'on revenait en bateau.

A Rouen, les processions étaient très longues ; elles se terminaient par la procession de la fête de l'Ascension, qui rappelait la sortie des apôtres de Jérusalem, conduits par N.-S. au mont des Oliviers.

Cette procession commençait le matin par une messe chantée par les enfants de chœur dans une salle du palais de justice ; la messe chantée par l'Archevêque, se célébrait à 6 h. du soir et cela au 18^{me} siècle.

A Milan, les processions duraient jusqu'à None ; on s'arrêtait dans les églises qui se trouvaient sur le parcours pour chanter les petites heures. Les nôtres ne sont pas si fatigantes. Ah quand il s'agit de se divertir, on fait des courses bien plus fatigantes.

Pour la fête de l'Ascension

C'est aujourd'hui que nos espérances sont conformées, quand le ciel s'ouvre et que l'humanité va s'asseoir à la droite de Dieu en la personne de N.-S. Jésus-Christ. Que de consolations pour nous. Si vous m'aimez, dit N.-S. à ses disciples, vous devez vous réjouir parce que je vais à mon Père, et que mon Père est plus que moi (selon mon humanité). Je vais recevoir la gloire que je possédais au commencement auprès de lui. « *Apud te* ».

Il vous est aussi utile que je m'en aille, si ce motif désintéressé de ma glorification est trop élevé pour vous, il y en a un autre qui peut vous donner de la joie, c'est le motif de votre propre intérêt. Si je ne m'en allais pas, le Saint-Esprit ne descendrait pas sur vous. Lorsque je serai entré dans cette société éternelle du Père, je vous enverrai le Saint-Esprit. C'est la promesse qu'il a faite à ses apôtres

et il leur ordonne en même temps, de se préparer à le recevoir par le silence et la retraite. « *Sedete in civitate.* »

-264-

« *Vado parare vobis locum.* » Je vais préparer la place. Cette place était vacante par la chute des anges. Je vais rendre l'humanité capable d'occuper cette place. Eh, quoi, mon Dieu, l'humanité souillée par le péché et tombée dans l'abîme, vous allez la rendre digne et capable d'aller siéger sur le trône des anges ? Oui et non seulement cela, mais je vais prendre possession de cette place pour vous. « *Pro vobis præcursor intravit.* ».

Il va s'asseoir sur le trône de son Père, non point seul, mais il fait asseoir l'humanité toute entière avec lui.

S'il nous quitte, il ne nous laisse cependant pas orphelins, Il vient à nous. Cette humanité qui siège sur le trône de Dieu, il nous la donne dans la Sainte Eucharistie, il l'unit à la nôtre, d'une union indissoluble ; il ne fait qu'un avec nous. Comme vous étés en moi, je suis en eux. Vous étés un avec moi, dit-il à son Père, et ils ne sont qu'un avec moi. Tout ceci est voilé ici-bas. Mais un jour ces mystères resplendiront, les voiles tomberont et les ombres feront place à la pleine lumière.

Il va nous préparer la place et en même temps il nous montre le chemin que nous avons à suivre pour y arriver. Ce chemin, c'est la Croix. Pour chacun de nous, ce chemin, c'est notre vocation. Voilà le chemin qui vous conduit droit au ciel. Suivons-le bien, ne nous en écartons jamais. Nous nous égarerions ; comme le voyageur qui a perdu le bon chemin, qu'on lui avait indiqué et qui erre à l'Aventure dans la forêt, prenant tantôt le sentier de droite, tantôt celui de gauche et finissant par ne plus se retrouver. Suivons notre chemin, avançons toujours. Cela ne sera pas long. La vie humaine est si courte. Il y a aussi des chemins de traverse qui abrègent encore la course et nous mènent plus vite à Dieu. Ce sont le martyre sanglant, et le martyre non sanglant de la vie religieuse.

Ne nous étonnons donc pas, si nous rencontrons des peines, des tribulations, des immolations, des tristesses. Ce sont des chemins de traverse qui nous conduisent au trône qui nous attend.

L'Ascension est aussi une fête de Marie. Elle pouvait accompagner Jésus dans son triomphe, mais elle préfère rester sur la terre. Lorsque Anna eut mis au monde, le prophète qui lui avait été annoncé, son épouse lui dit de venir avec lui à Silo où il allait offrir un sacrifice d'actions de grâces et faire retentir les accents de sa louange, auprès de l'Arche de l'Alliance. Mais Anna répondit qu'elle n'irait pas et qu'elle resterait auprès de l'enfant jusqu'à ce qu'il soit sevré.

Marie fait comme cela. Elle pourrait monter au ciel avec son Fils Jésus, son cœur tellement uni à celui de Jésus, sentait pour le ciel des aspirations inexprimables, mais elle demeure sur la terre, jusqu'à ce que l'Église soit assez forte. Elle reste auprès des apôtres, pour être leur maîtresse. C'est auprès d'elle qu'ils s'assemblent pour se préparer à recevoir le Saint-Esprit.

Imitons leur exemple. Passons auprès de Marie, les quelques jours qui nous séparent de la fête de la Pentecôte et qui, par une heureuse coïncidence, tombent dans ce mois qu'une dévotion moderne a consacré spécialement au culte de la Sainte Vierge. Passons-les dans le recueillement, la prière et la retraite, afin de recevoir abondamment les grâces du Saint-Esprit.

D. GRÉA, 23 Mai 1894.

N° 34

15 AVRIL 1948

La VOIX du PÈRE
Bulletin des C. R. I. C.

LES RÈGLES

1° nos dispositions envers la règle

Nous allons reprendre nos conférences du soir. Je vous parlerai pendant quelque temps du grand mystère de l'obéissance qui fait le fond de la vie religieuse ; mais tout en tête, je voudrais vous parler aujourd'hui de la Règle et des dispositions que nous devons avoir, vis-à-vis de la Règle.

Nous devons regarder la règle comme la parole de Dieu, une leçon de l'Esprit pour diriger notre vie. Vous direz : mais c'est une main humaine qui l'a écrite ; c'est vrai, mais c'est le Saint-Esprit qui guidait cette main quand elle écrivait ; Dieu doit assistance aux communautés et aux supérieurs pour la rédaction des règles.

On reconnaît à plusieurs signes qu'une règle vient de Dieu. D'abord au don des âmes qui se mettent sous cette règle. Ensuite à l'approbation de l'Église. C'est la pierre de touche. Quand l'Église approuve substantiellement un institut, elle approuve aussi en substance ses observances et quand elle approuve définitivement, elle approuve leurs observances jusque dans leurs moindres détails. Aussi lorsqu'on s'écarte de l'observance des petites règles, les décadences viennent. Vous ne voyez apporter aucune modification aux règles sans que l'institut tombe en décadence. C'est une loi universelle. Il faut donc attacher à la règle la vie des instituts.

Il y a des instituts nouveaux qui ont des règles nouvelles, mais nos règles à nous sont des règles anciennes dictées par le St-Esprit et écrites par les Pères. Notre chemin est un chemin tout tracé ; seulement il était recouvert par les débris des décadences et des faiblesses humaines. On n'a qu'à soulever ces branches de bois mort et ces feuilles sèches et on le retrouve aussitôt. Il faut donc avoir un profond respect pour nos règles et les regarder comme la loi de Dieu. Faisons-nous un scrupule d'en mépriser une partie quelque petite qu'elle soit. Tout ce qui est dans la règle vient de Dieu, disait St Pacôme et, si ce n'était pas bon, je ne l'aurais pas écrit. En même temps qu'on respecte la règle, il faut l'estimer. Soyez surs qu'un religieux qui estime sa règle la pratiquera, ou s'il ne peut pas la pratiquer, les dispenses dont il sera obligé d'user, ne diminueront pas en lui le respect des règles, il les portera avec humilité en désirant toujours revenir le plus tôt possible à l'observance de la règle. Il y aura toujours dans les communautés, des personnes qui devront user de dispenses ; outre les malades par occasion, il y a des infirmes, des personnes qui restent infirmes toute leur vie. Il y a deux âges dit St Benoît, pour qui il faut user de dispenses ; ce sont les enfants et les vieillards.

Mais si l'on estime la règle, on n'abusera pas des dispenses ; on en usera par obéissance avec humilité comme ce bon P. Millerot, dont nous lisions la vie au réfectoire, qui avait la dispense de se lever à 3 heures tous les jours et qui la faisait renouveler tous les mois. Pour que la dispense ait bien le caractère d'une dispense, il faut la renouveler.

-266-

Jamais les dispenses ne sont données à perpétuité ; c'est pourquoi il est nécessaire que de temps en temps, les supérieurs mettent le sceau de l'obéissance sur celles dont nous pouvons user.

Ce respect ayons-le dans le cœur et ne nous permettons jamais d'y manquer par nos paroles et ne permettons pas non plus qu'on y manque devant nous, car nous offenserions Dieu ; le mépris de la règle est un péché.

Mais le respect et l'estime de la règle ne suffisent pas ; il faut encore l'amour. Et pourquoi faut-il les aimer ? Parce qu'elles sont un grand bienfait de Dieu. C'est un grand bienfait que Dieu ait voulu nous tracer notre genre de vie. Un religieux qui porte le respect et l'amour de la règle est un religieux qui se sanctifie. Pourquoi ? Parce qu'il y trouve la mortification de sa nature, mortification de l'orgueil par l'obéissance et mortification de la sensualité par l'observance. Soyez surs qu'en respectant, estimant et aimant vos règles, vous plairez à Dieu comme aussi vous pouvez être sûrs de lui déplaire en ayant un sentiment contraire. Ce n'est pas une chose légère que la règle jusque dans ses moindres détails.

Nous devons nous attacher à nos règles comme le lierre à l'arbre. Le lierre ne s'attache pas à l'arbre tout d'abord par de grosses branches, mais par de petites fibres extrêmement ténues. Une fois qu'il y est attaché, il monte rapidement, mais si l'on vient à le détacher, il retombe et ne peut pas se tenir debout. L'arbre auquel nous devons nous attacher, c'est l'arbre de la Croix ; nous nous y attachons par les grosses branches de nos observances et surtout par les petites fibres, nous montons rapidement,

parce que notre nature se mortifie ; au contraire, si nous les abandonnons, nous retombons sans force sur nous-mêmes.

Prenez donc la résolution d'être fidèles à vos observances, en les respectant, en les estimant et en vous sacrifiant s'il le faut, pour les maintenir.

A ces trois sentiments, s'ajoute un quatrième, le plus parfait. C'est le *zèle de la règle*. Le zèle de N.-S. pour les âmes, zèle jaloux, qui lui fait dire dans le cantique des Cantiques : tu m'as blessé, o mon épouse, par un cheveu de ton cou.

Faites attention, le jour où l'on perdra le zèle des moindres observances, ce sera la ruine de l'institut. Que chacun de nous fasse attention. Nous sommes tous responsables de l'avenir de notre ordre. A chacun de nous s'appliquent ces paroles : « *Mandavit unicuique de proximo suo.* »

Malheur à ceux par qui les décadences entrent dans les familles religieuses. Les décadences ne commencent pas par de gros scandales. Le démon est trop habile pour proposer tout d'abord des manquements trop considérables. Il sait bien qu'il ne réussirait pas, mais c'est par la négligence des petits détails qu'elle entre peu à peu et qu'elle finit par détruire les communautés les plus florissantes. Voyez ce qui est arrivé à l'abbaye de St Claude.

D. GRÉA, 22 Avril 1895. St Antoine.

2° les petites règles de la vie religieuse

Je distinguais dans une dernière conférence, entre les infractions à la règle et les infractions aux vœux. Je vous disais que la règle ne vous obligeait pas, sous peine de péché, excepté quand il y a mépris. Or, on arrive très souvent au mépris quand on attache peu d'importance aux prescriptions de la règle, ou qu'on les observe avec négligence.

-267-

Voilà par exemple, la règle du silence qui défend de parler dans certains temps et lieux. Si l'on vient à y manquer par distraction, par oubli, c'est bien, on n'a pas commis de péché ; mais celui qui souvent par négligence, ou par légèreté violerait cette règle, commettrait une faute, parce qu'il y aurait mépris. Il y a mépris quand il y a négligence. Et ainsi, un religieux qui se détraquerait et n'observerait plus aucune de ces petites règles, ou qui serait habitué à en violer une, serait dans un état habituel de péché. Apportons une grande attention ; les règles ont été faites pour tenir notre volonté en bride et sous le joug de la volonté divine. La violation de ces règles, même un simple manquement par négligence, cause un très grand déplaisir à Dieu. Vous avez blessé mon cœur, dit-il dans le cantique des Cantiques, par le dérangement d'un cheveu de votre cou.

Gardons-les fidèlement pour faire plaisir à celui qui nous a appelés, qui nous a tirés du monde où nous nous serions perdus, pour nous faire approcher de son cœur et nous faire goûter ses douces familiarités. Chacune de ces petites règles bien, observées, est un acte d'amour.

Il fut un jour révélé à Ste Gertrude que la prieure du monastère faisait un acte très agréable à Dieu, en apprenant par cœur le capitule de l'office que la règle prescrivait de chanter par cœur.

Toute la vie religieuse est composée de petites règles. C'est une preuve de vigueur dans les communautés. Les monastères où l'on n'y attache pas d'importance, sont des monastères qui se relâchent et qui tombent. Quand les monastères étaient en pleine vigueur, particulièrement ceux de Cluny, tous les actes des religieux étaient déterminés par les règles. Au temps du relâchement, c'était un laisser-aller universel. En elles-mêmes ces petites règles n'ont pas grande importance, mais considérées au point de vue de Dieu, elles sont très importantes, parce qu'elles placent notre volonté dans une application constante à la volonté de Dieu. La règle ordonne de ne pas croiser les jambes, en l'observant, je m'abstiens d'une irrégularité. Au réfectoire, quand nous ne sommes pas occupés, nous devons avoir les mains croisées sur la table ; en l'observant, nous gardons une règle, nous faisons la volonté de Dieu. La volonté entre dans le menu détail de notre vie, elle règle tout, elle détermine tout. Les gens du monde ont aussi une règle, la règle des convenances sociales, mais cette règle ne vient pas de la volonté de Dieu ; elle est imposée par la volonté humaine. On peut la violer sans faire

de péché, mais on est obligé de les garder sous peine de sanction, c'est-à-dire sous peine d'être regardé comme un malappris ; voilà pour les règles.

Les vœux obligent toujours sous peine de péché. Dans certaines communautés, aux vœux de religion, on ajoute d'autres vœux, comme par exemple, chez les Minimes, on fait le vœu d'observer l'abstinence perpétuelle ; chez les Trinitaires (autrefois) de rester en captivité pour obtenir la liberté de certains captifs. Les vœux obligeaient sous peine de péché. Tout ce qui est des vœux oblige sous peine de péché ; on y est tenu sous peine de péché. Maintenant, tout ce qui est de l'essence de la vie religieuse tombe sous le vœu, on y est par conséquent tenu sous peine de péché, et de péché mortel si la matière est grave. Les correspondances des religieux, leurs visites, appartiennent à l'essence de la vie religieuse. Un religieux par conséquent, qui se soustrairait à l'obéissance et aurait des correspondances clandestines avec le dehors, lettres, visites clandestines, ferait un péché *mortel*. Vous connaissez toutes ces choses, on vous les a suffisamment expliquées au noviciat, car on n'a jamais laissé ignorer à un novice la gravité des obligations qu'il contracte par sa profession.

-268-

Avons-nous besoin de regards de ce côté-là. Levons nos yeux vers le cœur de Jésus. C'est lui qui nous a donné ces règles, c'est lui qui nous récompensera, si nous sommes fidèles ; « *tu es qui restitues hereditatem meam mihi.* » C'est vous qui me restituerez un héritage éternel, en place des biens que j'ai laissés sur la terre.

Allons à travers ce siècle mauvais, ajoutant une journée à une autre journée. Ah, si l'on compte pour dure la journée du soldat en campagne, soyez surs que pour le religieux fidèle qui aura travaillé à bien remplir ses journées, qui le soir en s'examinant trouvera que toutes ses heures ont été pour Dieu, soyez surs qu'il aura une grande récompense.

Parce que tu as été fidèle en de petites choses, tu seras établi sur de très grandes choses ; entre dans la joie de ton Seigneur. Allons ainsi, ajoutons des journées pleines à d'autres journées et ces journées réunies feront des mois et des années. Alors notre âme s'enrichira de mérites jusqu'à la fin. Jusqu'à la fin ! Ah, il vaudrait mieux mourir jeune que de ne pas être fidèle dans la suite. Il aurait mieux valu pour le Père Hyacinthe de mourir après deux ou trois ans de profession ; il ne serait pas venu à dire que la vie religieuse était pour lui une prison de l'âme ; et il ne serait pas parti. Oui, le monastère est comme une prison, mais quelle bonté pour l'âme, à condition cependant que l'on foule aux pieds le vieil homme. La vie religieuse nous est donnée pour arriver plus facilement à la sainteté. Les gens du monde peuvent aussi devenir des saints, mais ils n'ont pas les mêmes secours. Quand on ne veut pas faire cela, quand on trouve gênant ce qui aide à le faire, c'est qu'on ne veut pas le faire, et alors on est malheureux.

Ce ne sera pas votre sort, j'espère que vous persévérerez tous et que vous irez tous au ciel. Alors au ciel, je serai votre abbé. Pour cela, il faut que vous mouriez avant moi, car, comme le P. Athanase l'écrivait, la communauté du ciel n'est pas encore assez nombreuse, pour qu'on y mette un abbé. Si, toutefois, je venais à mourir avant vous, j'attendrai que vous veniez me rejoindre, pour me faire votre, abbé. Cela ne veut pas dire que je serai plus saint que vous. Dieu n'attache pas la supériorité à la plus haute sainteté, et l'on a vu de très mauvais supérieurs.

Je m'en vais faire encore une longue absence. Priez pour que la grâce du Bon Dieu touche les âmes que je vais évangéliser. Ce n'est pas ma parole que je leur porterai, mais la parole de Dieu. Si je parle bien, ce sera l'œuvre de Dieu. Si je parle mal, ce sera pour moi une humiliation profitable. Ne cherchons pas notre propre satisfaction ; nous ne la trouverions pas ou si nous la trouvions, elle serait empoisonnée par mille remords et par mille épines. Cherchons le bon plaisir de Jésus. C'est facile pour un religieux. Du matin au soir, sa vie est toute tracée, toute jalonnée à droite et à gauche, il ne peut jamais s'écarter par erreur.

D. GRÉA, 8 octobre 1894, St. Antoine.

3° l'austérité des règles

Je lisais aujourd'hui dans un ouvrage que le Pape est infallible dans six occasions : 1) quand il définit des dogmes ; 2) quand il canonise les saints ; 3) quand il approuve les ordres religieux et leurs règles.

Toutes les fois que le Pape approuve un institut religieux, il approuve sa règle du moins quant à sa substance. Les détails il ne les

-269-

demande pas tout de suite. Ce qui est arrivé pour nous ; quand Rome a approuvé notre congrégation, il restait une foule de détails à déterminer et qu'on a renvoyés à un temps opportun. *Quam primum*, m'a-t-on dit. Nos règles sont donc approuvées quant à la substance.

Plus que cela, puisque nos règles sont des règles anciennes, il n'y en a pas une qui n'ait été déjà approuvée plusieurs fois. C'est donc le Saint-Esprit qui en est l'auteur. C'est lui qui les a inspirées à nos législateurs et à nos Pères. Or, le Saint-Esprit connaît mieux la nature de l'homme que nous. Il sait ce qu'elle peut porter et ce qu'elle ne peut pas faire. Par conséquent, en instituant ces règles, il les proportionnait à nos propres forces. Ainsi donc, quand un religieux prend prétexte de sa règle pour quitter l'état religieux, ce n'est qu'un prétexte que le diable lui suggère. Le démon est ennemi de la vie religieuse ; il voudrait la détruire. Tous ses efforts tentent à jeter les religieux hors de leur vocation, et il se sert des règles comme prétexte pour arriver à son but.

Après tout, il n'est point de règle si dure qu'elle soit à laquelle on ne puisse s'habituer, mais ce à quoi on ne s'habitue pas, c'est à la pauvreté et au renoncement de sa propre personnalité, par l'obéissance. Le vieil homme voudrait sans cesse avoir son chez soi, ses biens, ses meubles, ses livres ; il voudrait se procurer le nécessaire, l'utile et l'agréable, et surtout il voudrait être indépendant, ne dépendre que de lui-même dans son activité, dans son intelligence, dans ses relations, dans ses visites, dans ses voyages, dans ses curiosités. Au fond, voilà la vraie raison qui pousse un religieux à sortir de son institut. Ce n'est pas les règles. Les règles, on s'y habitue. Mais, ce à quoi on ne s'habitue pas, je viens de vous le dire, c'est au renoncement de soi-même. Et c'est là qu'il faut arriver, c'est jusque-là que nous devons pousser le sacrifice.

Les ordres religieux, quelque austères qu'ils soient, n'ont pas un régime aussi dur qu'on le rencontre quelquefois dans certaines conditions. En Algérie les moines de Staouli passent pour des goinfres et des gourmands aux yeux des Kabyles. Les marins des bâtiments pêcheurs ont une vie infiniment plus rude qu'aucun institut religieux ne puisse l'avoir.

Les forçats. J'ai visité le bagne autrefois, maintenant je ne sais plus comment on les traite, mais, de mon temps c'était une rigueur comme jamais on n'en rencontrera dans aucun ordre religieux. Ils avaient constamment un boulet au pied. Outre ce boulet, leur jambe était serrée par un cercle de fer auquel était attachée une chaîne. Ce cercle qui n'était pas précisément aussi souple que les mailles de nos bas, leur causait de si grandes douleurs que ces malheureux faisaient tous leurs efforts pour se procurer ce qu'on appelle dans mon pays des patos . Ils s'en faisaient comme un tampon de linge qu'ils mettaient autour de leur jambe pour diminuer la meurtrissure de ce cercle de fer.

La nuit, ils couchaient sur une table de bois, ils n'avaient qu'une couverture commune, et si, par hasard, quelqu'un faisait un tant soit peu de bruit le gardien, qui couchait dans une salle voisine, n'avait qu'à faire un simple mouvement pour leur lever à tous le pied en l'air. Ils n'avaient qu'un habit de grosse toile qu'ils portaient été comme hiver. Pour toute nourriture, on ne leur donnait qu'un peu de riz avarié que l'on ramassait au fond des vaisseaux.

Voilà un régime qui certes n'était pas agréable, surtout pour ceux qui y étaient condamnés à perpétuité.

- 270-

Or ces braves gens vivaient, même quelques-uns étaient devenus très vieux, tant il est vrai qu'on s'habitue à tout.

J'ai eu l'occasion dans ma vie de parler à un grand criminel qu'avait échappé aux poursuites de la justice humaine. Je lui disais : « Mon cher ami, il n'y a pas d'autre moyen pour vous d'expier vos péchés que de vous enfermer à la Trappe et y faire pénitence » ; et il me répondait : « oh, je n'ai pas la vocation. » - « Comment, vous n'avez pas la vocation, lui dis-je ; et, si les gendarmes vous avaient pincé, on vous aurait condamné au bagne, est-ce que vous auriez eu la vocation ? Et, cependant, il aurait bien fallu vous y soumettre. Pensez-vous qu'on va demander aux criminels que l'on envoie au bagne s'ils ont la vocation ; - oh, mon estomac ne pourra pas supporter ce régime ; j'ai des maux de tête ; non, laissez-moi ici. - On les enferme et voilà tout. »

Il n'y a pas de genre de vie si dur qu'il soit auquel on ne s'habitue. Chose singulière, non seulement on s'y habitue, mais on le quitte avec un certain regret. De même que, lorsque vous quittez les petits frères pour monter au noviciat, vous éprouvez une certaine tristesse, parce que vous pensez qu'une partie de votre vie s'est écoulée là ; de même j'ai entendu dire que les forçats ne quittent jamais le bagne sans un serrement de cœur.

Singulière chose que l'âme humaine. Elle s'habitue à tout, elle s'attache à tout. Mais ce à quoi elle ne s'attache pas, pas plus au bagne qu'ailleurs, c'est à la pauvreté et à l'obéissance.

Voilà pourquoi nous avons sur les autres l'avantage d'une immolation totale et continuelle. Dans le temple de Jérusalem on offrait des victimes non pas seulement aux jours de fête, mais tous les jours. Dans l'Église on offre le saint Sacrifice de la Messe, non seulement aux grandes solennités, mais tous les jours.

De même notre sacrifice doit être quotidien. A Jérusalem, les sacrifices étaient quotidiens, et, quand par une malédiction de Dieu, dans le blocus où Titus tenait enfermés les Juifs, les victimes vinrent à manquer, ce fut une consternation parmi les malheureux assiégés.

Nous devons offrir chaque jour le sacrifice de la pauvreté et de l'obéissance. Vous comprenez comment il faut faire.

Vous apportez votre victime à l'autel, mais il n'y a pas de feu, elle ne pourra être consummée. Voilà pourquoi Dieu avait prescrit dans l'ancienne loi par son prophète : *in altari meo semper ignis ardebit.*

Il faut que sur l'autel de notre cœur le feu de l'amour soit toujours ardent. Tous les religieux ont été ardents pendant une certaine époque de leur vie. Il n'en est pas un qui, apostat qu'il fut, même Luther, même le P. Hyacinthe qui n'ait été fervent au jour de sa profession, mais ils ont laissé éteindre le feu. Il faut donc entretenir ce feu. Savez-vous comment à Jérusalem on entretenait le feu dans le temple ?

Avec du bois sans doute, non seulement avec du bois, mais encore avec la graisse des victimes. Si vous voulez entretenir le feu sur l'autel de votre cœur, si vous voulez vous rendre la vie religieuse supportable, que l'amour soit toujours ardent chez vous. Sans l'amour la vie religieuse est insupportable. C'est le bagne. Si vous voulez entretenir l'amour de votre cœur, donnez-lui des sacrifices. Oh, mes enfants l'amour s'achète par le sacrifice. Sans le sacrifice, l'amour de Dieu se refuse, et l'amour propre reprend le dessus. Rien n'est froid comme l'amour propre, rien ne refroidit l'âme comme l'égoïsme. L'égoïsme c'est une chose que jamais personne n'a appelé feu. St Ambroise nous le disait encore il n'y a pas longtemps dans une leçon de matines « *frigidum illum verbum meum atque tuum.* »

-271-

Je prie le bon Dieu qu'il vous convainque de cette vérité. C'est à ce prix que vous serez de vrais religieux. Ah, qu'il fera bon mourir, si toute notre vie notre cœur a été ardent dans le sacrifice.

Nous allons bientôt faire l'anniversaire (le 3me) de notre cher P. Paul Bourgeois. Voilà un religieux qui n'a pas laissé refroidir le feu de son cœur, mais qui l'a sans cesse entretenu par le sacrifice. Je conserve dans ma chambre comme de précieuses reliques ses instruments de pénitence. Il était héroïque de ce côté. Jamais la moindre résistance aux sacrifices demandés et particulièrement aux sacrifices imposés par l'obéissance. Aussi était-il mur pour le ciel. Soyez comme lui. Ne laissez

jamais refroidir le feu de votre amour. Comme je vous le disais, il n'y a jamais eu de religieux, si apostat, si infidèle qu'il soit, qui n'ait eu du feu pendant quelque temps, mais il l'a laissé éteindre.

Quand le feu est éteint, comme c'est difficile de le rallumer. Qui est-ce qui fait le feu au noviciat ? - Fr. Jacques. - Eh bien, mon frère Jacques, quand votre phare est éteint, comme c'est difficile de le rallumer, il faut de petits copaux, du bois, etc... Au contraire, quand il est ardent, comme ça va bien. Et chez les Pères profès qui est-ce qui fait le feu ? - P. Hippolyte - Mon P. Hippolyte, n'est-ce pas qu'il est difficile de rallumer votre feu quand il est éteint ? Il ne s'éteint pas ? Eh bien ; mes chers enfants, je vous représente le P. Hippolyte comme modèle. Faites comme lui, ne laissez jamais éteindre votre feu. Allons, mes enfants, allez prendre votre repas. Les petits frères sont déjà au réfectoire. Ils doivent avoir une terrible tentation ; voir la soupe et ne pas pouvoir la manger. J'ai bien envie d'aller au réfectoire ce soir, malgré le frère Jérôme, qui me condamne à la vie végétative. (Le R.me Père avait alors la goutte).

(D. GRÉA St Antoine 28 Janvier 1895).

Un chroniqueur de la vie de dom Gréa et de sa Congregation

Dom Ignace Delavenna, Chanoine Régulier de l'I. C.

† le 7 Mars 1948

Je me souviens qu'étant enfant oblat ou « petit frère » dans la Congrégation des Chanoines Réguliers de Dom Gréa - il y a de cela plus de 50 ans - un de mes père-maîtres, le plus jeune, me dit un jour : « Voyez-vous, D. Gréa raconte beaucoup d'anecdotes aux enfants sur sa vie d'étudiant dans le monde et sur les débuts de la Congrégation ; tachez d'y faire attention. Bien plus, prenez des notes; moi j'en prendrai aussi en complétant les unes par les autres, nous arriverons à faire une vie de D. Gréa en anecdotes. » Et je crois bien que je m'essayai alors à suivre les indications de mon maître, mais pas longtemps.

Lui tint sa promesse, et, toute sa vie, il fut à l'affût de tout ce qui pouvait avoir trait au P. Fondateur. Celui-ci passait alors aux yeux de tous ses religieux comme un saint et un homme d'un talent Supérieur. Il fallait noter ses paroles et ses gestes, comme jadis Saint Cassien notait dans ses Collations les exemples et les maximes des Pères de la Thébaïde.

Et le P. Ignace Delavenna - car c'est de lui, on le devine, dont je veux parler - devait appuyer son initiative de chroniqueur sur l'autorité de ses propres maîtres : Dom Paul Benoît et Dom Alexandre Gropellier. C'étaient deux grands collectionneurs de traditions monastiques

-272-

et liturgiques. L'un avait écrit *l'Histoire de l'Abbaye et de la Terre de Saint Claude* (Jura) ; l'autre devait se spécialiser dans l'hagiographie régionale et les textes liturgiques anciens du diocèse de Grenoble.

Ce qui est sûr, c'est que Dom Delavenna, très au courant de la vie du R.d.me P. Gréa, put fournir au biographe officiel de celui-ci, vers les années 1935-1936, une belle gerbe de renseignements oraux et écrits. Mgr Vernet - l'historien si pénétrant de Dom Gréa - reçut en particulier de Dom Delavenna deux études manuscrites, complètement rédigées et formant un tout : l'une intitulée « *Initia Patris* (les Commencements du Père) et l'autre : « *Ultima Patris* (la Fin du Père). Le premier recueil traite de la formation de l'institut des Chanoines Réguliers de l'Immaculée Conception dans son premier berceau. Baudin, et son premier cadre de vie : St- Claude. Le second rappelle la dernière période d'activité de Dom Gréa, sa maladie, sa mort et le rayonnement de son nom au lendemain de sa mort. Cette dernière étude est particulièrement importante, car elle traite d'événements où « la nuée des témoins » fit certainement défaut. D. Gréa était alors, avec la permission du Saint-Siège, en dehors de sa communauté, en résidence à Rotalier, au château de ses neveux, près de Lons-le-Saunier. De plus le désarroi de la grande guerre et les rigueurs d'un hiver exceptionnel coupaient encore plus les relations entre les Chanoines Réguliers et leur fondateur exilé.

Mais par une délicate attention de la Providence, le P. Delavenna fut mobilisé à Lons-le-Saunier. Et là, comme soldat infirmier de réserve, il pouvait trouver des moments de loisir pour aller, entre deux trains, visiter le Rd.me P. Gréa. Le secrétaire et compagnon de celui-ci était le P. Michel Bielher, très ami du P. Delavenna, qui put ainsi recueillir de vive voix bien des détails dont il n'avait pas été lui-même personnellement témoin.

Mgr Vernet, dans la préface de son livre, rend hommage à la documentation fournie par D. Delavenna. Il qualifie de « beaux récits » les « Commencements » et la « Fin du Père » et reconnaît avoir beaucoup emprunté à d'autres articles de Dom Delavenna, publiés dans le Bulletin mensuel des Chanoines Réguliers de l'Immaculée Conception.

Il faut savoir, en effet, que c'est à la rédaction d'un bulletin que le P. Delavenna put encore exercer ce talent de mémorialiste et de chroniqueur où il excellait.

Ce fut en 1932 que le Rd.me P. Casimir, nommé Vicaire Général de notre Institut, dans une forme plus moderne et plus vivante au Bulletin des Chanoines Réguliers. Le siège de la rédaction fut d'abord l'Ecole Saint-Louis, en Avignon, où le P. Constant Robert, directeur du Juvénat, mit au service de la revue son talent d'écrivain et d'administrateur. Mais il s'entoura de collaborateurs, aussitôt les premiers numéros parus. Et l'une des plumes les plus appréciées fut certainement celle du P. Delavenna, alors en résidence en notre maison de St Joseph de l'Ecluse. Quelques années plus tard, le centre de l'administration du Bulletin était transféré à l'Ecluse, et la direction remise aux mains du P. Delavenna qui devint ainsi l'animateur de la revue et lui imprima son cachet bien personnel. (*A suivre*)

N° 35

18 Avril 1948

La VOIX du PÈRE **Bulletin des C. R. I. C.**

I. aux novices

1°) Petite Allocution aux Novices

À l'occasion de l'inauguration du cœur que l'on place sur la Ste Vierge et qui contient le nom de tous les religieux.

« *Sicut lætantium omnium habitatio est in te* ». C'est une joie pour nous d'habiter en Marie ; c'est un grand bonheur de voir nos noms inscrits dans son cœur. Qu'elle n'ait point la douleur de les voir effacés. Réjouissez-vous, disait N. S. à ses apôtres, non pas de ce que les démons vous sont soumis, mais de ce que vos noms sont inscrits dans le ciel. Le ciel, le vrai ciel animé, c'est la Sainte Vierge, qui est ce trône de Dieu « *cælum sedes Dei est* ».

Avec nos noms inscrivons aussi nos désirs, mettons dans son cœur, nos résolutions, notre avenir, nos projets de sanctification, mettons-y nous-mêmes. Comment ? N. S. les unit à Lui, et il veut que nous habitions avec Lui. Où habite-t-il ? St André lui demandait : « *ubi habitas, Veni et vide.* » Il habite sur le cœur de Marie. Sur ses bras et ses genoux maternels, venons avec Lui, et habitons comme Lui entre les bras de Marie. Alors nous nous réjouissons : « *sicut lætantium omnium habitatio est in te.* »

(D. GRÉA, 7 Décembre 1893 St Antoine).

2°) Le bon esprit (conférence aux novices)

Nous approchons de la fête de la Chandeleur. Cette fête si nous voulons l'entendre, nous indiquera par le mystère qu'elle renferme ce que nous avons à faire pour nous rendre dignes de notre vocation. C'est en ce jour que l'Enfant Jésus porté par la Très Sainte Vierge s'est présenté au temple en esprit d'immolation comme victime pour le salut du monde. En cela s'accomplissait déjà

mystérieusement ce qui devait s'accomplir plus tard sur le calvaire où Marie était debout au pied de la croix.

Par notre sainte vocation nous devons être immolés comme Jésus. Comme Lui nous avons été présentés à l'autel par Marie qui est notre Mère. Si nous voulons que notre immolation soit agréable à Dieu il faut que nous soyons des agneaux.

Qu'est-ce qu'un agneau ? Un agneau c'est toute douceur. Jamais il ne fait de mal ; quand on le bat il crie et bêle mais il ne cherche pas à mordre.

Un agneau c'est l'innocence. L'agneau c'est une victime ; c'étaient des agneaux qu'on offrait au temple de Jérusalem.

Mais parmi toutes les qualités des agneaux il en est une que je voudrais vous recommander ce soir. Les agneaux ne vont jamais seuls, ils suivent le troupeau sans jamais s'en écarter. Il arrive quelquefois que les vieux moutons s'éloignent un peu pour aller brouter à part et le berger est obligé d'envoyer ses chiens pour les ramener. Mais les agneaux jamais ; ils s'attachent aux mamelles de leur mère sans jamais s'en éloigner. Cette qualité pour les religieux c'est le bon esprit ; l'unité

-274-

d'esprit comme je l'expliquais ce soir aux théologiens dans le cours d'Ecriture sainte : *servare pacem in unitate spiritus* (Eph. IV).

Mes chers fils, une communauté doit-elle avoir son esprit ? Je n'admets pas cela. J'entendais dire un jour par un bon dominicain qui parlait à ses confrères « il faut que nous ayons notre esprit. » Non, je n'admets pas cela. Nous n'avons pas d'esprit particulier, nous n'avons que *l'esprit de l'Église. Mais par exemple à celui-là, il faut y tenir. De même que la vie religieuse est la perfection de la vie de l'Église, de même l'esprit religieux doit être la perfection de l'Esprit de l'Église. Cet esprit où est-il ? Il nous est donné par le courant général, par les pasteurs par la conduite générale de l'Église. Les gens qui ont trop d'esprit n'ont pas l'esprit qu'il faut. Cet esprit-là, je l'ai rencontré à Paris, il est très dangereux. Mettre sa joie à trouver la piété chrétienne ou le courant des enseignements de l'Église en défaut, c'est une joie maligne et qui se trompe souvent, car les découvertes que l'on fait sur telle ou telle pratique et qui en montre l'authenticité la déjoue.*

Pendant mon voyage au Canada, je me trouvais avec un prêtre canadien qui avait cet esprit-là. Je lui dis : mon cher, vous avez la foi, mais il y a une qualité de la foi que vous n'avez pas, qualité très importante ; c'est la simplicité qui n'a pas besoin qu'on lui établisse par des recherches profondes la vérité de telle ou telle pratique pieux mais qui se contente de l'enseignement de l'Église.

St Ignace de Loyola prescrivait à sa compagnie de n'avoir d'autre esprit que l'Esprit de l'Église. Cela ne s'est pas toujours vérifié. On a vu dans ce siècle-ci le P. A. Jésuite s'écarter de cet esprit de son fondateur. « Je ne me lève pas à 4 heures du matin depuis 20 ans, disait-il, pour penser comme tout le monde. »

M. de Rossi ne pensait pas ainsi. Il a travaillé toute sa vie pour montrer que les opinions communes et anciennes étaient vraies et quand il pouvait trouver un petit renseignement pour prouver l'authenticité de telle ou telle légende pieuse que nos critiques modernes dédaignent, c'était son bonheur.

L'esprit de l'Église est un esprit de paix. Si quelqu'un parmi nous, disait St Paul, est contentieux et disputeur, il n'a pas notre esprit. Soyez toujours dociles. N'allez jamais à part, pensez comme tout le monde, suivez le courant commun de l'universalité des chrétiens, car c'est le courant que l'esprit saint dirige et qui mène aux clartés du ciel.

Ces beaux critiques qui se moquent ainsi de la simplicité de la piété des fidèles et qui ne veulent croire à ce qui est absolument prouvé actuellement, se rendent ridicules et sont dans un état très dangereux pour leur foi. Ce sont des gens qui font le plus possible abstraction du surnaturel. Soyez des agneaux. Qu'en cette fête de la chandeleur, Marie vous prenne et vous présente à Jésus en qualité de victimes. C'est elle qui a porté Jésus, c'est elle aussi qui doit nous porter, car nous sommes ses religieux, ses chanoines, les chanoines de l'Immaculée Conception.

Demandons-Lui de nous laisser porter sans résistance comme ces petits agneaux que l'on bénit sur l'autel de Ste Agnès au jour de sa fête. Ils bêlent mais ne cherchent pas à mordre, ni à briser les liens qui les retiennent attachés sur leurs petits coussins. Nous, nous sommes attachés sur des coussins. Jésus a été attaché sur une croix. Ayez la simplicité des enfants : « *Nisi efficiamini sicut parvuli non intrabitis in regnum cœlorum.* »

Effaçons-nous et soyons comme tout le monde.

(D. GRÉA, 26 janvier 1895 St-Antoine.)

-275-

3 °) *La croissance de l'âme « Croissez et Multipliez-vous »*

Je voudrais vous parler ce soir d'une loi que Dieu impose aux âmes. Cette loi c'est *crescite*, croissez. Cette loi peut d'abord s'entendre de la croissance physique. Un enfant grandit tous les jours; il est évident que l'on ne s'aperçoit pas des progrès qu'il fait du jour au lendemain ; cependant il grandit et s'il ne grandissait pas chaque jour, au bout de l'année il n'aurait pas grandi. Il en est de même pour la vie spirituelle. Nous devons grandir tous les jours dans l'amour de Dieu par la diminution de l'amour de nous-mêmes ; « *oportet illum crescere, me autem minui.* »

Pour que je puisse dire que Jésus vit en moi, il faut que je puisse dire que je ne vis plus. Ah, que Dieu nous fasse mourir, je ne dis pas le jour où nous devons l'offenser, mais le jour où nous nous arrêterons dans son amour, le jour où nous dirions, je suis assez saint, je ne veux pas me sanctifier davantage. Les âmes appelées à une plus haute sainteté ne doivent pas se contenter d'une moindre. Il faut croître tous les jours de plus en plus vite, comme les corps tombent toujours de plus en plus vite vers le centre de la terre. Nous n'avons pas de terme ou plutôt notre terme c'est : « *estote perfecti sicut pater vester cœlestis perfectus est.* »

Ne regardez pas en arrière, oubliez tout ce qui est derrière vous. On s'étonne des chutes extraordinaires ; on s'épouvante à la vue de ces âmes déjà parvenues à une haute sainteté et qui tombent subitement. Ces âmes se sont arrêtées. Les saints ont toujours grandi dans la sainteté. St Antoine à l'âge de 105 ans, était plus saint qu'à 60, et à 60 plus qu'à 40. Grandissons toujours. Il n'est pas nécessaire de voir les progrès que l'on fait ; il suffit que Dieu les voie. Il les voit et en est consolé. Grandissons toujours, au milieu des épreuves.

Quand nous serons parvenus à la maturité complète Dieu nous cueillera ; tant que nous ne le sommes pas, Dieu nous laissera, comme le jardinier laisse quelques jours de plus sur l'arbre un fruit presque mûr afin que le soleil le mûrisse davantage et lui donne plus de sucre et de douceur.

Quel malheur si nous devions vivre un jour sans progresser ; il vaudrait mieux mourir, plutôt que d'encourir ce reproche de N. S. « J'ai contre toi que tu as laissé ton premier amour. » Pour progresser sans cesse il faut se renoncer sans cesse, ne plus vivre pour soi, s'abandonner complètement : *multiplicamini*. En vous sanctifiant vous sanctifiez les âmes. Ste Thérèse a sauvé autant d'âmes que St François Xavier. St Vincent de Paul disait à des prédicateurs : vous croyez que sont vos paroles qui convertissent les pécheurs, non, c'est le frère convers qui balaye le corridor.

Autre chose est le canal extérieur, autre chose la vie intérieure par la sainteté. En se sanctifiant on sanctifie les âmes en vertu du dogme de la communion des saints. Si donc vous voulez vous enrichir d'un grand nombre d'âmes que vous aurez sanctifiées, sanctifiez-vous, autrement on tombe dans l'illusion des œuvres extérieures. Les Saints ne sont jamais tombés dans cette illusion. St François Xavier qui faisait tant de bien au Japon aurait tout quitté sur un mot de St Ignace pour revenir en Europe s'occuper à un emploi quelconque. Ou bien ne rien faire du tout sinon se sanctifier.

Comme notre vie se simplifie ; on ne s'occupe que de soi-même que de sa sanctification. C'est là notre œuvre ; les travaux extérieurs nous les faisons mais nous ne nous y attachons pas. Notre vie est une vie de renoncement, rien que cela. Nous nous renonçons pour plaire à Jésus. Plus nous nous retirons, plus Jésus s'avance ; plus nous nous avançons, plus Jésus se retire. C'est la vie spirituelle, elle se réduit à ces maximes très simples. Toutes les doctrines des saints ne sont que les applications de ce seul principe. Répondons à la grâce de Dieu. Il ne nous est pas permis de nous arrêter, de nous

contenter d'une sainteté médiocre, nous avons voué notre conversion, c'est-à-dire de nous changer tous les jours, d'avancer tous les jours.

(D. GRÉA, 31 Janvier 1894. St-Antoine)

II. aux frères convers

Bénédiction du Quartier des Frères Convers

Mes bons frères, Voilà que pour vous aussi on a construit une habitation régulière. Quand nous sommes venus ici, ce sont les petits frères que l'on a cherché à loger les premiers, parce que dans une famille c'est toujours des enfants que l'on s'occupe en premier lieu.

Ensuite on a logé les novices, puis les religieux, et aujourd'hui c'est votre tour. Vous occupez une bien belle position dans la communauté parce que votre vocation est plus humble. Vous êtes les serviteurs de la communauté au temporel comme elle est votre serviteur au spirituel ; c'est elle qui a la charge de vos âmes.

Pour vous sanctifier restez bien dans l'esprit de votre vocation qui est un esprit d'humilité. Vous avez sur nous de gros avantages. Pendant que nous avons des responsabilités, des études, des charges ecclésiastiques à porter, vous, dans la simplicité de votre cœur, vous allez tout de suite à Dieu. Votre vocation est si grande que l'Église est obligée de faire une loi pour interdire aux clercs revêtus des ordres sacrés de l'embrasser à cause du caractère des ordinations. Vous pouvez facilement au milieu de vos travaux vous livrer à la prière et garder la présence de Dieu ; si vous avez besoin d'un modèle, il est tout trouvé pour ceux qui l'ont connu. C'est notre bon frère Louis qui a tant travaillé à cette maison et à celle du P. Paul. Dieu lui a fait de très grandes grâces parce qu'il était humble.

Nous sommes avant vous ici-bas parce que nous sommes ecclésiastiques et vous laïques, mais au paradis vous pouvez nous dépasser facilement si vous voulez tous les moyens sont en votre disposition. Que St Joseph vous protège. Vous représentez ici la sainte famille. St Joseph était le frère convers de la famille dont N. S. était le prêtre. Ayez une grande dévotion à la Ste Vierge. Alors le démon s'éloignera de votre demeure et le saint Esprit y habitera et les grâces de Dieu y seront en abondance.

(D. GRÉA, 31 octobre 1894 St Antoine).

III. aux étudiants et aux novices

Nouveaux règlements concernant l'usage de la bibliothèque.

Les anciens ont appelé la bibliothèque *une pharmacie de l'âme*. Dans une pharmacie il y a beaucoup de poisons, il en faut conclure qu'il faut beaucoup de précautions dans la tenue de la pharmacie car la moindre négligence la moindre erreur, pourrait être extrêmement funeste. Aussi est-il prescrit aux directeurs de ces maisons de prendre note de toutes les ordonnances des médecins sur un registre particulier ; de faire bien attention aux papiers qu'ils placent sur leurs flacons ; de ne pas recevoir indistinctement tout le monde dans toutes les parties de la pharmacie. Il en est de même dans les bibliothèques des

-277-

communautés ; tout le monde n'y entre pas. Allez dans les séminaires ou les grandes abbayes, à Solesmes par exemple, les bibliothèques sont fermées.

A St Claude nous étions peu nombreux ; la bibliothèque se trouvait à coté de notre chambre, c'est pourquoi nous avons été moins sévères jusqu'ici ; mais maintenant que notre bibliothèque a pris les développements que vous connaissez, il faut la faire rentrer dans le droit commun des bibliothèques.

Il y a un pharmacien qui est le bibliothécaire et un médecin qui est le professeur. Le malade apporte un billet du médecin et là-dessus le pharmacien lui délivre les drogues qui lui sont nécessaires ; de même l'élève apporte au bibliothécaire un billet du professeur et on lui délivre les livres dont il a besoin. On peut faire de très bonnes études sans entrer à la bibliothèque. Moi, j'ai fait toutes mes

classes sans entrer dans une bibliothèque et je suis bien certain que ceux qui ont fait leurs études en dehors de la communauté, le P. Marie Augustin et le fr. Avit par exemple, ont fait comme moi.

Les R. P. Profès peuvent aller à la bibliothèque ; ils sont des gens sérieux ou réputés sérieux, et c'est pourquoi il y a moins de danger pour eux.

Les élèves de théologie et de philosophie sont aussi autorisés à aller à la bibliothèque pour leurs travaux de théologie et de philosophie. A ceux-là je recommande d'éviter avec beaucoup de soin les dangers de curiosité et de flânerie. Quand nous allons à la bibliothèque, c'est pour y étudier et non pour y flâner. Prenons le livre qu'il nous faut et pas un autre. Ne courons pas d'un livre à un autre, ne soyons pas des papillonneurs de livres car au lieu d'y trouver du miel nous y trouverions du poison. Beaucoup d'âmes se sont perdues par des lectures indiscrètes. Vous comprenez bien qu'en agissant ainsi vous êtes en dehors de la volonté de Dieu et par conséquent en dehors de la grâce et exposés aux tentations du démon. Si nous avions des bibliothèques spéciales comme il y en a dans les bibliothèques publiques, c'est là que les élèves, de théologie iraient étudier. Mais nous n'avons pas cela, nos locaux ne sont pas assez grands. C'est pourquoi nous leur permettons d'aller : dans la grande bibliothèque. Mais il faut qu'on puisse se rapporter à leur conscience et qu'ils ne profitent pas de la permission qu'on leur accorde pour ouvrir des dictionnaires, pour flâner, pour s'amuser. La bibliothèque n'est pas un lieu d'amusement.

La bibliothèque est interdite aux élèves de littérature. De cette façon la direction des études reviendra aux Professeurs. *Je désire que la direction des études revienne aux Professeurs.* Personne n'a le droit de diriger les études sinon les Professeurs. J'ai appris qu'un jeune profès s'était mêlé de conseiller à un étudiant de lire tel et tel livre. La direction des études n'appartient pas aux condisciples mais aux Professeurs. Donc la bibliothèque est interdite aux littérateurs étant novices de la grande année.

Faut-il dire qu'il n'y aurait pas d'exceptions, qu'ils n'y pourront pas entrer pour faire du travail manuel. J'ai eu tort de permettre au fr. x ... (novice de la grande année) de faire quelques recherches à la grande bibliothèque. Je m'en accuse ; j'ai commis une faute. On pourra leur permettre d'aller copier matériellement des textes en considérant cela comme un travail manuel.

Aux novices de la grande année je recommande deux choses. L'année de leur noviciat est une année précieuse qui ne reviendra pas, destinée à former dans leur âme la vie surnaturelle. Pendant cette

-278-

année tous les travaux scolaires sont suspendus, parce que on ne doit rien apprendre sinon la science de la vie spirituelle. Et si on leur permet d'étudier encore un peu ce n'est pas pour qu'ils acquièrent de nouvelles connaissances mais pour qu'ils ne perdent pas l'habitude des langues qu'ils ont apprises. C'est pourquoi les travaux qu'on leur permet se bornent à des traductions latines et grecques afin de ne pas perdre l'usage de ces deux langues. Si on leur permet d'assister au cours d'histoire ecclésiastique c'est parce qu'il y a des choses intéressantes pour eux, mais ils ne font pas de rédaction. C'est dommage. Oui, mais ce dommage est largement compensé par l'abondance de la vie spirituelle. Cette vie spirituelle contribue plus à développer leur intelligence que les études. Voyez le curé d'Ars. Il n'avait aucune aptitude pour les études, mais la vie spirituelle lui donnait une supériorité d'âme qu'il n'aurait jamais eue naturellement. Ses sermons comparables à ceux de Bossuet sont de vrais chefs-d'œuvre. Profitez bien de cette année. N'en gaspillez pas une minute. Il n'est pas nécessaire que vous soyez des savants mais il faut que vous soyez des saints.

Je voudrais qu'on puisse recommencer plus tard quelque mois de noviciat. Cela se pratique chez les Jésuites. Le P. Léon qui est au Nomingue l'a fait. C'est si sanctifiant, c'est un temps si plein de grâces. Les portes de la vie religieuse nous sont ouvertes à notre entrée et elles se sont renfermées derrière nous par notre profession ; nous sommes désormais les prisonniers de Dieu ; n'ayons plus d'autre occupation que celle de nous sanctifier.

Cette œuvre commence au noviciat. Voilà pourquoi on suspend tous les autres travaux. Faut-il dire aussi qu'on ne doive pas prendre de notes. Mais il ne faudrait pas sortir du noviciat sans faire

une ample provision de maximes spirituelles, et les petites conférences que vous faites quelquefois pendant cette année peuvent vous servir à cela.

Pendant le noviciat profitez aussi bien de votre temps pour les travaux manuels. Le travail manuel a été donné à l'homme avant son péché ; et depuis sa chute il a revêtu le caractère de pénitence. On n'est pas plus élevé parce qu'on s'en dispense. Tous les saints l'ont aimé et pratiqué. Dieu nous a donné des organes pour cela. Il faudrait que toute notre vie nous puissions en faire un peu.

La bibliothèque est interdite aux scolastiques. C'est un grand service que je leur rends là. Je les soustrais à bien des dangers : danger du temps perdu, danger de la présomption. C'est incroyable comme la jeunesse est présomptueuse. Parce qu'on a fait telle ou telle chose, on se croit en état de juger. La jeunesse est bien capable de juger. Oui, tous ces beaux jeunes gens, qui prétendent tout critiquer, ne savent même pas distinguer une pièce male d'une pièce femelle.

En leur défendant d'aller à la bibliothèque, ils ne seront pas exposés à la curiosité et à d'autres dangers plus graves, dans lesquels le démon pourrait les faire tomber. Ils ne seront pas exposés à faire des études particulières qui sont si funestes aux travaux scolaires. Par cela, comme je vous le disais, on ramène la direction des études aux Professeurs. C'est au professeur à juger si un élève a besoin de tel ou tel livre et c'est à lui, à le lui indiquer. Si des élèves ont plus de facilité que d'autres et par conséquent finissent leurs devoirs plus tôt, c'est au professeur à voir ce qu'ils ont à faire.

Enfin à ceux qui pourront aller à la bibliothèque, je leur en recommande un usage sobre et mortifié. Adressez-vous aux livres que vous devez lire, lisez les parties que vous devez connaître. Alors vous ferez

-279-

des études solides. Peut-être qu'elles ne seront pas brillantes. J'ai connu des jeunes gens qui avaient fait de brillantes études et qui au fond étaient d'une faiblesse !!!

Que Dieu bénisse vos études pour cela dépouillez-vous de votre esprit propre. Plus vous étudierez en religion plus vos études seront solides. Rappelez-vous que la congrégation de Saint Maur est tombée parce qu'elle est devenue une académie de savants. Sans doute que les sciences historiques peuvent marcher à côté de la théologie, mais toutes doivent être subordonnées à la sainteté et au travail de la sanctification. Le reste n'est qu'un emploi quelconque de notre vie, comme on le voit dans Baronnius qui voulait être le cuisinier perpétuel de sa communauté.

Il y a trois manières d'étudier. On peut étudier d'abord par ambition d'honneurs ou de biens. Secondement par curiosité et plaisir. Troisièmement par amour pour Dieu pour son service. Sachons fouler aux pieds l'ambition et la curiosité et étudions par amour pour Dieu. Alors nos études nous conduiront à la sainteté et seront profitables au salut des autres.

(D. GRÉA 27 Juin 1895 St Antoine.)

Chronique

le R. P. Delavenna *(suite)*

Avec lui tout d'abord c'était le chroniqueur du Rd.me P. Gréa qui reparaisait. Il sut tirer du fond de ses tiroirs toute une série d'articles ou « d'articulets », comme il disait, se référant à la vie du Fondateur ou aux origines de sa Congrégation. C'est ainsi que furent servis aux lecteurs, comme savoureuses tranches de vie, ces récits qui, s'intitulèrent : Notre premier Prieuré : Les chères ; Dom Gréa et l'Angleterre ; Notre premier chapitre des Prieurs ; Comment Dom Gréa prit le café un jour avec Pie IX, etc... etc.

Aux relations du passé, le P. Delavenna joignait les chroniques du présent. Il recueillait les nouvelles de nos différentes maisons et lui-même écrivait celles de la Maison-Mère. Il mettait beaucoup de soin à doser la place revenant à chaque centre d'intérêt, ne voulant pas que les « tambourineurs » accaparent toute la tribune. Les humbles faits des plus petites maisons, il aurait voulu les mettre en relief, se croyant redevable aux petits comme aux grands.

Il était précis dans ses comptes-rendus, exact dans le choix des mots, habile pour situer le nœud de l'intérêt. Il usait d'un style familier semblable au langage parlé, avec force parenthèses et réflexions piquantes et parfois humoristiques. Il surveillait points et virgules, et en sage qu'il était n'avancait rien qu'il ne fut en état de prouver.

Il aurait voulu un bulletin parfait au point de vue technique : beau papier, nombreux clichés bien appropriés, pages toutes spéciales, sans ajoutage de partie commune ... Mais la bourse de l'économiste protestait et refusait les avances sollicitées. De là, parfois, un peu de regret de n'avoir pas une indépendance plus grande dans la gestion de la revue.

Avec un flair de chroniqueur né, le P. Delavenna recherchait volontiers les nouvelles un peu piquantes et sensationnelles. Il se plaignait de n'avoir pas toujours à temps les données officielles, et volontiers il serait allé les chercher ... même chez le concierge.

-280-

Que de jolies publications il aurait continué de produire dans le Bulletin des C. R. I. C. si la guerre et les nécessités du service n'étaient venues en suspendre la parution ! Cela eut lieu en 1940 ou 41. Le rédacteur du Bulletin fut lui-même changé de poste. Il quitta la communauté de St Joseph de l'Ecluse pour aller au prieuré des Cinq Plaies, Lyon-Croix-Rousse. Le changement lui fut dur. Lui qui se plaisait dans le mouvement d'une communauté relativement nombreuse et la compagnie des enfants et le chant des offices, il n'eut plus que le champ restreint d'une aumônerie et la compagnie, bien fraternelle certes, mais peu variée de deux confrères, comme lui septuagénaires. Aussi disait-il en riant, je suis entré à la Grande Chartreuse. Il y continua cependant ses études sur l'histoire de la Congrégation, et nous croyons savoir qu'il fit venir de la maison-mère les chroniques des premiers temps pour en faire des transcriptions. Nous n'en connaissons d'ailleurs ni l'importance ni la teneur.

Par ses lettres, le R. P. continuait son apostolat discret et conservait les contacts. Il était un charmant épistolier. Sur la feuille portante pour en tête l'Ave Maria traditionnel, il écrivait d'une écriture fine et suivie. Presque toujours les nouvelles et les P. S. de la dernière heure débordaient sur les marges pleines à craquer. Il était très franc dans ses appréciations, et certaines de ses boutades auraient pu faire croire à de l'animosité. Un correspondant se permit même un jour de lui demander s'il n'avait pas une petite poche de fiel, il répondit vivement qu'il n'avait pas de fiel, mais qu'il était *franc-comtois* et qu'il n'avait jamais renié sa petite patrie !

Lui qui était traditionaliste dans l'âme souffrit beaucoup de certaines suppressions de maisons, tout empreintes de souvenirs. Celle de Saint-Claude par exemple en 1933 et récemment celle de La Bocca. A propos de cette dernière, il racontait qu'il avait par hasard accompagné Dom Gréa lors du contrat de fondation.

Mais par contre, il se réjouissait grandement du renouveau donné en ces dernières années à la mémoire et à l'œuvre de notre saint Fondateur. Il aurait même voulu une restauration plus prompte plus complète. Son ambition aurait été d'y contribuer par ses écrits et par son influence. Cependant, il reconnaissait que l'idée si belle du Fondateur, dans son intégrité était « difficilement réalisable aujourd'hui, car elle faisait partie d'un tout, d'un ensemble trop disparu. » Espérons qu'un jour cet ensemble redevienne favorable !

Il est mort après une longue et pénible maladie, le 7 mars dernier. Les dernières paroles qu'on l'entendit prononcer étaient le Gloria Patri. Son Supérieur, le R. P. Genevet, nous écrit : « Il s'en est allé le Dimanche *Laetare*, en plein éveil du printemps, qui, en toute sa fraîcheur, exprimait bien cette atmosphère de paix et de sérénité spirituelle dont le visage du défunt portait le reflet surnaturel. » De fait, la simplicité, la modestie, le sourire fin et un peu malicieux, une parole aimable, marquée au coin du bon sens et de la réalité, faisaient l'agrément de sa compagnie.

Nous saluons une dernière fois ce témoin de notre passé congréganiste, ce confident des dernières pensées de Dom Gréa et rapporteur fidèle de ce qu'il avait vu et entendu. Sur sa tombe, en guise de fleurs et après les prières fraternelles, que cette modeste chronique dont lui-même de son vivant nous a fourni plusieurs traits serve de pieux *Souvenez-vous* !

H.P.

La VO X du PERE
Bulletin des C. R. I. C.

Instruments des bonnes œuvres

(D'après St Benoît. cf. Regulæ monasteriorum. Cap. IV)

Notes très importantes. - : 1° Sur le sens d'instruments :

Son Éminence, le Cardinal Schuster, Archevêque de Milan, dans un commentaire qu'il a publié de la « *Regula Monasteriorum* » nous indique (pag. 56) ce que St Benoît désigne par le mot « *instrumenta* ». Sans nous étendre sur ses historiques et intéressantes dissertations, qu'il nous suffise de dire que les *instruments des bonnes œuvres* que St Benoît met au nombre de 75 dans son chap. IV sont comme les outils d'un artisan et comme les moyens à nous pour élaborer et parachever dans nos ateliers spirituels, l'œuvre de la perfection chrétienne, que nous avons vouée lors de notre profession religieuse. Comme ces engagements doivent être signés et conservés dans les archives de la communauté, ils peuvent être considérés comme des pièces notariées, c'est-à-dire en style juridique, comme des *instruments officiels* de nos obligations.

Au chap. LXXIII, St Benoît parle à nouveau d'*instruments* « *instrumenta virtutum* » dans un autre sens plus objectif et plus étendu. Les instruments des vertus, c'est-à-dire de la perfection religieuse sont, en dehors de nous, non plus les archives secrètes de notre propre conscience, mais la bibliothèque de la communauté où sont contenus les livres sacrés de l'ancien et du nouveau Testament, les écrits des Pères de l'Église, les Conférences des premiers ascètes, les collations de Cassien et de leurs successeurs.

2° Sur le pain de St Benoît, que l'Église entière a goûté. (D. Gréa, cité par le Cardinal Schuster)

Sous ce titre en gros caractères « *Il Padre dell'Europa* », nous lisons dans le journal « ITALIA » du samedi 20 mars dernier, qui vient nous surprendre agréablement ces jours-ci, un fort intéressant article de Son Éminence, le Cardinal Ildephonse Schuster, Archevêque de Milan, sur l'action sociale et religieuse de Saint Benoît et de ses fils dans toute l'Italie, dans la Lombardie spécialement et dans le monde entier.

Son Éminence y annonçait que le dimanche suivant, 21 mars, devaient se terminer les fêtes centenaires de l'année bénédictine. « Dès lors que Sa Sainteté le Pape Pie XII avait célébré en septembre dernier, ce centenaire avec une splendeur incomparable de cérémonies dans la patriarcale Basilique de Saint Paul, il était convenable qu'en Lombardie, nous rappelions cette date commémorative » disait le Cardinal.

Avant de publier les conférences de D. Gréa qui commentent le chapitre IV de la règle de St Benoît il nous semble opportun de

-282-

détacher de la lettre de Son Éminence, le paragraphe intitulé « Le pain de St Benoît » qui nous intéresse tout particulièrement, nous, chanoines réguliers, fils de D. Gréa. Pour en mieux juger, nous renvoyons au N° VIII de notre collection (page 61) où D. Gréa dit : « *Dieu a voulu aussi que nous, nous goûtions le pain de St Benoît.* »

« Quand nous considérons, dit Son Éminence, comment au début du Moyen-Age, avec l'affaiblissement du gouvernement impérial, ce furent surtout les abbayes qui assumèrent les fonctions de l'État qui se mourait et mirent en premières lignes de leurs exercices, les services publics, l'instruction populaire, le développement de l'agriculture et des arts et la défense même du sol de la Patrie, nous comprenons mieux ce que nous disait un jour *Dom Gréa, le vénéré fondateur des Chanoines Réguliers de Marie-Immaculée, quand nous étions encore tout jeune à Saint Paul* : « *Du pain de St Benoît, l'Église entière en a mangé.* »

« Tandis que la « *Regula monasteriorum* » déposée dès le début aux archives du Latran, représentait officiellement l'œuvre magistrale de St Benoît dans le champ de l'ascèse monastique, Mabillon, - cité même par le Pape dans son Encyclique sur le centenaire - avec sa double collection in folio des « *Acta sanctorum Ordinis S. Benedicti* » et des « *Annales O. S. B.* » (une bonne vingtaine de tomes in folio) appuie par cette documentation, l'efficacité spirituelle et sociale à la fois de ce magistère. »

A regret, nous arrêtons là cette citation et pendant que nous nous inclinons sous la bénédiction demandée par Son Éminence à St Benoît : « *Benedictus Benedicta Benedicat* » nous revoyons par la pensée, les quelques mots que Son Éminence nous écrivait de Milan, quelques jours auparavant (10 mars) « *R.me Père, je lis avec une vive complaisance les sermons spirituels de Dom Gréa et j'en remercie V. P. R.me. Il faudrait en faire une édition soignée au titre de « Conférences spirituelles de D. Gréa. » j'espère que le temps fera toujours mieux connaître la hauteur spirituelle de l'homme : un homme d'autre temps. Son programme ecclésiastique n'a pu être compris par qui ne volait pas si haut. Fasse le Seigneur que ce qui au temps de D. Gréa fut jugé inopportun, devienne un jour la norme commune de la vie ecclésiastique. Notre époque réclame du clergé, des vertus apostoliques. Que Dieu nous bénisse tous.* »

J. Card. Schuster.

3°) *Sur les élévations de D. Gréa dues au pain de St Benoît.*

Ces conférences publiées en cette année 1947-1948, ont été données de 1893 à 1895. Sous un ton familier, elles sont d'une doctrine très élevée, si élevée que S. Ém. le Cardinal Schuster a pu dire qu'elles ne pouvaient être comprises *par qui ne volait pas si haut.*

Il en a été de même quand en 1885, parut le livre « de l'Église » jusqu'alors étudiée d'après ses notes extérieures, mais non en sa divine Constitution qui, étant du Ciel, nous faisait monter jusqu'au Ciel. En ces temps-là, où l'aviation n'était pas créée encore, qui aurait osé monter dans les airs et confier sa vie à un ballon dirigeable ?

Et en 1909, dans la « Sainte Liturgie » Dom Gréa, comme vient de le faire magistralement et officiellement S. Sainteté Pie XII, dans son encyclique « *Mediator Dei* », « *s'élève d'un vol aisé, aux spéculations les plus sublimes de la théologie, tournant tout à aimer*

-283-

Notre-Seigneur Jésus-Christ, sans négliger l'histoire des rites et leur évolution » pour me servir des paroles de Mgr Sevin, devenu quelques années plus tard, Cardinal Archevêque de Lyon.

Chaque fois ce furent des approbations enthousiastes de prélats : des esprits supérieurs n'ont pas craint de suivre D. Gréa *dans ses vols hardis* vers la connaissance intime et vraie de l'Église, de sa nature divine et de ses actes Rédempteurs, sacrifice et Sacrements, mieux vaudrait dire d'un coup « de sa liturgie ». Et pourtant il y en eut qui ne purent gravir ces hauteurs : il nous semble entendre encore la respiration haletante et les paroles de mésestime de certains qui n'arrivèrent pas à la cime, et qui attribuèrent la cause de leur malaise aux théories du théologien et de l'historien et de l'ascète que fut D. Gréa.

Nous, chanoines réguliers de l'Immaculée Conception, nous pouvons être fiers d'avoir eu un tel fondateur, surtout si nous avons vécu avec lui à l'époque où immanquablement, tous les jeudis, D. Gréa donnait son cours de liturgie aux novices et jeunes profès réunis, revoyait en son temps, le traité de l'Église avec les théologiens et faisait trois fois par semaine au moins, des conférences spirituelles à la communauté. Nous vivions habituellement sur ces hauteurs de doctrine. Nous serions sans excuses, si nous avions peur maintenant de prendre l'avion et de planer au-dessus de toutes ces questions et même pourquoi n'essayerions-nous pas de devenir pilotes par notre enseignement ? »

Fr. Cyprien C.

Conférences de d. Gréa

I. L'Amour de Dieu

Le premier instrument des bonnes œuvres, c'est l'amour de Dieu. Nous devons aimer Dieu et l'aimer de tout notre cœur ; de toute notre âme et de toutes nos forces. Notre vocation, c'est l'amour de Dieu. Nous n'avons pas le droit de diminuer la part de Dieu. Nous sommes obligés de par notre vocation, à un amour intense et croissant. Il ne demande pas tant aux séculiers à qui il n'a pas fait les mêmes grâces, mais à nous qu'il a honorés de ses faveurs, il demande tout, il exige tout. Nous devons d'abord l'aimer comme dit St Benoît « *ex toto corde* », c'est-à-dire sans partage. Nous devons appliquer notre cœur à n'aimer uniquement que Dieu. Il faut veiller sur notre cœur. Il y a dans la misérable nature humaine depuis le péché, beaucoup de petites fissures par où notre cœur pourrait nous échapper. St. Louis de Gonzague faisait souvent son examen de conscience sur les tendances de son cœur. Nous nous examinons bien sur les manifestations extérieures de nos actions, mais pas assez souvent sur nos affections. Vis-à-vis du prochain, l'aimons-nous pour Dieu ou bien par un attachement naturel ? Dans nos conversations, cherchons-nous le plaisir de Dieu et de nos frères, ou bien à capter leur admiration, ou à faire parade de notre savoir ? La vanité peut se glisser- jusque dans les actions les plus saintes. Comme il faut garder son cœur ! La vie est un combat continu. Pas une heure sans combat.

« *Ex tota anima* ». Anima a un double sens. Elle signifie force et vie, de sorte qu'aimer Dieu de toute son âme, c'est l'aimer de toutes ses forces, jusqu'à son dernier souffle. Nous devons tourner toutes

-284-

les forces de notre âme vers Dieu. Il semble que nous ne devrions pas avoir besoin de les tourner nous-mêmes, elles devraient y tendre tout naturellement, comme les corps tendent naturellement vers le centre de la terre. Il en était ainsi avant le péché ; mais depuis le péché, l'âme s'est appesantie et les péchés actuels que nous avons commis, et les négligences dans lesquelles nous tombons, tous les jours, ralentissent encore notre essor vers Dieu. Par notre profession, nous sommes dans la nécessité de tendre vers Dieu. Oh, heureuse nécessité !

Dieu le demande de nous, l'ayant demandé, il le demande encore, jamais il ne rabat sur ses exigences. Voilà pourquoi il dit à l'âme qui a diminué d'amour : « *Habeo adversum te quod primam caritatem tuam reliquisti.* »

D. GRÉA, 10 Juillet 1895

II. L'Amour du prochain

Nous devons aimer le prochain, comme nous devons nous aimer nous-mêmes, c'est-à-dire pour Dieu. Ce n'est pas facile. Quand nous aimons d'un amour sensuel et orgueilleux, ce n'est déjà pas facile d'aimer le prochain de cette façon, cependant c'est déjà plus aisé que de l'aimer pour Dieu. On est fier du bien que l'on voit dans le prochain quand on l'aime pour soi. Ce n'est pas l'amour véritable, la vraie façon dont nous devons aimer le prochain, nous devons l'aimer non pas par rapport à nous, mais par rapport à Dieu.

Il y a trois marques auxquelles on peut reconnaître que nous n'aimons pas le prochain pour Dieu : 1°) Lorsque nous avons une sorte de partialité pour celui-ci et non pour celui-là ; lorsque nous poursuivons de notre affection, on ne sait trop pourquoi, par un instinct bête, stupide, déraisonnable, une personne à qui nous n'avons peut-être jamais parlé.

2°) Lorsque nous sommes peiné du bien que l'on raconte de telle ou telle personne ; il y a des gens qui ne sont pas contents d'entendre dire du bien du prochain, il faut toujours qu'ils ajoutent des mais il y a ceci, il y a cela. Oh, mais, oui, et s'ils ne le profèrent pas extérieurement, ils y pensent dans leurs cœurs. St Antoine n'agissait pas ainsi. Quand il parcourait les cellules des solitaires, c'était pour

s'édifier au spectacle de leurs vertus et remarquer dans laquelle ils excellaient. Et cependant, ils avaient des défauts puisqu'ils étaient des hommes, mais St Antoine ne les remarquait pas.

3°) Quand on éprouve un certain contentement à la vue du mal qui arrive au prochain. Le prochain a été pris en faute, on éprouve une certaine joie maligne. Ce n'est pas la charité. La charité « *benigna est, patiens est* ». Elle se réjouit du bien qui arrive à autrui et s'afflige de son mal.

St Alphonse de Liguori pleurait de joie en apprenant que des cochers de la ville pratiquaient de grandes vertus. Il faut combattre tous ces ennemis de la charité en réglant nos affections par la raison ; en nous réjouissant contre notre nature du bien qui arrive au prochain et en réprimant fortement toute joie maligne que nous pourrions avoir du mal qui arrive.

Ce mal qui fait que nous nous affligeons du bien qui arrive au prochain et que nous nous réjouissons de son mal, c'est la jalousie. La jalousie vient du démon. C'est un vice diamétralement diabolique,

-285-

comme la vertu qui lui est opposée, la charité, est une vertu divine ; « *Deus caritas est* ». La charité c'est le fonds de Dieu, le premier de tous les attributs essentiels. C'est la charité qui fait mouvoir la toute-puissance de Dieu. C'est elle qui dirige la Sagesse et la fait quelquefois faire, comme nous l'avons vu dans les grands mystères de notre Rédemption. L'amour qui est en nous, c'est le St-Esprit qui a été répandu dans nos cœurs. Or, de même que la charité est une vertu divine, de même la jalousie est un vice diabolique. « *Invidia diaboli mors intravit in mundum.* »

Quel plaisir peut-on trouver dans la jalousie ? Quel mal nous fait le bien d'autrui ? Comment peut-on comprendre que l'on éprouve de la joie quand on en dit du mal ? C'est contraire à toutes les lois que Dieu a données à l'être humain. Aucun intérêt humain ne peut l'expliquer. Il n'y a que l'envie du démon, qui prend plaisir à entraîner les hommes dans le même malheur où il est tombé, qui puisse nous le faire comprendre.

Quand vous sentirez en vous-mêmes de tels sentiments, extirpez-les. L'âme d'une communauté, c'est la charité. « *In primis diligatur Deus, deinde proximus.* » Où ne régnerait pas la charité, le vice infernal de la jalousie aurait bien vite pris place. On ne sait pas jusqu'où la jalousie peut aller. N'écouter ni raison, ni conseils, elle peut porter l'âme qui s'y livre aux calomnies, aux noirceurs, aux crimes mêmes. L'histoire est là.

Qu'il n'y ait rien de pareil ici. Que votre cœur soit comme un vase de lait sans aucun mélange de vinaigre. Pour trancher (couper) un vase de lait, il suffit d'une petite goutte de vinaigre. Pour corrompre la liqueur de la charité dans un cœur il suffit d'une gouttelette d'amertume.

Le cœur des impies est comme du lait tranché ; qu'il n'y ait dans le nôtre aucune aigreur, aucune amertume. Que N.-S. nous apprenne cela, autrement que par une triste expérience de la jalousie.

Aux âmes envahies par ce vice, le ciel est fermé, la source des consolations tarie, les lumières retirées. Elles sont dans l'aveuglement, livrées au démon, incapables de sagesse et de prudence, et capables de faire les choses les plus extravagantes.

D. GRÉA, 12 Juillet 1895.

III

A la suite de l'amour de Dieu et du prochain, en tête des instruments des bonnes œuvres, St Benoît passe tout à coup à des choses extraordinaires et même abominables, comme l'assassinat, le vol, l'adultère. « *Non occidere, non adulterari, non furtum facere.* »

Il les met dans l'atelier du monastère, afin que nous sachions bien qu'il n'est aucun crime que nous ne puissions commettre si nous n'étions gardés par la grâce de Dieu contre la malice du démon, et celle de notre propre nature. « *Corruptio optimi pessima.* »

Et l'histoire prouve que les plus grands crimes ont été commis par de mauvais moines et de mauvais prêtres.

« *Non occidere* ». – Il y a des meurtres que nous pouvons commettre, le meurtre des âmes innocentes par le scandale, en les portant au péché ; et le meurtre de notre communauté, non point par une mort violente, mais par le poison lent du relâchement. Ceux qui introduisent

-286-

le relâchement dans une communauté sont les meurtriers de cette communauté.

Comme il est triste aujourd'hui de voir les églises d'Orient ; elles ont été tuées par les hérésiarques et le relâchement des clercs.

De même, les communautés périssent assassinées, par le relâchement des religieux et la trahison des supérieurs. On ne se rend pas compte du mal qu'un religieux relâché peut faire à sa communauté. Il y a une affinité entre les autres religieux et le religieux relâché, comme entre le foin et une étincelle. De même que le foin a une propension à prendre feu, de même les hommes ont une propension à prendre le mal.

On se relâche d'abord vis-à-vis de l'obéissance ; on murmure, on critique, on donne des préventions contre les supérieurs, puis contre la règle et l'on finit par allumer un grand incendie, qui peut détruire toute la communauté.

Il y a aussi la trahison des supérieurs, quand, soit lâcheté, soit connivence, ils n'ont pas - : le courage, la charité pour la communauté, de reprendre ces mauvais religieux. Il faut que tout conspire dans une communauté pour le salut de tous ; comme tous les membres conspirent pour la santé du corps ; or comme la simple piqûre d'un serpent venimeux au petit doigt peut causer la mort de quelqu'un, de même, il ne faut pas croire, parce qu'on n'occupe pas une place considérable dans la communauté, qu'on ne puisse pas en être le meurtrier. Soyez donc vigilants du côté du relâchement.

« *Non furtum facere* ». – Comment un religieux peut-il voler ? Par les manquements au vœu de pauvreté. Un religieux n'a rien. L'usage qu'il fait des choses de la communauté est un usage prêté. S'il détruit volontairement, il vole. Il vole encore, s'il lui refuse son travail, son temps, ses forces. Il est là vivant du bien de la communauté, mangeant le pain de la communauté ; s'il lui refuse son travail, s'il prend pour lui le temps qu'il doit lui consacrer, il commet une injustice.

« *Non concupiscere* ». – Réprimer les désirs. Les désirs sont un grand danger pour le religieux parce qu'ils n'ont pas de limites. Quand je commets un vol je commets une action limitée, mais quand je désire, mon imagination travaille et je ne sais pas où elle s'arrêtera. Les désirs conduisent d'abord à l'oisiveté.

« *Desideria occidunt pigrum* ». – Ils se présentent en premier lieu sous l'apparence du bien. On a lu les récits des missionnaires et l'on voudrait partir dans leurs contrées : pour faire plus de bien. C'est là un piège. Soyez-y par la prière, par la charité, très bien ; mais par les désirs, non. C'est une ruse du démon qui veut vous inspirer une grande ardeur pour les choses que Dieu ne demande pas de vous et vous faire négliger celles qu'il vous demande.

En général ceux qui sont pleins de courage pour ces choses-là, sont tièdes, mous et lâches pour ce qui regarde la régularité et l'obéissance. Un religieux n'aime pas l'étude, il voudra, il désirera telle occupation. Un religieux n'aime pas la vie de retraite (qui nous est si nécessaire à tous), la solitude de sa cellule, il croira qu'il perd son temps ici, et désirera les fonctions du ministère.

-287-

Réprimons les désirs. N'en ayons pas d'autres que celui d'aimer Dieu toujours plus, d'accomplir sa Ste volonté, d'arriver à une immolation plus parfaite, alors nous serons bons à tout, nous serons comme la flèche dans le carquois de l'archer. Par elle-même elle n'a aucun mouvement, aucune force, mais si elle vient à être mise sur l'arc bandé, elle ira droit au but, avec d'autant plus de rapidité qu'elle résistera moins à la main qui l'a lancée. Nous serons comme cette flèche et quand Dieu

voudra nous lancer, nous irons frapper ses ennemis au cœur avec d'autant plus de sûreté et de force que nous aurons plus d'indifférence.

D. GRÉA, 15 juillet 1895.

IV

Il ne faut pas nous étonner si les saints nous recommandent de ne pas nous abandonner à ces vices monstrueux, parce que nous y sommes très exposés à cause de la faiblesse de notre nature. Nous croyons peut-être que les malheureux, condamnés au bagne pour des crimes épouvantables, sont des monstres d'une autre race que nous. Pas du tout. M. Conelli (?) qui a été longtemps dans la magistrature et qui en sa qualité de procureur a fait condamner à mort pas mal d'assassins, me disait : ces gens-là sont des hommes comme les autres. Les monstres qui ont fait la révolution, deux ans auparavant, quand tout était tranquille, étaient de bons pères de famille. A Romans, ce malheureux qui, pour les abominations qu'il avait commises pendant la révolution, a été puni de Dieu d'un mouvement tournant (il tournait constamment sur lui-même), était le recteur de la compagnie des pénitents. Simon, cet ignoble bourreau du petit Louis XVII, était auparavant un honnête cordonnier, observant les lois de l'Église, chômant quand il fallait chômer. Ils étaient des hommes comme les autres, et s'ils sont tombés dans ces abominations, c'est que la nature humaine y est portée. Nous avons tous en nous les germes de tous ses crimes. Il ne faut donc pas s'étonner si St Benoît nous recommande de ne pas tuer ni voler.

« *Non falsum testimonium dicere* ». – Il ne s'agit pas seulement ici du faux témoignage rendu en justice, mais encore d'une chose à laquelle nous sommes portés en communauté, peut-être plus que vous ne croyez, surtout les esprits orgueilleux qui se laissent facilement aller à des sentiments de malveillance pour le prochain. Ce sont les jugements arrêtés sur quelqu'un, un parti-pris contre certaines personnes, en vertu desquels on interprète les actions les plus innocentes et les gestes les plus insignifiants comme les marques d'une noirceur extraordinaire. Les femmes surtout sont exposées à ce danger. Quand on s'y laisse aller on peut arriver à avoir des illusions et à affirmer même avec serment que l'on a vu des choses qui ne se sont pas passées, mais que l'on croit fermement s'être passées. J'ai entendu dire qu'une religieuse avait assuré avec persuasion qu'une certaine personne était entrée dans sa cellule et cette personne se trouvait à 50 lieues du monastère.

Une telle disposition envers le prochain commence d'abord par de petites antipathies que l'on n'a pas combattues. On ne peut pas

-288-

supporter la manière de se tenir, la façon que se mouche de ses frères, on prend tout de travers. Les femmes sont très portées à ce défaut. Les hommes moins, mais dans notre siècle il y a tant d'hommes qui sont femmes, des hommes qui ont le tempérament nerveux et impressionnable, signe de l'abâtardissement de notre race.

« *Honorare omnes homines* ». – Honorer tous les hommes. « *cui honor honorem* » dit l'apôtre St Paul. Il faut rendre l'honneur à celui qui a droit à l'honneur.

Honorons d'abord les supérieurs puisqu'ils sont les représentants de Dieu. Honorons les prêtres parce que N. S. est présent en eux d'une façon particulière. Ensuite honorez-vous les uns les autres, parce que la grâce de Dieu habite en chacun de vous et parce que vous êtes tous appelés à être participants du royaume céleste, parce que vous êtes participants de la même vocation.

Honorez tout le monde. Voilà pourquoi je tiens beaucoup que l'on parle toujours chez nous avec honneur et respect des autres instituts religieux et du clergé séculier qui est une sorte d'institut religieux au milieu du monde.

S'il y a du mal parmi eux, il ne faut pas en parler, ou si l'on en parle c'est en le couvrant toujours autant que possible de toutes sortes de ménagements, en montrant une grande affection et une grande compassion pour ces religieux qui ont à souffrir une blessure si douloureuse, en faisant remarquer

que ce n'est pas leur faute. Est-ce la faute des pères Carmes s'ils ont eu le malheureux père Hyacinthe? Est-ce la faute des Augustins s'ils ont eu Luther ? Honorons tous les hommes parce que l'image de Dieu est en chacun d'eux. L'homme est un être si grand, même quand il n'est pas chrétien, parce qu'il est destiné à la vocation des saints. Méfiez-vous donc d'un certain esprit démocratique qui fait que l'on n'aime pas rendre à ceux qui sont au-dessus de soi les honneurs de tradition chrétienne. Par exemple il est d'usage quand nous présentons un objet à un Supérieur, de baiser cet objet ainsi que la main de celui à qui nous le présentons. Faisons cela volontiers. A Rome, quand cette ville était chrétienne, jamais un prêtre ne passait dans une rue sans que les enfants ne lui baisassent la main ; c'était reçu. Aimez à rendre ces marques d'honneur. Rendez-les en esprit de foi en pensant que vous honorez N. S. présent en eux à un titre particulier.

Saluez tout le monde quand même on ne vous rend pas votre salut. De cette façon vous saluez toujours l'ange gardien qui accompagne cette personne. Saluons surtout les petits enfants parce que c'est le baptême que nous honorons en eux. Alors ce sentiment vous remplira de joie, vous vous sentirez toujours en présence de N. S. et les créatures humaines vous entretiendront dans la présence de Dieu la plus aimable, puisqu'elle nous rappelle les tendresses et les miséricordes qu'il a eues pour notre race. Vous trouverez dans cet acte une grande source de joie et de sérénité. Les saints accompagnaient toujours leur salut du sourire de leur âme, parce qu'au-delà de la créature ils voyaient N. S. à qui ils adressaient leur salut.

D. GRÉA, 17 Juillet 1895

N. 37

2 MAI 1948

La VOIX du PÈRE
Bulletin des C. R. I. C.

INSTRUMENTS DES BONNES ŒUVRES (*Suite*)

Voici une OBJECTION : elle n'est pas rare même parmi les religieux prêtres : « Après tout, St Benoît était un moine, un saint *laïc*, mais enfin un *laïc*. Qu'il légifère pour des moines, de pieux laïcs, qui tendent à la perfection, c'est bien ; mais légiférer pour des clercs des prêtres, des chanoines, non, cela ne peut pas être. »

Et je réponds : « Vous qui faites l'objection, avez-vous lu la « *regula monasteriorum* » de St Benoît ? car beaucoup en parlent sans la connaître. Il n'y est pas question d'horaires qui troublent vos œuvres, ni d'une surcharge de pratiques (à part l'Office monacal qui n'est pas pour vous) qui en empêchent la réalisation. Il y est question de principes qui vivifieraient vos actions, celles de votre vie privée, comme celles de votre apostolat.

I) C'est *en vertu du baptême* que l'âme, toute âme de chrétien, clerc ou laïc, tend à la perfection et en trace le chemin. St Benoît donc ; simple baptisé aspirant à la perfection, cherche pour lui et ses compagnons, la formule de la perfection et il la décrit admirablement, « *discretionem præcipuam, sermonem luculentam* » remarquable par sa discrétion, délicate par son langage, dit St Grégoire, tant il est vrai que *la profession religieuse* de vie parfaite, se fonde sur *le baptême* et ses promesses.

Au « charisma » sacramentel, ajoutons les *qualités d'intelligence et de cœur, l'expérience personnelle* de l'anachorète et particulièrement l'étude *des écrits antérieurs* : de St Athanase (†373), de St Jérôme (†420), de St Basile (†379), de Cassien (†432) - qui a déjà collationné toutes les formules cénobitiques - de St Augustin (†420), de St. Eusèbe de Verceil (†371), de St Césaire d'Arles (†542) et parmi tout ce monde il y a des *prêtres et des Pontifes* et *qui plus est*, St Benoît écrira sa règle *sur l'ordre du Pontife Romain*. St Agapit II le charge d'y travailler et de compléter l'ébauche faite à Subiaco. Il fera cette rédaction à Rome, sous le contrôle de l'église mère du Latran. Puis ce sera le Pape Pélage I (555-560) qui, après 20 ans d'expérience et d'examen, recevra du second successeur de St Benoît, la rédaction définitive de la « *Regula monasteriorum* » (I). Appelée ainsi au

pluriel parce que de nombreux monastères furent consultés, et achevée au Mont Cassin. St Benoît était mort en 547.

Quelle sera l'influence de ce pieux laïc et de sa règle ? Je laisse la parole au Cardinal Schuster: « Personne ne se donne la peine de chercher à connaître le manuel qui forma pour *l'Église et la société européenne* des hommes de la trempe de ces Papes, de ces apôtres, de ces docteurs, de ces pontifes des diverses églises et de ces abbés des innombrables abbayes du Moyen-Age qui émaillèrent de fleurs le parterre de l'église catholique. Toutes ces générations de géants (moines, clercs et évêques) se formèrent sur l'unique livre (d'un pieux laïc) la « *regula sancta* » de St Benoît. Après la Sainte Écriture et peut-être l'Imitation de Jésus-Christ, aucun livre a exercé sur les âmes, une plus grande influence, décidant avantageusement des destinées *de la société civile*. » ·

(Regula monasteriorum. Commento e note. Card. Schuster arcivescovo di Milano. Proemio P. V.)

-290-

2) *Le baptême qui fait du laïc, l'enfant de Dieu et de l'Église et l'introduit dans l'intimité de la famille, lui permet une certaine ingérence dans ses affaires. Dom Gréa décrit en main de maître, la légitime intervention des laïques aux premiers siècles de l'Église.*

Les églises sont comme des familles divinement instituées. Il y a en elles une paternité vénérable dans le sacerdoce, et, du côté des fidèles, des fils unis à leur clergé et unis entre eux par un lien sacré. La ferveur des peuples, selon les temps, leur fait goûter et sentir plus ou moins vivement ce mystère d'unité.

On a vu les chrétiens, transportés pour ainsi dire d'un amour ardent pour leurs églises, concentrer en elles, leurs plus véhémentes affections, vivre de leur vie et se passionner pour elles.

Aussi, dès les temps apostoliques et partout où les chrétiens témoignèrent de ces beaux sentiments, les évêques n'ont-ils pas hésité à appeler le peuple fidèle tout entier, à connaître des principaux événements de l'administration ecclésiastique. Ils aimaient à lui parler des actes les plus importants de leur gouvernement paternel ; ils lui proposaient les noms de ceux qu'ils destinaient à former le clergé et appelaient son suffrage.

De son côté, le peuple encouragé par ces marques de la confiance de ses pasteurs, prenait parfois l'initiative et présentait de lui-même, l'expression de ses désirs.

L'autorité épiscopale et sacerdotale n'en était pas ébranlée et ces manifestations populaires ne la pouvaient troubler. Cette autorité leur laissait d'autant plus de liberté qu'elle était plus assurée du respect filial de ses décisions.

Les évêques agissaient de même dans l'administration du temporel et des aumônes qui leur étaient confiées.

Enfin, dans les élections épiscopales, le peuple chrétien, souvent consulté au sujet de la promotion des clercs inférieurs, était équitablement admis à faire entendre ses vœux. On le consultait, ou il se prononçait de lui-même. Tout se devait passer avec ordre et de bon accord ; et si quelquefois le caractère populaire de ces manifestations les faisait dégénérer et occasionnait des tumultes, l'autorité des métropolitains ou des évêques comprovinciaux, était assez puissante pour y porter remède.

On a voulu abuser contre la constitution de l'Église, de ses admirables et maternelles complaisances pour ses fils, les laïques et de cette participation ardente que le peuple prenait à la vie des églises particulières. On a voulu y trouver un argument en faveur d'une prétendue démocratie chrétienne, où toute l'autorité viendrait d'en bas, contrairement à l'ordre de la mission divine.

Mais en cette seule parole : « *comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie* », Jésus-Christ a établi toute la forme de l'Église universelle et des églises particulières.

Elle demeure dans sa force ; et qu'y a-t-il après cela d'étonnant si, par une équitable et sainte économie, les chrétiens passionnés pour le salut et l'ordre de leur église, liés à cette église et devenus ses membres par le baptême, par les Sacrements, par toutes les communications de la vie spirituelle, communiquant à l'Église universelle et à Jésus-Christ dans la communion de leur Église, vivant en

elle et recevant par elle l'aliment de leurs âmes, étaient admis à connaître des principaux événements de sa vie, à s'affliger de ses douleurs, à se réjouir de ses progrès ?

C'était le sens du Carême et des grandes observances publiques. Ils faisaient tous ensemble pénitence des scandales qui l'affligeaient ;

- 291 -

ils travaillaient tous ensemble à la guérison des membres malades, à l'enfantement des enfants de Dieu ; et si la joie des fêtes pascales était si grande pour tous, c'est qu'ils y célébraient, avec le mystère du baptême, l'accroissement de leur société et la sainte fécondité de leur mère bien-aimée. Il fallait bien ensuite qu'ils prissent à cœur, ses intérêts, qui étaient leurs intérêts les plus sacrés ; ils y mettaient toute leur ardeur, et c'est dans cet esprit qu'ils étaient admis à élever leurs acclamations et à désigner hautement ceux qu'ils croyaient les plus dignes d'en être faits les gardiens et les dépositaires.

(D. GRÉA. *De l'Église. L. III. Chap. VI. 3 §V.*)

Quel plus bel exemple de *l'ingérence du laïcat* que celui du peuple milanais, demandant pour Archevêque, un laïc néophyte pas même encore baptisé. L'Evêque semi-arien de Milan Auxence, étant mort, comme dans la basilique où les Evêques délibéraient sur le choix d'un nouvel Evêque, une foule émue et impatiente, divisée en plusieurs camps, s'agitait avec une animosité qui pouvait dégénérer en émeute, le préfet Ambroise crut de son devoir d'accourir pour calmer le désordre. Sa parole éloquente et sympathique eut bientôt apaisé le tumulte. Le peuple se taisait pour l'écouter, quand une voix d'enfant s'éleva. « *Ambroise Evêque* » répéta à plusieurs reprises, la bouche enfantine. Cette parole sortie des lèvres de l'innocence fut regardée comme une inspiration du ciel. Le nom d'Ambroise fut acclamé par tout le peuple et par tout le clergé. Or Ambroise était laïc, ni baptisé ni même catéchumène. La loi de l'Église défendait qu'un néophyte fut appelé à l'épiscopat et la loi civile défendait qu'un magistrat tel que le préfet d'une ville fasse partie du clergé de cette ville. Le peuple, le laïcat, eut cependant raison de ces lois, Pape et Empereur acquiescèrent et Ambroise devint Evêque de Milan et Basile, du fond de l'Orient, lui écrivit pour le féliciter. Cf. F. Mourret. *Les Pères de l'Église*, P. 215.

3°) Le baptême contient en plus d'un germe de perfection chrétienne et de profession religieuse, en plus du droit d'être enfant de la famille et d'en prendre les intérêts, *un germe d'apostolat* que Pie XI appellera un germe « *d'Action Catholique* ». Le bien vent se répandre au dehors et se communiquer surtout s'il est surnaturel « *bonum diffusivum sui* ». Ce qu'il faut admirer dans l'Action Catholique, ce n'est pas tant l'organisation des forces du laïcat, à laquelle elle donne lieu que le principe de vitalité et d'expansion contenu dans le laïc baptisé.

4°) Dans la fondation des Chanoines Réguliers de l'l. C., que voyons-nous au début ? *un laïc* s'adressant à des fils d'ouvriers, un étudiant en droit, réunissant les enfants des forges de Baudin, les dirigeant depuis Paris et leur demandant par lettre leur « *placet* » comme on le demandait aux Pères d'un concile ou à un peuple réuni en comices : s'il leur plaît de chanter la messe de l'aumônier ? « *Placet* », s'il leur plaît de chanter tous seuls les Vêpres le soir ? « *Placet* ». (1)

-292-

Et l'étudiant en droit de Paris, laïc pieux, fera partie lui-même des œuvres des laïcs zélés de ce temps, Ozanam et autres. Et l'œuvre des petits laïcs de Baudin deviendra l'œuvre de St Claude, dont le

Père Désiré parle si admirablement dans la lettre qui suit : *Lettre du R. P. Désiré, franciscain, trouvée dans les papiers du R. P. Delavenna et adressée au Directeur du Bulletin des Chanoines Rég.* :

Ave Maria.

Mon Révérend Père,

31 Mai 1936.

Une douce et forte joie, c'est celle que me procure votre bulletin mensuel. Vous parlez de Dom Gréa. Parlez de lui, de lui encore « *de illo nunquam satis.* » Quel nom, quel génie, quel saint. Je suis un fils spirituel, un de ses plus anciens disciples ; peut-être actuellement le plus ancien. J'ai vécu sous sa direction à St Claude, de 1874 à 1882, 8 ans. Et que de fois depuis j'allais le voir au milieu de ses enfants.

Alors, il n'y avait, soit à la maîtrise blanche, soit à la maîtrise noire, dont je faisais partie, qu'une seule pensée : la sienne ; qu'un seul cœur : le sien, qui battait en toutes nos poitrines. Il savait ouvrir les esprits, élever les âmes. Il savait nous enflammer d'amour pour notre Mère la Sainte Église. Il savait nous préserver des erreurs courantes, il savait attirer à lui d'autres grands hommes et d'autres saints, tel Mgr de Ségur, dont il faisait notre directeur occasionnel et duquel j'ai reçu le cordon de Saint François.

Heureux temps. Les temps postérieurs furent moins fortunés, mais l'image de Dom Gréa, un moment éteint, commence de nouveau à resplendir. Deo Gratias. Allez, vous introduirez sa cause. Merci. Dieu vous assiste dans votre beau combat. *Fr. Désiré.*

(1) *C'était en 1853, l'année qui précéda la consécration de l'église de Baudin et la définition du dogme de l'Immaculée Conception.*

Le chant et les cérémonies des enfants, guidés à distance, laissaient beaucoup à désirer. L'aumônier ne comprenant pas ces mouvements liturgiques, ne s'y prêtait pas. Sa messe était presque tous les jours, messe « de requiem ». Et le soir, il n'assistait pas aux Vêpres. Quand l'étudiant en droit revint à Baudin, spécialement pour la consécration de l'église, les choses allèrent mieux, et ce fut bien autre chose quand, jeune prêtre revenu de Rome en 1856, il fut chargé officiellement de la maîtrise. A noter que malgré les imperfections d'exécution et des obstacles du début, la volonté du futur Fondateur, allait droit au but sans se décourager et que le premier embryon de la fondation des Chanoines Réguliers, fut la messe quotidienne chantée et chantée par des enfants. Les enfants de maintenant seraient-ils inférieurs à ceux d'alors ? -

Conférences (suite)

V

« *Et quod sibi quis fieri non vult, alii non faciat.* » – Ne pas faire aux autres ce qu'on ne voudrait pas qu'on nous fit.

C'est là la pierre de touche de notre charité pour le prochain. Ne pas faire aux autres ce qu'on ne voudrait pas qu'on nous fit, dans nos pensées, dans nos jugements, dans nos manières de faire.

Une mesure à prendre pour ne pas manquer à ce conseil, c'est de se mettre à la place du prochain. Voudrais-je être traité comme je le traite. Il a des infirmités de l'âme, je les lui fais sentir péniblement ; il a manqué envers moi, comme je le relève durement. Il a mauvais caractère, il est insupportable, voilà longtemps qu'il m'ennuie, comme je le lui fais sentir. Voudrais je être traité par lui comme je le traite ?

« *Abnegare semetipsum sibi, ut sequatur Christum.* » - Se refuser soi-même à soi-même c'est-à-dire ne pas renoncer seulement aux choses secondaires et accessoires, à ce repos, à ce plaisir, mais à tout soi-même. Je ne veux pas moi, ni mon intelligence, ni ma santé, ni mon temps, ni ma liberté ; je me refuse moi-même à moi-même pour suivre le Christ.

C'est sous une autre forme, ce que N. S. nous a dit dans le saint Evangile : celui qui perd son âme la trouvera ; et l'apôtre St Paul dans une de ses épîtres : « *mortui enim estis et vita vestra abscondita est*

cum Christo. » Il faut substituer la vie de l'homme à la vie de Dieu, mourir à soi-même, mourir aux plaisirs, aux curiosités de l'esprit, aux désirs de relations, à la satisfaction d'être entouré d'affections et d'honneurs, pour vivre de la vie de Dieu.

Quelle est la vie de Dieu ? Se contempler et s'aimer éternellement ; Dieu se contemplant, voilà toute la vie et la béatitude divine.

Nous sommes associés à cette vie. Je leur ai donné la vie, dit N. S., non pas cette vie qu'ils apportent en naissant, mais la vie éternelle, c'est-à-dire la vie divine, car qui dit éternel dit divin, qui consiste à vous connaître, o mon Père et celui que vous avez envoyé.

Quand nous sommes en possession de cette vie, quand nous ne vivons plus en vérité que de la contemplation et de l'amour de Dieu, alors cette vie se répand dans tout notre être, nous sommes divinisés. Nous pouvons alors sans crainte redescendre vers les créatures ; nous verrons Dieu dans les événements, dans les créatures, dans notre prochain ; nous verrons dans nos frères le prix du sang de Jésus-Christ. Nous voudrions travailler à l'augmentation de cette vie divine autour de nous, car de même que le feu a tendance à se propager, de même la vie divine est naturellement expansive. Rien ne nous détournera de Dieu, cette contemplation et cet amour sont le point de départ de toutes nos actions, le cœur de notre vie ; toutes nos impulsions partiront de là.

Mais nous ne pouvons arriver au bonheur de cette vie que par la destruction de nous-mêmes ; il faut faire mourir la nature, la tuer, et non pas seulement la blesser ou l'atténuer. « *Abnegare semetipsum sibi ut sequatur Christum.* »

Nous le suivons dans sa vie en Dieu et dans les choses, nous le verrons partout. Alors nous arriverons à n'être plus qu'une pure manifestation de Jésus Christ ; nous le ferons rayonner en nous-mêmes comme faisaient les saints.

D. GRÉA, 19 juillet 1895

VI

« *Corpus castigare* ». – Il ne faut pas seulement lui refuser le superflu, mais encore le châtier puisqu'il est coupable et qu'il est nécessaire de le maintenir dans la discipline. Le corps nous est donné pour en faire quoi ? Dans l'état d'innocence il nous était donné pour en faire deux choses : 1° *un instrument de travail*, le corps est fait pour cela, ses organes sont faits pour le travail : et ensuite : 2° *pour être le compagnon de l'âme, participant à sa sainteté*. Mais depuis le péché, le corps n'est plus cela, le vieil homme a pris racine dans le corps et le nouvel homme s'est emparé de l'âme. C'est dans le corps qu'il est cantonné plus particulièrement, quoiqu'il soit bien en réalité corps et âme ; il règne dans l'âme par le péché, et dans le corps par la mort. Le nouvel homme au contraire règne dans l'âme par la grâce et dans le corps par la résurrection. Il faut donc châtier le corps si nous voulons détruire le vieil homme. Un jour notre corps sera associé à la gloire des saints, mais à la condition que nous en aurons fait pendant notre vie trois choses : 1° *un instrument de travail, et non pas de jouissance*. 2° *une victime* agréable à Dieu. Autrefois on offrait au temple des victimes privées de raison, mais depuis qu'une victime raisonnable a été offerte sur la croix, pour notre rançon, c'est-à-dire Jésus Christ, nous sommes associés à son sacrifice et le corps nous est donné pour en faire une victime. 3° *le tabernacle de Dieu*. Quand nous aurons ainsi immolé notre corps, alors Jésus viendra y habiter comme dans un temple. Il y habitera à la condition que le corps sera châtié et mortifié, car Dieu ne peut pas habiter le vieil homme ; il y a une incompatibilité entre

-294-

eux ; ils ne peuvent pas vivre ensemble. Par conséquent châtier le corps, poursuivre le vieil homme jusque dans sa dernière retraite.

On ne comprend plus cela aujourd'hui. On se figure que la vie chrétienne se réduit à la pratique de la religion naturelle. Or la religion naturelle ne prescrit pas précisément de châtier le corps, elle ordonne seulement de ne pas laisser les appétits inférieurs commander à la raison. Quand on a fait cela, on croit avoir tout fait. La religion chrétienne n'est pas cela. C'est le mystère de la croix ; il faut châtier le corps, même quand il serait innocent, même quand nous n'aurions rien à craindre de sa part. Les saints faisaient leurs délices à tourmenter leur corps. Nous lisons dans l'oraison de St Louis de Gonzague « *innocentem non secuti pœnitentiam imitemur.* »

« *Delicias non amplecti.* » - Fuir les délicatesses et les commodités. On dit que St François de Sales avait toujours une tenue mortifiée, jamais de nonchalance, aucun laisser-aller dans son extérieur. Tous les saints en sont là. Ils ne donnaient jamais rien aux exigences de la nature, mais se tenaient toujours dans une mortification continuelle, petite en apparence, parce qu'elle ne prouve pas une grande torture, mais continuelle.

Quand St Benoît nous recommande de fuir les délicatesses, « *delicias non amplecti* », il ne parle pas du jeûne et des autres macérations qui sont des opérations directes contre le corps, mais des commodités.

Quels délices devons-nous fuir ? Examinons nos sens. Quand aurons-nous d'abord à fuir la délicatesse *du goût* ? Dans les repas. Nous allons au réfectoire pour donner à notre corps ce dont il a besoin, mais jamais pour prendre notre plaisir dans la nourriture. Cette fuite des délices fera que nous serons indifférents à toute sorte de nourriture. La lecture nous servira beaucoup pour cela.

Si nous écoutons la lecture avec attention, nous ne remarquerons pas ce que nous mangeons. On le fera paisiblement, décemment, sans glotonnerie. Rien n'est vilain comme un gloton, à plus forte raison quand on est religieux. *Des yeux.* Dans les curiosités, en réprimant en nous l'avidité à apprendre les nouvelles. S'il est nécessaire que nous sachions telle ou telle chose qui nous concerne, très bien, mais s'il n'y a pas d'utilité, très volontiers nous ignorons. *Dans la tenue du corps.* En se tenant toujours dans une posture humble et modeste, sans jamais se laisser aller complètement à ses aises, parce que nous sommes toujours sous l'œil de Dieu. Voilà les saints ; tenue grave, modérée, contenue sans jamais se guinder, vivant toujours dans la présence de Dieu. Hier soir je suis allé avec les novices, je les ai trouvés criant comme des collégiens ; certainement ceux qui vous auraient vus ainsi auraient pu penser ; voilà des religieux qui ne sont pas en la présence de Dieu. La simple présence de Dieu bien gardée, suffit pour composer le religieux en tout temps.

VII

« *Jejunium amare* ». – St-Benoît ne dit pas précisément qu'il faut jeûner, mais qu'il faut aimer le jeûne. Si nous l'aimons, nous nous y porterons avec joie, parce qu'il est la nourriture-de l'âme. Le jeûne ne profite pas à ceux qui ne voient en lui qu'une loi fatigante. Nous devons nous y porter par amour pour N.-S. qui a bien daigné nous donner l'exemple en même temps que le précepte du jeûne. Il y en a tant qui, dans leur vie, rencontrent le jeûne par suite de la pauvreté. Il y en a tant dans les grandes villes qui, sans qu'il y ait de famine, sont forcés de jeûner. Nous devons accomplir nos jeûnes volontaires par amour, pour attirer sur nous les grâces de Dieu. C'est par la prière et le jeûne que

-295-

l'on chasse le démon. Ce qui rend le jeûne impraticable, c'est de s'y porter en maugréant. St Bernard, tout infirme qu'il était, aimait le jeûne. On voit des religieux qui ne peuvent pas jeûner sans se tâter aussitôt le pouls.

Dans le fond ils n'aiment pas le jeûne, ils ne cherchent pas même à suppléer les jeûnes qu'ils ne peuvent pas faire, par d'autres actes de vertu.

Ce n'est pas naturellement que l'on aime le jeûne, mais surnaturellement, en voyant combien il nous est utile. Le jeûne est aux autres mortifications, ce qu'est le St-Office aux autres prières. Le St-Esprit n'a inspiré à l'Église que le jeûne parmi toutes les macérations.

D. GRÉA, 22 Juillet 1895

Le jeûne a pour nous trois effets :

1°) Il sert à montrer notre amour pour Dieu. – 2°) à expier nos péchés.

En ne considérant dans le jeûne qu'une offrande magnifique que nous faisons à Dieu, nous pouvons tomber dans le péché du pharisien qui jeûnait deux fois par semaine et s'élevait dans son cœur au-dessus des autres. Mais nous voyons dans le jeûne une dette, un paiement, que Dieu veut bien accepter, si nous le faisons en esprit de pénitence.

Alors, nous le ferons aussi en esprit d'humilité ; Dieu veut bien accepter ce petit paiement que nous lui faisons pour la dette immense, que nous lui devons, car après tout nous avons mérité l'enfer, nous avons mérité le purgatoire. Nous rachetons par le jeûne, les peines que nous devrions endurer dans le purgatoire, peines autrement rigoureuses, puisqu'elles sont la mesure de la justice de Dieu. L'amour et la justice de Dieu, voilà ce que nous satisfaisons dans les jeûnes.

On jeûne aussi pour venger sur nous-mêmes les péchés du monde. Dieu veut bien nous permettre d'unir nos sacrifices à celui de son divin Fils, pour expier les péchés du monde.

3°) *A préparer.* – Voilà pourquoi on jeûne avant toutes les grandes fêtes : pour nous y préparer. On jeûne avant Pâques. Quand on doit consacrer une église, on recommande à l'Evêque et au peuple fidèle de jeûner la veille. Autrefois avant les fêtes principales, il y avait des carêmes entiers, carême de l'Assomption, carême de la St-Michel, de Noël qui en prenant une plus grande extension, est devenu l'Avent. Ils étaient plus ou moins longs ; les uns étaient de 10 jours, les autres de 20, etc., et tous ces carêmes, en se fondant ensemble, sont devenus le jeûne du 14 septembre. C'est dans cet esprit-là que nous devons jeûner pour mériter de bien célébrer la fête. C'est une si grande grâce que la bonne célébration des fêtes. Nous obtenons par le jeûne d'aujourd'hui la grâce de bien célébrer la fête de St Jacques.

Voilà dans quel esprit nous devons jeûner parce que le jeûne sert : 1°) à expier nos péchés ; 2°) à nous préparer aux fêtes ; 3°) à témoigner notre amour pour Dieu. Toutes les vertus sont vivifiées par le jeûne. C'est dans le jeûne que nous puisons le goût de la pureté, le goût de la générosité, le goût du sacrifice. C'est par le jeûne que nous embaumons notre âme. On l'appelle mortification, on devrait plutôt l'appeler vivification parce que par le jeûne, nous préparons la résurrection des corps. Les corps martyrisés par le glaive du bourreau, les corps des confesseurs embaumés par la mortification du jeûne ressusciteront glorieux.

A ce point de vue, le jeûne paraît aimable ; au point de vue des sens au contraire il est gênant ; mais si nous voulons aspirer en nous la vie de Dieu, la vie du Père vivant du Fils, et du Fils vivant du Père, nous trouverons dans le jeûne le grand moyen d'y parvenir.

Il est très important d'expliquer cela maintenant, car les peuples ne comprennent plus rien à la grande loi du jeûne. Ils ne voient dans le

-296-

carême qu'une vexation pour les cuisinières, parce qu'on ne peut pas manger du poisson et de la viande au même repas. Ils ne savent pas que le jeûne est, avec la prière, le grand exorcisme qui chasse le démon. Le jeûne du carême, le jeûne des vigiles, c'est le jeûne de l'Église, comme l'office est la prière de l'Église. Quand nous jeûnons, nous ne sommes pas seuls. L'Église toute entière jeûne avec nous. On ne sait plus cela. On ne donne plus l'exemple ni l'enseignement du jeûne, voilà pourquoi la vie chrétienne s'affadit au sein des peuples. Les ouvrages des Pères sont pleins de sermons sur le jeûne. On voit des prêtres qui recommandent aux fidèles d'entrer courageusement dans la voie de la pénitence. Comment voulez-vous qu'on prêche le jeûne quand on ne le pratique pas. Pour le prêcher, il faut le pratiquer ; il faut jeûner, autrement le démon deviendrait le maître du monde. L'Église ne prie que sur la croix. Sa prière est accompagnée du crucifiement dans ses membres. Donc « *amare jejuniū.* »

Quand on aime le jeûne on le pratique avec facilité et sans s'en apercevoir. Ceux qui ne l'aiment pas sont toute la journée à se tâter le poul, leur imagination agit sur le physique de sorte qu'ils arrivent à croire qu'ils ne peuvent pas jeûner. Quand on jeûne, il faut s'occuper d'autre chose et alors on ne le sent pas. Le général de Vaalgrenant me racontait qu'à la bataille de Solférino il était resté toute la journée sans prendre aucune nourriture, sauf une tasse de café, et qu'il ne s'était même pas aperçu qu'il était à jeûn .

Il était occupé, c'est là qu'il a conquis par sa bravoure, sa décoration et son grade de capitaine. Quelle honte pour nous ! On jeûne dans le monde, sans même y penser pour obtenir une décoration, et nous, l'Église militante, qui combattons pour l'honneur de Dieu nous sommes toute la journée à nous tâter le poul et l'estomac.

D. GRÉA, 24 juillet, 1895.

VIII

Il y a une lumière très nécessaire pour arriver à la perfection, la lumière que les saints possédaient à un degré éminent et que Dieu donne à toutes les âmes qui veulent la recevoir ; cette lumière c'est la connaissance de notre propre misère. « *Ego vir videns paupertatem meam.* »

Lorsqu'on examine dans l'ombre un vêtement blanc que l'on porte depuis 15 jours, un rochet par exemple, on croit qu'il n'est pas sale, mais si on l'approche de la lumière, on voit tout de suite qu'il n'est pas propre.

De même nos actions, même celles qui nous semblent les meilleures et dans lesquelles on serait porté à prendre quelque complaisance, si nous les approchons de la lumière de Dieu (et nous nous approchons si près de Lui ; tout à l'heure nous serons auprès de son tabernacle ; chaque matin nous le recevons dans la sainte communion) nous paraissent souillées de 1000 imperfections. « *Amplius lava me* ». Oh, lavez-moi toujours davantage. On comprend à la vue de nos misères le sentiment qui faisait dire à St Pierre : *Seigneur, retirez-vous de moi car je suis un pécheur.*

Vous qui trouvez de la dépravation jusque dans vos anges, vous venez à moi qui ai un fondement de fange, pauvre créature terrestre chargée de toutes les impuretés de la matière. Dieu ne permit jamais que les saints perdissent même un seul instant le sentiment de leur misère ; voilà pourquoi quand ils traversaient un pays ils avaient peur d'attirer sur le pays la malédiction de Dieu à cause de leurs péchés. Si la vue de nos meilleures actions est si humiliante, que doit-ce être de nos souillures et de nos péchés véritables. Que faire alors ? Faites-vous des amis parmi les saints ; c'est pourquoi St. Benoît ajoute : « *pauperes recreare, nudum*

-297-

vestire, infirmum visitare, mortem sepelire, in tribulatione subvenire ». Faites l'aumône, l'aumône est si puissante, elle couvre la multitude des péchés. Mais comment pouvons-nous récréer les pauvres, les vêtir ? Nous pouvons d'abord le faire matériellement, dans une communauté ou l'on fait l'aumône. Bienheureux ceux qui sont employés à faire l'aumône. Une communauté doit être secourable aux malheureux. Quand nous faisons l'aumône, nous ne devons pas la faire comme des maîtres qui obligent leurs inférieurs, mais comme des serviteurs qui servent leurs maîtres. Dans l'ordre du Saint-Esprit on appelait les indigents Nos Seigneurs les pauvres. Donnons toujours aux pauvres et si dans les temps de disette nous sommes obligés de prendre sur notre nécessaire, de retrancher à nos repas et à nos vêtements pour les secourir, tant mieux.

Outre l'aumône matérielle il y a l'aumône spirituelle. Comme les âmes sont appauvries aujourd'hui. Avec cette éducation épouvantable que l'on donne à la jeunesse, comme l'atmosphère que l'on respire, le milieu social dans lequel on vit sont privés de l'élément divin ! Les populations sont affamées de Dieu. On est content quand un curé vient nous dire que les 2 /3 de ses paroissiens ont fait leurs Paques cette année. On dirait que c'est une grande grâce que l'on fait à N. Seigneur, et les autres, que deviennent-ils ? Voilà les pauvres que nous devons nourrir. Comment ? Cette anémie spirituelle qui fait qu'il n'y a plus de sang divin dans le cœur de l'homme, que la sève de la vie divine ne circule plus dans les populations, on la guérit par les exemples. Un monastère fervent suffit pour sanctifier une contrée parce que tous les exemples qu'il donne sont des actes de foi. Le Curé d'Ars nourrissait les populations qui accouraient vers lui, non pas seulement en paroles, mais par son exemple. Voilà de quelle façon nous devons récréer le pauvre. C'est une grosse illusion de croire que pour faire du bien il faut se rapprocher du monde ; que lorsqu'on est aumônier militaire il faut boire la goutte avec les soldats, fumer la pipe avec eux ; au lieu de faire du bien on appauvrit la vie divine et on leur fait croire qu'un prêtre après tout n'est qu'un homme comme les autres.

Récréer les pauvres, c'est-à-dire leur donner une nouvelle vie. Nous ne devons pas nous proposer cela directement, car nous devons d'abord aimer N. S. mais de même qu'il y a beaucoup de fleurs odorantes dans un jardin, toute l'atmosphère en est embaumée, de même aussi lorsqu'il y a beaucoup d'âmes saintes dans un monastère, toute la contrée est parfumée de la bonne odeur de leur vie. Elles sanctifient les familles, elles sanctifient les paroisses et les contrées.

Donc, recréer les pauvres, vêtir ceux qui sont nus, visiter les malades, il y a un sens spirituel à tout cela, Aimons les pauvres, et ne les traitons pas comme des riches qui accordent un bienfait à des indigents, mais comme des serviteurs qui servent leurs maîtres, comme une mère qui soigne ses enfants malades.

D. GRÉA, 26 Juillet 1895.

IX

« *A sæculis actibus se facere alienum* ».

Se rendre étranger aux actions séculières. On ne peut pas absolument se rendre étranger au monde, il y a toujours des relations avec lui qui s'imposent par suite des charges qui nous sont confiées, et c'est là le danger auquel nous sommes exposés, de prendre son esprit. Quand nous allons dans le monde nous devons porter notre cloître avec nous. C'est absolument nécessaire. Celui-là seul peut paraître au dehors en sureté qui volontiers demeure caché, a dit le livre de l'Imitation. Si nous n'avons pas l'esprit de retraite, les relations avec le monde

-298-

peuvent nous être très dangereuses. Combien j'ai vu de cas où des religieux se sont perdus par suite de ce commerce ; j'ai des exemples que je ne veux pas nommer. J'ai connu un religieux qui regardait le cloître comme une prison, qui demandait à aller prêcher ici et là, il s'est perdu. L'esprit de retraite est absolument nécessaire ; quand nous l'aurons, alors nous pourrions être les sauveteurs des âmes. Un sauveteur qui va au secours de naufragés ne se lance dans les flots que lorsqu'il sait parfaitement nager ; s'il ne sait pas parfaitement nager il tend la perche du rivage. On ne se lance au milieu des flots que lorsqu'on sait que l'on n'est pas submersible par les flots ; de même on ne doit aller dans le monde que lorsqu'on est sûr de ne pas se perdre dans le monde. Mais ces bons nageurs sont rares, c'est pourquoi nous devons nous éloigner du monde le plus possible.

Une première marque que nous ne sommes pas tout à fait étrangers au monde c'est *l'esprit de curiosité*. L'âme humaine depuis le péché ne sait plus trouver son issue vers Dieu, à moins qu'on ne lui ferme toutes les issues vers les créatures. Mais ces issues ne sont pas fermées lorsqu'on aime la curiosité, lorsqu'on désire apprendre les nouvelles du monde, lire les journaux, savoir les cancans de la paroisse. On allègue toutes sortes de prétextes pour cela. Il est bon que nous sachions.

Non, il est bon que les supérieurs de la communauté aient connaissance des lois et des événements politiques qui leur imposent une certaine attitude, leur font devoir de prendre certaines précautions pour la communauté, très bien ; mais le reste est inutile. Prenez bien garde à cela, surtout dans les prieurés. Il n'est pas nécessaire que vous connaissiez les cancans de la paroisse. La connaissance que vous en aurez ne fera pas que vous y apportiez remède ; au contraire, plus vous vous éloignerez de ces bruits, plus vous aurez l'esprit de retraite en Dieu, plus les peuples auront de confiance en vous. Les serviteurs de Dieu qui ne se mêlaient pas du monde avaient sur le monde une grande force et une grande puissance et souvent leur présence suffisait pour arrêter beaucoup de mal. Non seulement il faut être étranger au monde, mais il faut encore ne pas aimer l'action séculière, les occupations séculières, les études profanes. J'ai connu un pauvre religieux en Italie qui s'est perdu pour n'avoir pas fui les actions séculières. Il avait le goût de la peinture, mais non plus de cette peinture subordonnée au service de Dieu, conforme à la vocation religieuse. Il allait dans les musées et il s'est perdu. Les séculiers ne sont pas exposés aux mêmes dangers que nous parce que Dieu ne s'est pas réservé leur vie comme il s'est réservé la nôtre, il leur a permis un certain partage, « *divisus est* » ; mais nous nous sommes uniquement à Dieu et nous n'avons pas le droit de lui dérober la plus petite partie de ce que nous lui devons. « *Nihil amori Christi præponere* ». Voilà la grande loi. Préférer ses goûts, son pays, sa famille à l'amour de Jésus-Christ, de tout cela N. S. a dit : *Si quelqu'un aime son père ou sa mère plus que moi, il n'est pas digne de moi*. On ne doit rien préférer à l'amour du Christ, ni son repos, ni ses études, ni sa santé, ni sa vie.

D. GRÉA, 29 Juillet 1895

X

Je voudrais vous parler encore de ce grand conseil que St-Benoît nous donne dans le 21^{me} instrument des bonnes œuvres : « *Nihil amori Christi præponere* ».

Je vous dis toujours la même chose, mais si vous aviez le bonheur de bien vous en imprégner ce serait suffisant. « *Excellentiorem viam vobis demonstro* ».

Je vous montre un chemin plus excellent, c'est le chemin de l'amour.

-299-

Tous les jours dans le psaume « *Beati immaculati in via* », nous chantons ces paroles « *Lex tua* ». Quelle est cette loi ? Est-ce une loi faite après coup, comme certaines lois que Dieu avait données au peuple d'Israël pour son bon gouvernement et le défendre contre les dangers dont le menaçaient les nations environnantes ? Non, cette loi, c'est la loi qui domine toutes les lois, c'est la loi du Seigneur, la loi par laquelle Dieu se dirige lui-même. Comment Dieu obéit lui-même à une loi ? N'est-il pas au-dessus de toutes les lois ? Oui, mais cette loi n'est pas autre chose que la nature de Dieu même, la loi de l'amour, car Dieu est amour. « *Deus caritas est* ».

Dieu s'aime, il ne peut pas ne pas s'aimer car il ne peut pas ne pas être Dieu. Dieu agit selon cette loi, il fait tout par amour et dans tout ce qu'il fait il retrouve l'amour. Si nous voulions sonder les profondeurs de cette loi, nous verrions qu'en Dieu l'amour suit l'intelligence (et il ne peut pas en être autrement, on n'aime que ce qu'on connaît) ; or comme en Dieu l'intelligence est infinie, la connaissance qu'il a de lui-même est infinie et se termine à la génération du Verbe. L'amour est infini et se termine à la procession du St Esprit. Voilà la loi de l'amour en Dieu-même. Quand il agit au dehors il agit toujours conformément à cette loi. D. GRÉA, 7 Août 1895. St Antoine.

Explication du commencement du 2^{me} chapitre de l'Apocalypse

Les sept états des âmes

Je voudrais vous dire ce soir ce qu'il m'est venu à l'esprit aujourd'hui en expliquant aux théologiens le commencement du chapitre 2 de l'Apocalypse. Sous la figure des sept anges et des sept églises on peut entendre sept états des âmes.

Voici ce que dit celui qui tient les sept étoiles dans sa droite et qui se promène au milieu des sept chandeliers d'or. Les chandeliers ce sont les âmes, car le mystère de l'Église et des âmes n'est qu'un même mystère, parce que le mystère de l'Église s'accomplit dans chaque âme. Il en est de ce mystère comme de tous les mystères de Dieu : l'Eucharistie est toute entière à l'Église et toute entière à chaque âme. Le sang de Jésus a été versé pour toute l'Église, pour chaque âme. Le Saint-Esprit est communiqué indivisiblement à toute l'Église, et individuellement à chaque âme.

Voici ce que dit celui qui se promène au milieu des sept chandeliers d'or, pour les visiter, les enflammer davantage et les juger.

« *Scio opera tua.* » Je sais tes œuvres. Quelle consolation pour nous, de savoir que Dieu connaît nos œuvres. Je sais tes œuvres, à savoir : « *laborem et patientiam tuam.* » Ton travail et ta patience, parce que la vie chrétienne, et à plus forte raison, la vie religieuse, se compose de travail et de souffrance. Je vois tout cela, je te connais ; je te suis de l'œil, je vois ce que tu travailles et ce que tu souffres. Je sais aussi que tu ne peux supporter les mauvais et que tu as éprouvé ceux qui se disent apôtres et ne le sont pas, et tu as vu qu'ils étaient menteurs ; « *et quia non potes sustinere malos ; et tentasti eos qui se dicunt apostolos et non sunt ; et invenisti eos mendaces.* » (Ap. 2.).

Dans les faux apôtres, les Pères reconnaissaient le démon qui se transforme en ange de lumière pour séduire les âmes et leur faire quitter le genre de vie auquel Dieu les a appelés, pour leur en faire embrasser un autre où il semble qu'elles feraient plus de bien.

Un homme appelé à la vie contemplative chez les Chartreux, voudra aller aux missions, sous prétexte qu'il ferait plus de bien. Mes chers enfants, sachez qu'un arbre transplanté est souvent exposé à périr, ou s'il ne périr pas, il n'est jamais si beau, si fructueux,

si vigoureux que si on l'avait laissé dans la terre, où il était. Vous pourrez avoir ces désirs. Sachez alors discerner les esprits. St Ignace donne un grand nombre de règles pour apprendre à faire le discernement des esprits, mais on peut les résumer dans une seule qui est très simple. Toutes les fois que quelque chose, quelque désir se présente à vous, examinez si c'est le pur amour de Dieu qui vous y porte, ou bien s'il ne s'y glisse pas un peu d'amour propre par quelque côté. Vous pourrez encore reconnaître l'inspiration du St. Esprit à ces signes : l'inspiration qui vient du pur amour de Dieu est accompagnée de paix et d'une joie sainte ; celle qui vient du mauvais esprit est accompagnée de trouble et d'agitation.

Tu as reconnu que ces faux apôtres étaient menteurs et qu'ils voulaient te perdre sous l'apparence du bien.

« *Patientiam habes et sustinuisti propter nomen meum et non defecisti.* » (C. II. v. 3).

Tu as la patience ; c'est une grande chose que la patience de la vie. Il faut s'attendre à traverser le désert, prendre patience et ne pas défaillir. La religion doit s'attendre à tout souffrir et à ne jamais se lasser. Quand tout lui serait contraire, dit St Benoît, le lieu, la personne, les supérieurs, les exercices, les emplois, la nourriture, *non lacescat*. Il y a des moments où Dieu, pour nous exercer à la patience, permet des choses contraires à notre nature. Il y avait un bon Jésuite, grand homme, qui était très violemment tenté de quitter son ordre, parce qu'au travail il voyait piocher d'une toute autre manière qu'il aurait voulu. Il trouvait cela insupportable. C'était pour lui une tentation à le jeter hors de sa vocation. Prenons garde que N.-S. n'ait jamais à nous faire ce reproche. Prenons patience. Voilà ce qu'il dit à cette âme. Il semble qu'en elle tout est bien parfait. Elle garde la patience dans le travail et les épreuves, elle ne peut supporter les méchants, elle reconnaît les déguisements du démon, il semble que tout est parfait, cependant il lui fait un reproche. J'ai quelque chose contre toi, « *sed habes adversum te* ». Tu n'es pas restée dans le même degré d'amour, tu m'aimes moins qu'autrefois, « *quod Caritatem primam reliquisti.* » Voyez les diminutions dans l'amour. « *Memor esse itaque, unde excideris* », souviens-toi donc du degré d'où tu es déchu. Il est bon de nous souvenir pour nous stimuler, des moments de grâce, des jours où nous avons été vraiment fervents, non point pour en prendre orgueil, mais une leçon. Souvenons-nous de la ferveur de notre profession et des promesses que nous avons faites à Dieu en ce jour, et remontons aux œuvres que nous faisons autrefois, « *et prima opera fac* ».

Si tu ne fais pénitence, voici que je viendrai te visiter. Je prendrai ton chandelier et le porterai ailleurs.

Je ne l'éteindrai pas, mais c'est une autre âme qui l'aura. Les grâces que je t'avais destinées, je les donnerai à un autre. Voilà le danger qu'une âme court quand elle se relâche dans l'amour. Je t'abandonnerai, je t'enlèverai les lumières et les grâces, tu ne verras plus clair et tu n'auras plus de chaleur. Ne nous reposons donc point sur une vie quelconque ; il ne suffit pas de ne pas manquer aux devoirs essentiels de sa profession ; il faut aimer toujours davantage ; il faut avoir le zèle et le désir d'avancer ; la loi essentielle de l'amour divin, c'est le désir d'aller toujours plus avant. Quand on n'a pas ce désir, c'est signe que le flambeau de l'amour est éteint ou malade.

Pour ne pas descendre, il faut avancer.

D. GRÉA, 20 Avril 1894, St Antoine

La VOIX du PÈRE
Bulletin des C. R. I. C.
LA PRIERE :

I. le lieu de la prière

« *Introduxit nos in cellam, vinariam ; in terra lacte et melle manante.*

Il m'a introduit dans les celliers où sont les vins qui enivrent

de l'amour divin, dans la terre où coulent le lait et le miel. »

Il nous faut prendre garde à une chose, mes chers fils, il nous faut prendre garde à ne pas vivre d'une vie naturelle, matérielle, car alors, nous nous dessécherions et nous arriverions à ne plus goûter les suavités du St-Esprit. On ne se tournerait plus vers le ciel pour goûter cette manne, ce miel, cette rosée des consolations spirituelles. On irait à l'office sans aucune consolation, comme les chantres de campagne ou les organistes, car je ne crois pas qu'ils éprouvent beaucoup de douceur et de suavité intérieure en chantant. On irait ensuite au réfectoire. Si le riz de la soupe sent le brûlé, on est mécontent ; si au contraire on nous sert de bons fruits, nous sommes contents ; en récréation, on dit des balivernes : ce qui n'est pas un mal, à condition qu'on ait autre chose dans sa vie ; nous rentrerions après en étude, mais nous étudierions notre grammaire grecque comme un professeur de collège ; nous aurions une vie matérielle. Alors on deviendrait comme une éponge qu'on presse toujours, ou bien comme un linge mouillé qu'on étend au soleil et qui se dessèche ; notre âme se dessècherait. Que faire alors ? Il faut nous alimenter aux sources spirituelles, il faut aller à celui qui distille le miel « *mel de petra, petra autem erat Christus.* » Il faut que les sources de Jésus soient toujours ouvertes, que sa passion, son amour nous poursuivent toujours, comme ils poursuivaient les saints. Voyez St François d'Assise. Le souvenir de Jésus remplissait son cœur et débordait par les larmes de ses yeux. Allons à ce rocher d'où découle le lait et tirons-en l'amour. Prenons garde. C'est en prenant de l'âge qu'on peut se racornir ; veillons et entretenons notre cœur toujours imbibé, toujours attendri. Pour cela, nous avons la Ste Communion, les méditations, les lectures, le Saint Office, la psalmodie ; nous avons l'étude, surtout l'étude de la Ste Écriture et des Pères, des docteurs, des saints ascètes, l'histoire ecclésiastique ; ce sont là autant de sources d'étude qui entretiennent la fraîcheur de l'âme et l'empêchent de se dessécher.

Si l'on sent ce dessèchement, il faut nous retremper comme ces petits animaux desséchés par le soleil ; sitôt qu'il tombe de la pluie, ils se remuent et reviennent à la vie. Quel charme ! Alors vous entretiendrez la tendresse de votre cœur vis-à-vis de Dieu et des hommes. Voyez le P. Giraud, comme son âme était pénétrée de la vie de Jésus, Mgr de Ségur, tous les saints personnages que vous avez connus.

Prenez garde à la frivolité. Vous êtes étudiants ; plus tard, vous serez Professeurs, quelques-uns le sont déjà. Eh bien, en dehors de

-302-

ses fonctions, on est porté à perdre son temps, on va à la bibliothèque pour y lire des banalités, des bêtises, pendant qu'on a la collection des Pères ; ayez des lectures nourrissantes ; pour cela, il n'y a rien de tel que les Pères. Je ne vais plus à la bibliothèque, je suis vieux, mes études sont faites et puis la bibliothèque est loin, il faut monter des escaliers ; je n'y vais plus ; autrefois à St-Claude, elle était dans mon étage, c'était très commode et j'y allais souvent. Or, c'était un grand charme pour moi et un profit d'ouvrir les Pères, surtout les Pères moins connus, Grégoire le Chartreux, etc. Mais dans ces Pères, il y a des pensées admirables. Par exemple, il y a un petit opuscule, intitulé « *Scala Paradisi* » où un bon religieux raconte la suite de ses occupations depuis son lever jusqu'à son coucher ; c'est très édifiant et l'on peut y faire un grand profit spirituel. Faites des explorations dans les Pères ; ils sont peu connus, ils sont aujourd'hui ce que St Thomas était à la Révolution. On ne le trouvait que chez quelques bouquinistes et personne ne le lisait.

Devenez de bons religieux : dans vos spaciements, pensez à Dieu, que la nature élève vos âmes vers lui. Songez à ce que St François d'Assise disait à Frère Léon, dans un de ses voyages : « Frère Léon, où donc est la joie parfaite ? » Si le Chanoine Régulier (si le Frère mineur) savait toutes les langues, il n'aurait pas la joie parfaite, s'il était un grand orateur, s'il avait une grande autorité et d'immenses succès, il n'aurait pas la joie parfaite, mais si en arrivant au monastère le Frère portier prenait un bâton, nous chassait en nous frappant, voilà la joie parfaite.

II. dispositions pour la prière

1° Avec l'aide du Ciel

Nous devons être des hommes de prière si nous espérons arriver à la vie éternelle à travers les périls ; si nous espérons nous sanctifier et répondre à ce que Dieu a le droit d'exiger de nous, et qu'il exige à chaque instant. Par nos propres forces, nous sommes dans une complète illusion. Nous ne sommes pas forts contre nous-mêmes, nous avons contre nous une conspiration continuelle des trois concupiscences. Nous marchons sur une route harcelée par l'ennemi qui a des intelligences dans la place. Nous sommes surs de ne pas arriver si nous ne sommes pas secourus ; ce secours nous arrivera par la prière. Si nous voulons nous garder du péché qui nous assiège sous toutes les formes, nous avons besoin d'être des hommes de prière. La prière seule peut nous donner ce secours contre nos ennemis. Mais surtout si nous voulons nous élever à un grand amour de Dieu, nous avons besoin de la prière. Que serons-nous sans amour de Dieu ! Notre vie doit se composer de deux choses : diminuer l'amour propre, augmenter l'amour de Dieu. Pour arriver là, il faut prier, prier sans cesse, nous ne devons pas faire dans notre vie la part de la prière, elle doit l'occuper tout entière. Priez sans cesse et ne cessez jamais, « *sine intermissione orate.* » Il faut nourrir continuellement en nous ce feu de la prière, selon qu'il est dit : sur mon autel, le feu ne s'éteindra jamais.

A chaque instant, nous devons avoir un dialogue avec Dieu, au moins un regard vers lui, vers la Sainte Vierge, vers les saints « *conversatio nostra in caelis est.* » Continuellement, quelque soient nos langueurs, la pesanteur de notre âme, nos travaux et nos ennuis. La prière nous préserve du péché. Comment pourrait-on pécher, quand nous avons le regard, le colloque divin ? Non seulement on ne peut pas pécher,

-303-

mais on avance dans la vertu, on est héroïque, aucune action difficile ne nous coûte, quand on voit celui qui l'enregistre pour la récompense au jour de la rémunération. Soyez donc des hommes de prière, faites bien votre oraison, ne la séparez jamais ; si vous la coupez en plusieurs morceaux elle ne vaut pas. Si vous pouvez la faire après matines, c'est le moment le plus favorable, mais vous ne pouvez pas toujours, car vous êtes jeunes, vous avez besoin de sommeil ; mais à quelque heure que vous la fassiez, faites-la dans un silence profond, isolez-vous, vous n'êtes pas encore un Saint François Xavier ; lui, il pouvait rester au milieu du tumulte, il pouvait la faire dans les rues. Isolez-vous, et puis là, entrez en colloque avec Dieu. Mettez-vous en sa sainte présence. Quand nous sommes à la chapelle, nous sommes tout près de Jésus dans son humanité, l'Homme-Jésus est près de nous, mais la présence de la divinité est partout. Attirez son regard sur vous, parlez à Dieu, faites votre méditation avec simplicité ; si la pensée vous est difficile, parlez, conversez.

St. Ignace donne un grand nombre de méthodes d'oraison. Il y a aussi dans la patrologie, un petit traité intitulé : « *Scala paradisi* ». Ce traité enseigne comment on peut, à l'aide d'un seul texte, trouver la matière d'une longue oraison. Il prend ce texte « *Beati immaculati in via* » et de cette grappe de raisins, il fait voir quel flot de liqueur enivrante en peut sortir. « *Beati* » bienheureux. Je cherche la béatitude parfaite, elle n'est point ici-bas, elle est en Dieu. Quel désir dois-je en avoir ! « *Immaculati* ». Il n'y a que ceux-ci qui peuvent en jouir. On peut faire de même pour l'oraison dominicale. Notre Père ... Quelle charité que Dieu veuille nous appeler ses enfants et que nous l'appelions notre Père. Le Père est toute tendresse, bonté, charité, dévouement. Un enfant doit ressembler à son Père, il doit lui obéir, le vénérer, être reconnaissant envers lui. Notre Père ; je ne suis pas seul dans cette famille, j'ai des frères. Ce Père ne m'abandonne pas, malgré mon indignité, je suis un enfant prodigue et il ne cesse pas d'être mon Père. Qui êtes aux cieux. Vous êtes l'être, les créatures ne sont que néant. Quand irai-je au ciel ? Le Ciel c'est la stabilité, l'éternité, le repos, la sécurité ; ici-bas tout est incertain et variable, rien ne nous contente ; on peut se tromper comme on trompe sa faim par des aliments qui ne nourrissent pas.

Ainsi de suite. Voyez comme il y a de quoi dire. Faites ainsi, faites votre oraison dans le silence et le recueillement ; alors elle allumera le feu de l'amour, dans votre cœur et votre vie deviendra sainte ; vous monterez toujours et ne descendrez jamais.

D. GRÉA, 24 Avril 1895.

2° Avec humilité

Nous devons opérer notre salut avec crainte et tremblement. Nous avons toujours à craindre ; tant que nous sommes ici-bas nous pouvons perdre la vie que Jésus nous a donnée. Il est la source de la vie « *ego sum vitis et vos palmites* ». Il est le cep et nous sommes les sarments de ce cep ; or de même que la vie des branches vient de la vie du cep, de même la vie de nos âmes vient de Jésus. Elle vient en nous de deux manières ; par ses plaies d'abord, qui sont comme autant de fontaines ouvertes ; et puis par la Sainte Communion ; c'est là surtout qu'il nous apporte sa vie, qu'il nous la donne,

-304-

qu'il nous la prodigue. Il faut que nous nous l'assimilions, que nous l'aspirions, autrement, elle passera sur nous sans y pénétrer.

Notre-Seigneur parle quelquefois de cette semence qui est lui-même et qui tombe sur la pierre ; elle ne peut prendre racine parce que la pierre lui offre sa dureté, sa rigidité.

N'aurons-nous pas à craindre que la présence de Notre-Seigneur dans notre âme, ne soit pas oisive et n'opère pas la vie en nous, parce que de notre côté, nous ne l'aspirons pas de toute notre ardeur ? Quand la pluie tombe sur une terre desséchée par le soleil, la terre l'aspire et la boit ; nous devons faire comme cela. Sans la Ste Communion, notre âme est comme une terre sans eau. « *Anima mea sicut terra sine aqua tibi* ». Alors quand Jésus vient, aspirons sa vie en nous-mêmes, mais nous ne pouvons bien l'aspirer que si nous sommes des hommes d'oraison, des hommes de prière. Sans la prière, je vous le répète, nous ne pouvons rien faire, ni éviter le péché, ni croître dans l'amour. Notre âme est dans la sécheresse. Il y a deux sortes de sécheresse : la sécheresse qui est notre propre indigence, dont nous voulons sortir et qui nous fait crier vers Dieu sans cesse. Puis il y a une autre sécheresse que Dieu réproûve, qui est la satisfaction que nous trouvons en nous-mêmes, par laquelle nous nous suffisons à nous-mêmes.

Il y a des hôtes dont l'arrivée est une joie et une fête pour toute la maison, il y en a d'autres, que l'on reçoit parce qu'on ne peut pas leur fermer la porte, mais qui n'apportent aucune joie et dont le départ ne fait aucune peine. Prenons garde que nous n'agissions de la sorte envers Jésus, lorsqu'il nous visite par la Sainte Communion.

Soyez donc des hommes d'oraison, tous les saints étaient des hommes d'oraison et nous devons devenir des saints. La vie religieuse est un état de sainteté à acquérir ; nous n'y arriverons que par la prière. Avec quel zèle nous devons lutter contre tous les ennemis de la prière. Ces ennemis ce sont d'abord les distractions, qui, comme des mouches importunes, viennent voltiger devant les yeux de notre imagination ; ce sont aussi nos passions. Si vous avez eu un mécontentement, une susceptibilité, non combattue, mais acceptée volontairement, impossible de faire oraison tant que vous n'enserrez pas débarrassés par un acte d'humilité. Il y a incompatibilité entre l'amour-propre et l'esprit d'oraison. Combattez donc et mortifiez vos passions, et en particulier l'orgueil ; il n'y a que les âmes humbles qui peuvent faire oraison. Des philosophes et des théologiens orgueilleux peuvent faire de belles théories pendant leur méditation, mais ce n'est pas là ce qu'on appelle faire oraison. Devenez humbles. Quand vous sentez les soubresauts de la nature, apaisez-les ; que les émotions de votre âme passent vite, afin que vous puissiez rentrer dans cette paix qui nous fait goûter Dieu. Alors vous pourrez entretenir une conversation continuelle avec Dieu, même quand vous serez au milieu des créatures ; il n'y aura pas un seul instant où vous ne serez actuellement dans son amour ; alors vous aurez plus facilement raison de toutes les concupiscences et de tous ces mouvements de la nature.

Voyez comme la vie spirituelle se ramène à quelques maximes très simples et toujours les mêmes. Mourir ce soir même pour vivre à Dieu. C'est un peu difficile au commencement, mais on s'y habitue. La sainteté est une habitude, les saints sont des hommes habitués. Mais l'habitude ne

s'acquiert que par la répétition des mêmes actes. Combattons notre amour-propre jusqu'à la fin et alors nous arriverons au parfait amour de Dieu.

D. GRÉA, 25 Avril 1895

-305-

III. les oraisons jaculatoires

Mes bien chers Frères, je voudrais vous recommander la vie surnaturelle. Je voudrais que vous entreteniez avec Notre-Seigneur, un commerce assidu. Pour entretenir ce commerce, vous avez la méditation, mais elle ne suffit pas, il faut les oraisons jaculatoires. Que vos journées soient remplies de ces retours, de ces regards vers Dieu !

Que, chaque fois que vous quittez une occupation pour en reprendre une autre, vous élevez votre âme vers Dieu et vous vous mettiez dans la disposition que Notre-Seigneur, demande de vous, pour bien faire cette action. Ainsi vous allez au réfectoire, rendez grâces à Dieu ; vous allez en récréation, offrez votre récréation à Notre Seigneur. Quand vous faites un petit manquement, réparez-le immédiatement par un retour mêlé de regret vers Dieu, autrement, si vous laissez passer toutes ces fautes, vous deviendriez négligents et le religieux négligent sera rigoureusement châtié.

Peu à peu Dieu l'amènera, expression terrible, pour dire qu'il le laissera tomber dans l'iniquité, dans un état grave.

Prenez l'habitude des oraisons jaculatoires, arrivez à vous tenir constamment sous l'œil de Dieu ; cela n'est pas pénible, cela n'empêche pas d'agir avec liberté, ce n'est pas une tension de l'esprit, mais une douce attention qui fait que l'on se garde dans la perfection : « *declinantes in obligationes adducet Dominus cum operantibus iniquitatem* ».

Il faut absolument faire régner Notre Seigneur dans notre âme. Il est en nous comme sur un pauvre petit trône. Eh bien, il faut lui faire la cour. Pour cela il faut amincir le vieil homme, détruire la concupiscence. Nous sommes une ménagerie ; dans une ménagerie, il y a des bêtes féroces, ce sont nos passions, nos concupiscences ; tenons les enchainées, car si nous leur laissons tant soit peu de liberté, elles nous auront bientôt dévorés. Comme dans une ménagerie, tant qu'on tient les animaux enchainés, ils ont l'air bonasses ; ils sont couchés dans un coin de la cage et baillent. Vient-on à les laisser libres ? Ils reprennent aussitôt leur férocité naturelle ; leurs yeux qui semblaient éteints se remplissent de feu et leur gueule qui baillait devient horrible à voir.

Il faut faire comme les dompteurs. Si les bêtes murmurent, grognent, ils leur donnent un gros coup de cravache sur le nez ; il faut aussi les affamer. Alors Jésus assistera à ce spectacle et sera content de nos efforts « *donec ponam inimicos tuos, etc.* » Il faut mettre tous ces ennemis, tous ces dragons, ces bêtes sous ses pieds.

Rien n'est utile comme les oraisons jaculatoires, elles font faire à l'âme un progrès immense dans la sainteté ; elles préservent de la dissipation, facilitent l'observation du silence comme le silence facilite les oraisons jaculatoires.

Quand vous êtes dans vos cellules et que le silence est bien gardé dans les grands corridors, alors l'âme s'élève naturellement vers Dieu. On sent Dieu dans le silence. Quelle utilité ! Si au contraire on manque facilement au silence, si on se permet de dire par-ci par-là un petit mot, ce n'est pas un grand manquement ; cependant, c'est très considérable au point de vue du recueillement ; cela fait une brèche par où la dissipation entre et l'on perd la présence de Dieu. Il en est de même des autres règles. Chaque règle est une parole que Dieu adresse à notre âme et si on l'observe bien, c'est une réponse que l'on fait à Dieu ; alors la vie devient sainte et aimable.

-306-

Je vous en conjure, entrez de plus en plus dans l'habitude des oraisons jaculatoires ; vous n'en comprendrez jamais assez l'importance. Les saints ne faisaient que cela. St Louis en avait l'habitude

tellement ancrée qu'il ne pouvait s'en distraire malgré les efforts qu'il faisait pour obéir aux médecins. Ce n'est que par les actes répétés que les habitudes se forment. Pour arriver à l'habitude des oraisons jaculatoires, multipliez-en les actes, alors si vous avez des peines Notre Seigneur sera là ; il n'en permettra pas plus que vous n'en pouvez porter et il vous aidera. Si vous avez des joies, vous ne vous y attachez pas, si on vous fait des compliments, vous les prenez pour ce qu'ils valent. On est si bête qu'on aime les compliments, de quelque part qu'ils viennent. Ainsi, je suppose que le P. Pierre fasse une classe de théologie sur les actes notionnels et que M. Guerignon (?) lui en fasse un compliment : comme c'est beau, comme c'est bien dit ; il en sera flatté. Cependant M. Guérignon n'est pas bon juge en la matière. On fera ses délices des humiliations comme ce Saint M. Hello que j'ai connu ; il était alors au séminaire de St Sulpice, et un soir au repas il devait faire un sermon. Ce sermon avait été composé par son oncle M. Hello littérateur, qui avait mis des choses échevelées comme Fr. André s'il se lançait (pas seulement lui, mais tous ; moi aussi quand j'étais jeune j'ai fait de pareils discours et j'ai en la sottise vanité de les brûler, pour que personne ne puisse les lire) ; quand ce bon M. Hello débita son sermon, c'était si drôle que tout le monde pouffait de rire. Le Supérieur fit cesser l'orateur et ordonna de reprendre la lecture ordinaire. Eh bien, ce saint M. Hello a tellement été satisfait de cette humiliation qu'en sortant du réfectoire il dit à un séminariste : aidez-moi à remercier le Bon Dieu, car il m'a fait la grande grâce d'une bonne humiliation. »

Voilà où on arrive. Alors l'orgueil s'en va et avec lui tout ce qu'il traîne à sa suite, car l'orgueil est comme une vieille louve qui traîne après elle des louveteaux : la vanité, la sensualité, la colère, la paresse.

D. GRÉA, Juin 1893.

IV. l'esprit de contemplation

Je vous ai parlé de deux points très importants sur lesquels j'appelle votre attention, le *silence* et l'*obéissance* dans l'humiliation à demander toutes ses permissions. Aujourd'hui je veux aller plus avant afin de bien vous montrer qu'elle doit être notre vie. « *Quidquid dicitur in monachos redundat in clericos qui sunt patres monachorum.* »

Qu'est-ce que cela signifie ? Les moines, ce sont des hommes qui se retirent dans le désert, qui se séparent du monde, afin de vivre avec Dieu seul. Ils contemplent Dieu, sa sagesse, sa justice, sa bonté, les œuvres de cette justice, terrible pour le pécheur, généreuse pour le juste, les œuvres de cette bonté dans la miséricorde qu'il a pour les hommes, et, pour arriver à ce secret de Dieu, ils ont la porte de l'humilité. Avec l'orgueil certains peuvent être savants (les démons sont, dit-on, de forts théologiens), d'autres ne le sont pas à ce que rapporte St Martin qui les a bien connus. Il y en a, dit-il, qui sont bêtes, (c'est vraiment un châtement de Dieu). Voilà la vie des moines.

Quand ils étaient arrivés à cette perfection, on les tirait quelquefois de leur solitude pour en faire des Evêques ou des clercs. Nos Pères St Augustin, St Ambroise étaient des hommes qui ne s'employaient au dehors que lorsqu'ils étaient élevés à une vie toute divine.

-307-

Ils ressemblaient aux anges qui contemplent d'abord la face de Dieu : « *Semper vident faciem Patris* » et qui accomplissent ensuite les divers ministères auxquels ils sont envoyés « *in ministerium missi* », sans se laisser détourner de leur contemplation.

Les religieux doivent être comme les anges, leur vie doit se passer dans la contemplation ; contemplation des mystères et des œuvres de Dieu, contemplation de la nature qui n'est que l'image et le symbole de ce que Dieu fait dans l'ordre de la grâce, contemplation surtout à la messe et à l'office.

La messe a dit un saint, est la plus haute consolation. C'est en effet dans la messe que sont renfermés tous les mystères de Jésus ; Bethléem, son enfance, sa vie cachée, sa passion, sa mort et sa résurrection.

La contemplation, voilà l'important pour nous. Faisons attention ; il y a dans notre vie deux choses qui peuvent être un danger pour notre âme et qui sont cependant dans les desseins de Dieu sur nous : *Le ministère sacerdotal*. Il a ses dangers, il peut être un écueil à notre sanctification en nous faisant travailler plutôt pour notre gloire que pour la gloire de Dieu. Dieu doit nous suffire ; nous n'avons pas besoin du prochain, même pour lui faire du bien. Malheur au religieux qui a besoin de faire du ministère. Si l'on nous occupe au ministère, nous nous y livrons comme à une autre chose, en ne cherchant que Jésus. « Celui-là seul, dit l'Imitation, peut se produire au dehors sûrement qui demeure caché volontiers » ; et voilà pourquoi tous ces hommes, tous ces moines aimaient la solitude ; elle ne leur était pas toujours donnée, mais ils l'aimaient parce que Dieu leur suffisait. Dieu doit nous suffire, nous n'avons pas besoin du prochain.

L'autre danger que nous rencontrons dans notre vie ce sont *les études*. Grâce à Dieu, ici le danger est diminué, mais dans le monde ces pauvres ecclésiastiques, condamnés à subir des examens, comme ils se plaignent du danger que les études font courir à leur vie spirituelle. Les études absorbent et détournent de Dieu, même les études théologiques. On peut arriver à les faire seulement avec l'intelligence et quand l'intelligence ne va pas à l'amour, surtout dans ces matières, c'est un grand malheur. C'est comme cela que le démon est grand théologien, il connaît, mais il n'aime pas. Soyons donc sur nos gardes, veillons à ce que rien n'interrompe notre contemplation, ni nos études, ni nos récréations. Il vaudrait mieux ne pas en avoir, si elles servaient à nous détourner de Dieu. Soyons des contemplatifs et c'est ainsi que nous serons « *patres monachorum* ». Les moines, eux, mettaient une barrière entre eux et le monde pour se garder dans la contemplation. Mais nous, nous sommes obligés d'interrompre notre contemplation pour aller au peuple ou pour étudier ; si nous sommes de vrais contemplatifs, toutes les fois que nous sortirons pour le ministère extérieur nous serons comme Moïse quand il descendait du Sinaï ou qu'il sortait du tabernacle.

Il était tellement resplendissant du colloque de Dieu qu'il mettait un voile sur son visage afin que le peuple n'en fût pas ébloui. C'est comme cela que nous devons être. Mon Dieu, je vous laisse sans vous quitter, je vais au colloque des créatures, mais je reviendrai, je reviendrai dans vos tabernacles, c'est là que je veux habiter, sous l'aile du Seigneur, « *Beati qui habitant in domo tua* ». Cette maison, c'est le cœur de Dieu. Que Dieu vous suffise, les créatures ne vous sont pas nécessaires. Méfiez-vous de tout zèle dans lequel vous auriez besoin du prochain et qui serait le signe que Dieu ne vous suffit pas.

Nourrissez cet esprit de contemplation par l'oraison, la méditation, le chant de l'office ; quel bonheur de chanter l'office devant Dieu,

-308-

de faire la gémulation devant Notre Seigneur qui réside au tabernacle. Faites-la devant lui, chantez devant lui, aimez votre cellule, « *cella servata dulcescit*. ». Gardez-y l'esprit de foi et la présence de Dieu. Nous ne sommes point des hommes du dehors, nous nous contentons de Dieu. Quand un religieux ne répond pas à sa vocation, quand il se dissipe, il se perd. C'est parce que Dieu ne lui suffit pas. C'est par là que l'infidélité commence. Le démon ne l'attire pas de suite dans le monde, il lui fait perdre le goût de Dieu et désire autre chose. Il colore cela sous le prétexte de faire du bien, mais au fond c'est Dieu qui ne lui suffit plus. La nature n'aime pas Dieu. Elle veut vivre de ce qui est autour d'elle ; Dieu, c'est une prison pour la nature ; elle préfère les créatures parce qu'elle y trouve la satisfaction de sa personnalité. Mais l'homme intérieur est content d'être avec Jésus sur la croix et dans le tombeau. Soyons ainsi ; que notre vie soit cachée en Dieu ; alors, quand on nous fera apparaître, ce sera le Christ qui apparaîtra en nous. Pénétrez-vous bien de ces sentiments, c'est la loi principale de notre vocation ; elle est haute, il faut gravir sans cesse, mais le royaume des cieux souffre violence. Je reviens à ce que je vous disais au commencement. Pour arriver là, il faut entrer par la porte de l'humilité.

D.GRÉA, Août 1893.

V. familiarités avec Dieu et les Saints

Il faut mourir à soi-même. Nous sommes des quantités négligeables, il n'y a rien de pire comme de se considérer quelque chose. Jamais notre cœur ne trouvera de repos quand il cherchera sa satisfaction en lui-même.

Personne ne s'est rendu heureux en cherchant son bonheur.

Notre Seigneur l'a dit : « Celui qui cherche son âme la perd, celui qui la perd la trouve ». Notre bonheur c'est le bon plaisir de Dieu. Il nous a fait cette grâce que notre bonheur soit uni, soit attaché à son bon plaisir. Au ciel il nous ouvrira les splendeurs de sa gloire. Ici-bas nous sommes comme de petits enfants qui se trompent sur la valeur des choses et qui laissent celles qui sont précieuses pour prendre celles qui sont plus apparentes. Montrez à un enfant un billet de 1000 francs et une dragée à côté, il est certain qu'il laissera le billet pour prendre la dragée. Le morceau de papier gris et sale ne lui dit rien, au contraire la dragée l'attire. Nous sommes comme cela, de petits enfants. Une mère ne gagne pas son petit enfant en lui montrant des abstractions, elle l'attire par ses caresses. Qu'est-ce que les caresses d'un petit enfant peuvent faire à son Père et à sa Mère ? Quel bien retirent-ils en le voyant monter sur leurs genoux et passer sa petite main sur leurs joues ? Ils se complaisent dans ces caresses, ils en sont heureux. Dieu aime ces caresses. Voyez les délicieuses familiarités qu'il a eues avec St Antoine de Padoue, St Edmond, St Gaëtan, ce saint si austère ; Jésus lui apparut dans la nuit de Noël et lui fit sentir de si douces consolations que ce saint disait : je ne sais pas comment je ne suis pas fondu d'amour et comment j'ai pu survivre d'une si grande grâce. Nous ne prétendons pas à des grâces si extraordinaires, nous n'y avons pas droit, mais il en est d'autres auxquelles nous avons droit. Nous pouvons, et je voudrais que vous traitiez familièrement avec Marie et avec les saints.

(à suivre)

N° 39

JUIN 1948

La VOIX du PÈRE Bulletin des C. R. I. C.

Familiarités avec Dieu et les Saints (suite)

Je vous ai lu les petits billets au moyen desquels le petit frère Jean (trappiste) traitait avec la Sainte Vierge et les saints. Faisons comme cela. Disons à Marie : ma bonne mère, je vous donne mon carême, je vous donne mes pénitences, je suis une petite plante qui vous appartient, je vous en donne les fleurs et les fruits, gardez-les pour vous, pour vous consoler de l'ingratitude de d'un si grand nombre de vos enfants qui vous oublient. Je vous les donne afin que vous les offriez à Jésus, vous ne faites qu'un avec lui. Si dans ce bouquet je rencontre une chose qui ne vous plaît pas, je l'enlèverai comme on enlève une limace qui s'est glissée par hasard dans un bouquet de fleurs, je couperai même la feuille quelle a souillée de sa bave afin que ce bouquet n'en soit pas déshonoré. Je vous offre mes épines, il en faut puisque c'est un bouquet de roses. Ce sont mes manques de courage, mes pensées d'orgueil, mes mouvements d'impatience, mes susceptibilités, je les laisse afin que vous les voyiez bien.

Prenez ces fleurs, ôtez les épines ; cela me fera mal, comme lorsqu'on enlève une épine à une branche de rosier, cela fait saigner l'écorce.

Vivez aussi dans une sainte familiarité avec Jésus, Marie et les Saints que vous connaissez le mieux, les saints qui vous ont été donnés pour patrons à votre baptême et à votre vêtue. Soyez les enfants de Dieu afin que Jésus puisse dire « *Ecce ego et pueri mei quos dedisti mihi* ». Méritez par votre pureté, par vos pénitences, par votre humilité surtout que Dieu vous donne quelques caresses. Il ne les réserve qu'aux âmes humbles. Les autres en tireraient présomption. On a vu des âmes très saintes, prévenues de toutes sortes de grâces et de douceurs célestes, tomber dans l'infidélité à cause de quelques pensées de vanité. On raconte dans la vie des Pères du désert qu'il y avait un solitaire

favorisé d'extases et de délices intérieures continuelles. Il passait toutes ses journées dans l'oraison. Le soir il trouvait sur sa table un pain d'une blancheur éclatante. Malheureusement il eut quelques pensées de complaisance en lui-même ; en punition le pain que Dieu lui envoyait devenait moins blanc, et comme ces pensées duraient toujours et allaient en s'augmentant il devint noir, rempli de vers ; à la fin Dieu le lui retira totalement. Alors il sortit de sa cellule pour retourner à Alexandrie. Oppressé par la faim il entra dans une cellule de solitaire qu'il rencontra sur son chemin. A la vue de ce solitaire qui jouissait d'une si grande renommée dans toute la solitude, ne sachant pas le changement qui s'était opéré en lui, les religieux le prièrent de faire la conférence. Il fit la conférence, et en même temps qu'il parlait, Dieu lui parlait, les paroles qu'il disait retombaient sur lui. Alors saisi de componction il retourna dans sa cellule, il ne retrouva plus le pain céleste, les caresses de Dieu lui furent refusées ; mais il fit pénitence et il fut sauvé. Ce ne sont pas les caresses qu'il nous faut mais la fidélité à Dieu, la persévérance. « *Qui perseveraverit usque in finem, hic salvus erit.* »

D. GRÉA, 9 Février 1894.

-310-

L'ORAISON DANS D. GREA

1° Méditation et Office.

Dans la longue relation que je vous ai faite, sur l'esprit de D. Gréa, je vous ai parlé au N° 5 et au N° 6, *de l'office divin et de l'exercice régulier de la méditation*, et entr'autres choses, je vous disais que D. GRÉA ne faisait pas dépendre le parfait accomplissement du Saint Office, de l'exercice de la méditation, comme un effet sur d'une cause unique, ou simplement comme le résultat de sa cause, comme le ruisseau de sa source, mais que, d'après lui, *offices publics liturgiques et exercices privés*, s'alliaient en une certaine façon par l'esprit de foi et la ferveur et se rendaient de mutuels services. Mais j'insinuais que l'esprit de foi et la ferveur, dans les uns comme dans les autres, devaient avoir une origine commune. D'après D. Gréa, quelle est cette source unique ?

Dire, comme on nous l'a si souvent répété, que l'oraison méthodique, la méditation du matin, telle qu'on l'entend généralement de nos jours, c'est-à-dire ce *corps* de préludes, de considérations, d'affections, de résolutions, tout ce travail *humain* de l'esprit doit être l'*âme* spirituelle et presque divine de l'Office, est une *absurdité*. D. Gréa n'a jamais dit pareille sottise, ce corps de pratiques ne sera jamais l'*âme* de cet autre admirable Corps de psaumes et d'antiennes, de leçons et de répons, de versets et d'oraisons, qui *ont un sens* par eux-mêmes, bien mieux que la plus originale méthode et les plus savantes élucubrations. Un corps, en tant que *corps*, *n'est pas l'âme d'un autre corps*, ni la méditation, l'âme de l'Office, ni l'Office, l'âme de la méditation.

2° Processus de l'esprit de prière

C'est la confusion dans les termes qui prête lieu à ces erreurs. Il semble à plusieurs que la récitation de l'*Office* est quelque chose de *purement matériel* et que la méditation est quelque chose de *purement spirituel*. Mais *non*, l'Office a par lui-même un sens, un esprit, une âme. D'autre part, la méditation discursive n'est pas l'oraison ni l'esprit d'oraison : l'esprit d'oraison, qui procède de la vie intérieure de la grâce ne pourrait être *obtenu* par des efforts *méthodiques* et des *réflexions humaines*, ni même par la récitation intelligente de l'Office, mais il peut être *augmenté* par ce dernier et plus facilement que par la méditation, car l'*office*, avec les *paroles inspirées* des psaumes et de la Sainte Écriture et avec les prières et les lectures choisies par l'*Église*, sous l'assistance de l'*Esprit-Saint*, peut augmenter les sentiments d'humilité, d'adoration, de confiance et d'amour, en celui qui le récite avec attention. C'est l'efficacité, l'action des *sacramentaux*. Mais en fait, cet esprit d'oraison est *créé* en nous, d'abord par les *sacrements*, augmenté ensuite par les sacramentaux, et notre action personnelle.

C'est par là qu'il faut commencer : la grâce, la vie divine, la vie intérieure est créée, augmentée, ou restituée par le *sacrement* « *ex opere operato* » en vertu des mérites de Jésus-Christ

dans l'âme qui ne met pas d'obstacle. D'où la nécessité du Sacrement de Pénitence et de la Communion fréquente. D. Gréa, un des premiers,

- 311-

encouragé par Mgr de Ségur, a fait communier souvent et tout jeunets, nos enfants Oblats.

Puis ce sont les *sacramentaux*, qui « *ex opere operantis ecclesiae* » en vertu des prières de toute l'Église, parachèvent cette formation spirituelle. Voilà pourquoi D. Gréa donnait une si grande importance à la Sainte Liturgie et à l'Office Divin et était si attentif, non pas tant à la matérialité des rubriques, qu'à la portée spirituelle de la Louange Divine et des bénédictions de l'Église.

L'action personnelle d'un chacun se mêle « *ex opere operantis* » à cette action de Jésus-Christ et de l'Église en nos âmes. Et alors c'est l'union habituelle avec Dieu et la prière continuelle. Mais il faut un travail personnel et un effort constant, et non pas seulement un coup d'épaule passager dans une demi-heure de méditation le matin. Une tension d'esprit pour composer en un moment donné, une sorte de dissertation, d'autant plus pénible qu'elle n'est pas habituelle, n'est pas suffisante, mais pour conserver son âme dans l'humilité, la confiance, la pureté de vie et le désir d'aimer Dieu toujours davantage (conditions d'une prière constante) il faut une action combinée de la grâce et de notre coopération qui doit devenir une habitude, une vertu, une facilité surnaturelle.

Pour comprendre les recommandations de D. Gréa à ses fils, lesquelles, spécialement dans son « Testament spirituel » surprennent notre mentalité moderne et qui ont été même contredites par des esprits avisés, il faut avoir vécu avec lui et s'être rendu compte des épanchements de sa vie intérieure. C'était un homme d'oraison : il priait partout et toujours, à la chapelle et chez lui, dans les corridors et les escaliers, dans la maison et par les chemins. On surprenait souvent ses effusions du cœur dans le ton des paroles qui lui échappaient ou sur les traits de son visage. Il paraissait sourire aux anges de l'autel, disait une personne qui l'avait vu prier dans l'église de St-Ouen. En voyage dans les trains, il se blottissait, le manteau sur la tête, dans un coin du compartiment pour dormir, mais tout en faisant semblant de dormir « *cor suum vigilat.* »

Comment vous représentez-vous D. Gréa faisant oraison, vous qui ne l'avez pas connu ? Peut-être vous le figurez-vous présidant le matin, l'exercice de la communauté avec un livre de méditations en mains ou peut-être même, dictant à ses fils, les points à considérer et les résolutions à prendre, puis au son de l'horloge ou sur un regard à sa montre donnant le signal du colloque ou la fin de l'exercice. Combien vous seriez loin du réel en le plaçant dans cet idéal de spiritualité moderne.

Quand j'étais jeune séminariste on me citait un vénérable Sulpicien, Supérieur de Séminaire, près de chez nous, qui faisait une heure de méditation par jour et nous paraissait être pour cela un phénomène de sainteté. C'était quelque chose, mais ce n'était pas tout. En tout cas, ce n'était pas D. Gréa.

3° *La prière solitaire doit être continuelle*

D. Gréa avait l'âme antique et contemplative. Chose qui paraît étrange en un fondateur, il ne nous a jamais enseigné de méthode pour faire oraison. C'est bien simple ; sa méthode consistait à n'en avoir aucune. Quelques mots jetés par ci par là, indiquaient le fond de sa pensée. Il n'aimait pas le mot « méditation » qui indique trop l'effort naturel

-312-

de l'esprit et le travail humain de la réflexion. Il préférait le mot de St Benoît « *lectio divina* » pour indiquer la parole de Dieu et le mot « *oratio* » pour indiquer la réponse de l'âme à Dieu. A la place des considérations, il faisait faire des *actes de foi*, car ces actes sont des actes de *vertus théologiques* qui *viennent de Dieu et mènent à Dieu* ; tandis que dans la réflexion, l'esprit humain ne sort pas de lui-même. Puis c'était pour la même raison des *actes d'espérance*, des *actes d'amour* et ne croyez pas qu'il les fit succéder les uns aux autres méthodiquement dans un temps donné, mais il les faisait

chevaucher les uns sur les autres, s'entremêler dans un langage familier, dans une naïve conversation d'un enfant avec son Père.

Les actes concomitants *d'humilité*, causée par le sentiment de notre néant et par la poussée de nos instincts, de *contrition* par le souvenir de nos péchés, *d'adoration* par la présence de la Majesté Divine, *d'admiration et de louange* par la contemplation des œuvres de Dieu, les toutes grandes et les toutes petites dans l'ordre de la nature et de la grâce, de *reconnaissance* par la vue de ses bienfaits venaient se mêler dans un désordre apparent et se manifester par des phrases inachevées, par des mots entrecoupés ou simplement par de courts gémissements ou par le silence et un simple regard de l'âme.

En général il préférait qu'on parlât à *Dieu des choses de Dieu* ou des intérêts de l'Église et des âmes, laissant à Dieu le soin de s'occuper de nous. A force de regarder Dieu, on finit par Lui ressembler. Les petits lapins du Canada, vivant dans la neige, deviennent blancs comme la neige, nous disait-il. En nous occupant uniquement de nous-mêmes, nous restons petits comme nous-mêmes. Si vous creusez votre néant, faites-y entrer Dieu de suite. Si vous pensez à vos péchés, vite, vite, faites intervenir la miséricorde. A l'examen de vos actes, joignez l'admiration pour les merveilles opérées par Dieu dans l'Église, dans le monde et en votre âme, dans la Congrégation.

Pour D. Gréa, la méditation du matin n'est pas la source qui doit répandre des effluves de vie spirituelle sur les actions de la journée.

Mais bien plutôt cette oraison est comme l'épanchement du trop-plein de son âme. Après les Matines qui se chantaient alors à Minuit, il restait seul à genoux sans appui ou accoudé sur un siège de bois, en présence du Saint-Sacrement devant cet autel de bronze doré, que lui avait légué son ami Mgr de Ségur. Mgr de Ségur ayant reçu de Pie IX le privilège de la Sainte Réserve « *ad consolationem* » passait devant elle, toutes les nuits de précieux moments. Elle était devenue pour lui une vie d'amour, son ciel sur terre, « *vita-cælum-amor* »

4 ° *La prière de Communauté doit être courte*

Mais il ne voulait pas que la Communauté se rassemblât pour l'Oraison. On ne se rassemblait que pour l'Office. Pas d'autre surcharge. Chacun faisait l'oraison dans sa cellule, ou sous le cloître, ou à la chapelle hors des stalles, soit après l'Office de nuit, soit avant, soit après Prime. Une grande latitude était donnée. Il fallait bien former des habitudes de conscience pour le ministère plus tard. Cependant le Père maître des enfants leur faisait à haute voix l'oraison pendant dix minutes. Les Novices et les jeunes profès la faisaient tous au même moment, mais dans leurs cellules ouvertes. Je me rappelle que l'un d'eux, myope, à vue courte, mais à piété longue et à volonté tenace, n'ayant pas remarqué les aiguilles de

-313-

l'horloge ni le signal du sonneur, resta agenouillé sans appui depuis Matins jusqu'à Prime, plongé dans cette oraison d'intimité avec Dieu, tant recommandée par D. Gréa, au moins 4 heures durant, de 2 heures à 6 heures.

Dans son premier séjour à Rome, à l'époque de son Ordination sacerdotale, logé à l'abbaye bénédictine de Saint Paul qu'il chérissait, il descendit plus d'une fois la nuit pour prier sur le tombeau de St Paul. Plus tard, me disait S. Ém. le Card. Schuster, dans ses voyages à Rome, il ne manquait pas de faire une visite à l'abbaye et s'il arrivait pendant l'Office, on le voyait se faufiler dans les stalles, tant il avait à cœur de chanter avec les moines, les louanges de Dieu.

C'est là sans doute et dans les archives du passé, particulièrement des Chanoines Réguliers, qu'il a pris le culte de St Benoît, ainsi que la notion et la pratique de l'oraison, telle que St Benoît la décrit dans sa règle. Dans cette règle, *dix* lignes d'explication pour dire *trois* fois que l'oraison doit être *courte*. « *Et ideo brevis debet esse* » mais il ajoute « *et pura oratio* », et il venait de dire : « *Non in multiloquio* », *sed* « *in Puritate cordis* » ou encore « *cum amni humilitate et puritatis devotione* ». Et encore : « *in conventu tamen* », « *Omni brevietur oratio et facto signo a Priore omnes pariter surgant.* » Comment allier cette brièveté d'oraison, quand d'accord avec la tradition monastique et canonique, St Benoît voulait que la prière soit continuelle ? C'est qu'il s'agit ici, non de « *l'Opus Dei*

» pour lequel St Benoît a consacré II chapitres et dont la longueur est fixée par la règle, ni de la prière individuelle, qui consiste dans le recueillement de l'esprit et la facilité de s'élever vers Dieu et devient une habitude, mais de la prière commune, de l'exercice en communauté « *In conventu* » de l'Oraison.

Dans la préface à son précieux livre de la « Sainte Liturgie » D. Gréa s'exprime de la sorte : « Comment exprimer l'excellence de la prière liturgique ? » *Dieu a créé le cœur de l'homme pour le remplir de son amour. Il lui parle et il l'écoute.* Dans ce divin commerce, il y a comme trois degrés.

Tantôt, l'homme est *solitaire* ; c'est la prière *individuelle*, dont il est dit : « Entrez dans le secret de votre retraite, fermez la porte sur vous, parlez à votre Père et votre Père qui voit dans le secret, entendra votre voix. »

Tantôt c'est la prière *associée* : « Quand deux ou trois sont réunis en mon nom, je suis au milieu d'eux. » C'est la prière de *Communauté*, des associations.

Mais si la prière d'un seul enfant de Dieu est si puissante, « si la prière de deux ou trois réunis ensemble, dit St Ignace d'Antioche ... a une si grande force, que sera-ce de la prière de toute *l'Église*? » c'est-à-dire de l'acte suppliant de l'Épouse de Jésus-Christ elle-même ! Or *la prière liturgique* est cette prière de l'Église. »

D. Gréa nous expliquait que toute prière, individuelle, associée, liturgique, exige un grand respect de la présence de Dieu « *reverentia* », l'humilité « *cum omni humilitate* » le détachement de toute affection désordonnée « *cum puritatis devotione* », la droiture du cœur « *in puritate cordis* », la confiance et de saints désirs « *supplicandum est* ». Et il se plaisait à commenter les 12 degrés d'humilité de St Benoît, dans des conférences que nous avons conservées. L'application de ces conseils est la meilleure préparation à la prière. Mais il ajoutait

-314-

que la *prière liturgique*, pour être de l'Église, n'en est pas moins de la *Communauté* et de *l'individu*, et qu'elle doit être préférée pour cela et surtout à cause de son excellence, à la prière ASSOCIÉE et à la prière *individuelle*. « *Operi Dei nihil præponatur.* » Comme la prière liturgique a toujours une certaine ampleur prévue par les rubriques, la prière *associée* doit être courte et c'est au Supérieur ou au maître des novices d'en juger, pour ne pas fatiguer les esprits. Et pour que, quoique courte, cette prière se fasse bien, soit utile et plaise, il faut qu'elle soit aidée par la lecture de quelque livre, de l'Évangile ou de la liturgie de préférence.

5° *La prière liturgique devrait être psalmodiée*

L'Office liturgique a-t-il été plus long ? L'exercice de communauté sera plus court. Certains jours même, comme pour Noël, la Semaine Sainte, la Commémoration des défunts, il se trouvera pratiquement supprimé, tout en laissant intacte pour les individus, la loi de la prière continuelle. Tout cela est très sage et d'une grande discrétion. Une chanoinesse régulière qui avait été dans le monde une catéchiste dévouée en une de nos paroisses me disait : « Notre règle, en dehors de l'Office Divin, ne nous signale pas de temps pour la méditation. Nous sommes toujours en prières et souvent à la chapelle, quand nous voulons. » Chez nous, Chanoines Réguliers, les mots « *per dimidiam horam ad minus* » pour l'oraison mentale du matin et « *aliquantulum* » pour celle du soir, qui se trouvent dans les Constitutions de *d. Gréa* et les nouvelles, donnent à ces exercices spirituels, quelque chose d'élastique et de mouvant, qui cadre bien avec le « *brevis oratio* » de St Benoît et permet de céder le pas en cela à la psalmodie ou récitation de l'Office. En tout cas, il n'y est pas question de méditation ni de méthode.

On a souvent le tort de réciter les prières vocales trop rapidement, par routine, par manière d'acquiescement ou pour finir plus vite. D. Gréa voulait qu'on repose son esprit dans le sens des paroles, qu'on aille posément, qu'on articule bien sans affectation, toutes les syllabes. Il intervenait même quand il fallait, par des inflexions de voix qui rappelaient à l'ordre. Sans prendre le ton tout à fait naturel, il mettait dans la voix, un quelque chose d'imperceptible, qui laissait entendre qu'il savait qu'il priait, qu'il faisait attention à ce qu'il disait.

Si vous ne comprenez pas, disait-il surtout aux enfants, pensez que vous êtes les petits pages de la Reine. Vous portez sous pli fermé, le message de l'Église à Jésus son divin Époux et vous en rapportez les réponses du Roi à la Reine notre Mère. De toute façon, par l'intention ou par l'attention, l'exemple de St-Paul était imité : « *Psallam spiritu, psallam et mente.* »

Pour éviter les défauts d'une récitation précipitée, tuilée, désordonnée de voix dissonantes, qui devient plus un obstacle qu'un moyen, pour l'attention de l'esprit et la prière, D. Gréa nous faisait toujours au moins psalmodier l'Office sur une teneur égale (le *sol* ou le *la*) ; mais afin de rendre possible à tous et moins longue et fatigante la psalmodie, la *finale* des versets était la teneur elle-même légèrement prolongée. Seule la *médiane* très simple, syllabique, héritée d'une vieille pratique, rompait la monotonie. Il y en avait quatre, une pour chaque mode authentique et son plagal. (La psalmodie de Prime et de Complies à l'Écluse)

- 315-

Cette façon de psalmodier jointe à la lecture des leçons et capitules, sur une même teneur avec les inflexions des flexes, mètres et points, qui, sans être le chant proprement dit, le chant nenné, était néanmoins syllabique et scandée, *donnait* dans l'ensemble, à l'Office Divin dans nos prieurés, une dignité sans égale et favorisait l'attention et la piété sans être plus longue qu'une simple récitation et combien plus agréable. C'était à cause du sens mieux compris et des voix mieux réglées de *vrais et divins délices*, pour me servir de l'expression d'Ensebe de Césarée, à propos de ses églises.

Ce que visait D. Gréa, c'était la prière : *prier en chantant - chanter en priant*. Sans doute les psaumes manifestent tour à tour les sentiments de la prière, mais à la troisième personne généralement. On y parle de Dieu et on le loue. Le psaume 118, à part les trois premiers versets, parle directement à Dieu à la deuxième personne. C'est la louange en forme de prière. Ce choix de psaumes, en forme de Prière, intervint pour la création des petites Heures, cinquante ans après la distribution des psaumes « *currente psalterio* » pour les deux grandes Heures, matinale et vespérale. Le fait est que D. Gréa affectionnait particulièrement ce psaume 118. Et il eut beaucoup de peine quand l'enlevant des petites Heures de la semaine, on le réserva pour les dimanches et les fêtes.

Objections

J'entends *une première objection* : Cette prière continue suppose une *grande perfection*. Il faut donc une méthode, Rép. : Elle *suppose un grand* désir de perfection, ce qui est bien différent, une grande confiance en Dieu notre Père, vers qui filialement tend notre âme. Et Dieu y répond quelquefois « *affectu inspirationis divinæ* » quelquefois « *compunctione lacrimarum* » dit St Benoît. La méthode à casiers ne peut suppléer.

St Benoît ... St Benoît. C'est donc pour les moines tout cela et voilà la deuxième *objection*, le mot à emporte-pièce qu'on nous jette à la face et qui a failli renverser l'œuvre de D. Gréa et qui a tout au moins miné sournoisement son esprit en minant d'abord les pratiques et usages établis par le fondateur.

a) On a dit : *l'office, c'est pour les moines*. – Réponse :

L'Office monacal est pour les moines. L'Office canonial est pour les Chanoines. L'Office monacal n'est pas nécessairement solennel et chanté ; l'Office canonial n'est pas nécessairement récité et expédié en vitesse. A propos des cérémonies de St Antoine ou de celles de St Joseph de l'Ecluse, combien de fois j'ai entendu dire : Ce n'est pas pour nous. Nous ne sommes pas des moines et mille autres sottises. – Réponse : C'est parce que nous sommes des Chanoines Réguliers que nous devrions en faire plus que les moines. Nous sommes pour la *liturgie et la vie contemplative* autant sinon plus que les moines. C'est St Thomas qui le dit : « *Utraque religio monachorum et canonicorum regularium ordinatur ad opera vitæ contemplativæ, inter quæ præcipua sunt ea quæ aguntur in divinis mysteriis ad quæ ordinatur directe Ordo canonicorum regularium quibus per se competit*

quod sint clerici religiosi ». St Th. II., II. 189, 8 ad. 2me. *Est-ce clair ?* Ce n'est pas de St Benoît, c'est de St Thomas ...

b) Voilà pour l'Office, voici pour *les vertus* : Les 6 chapitres qui

-316-

précèdent, en St Benoît, l'Office et qui parlent des vertus du religieux conviennent autant aux moines qu'aux Chanoines, sinon je serai en droit de conclure que les 12 degrés d'humilité, décrits par St Benoît et commentés par D. Gréa, ne sont pas pour les Chanoines.

Y aurait-il pour eux 12 *degrés de vanité à franchir* ?

c) Enfin pour l'oraison privée et l'oraison en communauté, j'ai dit ce que D. Gréa en pensait.

L'oraison privée continue est pour le Chanoine Régulier, comme pour le moine, quoique *dans des conditions de vie différentes*. Tous deux sont de vie contemplative. L'oraison en communauté ou de communauté pour les **Chanoines**, comme pour les moines, doit être ***courte et en dépendance de l'office du chœur***, auquel rien ne doit être préféré.

St Benoît est venu un demi-siècle après la mort de St Augustin et un siècle après St Ensebe de Verceil et St Basile. Quand il a écrit sa règle, « chef d'œuvre de discrétion et de clarté » (St Grégoire), il dit lui-même à quelles sources il a puisé et les modèles qu'il a tenus sous les yeux : Sainte Écriture, Œuvres des Pères et des Docteurs de l'Église (St Eusèbe de V., St Augustin), conférences des Pères du désert (Cassien), règle de St Basile en particulier, il a fait de tout cela une synthèse merveilleuse, une adaptation à la moyenne des forces humaines. « C'est un précis de christianisme, un docte et mystérieux abrégé de l'Évangile, de tous les conseils de perfection » (Bossuet). Saint Benoît a donc répété pour les moines, ce que d'autres avaient écrit pour *les clercs* (St Aug., St Ens. de V.) et St Basile pour les uns et les autres, car il semble que c'est *de la hiérarchie de l'Église qu'émane et le cursus des grandes Heures Canoniques et le Canon des règles religieuses*. Outre l'appui des textes, c'est ***dans l'ordre***. Et St Benoît sera suivi et par les monastères des moines et par les collégiales *de Chanoines et de clercs*. (Pour ceux-ci : St Chrodegand de Metz, Règle d'Aix-la-Chapelle, St Patrice d'Armagh, St Martin de Tours, St Augustin de Cantorbéry, St Boniface de Mayence). St Pierre Damien et les autres réformateurs à partir de la seconde moitié du XI.me siècle, donneront occasion à la formation de ces nombreuses Congrégations de Chanoines Réguliers qui se mettront sous la bannière *de St Augustin* ostensiblement, sans désavouer leur parenté de petits fils ou de petits neveux de St Benoît. C'est pourquoi notre ancienne formule de profession, tirée par D. Gréa de ces Congrégations, nous faisait émettre les vœux « *secundum Evangelium Christi* (les conseils évangéliques sont la base de toute perfection) et *regulas Sanctorum Patrum Augustini* (qui n'a qu'un embryon de règle) et *Benedicti* (dans les conseils généraux) *prout in statutis hujus societatis Can. Reg. declarantur observandæ*. (Voilà la lettre qui précise tout.

Le reste était l'esprit).

C'est sans arrière-pensée que je cite ce texte et pour faire voir comment D. Gréa remontait à toute une tradition *monastique et canonique* pour assurer dans sa communauté ***l'esprit de prière et de contemplation***.

Mais alors dans ces conditions, ***comment régir une paroisse et se donner au ministère*** ? C'est *la troisième objection*.

En paroisse la vie intérieure n'est gênée ni par :

a) *L'Office Divin*, qui n'est pas un obstacle, tant s'en faut. C'est une source de grâces et un sujet d'édification, mais à la condition qu'il soit bien dit en public, au chœur et en habit de chœur, posément et aux heures correspondantes aux Heures.

-317-

Ni par :

b) *Les Œuvres Pastorales*, qui ne sont pas une distraction. Faites pour les âmes et pour leur salut, elles ne peuvent pas être contraires à notre perfection. Faites avec des formules sacramentelles et des prières elles ne peuvent pas troubler notre vie d'union mais elles la favorisent. L'audition des

confessions, l'administration du baptême, la distribution de la sainte Communion, la prédication, les enterrements, l'extrême-onction, les bénédictions, les catéchismes si nous les accomplissons avec esprit de foi et de zèle, avec calme et dignité toutes ces fonctions nous rapprochent de Dieu et nous sanctifient. Notre personnalité doit disparaître, nous disait D. Gréa. La place est à Dieu et nous avec Lui. « Le prêtre est l'espèce sacramentelle de Jésus-Christ prêtre, comme la Sainte Hostie est l'espèce sacramentelle de Jésus-Christ victime, et comme dans la Ste Eucharistie la substance du pain ne subsiste plus, ainsi faut-il que dans le sacerdoce l'homme avec sa nature et ses prétentions s'anéantisse autant qu'il est possible ».

Ni trop gênée par les œuvres modernes bien comprises et modérées :

c) Très beau tout cela, mais et les *œuvres Modernes* ? Il y en a tant et de si pressantes, et, certes, elles ne sont pas faites pour la contemplation.

Je répète l'objection avec une toute petite pointe d'ironie : c'est vrai, il y en a tant et de si pressantes qu'il faut bien se réduire.

Il faut bien écourter la prière, la prière commune comme la prière solitaire : nous ne sommes jamais libres, et, force-nous est parfois de faire sauter le bréviaire. Quant à l'étude n'en parlons pas : on la réduit à la lecture d'un journal ou d'une revue, voire même d'esprit contraire : il faut bien être au courant ... Il y en a tant et de si pressantes que le corps aussi n'y tient plus. On en devient neurasthénique. Il faut donc ne pas réduire le sommeil, l'augmenter selon l'avis des médecins à 8 ou 9 heures. Il faut manger avec calme et prendre son temps pour les repas. Il faut quelques promenades et des vacances que nous combinerons avec l'apostolat sportif des scouts et des guides.

Réponse : Singulier raisonnement... Singulière doctrine... Alors parce qu'il y a tant d'œuvres et de si pressantes c'est votre âme qui doit être sacrifiée ? c'est l'étude qui doit être supprimée ? c'est l'oraison et l'union avec le Dieu fort qui doit être diminuée et vous laisser dans la faiblesse ? En laissant le bréviaire c'est l'honneur de Dieu que vous blessez pour les œuvres. Vous méprisez sa grâce et ses bontés en bâclant les Sacrements. D. Gréa n'avait-il pas raison de dire que ces œuvres qui entraînaient tant de désastres étaient des hérésies ?

Il y a des hommes d'œuvres qui se réservent la matinée pour la prière, l'étude, les œuvres strictement sacerdotales. Pourquoi ne pas les imiter ? Et le soir sacrifiez les œuvres qui ne font que contenter notre besoin d'agitation et ne font aucun bien et parmi les autres limitez-vous à prêter votre concours en esprit de foi et de prières à celles qui font le plus de bien à grande portée et non à celles qui font le plus de plaisir. Lisez pour cela l'Abbé Michonneau.

Souvent pour formuler la recette d'un remède qui ne sera qu'un palliatif pour sa conduite ; pour donner comme un os à ronger à ses justes remords, on prétexte le manque de temps et l'on se résout à prendre une *méthode d'oraison* comme étant une panacée qui contient la santé.

Mais (et ici j'en fais l'aveu, les phrases suivantes ne sont pas toutes de moi, beaucoup sont du R. P. Symphorien) le système de placer et d'isoler l'oraison dans un casier à part, d'en faire comme l'unique repas du jour, de le présenter comme centre de lumière et de ferveur,

comme un soleil qui doit éclairer et réchauffer de ses rayons les autres occupations du jour n'est pas un système qui nous convienne à nous chanoines réguliers et qui soit capable de nous conduire à Dieu, de faire de nous par cette *vie spasmodique, des âmes intérieures, vivant de la foi et convertissant* les âmes. Il n'est ni nécessaire ni utile puisque nous avons pour cela les Heures de l'Office réparties aux différentes heures du jour et à notre disposition l'habituelle « *conversatio in caelis est.* » Bien plus cette méthode discursive ne fera que nous embarrasser. Pour parler au Bon Dieu je n'ai pas besoin de préparer un programme et de me faire annoncer. Comment ? Tout le long du jour je pourrais m'entretenir avec Lui familièrement, sans cérémonies et voilà que le matin je devrais faire antichambre, attendre mon tour et lui débiter mes requêtes dans un canevas donné ? Que d'âmes assoiffées d'oraison qui facilement parleraient à leur Père de l'abondance du cœur, se découragent quand elles entendent parler de méthode d'oraison, de cet effort à faire journalièrement pour ordonner

dans un cadre déterminé comme en une dissertation, des pensées, des prières, des examens et des résolutions. Elles se perdent dans ce dédale. Elles se tarissent dans une lamentable sécheresse. Elles n'ont plus même le goût de la prière. Et c'est **grave, très grave**.

C'est ainsi que cette méthode peut nous faire du mal à nous Chanoines réguliers. Elle nous fait perdre non seulement l'intérêt, mais encore le capital, le **talentum** du Maître. De plus elle nous habitue malgré nous à *une surcharge de pratiques*, à un *dualisme d'Offices divins et d'exercices spirituels* qui ne devrait pas exister chez nous. C'est un **signe de profonde anémie** que le besoin de recourir aux *méthodes discursives modernes*.

Conclusion : Mettre en pratique l'exemple de D. Gréa de suite.

Je fais *Mienne* cette déclaration du R. P. Symphorien que j'ai connu à Rome et avec qui nous parlions de D. Gréa à qui on a fait le même reproche : « On rit ; On me reproche que je ne suis plus de mon temps, ou qu'il faut prendre les hommes tels qu'ils sont et en tirer le meilleur parti possible, ou, qu'à des jeunes gens qui ont reçu l'éducation et la formation moderne de la méditation méthodique, on ne peut pas proposer d'emblée ce bel idéal du moyen-âge, la pratique continue de la vie de foi et on ajoute: Cela viendra peut-être plus tard avec le temps, grâce à l'oraison discursive et à la méditation. Mais moi qui sais que cela ne viendra jamais si nous ne le **mettons en pratique dès maintenant** par la pureté de vie, l'intimité avec Jésus et d'ardents désirs, je dis **les larmes aux yeux** « *Nunc et flens dico* » : Pauvre vie contemplative, qui chassée de partout, et avais trouvé un asile entr'autres monastères ou collégiales, chez nous, - que j'avais vue si belle et que je goûtais en arrivant à St Antoine il y a 50 ans ... il faut donc que, avant de mourir, j'aie la douleur d'assister à tes funérailles? **non, non ... il n'en sera point ainsi...**

Ce sera la **réussite vraie de d. Gréa**, ce sera sa **plus belle gloire** si ses fils arrivent à l'imiter. Après avoir étudié comme élève de l'École des chartes, les moindres faits de l'histoire de l'Église et de sa vie intime, il a su proposer à notre **contemplation** les grands **principes** du droit canonique, de la liturgie et de l'ascétisme et les plus séduisantes **synthèses** de la théologie. Des esprits superficiels ont dit : c'était un utopiste, et nous disons, nous : c'était un **contemplatif ! tout l'édifiait, tout le faisait prier**.

-319-

J'ai vu dans une église de Rome ces mots gravés sur un tombeau :

**virtute-vixit
memoria-vivit
gloria-vivet**

Je m'en empare et sur ces souvenirs tant bien que mal rédigés je mets le nom de notre Fondateur :

**dominus Gréa virtute vixit contemplationis.
fundator memoria vivit filiorum. et Dei gloria.
vivet in civitate superna.
laus Deo nostro.**

Quelques éclaircissements sur l'oraison dans d. Gréa

Comme toujours des précisions s'imposent après coup. Par exemple, quand je disais que *l'Oraison individuelle* doit être **continue**, je ne voulais pas dire qu'elle soit **continue** « *in actu* ». Ce n'est pas possible, même aux meilleurs ; mais « *habituellement* » par sa spontanéité et la facilité de prier à tout bout de champ et « *virtuellement* », par son influence continue sur nos intentions et nos actions. Quand on dit que *l'Oraison associée* doit être **courte**, si elle est de *communauté* « *Brevis sit oratio* » et **très courte** « *Omnino brevietur* » si elle est faite *en communauté*, il faut entendre qu'elle soit **fervente** grâce à la prière individuelle et à l'effort individuel qui l'accompagne et **fréquente**, faite

par exemple comme à l'Ecluse à l'occasion des Heures réparties dans la journée et précédées d'une visite au St-Sacrement.

D. Gréa a été sobre et prudent pour ces prières de dévotion qui inondent le monde pieux et voire même les Communautés modernes et s'introduisent aussi dans les anciens cloîtres. Et, ce qu'il ne faut pas dire c'est que ces dévotions et même la méditation considérée comme *exercice* de prière individuelle fait en communauté, soit l'âme de l'Office. L'Office a en lui-même un SENS qui, par l'attention qu'on y prête devient l'âme de l'Office et doit devenir l'inspirateur de la prière individuelle et de la méditation.

Le *Saint Office* pour être la *prière de la Sainte Église* se disant officiellement en chœur et pour l'Église, n'en est *pas moins prière de la communauté* qui le dit en commun *et prière individuelle* parce que chacun de nous *y joint l'intention virtuelle* qui étend son action et son efficacité à tous les actes de la journée et *l'attention actuelle* au sens des paroles prononcées. Ainsi l'Office ayant non seulement un corps, mais une âme, rayonne par sa vertu divine sur les autres prières associées ou solitaires du jour et de la nuit. Mais puisque déjà *l'office* est une prière de Communauté, il n'y a pas *lieu d'en ajouter* beaucoup d'autres, *surtout vocales*. Saint Benoît a donc raison de dire : « *Brevis sit oratio* ». D. Gréa y a veillé chez nous.

Chez nous les prières associées sont :

a) Les unes *liturgiques*, mais non rendues obligatoires par l'Église, comme l'Office de Beata et l'Office des morts que nous disons en vertu de nos constitutions, privément, mais, tous au même moment autant que possible. Eh bien ... remarquez que pour ne pas nous surcharger, D. Gréa ne nous impose pas l'Office de la Ste Vierge les dimanches et les fêtes à partir des doubles majeurs et ne nous fait dire l'Office des morts qu'une fois par mois et en Carême et en Avent qu'une fois par semaine, de préférence un jour de férie ou de rite simple à un seul

-320-

b) Une autre est semi-liturgique, comme les *bénédictions du St Sacrement*, qu'il serait mieux d'appeler, comme nous disait D. Gréa : « Bénédiction du prêtre avec le St Sacrement, c'est-à-dire que le prêtre donne avec l'ostensoir ou le ciboire comme il la donnerait avec un reliquaire. Elles ne sont pas très nombreuses, et surtout pas longues. Si nous lisons le coutumier, nous verrons que même les motets qui y sont mentionnés sont courts et le chant des hymnes réduit à deux ou trois strophes. C'est toujours le souci de ne pas empiéter sur l'Office et de ne pas le rendre pénible. « *Omnino brevietur oratio* ».

c) La *vraie retraite du prêtre*, nous disait D. Gréa est la Semaine Sainte ; il consentait cependant à une retraite prêchée en dehors de la semaine sainte, avec deux courtes instructions, trois au plus, tout en gardant la retraite et le silence du *jeudi au samedi saint*. Nous n'avions pas de retraite du mois en silence : mais nous gardions le silence *la vigile des grandes fêtes*.

d) Les *exercices du mois de Marie* n'étaient pas une surcharge. Après le repas du soir nous nous réunissions autour de la statue de la Ste Vierge dans le couloir ou la cour, nous écoutions la lecture d'un texte en l'honneur de Marie, choisi par les jeunes à tour de rôle dans les écrivains ecclésiastiques et nous chantions une antienne avec le verset et l'oraison. *Les mois de St Joseph et du Sacré-Cœur* étaient plus simples encore et se réduisaient à quelques invocations avant Complies.

e) J'ai connu des communautés de Bénédictins et de Prémontrés, où après Complies on prolonge des *prières* soit à des *intentions particulières*, soit pour *terminer le jour*, comme si Complies ne suffisaient pas comme prière du soir. Chez D. Gréa, rien de pareil. Mais avant Complies en dehors du chœur, à la salle du chapitre, quelques invocations dont je dois indiquer le pourquoi. – 1. Trois invocations au Sacré-Cœur, à la Vierge Immaculée et à St Joseph pour les personnes qui *journellement se recommandent* à nous. – 2. Un Pater et un Ave avec les invocations au S. Cœur, à la Vierge Immaculée et à St Joseph, à St Augustin, à St Thomas, à St Louis, aux Patrons de la Congrégation et de nos diverses sections pour obtenir la protection du Ciel *contre les pouvoirs civils*

persécuteurs (Accord depuis 1880). – Un Ave et 3 invocations à St Antoine de Padoue pour le pain de chaque jour. Ce sont des rappels plutôt que des prières.

f) Tous les jours après Laudes et après Vêpres le « *Sancta ... Inviolata...* » avec le verset et l'oraison « *Defende quæsumus ... istam familiam* » pour la *Congrégation ...* puis les neuvaines de Ste Agnès pour les enfants, de St Louis pour les scolastiques, de St Jean pour les novices ; de St Thomas pour les philosophes et les théologiens mais toujours en forme liturgique ... courtes comme des mémoires liturgiques ... unies à des Offices liturgiques pour ne pas déranger outre mesure ... et Toujours ... Toujours cette double préoccupation de favoriser la piété sans surcharger. « *Brevis sit oratio* » Parcourez le coutumier : vous y trouverez toujours cette double préoccupation.

Quant à l'*Oraison mentale* qui peut être considérée comme *prière associée* ou de *communauté* parce qu'elle est commandée à tous par les Constitutions, elle est néanmoins pour les *sentiments du cœur et leur expression, une prière solitaire et individuelle*, comme l'épanchement des effusions du cœur provenant de l'Office et de la vie intérieure, comme un entraînement à la prière continuelle et l'avant-goût des communications célestes de *l'éternité* ; j'en ai suffisamment parlé au cours de ces souvenirs.

Laus Deo nostro

Fr Cyprien.

N° 40

13 Juin 1948

La VOIX du PÈRE Bulletin des C. R. I. C.

La VOIX du PÈRE depuis 1856

Ce serait une illusion de croire que depuis les humbles essais de Baudin en 1856, jusqu'à la visite apostolique et la retraite de D. Gréa en 1906, tout marchait à merveille : 50 années de vie de famille et de ferveur ! et qu'après, jusqu'à la seconde visite, celle du R.me P. Tavani, et la retraite du P. Delaroché, tout allait mal : 25 ans de rigueurs administratives ! Ou *vice versa*, que l'envers de la médaille fut au début avec les creux d'un dessin au repoussé trop minutieux, qu'on eut à subir jusqu'en 1906 et qu'après, quand on vit la médaille retournée à l'endroit, on n'y contempla que des beautés.

Ce ne fut ni l'un ni l'autre pleinement. Pourquoi toujours regarder le côté humain, avec ses défaillances et ses anomalies ; ses préférences partisans ; ses différences de conception et ses revendications, ses changements de méthode et, occasionnés par eux, ses insuccès ? C'est que *nous sommes humains*.

Devenons *divins* pour un moment et avec les yeux de la foi, regardons du côté de Dieu. Les documents hiérarchiques malgré leurs fluctuations dues aux influences du moment, gardent malgré tout *un esprit de suite indéniable*. Les documents pontificaux ne se contredisent jamais. La barque peut être agitée et pencher vers la droite et vers la gauche, dans un roulis qui ferait croire à un naufrage. Elle a cependant au gouvernail, le divin pilote qui la préserve invisiblement et la guide vers le port, remplacé visiblement par un capitaine, dont la mission de conducteur est difficile, mais nette et sûre.

La *voix* de ce chef se fait entendre, calme, instructive, paternelle dès le début à Baudin, à St Claude, à St Antoine surtout, à Andora, accusant cependant vers la fin une certaine inquiétude pour des critiques et des agissements dont il avait eu des signes non équivoques. Elle paraît s'affaiblir quand la tempête gronde, mais dominant enfin les bruits d'injustes appréciations, elle redevient plus nette, plus forte, plus affirmative que jamais, unie malgré tout en parfaite harmonie avec la voix de Rome et les désirs des clercs fervents.

Donnons-en des échos à travers l'histoire de la communauté ; nous les soutiendrons et accompagnerons toujours avec les notes des documents officiels ; si nous y remarquons quelques dissonances, soyez tranquilles, elles se résolvent vite ou se résoudreont en accords parfaits pour assurer la cadence d'un plein succès dans lequel nous croyons fermement ; *la voix donc de D. Gréa* avait

annoncé « *le rétablissement sous les formes les plus variées de l'état de vie régulière et parfaite au sein du clergé pastoral.* Qu'il nous soit donc permis à la suite de St Charles de Borromée et des autres grands serviteurs de Dieu (le Cardinal Pie par exemple) dans le sentiment profond des vœux intimes de l'Église et des divins gémissements de l'Esprit en elle manifestés par les aspirations de tant d'âmes sacerdotales vers la vie commune par eux (les Oblats de St Charles à Milan, ceux de St Hilaire à Poitiers) d'appeler ici de nos vœux cette primordiale et bienheureuse restauration. » (Questions ecclésiastiques N° 10, juillet 1910).

-322-

I. la voix de d. Gréa et celle de Pie IX, 20 juillet 1870.- « Sous le patronage de Mgr Mermillod, Dom Gréa, dans une supplique à Pie IX, exprime l'intention de rétablir les Chanoines Réguliers avec une observance stricte tirée des règles de St Augustin et de St Benoît et demanda au Pape de bénir les personnes, le dessein et l'œuvre commencée. Pie IX accorda sa bénédiction le 20 juillet, deux jours après la définition de l'infailibilité pontificale et écrivit de sa main sur la supplique: « *Benedicat vos Deus, illuminet et dirigat.* »

« Le 8 septembre 1871, les cinq premiers Chanoines Réguliers ... firent profession par des vœux perpétuels ... entre les mains de l'Evêque de St Claude, qui approuva leurs règles ... » Au commencement de 1873 D. Gréa écrivait : « J'ai fini par prendre, pour ne plus le quitter, notre cher saint habit et je me suis fait raser la tête en couronne de deux doigts de largeur ... Ce n'était plus seulement la maîtrise, c'était la Congrégation naissante qui était blanche. » (Mgr Vernet, P. 56).

En 1876, le 8 avril, Pie IX accordait à la nouvelle fondation « *le décret de louange* » demandé par 35 archevêques ou évêques, parmi lesquels quatre cardinaux et NN. SS. Caverot, Mermillod et Pie, futurs cardinaux. Quoiqu'elle n'eût encore que onze profès et une seule maison, Sa Sainteté ordonna de leur donner « *una larga laudazione* » parce que ces religieux lui plaisaient. Le décret est à citer tout entier pour faire voir les motifs de cette complaisance : Les premiers « *Statuta* » venaient d'être imprimés à St Claude, pour cette occasion, sous ce titre principal « *Canonici Regulares sanctæ Mariæ sine labe conceptæ.* »

Décret : « Il y a quelques années, un pieux ecclésiastique du diocèse de Saint-Claude, Adrien Gréa, s'appuyant sur l'aide de Dieu, a entrepris de rétablir en France l'Institut des Chanoines Réguliers, dont les diverses Congrégations avaient été totalement détruites à l'époque néfaste où tous les ordres religieux furent anéantis en ce pays. Il a voulu que ses compagnons s'appliquent surtout à poursuivre *leur sanctification et celle des autres en menant la vie commune ; à travailler à la beauté de la maison de Dieu, surtout dans les églises cathédrales et métropolitaines ; à aider les Chanoines dans la psalmodie, le chant et les cérémonies sacrées, selon le rite en usage à Rome ; à former à la vertu et aux lettres les jeunes gens appelés au service de Dieu. Pour atteindre ce but, le prêtre nommé plus haut n'a épargné aucun effort, aucune peine ; et enfin, en l'année 1865, il a réuni ses compagnons dans une pieuse maison, annexée à la cathédrale de Saint-Claude, où ils dirigent une maîtrise ecclésiastique qui leur a été confiée par l'Evêque.*

En outre, les membres du nouvel Institut émettent les trois vœux simples de pauvreté, d'obéissance et de chasteté, et sont soumis à la direction d'un Supérieur Général.

Mais le fondateur mentionné a cru qu'il lui restait beaucoup à désirer pour lui-même et pour son Institut tant qu'il n'en aurait pas obtenu la Confirmation du Saint-Siège. C'est pourquoi il est venu tout récemment à Rome supplier avec instance Notre Saint-Père le Pape Pie IX de daigner affermir son Institut par l'approbation apostolique ; ce que demandaient non seulement l'Evêque de Saint-Claude, mais encore un très grand nombre d'Evêques de France.

Sa Sainteté donc, dans l'audience accordée au Secrétaire soussigné de la Congrégation des Evêques et Réguliers, le 31 Mars 1876, tenant

compte des lettres de recommandation des Evêques précédemment mentionnés, a loué et recommandé, loue et recommande dans les termes les plus amples, le pieux Institut en question, *comme Congrégation à vœux simples, sous le gouvernement d'un Supérieur Général, la juridiction des Ordinaires en restant sauve*, selon la teneur des saints canons et des Constitutions apostoliques, remettant à un temps plus opportun l'approbation du pieux Institut et de ses Constitutions.

Donné à Rome de la Secrétairerie de la S. Congrégation des Evêques et Réguliers, le 8 Avril 1876.

I. Card. Ferrieri.

II. onze ans plus tard, le 12 mars 1887, nouvelle intervention du Saint-Siège et accord parfait entre la voix du père et la voix de Léon XIII qui approuve l'institut. - Les mêmes œuvres louées dans le décret de Pie IX sont de nouveau mentionnées dans celui de Léon XIII, mais de nouvelles sont ajoutées qui motivent l'approbation de l'Institut des Chanoines Réguliers de l'Immaculée Conception. Il convient de citer ce passage :

En 1876, le pieux Fondateur et Supérieur Général a obtenu du Souverain Pontife Pie IX, d'heureuse mémoire, le *Décret de louange* pour son Institut ; et présentement, après un laps de dix années, il a sollicité avec instance de notre Saint Père le Pape Léon XIII, le *Décret d'approbation*, soumettant à l'examen du Siège apostolique les Statuts qui régissent la pieuse société, et lui présentant les lettres de recommandation des Evêques des diocèses où existent des maisons de l'Institut. De ces lettres de recommandation, il ressort que l'Institut comprend aujourd'hui quatre maisons, à savoir la maison mère de Saint-Claude et trois maisons « obédientielles », selon leur expression, dont une, dans ce même diocèse de Saint-Claude, et les deux autres dans les diocèses unis de Lausanne et Genève ; *qu'en outre, les membres de la pieuse Congrégation observent très exactement la discipline régulière, à la grande édification des peuples ; travaillent avec zèle et charité au salut des âmes dans les paroisses qui leur sont confiées ; forment les jeunes clercs à la vie ecclésiastique, non moins par leurs exemples que par leurs leçons ; en sorte qu'ils sont dans ces régions de puissants auxiliaires pour les Evêques et pour le clergé séculier.*

Toutes ces choses ayant été rapportées à notre Saint-Père le Pape dans l'audience qu'a eue le Secrétaire soussigné de la S. Congr. des Év. et Rég., le 14 Mars 1887, Sa Sainteté, tout bien considéré, et en égard aux lettres de recommandation des Evêques des lieux, a bien voulu accorder au dit Institut, *loué* auparavant comme *Congrégation à vœux simples, sous le gouvernement d'un Supérieur Général, restant sauve la juridiction des Ordinaires selon la forme des saints Canons et des Constitutions Apostoliques*, lui accorder *l'approbation* et la confirmation, selon que par la teneur du présent Décret *l'Institut lui-même est approuvé et confirmé*, remettant à un temps plus opportun l'approbation des Statuts, au sujet desquels elle a ordonné qu'il en soit fait une nouvelle et plus complète rédaction.

Donné à Rome, de la Secrétairerie de la dite S. Congrégation des Evêques et Réguliers, le 12 Mars 1887.

I. Card. Masotti.

« Avant d'aller à Rome pour obtenir cette approbation, le fondateur avait fait imprimer à Fribourg (Suisse) les « *constitutions* » de

son institut : la première partie reprenait, avec de légères variantes les « statuts » de 1871 ; deux autres parties étaient entièrement neuves. Le décret du 12 mars 1887, renvoya leur approbation « à un temps plus opportun », ordonnant qu'elles fussent rédigées « *d'une manière nouvelle et plus complète.* »

« Ce qu'il réclamait, c'était une refonte et des compléments, non des modifications dans les observances liturgiques et pénitentielles (« *statuta* » et première partie des « *constitutions* »). En 1876, la congrégation des Evêques et Réguliers avait prescrit de conformer les statuts à ceux des ordres des

Chanoines Réguliers : cette consigne demeurait intacte. » (Mgr Vernet P. 58). Comme ces anciens ordres, étant hiérarchiques par nature, étaient constitués *en abbayes et prieurés*, D. Gréa dans la 3^{me} partie des « *constitutiones* » organisa la congrégation, qu'il prévoyait devoir devenir, avec le recul du temps, *confédération*, en *maisons majeures « sui juris »* et en *maisons obédictielles*. Quand, en vertu d'un rescrit de la congrégation des Evêques et Réguliers du 30 septembre 1896, Mgr Fava érigea en abbaye le monastère majeur des Chanoines Réguliers de l'Immaculée Conception à Saint-Antoine et désigna pour Abbé leur Supérieur Général, Dom Gréa pouvait écrire à M. Bouvet : « Ma personne doit s'effacer ici » et dire à Mgr de Grenoble, après la bénédiction abbatiale : « *Aujourd'hui, par l'autorité du Souverain Pontife, que vous avez inclinée jusqu'aux Chanoines Réguliers, vous donnez à leur Institut, sa forme et sa consécration.* »

III. la voix du père et, sous Pie X, celle du card. Vives, puis celle de Pie X. - 1°) Tout paraissait aller à souhait. La communauté avait donné 166 Religieux, 84 venus des enfants Oblats et 82 venus du clergé et du monde. Mais l'épreuve allait commencer. Dans les deux décrets précédents, D. Gréa n'avait peut-être pas remarqué une phrase qui allait devenir pour lui une dissonance *avec* son idéal. Nous étions « *une congrégation à vœux simples, sous le gouvernement d'un Supérieur Général, restant sauve la juridiction des Ordinaires, selon la forme des Saints Canons et des Constitutions apostoliques.* »

Voilà sans doute la « *forme nouvelle* » à laquelle faisait allusion la S. Congr. : la procédure moderne n'était plus l'ancienne, comme il a été expliqué au N° 17. Depuis le Conc. de Trente, aucun Ordre nouveau n'est créé dans l'Église ; or nous n'avons pas été annexés officiellement à aucun ordre ancien canonique ; nous sommes donc « *une congrégation à vœux simples, sous le gouvernement d'un Supérieur Général, sauve la juridiction des Ordinaires ... c'est-à-dire non exempts.* »

2°) De plus, le texte des Constitutions rédigées par le Vicaire Général et son conseil contenait des *modifications importantes*, quelques-unes exigées par le droit, d'autres choisies par eux, à l'insu du fondateur. Elles furent communiquées à D. Gréa : huit jours lui étaient donnés pour remettre par écrit ses observations. Il le fit, mais en vain. Les *Constitutions furent promulguées le 11 octobre 1908*. En les recevant, Dom Gréa fut accablé. Il écrivit au Cardinal Vivès : « Votre Éminence ne peut douter *de ma soumission* ; mais je ne puis lui dissimuler que, par la nouvelle Constitution, est abolie, dans ses points essentiels, l'œuvre à laquelle je suis voué depuis cinquante années. Je me retire dans la prière et le silence. »

-325-

La *Voix* d'un Père se soumettant et se retirant dans la prière et le silence ne pouvait pas être en plus parfaite harmonie avec la *Voix* du Pape. Il se retira avec l'admiration et l'affectueuse sympathie de ses fils. En effet, le visiteur, R. P. Raphaël Delarbre avait déclaré que la grande majorité des religieux désiraient le maintien de D. Gréa à la tête de la communauté. Cependant, depuis le 26 janvier 1907, D. Delaroche avait été nommé Vicaire Général avec pleins pouvoirs.

3°) D'autre part, la réserve faite par D. Gréa s'explique facilement. Pouvait-il se mettre d'accord pour le contenu des Constitutions avec la S. Cong. et le Card. Vivès sans se mettre en désaccord avec sa mission nettement approuvée par Pie IX et Léon XIII ? On a voulu voir dans cette réserve, une révolte. Quand St Ignace, en militaire converti, voulut organiser sa compagnie naissante, (pardonnez-moi la comparaison) en cavalerie légère ou en camps volants prêts à se porter ici ou là à la défense de l'Église et de la Papauté, il se heurta avec la procédure d'alors, qui n'approuvait et n'acceptait des engagements que pour les corps d'armée de l'Église militante, c'est-à-dire pour les églises particulières, avec l'obligation de l'office choral incompatible avec la mission des Jésuites. J'ai vu jadis à Monte Porzio dans la bibliothèque de l'avocat Gammarelli, un énorme volume, qui contenait les discussions d'un procès, sur l'obligation chorale, imposées aux premiers Jésuites et qui termina par ces mots de l'autorité qui reflétait la pensée de St Ignace : « *Sint ut sunt aut non sint* ».

« *Qu'ils soient comme ils sont ou qu'ils ne soient pas.* » Un nouvel Ordre reproduisant ce qu'étaient les anciens n'était pas nécessaire. *Loin d'être une révolte*, la pensée du fondateur guidé par l'Esprit de Dieu *était sagesse*.

Depuis lors, les Instituts extra-hiérarchiques se sont multipliés à l'envie : la vie religieuse semble s'être réfugiée dans ces congrégations auxiliaires et avoir abandonné le gros de l'armée que nous appelons avec ou sans raison le *clergé séculier*, que nous devrions appeler le *clergé hiérarchique*, aussi digne et capable que le clergé régulier, d'avoir cette vie religieuse, à laquelle un grand nombre de ses membres aspirent. D. Gréa la revendique pour eux ; il la pratique avec une grande vertu pendant 50 ans, il en établit les bases sous l'œil du haut clergé de France qui l'admire et sous le contrôle des pontifes romains, qui l'encouragent et le bénissent. Quand le moment de la rédaction est venu, le protocole reprend ses droits. D. Gréa se trouve dans une position identique à celle de St Ignace mais avec un objet diamétralement opposé. St Ignace visait la vie religieuse pratiquée individuellement dans une armée auxiliaire et se trouva aux prises avec une chancellerie où tout avait convergé jusqu'alors vers la vie claustrale de communauté, vers l'office choral et le service ordinaire des âmes, dans un monastère ou, dans une paroisse.

4°) Dom Gréa, au contraire, veut rétablir *la vie commune et régulière* dans le *clergé diocésain*: il invite ceux qui sont convaincus de l'inutilité des œuvres, d'un ministère trop agité et sont épris d'une vie plus calme sans cesser d'être active, plus rationnelle, donnant d'abord à Dieu ce qui lui revient et au prochain ce qui lui est nécessaire pour sa vie chrétienne, plus nourrie d'étude et d'oraison, à se joindre à lui. C'est aux corps d'armée de l'Église militante, aux diocèses qu'il s'adresse. Il réussit à former une congrégation exemplaire, qui par sa régularité et son bon esprit, par la beauté de ses offices, la direction des paroisses qui lui sont confiées appelle l'attention.

-326-

Et voilà que les événements et les hommes semblent se liguer contre lui et l'obliger, lui qui voulait être stable, à changer sans cesse de diocèse : Saint-Claude, Saint-Antoine, Andora. Enfin la procédure romaine, plus habituée maintenant à recevoir les demandes de congrégations extra-hiérarchiques à gouvernement centralisé, à but spécialisé, à exercices spirituels précisés en dehors du bréviaire récité en particulier, lui impose des constitutions qui, au premier abord, semblent plutôt faites pour des missionnaires que pour des Curés.

5°) Non, il n'en est partout à fait ainsi ; car voici qu'au nom de l'autorité, par la bouche du Cardinal Vivés, protecteur de la congrégation, est prononcé en termes différents la « *Sint ut sunt* ». Dans une première entrevue à Rome, le 23 mai 1907, Son Éminence déclarait aux membres du conseil que « Par son décret du 26 janvier 1907, le St Siège n'a eu nullement l'intention d'affliger le R.me Père Abbé ni les religieux ses fils. On a trouvé chez nous beaucoup de bonne volonté, mais comme pour plusieurs points, nous n'étions point dans le droit le (nouveau droit) on a voulu nous y mettre uniquement en vue du plus grand bien futur de la congrégation et pour lui épargner un moment critique dans le cas où son vénéré et bien-aimé fondateur viendrait à disparaître.

Le St Siège n'a nullement l'intention d'assimiler votre congrégation à celle des maristes (et autres congrégations modernes) ni de changer l'ensemble des constitutions que vous a données notre vénéré Père ; il en gardera même le texte en toutes les parties qui ne seront pas contraires aux règles canoniques actuelles. Cependant n'étant que Religieux à vœux simples, nous ne pourrons avoir actuellement des Abbés, mais cela pourra se faire plus tard, si la congrégation a bien mérité du Siège Apostolique. » (Conseillers).

Et dans une allocution à l'occasion d'une profession le 28 mars 1908, le Card. Vivés disait : « Que signifie votre titre de **Chanoines Réguliers** ? Vous êtes Chanoines, c'est-à-dire des hommes attachés au clergé de l'église, des hommes séparés du monde et *consacrés au culte divin et au zèle des âmes*. Vous êtes Chanoines Réguliers pour louer Dieu, le remercier, le prier, le *servir dans sa maison*, ce qui vous obligera aussi à vous dévouer *au service des âmes*. »

6°) L'illusion fut de courte durée : la réalité ne correspondait pas aux promesses et l'humain perçait trop dans les décisions prises, aussi, en quelques années, environ 50 religieux abandonnèrent l'Institut et parmi eux, quoiqu'on eût dit, il y en avait de remarquables et éminents par ex. : D. Pierre Duval; D. Athanase Desrosiers; D. Paul Benoît ; D. Straub, D. Raux, etc., etc. De ses anciens fils et confrères Doro Gréa écrivait : « Je les retiens dans la situation de *crise provisoire* que nous traversons autant que je le puis. Tous ne m'ont pas écouté. Mais quelque calomnie que l'on puisse soulever contre moi, je crois pouvoir affirmer que mes lettres, que l'on peut faire venir toutes à Rome, sont *verbum irreprehensibile*. »

D. Gréa écrivait en 1917 : « Le T. R. P. Delaroche vint en 1909 au Canada et témoigna à D. Paul Benoît des dispositions bienveillantes et zélées pour ses œuvres et sa collégiale de N.-D. de Lourdes (dont les Evêques avaient désiré l'érection en abbaye), pour ses écoles d'alumni et de scolastiques, lui demandant de préparer un plan de construction pour un noviciat.

Il se chargea de présenter lui-même à la S. Cong. une nouvelle supplique de D. Paul Benoît

-327-

et de ses confrères, pour la reprise de leurs anciennes observances.

D. Paul Benoît ne pouvait soupçonner aucun péril dans cette démarche.

Une supplique peut être admise ou rejetée et au cas même où cette démarche eut pu être blâmée, il voyait sa responsabilité couverte par celle de son Supérieur, D. Delaroche, qui se chargeait de la présentation de la supplique.

Son Éminence le Card. Vivés, répondit par un décret, le 27 février, condamnant D. Paul Benoît coupable *immensa perversitas*, lui donnant l'ordre de quitter immédiatement la paroisse de N.-D. de Lourdes, supprimée comme maison majeure, de congédier tous ses élèves, de n'en plus recevoir aucun et de se retirer au lieu qui lui était assigné.

Il eut pu sans doute réclamer et appeler d'une condamnation prononcée sans qu'il n'eût été ni entendu ni appelé. Il préféra se retirer humblement au lieu désigné, St Léon, dans la prière (récitant chaque jour le psautier intégralement).

Les nouveaux Supérieurs lui adressèrent un nouveau décret, lui ordonnant de quitter le Canada, dans les dix jours. Le médecin après une violente hémoptysie, déclara le voyage impossible, et constata la grave affection cardiaque dont il devait mourir en France.

A ce coup, D. Paul Benoît et ses confrères demandèrent leur sécularisation.

Ainsi fut consommée la ruine de la collégiale de Lourdes. C'est cette ruine (absolument sans lieu ni relation avec l'approbation des nouvelles constitutions, quoiqu'en puisse dire la critique des Cloches de St Boniface) que Mgr Langevin déclara ne vouloir bénir et qui fut suivie d'autres ruines, à Nominique, et en Europe à Andora et à Dumfries.

Quelle que soit la portée de ces événements, je n'entends nullement en faire l'objet d'aucune immixtion dans la conduite du nouvel institut ».

7°) Les interventions des amis de D. Gréa, ses démarches personnelles, écrites et orales, ne firent que hâter l'approbation définitive des constitutions, malgré le premier conseil de Pie X au Card. Ferrata, de la différer à cause de la divergence d'avis. : « Les constitutions, écrit D. Gréa, (qui, provisoires d'abord, m'avaient été communiquées sous le secret absolu, avec charge de présenter dans les huit jours mes observations par écrit, observations qui n'obtinrent aucune réponse) furent, à l'insu de mes frères et sans leur participation déclarées définitives, trois ans avant le terme fixé de *l'experimentum*; sans élection ni chapitre, D. Delaroche fut institué Supérieur Général, pour douze années et sans élection, un nouveau conseil, d'où furent exclus les *trois anciens religieux* qui en avaient fait partie, fut établi pour douze années. »

Le décret d'approbation est du 5 décembre 1912. Malgré tout, le Cardinal, en annonçant cette approbation à la communauté, s'exprimait ainsi : « Quant au fondateur, ayez pour lui une vénération qui réponde aux efforts qu'il a faits pour établir l'œuvre que Dieu lui a inspirée. Il conserve son titre d'Abbé avec tous ses privilèges y compris les offices pontificaux. »

Et le R.me Père Delaroche le 8 décembre 1912, disait à son tour : « Notre R.me Père D. Gréa conserve avec le titre d'Abbé tous les privilèges

-328-

honorifiques attachés à cette dignité. Inutile d'ajouter que nous continuerons à professer envers sa révérence les sentiments de respect et de filiale vénération due au fondateur et au père de notre cher institut ; et dans sa circulaire : « La prière est notre devoir premier, principal et avant toute prière, celle qui est le langage officiel de l'Église, l'Office divin, c'est pour lui, c'est par lui que nous sommes Chanoines Réguliers. »

8°) L'élection de Pie X avait réjoui D. Gréa. « Je pense, écrivait-il, aller à Rome. Il faut que je reçoive la bénédiction du Saint et bon Pontife en qui revit Pie IX ». Les détails manquent sur ses entrevues avec le Pape. Mais on a dit - et la chose est fort vraisemblable - que si Pie X laissa le soin de régler l'affaire des constitutions au Cardinal Vivès, protecteur de l'Institut et, à partir de 1909, préfet de la Congrégation des Religieux, il fut touché des instances des Religieux Canadiens pour rester libres de garder la rigueur des anciennes constitutions. L'âme si pieuse et si vibrante du Pape était faite pour comprendre qu'on réclamât le privilège du sacrifice. Peut-être par ce qu'il vit lui-même des dispositions de D. Gréa, peut-être par ce qu'il en apprit d'un Cardinal Sevin ou d'un Cardinal Mercier, il fut incliné favorablement vers le fondateur des Chanoines Réguliers.

En tout cas, voici un fait qui a été connu, grâce à M. Émile Santona. Dans une lettre du 15 décembre 1932, à Dom Casimir, M. Santona écrivait : « Il est bon que vous sachiez que votre illustre père a dû être Cardinal de Curie. Il m'en a fait la confidence, en revenant de Reims, près du Cardinal Luçon, qui l'avait fait demander à ce sujet. Ce dernier rentrait de Rome, et Pie X l'avait chargé de cette mission. Dom Gréa répondit que, vu son âge il ne se sentait plus capable de rendre des services à l'Église et qu'en outre, il n'avait pas de résidence à Rome ; il ne pouvait accepter l'honneur que le Saint-Père lui faisait. »

A la lettre de M. Santona, était joint le télégramme par lequel D. Gréa lui avait annoncé son arrivée à Dijon ; il est daté de Reims, le 23 juillet 1912 ; (Mgr Vernet, P. 171-173). Si D. Gréa avait eu des préoccupations humaines, quelle belle occasion il aurait eue de se réhabiliter.

Le bref de Pie X « *Ad perpetuam rei memoriam* » est un bel éloge de la vie commune. Il nous loue de l'avoir pratiquée depuis St-Claude (à nous de voir si c'est encore vrai). Il approuve donc nos Constitutions pour qu'elles continuent à produire les mêmes fruits ; il approuve donc par le fait même son prologue où il est dit que pour nous sanctifier nous devons *viser avant tout le culte divin, la formation des enfants destinés au sacerdoce* et, s'il plaît aux ordinaires, le soin des âmes. Ce bref fut donné le 11 février 1913.

Le Cardinal Vivès, déjà souffrant de neurasthénie et fortement ému des dispositions de Pie X à l'égard de D. Gréa, dut se retirer malade à Monte Porzio auprès d'une communauté espagnole de Religieuses, où il mourut le 7 septembre de cette même année.

En apprenant sa mort, D. Moquet, de visite au Pérou, me dit dans l'intimité : « C'est fini pour nous. Nous ne pouvons plus rien faire. » L'année suivante, le 20 août mourait aussi Pie X.

-329-

CONFÉRENCES DE D. GRÉA

La volonté de Dieu et notre sanctification

Je suis bien aise de vous être rendu. Après avoir pendant si longtemps respiré l'air du dehors, quoique pendant toute mon absence, j'ai été entouré de la bienveillance de l'affection des princes de l'Église qui apprécient notre œuvre et qui en désirent l'extension dans leurs diocèses. Ils nous demandent, ils nous appellent. Que Dieu vous suscite des vocations dans *l'Institut Canonique*, afin que vous deveniez nombreux et que vous puissiez nous venir en aide !

La vie humaine se compose de circonstances diverses, mais le Religieux a un grand avantage, il connaît toujours la volonté de Dieu. Mais il y a une manière de ne pas la connaître, c'est de la juger. Juger les circonstances de la vie, juger la règle, juger les Supérieurs, c'est un grand malheur pour le religieux ; il s'aveugle, se prive beaucoup de lumières et peut se perdre comme nos premiers parents. Ils ont voulu juger la défense que Dieu leur avait faite de manger du fruit défendu et ils se sont perdus eux et leur race toute entière. Extérieurement, on peut avoir une obéissance hypocrite, mais l'âme est prisonnière. C'est ce que disait le P. Hyacinthe : « le monastère était pour moi une prison de l'âme » ; voyez ce qu'il est devenu.

La volonté de Dieu est notre sanctification, de telle sorte que, dans tout ce que Dieu nous commande, il y a pour nous une grâce, un moyen de sanctification. Mais si par malheur nous venons à juger l'ordre de Dieu, il tourne à notre perte et devient un obstacle à notre avancement. Ainsi donc la volonté de Dieu dans tout ce qu'elle nous commande est pour nous un bien, l'occasion de faire un pas en avant, ou bien un obstacle. Pour notre bon P. Paul Bourgeois, toutes les circonstances de sa vie ont été pour son âme un moyen de faire chaque fois un pas en avant. J'ai connu son âme et j'ai vu le progrès immense qu'il faisait dans la sainteté parce qu'il ne jugeait jamais la volonté de Dieu. Je prends cet exemple dans un de nos morts, parce que j'aime bien parler des morts ; les louanges qu'on leur donne, ne peuvent plus blesser leur modestie.

Dieu nous sanctifie de toutes sortes de manières ; sa volonté n'est pas la même sur tous. Au Carmel de Lons-le-Saunier, il y a une bonne religieuse malade depuis de longues années. Avant d'entrer au Carmel, elle avait eu toutes sortes d'épreuves à subir de la part de ses parents qui s'opposaient à son dessein de se faire religieuse. Son père ne voulait absolument pas qu'elle entrât au Carmel ; il mit tout en œuvre pour l'en empêcher, alla jusqu'à Rome. Enfin, malgré tout, elle réussit à se faire Carmélite. Depuis qu'elle est religieuse, elle n'a pas cessé d'être infirme. C'est Dieu qui veut la sanctifier de cette façon ; sans doute qu'elle est obligée d'user de beaucoup de dispenses. Cependant, elle se sanctifie.

La maladie est très utile et une cause de rapides progrès, à la condition qu'on ne la juge pas, car alors elle devient un obstacle. On devient insupportable, impatient, on a toutes sortes de tentations contre les Supérieurs, trouvant qu'ils ne nous soignent pas bien, qu'ils ne nous donnent pas les remèdes nécessaires ; plus que cela ; *on accuse la règle*. Dans le monde, quand on est malade, on attribue la cause de la maladie à n'importe quoi, à une imprudence ; mais en religion on l'attribue à la règle. C'est reçu. Si Gabriel Grenard,

-330-

de St Claude, était entré chez nous, on n'aurait pas manqué d'attribuer la cause de sa mort à la règle. Il n'y est pas entré à cause de ses parents et cependant il est mort, d'une maladie très grave, dont il avait depuis longtemps le germe. Il disait à sa mère sur son lit de mort : « Pourquoi m'as-tu empêché de me faire religieux ! Je serais mort religieux. La règle ne tue pas. » La santé des prêtres séculiers et des laïques n'est pas plus brillante que la nôtre. J'ai été laïque et Vicaire Général. Je puis en juger. Quelquefois, la règle fortifie la santé. Tenez, voilà mon cousin Edmond Boissard. Je suis certain que s'il ne s'était pas fait Jésuite, il serait mort ; tout le monde le dit. La maladie mal acceptée est une occasion de murmures, de révoltes, d'infidélité grave, qui va parfois jusqu'à la perte de la vocation. On a vu des religieux quitter le monastère à cause de leur santé. Un Jésuite défroqué disait : si j'étais resté, je serais mort. Eh bien, oui il serait mort. Il n'avait pas fait vœu de vivre mais d'obéir. Ah, bienheureux ceux qui meurent dans la fidélité à leur sainte vocation, au milieu de toutes les épreuves ; qui aiment la sainte volonté de Dieu et l'embrassent sans jamais la juger. La volonté de Dieu c'est notre propre sanctification, mais notre sanctification ne peut s'opérer que par la mort du vieil homme et de la volonté propre. On ne se sanctifie pas en suivant sa propre volonté personnelle, on est plutôt sur le chemin de la perte, comme en suivant la volonté de Dieu, on est sur le chemin qui mène au salut. La volonté de Dieu est notre sanctification ; par conséquent toutes les fois que notre volonté s'oppose à la volonté de Dieu et que l'on suit le chemin de sa propre volonté, on est sur le chemin de

la perte. C'est évident. Ce que je vous dis là, ce sont des évidences mêmes. Ce ne sont pas des conclusions tirées de beaucoup de raisonnements, mais les maximes les plus incontestables de la science du salut. Aimez-donc la sainte volonté de Dieu, embrassez-la généreusement dans la volonté des Supérieurs, dans la règle.

D. GRÉA, 30 oct. 1894

La vie intérieure nous forme à la vie sociale

Dans les moments d'épidémie, il y a dans l'air certains microbes qui communiquent la maladie à ceux qui sont disposés à les recevoir ; il y a aussi des microbes qui s'attachent à certaines dispositions, ainsi le microbe du chat s'attachera au chat et non pas au chien. De même en religion, il y a des microbes qui s'attachent à ceux qui sont entrés en religion dans un âge déjà avancé ; et il y en a qui s'attachent à ceux qui ont quitté le monde tout jeunes. Ceux qui viennent du monde après quelque expérience sont réfractaires à certaines influences, ils savent ce que c'est ; ils peuvent comparer la vie religieuse avec la vie qu'on mène dans le siècle, ils ont cet avantage-là. Ils savent ce que valent les discours de ceux qui leur disent que la vie du cloître est trop austère et trop rude ; ils ont donc un avantage que n'ont pas ceux qui sont entrés tout jeunes au service de Dieu. Mais, en retour, ils n'ont pas l'avantage d'avoir en leurs jeunes années consacrées à Dieu. Pour vous, mes chers fils, il y a d'autres microbes qui s'attachent à vous ; vous n'avez pas connu les coups et les contre-coups qui abattent sans cesse la personnalité dans le monde, mais vous avez un autre moyen qui supplée. C'est la vie intérieure. Un religieux élevé ici dès l'enfance et qui n'est pas intérieur sera, je ne dis pas un religieux, mais

-331-

un homme très médiocre. Il ne sera pas formé aux conditions de la vie sociale, on verra en lui une susceptibilité étrange et inconnue dans le monde. Vous n'avez pas d'autre moyen de vous former aux vertus sociales que la vie intérieure. Ce moyen suffit largement « *pietas ad iram utilis est* ». Vous devez développer en vous par la vie surnaturelle les qualités naturelles que ceux qui ont été dans le monde ont développées indépendamment de la vie surnaturelle. Que conclure de là ? C'est qu'il faut prendre dans la vie surnaturelle les principes de la vie naturelle. Si vous êtes surnaturels vous ne serez pas susceptibles. Le P. Paul Bourgeois était-il susceptible ? Si vous êtes humbles, vous aurez la prudence qui fait qu'on ne méprise pas les impressions, les opinions d'autrui ; vous ne serez pas attachés à votre sens.

Autre chose : Le religieux élevé ici tout jeune, habitué à avoir des bienfaits est exposé à ne plus les apprécier, il deviendra ingrat à l'égard de sa communauté qui a été sa nourrice. Si vous êtes intérieurs, au contraire, oh, comme vous serez reconnaissants, vous direz toujours : oh, comme on a été bon pour moi ; quelle compensation pourrais-je donner pour tant de bienfaits ? Voilà comment la vie surnaturelle doit produire en vous les *qualités sociales*. Dans le monde on est exigeant, je suppose que si un petit orphelin recueilli par une famille, élevé, instruit, établi dans une position par elle, se montrait ingrat envers ses bienfaiteurs, ce serait une indignité ; on lui tournerait le dos. Lui-même en aurait honte. Le religieux ingrat manque aussi gravement. Dans le monde ces sentiments sont un calcul ; si l'on efface sa personnalité, c'est par intérêt, car il y a perte à faire paraître sa personnalité dans le monde. En religion ce sont les vertus, c'est la vertu qui nous les inspire, c'est l'humilité qui fait que nous nous effaçons ; c'est la reconnaissance qui fait que nous sommes dévoués à ceux qui nous font du bien.

Ceux qui viennent du monde apportent ces bonnes qualités sociales, ils n'ont plus qu'à les surnaturaliser, à les perfectionner, ils n'ont plus qu'à faire, par un motif surnaturel, ce qu'ils faisaient autrefois par un principe purement humain. Alors on se rencontrera les uns et les autres, et ceux qui viennent du monde et ceux qui l'ont quitté tout jeunes, nous arriverons au même but, qui est de faire régner Jésus dans nos âmes. Voilà le travail. Est-ce que je suis humble, est-ce que je me considère

comme le serviteur de mes frères, heureux et reconnaissant envers Dieu qui m'a appelé dans leur société. Est-ce que je ne suis pas mécontent quand on donne telle marque de confiance à un autre plutôt qu'à moi. Si vous ressentez cela, c'est que la personnalité vit encore en vous ; détruisez-la, alors vous serez de vrais religieux.

D. GRÉA, 10 Juillet 1893

Chroniques :

Notre Révérendissime Père Dom Paul Royon, de retour de sa visite au Canada, arrivera au foyer familial de Saint-Joseph de l'Écluse en même temps que cette petite feuille de famille. Il y lira la religieuse affection de ses fils et leur reconnaissance pour le dévouement

-332-

qu'il a montré à la communauté dans ce voyage, pénible à tous point de vue, mais consolant néanmoins comme une aurore de nouvelles espérances.

Nous demandons à nos lecteurs qu'ils veuillent bien s'unir d'intention à la cérémonie qui va avoir lieu dans l'église paroissiale de Valréas, le dimanche 4 juillet. L'Archevêque d'Avignon Monseigneur de Liobet confèrera la prêtrise à notre jeune père Claude Piel et à Monsieur l'Abbé Georges Hilaire, de Grillon, ami de la communauté. Le premier célébrera sa première messe à l'Ecluse le lendemain lundi et le second le surlendemain mardi, nous faisant tous les deux la grâce et l'honneur de leur première intimité avec Notre-Seigneur. « Je ne vous appellerai plus des serviteurs mais des amis parce que vous avez connu toutes les merveilles que j'ai opérées parmi vous. »

Ce même dimanche où ces deux jeunes élus du Seigneur recevront le sacerdoce avec une joie confiante non exempte de quelques illusions sur leur futur ministère, Monsieur le Chanoine Lachave, Curé Archiprêtre de Grignan, célébrera son Jubilé Sacerdotal, ses cinquante ans de prêtrise, avec une joie reconnaissante légèrement teintée de déceptions que le Seigneur Jésus a changées en mérites. On célébrera le même sacerdoce dans les deux extrêmes de vie qui se touchent et s'unissent dans le Christ Jésus.

Permettez-moi en dernier lieu de vous lancer, aimables lecteurs, une demande de secours, spirituels sans doute de prières, mais temporels aussi d'aumônes, pour achever les 10 numéros qui manquent à la seconde collection de la « Voix du Père ».

Très important cela : au numéro 23 je n'avais pas été très heureux en affirmant que *remercier c'était demander* ; j'aime mieux dire simplement aujourd'hui :

« Je vous en supplie ; venez à mon aide, vous qui le pouvez ; donnez-moi l'immense plaisir de terminer pour le bien des âmes cette seconde série des conférences de D. Gréa ; et que Dieu lui-même vous remercie. »

Lyon c/c 516/78 ; M. Casimir ecclésiastique.
Saint-Joseph de l'Ecluse ; Taulignan (Drôme)

N.° 41

20 Juin 1948

La VOIX du PÈRE
Bulletin des C. R. I. C.

La VOIX du PÈRE : depuis 1856
(suite)

IV. la voix du père s'ouvre à l'espérance sous Benoît XV

D. Gréa écrit le 13 janvier 1917, un mois avant sa mort : « on ne peut dénier *aux Evêques qui désireront établir dans leurs diocèses, des communautés ou collégiales de vie commune, selon la*

tradition des anciennes communautés canoniques régulières, alors que cette vie commune n'a cessé d'être louée et encouragée par l'autorité du St Siège, la liberté de donner suite à leurs désirs et aux aspirations des âmes sacerdotales qui leur seront confiées. C'est là l'unique vœu que j'exprime ici, absolument étranger à l'œuvre établie au Janicule et sans ne prétendre en rien atteindre ou toucher aux approbations qu'elle a reçues.

Mon bien cher ami, je vous écris longuement ; j'ai désiré mettre au point la situation telle qu'elle est faite au sujet de la nouvelle Congrégation et des œuvres indépendantes de la vie canonique, c'est-à-dire de la vie commune qui demeurent à la libre initiative épiscopale. »

1°) Avant l'adhésion du Cardinal Sevin à ses vues, Dom Gréa avait en celle du plus illustre des Cardinaux d'alors, **le cardinal Mercier**. Une lettre du Cardinal exprime, en termes d'une beauté achevée, l'impression qu'il garda de leur rencontre à Malines, en 1913, l'intérêt qu'il prit, l'attachement qu'il conserva tant à la personne de Dom Gréa qu'à son œuvre. Elle est *du 23 octobre 1913* :

« Que de fois j'ai pensé à vous, mon cher Père, depuis notre entrevue. Que de fois je me suis rappelé avec édification, votre force d'âme dans l'épreuve. Que de fois aussi, j'ai prié le Bon Dieu de soutenir votre courage, en attendant qu'il daigne faire triompher votre cause.

« *Votre idée de ramener le clergé à la vie religieuse, me semble répondre, non seulement à l'un des besoins les plus urgents de l'heure présente, mais aussi à un souffle de l'Esprit-Saint dans l'Église.* Je cherche pour ma part, je médite, je prie afin que le Seigneur daigne me montrer sa voie ; mais j'ai le pressentiment que, si la divine Providence m'accorde encore quelques années d'épiscopat, elle me demandera de contribuer d'une façon effective, à rappeler au moins une élite à la perfection religieuse.

« Le contact avec Votre Paternité, vos souffrances morales, votre admirable abandon au bon vouloir du Maître souverain des cœurs et des événements, m'ont confirmé dans l'idée que j'avais déjà lorsque je ne vous connaissais que de nom, et à distance, *à savoir que votre formule doit ou devra un jour nous servir de modèle.*

« Ce que vous a dit le saint Archevêque de Lyon est tellement conforme à l'histoire intime de l'Église, que je ne puis douter de la vérité de sa parole. « *Pro eis sanctifico meipsum* », disait le divin Maître. Vous devez vous sanctifier pour nous, mon cher Père, nous tracer

-334-

la voie par vos sueurs et par les gouttes de sang de votre cœur, afin de faciliter à ceux qui n'ont pas votre énergie, l'accès à Dieu.

« Je me plais à espérer que vous verrez la fin de vos épreuves et le triomphe de votre œuvre aimée. Mais ce dont je suis sûr, appuyé sur ma foi, c'est que *votre sacrifice pronostique un renouveau de vitalité religieuse dans le clergé séculier.*

« Je prie Dieu de mon meilleur cœur, de daigner hâter l'issue heureuse qu'il vous prépare. Priez-le aussi pour ma pauvre âme, qui ne fait qu'admirer d'en-bas l'œuvre de détachement que vous avez si vaillamment et si persévéramment accomplie. »

Le Cardinal Mercier reçut de nouveau, *en juin 1914*, la visite de Dom Gréa ; elle dura près de trois jours. « Le Cardinal, écrivit Dom Gréa, désire ardemment notre vie et a des espérances de la voir réalisée pratiquement dans son Diocèse. « En 1916, le Cardinal lui fit connaître par son délégué, le P. Philippe, Rédemptoriste, son intention, après la guerre, *de reprendre son projet d'une collégiale de Chanoines Réguliers.* »
(M. Vernet, P. 169-179).

2°) *Au mois de Juillet 1915*, D. Gréa fut reçu par le **card. Cagiano de Azevedo**, *préfet de la S. Cong. des Réguliers, successeur du Card. Vivès*. Il le remercie de cette audience dans une courte lettre qui accompagnait une requête de D. Gréa. « Je tiens à lui offrir ... l'expression de ma profonde reconnaissance pour l'accueil si bienveillant et paternel dont elle m'a honoré lorsque je me rendis à Rome au mois de juillet dernier. Rotalier, 22 décembre 1915. »

Le 13 janvier 1917, D. Gréa écrivant à un de ses fils, faisait allusion à cette audience du Cardinal.

« En dehors de cet Institut du P. Delaroche, et sans lui ne créer aucun ombrage, appuyé par d'illustres autorités, *l'Institut Canonique peut et doit se reformer pour le service local et pastoral des églises*, là où l'épiscopat le jugera opportun.

C'est là ce que le grand Cardinal Sevin, d'accord avec d'éminents collègues, avait pris à cœur. Il est faux que ses vœux aient été l'objet d'aucune improbation.

Moi-même, à Rome, *j'ai reçu de Son Éminence le Card. Préfet de la S. Congrégation, l'assurance la plus bienveillante* de la facilité que l'œuvre dont j'avais dirigé la fondation, avait à se reconstituer.

C'est à Dieu qu'il appartient de faire naître et vivre les institutions religieuses. »

3°) *Dans sa biographie de d. Gréa*, Mgr Vernet écrit (p. 167)

« Dans son intrépidité indémontable, le **card. Sevin** conçut un projet hardi. En 1915, il avait conseillé à D. Gréa le voyage à Rome pour solliciter, avec D. Benoît la séparation des membres de l'Institut qui se rattachaient à l'une ou à l'autre des deux tendances. La réponse de Rome fut négative. Dom Benoît, Religieux hors ligne, mais tout d'une pièce, enclin aux extrêmes, n'avait-il pas aidé à obtenir gain de cause. Cette voie fermée, le *Cardinal* en essaya une autre.

Il présenta *au Saint-Siège*, le 4 juillet 1915, une supplique en vue d'établir une nouvelle Congrégation dans son archidiocèse. Cette Congrégation aurait pour but de sanctifier le clergé des paroisses par deux moyens : la fondation d'un clergé régulier et celle d'un Tiers Ordre de prêtres. Le clergé régulier reproduirait substantiellement la règle des Chanoines Réguliers : « office canonial, veilles, jeûnes, etc., en les accommodant toutefois aux exigences des santés et du ministère paroissial, tel qu'il est aujourd'hui. » Le nouvel Institut

-335-

serait soumis à l'Ordinaire de chaque diocèse, en ce qui concernait le ministère pastoral ; à l'intérieur, chaque maison vivrait sous la direction d'un Supérieur Régulier, conformément aux règles. Il n'y aurait qu'un noviciat par diocèse. La nouvelle Congrégation prendrait le nom générique de « Chanoines Réguliers » et le nom spécifique de Chanoines Réguliers de St Irénée (à Lyon). Quant au Tiers Ordre de prêtres, il étendrait l'action du clergé régulier paroissial. »

Jusqu'ici, l'Institut de D. Gréa n'était pas nommé. Il l'est à la fin de la supplique, dans les deux articles relatifs aux auxiliaires, pour la fondation et au noviciat.

« L'Ordinaire de Lyon a besoin de collaborateurs pour fonder une œuvre nouvelle. Or, il s'en trouve qu'il estime beaucoup parmi les anciens Religieux de la Congrégation des Chanoines Réguliers de l'Immaculée Conception. En conséquence, il sollicite toutes les dispenses requises, afin de pouvoir admettre dans le nouvel Institut ceux qui lui demanderont individuellement d'y être agrégés.

Comme il est aujourd'hui sinon impossible, au moins très difficile, de faire dans le diocèse de Lyon, le noviciat du nouvel Institut, l'Archevêque demande qu'il soit fixé hors de France, temporairement : savoir, dans le diocèse de St-Boniface, au Canada.

Ces pensées accompagnèrent le Card. Sevin, durant son dernier voyage à Rome, au printemps de 1916. Mais le Cardinal mourut à son retour de Rome. Le Père Paul Benoît, sur lequel Son Éminence avait compté comme Supérieur du nouvel Institut et qui était revenu du Canada au printemps de 1915 et avait accompagné à Rome D. Gréa, venait de mourir le 19 nov. 1915. D. Gréa les suivra dans la tombe, le 23 février 1917. »

4°) **Recours de d. Gréa au cardinal Cagiano deAzevedo, 22 décembre 1915**

Ave Maria

Eminentissime Monseigneur,

Je viens humblement solliciter du Saint-Siège, la révision des décrets de Son Éminence le Card. Vivès, concernant l'Institut des Chanoines Réguliers de l'Immaculée Conception, dont la fondation

avait été confiée à ma faiblesse, tout indigne que j'en suis, en tant que ces décrets s'opposeraient à la reprise des anciennes observances par ceux qui désirent les pratiquer.

Que V. Ém. me permette un bref exposé des faits :

Lorsque l'Institut, après ses débuts et ses premiers progrès, obtint le décret de louange, la S. Cong. lui traça sa voie en lui prescrivant de conformer ses constitutions à quelque antique Congrégation de Chanoines Réguliers «*desumendo quoad substantiam ex aliquo veteri canonicorum regularium Instituto.* »

Conformément à ces directions, nous avons embrassé et suivi la discipline, hautement recommandée, par le Saint-Siège, des anciens Chanoines Réguliers, principalement de St Victor et de St Ruf.

Cette discipline comprend la célébration des saintes veilles de la nuit, les jeûnes et abstinences traditionnels.

Lorsque l'Institut, ayant pris de consolants développements en Europe et en Amérique, fut approuvé et confirmé définitivement par le Saint-Siège, qui lui accorde de grands éloges, par le décret du 12 mars 1887, la S. Cong., remettant à une date postérieure et indéterminée, l'approbation définitive des Constitutions, indiquait *les compléments aux règles pratiquées jusque-là sans modifier celles-ci en rien.*

-336-

C'est dans ces conditions que la Communauté de St Antoine fut érigée en Abbaye et que j'en fus institué titulaire.

Après que la S. Cong., exprimant la crainte que mon âge ne me laissât point *dans l'avenir* les forces, *vires corporis*, nécessaires au gouvernement, eut institué un Vicaire Général, des Constitutions nouvelles, *élaborées à l'insu* du Fondateur et de sa famille religieuse furent promulguées, par décret du 10 oct. 1908, *ad septennium per modum experimenti.*

Avant la promulgation, elles m'avaient été il est vrai, communiquées sous le secret le plus absolu, et *huit jours* m'avaient été accordé pour présenter mes observations par écrit avec défense d'en rien révéler à mes confrères. En présentant ces observations au terme fixé, je déclarai par une lettre que je me tenais à la disposition de la S. Cong. pour donner toutes les explications nécessaires dans cette grave circonstance. Cette lettre n'eut aucune suite ni réponse.

Les nouvelles Constitutions changent essentiellement la nature et les saintes observances de l'Institut, tel qu'il avait été, ainsi que je l'avais dit plus haut, conformé *quoad substantiam* aux anciennes Congrégations de Chan. Rég.

D'une part, l'organisation des Collégiales ou Maisons Majeures et des Maisons dépendantes fut abolie, et, d'autre part, la vie liturgique et les abstinences traditionnelles, furent à peu près supprimées.

Par le Décret du 7 janvier 1909, dont je sollicite expressément la révision, il est interdit aux membres de l'Institut de conserver *la discipline qu'ils avaient vouée*, les saintes veilles, les jeûnes, et les abstinences ; et, s'ils quittent une société fondamentalement transformée, de se réunir pour reprendre les saintes observances qu'ils avaient pratiquées.

Ainsi défense serait faite à des âmes religieuses de se consacrer à des pratiques essentiellement louables, autorisées par les siècles et conformes au Saint-Évangile.

Que V. Éminence me permette, en sollicitant humblement la révision des Décrets que j'ai indiqués, de l'informer de mon intention d'adresser un recours au Tribunal de la S. Rote, pour rentrer en possession des biens de mon patrimoine, immeubles et biens mobiliers, dont je suis résolu à ne pas faire l'abandon à l'Institut dont je viens de rappeler les nouvelles Constitutions. »

5 °) A la tentative du Card. Sevin vinrent se joindre, à la même époque, plusieurs autres qui obéissaient à la même inspiration : *celle du diocèse d'Arras*, pour les départements du Nord de la Somme et du Pas-de-Calais. Avec la supplique du Card. Sevin du 4 juillet 1915, fut déposée officiellement à la S. C. des Religieux, la « *Parvula Regula Canonica* » due à la plume et au zèle du

R. P. RAUX, *Curé d'Amettes*, admirateur et fils de D. Gréa et disciple du R. P. Paul Benoît. Un groupe d'aspirants ecclésiastiques devaient venir chaque année, deux par deux, faire leur noviciat auprès de D. Gréa et retourner ensuite dans leurs diocèses. Le R.me Père P. Royon, actuellement Supérieur Général des C. R. I. C. et le R. P. Lefèbvre, mort dernièrement, Curé de la paroisse des Carmes en Avignon, furent les premiers. Avec eux, dès le début, s'arrêta le mouvement, avec le changement de D. Gréa. Les autres sont restés dans le clergé séculier où certains occupent des charges importantes.

6 °) Celle du R. P. ***Hathanase Desrosiers*** eut plus de succès. Admirateur enthousiaste de D. Gréa, il était resté une dizaine d'années Curé de Châtel-Montagne. Très zélé pour la Congrégation à laquelle

-337-

il appartenait, il lui avait préparé plus de 20 vocations ; sécularisé à la suite des tristes événements d'Andora, il reforma dans les dernières années de sa vie, avec l'assentiment du St-Siège, la communauté de son cœur. Le 19 décembre 1936, M. l'Abbé Lionnet nous écrivait : « Aux Ruesses, j'avais assisté aux obsèques du bon Père Desrosiers, mort là-bas dans sa 78^{me} année, après des semaines de dures souffrances ... Il est mort entouré de la petite communauté qu'il a fondée et traité comme un fondateur. Les vues de Dieu sont admirables.

Ce bon Père a pu, grâce aux dispositions de la Providence, rendre féconde au maximum les huit dernières années de sa vie et retrouver aux Ruesses la vie religieuse à cadre et base liturgiques qui était le but temporel de sa vocation. »

V. Que reste-t-il maintenant de tout cela ?

Dom Gréa est mort, ceux qui étaient contre lui sont morts. Ceux qui étaient pour lui sont morts. Ses projets de former à nouveau l'Institut qui étaient sur le point d'aboutir, sont mort-nés. Que reste-t-il ? A quoi nous accrocher ?

A) *Une remarque d'abord.* – Dieu a son langage dans les événements.

S'il n'a pas voulu que D. Gréa refasse une seconde fois sa communauté, c'est que, vieux et en si peu de temps, il n'aurait pu refaire aussi parfaitement ce qu'en cinquante ans et en pleine vigueur il avait déjà réalisé. On aurait eu en face *deux Congrégations*.

a) *Une Congrégation* qui, tout en portant le nom de Chanoines Réguliers de l'Immaculée Conception et l'habit traditionnel, héritière en titre non en droit, des premières louanges de Pie IX et de l'approbation de Léon XIII et de Pie X n'aurait pas été *authentique* à ses yeux, et

b) une *seconde Congrégation, la vraie*, avec Constitutions différentes, un nom et un habit différents, et *toutes deux* pour une même fin officielle : *le culte divin* qui, depuis le commencement avait été le but prévu.

Le Culte divin en effet, la formation des petits clercs et sans excepter le service des âmes s'il plaisait aux Ordinaires de nous le confier (d'après les termes mentionnés dans les actuelles Constitutions) aurait été le but des deux Instituts, la S. Congrégation n'ayant pas voulu accepter l'Institut du P. Delaroche pour « les paroisses directement avec récitation en commun du bréviaire, éventuelle et dans la mesure du possible ». (Commission du 27 avril 1908). On ne fonde pas une Congrégation ayant pour but premier un but hypothétique, dépendant d'une volonté étrangère et qui comme telle n'avait pas reçu le bref de louange et l'approbation comme Institut. C'eût été donner le change et commettre un vol, le vol du coucou.

B) *Autre remarque.* – Pourquoi l'admiration de tant d'éminents personnages pour D. Gréa et d'autre part, tant d'oppositions systématiques et acharnées ? Pourquoi ce contraste ? Si D. Gréa était tant discuté, c'était preuve qu'il valait quelque chose. C'était normal.

An somme que reste-t-il de d. Gréa ?

A) Il reste un esprit, une âme, *une âme* incarnée dans un corps de doctrine, *un esprit* rendu visible dans des écrits et vibrant à l'unisson de nombreuses aspirations sacerdotales.

Dom Gréa d'une part : L'Église et sa divine Constitution, la Sainte Liturgie, les conférences, le coutumier et les règles moindres, les différents opuscules sur l'ordre canonique, la biographie par M. Grévy

-338-

et Mgr Vernet, les Constitutions anciennes et nouvelles sont autant d'écrits qui révèlent sa grande préoccupation de *la vie canonique et liturgique dans le clergé*.

Les Souverains Pontifes et le haut clergé d'autre part : Les différents rescrits, décrets, brefs des Papes pour louer ou approuver la Congrégation, puis ses Constitutions, les nombreuses lettres de félicitation de Cardinaux et d'Evêques, la belle lettre de Pie X tendent au même but, celui d'approuver, *l'heureuse formule de Dom Gréa*.

B) Il reste aussi un corps, *une corporation* fondée par lui, gouvernée par lui pendant 50 ans, approuvée par l'Église et qui devrait être animée par son esprit. C'est dans ce corps qu'il a vécu jusqu'à la grande épreuve, et dont il a fait partie jusqu'au dernier soupir. C'est là qu'il a toujours conseillé à ses fils fidèles de rester jusqu'à ce que de nouvelles espérances se fissent jour.

Ceux en effet qui sont partis ont perdu pied ; ils n'ont plus eu de base juridique pour agir. D. Gréa disparaissant, attendre un autre Gréa, égal au premier en tout, pour la reconstitution de l'Institut, *tel qu'ils le voulaient*, était pure utopie.

Ceux au contraire *qui sont restés* sont *sur un terrain légal* : ils peuvent participer aux élections, être appelés aux charges, prendre part aux chapitres et aux conseils. Tout en suivant la lettre des Constitutions, que me montrait de la main Mgr le Secrétaire de la S. Congrégation, on peut en corriger les « à-côtés » par l'esprit du fondateur et, avec la permission du Saint-Siège, y introduire des modifications bienfaisantes, me disait-il.

1°. – Pour en venir au premier des griefs de D. Gréa, ou plutôt au premier de ses désirs, *que la Congrégation soit diocésaine*, je ne vois pas bien ce qu'il entendait par ce mot. Voulait-il dire *de droit diocésain* ? Mais il devait savoir que depuis le bref de louange du 8 avril 1876, la Congrégation des C. R. I. C. était devenue automatiquement de droit *pontifical*. Les difficultés, qui survinrent avec le chapitre de Saint-Claude et nous firent partir pour Saint-Antoine, nous avaient appris que nous n'étions pas diocésains à la manière antique et que nous n'avions pas l'Evêque du diocèse pour Supérieur. A l'époque des réclamations de D. Gréa, les diocèses d'origine de nos religieux étaient tellement différents qu'on pouvait nous prendre pour un Institut cosmopolite ou interdiocésain.

Diocésains, nous l'étions et nous le sommes parce que notre Maison-mère dépend de *l'Evêque du diocèse* pour les Ordinations et le culte, puisque nous ne sommes pas exempts et que nos Maisons obédientielles sont des paroisses et des Séminaires *diocésains*.

Ces deux dernières clauses ont fait de notre Institut une Congrégation pratiquement diocésaine et locale. Le décret d'approbation des Constitutions n'a rien ajouté au bref de louange. De droit pontifical nous étions par celui-ci, nous restons de droit pontifical par celui-là, mais dans ce sens (comme je l'expliquais dans le fascicule N° 17) que de droit pontifical, nous sommes placés sous la protection de l'Église romaine pour le plus sûr accomplissement de nos devoirs diocésains et locaux et de nos propres garanties.

Malheureusement, la sévérité avec laquelle l'œuvre de D. Paul Benoît fut supprimée au Manitoba, où la Maison de N.-D. de Lourdes comme centre et, groupées autour d'elle, les paroisses desservies par nous de Saint Léon, Saint Claude, Saint Lupicin, Mariapolis, etc., etc., formaient comme une circonscription religieuse du diocèse de

Saint Boniface, fit croire à la centralisation à outrance des Congrégations modernes extra-hiérarchiques.

D'autres décisions, celle, par exemple, que le recrutement n'était pas l'affaire de nos paroisses, mais celle de l'administration centrale (tellement on avait peur des rejetons gréatiens) ont contribué à enraciner cette croyance. Autrefois, Châtel-Montagne, Leschères même et La Bocca, Mannens, Lyon, par leurs écoles de « petits Frères », alimentaient notre noviciat ... et maintenant ? ... Quel beau système que celui qui ne donne plus rien ; quand je portais le projet de contrat pour le Séminaire de Gap à la S. Congrégation des Séminaires, le secrétaire d'alors, devenu Son Éminence le Cardinal Rufini, fit la moue (*salva reverentia*) en recevant mon pli : « Vous voudrez vous recruter, n'est-ce pas ? » – « Bien entendu, Excellence ». – « Et alors surgiront des difficultés avec l'Evêque de Gap ». – « Que Votre Excellence prenne connaissance des clauses. » A mesure qu'il lisait je le voyais se dérider, puis ce fut un franc sourire de satisfaction, puis à peu près ces paroles : « Oh ! si l'on faisait toujours comme ça. » Il était question de donner au diocèse autant de sujets que nous lui en prendrions et dès que nous aurions au moins trois maisons dans le diocèse pour la facilité des changements, nous rendrions les sujets *eux-mêmes* d'entente avec Monseigneur. C'était tout à fait *diocésain* ; c'était un acheminement au désir de D. Gréa. J'ai entendu dire qu'actuellement, dans un grand Séminaire, un petit essaim paraît se former dans ce cadre. S'il prend son essor, ce sera pour rester et travailler dans son diocèse.

2 °. – Le Cardinal Sevin, le Cardinal Mercier ne formulaient pas d'autre désir que celui de l'humble Evêque de Gap, alors Mgr Pie, devenu notre glorieux Evêque de Valence. Encore fallait-il qu'il existât *une Maison-mère*, où non seulement se concentre toute l'administration des maisons moindres comme dans les Congrégations modernes, mais à laquelle appartiennent par la profession et l'obéissance tous les sujets de ces maisons et où le but principal de l'Institut soit mis en relief dans l'intégrité de la vie liturgique. Ce serait à la fois une *collégiale* où l'office divin est célébré avec piété et sans altérations et *une maison de formation idéale* pour les jeunes religieux destinés à former le personnel des prieurés. Et voici une belle vision, vers laquelle on peut tendre : Multipliez ces collégiales, une par diocèse avec ses Maisons obédientielles, *confédérez-les* entre elles sous le contrôle et la vigilance d'une d'entre elles qui seule prendra le titre *de Maison-mère ou Abbatiale* et vous avez la pensée de D. Gréa, le rêve de sa vie.

En tout cas, ce qui est vrai, ce qui est positif, le voici : Priver les Séminaires d'un diocèse de ses Professeurs sous prétexte qu'il faut avant tout pourvoir les paroisses de Curés et de Vicaires, serait aller contre le bon sens : aucun Evêque n'y songe. Si vous perdez vos pépinières, comment assurerez-vous vos plantations ? Mais à notre humble avis, il faut pour être béni de Dieu, penser à Lui ; d'abord, aux âmes aussi, mais en Lui et par Lui. La Maison-mère est avant tout (cf. *præmium*) pour le culte de Dieu (*cultui divino*) et en Lui et par Lui, la formation des jeunes et le service des fidèles ensuite. Si nous renversons les rôles, nous sommes perdus ; si les Séminaires et les paroisses, tenus par nous, se montraient trop exigeants pour réclamer du personnel, ils dégarniraient la Maison de l'Écluse, ils manœuvreraient contre le bien de l'Institut ; mais si des jeunes gens du monde, des jeunes clercs se disaient : Allons leur porter secours, partons pour le noviciat, ils le rajeuniraient et nous applaudirions.

3°. – Les deux autres biens réclamés par Dom Gréa font l'objet de réclamations différentes. Nous savons que les pratiques pénitentielles dont Benoît XII avait admis la diminution doivent de nos jours demeurer réduites, à cause des santés de nos générations actuelles affaiblies par tant de guerres et de restrictions prolongées, mais il faut que *l'amour de la pénitence subsiste* et qu'aux anciens jours de Vigiles ou de Carême, commémorés dans le Missel, l'esprit de mortification se manifeste de quelque manière pour ne pas faire mentir la liturgie qui chante le jeûne et l'abstinence.

4 °. – L'intégrité de *la vie liturgique* aurait plus de raison d'être, tout en marquant cependant une différence d'exécution dans la Maison-mère et les Maisons obégentielles. Il faudrait faire converger les offices vers Dieu, sans doute, qui doit être le premier honoré et le premier servi, mais vers l'éducation et la formation de nos jeunes religieux, et vers l'instruction et la participation du peuple fidèle et des clercs dans nos Maisons secondaires. Combien peu édifiante est la récitation précipitée de l'office ramassé en deux paquets, pour en finir plus vite, au lieu d'être la prière de notre vie, espacée en plusieurs fois dans le jour. Combien il est à désirer que selon le désir de D. Gréa, tout l'office soit psalmodié dans la Maison de formation, aux heures convenables, tout au moins en rythme syllabique, réservant le chant neumé pour les dimanches et fêtes.

Nos Constitutions portent que les Maisons qui veulent en faire davantage pour la splendeur du culte seront dignes de louanges et pourront le faire avec l'assentiment du Supérieur. Bien coupables seraient, au contraire., ceux qui décrieraient cet enthousiasme, en disant que nous ne sommes pas des moines et fausseraient ainsi les vocations.

Il y a un article des Constitutions (art. 164) dont l'explication et l'application ont été parfois faussées. On s'est appuyé sur lui pour ne pas faire assister les étudiants à matines et aux autres heures que celles mentionnées. Ce n'est certainement pas le sens de cet article qu'il ne faut pas comparer par *mode de restriction* à ce qui se faisait autrefois sous D. Gréa, mais par *mode d'augmentation* avec le droit canonique qui n'oblige que les Sous-Diacres à tout l'office, les autres étudiants à rien. En vertu des Constitutions, ceux-ci doivent **au moins** assister à Prime, à la Messe, aux Vêpres et à Complies. Les Supérieurs ne peuvent pas les dispenser en groupe de cette obligation, mais ils peuvent les dispenser *de matines*, auxquelles le règlement de la Maison ou la coutume de l'Institut les ferait aller: ils les dispenseront les jours de classe, par exemple, jamais les dimanches et les fêtes, les jours de congé et de vacances.

Il n'est question dans les Constitutions que des *étudiants profès*, elles ne peuvent pas statuer pour les *non-profès* ; mais de ce qu'elles statuent pour ceux-là, on déduit facilement ce que par convenance, le règlement de la Maison doit établir pour ceux-ci, c'est-à-dire, petits Frères, Scolastiques et Maitrisiens, l'assistance à Prime qui, est la prière du matin, à la Messe conventuelle, à Vêpres et à Complies qui est la prière du soir, et aux Matines ou aux Laudes des grandes fêtes. La fondation de D. Gréa est là toute entière.

C'est là qu'il faut chercher l'esprit des Chanoines Réguliers ; ce n'est pas de dire les Heures à la queue-leu-leu par mode d'acquit, mais d'en faire l'âme de notre vie et de notre apostolat.

Fr. Cyprien, c. r. i. c.

N.° 42

27 JUIN 1948

La VOIX du PÈRE Bulletin des C. R. I. C.

Homélie pour le VIIe dimanche après la Pentecôte

Dans cet Evangile N. S. nous met en garde contre les ruses du démon. Faites attention aux faux prophètes qui viennent à vous couverts de peaux de brebis et qui à l'intérieur sont des loups ravissants.

Le démon se déguise de deux manières pour nous tromper.

D'abord il se sert du prochain ; il y a les faux prophètes qui viennent à nous sous l'apparence de brebis pour nous perdre. Les faux prophètes ? Où sont-ils ? Ils sont autour de nous ; ce sont peut-être nos amis, ce sont tous ceux qui n'ont pas mission, lumière et grâces pour nous conduire ; si nous allons prendre leurs conseils nous nous égarerons. Il y en a quelquefois dans des communautés qui au lieu d'aller prendre les lumières auprès de leurs supérieurs ou directeurs légitimes vont les prendre auprès des gens du monde, chez des étrangers, ceux-là rencontrent le démon dans les personnes et il se déguise à l'intérieur quand il nous présente l'apparence du bien, pour nous séduire et nous retirer

de la voie où nous marchons. Mes chers fils, sur 100 biens il y en a 99 qu'il faut laisser. Faisons celui que Dieu demande de nous et laissons les autres. Le démon nous trompe donc par l'apparence du bien. Il représentera à une carmélite qu'elle ferait plus de bien si elle allait dans les hôpitaux soigner les malades, se faire sœur de charité. J'ai connu une pauvre âme qui s'est laissée comme séduire par le démon. Elle a cru qu'elle ferait plus de bien si elle faisait la classe de petits enfants. Elle sortit de son couvent et qu'est-elle devenue ? Rien du tout. Comme une plante détachée qui flotte et n'arrive à rien. St Romuald dans son désert où Dieu l'avait appelé à la vie contemplative avait continuellement des désirs d'apostolat. Remarquez que ces désirs étaient bons en eux-mêmes, mais Dieu ne voulait pas qu'ils fussent efficaces. Ce bon saint Romuald voulait aller en Tartarie convertir les païens. Toutes les fois qu'il se mettait en route il tombait malade. Dieu voulait lui montrer par-là que ce n'était pas l'apostolat qu'il demandait de lui. Comment savoir le bien que Dieu demande de nous ? C'est incertain pour celui qui cherche sa voie ; mais pour le religieux c'est bien facile, c'est le bien qui est conforme à sa profession et à l'obéissance. Tout ce qui n'a pas la forme de l'obéissance est une illusion du démon. Com- bien se sont perdus pour avoir recherché des biens que Dieu ne demandait pas d'eux et ont perdu en même temps le bien qu'il leur demandait. Voilà l'histoire des âmes. Il y a toujours de la personnalité dans les biens que l'on voudrait faire en dehors de l'obéissance. Ah, je voudrais bien faire cela, je m'ennuie ici, je n'ai pas assez d'activité. On regarde du côté de sa nature, on détourne les yeux de Dieu et de sa croix. Le lierre est une plante rampante, laissé à lui-même il se traîne à terre, il n'a pas dans son tronc l'énergie de se dresser ; il se traîne jusqu'à ce qu'il trouve une tige, quand il l'a trouvée il s'y attache, l'entoure, se dresse et s'élève parfois à des hauteurs extraordinaires. On voit quelquefois dans les forêts de vieux arbres tout entourés de lierre jusqu'à leur sommet. Nous sommes comme

-342-

cela ; notre tige c'est la croix, attachés à la croix nous montons jusqu'au sommet; notre feuillage verdit au soleil ; si on se détache de la croix c'est fini, on retombe, on ne monte plus comme le lierre que l'on détache de l'arbre ; il ne peut plus remonter. Tous les petits crampons par lesquels il tenait n'ont plus de forces, il périt. Dieu nous a donné à chacun une croix, la sienne, non pas celle du prochain ; il n'a pas donné au missionnaire la croix du chartreux, il a donné à chacun la sienne ; si nous nous détachons de cette croix on ne peut plus croître. Rappelez-vous cela et quand le démon vient vous proposer quelque bien, faites attention, prenez garde aux illusions ... N. S. continue : vous les connaîtrez à leurs fruits. Un bon arbre ne peut porter de mauvais fruits et un mauvais arbre ne peut en porter de bons ; on ne cueille pas de raisin sur des épines, ni des figues sur des ronces. Au-delà du jardin que vous cultivez vous ne trouvez pas d'autre jardin, mais le désert avec ses ronces et ses épines. Si vous quittez votre vigne et votre figuier, vous trouvez les ronces et les épines du monde de la nature, du vieil homme.

Tout arbre qui ne porte pas de fruits sera coupé et jeté au feu. Entre le bon arbre et le mauvais il y a l'arbre stérile. N. S. ne parle pas du mauvais. Son sort est manifeste. L'arbre stérile sera coupé et jeté au feu, c'est le feu de l'enfer. On l'abattra « *ut quid terram occupat* » c'est de la place perdue, il ne produit rien. C'est dommage. On voit quelquefois dans un jardin un bel arbre couvert de belles feuilles mais qui ne produit pas de fruits. Le jardinier compatissant supplie le maître d'attendre encore un peu ; je creuserai autour, j'y mettrai du fumier, peut-être donnera-t-il du fruit. Ne faisons pas trop attendre avant de donner du fruit, car on lassera la patience de Dieu. Ne soyons pas « *arbores autumnales bis mortuæ* » des arbres qui fleurissent en automne, le fruit ne murira pas. N'attendez pas l'automne de votre vie pour produire des fruits, on voit quelquefois des arbres qui se chargent de feuilles à l'approche de l'hiver, le fruit ne peut murir car la saison est trop avancée.

Creusons autour, mettons du fumier, c'est-à-dire accumulons nos iniquités, devenons humbles, et alors cet arbre qui dans son orgueil ne produisait que des feuilles, humilié de la sorte produira des fruits. Abattons aussi les branches superflues, taillons, faisons souffrir cet arbre afin de le rendre fructueux ; traitons ainsi notre âme, alors nous porterons du fruit, nous ne serons pas jetés au feu,

dans lequel brûlent non seulement ceux qui ont mal fait, mais aussi ceux qui n'auront pas fait le bien. Que Dieu nous garde dans son petit jardin. Dieu a plusieurs jardins dans le grand jardin de l'Église ou de la communion des saints qui n'est qu'une même chose avec l'Église. Nous avons notre petit jardin, restons-y, ne méritons pas d'en être retranchés, pour cela soyons humbles ; j'aperçois quelquefois en moi et dans les âmes qui me sont confiées la trace d'un orgueil qui ne se connaît pas. Vous reconnaissez que vous êtes orgueilleux quand vous êtes susceptibles, quand vous ne recevez pas avec joie du cœur une observation, une remontrance. « Ah, on est toujours après moi, » c'est l'orgueil qui vous fait parler ainsi. Remerciez au contraire celui qui vous fait voir vos défauts. Alors nous porterons du fruit, nous serons l'ornement du jardin et un jour le divin jardinier viendra nous cueillir pour jouir de nous pendant l'éternité.

D. GREA, 9 Juillet 1893.

-343-

Notre-Dame du Mont Carmel

La Sainte Vierge a comblé l'Église de siècle en siècle de grâces particulières ; elle lui a surtout donné des corps destinés à l'honorer, c'est à-dire les ordres religieux. Nous honorons aujourd'hui la sainte Vierge sous le titre de Dame du Mont Carmel ou de l'ordre du Mont Carmel.

Nous savons par la tradition et la Sainte Ecriture que le prophète Elie s'était retiré sur cette montagne et que là il vit la nuée, figure de la très sainte Vierge. Pendant des siècles cet ordre est demeuré inconnu. Ce ne fut qu'au XIII^e siècle qu'il sortit de son obscurité. Dieu laisse quelquefois les serviteurs dans l'oubli et l'humilité. C'est ainsi qu'il permit que sainte Philomène restât oubliée jusqu'à nos temps, mais qu'il les fait sortir de cet état ; alors il les entoure d'éclat et de prodiges.

Avant l'ordre du mont Carmel la sainte Vierge avait donné à l'Église l'ordre de la Merci pour le rachat des captifs, plus tard elle donna l'ordre des Servites, spécialement consacré à honorer ses douleurs elle donnait aux uns un habit blanc, comme aux prémontrés, qui es encore un ordre voué à la sainte Vierge, à d'autres elle donna un vêtement de pénitence, un vêtement noir, comme aux carmes. Nous avons aussi notre petite mesure, faible et humble communauté des Chanoine Réguliers de l'Immaculée Conception, à honorer Marie. Je voudrai vous parler aujourd'hui du saint scapulaire et de la dévotion à la Saint Vierge. Il a été révélé au bienheureux Simon Stock, religieux carme (anglais) que tous ceux qui porteraient le saint scapulaire, réciteraient le petit office, seraient protégés d'une manière spéciale par la saint Vierge et que même ils seraient délivrés du purgatoire le samedi suivant leur mort. Nous pouvons croire cela. L'Église ne le condamne pas. C'est une pieuse croyance et nous n'avons pas de répugnance croire aux bienfaits de Marie. Portons bien exactement notre scapulaire. Les gens du monde n'y comprennent rien ; qu'est-ce qu'un petit carré de drap peut faire à la Vierge. A quoi cela peut-il servir ? A quoi cela sert ? Cela sert beaucoup. D'abord c'est un insigne, l'insigne de la chevalerie de la Vierge. Demandez à ces mêmes gens à quoi sert un petit bout de ruban rouge et cependant pour l'obtenir que de basses, que d'intrigues, et quelquefois que de sacrifices généreux. Si les gens du monde sont si fiers de ce ruban qui les introduit dans la légion d'honneur, quoique ceux qui en font partie n'aient souvent pas d'honneur, combien devons-nous tenir à notre scapulaire qui nous introduit dans la légion de la sainte Vierge ? Tous les membres de la légion d'honneur ont part à l'honneur, aux hauts faits des membres distingués, de même nous par notre scapulaire, nous avons part aux mérites, aux bonnes œuvres qui se pratiquent dans l'ordre des Carmes. Les Carmes sont peu nombreux par suite des révolutions et des persécutions. Les Carmélites sont plus nombreuses. On devrait avoir honte que des femmes soient plus courageuses pour le bien et la pénitence que des hommes. On dit que les tempéraments se sont affaiblis, alors les tempéraments des femmes ne se sont pas affaiblis ? Nous sommes donc associés à toutes les bonnes œuvres qui se font dans tous les couvents de Carmes et de Carmélites. Cela ne sert de rien ? Cela sert beaucoup. Voilà un homme qui se noie, un pan de son manteau passe sur l'eau, un voisin accourt, le saisit par le pan et le sauve. Par le scapulaire nous nous mettons tous le manteau de la Vierge. E nous cache sous son manteau pour

nous abriter contre le froid et nos ennemis, comme la poule qui ramasse ses petits poussins dès qu'elle aperçoit l'oiseau de proie pour les mettre à l'abri de ses regards d'abord

-344-

de ses attaques ensuite. Marie nous cache sous son manteau pour nous protéger contre les regards et les attaques du monde et du démon.

Ayez donc le respect, la dévotion que les bons chrétiens ont pour leur scapulaire et rappelez que la dévotion à la sainte Vierge est la mesure de la piété que nous avons pour Jésus-Christ et Dieu. Celui qui n'a pas de dévotion pour Marie n'en a pas pour Jésus. Quand vous voyez diminuer une âme, diminuer de dévotion envers Marie, soyez sûrs que sa dévotion diminuera envers Jésus. Vous la verrez plus dissipée, communier moins souvent ou avec moins de ferveur, car Marie est la mère du bel amour. « *Ego mater pulchræ dilectionis* ». Elle est aussi la mère de la crainte qui convient aux âmes qui aiment Dieu et ont peur de l'offenser. Elle est la mère de la lumière, la mère de l'espérance, de la sainte espérance qui se développe dans les âmes à mesure que celle du monde diminue : « *et timoris et agnitionis et sanctæ spei* ». Elle est la mère de la piété. Ayez donc cette dévotion envers Marie, portez votre scapulaire, dites bien votre petit office, alors vous gagnerez toutes les indulgences de l'ordre.

Pour les indulgences, faites comme saint Louis de Gonzague. Tous les matins formez l'intention de gagner toutes les indulgences et appliquez-les à votre manière aux âmes du purgatoire. Tantôt à l'âme la plus délaissée à celle qui souffre le plus ; faites l'aumône à ces pauvres âmes, répandez tous les jours quelques gouttes d'eau rafraichissante, elles vous en auront une grande reconnaissance. On obtient beaucoup par les âmes du purgatoire ; pour cela il faut leur faire l'aumône.

D. GRÉA, 16 Juillet 1893.

Homélie pour le XIIe dimanche après la Pentecôte

« *Homo quidam descendebat* »

Cet Evangile est plein de mystères, je vous en ai déjà parlé, mais il est bon d'y revenir. Ce sont les miséricordes de la bonté de Dieu sur nous. D'abord N. S. dans un transport de son amour s'écrie : *Bienheureux ceux qui voient ce que vous voyez ; et qui entendent ce que vous entendez. Combien de rois et de prophètes ont désiré le bonheur que vous avez et ne l'ont pas eu. Oh, que nous sommes heureux de voir ce que nous voyons. Combien n'ont pas la même faveur. Non seulement nous voyons l'amour de Dieu pour nous, mais nous sommes en Dieu, nous vivons en lui. Alors un docteur de la loi s'approche de N. S. et lui demande : Que faut-il que je fasse pour avoir la vie éternelle ? N. S. lui répond : que lisez-vous dans la loi ? « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de toutes tes forces, de tout ton cœur, de toute ton âme et le prochain comme toi-même ». Vous avez bien répondu. Faites cela et vous vivrez. Mais le docteur voulait avoir raison car il voyait bien qu'il avait fait une question sottise, puisqu'il y avait répondu lui-même, réplique : quel est mon prochain ? N. S. alors lui explique le mystère de la rédemption. Un homme descendait ... Mon Dieu sommes-nous créés pour descendre ou pour monter ? Nous sommes créés pour monter de l'ignorance à la vraie science de Dieu ; des bassesses de la terre à la contemplation de Dieu. Tout le genre humain descendait lorsqu'il tomba dans les embûches du démon et nous en particulier toutes les fois que nous avons perdu la grâce. Si nous avons eu ce malheur c'est parce que nous descendons. Ce n'est pas lorsque l'âme monte, lorsqu'elle s'exerce aux actes généreux qu'elle tombe, c'est lorsqu'elle descend. On ne*

-345-

trouve le démon qu'en descendant ; en montant on se dégage de lui. C'est ce qui nous indique la vision de sainte Perpétue. Elle vit un jour une échelle qui allait de la terre au ciel ; l'extrémité qui touchait à la terre était armée de pointes de feu, d'épées. Au bas se tenait le dragon ; le dragon la gueule béante ; les âmes qui montent se dégagent du dragon et des épées, celles qui descendent s'y précipitent.

Il descendait de Jérusalem. Jérusalem c'est le ciel, la demeure de la paix ; c'est aussi l'état de grâce. Une âme en état de grâce c'est Jérusalem, la cité de Dieu ; la paix de Dieu, la lumière de Dieu y habite. Il descendit de Jérusalem, s'il s'en était contenté mais il allait vers Jéricho. Jéricho veut dire lune. La lune est un astre dont la lumière est incertaine, tantôt elle décroît, tantôt elle croît. C'est la figure de ce monde dont il est dit : « *stultus ut luna mutatur* ». L'insensé change comme la lune, tantôt il a de bons moments, tantôt il en a de mauvais et d'obscurs. Il tombe entre les mains des voleurs. Les voleurs dans le sens des écritures signifient les démons. Le démon est appelé le brigand des nations : « *præda gentium* ». Voyez Adam et Eve ; ils descendent, au lieu de monter vers Dieu par la fidélité. Oh, que ce fruit est beau, et ils tombent dans les embûches du démon. Que font les démons quand une âme tombe entre leurs mains ? D'abord ils la dépouillent « *despoliaverunt eum* ». C'est le premier effet du péché ; il nous ôte la grâce de Dieu ; il nous dépouille des trésors des biens surnaturels, et il nous enlève tout ce que nous avons, la possession de Dieu, et nous laisse à nos propres forces. Ensuite il nous couvre de blessures. Le péché n'a pas seulement pour effet de nous faire perdre la grâce, mais il nous blesse dans notre nature ; il blesse notre intelligence en l'obscurcissant ; il blesse notre volonté en la tournant au mal. La grâce est perdue, la vie de la nature elle-même est atteinte ; elle reste languissante et gisante au bord du chemin, dépouillée, couverte de blessures et laissée demi-morte. « *Et semivivo abierunt* »,

Voilà les effets du péché. Comme c'est triste. Voilà ce que nous devenons, nous descendons si nous nous laissons séduire par les créatures, par l'amour-propre.

Mais Jésus vient à notre secours, il est le bon samaritain. Quand les Juifs l'injuriaient, et lui disaient qu'il était possédé du démon, et un samaritain, il répondit : Je ne suis point possédé du démon ; mais il ne répondit rien pour l'accusation de samaritain.

Un prêtre et un lévite qui passaient par ce chemin virent cet homme et continuèrent leur route. Ni l'un ni l'autre ne pouvaient sauver l'homme de son péché. Ils offraient bien des victimes dans le temple mais elles ne pouvaient satisfaire la justice de Dieu.

Dans le lévite les Pères considèrent la philosophie humaine, la doctrine ; dans le prêtre, le sacrifice ; ni l'un ni l'autre ne pouvaient sauver le genre humain. Enfin arrivé le bon samaritain. Samaritain veut dire : gardien. Jésus est le gardien par excellence. Il vient à passer par ce chemin : « *iter faciens* ». Que c'est beau ce voyage de Dieu dans son Verbe, dans son Christ. Il voyage à travers le monde, frappant à la porte des cœurs. Les uns s'ouvrent, les autres restent fermés, « *sui eum non receperunt*. » Il a voulu être voyageur avec nous « *posuit in via gressus suos*. » Il a posé ses pas dans la vie humaine ; il s'est approché de l'homme, l'a vu dans son lamentable état, a bandé ses plaies, l'a chargé sur sa monture, et l'a conduit à l'hôtellerie. Cette hôtellerie est la figure du ministère pastoral. Il amène les âmes

-346-

à l'Église, qui est la grande hôtellerie où les voyageurs de cette vie trouvent les secours dont ils ont besoin.

Le samaritain donna à l'hôtelier 2 deniers. Jésus a donné à ses ministres deux deniers : *l'amour de Dieu et l'amour du pécheur*.

Quand le cœur du prêtre est bien enrichi de ces deux deniers, quand il aime Dieu et les âmes, alors il fait du bien. Voilà pourquoi le vrai Chanoine Régulier est plus apte au ministère que tous les autres parce qu'il possède à un haut degré l'amour de Dieu et l'amour du prochain.

Il consacre toute sa vie à la prière et à l'amour des âmes.

Quand je reviendrai je vous rendrai tout ce que vous aurez dépensé par-dessus. Comment dépenser par-dessus ? En donnant tout à Dieu, en se sacrifiant totalement. « *Impendar et superimpendar*. »

Jetons tout dans le gouffre de l'amour et quand Jésus reviendra, il viendra au jugement, alors il nous rendra avec usure tout ce que nous aurons dépensé pour lui.

Voilà le sens de cet Evangile. Pénétrez-vous-en bien afin d'éviter de descendre et afin de remplir votre cœur d'amour pour Dieu et de zèle pour les âmes.

Homélie pour le XIXe dimanche après la Pentecôte

Cet Evangile nous montre toute l'histoire du monde, le plan de Dieu depuis l'origine des temps jusqu'à la fin. Ce Dieu qui habite l'éternité comme dit la sainte Ecriture, avec son Fils éternel comme lui, qu'il aime et dont il est aimé ; flammes jaillissantes qui ne sont pas autre chose que le Saint Esprit. Voilà que Dieu qui brûle et n'est point consumé dans son amour, veut faire des noces à son Fils. Il sort de son éternité, crée le monde. C'est pour son Fils qu'il a créé le monde. Pauvres esprits que nous sommes. Nous nous enorgueillissons quand nous faisons une petite découverte, comme si le monde avait été créé pour la vapeur, l'électricité, ou d'autres chimères. Non, non il a voulu faire des noces à son Fils, et en créant le monde il n'a fait que préparer la salle du festin. Le Christ vient hors de l'éternité se chercher une épouse dans le temps. Cette épouse c'est l'Église, ce sont les élus. Voilà le dessein final de Dieu, le plan de Dieu dans la création du monde, quand ce plan sera achevé, il entrera dans la salle du festin. Voilà le plan du commencement quand il créait les anges, quand il plaçait les hommes dans le paradis terrestre, il ne faisait que préparer des noces à son Fils. S'il a créé le monde c'est afin que son Verbe éternel vienne se chercher une épouse dans le temps. Voilà la raison des choses et sans cela il n'aurait pas créé, mais serait resté dans son éternité.

Il invite les êtres raisonnables aux noces de son Fils. Ces êtres raisonnables ce sont les anges et les hommes, les hommes particulièrement. C'est dans l'humanité que le Verbe a choisi son épouse ? C'est dans l'humanité que toute la création se trouve réunie car l'homme est l'abrégé du monde entier, l'abrégé du monde matériel de son corps, du monde spirituel dans son âme.

Les invités ne veulent pas venir. Les uns s'en vont à leurs plaisirs, d'autres à leurs affaires, d'autres vont plus loin, ils tuèrent les envoyés du roi. C'est ce que nous voyons continuellement.

Dieu appelle tous les hommes à lui. Les uns refusent et s'occupent d'autres choses, d'autres se révoltent contre lui, ce sont les pécheurs. Le roi irrité contre ces invités enverra ses armées et brûlera leurs villes, c'est-à-dire le monde qui est la ville des pécheurs. Le monde

-347-

est destiné au feu, la terre sera brûlée, tous les éléments seront dissous par les ardeurs du feu. C'est sur la croix que Dieu adresse son invitation aux hommes. Quand je serai élevé de terre, j'attirerai tout à moi. Venez peuples, venez au calvaire, venez-vous asseoir à ce banquet que je vous ai préparé ; vous y trouverez la chair de la victime immolée. Venez aux noces divines de mon Fils ; noces qui ont commencé à la croix, qui durent éternellement dans le ciel et se consomment dans la sainte communion. Ce n'est là qu'un seul et même mystère, le mystère de l'union de Jésus avec les élus. Cette union qui sera éternelle dans le ciel apparaît déjà dans le temps, voilée et cachée comme toutes les choses divines car tant que nous sommes sur la terre nous ne pouvons rien voir qu'à travers le voile et en énigme. Le ciel n'est que la communion éternelle, l'union éternelle de l'âme et de Jésus. Dès ici-bas cette union a lieu par la sainte Eucharistie, en sorte que l'on peut dire ; tout en Dieu aboutit à la communion. Quand les élus seront tous entrés dans la salle du festin alors le roi entrera pour voir ceux qui sont à table.

Le roi entre pour le jugement. Chaque jour il entre pour le jugement particulier. Un jour il entrera pour le jugement général. Le jugement général est le même que le jugement particulier. Les arrêts du jugement particulier ne sont pas réformés par le jugement général. Il entra dans la salle du festin et voit un homme qui n'était pas revêtu de sa robe nuptiale. La robe nuptiale c'est l'état de grâce, la charité. Mon ami, comment êtes-vous entré ici sans la robe nuptiale ? - Mon ami, c'est la même expression que N. Seigneur emploie lorsque Judas vient le trahir. Comment êtes-vous entré ici ? Voyez l'étonnement de Dieu. Comment peut-on aller jusque-là ! la profanation des noces de Dieu, le

sacrilège ! Comment peut-on faire cela ? Voyez ce qu'il faut de folie, d'ingratitude, de trahison, de lâcheté. On l'attaque parce que N. Seigneur s'est rendu facile.

S'il était entouré de toute sa majesté on n'oserait pas. C'est un grand problème que le péché. « *Quomodo cecidisti ?* ».

Le péché des anges, le péché des religieux, le péché du prêtre, du diacre, du clerc. Comment es-tu entré ici ? Et le malheureux ne peut rien dire. Liez-lui les pieds et les mains, c'est-à-dire ôtez-lui tout moyen d'agir pendant l'éternité. Pendant toute l'éternité, les damnés sont impuissants à faire quelque chose de méritoire pour le ciel. Jetez-les dehors, dans les ténèbres. Les damnés sont en dehors du plan divin. Comme un architecte rejette hors de l'édifice les débris inutiles, de même Dieu rejette les damnés hors de son plan, hors de son œuvre. La mort, l'enfer ne sont pas dans le plan de Dieu. Le plan de Dieu c'est la cité éternelle, c'est l'union de son Fils et de l'humanité. Ce qui est en dehors, c'est l'obscurité des ténèbres, l'enfer. Là Dieu n'y est pas, il n'y est que par sa justice. Voilà l'Évangile de ce jour.

Nous sommes invités à ce festin, à ces noces de l'agneau par une attention toute particulière de Dieu, c'est-à-dire par notre vocation. Oh, répondons généreusement à une invitation si pleine d'amour. Jésus sort de son éternité et vient dans le temps pour célébrer ses noces avec son Église, noces qu'il consommera dans le ciel. Or l'Église est toute entière dans l'ensemble et toute entière dans ses parties. Dans chacune des âmes, disent les Pères, s'accomplit le mystère de l'Église. C'est donc avec nous que Jésus veut célébrer ses noces, il les célèbre dans la sainte communion. Oh, gardons bien notre robe nuptiale afin d'être toujours dignes par notre pureté et notre innocence de nous asseoir à sa table.

-348-

LES ÉCHOS DE LA VOIX DU PÈRE :

Les enseignements de D. Gréa étaient trop précis et trop accentués, ses exemples parlaient trop haut pour ne pas produire des échos puissants non seulement dans sa famille religieuse mais encore dans le monde ecclésiastique.

I. Recueillons-en quelques-uns : En **dom Delaroche** *d'abord* qui mieux que personne n'avait pu apprécier la doctrine du Fondateur. Maître des novices il nous affirmait déjà que nous étions à une table mieux servie que dans telle ou telle reconstitution d'ordre ancien qu'il connaissait. En 1912 dans sa lettre circulaire du 22 février, devenu Supérieur général il nous dira : « La prière est notre devoir premier, principal et, avant toute prière, celle qui est le langage officiel de l'Église, *l'Office divin*. C'est pour lui, c'est par lui que nous sommes Chanoines Réguliers.

A la mort de D. Gréa en 1917, il fera paraître dans *La Vie et les Arts Liturgiques* de Dom Besse ce magnifique éloge, véritable écho de la parole du maître vénéré. « Dom Gréa » demeurera sur la liste des grands serviteurs de l'Église, parmi ceux qui ont le mieux mérité de la liturgie et des arts qui s'y rapportent ;

« ... on peut dire que sa propre vie et celle qu'il entendait donner à l'institut fondé par lui, n'était autre chose que la vie liturgique élevée à sa plus haute expression.

« Pénétré qu'il était de l'excellence de la prière de l'Église, Dom Gréa voyait dans l'Office Divin *l'Opus Dei*, la chose première, principale, sur laquelle ne devaient empiéter jamais ni les études, ni les relations, ni les œuvres. Aussi avec quelle fidélité héroïque la pratiquât-il toute sa vie, et, dans son institut, quelle ampleur il lui donnait.

« ... l'œuvre liturgique de Dom Gréa, pleine de lumière et de semences fécondes, a-t-elle, jusqu'ici, rayonné assez loin, a-t-elle porté tous ses fruits ? ... c'est spécialement pour la famille des Chanoines Réguliers de l'Immaculée Conception, un *devoir sacré* de faire fructifier cet héritage. »

Et dans une brochure sur les Chanoines Réguliers de l'Immaculée Conception publiée en 1921 à Lyon par Dom Delaroche, ou tout au moins sous son contrôle, on lit ces paroles qui paraissent être de D.

Gréa lui-même, tellement elles reflètent son esprit.

« Quelle est donc la raison de l'Ordre Canonique ? Elle est clairement indiquée en tête des Constitutions des Chanoines Réguliers de l'Immaculée Conception. Quatre fins y sont marquées :

- 1) sanctification personnelle ;
- 2) application au culte divin ;
- 3) soin des âmes sous l'autorité des Ordinaires ;
- 4) éducation de ceux qui se destinent au sacerdoce. »

« *Canonici Regulares*, » dit S. Thomas, « *ordinantur ad cultum divinum* ». L'Office choral, *l'Opus Dei* », comme l'appelaient les anciens, tient *la première et la plus large place dans leur vie*.

« Toujours célébré en commun, et même autant que le permettent les circonstances, dans l'église qu'ils desservent, l'office liturgique dans les communautés nombreuses est accompagné de toute la splendeur du chant et des cérémonies que réclame sa dignité suréminente » ...

« Les observances pénitentielles sont chez les Chanoines Réguliers

-349-

comme l'accompagnement de la louange divine et de la prière liturgique : « *Bona est oratio cum jejuniis* ». Au moyen de l'abstinence et des jeûnes traditionnels, portant en eux « la mortification du Christ » ils continuent et achèvent dans le corps mystique de l'église, le sacrifice consommé sur la croix par son divin Chef » ...

Trois ans plus tard dans une circulaire de 1924, nouvel écho :

« La prière est notre devoir premier, principal, et, avant toute prière celle qui est le langage officiel de l'Église, *L'office divin*. C'est *pour lui*, c'est *par lui* que nous sommes Chanoines. -

Enfin l'année suivante répétition du même son amplifié, dans une circulaire du 22 février 1925.

« L'esprit de prière et de pénitence » a été justement revendiqué comme résumant L'Esprit de notre Fondateur. C'est un héritage sacré que nous devons cultiver avec piété, avec amour. Esprit de *prière* dans la prière publique, par une culture attentive de la vie liturgique chez nous et chez nos fidèles. »

II. RR. PP. Assistants : D. Moquet, D. Mourey, D. Lepavoux, D. Lefébre. Circulaire du 8 Décembre 1912.

« Planté par un *Fondateur aux grandes et nobles aspirations*, l'arbre de notre Congrégation avait poussé de tous côtés des rameaux ... »

« Cette main (de Pie X) doit être bénie, - et par le *vénérable Fondateur* qui voit sa petite plante prendre aujourd'hui une place définitive dans le jardin ...

« Nous vous demandons de vous unir à nous ... dans la perfection de l'obéissance, même intérieure ; c'est d'ailleurs, vous devez vous en souvenir, la leçon que notre vénéré Fondateur a cherché le plus souvent à nous inculquer dans ses conférences. » (Oui, mais à la condition que les nouvelles directives ne soient pas contre son esprit).

III. Chapitre Général 8 Décembre 1924.

« Soyons fiers du relief qu'ont donné à notre institut son vénéré Fondateur et son premier successeur grâce à leur valeur personnelle et grâce à l'idéal qui a présidé à notre fondation ; *idéal qui n'a pas disparu et qui est inscrit en toute lettre dans le « caput prævium »* de nos Constitutions :

Vie religieuse ajoutée au sacerdoce,

Vie liturgique ajoutée à la vie religieuse et, par ces deux moyens, sanctification de nos âmes et des âmes qui nous sont confiées. »

(Circulaire des RR. PP. composant le Chapitre général).

« La Congrégation des Chanoines Réguliers de l'Immaculée Conception représentée, pour la première fois, par un Chapitre général rend d'abord un hommage de filiale reconnaissance à son vénéré Fondateur le Révérendissime Père Dom Adrien Gréa. »

Le Révérendissime Dom Gréa est reconnu, sans restriction, comme le Fondateur qui a donné à l'institut son cadre et son esprit. Cet esprit a été très heureusement défini durant les séances du Chapitre général, comme un esprit liturgique et un esprit de sacrifice poussé jusqu'au complet renoncement, par la pauvreté et l'obéissance intégrales. Cet esprit, malgré des négligences individuelles, faciles à réparer, est accepté, avec une reconnaissance affectueuse, comme le legs précieux qu'il nous a laissé. *Si nous voulons nous proclamer ses fils c'est d'abord cela qu'il faut pratiquer* ».

« Le R.me P. D. Gréa a voulu inspirer, avant tout, à ses religieux, un immense amour de l'Église manifesté extérieurement par la *splendeur*

-350-

donnée au culte divin ; voilà l'orientation générale que nous devons imprimer à notre zèle dans l'exercice du saint ministère. »

« Le Chapitre général croit devoir attirer l'attention des RR. PP. sur le *deuxième but* qui est assigné à l'institut par nos Constitutions :

« *Cultui divino consulunt.* » D'ailleurs notre nom de Chanoine nous le rappelle. En conséquence

5) Le Chapitre désire encore *qu'à l'exemple de notre vénéré Fondateur*, nos religieux s'appliquent à l'étude de la liturgie dans le passé, de façon à comprendre la constitution de l'office et spécialement de la Sainte Messe. Ils pourront ainsi expliquer aux fidèles ce qui souvent est pour eux une énigme »

(Commission Liturgique du Chapitre général)

IV. la Sacrée Congrégation des Religieux

Les congrégations religieuses, quand parut le codex des lois ecclésiastiques, durent mettre leurs constitutions en harmonie avec le nouveau droit : il n'y avait dans l'exigence de cet aveu aucun affront. Les corrections durent être faites chez nous également. Dom Gréa y donna son adhésion pleine et entière quoiqu'il considérât son institut, non comme une congrégation religieuse sujette à ces lois, mais comme un ordre de clercs diocésains, mais des changements et des additions, élaborés par Dom Delaroche et son entourage dans un esprit volontairement, intentionnellement même, (j'en ai des preuves) contradictoire à celui du fondateur, y avaient été insérés à son insu, malgré les promesses du cardinal Vivès. De là de justes observations de la part de Dom Gréa qui ne reconnaissait plus l'œuvre que Dieu lui avait confiée par la voix et la bénédiction des souverains pontifes Pie IX et Léon XIII. Ce désaccord entre D. Gréa et D. Delaroche ne fut connu que plus de deux ans après leur dictamen par les consultants de la S. Cong. chargés d'étudier nos constitutions. Quand les réserves claires, énergiques du fondateur furent du domaine public, au moins dans la communauté, elles furent interprétées par certains comme des actes de révolte. D. Gréa était un révolté. Rien ne fut fait pour démentir semblable rumeur. On faisait le vide autour de lui. On croyait faire plaisir au S. Siège que d'amoindrir son influence. Lisez Mgr Vernet Pag. 173 et ss. « La nouvelle administration me traite en étranger ou plutôt en mort : je ne me plains pas : Dieu le permet ». En réalité cette noble et franche attitude de D. Gréa était de l'obéissance à la Sainte Église.

Cette idée serait à développer nous disait le R. P. Broutin : nous en arriverions à prendre au sérieux cette réponse que Dom Gréa en souriant donnait aux Prémontrés de Leffe qui lui demandaient qui il était : « Je suis une vieille relique dont on a perdu les authentiques. »

– « On les vénère quand même », répondirent-ils, (en privé tout au moins).

N'empêche, quand le câblogramme du cardinal Préfet de la S. Cong. des religieux vint, vers la fin de 1930, me surprendre à Lima où je me trouvais alors et m'appela à Rome je soupçonnai quelque chose de grave, et l'angoisse s'empara de moi. Comment manœuvrer ? J'aimais tant Dom

Gréa si instruit, si saint, si génial dans ses explications, si simple et si profond ... Serait-il vraiment un révolté ?... J'écrivis à son Eminence le Cardinal Préfet. Sans répondre aux objections que de vive voix je renouvelais au Cardinal Lépicié, qui résidait alors au palais du Latran, son Eminence doucement, simplement, m'imposa la charge redoutable que vous savez par des gestes qui n'admettaient pas

- 351-

de réplique, et à la S. Congrégation des religieux le secrétaire Mgr La Puma me parla de Dom Gréa en des termes qui m'émurent profondément et me prouvèrent l'estime qu'on en avait. C'est lui qui, sans en employer les termes, me fit la différence de la lettre et de l'esprit : « Respectez les constitutions approuvées et pour le reste faites comme bon vous semblera en vous inspirant du fondateur ». Dinant un jour chez les Rédemptoristes de Lima j'entendis lire les règles écrites par S. Alphonse. Je manifestai mon étonnement au père Recteur. Comment ? Quand S. Alphonse a été banni de la congrégation, ses règles, que vous lisez au réfectoire ont été également rejetées pour faire place à celles élaborées en esprit d'opposition par vos pères de Rome et approuvées par le S. Siège - C'est que, me répondit-il, dans celles-ci nous trouvons la lettre à observer, dans celles-là l'esprit qui vivifie la lettre et les motifs surnaturels qui en animent la pratique.

Le vicaire général de l'institut fut donc nommé le 25 janvier 1931.

« Le décret, me dit Mgr le secrétaire de la S. C., est rédigé dans les mêmes termes et porte la même date que celui qui 24 ans auparavant nomma vicaire générale R.me Père Delaroche » - « pour qu'ils comprennent » ajouta-t-il. Ce fut contre D. Gréa que D. Delaroche et son entourage avaient interprété le décret de 1907. Comprendront-ils que c'est contre eux-mêmes cette fois qu'est donné le décret de 1931 ? D. Delaroche ne s'y méprit pas en notant ces coïncidences intentionnelles.

D. Delaroche n'était pas seul. Il était bon, mais faible ; il y avait donc avec lui quelqu'un qui voulait pour lui et que Mgr le secrétaire et le visiteur apostolique visaient particulièrement. De cet autre lui-même D. Delaroche m'avait cependant écrit en 1901 : « qu'il se connaissait en hommes et que D. X. était le seul homme capable de sauver la congrégation. » C'était une réponse à une crainte angoissante dont je lui avais fait la confidence comme à mon ancien maître des novices et directeur, à la suite d'actes et de conversations où s'esquissait tout un programma de soi-disant réforme et de gouvernement. D. Delaroche prendrait la place de D. Gréa et « nous aurions la paix quand tous les vieux Pères seraient sortis ». C'est ce qui arriva en effet six ans plus tard. Plus de 50 religieux en peu de temps furent évincés ou sortirent d'eux-mêmes. Les intentions pleines de zèle pour la communauté avaient été très droites : les moyens employés ne le furent pas autant.

Mgr La Puma en me remettant le décret dont j'ai parlé me dit : « Signalez-nous les récalcitrants et nous les mettrons dehors. » Franchement je ne savais que penser de cette mesure. Si en 1907 sortirent ceux qui étaient favorables à D. Gréa et en 1931 sortent ceux qui ne le sont pas, que restera-t-il ? Les yeux fermés je m'abandonnais à la Providence, et disposais néanmoins les voiles pour mener la petite barque malgré les vents contraires et la conduire au port. Or par une réaction propre aux personnes faibles D. Delaroche dans les dernières années de sa vie ne voulut plus recevoir celui qui l'avait dominé et me supplia que je ne le fasse pas revenir près de lui à Lyon. Celui-ci demanda peu après la mort de D. Delaroche l'indult de sécularisation.

Ce n'est pas sans un plan déterminé, dont j'entretenais de vive voix le cardinal préfet de la S. C. et que je consignais dans mes rapports officiels, que j'orientais la Congrégation vers l'imitation de ce qu'avait réalisé et rêvait de terminer Dom Gréa.

D'abord *l'installation matérielle joue un grand rôle dans la bonne marche d'une communauté.* L'achat donc de l'Ecluse et la lente adaptation du local aux différents groupes d'une collégiale idéale qui ne doivent pas se mêler et n'ont d'action commune qu'au chœur furent

ma première pensée. En effet il n'est pas dans l'esprit et la pratique des chanoines réguliers de tenir séparés dans des lieux divers le jувénat, le scolasticat, le noviciat, le studendat. Petits frères, scolastiques, novices, jeunes profès vivent réunis dans une même maison recevant la formation et l'enseignement des Pères qui ont de la sorte une noble tâche, tout en chantant avec eux les louanges divines et contribuant ensemble à la splendeur de la liturgie.

D'heureuses exceptions peuvent être prévues comme autrefois, pour amorcer les vocations en différents pays propices, pourvu que dans ces alumnats, les enfants ne soient pas traités en simples collégiens, mais soient initiés à un solide piété et à la connaissance et à l'amour de la liturgie. Suivons pour leur formation les directives de D. Gréa. (Voix du Père N°s 5 et 6.)

Puis si les briques et les pierres les plus lourdes, comme celles de l'autel massif, si des colonnes et des bancs, les grilles en fer forgé, les matériaux enfin *obéissent mieux que les volontés* sans se plaindre et sans critiquer, leur obéissance est purement passive, sans réflexion et sans mérites. Les hommes par contre nous font souvent la charité de leurs appréciations et nous recevons même de certains l'immense joie d'être compris par eux dans la poursuite de l'idéal et d'en recevoir l'enthousiaste aveu.

Comme de juste la chapelle reçut les premières transformations obéissantes aux *exigences de la pauvreté* qui sut utiliser les bobines de l'ancienne fabrique de soie et les découpures de fer blanc d'une usine de Lyon pour les luminaires et joignit aux stalles moyen-âge les stalles style renaissance venues d'Avignon et cédant à la fois *aux derniers cris de la liturgie*. Sans être pleinement d'avis pour l'autel face au peuple, Dom Gréa aurait été heureux de la disposition du sanctuaire et du chœur, lui qui écrivait : « *Le type vraiment divin de nos églises nous est révélé dans l'Apocalypse de St Jean*. Dans cette céleste vision il contemple un trône environné comme d'une couronne, in circuitu, de vingt-quatre sièges destinés à des vieillards ou prêtres ? Au centre, un autel sur le quel est placé l'Agneau comme mis à mort, et où apparaissent les quatre animaux mystiques, symbole des quatre évangiles ; au-dessous de l'autel, les âmes des martyrs ; au-delà sept chandeliers ardents qui sont les sept esprits de Dieu ; et enfin, sous le regard de celui qui siège au trône et des vingt-quatre vieillards, l'immense multitude des élus. (Ste liturgie P. 124.)

Voilà comment déjà dans les locaux apparaît l'esprit du fondateur ; il apparaît bien davantage dans les écrits et les exemples de D. Gréa lui-même ; aussi la publication du Bulletin des CRIC depuis 1931 à 1940, du coutumier, de la « Voix du Père » ou des conférences de D. Gréa et plus particulièrement de sa vie écrite par Mgr Vernet, si bien documentée, révèlent l'âme de « cet initiateur, de cet homme incomparable qu'un autre historien moderne F. Hayward appelait l'un des plus grands animateurs religieux des temps contemporains » P. Broutin S. J.

A l'occasion de la bénédiction de S. Joseph de l'Ecluse et de la publication de la Vie de Dom Gréa, son Eminence le Card. Paccelli nous écrivait de la secrétairerie d'Etat pontificale que c'était pour l'œuvre qu'il (D. Gréa) a fondée un des plus heureux tournants de sa vie croissante « et que la biographie » met votre vénéré fondateur au rang des grandes âmes dépositaires d'une mission dont on peut mesurer la grandeur par l'amertume du calice auquel elles ont dû boire dans l'humiliation et dans l'échec apparent ».

Fr. Cyprien (à suivre)

Nous serons devant Dieu ce que sera notre humilité. Notre profession est une profession d'humilité. Nous devons d'autant plus travailler à de venir humbles que la cléricature peut être un danger pour nous.

Beaucoup de moines ont fui la cléricature. Un très grand nombre de saints ont fui les ordres supérieurs, v. g. la prêtrise, et un plus grand nombre encore l'Épiscopat. Vous reconnaissez bien dans la vie de ce grand serviteur de Dieu qui, choisi par le peuple pour occuper le siège Episcopal vaquant, passa toute la nuit en prière pour obtenir de Dieu de mourir plutôt que d'être Evêque.

La cléricature est un danger non pas parce qu'elle vous éloigne de Dieu, puisqu'au contraire elle nous met dans sa domesticité et dans sa familiarité, mais précisément à cause de ses honneurs, elle est un danger pour l'humilité. On peut facilement se donner de la gloire. Elevés à la cléricature, nous devons avoir une humilité proportionnée à cet honneur. Le P. Faure, abbé de sainte Geneviève avait tellement peur de tomber dans la vanité quand il officiait pontificalement (car les abbés de Ste Geneviève avaient ce privilège) que chaque fois qu'il officiait il était serviteur de table ce jour-là.

Comme la vanité est sottise. La vraie grandeur de l'âme consiste-t-elle dans ces honneurs extérieurs ? La vraie grandeur de l'âme c'est de s'approcher de Dieu et de le connaître. On s'approche de lui par l'amour. C'est par l'amour que souvent les âmes simples s'élèvent plus haut que les savants. Un jour j'assistais à une discussion théologique à l'université catholique de Lyon. On discutait pour savoir si dans le ciel ceux qui ont le plus étudié Dieu sur la terre obtenaient de plus grandes lumières et une plus grande satisfaction. Naturellement les avis étaient partagés. Mais la réponse me paraissait bien claire.

La lumière et la gloire du ciel sont en proportion de l'amour que l'on a eu sur la terre et non pas en proportion des études que l'on a faites. Si donc les théologiens n'ont pas eu une augmentation d'amour à la suite des connaissances qu'ils ont eues, ils n'auront rien de plus dans le ciel. Il y a de très grands théologiens en enfer, le démon tout le premier.

Il faut que toute lumière que nous avons sur la terre ait une répercussion d'amour dans notre cœur, comme la connaissance que le Père et le Fils ont l'un de l'autre se répercutent dans l'amour qui produit le Saint Esprit.

Les études sont nécessaires. Prenez-les comme une occupation quelconque, comme vous prendriez le balai pour balayer un corridor si c'était la volonté de Dieu. Elles peuvent vous servir beaucoup, si elles produisent une augmentation d'amour dans votre cœur.

Si la cléricature ne produit pas en vous ces sentiments, vous pourrez être comme ceux dont parle St. Chrysostome, qui se glorifiaient de porter des vêtements sacrés, d'occuper un rang Supérieur dans l'assemblée des fidèles, mais vous ne seriez pas ce que Dieu veut de vous.

C'est un très grand danger de traiter les choses saintes avec familiarité.

-354-

Et par les choses saintes je n'entends pas seulement les choses de l'autel mais encore la parole de Dieu et la Ste Ecriture. J'ai connu un juif converti. Chaque fois qu'il récitait le Pater, les larmes lui venaient aux yeux. Nous le récitons tous les jours ; une infinité de prières passent par nos lèvres et nous n'y faisons pas attention. Nous sommes blasés en quelque sorte. Ah, prenons garde.

D. GRÉA, 7 Juin 1895.

II

Nous sommes des gens absurdes si nous ne nous plaçons pas au point de vue surnaturel. Quand nous nous plaçons à ce point de vue nous nous élevons au-dessus des choses de la terre et du temps, nous trouvons le calme et la paix ; alors les événements petits et grands ne nous émeuvent pas. Vous êtes exposés à un danger auquel il faut bien prendre garde. Vous êtes entrés ici tout jeunes, vous avez été entourés des précautions les plus minutieuses, vous avez toujours eu à vos côtés des gens charitables, on ne vous a jamais injuriés, ni maltraités ; si vous étiez restés dans le monde vous auriez rencontré tout cela. Vous n'avez pas passé par ces épreuves ou si vous les avez subies ce n'est que

dans votre toute première jeunesse avant de venir ici. Alors vous êtes exposés à un danger : votre personnalité est endormie. Dans le monde la personnalité est continuellement frappée, abattue. Demandez aux frères Adrien et Henri comment le caporal parle aux soldats : vous êtes un imbécile, vous ne savez rien faire ; et non seulement à la caserne, voyez les ouvriers. Voilà un pauvre ouvrier qui présente un travail à son patron. Il ne l'a pas fait exactement comme il le lui avait prescrit ; le patron n'en veut pas. Je le refuse. - Cependant j'ai perdu trois journées pour le faire. - Ma foi tant pis pour vous.

Voilà comment on traite les gens dans le monde et les haines et les rivalités qu'un philosophe a appelées les luttes pour l'existence dans la ménagerie du monde. Je ne vous en parle pas. Eh, bien, votre personnalité est endormie et vous êtes exposés à être susceptibles. Vous êtes habitués aux bienfaits, à cause de cela vous pouvez être ingrats envers les hommes et envers Dieu. Chaque situation où Dieu met l'âme à ses avantages, mais elle a aussi ses dangers.

Les grandes grâces ont leurs dangers. Voyez comme St Pani a peur de s'enorgueillir à la suite des grandes grâces que Dieu lui a faites. Vous avez toujours été choyés, caressés depuis votre enfance, vous avez toujours été entourés des caresses de Dieu et des hommes, vous n'avez rencontré aucune difficulté ni pour la vie temporelle ni pour la vie spirituelle, prenez garde que votre personnalité ne sommeille et ne croisse, car on croit en dormant. Que faire contre ce danger ? Il faut se réfugier dans l'humilité. Au lieu de se révolter quand on reçoit une humiliation, disons au contraire : ah ! personnalité : je te croyais morte, tu te réveilles maintenant, je suis content qu'on te frappe. Les saints avaient pour contrepoids des grandes grâces une humilité profonde. Soutenez-vous par l'humilité, prenez garde que votre personnalité ne se nourrisse des succès imaginaires, que le démon ne l'enfle comme on enfle un ballon, et qu'au moment venu il ne vous donne un croc-en-jambe.

Le remède c'est l'humilité. Pourquoi s'enorgueillir ? « *De stercore erigens pauperem* ». C'est Dieu qui nous dresse devant lui ; de nous-mêmes, on ne se pourrait tenir, « *de stercore* ». N'ayez pas peur d'exagérer du côté de l'humilité, comme on n'a pas peur d'exagérer du côté du mérite. On croit attirer tous les regards de tout le monde quand on n'attire que son mépris.

D. GRÉA, Juin 1893.

-355-

III

Il y a deux points dont je voudrais bien vous entretenir. C'est l'esprit de prière, l'autre l'humilité. Je crois qu'il faut commencer par l'humilité parce qu'elle est le fondement de la vie spirituelle ; nous reviendrons ensuite à l'esprit de prière. Il y a tant de prières qui passent par nos lèvres ; prenons garde qu'elles ne soient de vaines formules de récitation, comme un enfant qui récite sa leçon. C'est un grand péril pour nous que cette routine de la mémoire jusque dans les actions les plus saintes.

Parlons aujourd'hui de l'humilité ; nous en aurons pour plusieurs jours. L'humilité c'est la vérité : « *in veritate tua humiliasti me* ». Si je vois les choses en Dieu, c'est-à-dire dans la vérité, je trouve le fondement de l'humilité, parce que je suis tiré du néant, je n'ai que le néant, je n'ai par moi-même prétention à rien. Dieu dans sa bonté m'a créé pour lui-même, et il s'est donné lui-même pour être ma fin. J'ai, grâce à sa bonté une gravitation, une impulsion qui m'attire à lui. Il m'a aimé dans le néant et s'est pris de pitié pour moi : « *caritate perpetua attraxi te miserans* ». Dans ma création je n'ai rien qui soit pour moi, qui m'appartienne, dont je puisse m'enorgueillir. Oui, mais ce premier germe que Dieu m'a donné, je l'ai développé. Vous l'avez développé, Dieu l'a développé dans la vie physique et dans l'esprit. Il vous a donné l'aliment pour nourrir votre corps et l'enseignement pour nourrir votre esprit ; il n'a laissé qu'une seule chose à votre disposition : votre volonté, parce qu'il veut qu'on aille à Lui par amour.

Cette volonté, je puis la détourner de lui, voilà tout ce qui me reste.

Ainsi donc, rien en moi que je n'aie reçu, je ne puis pas former une bonne pensée sans son assistance et sa lumière. Voilà ma situation comme créature. Pourquoi ai-je tel ou tel degré d'instruction ? Est-

ce à moi que je le dois ? Tel autre ne l'a pas. Pourquoi tant de créatures humaines sont-elles privées de l'usage de tel ou tel organe de leur corps et ne le suis-je pas moi ? Je ne puis pas empêcher que ces choses ne m'arrivent. « *Ego creavi surdum et mutum* ».

Dans ma nature, absolument rien qui ne doive m'humilier. Ces dons de Dieu me font voir ma pauvreté : « *ego vir videns paupertatem meam* ».

Il faut que je la voie, car je me le dissimule, je prétends avoir droit à ceci ; à cela. Si je voyais bien ma pauvreté, comme je bénirais la main qui m'a enrichi en me tirant du néant, comme je serais reconnaissant envers cette main libérale qui non seulement m'a donné l'être, mais qui me le donne à chaque instant en me conservant. La création est l'instant actuel ; si elle cessait, l'être serait aussitôt anéanti. La conservation ce n'est pas autre chose que la création continuée. Je ne suis pas seulement pauvre, mais je suis pécheur. « *In iniquitatibus conceptus sum*. » Hélas, depuis j'ai ajouté au péché originel effacé dans le baptême, tant d'autres péchés que le sang de Jésus ont encore effacé dans sa miséricorde. Je suis un échappé de l'enfer que j'ai mérité, et encore que je n'aie pas conscience de quelque péché mortel je puis dire que si Dieu m'avait traité selon sa justice rigoureuse, si après une première infidélité il m'avait retiré sa grâce, je serais tombé dans le péché mortel avec une promptitude et une facilité effrayante. C'est sa miséricorde qui m'a soutenu, comme c'est sa miséricorde qui a relevé ceux qui sont tombés.

Si j'apparaissais aux yeux des hommes tel que je suis aux yeux de Dieu je ne pourrais pas supporter leurs regards. Je n'ai pas honte de paraître ainsi aux yeux de Dieu parce que je ne le vois pas, mais au jugement dernier je le verrai, son regard sera plus accablant que celui

-356-

de tout le genre humain. Pour se dérober à ce regard les pécheurs s'écrieront : « *montagnes tombez sur nous, collines couvrez-nous*. Et je m'enorgueillirais ? Oh, qu'il faut être humble. Si je me voyais comme vous me voyez, o mon Dieu. Si je connaissais mon néant comme vous en connaissez la profondeur. Si je connaissais le péché comme vous en connaissez l'horreur, comme je serais humilié et humble voyant que je suis encore gardé par votre miséricorde. « *Qui sedes super cherubim*. » Vous qui avez pour siège les séraphins et les chérubins tout immaculés, tout brûlants d'amour, vous m'avez recherché et vous m'avez aimé, moi.

Oh ! que de raisons de m'humilier. Si je me connaissais, comme je resterais dans la vérité. Ce qui a perdu les anges, c'est l'orgueil, et l'Écriture dit en parlant de Satan : « *In veritate non stetit* ». Quand nous nous enorgueillissons, nous sentons la vérité. Voilà où j'en suis. Dans la société humaine un homme qui a subi une condamnation infamante ; le baigne, n'a plus de prétentions. Il change de nom et se cache. Mais voilà ce qui est admirable du côté de Dieu. Il nous ramène de notre boue, de notre fumier, pour nous placer parmi les princes et je m'enorgueillirais ; de telles grâces devraient me confondre et m'humilier davantage. Figurez-vous un prince qui dirait : j'ai dans mon palais de grands officiers, des personnes de haute naissance ; je n'en puis pas faire ce que je veux parce qu'ils sont orgueilleux, je m'en vais prendre dans les derniers rangs de la société un misérable pour en faire mon ministre. Celui-là du moins paraîtra devant moi sans orgueil, ce serait indigna s'il était orgueilleux. Cette comparaison est encore au-dessous de ce que nous sommes aux yeux de Dieu.

D. GRÉA, 10 Novembre 1893

IV

Je vous parlais de l'humilité, nous sommes ici dans une profession d'humilité. Si nous ne sommes pas humbles nous serons nous-mêmes, nous ne ferons rien parce que Dieu, se retirera de nous, si nous nous attribuons les grâces de Dieu les œuvres que nous faisons. Dieu n'a pas besoin de nous, il ne veut que des instruments humbles et dociles dans sa main.

Nous devons être humbles à cause de notre création, humbles parce que nous sommes pécheurs, des échappés de l'enfer ; nous devons encore être humbles parce que Jésus Christ est humble. Quel exemple d'humilité il nous a donné. « *Novissimum virorum* ... » Non pas l'avant-dernier

mais le dernier. C'est là qu'il nous convie : « *recumbe in novissimo loco.* » Va te mettre à la dernière place, non pas à l'avant dernière, mais à la dernière. Dans une communauté nous n'avons pas de prétentions, personne n'a le droit de dire : on m'a fait tort ; nous sommes tous les serviteurs les uns des autres. Comme nous devons être heureux de servir nos frères. Vous avez maintenant le service d'hiver, vous montez le charbon de bois, comme vous devez être heureux de faire cela pour vos frères. Quand vous balayez la maison, vous balayez le palais des princes de Dieu. Vous qui êtes Professeurs ayez cet esprit de foi, regardez-vous comme les serviteurs de vos élèves, tout en gardant l'autorité et la sévérité que demande votre emploi. Dieu vous a mis auprès d'eux comme ces gouverneurs qu'un roi donne à son fils héritier de son royaume. Leur condition est bien inférieure à celle du jeune prince. Il est roi et eux ne sont que des sujets, ils se regardent donc comme ses serviteurs tout en étant obligés parfois de lui faire des remontrances et même de lui donner des punitions. Ayez cet

-357-

esprit-là ; alors pas de hauteur, mais une humble déférence tout en gardant l'autorité dont Dieu vous a revêtus à leur égard. Vous qui êtes élèves, vous devez avoir un autre sentiment. Vous avez été ramassés de toutes les misères humaines, du néant et du péché, et Dieu a été assez bon pour mettre à votre service un prêtre, un religieux. Au lieu de vous apprendre « *rosa* » et de recommencer sans cesse les mêmes explications afin de vous faire comprendre, ils pourraient s'employer plus utilement au ministère, parler devant un auditoire de trois ou quatre mille personnes. Quelle reconnaissance vous devez avoir et quelle humilité. Ainsi donc humilité dans l'autorité et dans la sujétion, à l'exemple de N. S. qui ayant la plus grande autorité, « *tibi dabo universam terram* » a bien voulu se faire notre serviteur. Je suis au milieu de vous a-t-il dit, non pas comme celui qu'on sert mais comme celui qui sert. Quand on nous sert nous devons avoir le sentiment de St. Pierre lorsque N. S. lui lava les pieds : « *Vous me lavez les pieds ?* » Une communauté où l'on est humble est une communauté solide parce que c'est une communauté où l'on aime Dieu et le prochain.

Point de prétention ; l'ancienneté ne donne aucun droit, point d'élévation et St Benoît va jusqu'à dire : si un religieux qui réussit parfaitement dans un emploi vient à en tirer quelque vanité, il faut le lui enlever et le passer à un autre qui s'en acquittera moins bien, parce que le plus grand trésor d'une communauté c'est la charité et la charité s'acquiert par l'humilité ; c'est un trésor plus précieux que toutes les aptitudes et les talents des membres qui la composent. Nourrissez-vous d'humilité, pour cela nourrissez-vous d'humiliations « *saturabit appeliens* » est-il dit de N. S., il faut avoir faim et soif, avoir en quelque sorte l'appétit des humiliations. La répugnance que nous aurons pour les humiliations montre le peu de progrès que nous faisons dans l'humilité. Théoriquement parlant on peut ne pas la sentir, mais elle se manifeste dans l'occasion, si on nous contredit, si on nous méprise ; on se défend comme un chien auquel on arrache ses os. Que faire alors ? Ne pas se décourager, faire mieux ; si le premier mouvement est un mouvement d'orgueil, le deuxième doit être un mouvement d'humilité. Savourez, goûtez l'humilité, dans les humiliations comme St Grignon de Montfort qui était jubilant parce qu'il avait été insulté par des soldats. Voilà la vraie humilité. Aimons la dernière place, aimons servir, laver les pieds de nos frères. Alors on commencera à goûter les charmes de l'humilité. Toutes les fois qu'on s'humilie on augmente dans l'amour. On le sent bien quand on se confesse. Pour la confession soyez bien exacts. Confessons-nous tous les huit jours. Quand on manque son jour n'attendez pas l'autre semaine, comme ceux qui ont manqué leurs Paques attendent l'année suivante, pour le faire le lendemain ; on est bien quand on s'est confessé, on est plus fervent parce qu'on s'est humilié.

D. GRÉA, Novembre 1893.

Sans l'humilité nous sommes dans le faux. « *In veritate tua humiliasti me* » · Si je vois les choses dans la vérité je ne découvre partout que des motifs de m'humilier. A ce point de vue nous sommes si indignes, pardonnez-moi le mot, que nous nous souvenons pendant des années d'une petite blessure, d'une piqûre faite à notre amour-propre, et nous n'oublions jamais un petit compliment

même absurde, même prétendu, et souvent nos dispositions vis-à-vis telle ou telle personne tiennent à cela. Nous sommes bien disposés envers quelqu'un parce que nous nous rappelons qu'il nous a fait un petit compliment ; nous sommes mal disposés envers un autre parce que nous nous rappelons

-358-

une petite humiliation qu'il nous a faite. Voilà la nature. Il faut réagir là-contre. Les saints n'aimaient pas les flatteurs, mais ceux qui les humiliaient. Nous sommes de vilains corbeaux, et si nous tenons quelque fromage dans notre bec nous sommes capables de le lâcher si l'on nous dit que l'on est beau. Tenons-nous dans la vigilance. Quand le démon se déguise en ange de lumière et vient à nous pour nous présenter quelque bien à faire, bien qui peut être véritable, mais que Dieu ne demande pas de nous, c'est toujours notre amour-propre qu'il flatte ; il ne nous fait pas tant désirer que ces choses se fassent, mais qu'elles se fassent par nous. Si elles se faisaient par un autre nous ne serions pas aussi contents. C'est comme cela que nous sommes. Nous avons toujours à combattre notre personnalité ; sa racine que nous ne pouvons extirper complètement pousse toujours de nouveaux rejetons, il faut les couper. Quand on plante un acacia dans une propriété et qu'on le coupe ensuite, il arrive que pendant des années et des années il ne cesse de pousser de malheureux rejetons, lesquels si on ne les coupe pendant qu'ils sont petits, deviennent un buisson épineux mille fois plus ennuyeux que le gros arbre. Il en est de même de nos concupiscences. Nous les avons coupées au jour de notre profession, mais la racine est restée en terre et elle ne cesse de produire de nouvelles tiges qu'il faut toujours couper. C'est un exercice très utile parce que c'est un exercice d'amour. C'est pour faire plaisir à Dieu que nous extirpons tout cela de notre cœur.

Pourquoi Dieu ne veut-il pas nous débarrasser de ces concupiscences ? Voyez ce que dit St Paul : j'ai auprès de moi Satan qui me soufflète, j'ai prié trois fois pour être délivré et il m'a été répondu : non, j'aime bien cela, combats, parce que la vertu devient plus parfaite au milieu des épreuves. N. Seigneur veut que nous soyons dans une faiblesse continue, dans un besoin continu de sa grâce, qui nous sera toujours donnée si nous sommes des hommes de prières.

V

Je voudrais vous parler de ce sujet après vous avoir entretenu de l'humilité. Nous devons être des hommes de prières, mais prenons garde de ne pas être des hommes de formules. Nous devons alimenter l'esprit de prières au milieu des soucis, des affaires, des voyages, des relations avec le dehors, des combats pour la vérité et les âmes. Comme les anges, qui tout en étant si actifs, sont toujours dans la contemplation de la face de Dieu. Nous devons faire quelque chose de semblable. Une partie des saintes et divines prières que nous récitons sont des prières vocales que le Saint Esprit met dans nos cœurs et fait monter sur nos lèvres. Nous avons en nous l'esprit de l'Église, nous sommes L'Église quand nous chantons ; faisons attention, afin de réciter ces prières avec la modestie, la décence qui leur conviennent. Il est bien difficile de penser à Dieu quand nous les précipitons. Il en est de même pour l'office de la Ste Vierge. Prenons notre temps. Une minute suffit en plus pour que nous ne nous pressions pas. Ce n'est pas une affaire.

La mesure de nos prières nous a été tracée par nos pères et par l'Église qui nous a marqué le bréviaire et en a déterminé la longueur. Il est fait pour être chanté ; autrement il n'aurait pas la forme qu'il a. Il est fait pour être chanté à des heures différentes car il ne serait pas partagé en Matines, Tierce, None, etc...

La récitation de l'office de la Vierge est une dévotion très ancienne, elle remonte au XIe siècle, tous les clercs le récitent ; au temps de St. Pie V il était obligatoire pour tous, avant la révolution il était obligatoire les chapitres anciens. Nos Pères nous ont tracé

la mesure de notre office, Ne cherchons pas à l'abréger; je ne dis pas non plus de faire des points d'orgue. Quelquefois Dieu porte les saints à ces longueurs. St Joseph de Cupertino par exemple mettait deux heures pour dire sa messe. L'économe en était désespéré parce que cela brûlait trop de cire ; il en fut repris vivement par le saint qui lui dit : tu as peur de ta cire (on se tutoie en Italie), voici que le vieux t'en apporte. Ce vieux c'était saint Félix de Cantalice qui arrivait avec un âne et une voiture chargée de cire. Dieu fit aussi un miracle en sa faveur. Quand il disait sa messe les cierges ne diminuaient pas. Nous n'avons pas la même faveur, mais faisons tout avec la mesure de sainteté qui convient. Ne nous excusons pas en disant : j'ai l'habitude ; cette habitude on est porté à la prendre. Comme Mgr de Ségur disait bien la messe ! Quand je visitais la Grâce-de-Dieu je fus très édifié de la dignité avec laquelle tout se faisait ; point de précipitation, point de longueur, non plus, excepté le chant qui était alors le chant du 18e siècle. (*A suivre*)

D. GRÉA, Novembre 1893.

Les ÉCHOS de la VOIX du PÈRE (suite)

V. Échos des œuvres et exemples de d. Gréa

Le plus bel écho que nous recevons de D. Gréa n'est pas de sa parole, c'est celui de ses exemples et de ses œuvres. Il a en réalité peu écrit : un livre sur *l'Église* et sa divine constitution et un opuscule sur la sainte *liturgie*, l'acte essentiel et vital de l'Église, tout cela pour faire ressortir ce qu'il a essayé de réaliser en 50 ans de travail et d'efforts, c'est-à-dire la *nature* des Chanoines Réguliers et « *l'opus divinum* » l'acte primordial de la vie religieuse et cléricale : sa parole était fréquente et convergeait vers ce double but. Ce n'est pas tout de recueillir les échos de sa parole et de ses conférences : il faut imiter et continuer son œuvre qui était une merveille : lui vivant a réalisé un record en fait de recrutement et de formation. On a beau dire : *c'était d'autres temps*. La différence est trop sensible avec ce qui a suivi pour attribuer au temps un tel succès. Songez donc :

A la maîtrise de Baudin (les journaux du temps le disent avec admiration) il y a eu en dix ans 14 prêtres ; il est vrai, aucun ne fut chanoine Régulier ; ses deux compagnons eux-mêmes l'abandonnèrent : c'était naturel au début d'une œuvre incertaine.

Mais depuis 1871, en trente ans, à S. Claude et à S. Antoine il aura 166 religieux dont 84 issus des petits frères et 82 venus du clergé ou du monde, une moyenne de 56 en dix ans dont 28 d'enfants Oblats. De tous les essais qui ont suivi, quel est celui qui approche d'un pareil pourcentage ? D'Andora et de Rome il nous est resté 5 prêtres italiens. De Gallese sur trente élèves environ en 4 ou 5 ans nous avons trois religieux prêtres dont deux vocations tardives. Fontanière donnera en 10 ans 12 Religieux, Rome en ce même laps de temps 5 ; le scolasticat d'Avignon en dix ans 7 dont 5 sont prêtres. Il faut dire que l'exactitude dans ces calculs ne peut s'obtenir : les essais chevauchent les uns sur les autres et il y a eu des morts et après les études des défections dues à différentes interventions. De toute manière on est loin des résultats de D. Gréa. Essayons d'en scruter les causes.

La première est *la Sainte Liturgie* célébrée intégralement de jour et de nuit, non d'une façon sporadique mais continue, non en manière de sport mais avec intelligence et piété, non seulement l'office divin mais en paroisse la partie sacramentelle et pastorale. Dieu pouvait-il

résister à ces hommages et ne pas bénir la communauté dont le premier des soucis était de l'honorer et de le prier ?

Sur les fidèles, surtout chez les jeunes visiteurs séminaristes ou autres la splendeur de ces offices exerçait une influence considérable et fixait les vocations ; aussi les supérieurs de Grands Séminaires s'opposaient-ils à ce que leurs élèves aillent visiter D. Gréa et sa communauté : « ça leur

tourne la tête » disait malicieusement M. le Chanoine J. Chevalier. Cet attrait, à l'Ecluse, se sentait très vivement de l'avis de M. Martimort ; aussi avais-je rêvé de transformer tout le local de la ferme en hôtellerie pour recevoir les jeunes gens des œuvres qui viendraient nous visiter et faire une retraite. Voilà pour le *recrutement des grands*.

Voici pour le *recrutement des petits* : c'est la seconde cause de succès ; il n'était pas réservé comme il le sera plus tard à l'administration générale, mais Dom Gréa voulait que chaque prieuré en fasse son œuvre de choix. Pour cela était un diacre, qui en attendant la prêtrise qui ne lui était conférée qu'à trente ans, s'occupait surtout des *enfants de chœur* c'est le cas de dire. J'en ai déjà parlé.

La troisième cause est *l'enthousiasme* pour toute cette nouvelle mentalité de vivre et d'exercer l'apostolat. Je ne dirai pas que la critique en a tué l'œuvre parce qu'elle a tué l'enthousiasme ; elle n'exerce cette funeste influence qu'autant qu'elle entame ceux qui dirigent : les Professeurs, les pères maîtres, les supérieurs. Elle exerce un plus sérieuse influence sur les dirigés quand elle atteint les directeurs.

Qu'importe le petit nombre quand les esprits vibrent pour l'idéal !

Qu'importe la pauvreté quand il y a richesse de désirs et de mérites ?

Qu'importent les défauts quand il y a bonne volonté et charité ?

A Chachapoyas d'Amazone nous avions six enfants au séminaire.

Ils couchaient par terre sur des peaux de brebis (pellones) ; ils allaient non pas les jambes nues, mais les pieds nus qu'ils lavaient avant de servir la messe. Mais vive la joie, surtout quand on voyait arriver les jeunes indiennes célibataires, de Huanta, gouverneur en tête, portant chacune un sac de feuilles de maïs pour remplir les paillasses des nouveaux lits des enfants.

A Yca il ne fut qu'UN pendant des mois notre premier élève interne : il avait 14 ans. Lui, le frère Antoine et père Cyprien formaient la communauté. Quand il n'y avait pas la joie, on la faisait. Le petit était notre mécanicien et notre organiste ; il est devenu chanoine de Lima et prélat de sa Sainteté, Mgr Pablo Chavez-Aguilar. Deux ou trois autres vinrent s'ajouter, vive la joie, puis un quatrième qui n'avait que dix ans et qui est devenu Evêque auxiliaire du Cardinal Archevêque de Lima : c'est Mgr. Federico Perez-Silva. On chassait les idées défaitistes quand elles émergeaient des études et du travail quotidien en disant : Vive la joie quand même et toujours.

Il y avait un jour de grand congé pour faire nos cierges de toute l'année. Les mèches pendaient autour d'un cercle de fer soutenu en l'air par une corde : à tour de rôle un par un les enfants faisaient couler la cire fondue sur les mèches pendant que les petits compagnons s'amusaient, les cierges se formaient ainsi peu à peu. C'est ainsi que le cierge de notre vie et le cercle de religieux d'une communauté doivent s'effiler et grossir avec les nombreuses coulées de patience, purifiées au feu de l'épreuve. En avant malgré tout et vive la joie. Dom Gréa nous en a donné l'exemple pour son idéal à la veille de ses quatre-vingt-dix ans.

Fr Cyprien, C. R. I. C.

La VOIX du PÈRE
Bulletin des C. R. I. C.

Homélie pour le XIXe dimanche après la Pentecôte

(Suite)

Il faut qu'il en soit ainsi chez nous. Je me rappelle qu'un jour où Mgr Caverot était venu nous voir (il y a bien longtemps de cela) il n'y a guère que le P. Louis qui l'ait vu ; il venait nous voir tous les ans quand il était Evêque de Saint-Dié ; j'allais aussi le voir parce qu'il me dirigeait ; cette fois, il voulait faire le pèlerinage de St Romain. On écrivit à M. le Curé de St Lupicin pour qu'il préparât les ornements et les choses nécessaires pour que Mgr puisse dire la messe dans la chapelle. Le Curé était

absent, le vicaire le remplaça ; malheureusement il mit le pain d'autel dans une brochure et quand Mgr arriva il ne trouva que des morceaux. Mgr. ne put dire la Messe et se contenta de prier. Avant le départ en attendant la diligence qui devait le prendre, il s'assied sur une pierre et nous réunissant autour de lui, il nous dit : mes enfants, c'est comme cela qu'il nous appelait, la vertu de notre vocation c'est la vertu de religion. C'est vrai. Le chanoine régulier est un homme de religion. « *Proprie destinatur ad cultum divinum.* »

Ayez ce sentiment dans tout ce que vous faites. Dans l'Église, il y a trois emplois : le culte divin, l'éducation des clercs, et la charge pastorale. On sonne, c'est l'heure. Je reviendrai sur ce sujet parce qu'il est important.

D. GRÉA, Novembre 1893.

L'amour de Dieu, fondement de la vie religieuse

I - Je vous dis toujours les mêmes choses, mais celle dont je voudrais vous entretenir ce soir est tellement importante qu'elle est le fondement sur lequel repose tout l'édifice de la vie spirituelle. C'est le premier commandement de Dieu « *Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toutes tes forces.* » C'est là le fondement de la vie religieuse et c'est pourquoi notre Père St Augustin commence sa règle par ces mots : « *In primis diligatur Deus, deinde proximus.* » D'abord l'amour de Dieu ensuite l'amour du prochain. On n'insiste jamais trop là-dessus, car je vous le répète, c'est le fondement, la base de toute vie spirituelle.

Quelle est la loi, quel est le principe de l'amour de Dieu ? Pourquoi faut-il l'aimer ? Il faut en voir d'abord la nécessité, ensuite les obstacles qui s'opposent à son règne dans le cœur de l'homme. Chose singulière, cet amour, qui est si nécessaire du côté de Dieu, est combattu de notre propre côté par un autre amour qui voudrait se mettre à sa place, c'est-à-dire par l'amour-propre. L'amour-propre est l'opposé, l'ennemi de l'amour de Dieu. Toutes les infidélités à la grâce ont pour cause l'amour-propre. On se recherche soi-même. Il faut se perdre de vue, afin de ne plus voir que Dieu. Ah, quand toute l'année, je ne ferais que vous parler sur ce point, je n'en dirais jamais trop, car il faut que l'amour soit puissamment établi en nous si nous voulons établir un édifice spirituel solide. Il est d'autant plus

-362-

nécessaire de vous en parler qu'aujourd'hui les âmes sont plus exposées à ne pas le savoir. A notre époque, on fait consister la piété dans l'attrait sensible, dans le plaisir que l'on éprouve à pratiquer certaines dévotions ; non, non, une telle piété manque de fondement, parce qu'elle n'est pas basée sur l'amour de Dieu ; aussi est-elle exposée à tous les caprices de l'attrait.

Voyons d'abord la nécessité de cet amour de Dieu. Que sommes-nous ? Qu'est-ce que Dieu voulait de nous en nous gratifiant de ce triple bienfait : *de la création, de la Rédemption, et de notre vocation ?*

1° *Création.* – D'abord Dieu nous a tirés du néant. Il ne nous devait pas l'existence, il nous l'a donnée, mais il nous l'a donnée pour lui. Il est impossible que Dieu fasse quelque chose qui ne soit pas pour lui. Infiniment riche, qu'avait-il besoin de nous ? Il nous a créés pour l'aimer ; s'il nous a tirés du néant, c'est uniquement pour être aimé de nous.

Il ne nous a pas seulement créés, mais après l'acte de la création, après nous avoir tirés du néant, il nous a environnés de toutes les beautés et de toutes les richesses de la nature. Tout dans l'univers est au service de l'homme, tout appartient à tous et à chacun en particulier. Ce soleil est tout entier à mon service, et tout entier au service des millions d'hommes qui habitent la terre, voilà pourquoi il est dit dans l'Écriture que Dieu fait lever le soleil sur les bons et sur les méchants. Il m'a donné mon intelligence, ma volonté, ma mémoire, mon imagination, mon cœur, afin qu'éclairé par l'intelligence, je m'élançais vers lui, comme la prière détachée s'élançait vers son centre, en vertu de la loi de la pesanteur qui attire tous les corps au centre de la terre. Ma loi c'est d'aller à Dieu, mais la force qui nous y pousse n'est point une force aveugle, c'est une force intelligente : l'amour. Je dois y aller avec la rapidité de la flèche qui s'élançait de l'arc vers le but où elle doit se fixer.

Mes sens, il me les a donnés. J'aurais pu en être privé, comme tant de malheureux qui apparaissent au jour perclus de leurs membres ou frappés de cécité. Il nous les a donnés ainsi que tout le reste ; mais il ne me les a pas donnés une fois pour toutes, il me les a donnés à chaque instant en me les conservant. Il me donne l'être à chaque instant afin que j'aie à lui à chaque instant. Il me le donne totalement afin que je l'aime totalement, car tout ce qu'il a créé, il l'a créé pour lui, pour en être aimé. Voilà la création.

2° *La Rédemption.* – Mais il nous a encore tirés de plus bas que le néant ; il *nous a rachetés du péché*. Dans la création, il lui a suffi de prononcer une parole ; pour nous tirer du péché, il a versé le sang de son Fils. Dans la création, il observe le nombre, le poids et la mesure ; ici, il va jusqu'à la folie. Nous serons étonnés pendant toute l'éternité de la hardiesse de la Sainte Écriture qui ose rapprocher le nom incommunicable de Dieu du mot folie : la folie de Dieu. Une larme de Jésus enfant aurait pu laver tout le monde ; non, il répand tout son sang. Nous lui appartenons encore à ce titre, nous lui appartenons tout entiers, corps et âme. Il rachète notre âme en lui donnant la grâce, il rachète notre corps en le destinant à la résurrection. De quelle manière ? Ah ! Voici encore un nouveau prodige. *En nous incorporant à lui*. Par le baptême et par la Sainte Eucharistie, nous devenons ses membres « *membra de membro* ». Nous sommes en lui et il est en nous pour éclairer notre intelligence, mouvoir notre volonté, ressusciter notre corps qui a été frappé de mort. Nous sommes en lui et nous ne faisons qu'un avec lui. Pour l'ancien Adam, il vivait et se dispersait dans les multitudes sorties de lui, mais pour le

- 363 -

nouvel Adam, il ne se disperse pas, il nous réunit et nous incorpore à Lui. Nous devenons lui, et lui devient nous. « *Omnia in omnibus adimplentur.* »

3° *La Profession.* – Voyez donc les droits qu'il a sur nous. Comme nous lui appartenons tout entiers ! Aussi quand nous travaillons pour l'amour-propre, quel déchirement nous faisons à Jésus. Nous lui arrachons ce qui lui appartient, nous lui arrachons une partie de son être et de sa plénitude. Mais ce n'est pas encore assez pour Jésus que nous lui appartenions aux titres de la création et de la Rédemption. Il veut quelque chose de plus intime, il veut que nous soyons à lui par notre propre donation. Nous lui avons apporté ce don de nous-mêmes *quand nous avons eu le bonheur de faire profession*. Eh bien, maintenant, raisonnez-vous à vous-mêmes.

Après cette triple manière de lui appartenir, après le pacte solennel où nous lui avons tout donné, pouvons-nous dire raisonnable à la seule lumière de la raison (je ne parle pas de la foi et cependant nous devons unir ses lumières à celles de la raison) pouvons-nous dire qu'il est raisonnable que nous ayons le droit d'avoir quelque chose à nous ? Peut-on dire raisonnable de satisfaire notre amour propre en quoi que ce soit ? Est-ce raisonnable d'examiner un ordre de Dieu pour voir s'il nous est ou non avantageux ?

O Jésus, tout ce qui est à nous, vous appartient. Détruisez, usez, dévorez cette substance qui est à vous. Consume-moi, unisse-moi, absorbe-moi en vous.

Vous comprenez maintenant à quoi s'expose celui qui veut plaider contre Jésus et lui reprendre ce qu'il lui a donné. Vous comprenez que les Saints ont raison et que les sentences qu'ils ont prononcées contre le religieux infidèle, ne sont pas des exagérations oratoires. Notre-Seigneur n'exagère pas quand il dit : que celui qui met la main à la charrue ... Mettre la main à la charrue et regarder en arrière ... celui-là n'est pas apte au royaume de Dieu. Ah, mon Dieu, ayez pitié de nous, nous vous appartenons tout entier et notre volonté est droite, mais dans la pratique, que de surprises, que de fautes nous échappent. Combien de fois nous agissons comme si nous étions nos propriétaires. Que de mortifications vous me demandez et que je vous refuse. Venez à notre secours. Cicatrisez nos plaies par le contact de vos plaies, car vos blessures sont le remède des miennes. Voilà la loi de l'amour. Les vœux de religion n'en sont que l'accomplissement : la pauvreté, la chasteté, mais surtout

l'obéissance qui va jusqu'au fond déraciner l'amour-propre pour faire régner à sa place l'amour de Dieu.

D. GRÉA, 23 Novembre 1894.

II - Je vous ai parlé dans la conférence précédente des droits que Dieu avait sur nous par son amour, en vertu *de notre création*, par laquelle nous devons craindre le maître et l'aimer parce qu'il est tout aimable ; en vertu *de notre rédemption* par laquelle nous devons l'aimer d'un amour sans égal parce que pour nous tirer du péché il n'a pas craint de descendre du ciel jusqu'à Bethléem, jusqu'au calvaire, jusqu'à la Ste Eucharistie, jusqu'au Sacrement de Pénitence. En même temps qu'il nous rachète, il nous incorpore à lui, nous ne devenons qu'un avec lui et le lien qui nous unit à lui, c'est le Saint-Esprit qui a été répandu dans nos âmes. Par le feu du Saint-Esprit, il nous attire à lui, il nous attire par la charité, par l'amour qu'il nous donne dans notre Sainte vocation. C'est lui qui nous attire, qui nous pousse à nous donner à lui, car s'il ne nous appelait pas, nous ne nous donnerions pas et alors en vertu de cet amour qu'il a répandu dans nos cœurs,

-364-

nous nous donnons à lui. Le droit qu'il a sur nous par notre vocation lui est plus cher que le droit qu'il a par la création et la rédemption.

Tu m'appartiens parce que je t'ai créé, et parce que je t'ai racheté, mais ce n'est pas assez pour mon amour. Je veux que tu m'appartiennes en te donnant toi-même à moi. Ce que tu me donnes m'appartient, tu es mon ouvrage ; mais *cet ouvrage, je le mets entre tes mains, afin que tu me le redonnes toi-même. C'est là le mystère de notre vocation.*

Nous sommes donc à Jésus totalement, corps et âme, par conséquent nous devons l'aimer uniquement. Mais la loi de l'amour est une loi rigoureuse, elle va bien loin. Elle va jusqu'à l'anéantissement du vieil homme, jusqu'à la mort de l'amour-propre. L'apôtre St Paul nous dit que l'on voudrait bien se revêtir de Jésus-Christ, mais ne pas se dépouiller de soi-même. Ce n'est pas possible. Jésus-Christ est incompatible avec le vieil homme. Pour le faire vivre et régner il faut que l'autre meure.

Quel bonheur pour nous d'aimer Jésus. Si nous n'aimions rien comme nous serions tristes et malheureux. *C'est un bonheur d'aimer et quand l'objet que l'on aime est le bien souverain, la beauté infiniment aimable, n'est-ce pas la joie parfaite ? Et quand, pour l'aimer, on va jusqu'à l'immolation complète, n'est-ce pas le souverain bonheur ?* Quand on aime, on s'immole pour l'objet aimé. Quand on aime Dieu, on veut s'immoler totalement pour lui. Toutes les pentes de notre être, tout ce qui est en nous selon l'ordre de la nature et de la grâce, on appelle cela « *omnia ossa mea dicent : Domine quis similis tibi.* » O Jésus, tous mes os, tout mon être s'écrie : qui est beau comme vous ? Seigneur, qui est-ce qui peut vous être comparé ? Ma joie est de me perdre de vue, me haïr moi-même, pour n'aimer que vous.

L'amour réclame des hosties sanglantes. L'amour de Dieu se nourrit de sacrifices. Voyez les Saints, il n'y en a pas un seul qui n'ait pratiqué de rudes mortifications, et ne se soit réjoui au milieu des souffrances. Mais ce qu'il demande par-dessus tout, c'est le sacrifice de l'âme, l'immolation du dedans par la destruction de la volonté propre et la parfaite soumission et adhésion à la volonté de Dieu. Immolation non point seulement dans l'obéissance aux règles et aux Supérieurs, mais dans les mille circonstances de la vie que Dieu nous ménage, pour nous contrarier dans nos goûts, dans notre santé, dans nos occupations, dans notre jugement, dans notre repos, dans notre plaisir, dans nos rêves. On avait rêvé telle ou telle chose, et cette chose nous est enlevée tout à coup. A votre âge, on a des rêves d'avenir ; plus tard, vous serez désabusés. Il faut sacrifier tout cela quand N.-Seigneur le demande par amour pour lui. Nous sommes si délicats que, lorsque quelque chose nous contrarie, nous sentons naître en nous des mouvements de murmure et de plainte.

Il ne faut jamais se plaindre ; au contraire, il faut être content de tout ce qui arrive. Si nous nous plaignons, ce n'est pas l'amour de Dieu qui s'exerce en nous, « *caritas patiens est* », la charité

est patiente et ne se plaint pas. Ce n'est pas l'amour de Jésus qui anime les murmures et les plaintes. Faites-les taire dans votre âme quand vous les apercevez, étouffez-les ; tais-toi, je m'occupe de Jésus et non pas de toi.

Voilà les lois de l'amour, elles sont bien simples. Aimez et vous les apprendrez. L'amour s'apprend par l'amour comme l'or s'achète avec de l'or. Aimez et vous arriverez à aimer davantage, un amour moindre vous conduira à un plus grand amour.

Grandissez ainsi dans cet amour, élargissez votre cœur, dilatez l'homme nouveau au dedans de vous-mêmes, et quand le vieux moule de l'ancienne nature sera brisé, le vase nouveau de la nouvelle créature resplendira dans tout son éclat.

D. GRE.A, 20 novembre 1894.

-365-

La crainte dans la vie religieuse

Le chemin que nous suivons dans la vie religieuse est un chemin d'amour, mais *c'est aussi un chemin de crainte. L'amour et la crainte sont comme les deux ailes sur lesquelles nous devons nous élever à Dieu.* Il est bien dit que l'amour parfait met dehors toute crainte mais ce n'est qu'au ciel que toute crainte sera évacuée. Ici-bas, l'amour doit en quelque sorte augmenter la crainte, car plus on aime un trésor, plus on craint de le perdre.

Je vous ai répété souvent qu'il fallait aimer en toutes choses et à tout instant. Nous devons aussi craindre en toutes choses et à tout instant. « *Domine confige timore carnes meas, a mandatis tuis timui.* » Ah, c'est que, si le commandement que Dieu nous a donné n'est pas lourd, il est difficile, le commandement de l'amour, parce qu'il est sans cesse combattu au dedans de nous-mêmes par l'amour-propre et en dehors, par le démon qui se sert, pour le combattre, de notre amour et de nos concupiscences. Alors, on s'étonne quelquefois de voir après des années de ferveur, des défaillances étranges, qui mènent le religieux à la damnation, car plus on a reçu, plus le compte sera rigoureux. Ce sont des surprises. Voyez David qui avait été honoré des communications divines, dont le Saint-Esprit guidait la main quand il écrivait les psaumes, il tombe tout à coup. Comment cela se fait-il ? Le terrain est miné par dessous, et l'éboulement se produit subitement.

Pendant qu'on se complait dans sa ferveur et dans sa régularité, le démon creuse son chemin en nous. On se réjouit du succès de son œuvre à cause de la gloire de Dieu, et l'on n'aperçoit pas que l'amour-propre s'y glisse. Pendant ce temps la mine se creuse et le terrain s'écroule. Comment cela se fait-il ? Le terrain semblait bien uni, c'est vrai, mais les eaux l'avaient miné au dedans. Ah, descendons de temps en temps dans les substructions pour voir si tout est en bon état. Voyons où nous en sommes en humilité, car plus l'édifice doit être élevé, plus les fondements doivent être profonds. Qu'est-ce que nous devons craindre ? Nous devons d'abord craindre le péché. Chaque état a ses péchés, l'état religieux comme les autres. Il y a les péchés contre les vœux et contre la règle. Il est vrai que la règle n'oblige pas par elle-même sous peine de péché. Mais il y a les vœux et les vœux obligent sous peine de péché, et de péché grave quand la matière est grave. Il y a en religion des choses qui ne sont pas de règle, mais qui sont des vœux. Je ne parle pas de la chasteté, en cette matière, le vœu ne fait qu'ajouter la religion à une obligation de droit naturel à laquelle tous les chrétiens sont tenus ; mais il y a le vœu d'obéissance et de pauvreté et là ce n'est plus la règle, mais le vœu, de sorte que si un religieux venait à le transgresser, ce n'est plus la règle qu'il offenserait, mais le vœu. Voilà par exemple un religieux qui quitte son monastère sans permissions pour faire un voyage, le vœu d'obéissance est atteint et très gravement, si bien que pour les religieux à vœux solennels, il y a excommunication. Un religieux qui a des entrevues clandestines avec des personnes du dehors, qui écrit des lettres clandestines, ce n'est pas la règle qu'il atteint, mais le vœu, car ce qui est d'essence de la vie religieuse, tombe sous les vœux. Il y a par conséquent péché.

Outre cela, nous devons craindre l'orgueil, les concupiscences qui ne sont pas mortes et qui ne mourront que lorsque nous irons nous-mêmes dormir dans le tombeau. Jusque-là nous pouvons

être surpris et nous devons craindre. Si nous voulons échapper, prions et soyons humbles. St-Antoine vit un jour la terre couverte de fils que le démon avait tendus pour perdre les âmes, et demandant

-366-

quel est celui qui pourrait bien échapper, Dieu lui répondit : *l'âme humble, l'âme humble.*

Les humbles échappent toujours. Voulez-vous savoir quels sont les religieux qui persévèrent et qui avancent et qui vont au ciel ? *Ce sont les humbles.*

Nous devons craindre ensuite la diminution de l'amour, *la tiédeur*, c'est cette crainte qu'avaient les disciples d'Emmaüs quand ils demandaient à N.-Seigneur de demeurer avec eux à cause de la nuit qui s'avancait. Dieu quelquefois laisse venir les ombres sur l'âme, il permet des tentations, il y a des affaiblissements de volonté, par suite de l'âge, il y a des crises d'âge, à 40 ans par exemple, on sent diminuer en soi la ferveur. Alors ce qui était lumineux devient obscur. Je vous préviens de tout cela, parce que vous avez peut-être à passer par ces épreuves. Tout le monde y est sujet plus ou moins. Les uns les traversent victorieusement, d'autres y succombent. Nous devons craindre la diminution de la grâce, par suite de négligence dans la vie spirituelle, dans l'oraison. Ah, mes fils, il faut craindre la diminution du travail dans l'oraison. L'oraison est un travail plus ou moins facile selon que Dieu le veut. Ste Thérèse le compare à une terre sans eau. Il en est bien ainsi, notre âme est sèche, « *anima mea sicut terra sine aqua.* » Il y a trois manières d'arroser cette terre. La pluie vient, on n'a alors qu'à se croiser les bras et regarder ; c'est lorsque l'oraison est facile. Mais la pluie n'est pas constante, vient de la sécheresse. Il y a deux manières de faire. Quelquefois, il y a une source vive, on n'a alors qu'à creuser les canaux et conduire l'eau ; ou bien il n'y a pas de source, mais un puits profond, il faut alors tirer péniblement et porter l'eau à force de bras, jusqu'aux dernières parties du jardin. Voilà les différents cas que Dieu fait à l'âme dans l'oraison. Si donc, au moment de la sécheresse, on se croise les bras, au lieu d'aller chercher l'eau au puits, alors les ombres viennent, la tiédeur affaiblit l'âme, les tentations l'assaillent et la grâce se retire. Mais il y a quelque chose de Supérieur à tout cela que nous devons craindre, c'est de ne pas aimer assez, de ne pas faire assez pour Dieu. C'est la vraie crainte de ceux qui aiment. Ce n'est pas seulement la crainte des fils, c'est la crainte de l'Épouse de Jésus-Christ, de l'âme, qui lui a été fiancée au jour de sa profession, qui craint de ne pas faire assez, de ne pas avoir assez, de ne pas souffrir assez. C'est la crainte des prédestinés, celle que nous devons avoir, parce que nous sommes tous appelés à la sainteté. Sans une telle situation on fait toujours ce qui plaît davantage. Voilà un obstacle que je rencontre, une mortification, un dégoût, une humiliation, une souffrance. Voyons comment faire pour plaire davantage. Sera-ce de céder devant cet obstacle ? De murmurer de cette souffrance ? de ne pas accepter cette humiliation ? Non, non, votre amour demande que j'embrasse le dégoût, je l'embrasse, que j'accepte cette humiliation, je l'accepte, etc... C'est cette crainte que nous devons avoir. Malheur à ceux qui disent : j'ai assez aimé, je n'irai pas plus loin ; c'est là le pire des maux. C'est celui qui blesse le plus le cœur de Jésus, et qui non seulement produit une diminution de la grâce mais la retire. L'amour est exigeant, c'est un feu, or le feu ne s'entretient qu'en lui jetant sans cesse de nouveaux aliments. L'amour n'est jamais satisfait, il veut sans cesse se repaître des défaites de notre amour-propre, ce sont là deux ennemis qui se disputent notre cœur. Nous sommes obligés d'aimer beaucoup, d'arriver à la perfection de l'amour, parce que Jésus nous y a appelés, nous y sommes tenus sous peine de damnation. Voyez ce qui est dit dans l'Évangile. Un jeune homme vient se présenter à Jésus et lui demande : *que faut-il faire pour me sauver ?* N.-Seigneur lui répondit : gardez les commandements. – Je les ai gardés. Alors

-367-

Jésus le regarde, d'un regard d'amour et lui dit : si tu veux être parfait, va, vends tout ce que tu as et viens à ma suite. Le jeune homme se retira contrister, « *abiit tristis* », car il avait de grandes richesses sur quoi la tradition des Pères nous dit qu'il a été damné, parce qu'il était appelé à la perfection et qu'il n'a pas répondu à cet appel.

Voilà l'enseignement de la tradition.

Il est évident qu'on n'est pas certain de sa damnation ; il n'y a que pour Judas et Coré, Datham et Abiron que l'on est sûr qu'ils sont en enfer. Mais N.-S. a dit quand ce jeune homme se retirait : il est plus difficile à un riche, non pas d'arriver à la perfection, mais de se sauver, d'entrer au royaume des cieux.

Nous qui avons tout quitté pour suivre Jésus, et pour porter sa croix, car c'est là suivre Jésus, qu'elle récompense aurons-nous *quid ergo erit nobis ?* » Mes amis, la récompense sera grande, vous serez assis à ma table pour l'éternité et vous vous nourrirez de mes délices, c'est-à-dire de ma substance, de ma gloire et de ma béatitude éternelle. *D. GRÉA, 3 octobre 1894.*

Chronique

1°) Le dimanche 4 juillet a eu lieu à Valréas, une touchante cérémonie. S. E. Mgr de Llobet devait faire participer 3 frères d'une famille fixée à Valréas, à une même cérémonie d'Ordination : c'étaient l'abbé Georges Hilaire, qui devait recevoir le sacerdoce, l'abbé Marcel Hilaire, appelé au sous-diaconat, et l'abbé Jean Hilaire, aux premiers Ordres de portier et de lecteur.

Avec l'agrément de S. E., Mgr Pie, qui est l'Evêque de notre Maison Mère, le R.me P. Royon présenta à Mgr de Llobet le Père Claude Piel, candidat au sacerdoce, et deux étudiants, les FF. Jean-Marie Mondet et Jacques Artuso, à la Tonsure, faisant ainsi profiter les membres de notre communauté de l'assistance à la cérémonie toute proche de St-Joseph de l'Écluse. M. le Chanoine Alamelle, Curé de Valréas, avait soigneusement annoncé la cérémonie à ses paroissiens : aussi, la vieille église valréassienne était comble. Cette pieuse foule de fidèles s'entendit féliciter par son Archevêque pour le grand nombre de vocations fournies à l'Église d'Avignon, et encouragée à continuer ses traditions généreuses ; la famille Hilaire, bien entendu, fut spécialement à l'honneur. S. E. Mgr de Llobet eut aussi une parole cordiale pour notre famille religieuse, qui, depuis longtemps dessert 3 postes laborieux dans le diocèse avignonnais. M. l'Abbé Hugonin, Directeur au Grand Séminaire, expliquait la cérémonie aux fidèles, munis d'ailleurs de livrets explicatifs. Le chant était dirigé par M. l'Abbé Roussin et exécuté par des membres de notre communauté et plusieurs des nombreux prêtres assistants.

Le Pontife et ses ministres étaient revêtus de beaux ornements aux formes traditionnelles, rappelant le temps où les cérémonies de ce genre étaient mieux comprises et pour ainsi dire vécues par le peuple chrétien. Des cérémonies comme celle de Valréas, constituent de bien sympathiques étapes vers le renouveau liturgique.

Le lundi 5, le P. Claude Piel a célébré sa première messe à St-Joseph, au milieu de ses frères et de plusieurs membres de sa famille qui avaient fait le voyage, depuis la Bretagne, pour l'accompagner en ce jour. Et le mardi 6, M. l'Abbé Georges Hilaire nous fit le plaisir de nous dédier sa seconde messe, resserrant ainsi les liens que nous avons avec lui. *Fr.*

Amédée H. O.

L'allocution prononcée au baisement des mains du Père Claude, par le R. P. Maurice Breton était pleine d'allant, de naturel, de verve

- 368-

même, théologique et personnelle à la fois, nous regrettons de ne pouvoir en citer des passages : *C'était une improvisation.*

2°) **note pour le r. p. Casimir :**

« *R.me Père,*

Voici comment, lorsque j'étais novice à Rome, le R.me Père Delaroché nous expliqua l'origine des prières dont parle votre *Bulletin* N° 39 p. 320.

1. – Lors des persécutions contre les Congrégations, les Abbés des grands Ordres, résidant en France, se réunirent pour aviser sur la conduite à suivre. Il fut décidé que tant que durerait la persécution, on réciterait dans les Communautés, chaque jour, la triple invocation au Sacré-Cœur, à la Ste Vierge et à St Joseph. D'après divers témoignages, il semblait que cette tradition ne s'était maintenue que chez nous.

2. – Lorsque les étudiants qui n'étaient pas encore dans les Ordres n'assistèrent plus à tout l'office, ils terminaient leur journée à la chapelle, par la visite au St-Sacrement, à laquelle on ajouta comme dernière prière : Pater, Ave, et les invocations que vous signalez. Ainsi s'explique la présence dans ces invocations, de St Thomas d'Aquin et de St Louis de Gonzague, protecteurs des étudiants.

3. – Au cours d'une période de grande détresse (vers 1909 ou 1910), les PP. Delaroche et Moquet s'en furent consulter la stigmatisée de Viterbe, qui leur conseilla l'Ave Maria et les 3 invocations à St Antoine.

Je ne sais, en cela comme en maintes autres choses, dans quelle mesure cela est exact et je vous le transmets à titre documentaire sans lui attribuer autrement d'importance. »

In Christo et Maria Immaculata Fr. P. S.

Réponse du R. P. Casimir :

« Merci des renseignements que vous avez la bonté de me donner : ils complètent ceux du bulletin N° 39 p. 320 que je tenais, si je ne me trompe, du R.me Père Delaroche.

Ad 1m : Nous pûmes échapper, à Saint-Claude, en 1880, aux vexations gouvernementales. Nous avons continué cependant les invocations en les appliquant à l'autre fin que j'indique pour être d'un intérêt pratique, pour le moment. C'est ainsi que les prières que le prêtre récite après la messe au bas de l'autel, et que Pie IX avait prescrites quand il était confiné prisonnier dans le Vatican, n'eurent plus d'application après les accords du Latran, de Pie XI avec Mussolini, et furent alors destinées à la conversion de la Russie.

Ad 2m : Quand chez nous, malheureusement, on ne fit plus de Complies la prière du soir, on fit une prière à la chapelle avant le coucher et l'on reporta après cette prière, les invocations que l'on faisait autrefois à la salle du chapitre avant le « *Sobrii estote* ». A Rome, cependant, nous n'avions pas de salle de chapitre : et de mon temps, ces invocations se disaient avant Complies, devant le St Sacrement. Elles étaient, comme maintenant et de votre temps, pour la Congrégation, dédiée à la Vierge Immaculée et à St Augustin, et pour ses divers groupes d'étudiants, d'où les invocations à St Thomas et à St Louis qu'en prieurés, on pouvait remplacer par les patrons de paroisse.

Ad 3m : J'ignorais cette visite de D. Delaroche et de D. Moquet à la stigmatisée de Viterbe, mais je sais que, lorsque nous étions à *Saint-Antoine (du désert)*, nous invoquions déjà *Saint Antoine de Padoue*, pour avoir du pain. Rien d'étonnant toutefois, que la stigmatisée aie confirmé, en temps de disette, cette dévotion à St Antoine. »

La VOIX du PÈRE Bulletin des C. R. I. C.

La vie de communauté

Les sacrifices qu'elle impose. - Il semble que les cellules des abeilles devraient prendre la forme du corps des abeilles, c'est-à-dire qu'elles devraient être rondes. En effet, l'abeille transsude la cire tout autour d'elle pour bâtir sa cellule, de sorte que celle-ci devrait naturellement être ronde. Cependant, comme les cellules se serrent bien les unes contre les autres, elles prennent par suite de cette pression, la forme hexagone. Dans la vie de communauté, nous exerçons une sorte de pression les uns contre les autres et la douceur, la tranquillité, la paix et l'ordre de la maison consistent principalement à savoir supporter cette pression. Si chacun voulait avoir tout son espace, on tomberait

dans le défaut qu'on appelle susceptibilité. Ceux qui sont venus jeunes à la communauté sont plus exposés à ce défaut que ceux qui ont passé de longues années dans le monde. Habités aux égards qu'ils reçoivent de la part de leurs supérieurs et de leurs frères, ils ne savent pas toujours recevoir les heurts qui se rencontrent infailliblement dans une communauté. Dans le monde, on ne se ménage guère. On reçoit des heurts, des coups et des contre-coups. Il faudrait voir comment un caporal traite les hommes à la caserne. Il ne leur ménage pas les injures, sans que les soldats puissent se plaindre. Dans les familles, c'est un peu la même chose, de sorte que ceux qui viennent du monde après y avoir passé quelques années et subi son traitement, ne s'étonnent pas des heurts qu'ils reçoivent ici. Les Supérieurs vous ménagent peut-être un peu trop ; si vous êtes mal, disposés, ils ne vous font pas les remarques dont vous auriez besoin, parce que vous les recevriez mal. St Nil n'était pas comme cela. Il avait un disciple qu'il aimait beaucoup, mais à qui il ne passait rien. S'il arrivait un accident dans la communauté, c'était lui qui en était l'auteur ; un pot venait à se casser, c'était encore lui. Il agissait ainsi pour le nourrir d'humilité. Ah ! nous sommes loin de cette vertu. Combien de fois de jeunes religieux sont venus se plaindre que leurs Supérieurs étaient toujours sur eux, qu'ils leur en voulaient, etc... Et cependant que d'égards nous recevons du côté de nos frères, que d'attentions. Ils font bien, mais nous prenons l'habitude d'être ménagés. Notre peau devient tellement sensible, qu'on ne peut plus supporter la moindre piquûre. Il en est de notre nature vis à vis des humiliations comme de notre peau vis à vis de la teinture d'iode. La première fois ça ne fait pas grand-chose, mais ensuite, on devient tellement sensible qu'on ne peut plus la supporter. Demandez au Fr. Nicolas. C'est le contraire qui devrait arriver. On devrait s'endurcir, au lieu de craindre ces petits heurts, on devrait les recueillir avec soin parce qu'ils sont rares et précieux. L'humilité consiste en ceci. Mes intérêts ne sont rien ; ceux de Jésus-Christ sont tout. Il faut être insensible pour nous et sensible aux blessures du cœur de Jésus, c'est-à-dire au péché. Il faut nous exercer à détruire en nous toute susceptibilité, afin d'arriver à ne sentir plus rien. Est-ce que nous sommes entrés en religion pour être ménagés ? pour que l'on nous dise continuellement : oh ! que vous êtes aimable ! Non, mais pour nous anéantir. Il faut que les épreuves de la vie humaine nous trouvent rompus.

-370-

Il y a une si grande puissance à ne pas être susceptible. Un Supérieur ne doit pas être susceptible, s'il veut maintenir son autorité à la hauteur où elle doit être. Dieu n'est pas susceptible ; au contraire ; voyez comme il est patient, miséricordieux, magnanime. Elevez-vous là, l'humilité deviendra profonde, la charité débordante, une fois délivrée des atteintes de l'impressionnabilité du caractère. L'humilité, comme toutes les vertus, se reconnaît à l'épreuve. Lorsque Don Quichotte voulut partir en guerre, il essaya son armure, pour voir si elle était solide. Il prit son casque qui était en carton et lui porta un grand coup d'épée. Le casque ne résista pas. Il en fit un autre, mais ne voulut pas l'essayer de peur de le briser comme le premier. Le casque n'en était pas meilleur. De même de nos vertus.

Sans l'expérience, nous pouvons croire que nous sommes très avancés en vertu, et en réalité nous n'en avons aucune. Nous croyons ne pas avoir de passions parce qu'elles sont endormies, mais marchez dessus, comme on marche sur la queue d'un chien qui dort et vous verrez. Elles se réveilleront furieuses. L'épreuve est donc bonne pour se bien connaître, mais il ne faut pas se contenter de se bien connaître, il faut encore se corriger.

D. GRÉA, 5 juillet 1896.

Les combats et les peines de la vie religieuse. – Ce n'est pas à moi de faire la conférence aujourd'hui. Est-ce que Jésus, du haut de sa crèche, ne vous prêche pas assez ? Je voudrais vous avertir de prendre garde à une chose ; nous sommes portés à aimer les douceurs et N.-S. nous en donne bien de temps en temps ; il nous traite comme de petits enfants, auxquels on donne du lait, parce qu'ils ne peuvent pas encore prendre une nourriture plus solide. Mais faites attention ; au commencement de

notre conversion, quand nous sommes chez les Petits Frères, nous avons beaucoup de joies, mais il n'en est pas toujours ainsi. Et il est bon qu'il n'en soit pas toujours ainsi.

Il faut que nous prenions l'expérience et la force du combat spirituel. La vie est un combat et il faut le sentir. Croyez-vous que le soldat en campagne rencontre beaucoup de jouissances ? Outre les ennemis à combattre, il a à porter le poids de la fatigue et des marches, le poids de la faim et de la soif, le poids du bagage sur les épaules. Il en est ainsi du religieux, c'est un soldat qui a ses ennemis à combattre et ses fatigues à supporter. St Jean vit l'agneau sur la montagne et autour de lui une armée immense. Cette armée, ce sont ceux qui combattent pour lui. Nous devons combattre. Plus tard, le repos ; après la victoire, nous jouirons ; mais maintenant, la guerre. On accorda encore quelque repos aux jeunes recrues, mais aux soldats en campagne, on leur retransche tout soulagement. Nous devons chercher, non pas tant à jouir de Dieu, que faire ceci : que Jésus jouisse de nous. Être la joie de Dieu. C'est la seule jouissance que nous devons avoir, comme un brave soldat qui, accablé de fatigue et blessé, n'a pas de plus grande satisfaction que de savoir que son général est content de lui et qu'il a sauvé l'honneur de l'armée.

Quels genres de peines avons-nous ? D'abord nous avons des combats. Il est bon que nous en ayons. Sans combat, nous serions des âmes molles et tranquilles, qui croient avoir de la vertu et qui n'en ont pas. Nous avons les combats contre nos passions, contre nous-mêmes ; combats contre les créatures, dans lesquelles nous nous cherchons nous-mêmes ; combats contre l'orgueil et ses diverses branches, la jalousie, l'égoïsme, la sensualité ; combats ; *contre* la chasteté. C'est très bon ; la vertu n'en devient que meilleure. Pas de mérite sans combat. Ces combats sont nécessaires. Il est nécessaire que nous sentions notre misère furieuse, les mugissements de nos passions qui, comme

-371-

des bêtes féroces, voudraient nous dévorer. Ils nous tiennent dans l'humilité et la vigilance ; ils nous fortifient dans l'amour. Vive la guerre ! Nous avons la paix, de temps en temps, afin de respirer. Jésus profite de ces instants pour nous conduire dans la solitude et nous donner du lait, mais cela ne dure pas longtemps. Je t'ai rafraîchi, retourne au combat. Il ne faut pas transiger avec l'ennemi : ce combat est un combat à outrance, un combat à mort. Il n'est pas possible de faire un traité de paix entre le vieil homme et le nouveau ; il faut que l'un succombe et que l'autre soit vainqueur, et tant que ce but n'aura pas été atteint, la trêve n'est pas possible. Vous comprenez comment il faut entendre ces choses ; c'est-à-dire qu'il ne faut pas regarder par-dessus les murs du monastère, pour voir si nous serions mieux ailleurs. Nous ne devons chercher qu'à contenter Notre-Seigneur. Oh ! comme nous serons heureux à l'heure de la mort, quand nous remettrons entre les mains de Jésus notre drapeau, que nous aurons toujours vaillamment défendu. Maintenant, couronnez-nous, ô Jésus, nous avons combattu selon toutes les lois de la guerre et de l'honneur, nous sommes dignes de la récompense.

Voilà un côté de notre vie. D'un autre côté, nous avons à porter le poids de nous-mêmes. On conçoit assez que nous devons avoir des combats, mais ce que nous ne pouvons pas admettre, c'est que nous n'ayons aucune satisfaction du côté de nous-mêmes. Je suis sans sentiments dans la prière, sans pensées, sans attrait ; mais croyez-vous que le soldat en campagne trouve beaucoup de plaisir ? On l'envoie à Saïgon, ou bien au Sénégal, sans lui demander si cela lui est agréable. Jésus nous donne toujours assez de consolations. Il devrait les réserver pour le ciel, mais il ne peut pas se contenir, et il nous en donne quelques-unes. S'il ne nous en donne pas, nous avons le plaisir de lui être agréable. Je me tiens à votre porte, o mon Jésus, tout grelottant de froid ; de temps en temps, cette porte s'ouvrira et je pourrai entendre votre voix. Je me tiendrai là et si je m'ennuie, je m'ennuierai par amour pour vous. Il y a tant de gens qui s'ennuient pour eux-mêmes. Croyez-vous que ce soit bien amusant, quand il faut faire antichambre pendant des heures entières à la porte d'un préfet ou d'un ministre, sans savoir la réception qu'il nous fera ? Ne soyons pas délicats. Il faut savoir s'ennuyer. S'ennuyer, c'est porter le poids de soi-même. On ne se suffit pas à soi-même ; on a besoin de satisfactions étrangères ; mais il n'y a que Dieu qui puisse nous rassasier ; les créatures ne peuvent que nous distraire. « *Satiabor cum apparuerit gloria tua.* » Ce n'est que dans l'éternité que nous serons

pleinement rassasiés. Jusque-là, nous souffrirons la faim, la soif, qui se traduisent par le sentiment de l'ennui. Persévérons jusqu'à la mort et ne désirons pas qu'elle vienne de trop bonne heure ; plus la campagne sera longue, plus nous aurons de gloire et de mérites. Aimons Jésus, et ne nous cherchons plus nous-mêmes. S'il nous vient des humiliations, nous les prendrons ; s'il nous vient des calomnies, nous les prendrons. Il y a des gens qui ont passé toute leur vie dans les calomnies. St Joseph de Copertino est resté longtemps dans les prisons ecclésiastiques. St Jean de la Croix a été persécuté de toutes manières par ses supérieurs ; malgré cela, ils étaient contents ; ils chantaient des cantiques « *goriabor in infirmitatibus.* » Voilà la vie que nous avons embrassée pour Jésus. Que nous réserve-t-il en retour ? Ce qu'il nous réserve, nous ne pouvons le comprendre. L'œil n'a pas vu, l'oreille n'a pas entendu ... Nous nous perdrons dans la longueur, dans la largeur, dans la profondeur, dans l'étendue de l'amour et du bonheur de Dieu. Mes petits-enfants, M. le Curé me disait hier, en sortant de la crèche, en me parlant des Petits Frères : nous n'avons pas été élevés comme cela ; nous étions avec les gamins.

-372-

Que de grâces ils reçoivent et si plus tard, ils sont infidèles, ils auront un poids de responsabilités épouvantable à porter devant Dieu. C'est vrai, le jugement de Dieu est proportionné aux dons reçus. Quel poids d'ingratitude. Quelle responsabilité. Quelle trahison.

D. GRÉA, 29 décembre.

Le renoncement dans la vie Religieuse. – Nous recommençons nos conférences avant l'Exaltation de la Sainte Croix. La Croix est élevée pour marcher devant nous. La vie entière est une procession des âmes, des serviteurs de Dieu, qui se dirigent vers le ciel, sous l'enseigne de la Croix. Marchons courageusement à sa suite « *qui vult venire post me, abneget semetipsum et tollat crucem suam et sequatur me.* » Celui qui veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive. Le renoncement à soi-même, voilà la grande affaire, par laquelle nous devons commencer. On nous l'a déjà dit bien des fois, mais on a beau le dire et le répéter, on n'arrivera jamais à un complet détachement de soi-même ; se renoncer soi-même, c'est être à ses yeux une quantité négligeable, ne point se compter, ne jamais regarder de son côté, mais toujours du côté de Dieu. Dans chaque chose qui nous arrive, nous pouvons nous placer, à deux points de vue différents : ou du côté de Dieu ou du côté de nous-mêmes. Il ne faut jamais se mettre au point de vue de soi-même. Si l'on souffre, si l'on est humilié, qu'est-ce que cela fait ; négligeons tout cela pour courir en avant, vers Dieu, avec l'agilité qu'il nous donne. Nous sommes une quantité négligeable, alors nous ne devons pas nous plaindre. C'est quelque chose de honteux ; il y a des religieux qui se plaignent plus que les gens du monde. Pour acquérir un avancement dans le monde, que de fatigues, que de travaux et quelquefois d'humiliations on endure sans se plaindre, et des religieux qui ne doivent travailler qu'à leur avancement dans l'amour de Dieu (ils sont tenus à cet avancement sous peine de manquer gravement aux obligations de leur vocation) se plaignent. Et de quoi ? Ils se plaignent du temps, de leur santé, de leurs compagnons, de leurs Supérieurs, de leurs observances, de leurs obédiences, de leurs travaux. Que sais-je ? Quand on regarde de son côté, l'amour-propre n'est jamais satisfait. Pour être satisfait, il faudrait avoir à soi-même son bien-être physique et être entouré de flatteries et de caresses. Ce n'est pas cela que nous sommes venus chercher en religion. Nous sommes venus chercher les renoncements, l'oubli de nous-mêmes et de nos propres satisfactions. Quand nous recevons une humiliation, il faut qu'elle ne nous fasse pas plus de mal qu'à un autre ; si elle était faite à un autre, elle ne nous ferait rien ; il faut que ce soit comme cela quand c'est nous qui la recevons. Un dentiste arrachait les dents sans douleur ... pour lui. Quand on nous arrache les dents, il ne faut pas que cela nous fasse plus mal que si c'était nous qui les arrachions à un autre. Voilà où il nous faut arriver. Je ne dis pas que c'est facile, mais avec la grâce de Dieu on vient à bout de tout. Voilà cette première parole « *abneget semetipsum* » ; ce n'est que le commencement. Il faut ensuite prendre sa croix et le suivre. Quand on s'est bien renoncé soi-même, on prend facilement sa croix, celle que Dieu nous

envoie ; on ne l'inventa pas, on ne la choisit pas, on ne la décore pas. Il y en a de ceux qui disent : Oh ! moi, j'ai une croix lourde à porter. Quelle croix portez-vous ? La croix de votre mauvaise humeur, la croix de vos mécontentements. Qui, c'est une croix qui est lourde et qui n'est pas méritoire. Notre croix est celle que nous devons porter, c'est la croix que Jésus nous envoie ; alors nous le suivons, nous l'imitons dans l'honneur qu'il a rendu à son Père, nous le suivons en faisant tout pour Dieu, mais en faisant ce qu'il plait à Dieu

-373-

que nous fassions pour lui. Ce sont là des principes très nets qui vous ont été dits dès votre entrée en religion. Personne de vous ne peut se plaindre de n'avoir pas été instruit de cette grande maxime de renoncement à soi-même ; on vous a dit et répété souvent qu'il fallait prendre votre croix et suivre Jésus dans l'obéissance, la pauvreté, l'humilité. Vous l'avez appris et vous l'avez compris ; il vous reste maintenant de le mettre en pratique jusqu'à la fin de votre vie. Malheur à celui qui est infidèle. Notre-Seigneur a prononcé une sentence terrible contre lui. C'est de l'Évangile, mes fils, et il ne faut pas changer l'Évangile en paroles oratoires ; il a dit : « *Celui qui met la main à la charrue et regarde en arrière, n'est pas apte au royaume des cieux.* » C'est la vérité, et nous verrons au jugement dernier, comme elle se vérifiera ; ces malheureux seront plongés en enfer, c'est l'Évangile qui le dit.

Que ce malheur ne vous arrive pas, à vous qui avez entendu la voix de Dieu, cette voix si douce qui vous a amenés à travers toutes les opérations de la Providence à ce jour béni de votre prise d'habit et de votre profession. Voilà ce que Dieu a fait de vous et voilà comment vous y avez répondu. Maintenant, marchez en avant. Ne vous étonnez pas si le démon cherche à vous tromper ; c'est son métier, c'est sa profession, mais pour déjouer ses suggestions, veillez ; cela ne suffit pas, priez. Celui qui prie persévère. Priez Notre-Seigneur, qu'il vous rende plus humbles, plus généreux, priez-le qu'il vous aide à vaincre ; le combat durera. Vous aurez parfois des périodes de paix, d'autres fois, des combats très longs. Comme Dieu voudra ; s'il vous envoie certains combats, c'est afin de vous préserver d'autres combats qui vous seraient plus funestes. On a aussi quelquefois à se reprocher la longueur de ces combats, c'est quand on a favorisé l'ennemi, quand on lui a donné entrée dans son cœur, quand on a écouté la suggestion du démon ; il est alors plus difficile de le chasser, mais ne nous décourageons pas, la grâce ne nous sera pas refusée. Nous avons un grand moyen de la demander, c'est la Sainte Vierge. Rappelez-vous que vous lui appartenez. Qu'elle vous garde et qu'un jour, le dernier de votre vie, voilés par le St Habit de la religion que vous avez reçu dans la joie à votre entrée dans la communauté, entourés des suffrages de vos frères et suivis de ce bienfaisant tricenaire que nous avons l'usage de consacrer aux défunts, elle vous reçoive dans le ciel. La communauté du ciel s'augmentera ; il faut que dans 50 ans elle soit plus nombreuse que la communauté actuelle de la terre. Dans 50 ans d'ici, où serons-nous ? L'immense majorité de ceux qui sont ici seront morts. Vous avez tous plus de 10 ans et la moyenne de la vie humaine n'est pas de 60 ans. Je les ai passés, les 60 ans, mais bientôt, je ne serai plus. Au ciel, nous verrons comment Marie nous a protégés et gardés ; nous verrons qu'à telle heure de notre vie, sans son secours, nous nous serions égarés dans le chemin. C'est si facile de s'égarer, de prendre dans la forêt un mauvais sentier pour le bon, de sortir du chemin où nous devons marcher à la suite de Jésus.

Ainsi donc : se renoncer soi-même, prendre sa croix et suivre Jésus ; alors nous arriverons au ciel selon qu'il a dit : Celui qui vient après moi, je veux qu'il soit où je suis moi-même.

D. GRÉA, 14 septembre 1894.

La Mort, suprême renoncement, en vie de communauté. - Il est bon que je vous parle de la mort. Un religieux doit envisager la mort et y penser souvent. La pensée de la mort donne cette sagesse que St Benoît possédait déjà dès son jeune âge : « *cor gerens senile* ». La pensée de la mort nous fait d'abord apprécier à sa juste valeur

-374-

les choses de la vie présente. Quand on pense à la mort, on ne se fait pas de mauvais sang, pour une contrariété, un commandement qui nous gêne, une fatigue, un ennui ; on le supporte vaillamment. Qu'est-ce que cela ? l'éternité vient. La pensée de la mort est encore une armure qui nous préserve des tentations qui nous portent au péché : vanité, ambition, vaine gloire, tout ce qui nuit à l'âme. La pensée de la mort est une force pour nous soutenir dans notre vocation. Si la vie religieuse a ses peines, car Dieu n'a pas voulu nous en affranchir, la pensée de la mort nous soutient ; elle est notre force dans le combat que nous livrons. Qu'est-ce que cela ? Que voudrais-je avoir fait à l'heure de la mort ? Ah ! comme je serai heureux, si je puis présenter à Dieu des journées pleines !

Voilà comme la pensée de la mort est utile. Elle nous soutient dans les moments difficiles. Quand j'étais jeune étudiant en droit, les religieux étaient alors bien rares en France et ne portaient point leur habit. Un jour que je me trouvais à une conférence de la société de St Vincent de Paul, nous eûmes la visite d'un religieux anglais qui avait été trappiste en France à l'Abbaye de Meilleret. Il avait apporté sa coule qu'il déposa dans une salle voisine. Introduit à la conférence, il nous raconta comment la persécution ayant dispersé les religieux de l'abbaye de Meilleret avait été la cause de plusieurs fondations de monastères en Angleterre. Il nous raconta encore la conversation de M. Wiseman et de plusieurs autres grands personnages. On était alors au commencement de ces ébranlements qui se produisaient en Angleterre vers la religion catholique. En sortant, j'eus l'honneur de l'accompagner et il me raconta la mort de l'abbé de Meilleret, Dom Étienne, je crois. C'était le soir de l'Épiphanie, l'abbé ne vint pas à Matines, personne n'y fit attention, car on le savait un peu souffrant. Au sortir de l'office, on aperçoit au fond du cloître, le P. Abbé, étendu par terre à côté de sa lampe. Il avait subi une attaque violente qui l'avait empêché de se rendre au chœur. On le transporta dans sa chambre et là il dit à ses religieux : Mes frères, vous me voyez mourir, s'il est pénible de vivre chez nous, sachez qu'il est bien doux d'y mourir.

Pour nous bien préparer à la mort, rappelons-nous combien le souvenir d'une vie entière consacrée à l'amour de Dieu sera consolant à l'heure de notre mort. Toutes les victoires que nous aurons remportées viendront nous saluer sur notre couche dernière. Pour le religieux infidèle au contraire, le souvenir de ses défaillances viendra l'attrister. Oh ! que le spectacle d'un passé bien employé sera consolant ! Nos péchés passeront devant nos yeux, mais nous aurons le bonheur de les avoir expiés. Jésus viendra au-devant du cortège de nos bonnes actions et nous entrerons ainsi dans le ciel.

On n'achète pas cela trop cher. On ne calcule pas avec les sacrifices pour se procurer une sainte mort.

La mort des bons religieux, c'est le trésor des communautés ; elle en est aussi le fondement.

Quand Dieu a voulu fonder l'ordre de Cîteaux, qui devait avoir un développement si rapide, il commença par les moissonner ; et de même que les familles ne sont illustres que par une série de morts glorieuses, de même une communauté n'est précieuse que par un grand nombre de morts saints et édifiants.

Familiarisons-nous donc avec la pensée de la mort et préparons-nous-y.

Nous pouvons donc dire chaque jour une petite prière préparatoire à la mort, comme par exemple : *Mon Seigneur et mon Dieu, puisque je dois mourir et que l'heure de ma mort est incertaine, etc...*

On a aussi le : « *In manus tuas Domine.* » C'est la parole des mourants ; disons-la chaque soir avec ce sentiment. La Sainte Communion nous rappelle le viatique, le passage.

-375-

Soyons de vrais religieux ; pour cela, développons en nous la vie intérieure, autrement nous n'aurions que le masque d'un religieux, le vent nous renversera. Tant que nous sommes ici, nous sommes à l'abri, nous sommes comme des fleurs dans une serre, mais quand on nous exposera au grand vent, si nous ne sommes pas de bons religieux, nous ne pourrons pas tenir.

Cultivez votre vie intérieure par l'oraison, les lectures, par la Sainte Communion. Nous avons tous les moyens pour devenir des Saints. L'aliment de la vie religieuse nous est largement dispensé.

Si nous n'en usons pas, nous assumons une grande responsabilité. Ce que vous avez appris, ne l'oubliez pas quand vous serez dans les prieurés. Ayez vos résolutions de retraite et relisez-les. « *Non dormientibus sed vigilantibus, jura desserviunt.* »

Nous avons des droits certains à la sainteté, mais à la condition que nous ne dormions pas. Dans une voiture lorsqu'on est en voyage, on peut dormir, mais si l'on va à pied et que l'on dorme, on n'avance pas, on tombe.

D. GRÉA, juillet 1893.

Les délicatesses du cœur

Je voudrais vous parler ce soir d'une chose en apparence secondaire, mais qui est comme la fleur de l'esprit de famille. Un arbre qui ne porte pas de fleurs au printemps ne donnera pas de fruits en automne ; la fleur est l'indice de la vie de l'arbre ; *cette fleur de l'esprit de famille, c'est la délicatesse des sentiments.*

Dans l'esprit de famille, il y a d'abord l'essentiel : l'obéissance filiale au Père de famille et l'affection pour les frères : c'est là ce qui en constitue l'essence. Outre cela, il y a une certaine délicatesse que ces sentiments inspirent, qui fait le charme et qui est comme la fleur de l'esprit de famille. Monsieur Roux, notre bon médecin, nous en a donné un bel exemple aujourd'hui. Le petit frère Alois avait manifesté un goût de malade, qu'il faut écouter. En les écoutant, souvent on peut les ramener à la santé. Il y avait pendant la guerre du Pape, dans un hôpital de Rome, un pauvre zouave blessé qui dépérissait de jour en jour. Il n'avait de goût pour rien et refusait tout ce que la sœur lui apportait. Un jour, le médecin vint le voir et, par une attention très délicate, s'assit à ses côtés, lui demandant ce qu'il désirait : Voudriez-vous ceci ? - Non, Monsieur. - Voudriez-vous cela ? - Non, Monsieur. - Voudriez-vous une grive rôtie ? - Oh oui, Monsieur. On lui donna une grive rôtie ; le goût lui est revenu et quelque temps après, il revenait en santé. On raconte dans la vie de St Oyend qu'il y avait dans son monastère un pauvre religieux qui se mourait. St Oyend vint le trouver, le coucha au soleil, se coucha à ses côtés et finit par obtenir de lui l'aveu qu'il désirait bien avoir un peu de raisin. St Oyend lui fit apporter du raisin et ce pauvre religieux fut sauvé, à la façon du zouave.

Aujourd'hui, le petit frère Alois désirait bien avoir une grive rôtie. M. Roux part aussitôt à la chasse. Il ne trouva que quatre petits oiseaux qu'il lui envoya dans une boîte, avec une lettre très gracieuse. Ce sont là de petites attentions délicates qui viennent de bons sentiments. Je remarque que parmi mes fils du Canada ces sentiments sont très développés. Fr. Claude les a à un haut degré. On montre par là qu'on s'oublie soi-même et que notre plus grande joie est de faire plaisir aux autres.

Cette délicatesse, il faut aussi l'avoir à l'égard de Notre Seigneur. Mon Jésus, je veux vous faire plaisir ; je ne veux pas seulement vous offrir une moisson de froment, c'est-à-dire je ne veux pas seulement observer ce que vous m'ordonnez, mais je veux vous offrir des fleurs. Il les aime : dans le Cantique des cantiques, il descend dans son jardin pour y respirer l'odeur des fleurs et y cueillir des lis. Ayez ces délicatesses-là.

Une chose qui est absolument contraire et destructrice de cette délicatesse est un secret orgueil qui fait que l'on s'estima soi-même et

-376-

que l'on se recherche. L'orgueilleux n'a pas de délicatesse. Quand il marche sur les pieds des autres, il ne fait même pas d'excuses : je n'ai pas fait exprès, j'étais pressé ... On dirait même qu'il est fier de cela. Cependant cette rudesse n'est pas un mérite ; c'est un défaut. Cela rend les relations sociales très dures.

Une autre chose absolument destructrice de la délicatesse, c'est l'esprit de critique : ceux qui critiquent leurs frères, leurs supérieurs, les biens de la famille.

Pour une communauté, son bien c'est sa règle, son bien ce sont les observances, son bien ce sont les vertus de ses membres. Avec cet esprit de critique, la fleur périt ; cette délicatesse, qui fait le

charme des communautés, disparaît. La vie devient insupportable, l'obéissance un joug. On n'entend que des « comment », que des « pourquoi » ; c'est une vie malheureuse et dangereuse. On tâche de se trouver des complices et des approbateurs, des gens qui pensent comme nous.

Vous voyez combien on peut faire de mal, le scandale que l'on peut causer. Tout cela vient de l'égoïsme ; on n'aime pas ses frères : quand on entend parler de leurs vertus, on ajoute aussitôt des « mais » : – Mais je sais bien à quoi m'en tenir ... mais je le connais bien. On cherche le point noir et on le trouve, car toutes les actions humaines, même les plus parfaites, ont des ombres et des imperfections.

La délicatesse fait qu'on aime les vertus des autres. St Antoine, au commencement de sa conversion du siècle à la vie parfaite, visitait souvent les serviteurs de Dieu dans leurs cellules, afin d'admirer et de prendre en eux ce qu'il pourrait imiter ; il ne trouvait pas toutes les vertus dans chacun, mais il admirait celles qu'il y trouvait.

Dans une communauté, on a continuellement l'occasion de faire cela. Si l'on veut, rien de plus facile ; on peut en respirer le parfum tout à son aise.

Quand on reçoit des lettres du Canada, où nos bons frères nous racontent tous leurs travaux et leurs sacrifices, au lieu de se récrier et de mettre des « mais », nous devons les admirer et nous exciter à les imiter. C'est là un des grands bienfaits de la vie religieuse.

La vie religieuse procure plusieurs bienfaits :

1) On peut s'exciter à la vertu par l'exemple de nos frères ;

2) On peut s'exercer à la patience par le support des défauts et même des vertus de nos frères.

Leurs vertus peuvent quelquefois nous être à charge.

On a vu des malades extrêmement agacés par les soins que l'on prenait d'eux, et plus les soins étaient assidus, plus ils en étaient révoltés, Dieu le permettant ainsi pour l'exercice de ceux qui les soignaient.

3) On peut exercer ces délicatesses, ces petites attentions qui ne sont rien, mais qui sont beaucoup parce qu'elles viennent du cœur. Il faut que notre cœur se développe ou se racornisse, car il n'est pas un meuble qui peut rester comme il est ; ou il se rétrécit, ou il se dilate. Que le nôtre se dilate et se répande comme une cire fondante

J'ai reçu aujourd'hui une lettre du bon P. Joseph. Je lui avais écrit pour lui dire que je désirais bien aller au Canada, mais que je me faisais vieux et que j'approchais de l'éternité. Il me répond que cette pensée lui a fait venir les larmes aux yeux. C'est une délicatesse de sa part, il aurait pu ne pas me le dire. J'ai reconnu son bon cœur. Il faut que notre cœur devienne sensible : le cœur des Saints était si sensible que les larmes leur venaient aux yeux très facilement. St Dominique pleurait à la vue de quelqu'un qui souffrait. St Martin avait sans cesse les yeux humides de pleurs. Un jour que des personnes étaient venues le voir, son disciple, qui fut plus tard un saint, mais qui alors était pour lui un exercice, St Brice, leur dit : « Vous venez voir un fou : c'est un homme qui pleure et rit toujours ».

Cette délicatesse n'est pas l'objet d'une étude. Elle s'acquiert par l'abnégation de soi-même, par l'oubli de sa propre personnalité, par l'amour de Notre Seigneur, par l'esprit de foi qui consiste à voir Dieu dans nos Supérieurs, dans nos frères, à travers le voile qui les dérobe à nos regards.

Alors on est heureux.

Dom GRÉA ; 2 février 1894.

N. 46

25 JUILLET 1948

La VOIX du PÈRE
Bulletin des C. R. I. C.

L'OBÉISSANCE

L'obéissance, essence de la vie Religieuse. – Je crois qu'il serait bon que nous revenions un peu sur les premiers principes de la vie religieuse exposés par les saints.

Le premier principe, c'est l'imitation de Jésus par l'obéissance. « *Factus est obediens usque ad mortem, mortem autem crucis.* » - « *In capite libri scriptum est de me ut faciam voluntatem tuam.* » Ma nourriture est de faire la volonté de mon Père qui m'a envoyé. Voilà le centre de la vie religieuse, la perfection chrétienne qui est l'assimilation à Jésus, de sorte que le fondement, le constitutif de la vie religieuse, c'est l'obéissance, et tout ce qui éloigne de l'obéissance diminue la perfection, ce qui en rapproche l'affermir : « *Christus non sibi placuit* » (Romains). Il n'a jamais agi un seul instant pour la satisfaction de sa volonté, il s'est constamment immolé par l'obéissance, il est allé jusqu'à la croix, par l'obéissance. Eh bien, méditons un peu sur l'essence de la vie religieuse qui est l'obéissance.

Pour peu qu'un religieux se détourne de la volonté de Dieu pour mettre la sienne à la place, il diminue sa perfection ; la mesure de sa perfection, c'est la mesure de son obéissance ; c'est clair, car c'est la mesure de son amour. Quand je préfère ma volonté à celle de Dieu, même pour une chose insignifiante, je diminue ma perfection, car je me préfère à Dieu. Examinez-vous bien là-dessus, c'est le fond ; le taux de la vie religieuse, c'est le taux de l'obéissance. Pour taxer une liqueur, on mesure la quantité d'alcool qu'elle contient ; pour évaluer la sainteté d'un religieux, regardez le degré de son obéissance, ce sera le degré de sa charité. La charité est comparée à un vin généreux, à un vin pur de tout mélange d'eau, aussi Isaïe reprochant à Israël son refroidissement, lui dit : « *vinum tuum mixtum est aquæ* ». Le vin, c'est l'image de la charité, n'y melons pas d'eau.

L'obéissance doit être sincère, surnaturelle ; si nous obéissons seulement pour être tranquilles, pour ne pas nous faire remarquer des Supérieurs, cela ne suffit pas. Il faut que nous obéissions comme les saints. Voyez François Xavier aux Indes : « Il suffirait d'un mot de mon Supérieur, au bas de sa lettre, disait-il, pour me faire retourner en Europe. » En disant cela, il ne faisait que manifester sa sainteté consommée. St Ignace de Loyola disait : « S'il plaisait à Dieu de supprimer la Compagnie (cette épreuve lui est arrivée) il me faudrait trois quarts d'heure de méditation et je serais en paix ». C'était l'obéissance qui les faisait parler ainsi.

La volonté de Dieu se manifeste de trois manières dans l'obéissance : par la règle, par les Supérieurs et par les circonstances.

Voilà une maladie ; c'est la volonté de Dieu qui vous l'envoie. La mort, c'est la volonté de Dieu. Il faut l'accepter comme une autre chose.

-378-

Ce n'est ni la règle, ni les Supérieurs qui vous font mourir, c'est Dieu.

Il faut accepter ces circonstances par l'obéissance.

Pendant la Commune, quand les Jésuites qui devaient être fusillés marchaient à la mort, on remarquait qu'ils n'étaient pas troublés ; leurs compagnons étaient un peu agités, eux au contraire étaient sereins, tranquilles, comme ils se seraient rendus à un exercice régulier.

Ils accomplissaient la volonté de Dieu.

Il faut arriver là que la volonté de Dieu soit tellement entrée dans la nôtre qu'elles ne fassent plus qu'une. On n'y arrive pas sans effort, la nature a ses résistances, mais ce sont les résistances de la victime, dans laquelle on enfonce le couteau.

L'obéissance n'est point un accessoire, un accident, c'est l'essence de la vocation de tout religieux. Pénétrez-vous bien de cela, c'est là le point important. Il faut faire mourir le moi, pour mettre Jésus à la place.

«*Oportet illum crescere, me autem minui.*» Il faut que sa volonté prenne la place de notre volonté, que ses lumières prennent la place de nos lumières.

Vivons de foi ; la foi nous bande les yeux et nous conduit par la main comme St Paul. Remarquez que tout état de l'intelligence est suivi de l'état de la volonté ; pour bien obéir il faut vivre de foi. L'obéissance est à la foi ce que la volonté est à l'intelligence. Elles vont ensemble. Voilà le mystère de la vocation de Jésus en nous, le mystère de la vie chrétienne qui fait disparaître tous les obstacles, afin que nous arrivions à Dieu.

L'obéissance doit être exacte. Tout à l'heure nous allons aller à l'office. Faisons bien ensemble, avec exactitude, toutes les cérémonies, baissons-nous ensemble au Gloria et relevons-nous ensemble. Même exactitude pour le silence. Quand nous manquons au silence nous vivons du moi, toute parole inutile, incomprise dans l'obéissance, est une infraction à l'obéissance, c'est une parole qui ne vient pas de Dieu et ne va pas à Dieu. Rien n'est méprisable dans l'obéissance, c'est ce qui fait la perfection. Dieu compare les infidélités, les imperfections dans l'obéissance à des mouches mortes qui corrompent une liqueur. « *Muscae morientes corrumpunt.* ». Qu'il n'y ait pas dans nos actions de ces mouches mortes qui gâtent le parfum. Il y a d'autres comparaisons : rien n'est délicat comme la prunelle de l'œil, un grain de poussière dedans est insupportable. Eh bien, Dieu a des yeux par lesquels il regarde les justes. N'y laissons pas voler le grain de poussière des infidélités, ce serait insupportable pour lui, nous détournerions son regard, nous nous exposerions à des infidélités plus grandes et peut-être à la perte de notre vocation.

D. GRÉA, 12 juillet 1893.

Qualités de l'obéissance. – Elle est prompte, exacte, persévérante.

Nous avons donc vu que l'obéissance est le fondement de la vie religieuse, parce que c'est dans l'obéissance que l'humilité et l'amour s'exercent. C'est l'obéissance qui donne le prix à nos actions, de sorte que toute action faite par obéissance est agréable à Dieu, parce qu'elle est conforme à sa volonté; et lorsque nous faisons une chose qui nous plaît et qui plaît en même temps à Dieu, elle est méritoire, non pas parce qu'elle nous plaît, mais parce qu'elle plaît à Dieu. Ainsi donc,

-379-

il y a une liaison très étroite entre la sainteté, c'est-à-dire l'amour et l'obéissance.

Voyons donc les caractères de l'obéissance, étudions-les avec attention, afin qu'elle remplisse nos journées et que notre vie soit entière.

Le premier caractère de l'obéissance est d'être *prompte*. Si nous n'obéissons pas promptement, il y a un intervalle pendant lequel la volonté de Dieu ne se fait pas et la nature se détourne ou hésite. Elle doit être prompte, comme celle des anges, des êtres matériels. « *Stellæ vocatæ sunt et dixerunt : adsumus.* » L'obéissance des êtres matériels est sans mérite, mais elle est sans résistance ; la nôtre est l'obéissance des êtres libres, elle doit être aussi prompte que celle des êtres irraisonnables, qui obéissent brutalement. Les Pères nous disent que nous devons obéir avec la même rapidité que nous jetterions un charbon ardent qui nous tomberait dans la main. On n'hésite pas un seul instant à jeter ce charbon, on ne s'amuse pas à dire : me brûlera-t-il, ou non ? On le jette tout de suite ; votre obéissance doit avoir la même promptitude.

Ensuite, elle doit être exacte. Nous devons accomplir les choses telles que la volonté de Dieu le demande. La volonté de Dieu descend dans les moindres détails. Dieu est un être qui entre dans le détail. Il ne crée pas seulement les grandes lignes, il descend jusqu'au plus petit atome. Pas une fibre dans une plante, pas un linéament dans un être imperceptible, pas un de ces petits muscles, pas une de ces petites veines, pas une goutte de sang dans des êtres qui échappent au regard, qui n'aient été voulus par Dieu. La volonté de Dieu entre de même dans le détail de nos actions ; les gens du monde, il les laisse, mais pour nous qu'il a choisis, qu'il a appelés à lui, il règle tout le détail de notre vie. On doit faire ainsi parce que la volonté de Dieu le veut.

Mais c'est indigne de Dieu. - Comment, c'est au contraire ce qui montre la grandeur de Dieu, d'entrer ainsi dans le détail ; de même qu'il donne l'être au moindre atome qui s'agite dans le monde, de même sa volonté descend dans le moindre détail de nos actions. Voilà pourquoi les saints les accomplissaient avec tant de perfection. Il fut un jour révélé à Ste Gertrude, cette amie de Jésus, que la prieure de son monastère faisait une action très agréable à Dieu, parce qu'elle apprenait les capitules par cœur, comme la règle le prescrivait.

La volonté de Dieu va là et au-delà ; si nous accentuons de telle manière, si nous faisons telle cérémonie, c'est parce que Dieu le veut, car je vous le répète, il est de l'Être souverain de donner l'être

jusqu'au fond. Quand notre bon Frère Louis, qui est maintenant auprès de Dieu, faisait vos cellules du noviciat, il voyait, dans sa foi, Dieu donnant l'être au grain de sable qui devait abriter, pour sa petite part, le religieux dans son travail, dans son oraison. Il ne se trompait pas. Il n'est pas indigne de Dieu qui donne l'être aux anges et à notre raison, de le donner aussi à ce grain de sable, car il est de la grandeur de Dieu que sa volonté pénètre jusqu'au fond des êtres et qu'elle descende de même dans le plus petit détail de nos actions. Ainsi donc elle doit être prompte : pas d'intervalle entre l'ordre et l'exécution ; elle doit être exacte : pas de partie soustraite à la volonté de Dieu ; elle doit être aussi persévérante. Aller jusqu'au bout, car de même qu'il y a un intervalle où elle n'est pas prompte, de même il y en a un si elle ne va pas au terme prescrit. Voilà l'obéissance ! Elle fait partie de la religion. La religion, c'est le culte, l'hommage, le sacrifice

-380-

offert à Dieu. L'obéissance est le grand sacrifice où l'homme s'informe à Dieu. Toute la religion aboutit à l'obéissance, comme tout l'homme, toutes ses opérations, son intelligence, aboutissent à la volonté.

D. GRÉA, 14 juillet 1893.

L'obéissance, c'est Jésus-Christ en nous. – Parlons donc de cette douce et paisible loi de l'obéissance, qui nous met en communication avec la volonté de Dieu.

La Sainte Communion nous transforme en membres de Notre Seigneur. Nous sommes une extension de Jésus-Christ et la Ste Communion doit nous unir tellement à lui qu'il vive seul en nous. « *Mihi vivere Christus est.* » De telle sorte que ses pensées prennent la place de nos pensées, son cœur la place de notre cœur ; pour nous, rien, nous sommes une quantité négligeable. « *Oportet illum crescere, me autem minui.* » Alors nous avons ses haines, nous haïssons le péché, le vice, l'impureté ; nous avons son amour, nous aimons la vertu, l'Église, le prochain, son Père. Notre chair entre aussi dans cette transformation. Ne savez-vous pas que vos membres sont les temples de Dieu ? Elle devient semblable à la sienne, crucifiée par la mortification, glorifiée par une vie toute céleste. L'obéissance est le Sacrement de Dieu à notre égard, c'est-à-dire le signe qui nous fait connaître sa volonté ici-bas, c'est le temps des voiles, des Sacrements, « *Quod erimus nondum apparuit.* »

La volonté de Dieu est manifestée de trois manières : par les Supérieurs, la règle et les circonstances. Remarquez que je mets les Supérieurs avant la règle, car il est l'interprète de la règle ; les accidents, la maladie, ce ne sont pas les Supérieurs qui nous rendent malades, c'est Dieu qui le veut. Faut-il murmurer. Ne murmurons jamais, adorons la volonté de Dieu et aimons-la.

Je vous disais que l'obéissance devait être prompte et exacte ; il faut qu'elle aille au-delà de l'exécution extérieure. L'exécution, c'est la fleur ; il y a des fleurs coupées et des fleurs qui tiennent à une tige. Celles qui tiennent à la tige vivent, les autres ne vivent pas ; il peut y avoir des obéissances comme cela ; si on obéit malgré soi, pour ne pas être punis ou signalés, notre obéissance est une fleur coupée ; au dehors, elle paraît exacte, mais au dedans elle est morte, elle ne diffère pas de l'obéissance du soldat. Quand on dit : portez armes, tous les fusils s'ébranlent en même temps, mais c'est une fleur coupée. Qu'y manque-t-il ? La volonté. Il faut que la fleur de l'obéissance intérieure réponde à la volonté. Il y a des tiges malades, flétries, ce sont des volontés qui ne se soumettent pas. « *Corde magno et animo volenti.* » Pour plaire à Notre-Seigneur, il faut un cœur qui se donne de toute l'étendue de sa volonté ; un cœur magnanime, un cœur qui ne se réserve rien. Quel beau mystère ! Nous verrons cela à découvert dans le ciel, ici-bas, c'est déjà accompli dans les saints. « *Ut societatem habeatis cum Filio et Spiritu Sancto.* »

Par l'obéissance, nous avons cette société, nous entrons dans la Sainte Trinité, nous y serons un jour parfaitement. Les saints n'ont pas d'autre volonté que celle de Dieu ; ils l'aiment uniquement, exclusivement, aux dépens de la leur ; ils accomplissent ce que Notre Seigneur disait : « *Non mea voluntas, sed tua.* » Il faut que nous puissions dire ainsi : « *non mea, sed tua.* » Entendez bien cela, autrement, qu'arrive-t-il ? Vous seriez des religieux imparfaits. De même qu'il

y a des chrétiens qui appartiennent au corps de l'Église comme on dit, mais dont l'âme est à Satan, de même il peut y avoir de mauvais religieux. Ces religieux sont malheureux car ils sont toujours en contradiction avec leurs désirs et ce qu'on leur fait faire ; ils obéissent avec répugnance, malgré eux ; il y a un conflit, un combat, une peine, une violence contre l'ordre qu'ils exécutent et leur volonté qui veut autre chose. Si nous n'immolons pas notre volonté, nous sommes malheureux, et que c'est dommage ! Quand un religieux ne veut pas être parfait, il est bien à plaindre ; d'abord, il ne sait pas où il va ; il est en état de péché, car l'état religieux est la perfection au moins voulue, il manque à sa vocation, Dieu retire ses grâces, il tombe dans la tiédeur qui est un état déplorable. La tiédeur c'est le dégoût, la nausée des choses de Dieu. C'est un état lamentable et un symptôme de mort.

Que votre obéissance soit une obéissance d'amour. Aimez la volonté de Dieu, aimez-la telle qu'elle se manifeste à vous du matin au soir. Ne vous cherchez pas vous-mêmes. Hier soir, on a fait partir des pétards qui nous ont empêché de dormir. C'était la volonté de Dieu ; on serait allé contre la volonté de Dieu en allant voir le feu d'artifice. Le péché n'aurait pas été bien gros, mais Notre-Seigneur aurait été offensé. Cherchez à faire plaisir à Notre-Seigneur. Demandez- lui si la chose que vous faites lui est agréable, consultez-le, et si vous voyez qu'elle ne lui est pas agréable, ne la faites pas. Notre Seigneur vous est-il agréable que je laisse une lettre inachevée quand vous m'appellez ? vous est-il agréable que je me lève tout de suite, dès qu'on me dit « *Benedicamus Domino* ». Cependant, je suis habile à me lever, je suis à côté de la porte, je vais me tourner encore un coup dans mon lit, il y fait si bon, surtout en hiver. Cela ne vous plait pas ? Alors pouf, en bas de mon lit, « *corde magno* ». Quand vous faites quelques manquements, ne vous le pardonnez pas, demandez-en pardon à Jésus. Mon Seigneur, je vous ai fait de la peine, j'en suis bien fâché, je ne m'y retrouverai plus. Alors comme cela, vous avancez dans l'amour.

D. GRÉA, 17 juillet 1893.

L'obéissance, c'est la foi. – Je vous disais donc combien l'obéissance est douce et belle, parce qu'elle est la volonté de Dieu embrassée par amour. Je vous disais aussi qu'elle ne devait pas être seulement extérieure et réunir les qualités de l'obéissance militaire, c'est-à-dire, la promptitude et l'exactitude, mais qu'elle devait être volontaire, c'est-à-dire embrassée par amour sous toutes ses formes, dans les Supérieurs, la règle, dans les accidents, par exemple la maladie. La maladie est un accident, il faut l'accepter. Voyez comme St François d'Assise l'aimait, il l'appelait sa sœur. Alors la vie devient heureuse.

La volonté ne peut être mue que par l'intelligence. Dieu ne s'aime que parce qu'il se connaît. La procession du Saint Esprit suit la génération du Verbe qui est le fruit de sa connaissance. Pour que l'obéissance soit parfaite, il faut la soumission de l'intelligence. Si l'on dit : j'obéis, mais l'ordre que j'exécute est absurde, c'est comme si l'on disait : je fais la volonté de Dieu, mais elle n'est pas raisonnable ; c'est une contradiction manifeste. Notre obéissance est extérieure, servile, triste, maussade, parce qu'elle est un esclavage, une contrainte. On va contre sa volonté en allant contre son intelligence ? C'est vrai. Mais je ne puis pas devenir aveugle ? C'est ce que disaient Coré et ses compagnons. Voulez-vous aussi nous arracher les yeux ? Ah ! ne

parlons pas ainsi. O mon Sauveur, vous m'avez fermé les yeux, ne permettez pas que je les rouvre. Oui, mais je ne puis pas m'empêcher de voir que cet ordre *n'est pas absurde*. Quand il nous l'a donné, le Supérieur était en colère. C'est un tel et un tel qui l'ont engagé à me le donner : sans eux, il ne l'aurait pas commandé. C'est possible, mais Dieu ne trompe pas. L'erreur du Supérieur, c'est pour vous la volonté de Dieu. Il nous est impossible de ne pas trouver la volonté de Dieu d'ans l'erreur du Supérieur.

Voilà, il vous faut arriver, mais vous n'y arriverez que par la foi. Comme je vous le disais, l'obéissance est un Sacrement, Dieu cache sa volonté sous des signes sensibles ; or on ne peut profiter des Sacrements que par la foi, car autre chose est ce que l'on voit, autre chose ce qui y est contenu. Il faut aller au-delà des signes, il faut pénétrer la dureté, les exigences, la passion quelquefois, pour voir la volonté de Dieu. Si Dieu permet que l'on vous persécute, allez au-delà du bourreau pour voir la volonté de Dieu. La foi vous conduira à l'obéissance, et l'obéissance vous fera vivre de la foi. « *Justus meus ex fide vivit.* » L'obéissance n'est pas autre chose que l'exercice de la foi ; celui qui obéit fait un acte de foi ; une vie d'obéissance est une vie de foi ; l'obéissance n'est que la foi mise en action.

Telle est l'obéissance conduite par la foi, allant à l'amour et à l'exécution. C'est l'affaire de la vie toute entière, depuis le jour bienheureux où nous avons prononcé nos vœux jusqu'à notre dernier soupir ; à cette vie de foi succédera la claire vision.

Vous comprenez maintenant comment l'obéissance est le fond de la vie religieuse, parce qu'elle est la foi.

Le religieux est vraiment ce juste qui vit de la foi ; toutes vos opérations sont faites dans la foi, au-delà des signes sensibles, au-delà des circonstances ; il voit la volonté de Dieu, l'embrasse, l'aime et l'exécute.

Pénétrez-vous bien de cela ; de temps en temps vous sentirez des révoltes de la nature, « *l'animalis homo* » ne veut pas se soumettre. Quand vous éprouvez ces résistances, retournez-vous immédiatement du côté de la foi. Embrassez la volonté de Dieu avec plus de générosité. Dieu a-t-il plusieurs volontés ? Il n'a qu'une seule volonté qui est la sanctification de ses élus. Quand au commencement il créait les étoiles, quand il tirait du néant les hiérarchies célestes, il n'avait qu'une volonté finale, la sanctification de ses élus. En faisant la volonté de Dieu, nous travaillons à notre propre sanctification, nous entrevoyons notre sanctification. Chaque commandement que nous exécutons est un pas dans la sainteté. Comme on peut avancer ! Si le commandement est facile, nous avançons ; nous avançons s'il est difficile : il nous fait faire un progrès immense.

D. GRÉA, Juillet 1893.

L'obéissance, c'est l'humilité. – Je vous ai dit que l'obéissance se confond avec l'amour et avec la foi ; elle se confond aussi avec l'humilité. C'est la doctrine de St Benoît, qui place l'obéissance dans le degré de l'humilité. Aussi, le grand ennemi de l'obéissance c'est l'orgueil. L'humble se soumet, la foi n'interroge pas, l'orgueilleux veut savoir la raison de tout. Il veut se rendre compte, son jugement

-383-

ne se soumet qu'à sa propre lumière ; pourquoi ceci, pourquoi cela, pourquoi donne-t-on cet ordre ? Remarquez que quelquefois il est bon de donner des explications, afin que l'on puisse mieux obéir ; mais ce n'est point-là le sentiment de l'orgueilleux qui veut savoir la raison de tout commandement et qui n'obéit que lorsqu'il le connaît.

L'obéissance est aveugle et illuminée. On peut la comparer à cet homme dont parle la Sainte Écriture, qui tombe et a les yeux ouverts. Par l'obéissance, nous fermons les yeux à notre petite nature et nous les ouvrons à la lumière de Dieu.

Supposez dans un appartement une lampe et la lumière du dehors ; supposez encore que la lampe est plus lumineuse que la lumière du dehors, comme cela arrive sur le soir ; que fait-on pour voir clair ? On ferme les volets. C'est ce qui arrive pour nous. Nous sommes sur le soir depuis le péché ; notre intelligence est obscurcie, fermez la lumière de la nature, fermez les interrogations, alors l'obéissance est simple. Quand à l'époque de nos guerres glorieuses on rencontrait un soldat conduit par un habile général, dans lequel il avait confiance, on le trouvait sans inquiétude, chantant, allant où on lui disait. Si on lui disait d'aller à droite, il allait à droite ; si on lui disait de prendre le sentier de gauche, il le prenait ; ce lui était égal ; il ne se mettait pas en peine d'examiner si le chemin était bien celui qu'il fallait prendre parce qu'il avait confiance en son chef.

Nous, l'armée des obéissants, nous avons le flambeau qui nous éclaire et nous dirige. « *Qui ambulat simpliciter ambulat confidenter.* » Soyons sans inquiétude dans notre obéissance. Depuis que nous avons prononcé nos vœux Dieu s'est chargé de nous ; marchons sans crainte à sa suite.

Voilà l'obéissance ; maintenant il ne lui manque plus qu'une qualité qui est requise aussi pour toutes les vertus, c'est la persévérance. St Benoît dit que le religieux doit obéir « *usque ad mortem* ». Ces paroles s'entendent dans deux sens. Envisageons-les d'abord dans le sens : jusqu'à la fin de la vie. Ne soyons pas de ceux, qui disent : j'ai assez obéi avec simplicité, j'ai droit à ce qu'on m'explique les ordres que l'on me donne. Oh ! la simplicité, gardez-la toujours, gardez-la jusqu'à la mort. Soyez comme St François Xavier, qui serait revenu en Europe sur un signe de son Supérieur. Cette simplicité, je l'ai vue dans le saint homme, M. Granvaux, de la Compagnie de St Sulpice. Chez lui, il n'y avait ni pourquoi, ni comment, il obéissait. Dans notre Compagnie, disait-il, on ne commande jamais, on obéit toujours. Que c'est beau de voir des vieillards à cheveux blancs venir s'incliner devant un Supérieur tout jeune, pour recevoir ses commandements. Voilà ce que l'on voit dans les communautés et ce que l'on verra aussi dans la nôtre, je l'espère bien. Je ne le verrai pas moi, mais d'autres le verront. Alors, les anges porteront au pied du trône de Dieu l'hommage de votre obéissance. Soyez obéissants, comme les petits frères ; sur un signal de leur Père-Maître ils accourent aussi vite que pour aller en récréation. Ayez cette simplicité ; alors vous aurez cette enfance spirituelle dont parle Notre-Seigneur. « *Nisi efficiamini sicut parvuli, non intrabitis in regnum cælorum.* »

L'enfant a confiance dans celui qui le conduit ; il s'abandonne à lui avec docilité, simplicité et confiance. Obéissons avec confiance, parce que celui qui nous conduit a plus de sagesse que nous et en même temps, plus d'amour. L'enfant s'abandonne à sa mère, parce qu'il sait qu'elle a plus de raison que lui, et qu'elle l'aime. Ah ! ayons

-384-

cette simplicité, soyons comme des enfants à tout âge. Quand on a fini ses études, on veut faire l'homme ; maintenant, j'ai bien étudié, je ne suis plus un enfant, je ne vous en fais pas compliment. Soyez toujours un enfant. En savez-vous autant que Dieu ? Vous vous croyez bien savants ? Vous faites hausser les épaules à ceux qui vous voient. Quand vous serez vieux, vous reviendrez de cette stupide vanité. Soyez toujours des enfants.

D. GRÉA, juillet 1893.

Obéissance, soumission au Supérieur. – Reprenons ce que nous disions de l'obéissance. Voilà ce que dit St Benoît, en parlant du religieux : « *vi obedientiæ subjectum superiori.* » Ces paroles peuvent s'entendre de deux manières, selon que l'on fait rapporter « *vi* » à « *obedientiæ* » ou à « *superiori* ». Dans le premier sens elles s'entendent des différentes obéissances, dont je vous ai parlé, soit de l'obéissance d'exécution, soit de l'obéissance de volonté, soit enfin de l'obéissance de jugement. L'obéissance, c'est la nourriture du religieux, comme dit Notre-Seigneur lui-même.

J'ai une nourriture que vous ne voyez pas, qui est de faire la volonté de mon Père. Elle ne se voit pas, parce qu'elle est comme la foi et la foi se rapporte à des choses qu'on ne voit pas, mais au ciel on les verra. Si l'on rapporte « *vi* » à « *superiori* » le religieux doit obéir à tout Supérieur, non seulement au Supérieur en charge, mais même à un Supérieur accidentel ; par exemple, on nous donne un travail à faire, nous devons obéir à celui qui dirige ce travail. On m'en voie à la cuisine, nous devons obéir au maître cuisinier. J'applique cela encore aux rapports que vous avez avec vos Professeurs dans vos études. Vous n'êtes point à leur égard de simples écoliers, mais des religieux ; par conséquent vous ne devez pas avoir envers eux l'obéissance d'un collégien, mais celle d'un religieux, de sorte que vous manquez à l'obéissance lorsque vous n'employez pas tout votre temps comme il a dit de l'employer, en ne faisant pas les choses qu'il ordonne. Dieu bénirait singulièrement vos études si vous y pratiquiez l'obéissance religieuse, si vous obéissiez en esprit de foi aux directives de vos Supérieurs, car je vous le répète, vos devoirs de classe ne sont pas seulement des devoirs d'écoliers, mais encore des devoirs de religieux.

« *Vi superiori* ». – Quel que soit son caractère, sa vertu. On peut avoir des Supérieurs qui n'ont pas de vertus, qui sont pleins de défauts, mauvais caractères, qui ne sont pas sympathiques, et même antipathiques. Il a des préventions contre moi, je suis toujours enfante devant lui. Dieu le permet ainsi ; obéissez. C'est toujours la volonté de Dieu. Il en est de même comme de la matière des Sacrements. L'obéissance est un Sacrement ; or, les Sacrements demandent la foi. On baptisera l'enfant avec de l'eau trouble, le baptême n'en sera pas moins bon, car au-delà du limon du torrent, il y a l'eau qui est la matière du Sacrement ; de même dans les Supérieurs prévenus, de quelque côté que viennent les préventions. Soit qu'elles leur viennent par leurs propres suggestions ou par le jugement d'un autre, même par la calomnie, qu'importe ; la volonté de Dieu se manifeste par-là, aussi bien que par un Supérieur qui vous est sympathique.

« *Usque ad mortem* ». - Jusqu'à la mort.

D. GRÉA, 17 août 1893

N° 47

1er AOUT 1948

La VOIX du PÈRE
Bulletin des C. R. I. C.

L'OBEISSANCE

L'Esprit de foi en l'obéissance signe sensible. – On peut dire que la vie chrétienne ici-bas est un grand sacrement. La grâce, qui est une communication de la nature divine en nous, en est le premier élément. Cette communication est faite aux anges conformément à leur nature. Ils sont de purs esprits, des formes substantives ; la communication de la grâce se fait en eux sans instrument, directement de Dieu à l'esprit. Pour l'homme qui est une créature corporelle, Dieu emploie pour lui communiquer la grâce des moyens proportionnés à sa nature, car la grâce est comme une liqueur précieuse qui prend la forme du vase où elle est versée. Ces moyens sont des moyens sensibles. Adam dans le paradis terrestre recevait déjà la grâce sous des signes sensibles. Les sacrements sont des signes sensibles de l'opération de Notre Seigneur dans nos âmes, de sorte que toute la vie du chrétien est constituée dans un état sacramentel.

Le chrétien lui-même est un sacrement. Extérieurement c'est le vieil homme, qui apparaît aux regards, c'est la chair corruptible, les sens tournés vers les objets périssables ; mais dans ce chrétien, sous ce vieil homme, se cache la nouvelle créature qui s'épanouira pleinement au jour de la résurrection. Elle existe déjà, mais elle est combattue par la vieille créature.

Toute la vie chrétienne et religieuse repose donc sur l'état sensible. Appliquons cela à ce qu'il y a de plus essentiel dans la vie religieuse à l'obéissance. Dans l'obéissance il y a le moyen sensible et puis la volonté de Dieu invisible qui se manifeste à nous par des signes sensibles.

Quel est le signe sensible de l'obéissance ? Il y en a trois : la règle, les ordres des supérieurs, et puis les circonstances de la vie. Peu importe que les espèces sacramentelles soient plus ou moins agréables, plus ou moins mêlées d'éléments étrangers. Voilà de l'eau, cette eau est mélangée de limon ; elle n'en est pas moins matière du baptême. Il en est de même des signes sensibles de la volonté divine qui nous apparaît dans les règles. Dans les règles généralement la matière est peu mélangée, quoique cependant la volonté de Dieu puisse se manifester sous des formes plus ou moins parfaites de rédaction.

Dans la règle de St Benoît elle-même, qui certes a été dictée par l'Esprit Saint, il y a des expressions d'une grande simplicité et même d'une latinité populaire. La Sainte Ecriture elle-même n'affecte pas l'élégance du langage. Elle n'en est pas moins l'espèce sacramentelle de la parole de Dieu. Gardons-nous donc bien d'aller discuter les règles sous prétexte qu'elles ne sont pas parfaites au point de vue littéraire.

Mais où la matière est le plus mêlée c'est dans les volontés des supérieurs. Elle peut être mêlée à l'humeur, à l'erreur, aux défauts de leur caractère, elle n'en est pas moins la volonté de Dieu parfaite et entière. De même que les défauts de la matière (s'ils ne sont pas en trop grande proportion) ne changent pas la nature du sacrement, de même à travers les défauts des supérieurs Dieu ne laisse point de nous

-386 -

conduire. Il faut avoir la foi, autrement nous serions disposés à obéir aux supérieurs par le simple attachement de notre raison qui nous les ferait trouver raisonnables ; de notre cœur qui nous les ferait trouver bons et bienveillants, au lieu de voir la volonté de Dieu. Ensuite il y a les circonstances de la vie. Là encore la volonté de Dieu peut se mêler aux défauts. Voilà par exemple une persécution. Est-ce réellement Dieu qui inspire à un ministre impie de faire une loi contre les communautés religieuses? (Allusion à la loi Ribot). Dieu ne l'inspira pas, mais il le permet et c'est sa volonté que nous subissons cette persécution. Faut-il murmurer ? Doit-on murmurer contre les maladies et les accidents ? Oh ! non, ce serait contraire à l'amour que nous devons avoir pour Notre Seigneur et qui nous engage à bénir, à aimer et à remercier la Sainte volonté de Dieu dans tout ce qu'elle nous envoie et permet pour notre sanctification.

L'obéissance aux règles doit être singulièrement respectueuse puisqu'elles sont pour nous l'expression de la volonté de Dieu, quelque soient les défauts qu'elles peuvent avoir dans leur forme. Nous en avons pour garant l'expérience des saints et l'approbation de l'Église. Croyez-vous donc que l'Église approuverait une œuvre qui n'aurait qu'une origine purement humaine ? Si cette règle ne venait pas de Dieu, disait un Saint, je ne vous l'aurais pas imposée. Dieu assiste ceux qui rédigent les règles d'un institut, Dieu doit une assistance toute spéciale aux communautés pour la rédaction de leurs règles. Comment voulez-vous que Dieu ne nous manifeste pas sa Sainte volonté ? Voilà des âmes qui quittent généreusement toutes leurs espérances ici-bas pour ne chercher uniquement qu'à plaire à Dieu et Dieu refuserait de leur déclarer son bon plaisir. Ce n'est pas possible.

D. GRÉA, 3 Mai 1895.

L'Obéissance volonté de Dieu. – Je vous parlais donc de ce grand mystère de l'obéissance ; comme il est beau. C'est par l'obéissance que la volonté de Dieu qui s'accomplit sans obstacle parfaitement dans le ciel, s'accomplit sans obstacle sur la terre.

Que le religieux est heureux de n'appartenir qu'à Dieu seul. Par une condescendance de la bonté de Dieu pour la faiblesse humaine, les gens du monde ont une certaine latitude, mais les religieux appartiennent uniquement à Dieu. De même que l'on ne peut pas employer un calice ou faire usage d'une église pour une chose indifférente sans les profaner, parce que ces objets sont dans la réserve des choses saintes ; de même un religieux ne peut plus appartenir à personne sinon à Dieu ; parce qu'il est dans la réserve des personnes consacrées à Dieu ; et s'il vient à dévier de sa destination il commet une profanation de ses vœux.

Il n'appartient qu'à Dieu. Dieu seul a le droit d'en user et c'est par l'obéissance que ce mystère s'accomplit.

Il est triste de rencontrer les ruines d'une église ; quel spectacle quand on arrive devant ces édifices détruits et recouverts de ronces et de plantes grimpantes, mais quelle tristesse n'éprouve-t-on pas à la vue de pierres d'autel marquées encore des signes de leur consécration, et gisant dans la poussière. Le sceau de Dieu a été placé sur notre âme, nous lui avons été consacrés au jour de notre profession et depuis ce jour nous lui appartenons, n'ayant plus d'autre occupation que de faire sa sainte volonté.

Accomplissons l'obéissance dans un esprit d'amour, en pensant que nous appartenons à Dieu, et que c'est lui qui nous commande. Alors nous irons au-delà du signe sensible qui nous fait connaître sa sainte

volonté, nous franchirons les obstacles qui pourraient nous arrêter; les défauts de nos supérieurs, l'inconstance de notre caractère. Nous ne l'examinerons plus et si nous cherchons à nous éclairer sur le commandement qui nous est fait c'est afin de le mieux pratiquer.

Soutenue par l'amour, notre obéissance aura toutes les qualités qu'elle doit avoir. Elle ira jusqu'à la mort : « *usque ad mortem* ». C'est tout simple. De même que les dons que Dieu nous a faits sont sans repentance, de même aussi le don que nous lui avons fait de nous-mêmes au jour de notre profession est sans repentance.

Nous n'avons pas le droit de dire à un moment donné : maintenant je me retire.

Jusqu'à mon dernier soupir, tant que je serai sur cette terre, au milieu des ombres et des signes, jusqu'à ce que j'arrive au ciel où la volonté de Dieu me sera manifestée à découvert.

Sans limites, quand même je devrais subir la mort, rencontrer la maladie, souffrir la contradiction, l'infamie. Le religieux infidèle a toujours sa santé à soigner, il refuse telle obéissance parce qu'elle serait trop pénible pour lui. Que dirait-on d'un soldat qui fuirait son poste parce que les obus balayaient la place ? On le traiterait de lâche.

Oui, mais je serai contredit. Qu'est-ce que cela fait ? Notre Seigneur aussi a été contredit. On ne l'a pas compris, on l'a persécuté. Tant que nous n'avons pas rencontré la mort, nous n'avons pas le droit de nous retirer de l'obéissance parce qu'en outre du pacte que nous avons conclu avec Dieu nous ne nous appartenons plus. O pacte d'amour dans lequel se trouve toute notre sécurité ! Si nous appartenons à Dieu, si nous lui sommes fidèles, c'est le bonheur de l'éternité anticipée. Il est impossible que celui qui obéit ne soit pas sauvé.

D. GRÉA, 6 Mai 1895.

L'Obéissance volonté de Dieu. – Ecoutez bien ceci. C'est une doctrine certaine que par l'obéissance le religieux accomplit la volonté de Dieu. Par conséquent c'est par l'obéissance que Dieu est en lui pour agir, et que le religieux est en Dieu et vit en Dieu, et que s'accomplit d'une part pour le religieux fidèle cette parole : « *qui manet in me hic fert fructum multum* » et pour le religieux qui se soustrait cette autre parole du même Evangile : « *arescet et colligent eum* ». « Si quelqu'un ne demeure pas en moi », ceci regarde celui qui se soustrait à l'obéissance soit totalement, soit en partie; il se dessèche, ne portera plus de fruit, etc... Il y a plusieurs sortes de sécheresse ; l'une ne peut être qu'une épreuve, l'autre peut venir de ce que l'on se détache un peu de Notre Seigneur, en se soustrayant à l'obéissance et alors la vie de Dieu, la sève de Dieu ne coule plus en nous, comme la sève du tronc ne peut plus couler dans une branche détachée. Nous avons été greffés sur le tronc de Jésus-Christ. La volonté de Dieu coule en nous comme une sève pour produire la végétation des feuilles, des fleurs et des fruits. Parmi ces branches qui poussent, le divin agriculteur vient encore apporter son fer, et émonder la vigne parce qu'il porte davantage de fruit : il choisit la branche qu'il voit, comme le jardinier choisit celle qu'il destine à porter du fruit, et tranche les autres ; de même la volonté de Dieu nous conduit comme elle veut, elle sait employer notre activité, comme aussi la restreindre.

La vie d'une branche n'est pas intermittente. Elle se condamne à périr en se détachant de l'arbre; de même celui qui se soustrait à l'obéissance se retire de la vie de Dieu, et devient stérile.

Voilà donc le mystère de l'obéissance. C'est le mystère par lequel nous sommes entés sur Notre Seigneur comme sur un tronc et par lequel la vie divine coule en nous.

Maintenant parlons un peu des qualités de l'obéissance.

1) Elle doit être prompte, prompte comme celle des anges qui vont avec la rapidité de l'éclair d'une extrémité à l'autre des œuvres de Dieu. Laissons tout pour l'accomplissement de la volonté de Dieu. On donne un premier coup de cloche afin que nous puissions prendre certains arrangements qui ne nous mettent pas en retard quand le deuxième sonnera.

Quelle belle offrande, quel sacrifice on offre à Notre Seigneur par la promptitude !

2) Ensuite elle doit être exacte. Faisons les choses comme elles nous sont commandées. Par exemple les prostrations. Nous la faisons sur le côté gauche. Pourquoi ? Parce que c'est commandé. Les chartreux la font sur le côté droit, leur règle leur ordonne ainsi. Je vais vous dire pourquoi nous la faisons sur le côté gauche et non sur le côté droit. C'est afin d'avoir la main droite libre pour faire certains gestes comme les signes de croix et autres.

3) L'exactitude nous portera aussi à accomplir la chose commandée dans toute sa perfection, totalement, complètement. Le religieux obéissant ne laisse pas les choses inachevées. Obéissez ainsi en vous efforçant d'imiter Notre Seigneur qui s'est fait obéissant pour nous jusqu'à la mort de la croix.

D. GRÉA, 6 Juillet 1895

L'Obéissance dans les Anges et les œuvres de Dieu. – Cette parfaite obéissance d'exécution, on la trouve non seulement dans les anges, mais encore dans toutes les œuvres de Dieu. Voyez avec quelle exactitude les astres suivent la route qu'il leur a tracée, avec quelle fidélité le soleil se lève toujours au moment qui lui est fixé, avec quelle précision l'horloge du monde si admirablement construite, exécute ses révolutions. Mais cette obéissance est sans mérite parce qu'elle est sans volonté libre. Celle des anges est méritoire car elle procède d'une volonté libre, elle a été méritoire au commencement, lors de leur épreuve.

Notre obéissance doit être comme celle des anges, c'est-à-dire qu'elle doit être non seulement une obéissance extérieure, mais encore une obéissance intérieure, une obéissance d'amour. Nous devons voir partout la volonté de Dieu et l'aimer. Si l'on ne voit dans les ordres qui nous sont donnés qu'une volonté humaine, nous sommes portés à l'approuver ou à la rejeter ; si notre volonté se soumet, notre jugement peut résister. Alors on est comme le forçat ou le militaire, ou encore comme le démon qui supporte avec haine la volonté de Dieu. Si notre obéissance est telle qu'elle doit être, elle sera une obéissance d'amour. Il ne nous est pas permis de ne pas aimer la volonté de Dieu. Nous devons aimer Dieu, c'est uniquement pour cela que nous avons été créés. Toute connaissance que nous avons de Dieu doit nous porter à aimer Dieu davantage. Toutes les puissances que nous avons doivent être tournées vers l'amour de Dieu. Notre obéissance doit être une obéissance d'amour. Alors on obéit avec joie, car « *ubi amatur non laboratur, aut si laboratur labor amatur.* » Si nous ne pouvons pas nous élever jusqu'à ce motif-là qui demande un grand esprit de foi, nous devons nous exciter à faire la volonté de Dieu, à l'accomplir parfaitement pour le motif de notre intérêt personnel.

Dans l'homme il y a plusieurs volontés qui se succèdent, qui se remplacent, qui se détruisent. Tantôt nous voulons ceci, tantôt cela. Nous ne voulons plus ce que nous voulions d'abord. En Dieu au contraire il n'y a qu'une seule volonté, toujours la même parce que Dieu

-389-

est l'unité même, l'unité absolue. Par conséquent il ne peut pas y avoir en lui de diversité, de changement, de succession ; sa volonté est unique sans variation, sans succession. Qu'est-elle ? En lui-même la volonté de Dieu consiste à s'aimer, à ramener toutes les œuvres qu'il a faites à son amour. Il a créé parce qu'il aimait ; et il a créé pour être aimé. La fin donc de notre création c'est Dieu, c'est l'amour de Dieu, c'est la jouissance de Dieu. Voilà la volonté de Dieu.

La volonté de Dieu c'est notre sanctification, notre bonheur éternel. Dieu n'a pas d'autre volonté à notre égard que celle-là. Par conséquent toute volonté de Dieu c'est notre bien suprême. Donc si nous avons du bon sens nous devons être heureux d'obéir. Ce n'est pas là une hypothèse, une manière de parler, mais la certitude. En obéissant, je travaille à la gloire de Dieu et à son amour, mais en même temps je travaille à mon bien suprême. J'ai la même fin que Dieu, Dieu n'a pas d'autre fin que lui-même et il a bien voulu être ma fin à moi-même, associer mon sort au sien, si l'on peut parler ainsi.

Voyez donc comment l'obéissance est un mystère profond et comment la vie religieuse est bien le total de la vie chrétienne et comment elle repose entièrement et uniquement sur l'obéissance. C'est donc envisager la vie religieuse d'une façon bien médiocre que de ne voir en elle que tel ou tel

emploi. Dans le fonds de la vie religieuse, c'est l'amour de Dieu, c'est l'exercice de l'amour, et, comme ici-bas on ne peut pas voir Dieu immédiatement, « *Deum nemo vidit unquam* », mais seulement par les voiles des choses présentes, l'exercice de l'amour consiste dans l'exercice de l'obéissance. Si nous voulons vivre d'amour, nous devons vivre d'obéissance, parce que c'est le bon plaisir de Dieu, comme Notre Seigneur « *Pater, quia sic placitum est ante Te.* »

D. GRÉA, Juillet 1895.

Obéissance de Jugement. – Voyez comme la vie religieuse est toute entière renfermée dans l'obéissance. L'obéissance à son tour renferme entièrement le religieux. Avec la soumission de la volonté, il faut encore la soumission du jugement, c'est-à-dire que nous n'examinons ce que l'obéissance demande de nous, que pour le pratiquer et croire que si les supérieurs se trompent en nous faisant tel commandement, la volonté de Dieu est infaillible, et que si elle permet cette erreur, elle ne concourt pas moins à notre sanctification. Quand le jugement est ainsi soumis, la soumission de la volonté n'est pas difficile à obtenir.

Mais comment faire pour arriver là ? Il faut avoir l'esprit de foi. Il faut voir dans les commandements qui nous sont donnés, la volonté de Dieu. Ah ! si nous citons la volonté de Dieu devant le tribunal de notre jugement pour savoir si elle nous plait ou si elle nous est désagréable, il est impossible que nous ayons ce te soumission.

Tout se tient dans la vie religieuse. Plus vous vivrez de l'esprit de foi et de la présence de Dieu plus vous verrez Dieu à travers les voiles et les signes sensibles dont il se sert pour nous faire connaître sa volonté ; plus votre obéissance deviendra facile ; elle deviendra pour vous l'exercice de l'amour et une dévotion parce que vous y contemplez Dieu. Celui qui obéit parfaitement et en esprit de foi est toujours en présence de Dieu, accomplissant sa divine volonté, de sorte que l'obéissance est pour lui un exercice de contemplation qui anime et soutient toutes les autres dévotions. Notre-Seigneur aime l'obéissance. Il s'approche du religieux comme il s'est approché du figuier avant sa passion, pour y trouver du fruit. Le fruit que nous devons lui donner, la nourriture qu'il aime c'est sa volonté, c'est notre amour. S'il ne trouve pas cela dans nos cœurs il nous maudit, comme il a maudit le

-390-

figuier. Le religieux infidèle se dessèche. A l'extérieur il peut avoir encore un certain éclat, comme un arbre sans fruits peut être couvert d'un feuillage verdoyant, mais à l'intérieur il est stérile, il ne fait plus rien. Quel péril il y a à diminuer la vertu d'obéissance !

La nature est ennemie de l'obéissance ; on a de la peine à obéir, à se soumettre au commandement des autres. Et tout en courbant notre volonté, on cite devant le tribunal de notre raison le commandement déclaré. On ne critique pas trop les règles parce qu'elles sont soutenues par de longues traditions, par des multitudes d'exemples, par la pratique commune ; mais les supérieurs n'ont pas la même défense et on les critique plus facilement. De la critique des supérieurs on passe à la critique des règles. Gardez-vous bien de cet esprit-là ; il est diamétralement opposé à l'esprit de foi. Qui donc oserait critiquer directement la volonté de Dieu ? Or c'est à Dieu que nous obéissons. Si notre obéissance ne va pas à Dieu, elle n'a pas de valeur, elle est insensée, et, de plus, elle est pénible parce qu'alors nous obéissons à une pure créature. On peut encore obéir pour éviter la mésestime de ses Supérieurs, ou pour ne pas leur faire de la peine, pour ne pas causer de scandale, mais ce n'est pas l'obéissance religieuse.

L'arbre est debout, mais la racine est desséchée ; il ne tiendra pas longtemps. La vraie obéissance religieuse c'est celle qui est faite par amour, parce qu'elle s'adresse à Dieu, qui déclare sa volonté par les créatures.

D. GRÉA, 13 Mai 1895.

Obéissance unité divine. – Par cette union de notre volonté avec celle de Dieu il se forme entre Dieu et nous une communication divine par laquelle s'accomplit ce que Notre Seigneur demandait à

son Père : Je veux qu'ils soient un comme nous sommes un, un avec nous, un en eux. Alors nous finissons par être au-dessus de tous les événements de la vie par une sainte indifférence. Nous devons nous exercer chaque jour à obtenir cette sainte indifférence par laquelle nous ne cherchons que la volonté de Dieu. Il arrive encore bien souvent que l'on se fasse illusion. On croit être détaché de ses propres goûts et ne vouloir que la volonté de Dieu, quand en même temps notre nature trouve sa satisfaction ; par exemple dans un emploi qui nous plaît, dans une résidence agréable, etc. Si cet emploi vient à nous être enlevé, si la résidence vient à être changée, on s'aperçoit bien que nous tenons encore beaucoup à nous-mêmes.

Il est donc bon de s'exercer à cette indifférence et de discerner dans les occasions notre propre goût de l'attachement à la volonté de Dieu. Un exercice que je vous recommande aussi pour arriver à cette indifférence, c'est de vous imaginer de temps en temps de quelle manière vous vous comporteriez vis-à-vis de la volonté de Dieu dans telle occasion. Comment prendrais-je tel emploi s'il m'était donné, telle résidence, tel accident, telle maladie? Comment les recevrais-je ? et puis vous mettre à la disposition où nous devons être vis-à-vis de ces circonstances.

La pensée de la mort est aussi un moyen excellent pour arriver à cette indifférence, parce que la mort est la séparation totale de tout ce qui peut satisfaire la nature ici-bas. « *Memento novissima tua, et non peccabis* ». Mais prenez garde. Cette pensée est bonne dans les moments de paix et de joie; dans les moments de trouble et de tristesse, elle pourrait être une tentation. On regarderait la mort comme un soulagement.

-391-

Je voudrais mourir, quoique en réalité on ne le désire pas, car la mort est toujours la mort. Quand on souffre, quand on est triste, nous devons voir la volonté de Dieu et nous mettre dans la disposition de souffrir par amour pour lui ; aussi longtemps qu'il voudrait, jusqu'à la fin du monde si c'était sa volonté, comme Notre Seigneur.

Hier j'étais à la grande Chartreuse et pendant que je parlais avec le P. de Vauchier, j'ai été frappé par une de ses pensées qui me semble vraie. Voici ce qu'il me disait : Notre-Seigneur a été trois heures sur la croix ; mais comme il était le maître du temps, il a pu pendant ces trois heures renfermer tous les siècles, depuis le commencement jusqu'à la fin.

Nous devons être dans la même disposition. Quand on souffre, ne désirons pas la fin de la souffrance mais cherchons uniquement à aimer Dieu.

La même chose vis-à-vis des humiliations. Il est quelquefois bon de s'imaginer telle ou telle humiliation qui nous arrive et de nous mettre dans la disposition qui convient.

Travaillons continuellement à la destruction de nous-mêmes. Ah ! que nous sommes encore vivants ! Comme le souvenir des injures nous demeure, comme une flatterie nous poursuit ! Ce sont autant de serpents dont il faut écraser la tête. Quand nous serons dépouillés de nous-mêmes, nous serons légers ; alors nous pourrions aller facilement jusqu'au cœur de Jésus.

A cette hauteur le mal ne pourra pas nous atteindre. Notre tête sera à l'abri des fléaux : « *Flagellum non appropinquabit tabernaculo tuo* ».

Sans l'indifférence, on finit par se faire un nid, une couchette dans l'emploi qui nous a été confié, dans notre résidence. On ne s'aperçoit pas de cet attachement, et cependant, d'un moment à l'autre, tout peut être changé. Hier au chapitre général des chartreux, le Prieur de la Grande Chartreuse déclara au P. de Vauchier qu'il ne serait plus procureur de l'ordre à Rome, mais qu'il devait se rendre immédiatement comme simple religieux à la Chartreuse de ... en Savoie. Il y est allé tout simplement, sans demander à aller chercher ses papiers et ses livres qu'il avait laissés à Rome. C'est comme cela que nous devons être, indifférents à tout. Il faut joindre à cet exercice de l'indifférence une très grande humilité ; sans l'humilité il serait dangereux, parce qu'il nous jetterait dans la présomption et alors nous n'aurions plus le secours de la grâce et nous serions abattus. Notre chemin est assiégé à droite et à gauche ; à droite par la présomption, à gauche par la nature.

C'est le combat. L'humilité attire les grâces de Dieu sur ce combat. Sans l'humilité nous pourrions être surpris. Ah ! demandons bien la grâce de ne jamais nous appuyer sur le pied de l'orgueil : « *Non*

mihi veniat pes superbiae ». Il semble d'abord que c'est un appui solide, mais il se change tout à coup et on tombe.

Nous serons heureux quand nous aurons fini notre navigation ; alors Dieu nous dira : « *In pauca fuisti fidelis, intra in gaudium Domini tui.* »

D. GRÉA, 17 Mai 1855.

Obéissance et humilité. – St Benoît dans sa règle admirable qui est une des grandes manifestations de l'esprit de Dieu dans l'Église, avec les règles de St Pacôme, St Basile, et St François, confond l'obéissance avec l'humilité. En effet c'est par l'humilité que nous nous détachons de nous-mêmes, que nous devenons à nos yeux un pur néant, que nous

-392-

détruisons l'amour-propre, pour faire place à la vie divine; mais cette manière de s'anéantir, c'est dans l'obéissance qu'elle s'exerce. Il arrive alors que lorsqu'on a été ainsi exercé à l'humilité par l'obéissance et à l'obéissance par l'humilité, la vie divine prend la place de la personnalité et que notre vie devient une vie d'amour. Alors toutes nos actions sont des actions méritoires, car c'est l'amour qui donne aux choses, aux actions leur valeur. Les actions héroïques elles-mêmes faites sans amour, s'il est possible qu'on en puisse faire sans avoir la charité, n'ont aucun mérite devant Dieu. C'est l'apôtre St Paul qui nous l'apprend lui-même. Quand je livrerais mon corps aux flammes, si je n'ai pas la charité je ne suis rien. De telles actions comportent d'elles-mêmes la charité ; sans la charité il n'est guère possible d'en faire. Cependant on a vu des philosophes de l'antiquité se faire brûler bêtement par pure vanité.

Pour arriver à cette vie de Dieu dans nos âmes nous avons l'obéissance qui nous conduit à l'amour. Voyez St François Xavier, quelle perfection de charité il possédait, et en même temps quel détachement de lui-même et quelle obéissance !

Il part aux Indes à la place d'un autre religieux désigné pour les missions et retenu par une maladie. Il part uniquement préoccupé de la volonté de Dieu. Il passe devant le château de sa famille et ne s'y arrête pas. Les affections naturelles, il les avait non pas détruites mais immolées. Il arrive aux Indes. Il sème les miracles sous ses pas, des milliers de païens se convertissent à sa prédication, et au milieu de tout ce bien qu'il faisait, il était prêt sur un signe du Supérieur au bas des lettres qu'il recevait de lui, de tout quitter pour revenir en Europe.

Il faut être détaché même de ses œuvres, même du bien que l'on fait pour ne goûter que la seule volonté de Dieu. Ce n'est pas toujours nous qui opérons le bien que nous semblons faire. Il y a dans l'Église le dogme de la communion des saints. Ce sont les saints qui convertissent, c'est la sainteté qui fait le bien et la nature du bien que l'on fait, c'est la mesure de notre sainteté.

Voilà pourquoi St Vincent de Paul disait à ses missionnaires : ce sont les bons frères convers qui balaient les corridors qui convertissent les âmes auxquelles vous prêchez l'Évangile. Ste Thérèse par sa sainteté a converti autant d'infidèles que St François Xavier. Aux yeux des hommes on peut s'y tromper, mais Dieu sait quels sont ceux qui font du bien dans le monde. Il semble que la pluie qui tombe sur le sommet du Mont Blanc est perdue, que les neiges éternelles de ces montagnes sont inutiles dans la création. Pas du tout, ce sont elles qui alimentent les sources, qui fécondent les champs et les plaines. Il en est de même de la sanctification des âmes dans l'Église. Travaillons donc à cette œuvre ; sanctifions-nous afin de convertir les infidèles. Si le bon P. Gumi n'était pas un saint ce ne serait pas lui qui convertirait les nègres qu'il y va convertir, ce serait d'autres, mais comme il est un saint ce sera lui. Associons-nous à son œuvre, procurons-lui des secours par notre propre sainteté. C'est notre vocation, vocation d'amour « *Excellentiorem semitam demonstra.* » Ce chemin c'est l'amour.

D. GRÉA, 24 Mai 1895.

LA VOIX du PÈRE
Bulletin des C. R. I. C.

L'abnégation religieuse

I

Je vais vous répéter encore la même chose et je la répéterai jusqu'à ce que vous l'ayez bien comprise, devrais-je vous fatiguer. « *Mihi non pigrum vobis autem necessarium.* » C'est le renoncement à nous-mêmes. Ce renoncement, nous le devons. Nous nous y sommes engagés lorsque nous avons prononcé nos vœux. L'état religieux n'est que l'engagement au renoncement de la personnalité. Au jour de notre profession, Dieu s'est engagé avec nous et nous avec Lui. Nous ne pouvons manquer à cet engagement sans faire une profonde blessure au cœur de Dieu.

J'entends dire dans le monde (il y a une si grande ignorance de la vie religieuse dans le monde, même chez ceux qui devraient la connaître : ainsi, j'ai connu de pauvres religieux laissés à la discrétion de prêtres qui n'avaient pas la moindre notion de la vie religieuse). On entend dire : « oh, la vie religieuse, ce n'est pas grand-chose, je suis aussi religieux que vous, vous vous levez de bon matin, moi aussi ; vous pratiquez la pauvreté, moi je ne suis pas riche. » On fait consister la vie religieuse en cela. Ce qui fait la vie religieuse, c'est le vœu, l'engagement avec Notre-Seigneur, engagement sacré et perpétuel, pacte qu'on ne peut pas déchirer sans infidélité flagrante, odieuse et blessante pour le cœur de Jésus. Engagement à quoi ? Au renoncement. « Celui qui veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même. » Une fois engagés dans cette voie, il n'est plus permis de regarder en arrière, mais toujours avancer, toujours se renoncer. Soyez sûrs que toute tentation contre la vocation est une tentation contre le renoncement et toute tentation contre le renoncement est une tentation contre la vocation. Ces deux vérités corrélatives sont absolument certaines. Toute tentation contre la vocation est une tentation contre le renoncement, parce qu'on voudrait suivre ses goûts, avoir ses vues, jouir de sa liberté. Toute tentation contre le renoncement est une tentation contre la vocation, parce que notre vocation est une vocation de renoncement et toutes les fois que nous manquons au renoncement, nous manquons à notre vocation.

Il est facile de se laisser aller de ce côté. C'est pourquoi le prieur de la Grande Chartreuse demandait à Dieu dans une lettre qu'il m'a écrite et que je vous ai lue, de nous garder de la tendance à l'esprit séculier. On tombe là. On voudra se donner une petite curiosité : lire un journal, ce n'est pas grand-chose, mais le faire sans autorisation, ce n'est pas du renoncement. Quand nous sommes en voyage, la règle nous ordonne d'aller « *recta via* ». On s'arrange à pouvoir visiter telle ou telle curiosité qui est un peu écartée de notre chemin, ce n'est pas du renoncement. Ce qui fait le mérite de la vie religieuse, c'est le renoncement. Sans le renoncement, l'obéissance n'est qu'une obéissance fictive, comme la pauvreté où l'on ne manque de rien n'est qu'une pauvreté fictive.

-394-

Aussi, les maîtres de la vie spirituelle nous disent qu'un religieux qui, par adresse, réussirait à faire légitimer par les Supérieurs, ses caprices, ses désirs, sa petite volonté, serait un religieux qui manquerait à sa vocation. Il n'y aurait pas théologiquement parlé, de faute contre l'obéissance, mais il y aurait une diminution de charité. Il y a un moyen d'éviter les fautes sans cependant éviter une diminution de charité. C'est très grave une diminution de charité. « *Habeo adversum te quod primam caritatem tuam reliquisti.* »

La charité est le chemin qui conduit au ciel ; diminuer dans la charité, c'est prendre la direction contraire et s'acheminer vers l'enfer.

C'est logique. Mais je n'ai pas encore perdu la grâce sanctifiante, mais je ne suis pas encore en enfer. C'est vrai, mais vous êtes sur le chemin. Absolument comme un voyageur qui s'arrête tout à coup et se retourne. Il prend une mauvaise direction, il n'arrivera pas au but qu'il s'était proposé.

Ah, comme c'est difficile de toujours avancer dans la charité parce que l'âme humaine est sujette par elle-même à l'inconstance. Aussi une fidélité qui n'est fondée que sur la nature, est une fidélité qui ne tiendra pas, parce que l'humain est inconstant. Voilà pourquoi les romanciers prônent tant le divorce, parce que l'humain, disent-ils, dont la nature est si inconstante, est incapable de prendre des engagements perpétuels. St François de Sales disait en parlant de l'état de mariage, c'est un état où, s'il y avait un noviciat, il n'y aurait pas de profès. C'est vrai, et c'est pourquoi les époux ont mis sur leur contrat le Sacrement de mariage. C'est l'intervention de Dieu qui leur donne la stabilité.

Le Sacrement qui nous donne la constance dans notre vocation, c'est le vœu, comme le Sacrement de mariage donne la constance aux époux. Mais de même que des gens mariés, qui commencent à avoir, l'un pour l'autre, des dégoûts, de la répugnance, de la résistance, une diminution de l'affection mutuelle qui est un devoir pour eux, sont sur le chemin de l'infidélité, de même aussi, nous, quand nous laissons diminuer en nous le renoncement à nous-mêmes, la charité, nous sommes sur le chemin de l'infidélité. Que faire alors ? Le Sacrement ne suffit pas, le vœu ne suffit pas, il faut prier. La diminution de la prière, le relâchement, l'indévoction dans la prière, (je ne dis pas l'absence de consolations sensibles, car on peut se tenir héroïquement dans la prière sans consolations et acquérir par-là plus de mérites), mais la tiédeur nous met sur le chemin de l'infidélité.

De même que des époux peuvent faire mauvais ménage et ne pas répondre aux devoirs de leur état sans cependant divorcer, de même, on peut être un mauvais religieux, sans quitter l'état religieux. Aussi, a-t-on besoin de la prière pour persévérer. Quand un religieux perd l'esprit de prière, soyez sûrs que l'esprit de son état, c'est-à-dire son renoncement, a subi une grande diminution, en lui, dans la mesure où l'esprit de prière a diminué. Que Dieu nous donne cet esprit de prière et, pour le conserver, qu'il y joigne aussi l'esprit de pénitence. « *Spiritum fletus et precum* ». Ce ne sera pas long, la vie est si courte. Nous célébrons aujourd'hui l'anniversaire du P. Bourgeois. Comme sa vie a tourné brusquement du temps à l'éternité. Maintenant il est heureux d'avoir été constamment en progrès dans l'amour, dans le renoncement, soutenu par l'esprit de prière et de pénitence.

Vous aurez le même bonheur à quelque heure que la mort vienne pour vous, si vous retenez bien l'enseignement que je vous donne ce soir. La vie n'est pas longue ; beaucoup d'entre vous n'arriveront pas à l'âge que j'ai atteint ; la mort vient vite. St François de Sales

-395-

disait à l'Evêque de Belley qui voulait se faire Chartreux : « La traversée est si courte, que ce n'est pas la peine de changer de barque. »

Allons, nous n'avons qu'à ramer et à suivre le vent de l'obéissance, qui nous conduira sûrement au port.

D. GRÉA, 30 janvier 1895.

II

J'ai des choses importantes à vous dire, je vous les ai déjà répétées cent fois, mais il faut sans cesse y revenir, car elles sont très importantes et nous sommes très exposés à les oublier.

Nous sommes entrés en religion pour nous renoncer nous-mêmes et faire uniquement la volonté de Dieu, c'est-à-dire le travail de tous les jours et de chaque instant. Nous pouvons être dans trois situations vis-à-vis de l'accomplissement de la volonté de Dieu, manifestée par l'obéissance.

La première est la résistance. Celle-là, elle est rare, car l'on sait bien que l'on fait mal, que l'on commet un péché véniel quand la matière est légère, mais suffisante. Un religieux qui se laisserait aller volontairement au péché véniel, est un religieux perdu, car il est sur le chemin du péché mortel

et le péché véniel peut se trouver souvent même dans les petits manquements aux règles, quand il y a mépris et il y a mépris quand on néglige habituellement et sans résistance, les prescriptions de la règle.

Une autre attitude que le religieux peut avoir-vis-à-vis de l'obéissance, *c'est de se soumettre, mais avec répugnance de la volonté*. Cette répugnance peut venir, soit de notre lâcheté naturelle, soit de notre amour-propre qui a peine à se soumettre, parce que la chose commandée est humiliante pour lui : l'orgueil se glisse partout, c'est pourquoi il est bon que le religieux aime les travaux humiliants. Enfin elle peut venir de notre nature physique qui a des goûts contraires, cependant, on fait la chose bien qu'en hésitant.

Un autre côté de la résistance, c'est l'hypocrisie. On fait cela, non pas parce que c'est la volonté de Dieu, mais par des motifs humains, pour ne pas s'attirer d'ennui avec les Supérieurs ou ses frères. Ces motifs sont-ils tous absolument blâmables ? Oui, pour le religieux dont l'amour doit être sans alliage et dont la volonté doit être mue uniquement par la volonté de Dieu sans aucune autre impulsion.

Une troisième attitude, c'est de dire, dès que l'ordre est donné : « *Ecce adsum* ». C'est l'attitude des bons serviteurs qui sont toujours empressés à exécuter les ordres de leurs maîtres et qui vont même au-devant par devoir et non pas pour s'attirer l'attention et la bienveillance de ceux qu'ils servent.

« Je sais ce que j'ai à faire, je n'ai plus qu'à l'exécuter » ; ou bien « quand je ne vois pas clairement l'ordre donné, je m'informe de quelle manière je vais m'y prendre pour l'exécuter. »

Cette abnégation dans l'obéissance a quelque chose de plus.

Non seulement, on exécute ce que l'on recommande, mais on va même au-devant des désirs de nos Supérieurs. Voilà par exemple, une besogne à faire. L'ordre n'est pas donné à celui-ci ou à celui-là, elle est seulement proposée. Il y a des religieux qui s'empresseront immédiatement ; il y en a d'autres, au contraire, qui ne se dérangeront pas, sous prétexte qu'on ne leur a pas commandé. Ce sont toujours les mêmes qui supportent les charges, ils sont dévoués ; les Supérieurs les connaissent et aiment à les leur donner ; les autres

-396 -

se ménagent : sont-ils irréguliers ? Pas absolument, mais voilà tout ; quant à trouver chez eux de l'empressement et du dévouement, non. Le religieux obéissant, aime à s'offrir spontanément pour toute sorte de besognes.

Mais il y a un danger auquel on peut être exposé dans cet empressement, car notre vie est entourée de périls, c'est la complaisance en soi-même. On est étonné tout-à-coup, de voir tomber subitement un religieux que l'on croyait humble et zélé, mais qui a laissé dévorer sa vertu par le secret venin de l'orgueil.

Ah ! jusqu'à l'heure de notre mort, nous devons opérer notre salut avec tremblement, car il n'y a pas de grâces de Dieu que nous ne puissions perdre. Vous connaissez tous cette terrible vérité que l'on ne peut pas mériter la persévérance finale. Personne ne peut dire : maintenant, j'ai mérité de persévérer ; je n'ai plus à m'occuper de mon salut. Cependant, si nous ne la méritons pas, nous pouvons l'obtenir par la prière.

Soyons des hommes de prière. Il y a tant de prières qui passent par notre bouche, que notre cœur y soit attentif. Prions beaucoup. Rien n'est plus facile pour nous, d'obtenir tout ce que nous voudrions. Le cœur de Jésus nous est constamment ouvert. Marie est là qui nous écoute et nous exauce. Demandons-leur notre avancement dans l'amour du renoncement à nous-mêmes. Sans l'amour, nous ne sommes qu'un airain retentissant. Nous verrons au jugement dernier, des hommes qui diront à Notre-Seigneur : « Seigneur, nous avons prophétisé en votre nom ; nous avons guéri les malades » et Notre-Seigneur leur répondra « *Nescio vos, non novi vos* ». On peut chasser les démons des âmes des pécheurs ; on peut parler et annoncer au peuple, les vérités éternelles et n'être qu'un airain qui résonne bien, une cloche qui réveille les âmes et les convoque à la prière, et n'avoir point d'amour. Sans la

charité, nous ne sommes rien. St Paul nous dit : quand nous livrerions notre corps aux flammes, si je n'ai pas la charité, je ne suis rien. Ah ! quelle leçon Dieu nous donne dans les saints qu'il a cachés, dans un Saint Paul ermite, par exemple, qui n'est révélé au monde par St Antoine, que la veille de sa mort. Il y a de ces âmes dans toutes les professions ; il y en a dans les mansardes de Paris.

Travaillons à notre perfection, avançons dans l'amour. Si, après cela, il plaît à Dieu de faire tinter l'airain, c'est-à-dire d'employer notre activité, nous accepterons les travaux pour son amour et non pour la satisfaction de notre propre personnalité.

D. GRÉA, 18 janvier 1893.

III

La vie religieuse repose uniquement sur l'abnégation de la personnalité. « Que celui qui veut venir après moi, dit Notre-Seigneur, se renonce lui-même. » D'innombrables obstacles s'opposent à la destruction de la personnalité et à la parfaite abnégation du religieux.

Au commencement de la vie religieuse, c'est l'attachement aux choses que l'on a quittées, aux lieux et aux personnes, aux illusions et aux espérances d'avenir, détruites par notre entrée en religion. La situation est toute différente. On entre dans la Communauté, où la personnalité doit être fondue, anéantie ; on quitte sa famille de la terre, pour trouver une famille nouvelle où la personnalité doit être effacée. Malheur à celui qui chercherait à remettre en lumière sa personnalité par des emplois et des dignités qui le distinguent.

-397-

Après cette première victoire, on a à lutter contre d'autres obstacles : ce sont les froissements de la personnalité qui n'est pas morte et qui voudrait sans cesse relever la tête. Alors de deux choses l'une : ou bien on lui donne raison, et on entre alors dans la voie où l'on perd de vue la perfection ; ou bien on la fait taire, et nous sommes dans le bon chemin, nous suivons Jésus. Nous devons aimer les choses humiliantes, les choses qui nous exercent, qui fatiguent, qui détruisent notre personnalité. St Benoît dit dans sa règle : « Quand le religieux rencontre des choses contraires, « *non lacescat* », qu'il ne se dérobe pas à ces humiliations et à ces exercices. Faites cela, et alors, vous trouverez d'ineffables consolations.

Quand nous avançons, d'autres obstacles se dressent devant nous. Un des principaux et des plus dangereux, ce sont les illusions du bien. Le démon, qui ne cherche qu'à soutenir notre personnalité, nous présente une foule de choses, où la personnalité se dissimule, mais où elle vit. Dans les temps où nous vivons, que d'œuvres que la personnalité élève, soutient et laisse tomber, car la personnalité n'a pas de plus longue durée que nous-mêmes. J'ai connu une foule de prêtres très zélés, qui avaient institué un grand nombre d'œuvres excellentes dans leurs paroisses, par pure personnalité. Ces œuvres disparaissaient avec eux. Leurs successeurs les laissaient tomber, parce que ce n'était pas leurs œuvres à eux, pour en élever d'autres de la même façon. Le religieux ne travaille pas de la sorte ; toutes ses œuvres sont inspirées, guidées, soutenues non point par la personnalité, mais par l'obéissance, et voilà pourquoi, ses œuvres durent et font du bien : ce n'est pas le religieux qui agit, mais Dieu qui se sert de lui pour faire du bien aux âmes.

On peut donc renouveler la personnalité au dedans et au dehors : au dedans, quand on est froissé ; au dehors, quand on est adulé, flatté, ou bien quand on croit avoir des succès que l'on s'attribue. On ne se le dit pas clairement, car la personnalité se dissimule, elle n'ose pas se présenter face à face, sinon à la fin. Quand on la laisse vivre sans la combattre, à la fin, elle est sans vergogne et s'étale effrontément.

A mesure que nous grandissons, elle grandit. Elle n'est pas forte chez les enfants, excepté chez quelques-uns. J'ai connu des enfants chez qui la personnalité était très accentuée. Mais à mesure que l'âge avance, elle se développe. Prenez garde. Si vous ne combattez pas votre personnalité, vous serez

des hommes intraitables et des vieillards insupportables, fatigants pour ceux qui auront à vous rendre service et malheureux, parce qu'on vous délaissera.

Combattez énergiquement votre personnalité, et, pour vous, le grand moyen de la détruire, c'est de pratiquer fidèlement l'obéissance dans l'amour. Dieu nous demanda de l'aimer et nous l'aimerons dans la mesure où nous nous aimerons moins nous-mêmes. Nous l'aimerons d'autant moins que nous nous aimerons davantage. Demandons-lui de l'aimer ; c'est là l'important ; il tirera ensuite de notre activité, l'emploi qu'il voudra.

Quand Mgr de Ségur était menacé de devenir complètement aveugle et sourd, son domestique lui dit avec douleur : « Monseigneur vous ne pourrez plus ni prêcher, ni confesser. » Et Mgr lui répondit : « Imbécile, le Bon Dieu a-t-il besoin que je prêche et que je confesse ; il a besoin que je l'aime, et la perte de mes sens ne m'empêche pas de l'aimer. »

St François Xavier, qui faisait tant de bien au Japon, disait : « Si mon Supérieur mettait au bas de sa lettre un seul signe, pour

-398-

me dire de revenir en Europe, je quitterais immédiatement tout pour retourner et faire ce qu'il m'ordonnerait. » Si, à la place de St François Xavier, il se fût trouvé un religieux travaillant par l'impulsion de sa personnalité, il n'aurait pas manqué de se récrier contre un tel ordre : « Mais comment, je fais tant de bien ici. Qu'est-ce que mes œuvres vont devenir ? » Dieu n'a pas besoin du bien que l'on fait ; il a besoin de notre amour. Et quand nous ferions des œuvres extraordinaires en dehors de la charité, cela ne nous servirait de rien et à la fin, Dieu nous dirait : *Non novi vos*.

Et quand nous ne ferions rien, comme Paul l'Ermite qui n'a pas fait une seule œuvre, mais qui est resté toute sa vie enseveli dans la solitude du désert. Croyez-vous qu'il n'a rien fait ? Il a soutenu l'Église par sa sainteté. Ce ne sont pas les faiseurs d'œuvres, ce ne sont pas les prédicateurs, les orateurs, ceux qui passent leur vie dans une activité incessante, qui soutiennent l'Église, ce sont les Saints. Ceux qui ne sont pas saints, ne soutiennent pas l'Église et quand Dieu donne de l'efficacité à leurs œuvres, cette efficacité ne vient pas d'eux-mêmes, elle vient d'autres. C'est la vérité que je vous dis là ; ce ne sont pas des opinions contestables qu'une école de théologie soutient et qu'une autre nie ; c'est la véritable doctrine de la vie religieuse. Il n'y a que la sainteté qui fasse du bien et qui soutienne l'Église.

Cherchons donc d'abord à nous sanctifier et Dieu disposera de notre activité comme il l'entendra : en propriétaire, en maître. Le Maître peut user de sa chose comme il l'entend : il peut en jouir, il peut en user et il peut en abuser. A chaque instant, Dieu use de ce droit de propriétaire ; quelqu'un a des aptitudes pour telle ou telle chose, il l'emploiera à une autre. Vous possédez une science, peut-être que vous n'aurez jamais l'occasion de vous en servir. Mgr d'Hulst, est un très fort hébraïsant ; jamais il ne s'est servi de son hébreu. J'ai connu des personnes qui avaient un véritable talent oratoire ; Dieu les a mises dans une position où elles n'ont jamais occasion d'en faire usage. Dieu dispose de nous à son gré. Nous sommes entre ses mains comme les flèches dans le carquois du sagittaire. Il prend les uns, il laisse les autres. Je t'ai placé dans mon carquois comme une flèche choisie ; quand il me plaira de te prendre pour te jeter au dehors, alors tu iras ; mais jusque-là, reste en repos. Je vous dis que Dieu use de nous comme propriétaire. Voilà un homme qui est plein de talents, il sera condamné à des infirmités perpétuelles. Dieu se plaît à briser le cœur de l'homme.

L'abnégation consiste à aimer à être brisé. Je voudrais agir et vous me condamnez au repos ; je voudrais paraître et vous me laissez dans l'obscurité, vous me clouez sur un lit de souffrances. Soit, que votre volonté soit faite, j'adore et j'aime vos commandements. Détruisez-moi si vous voulez, abattez-moi par des attaques d'apoplexie, ôtez-moi ma raison, enlevez-moi ma santé, comme vous voudrez, Seigneur, je vous aime. Voilà ce que c'est que se renoncer soi-même. On ne se renonce pas soi-même, quand on ne renonce pas à son activité, à son intelligence, à sa santé pour l'amour de Dieu.

Se renoncer soi-même, c'est se remettre au souverain domaine de Dieu sur nous, c'est se laisser traiter par Dieu comme il l'entend, comme une propriété se laisse traiter par son maître. Si vous voulez

mes fruits, prenez-les, si j'en ai. Si vous voulez user de moi, me voici, si vous voulez me détruire, je suis prêt. Nous sommes entrés en religion pour cela. Toute la vie religieuse est là, et, en dehors de là, il n'y a pas de vie religieuse. Ne vous faites pas d'illusion et n'allez pas dire plus tard qu'on ne vous l'a pas dit ; moi, je vous le dis ce soir

-399-

et on vous le répète continuellement au noviciat. C'est une leçon qu'il faut sans cesse apprendre pour ne pas l'oublier. Apprenez-la donc bien, car c'est le fond de la vie religieuse, comme c'est l'âme et l'essence de notre vocation.

D. GRÉA, 23 janvier 1895.

Manière de combattre l'amour-propre. – C'est curieux comme nous sommes égoïstes, et par le fait même absurde, parce que nous regardons les choses du temps présent. Nous faisons nous-mêmes nos dieux. Dieu a sa fin en lui-même, mais il n'y a que lui qui soit comme cela. Par l'amour-propre, nous voulons être notre fin, nous ne nous considérons pas comme étant dans le temps et cependant nous sommes des hommes temporaires. Un jour, le temps nous sera soustrait ; nous ne sommes pas faits pour nous, mais pour Dieu. Vous me direz : ce n'est pas facile ! Après tout, c'est un combat, il faut lutter et Dieu ne nous demande pas de ne pas sentir notre immolation, mais de la faire. C'est un travail auquel nous sommes obligés strictement et continuellement. Ce n'est pas là un but proposé seulement aux parfaits et aux Saints, mais à tous les religieux et nous devons y tendre dès maintenant. La vie présente est un combat et nous sommes tous assez imparfaits pour avoir à combattre. Il n'y a que la Sainte Vierge qui n'a pas eu à combattre parce qu'elle était parfaite. Combattons donc notre amour-propre. Il y a deux manières de le combattre : une première manière, c'est de l'attaquer directement ; on rencontre une humiliation, je la veux, je l'accepte ; je ne dis pas que je la trouve agréable, mais je la veux. Je rencontre une contrariété, je la veux ; une mésestime, je la veux. Je suis porté à juger le prochain et à m'absoudre moi-même. On est très porté à cela. On ressemble beaucoup par ce côté, aux malades de la peste. *Manger l'herbe d'autrui, quel crime abominable !* Quand le prochain commet quelque imperfection, on l'exagère, on la blâme ; mais quant à soi, on se passe bien des choses ; – *manger moutons, canaille, sottise espèce, est-ce un crime ? - Non, non.* On croit s'excuser en disant qu'on n'est pas parfait. C'est très commode, mais que faut-il en conclure ? Qu'il faut s'humilier. Il y a une autre manière plus agréable, c'est de s'attaquer à l'amour-propre, non plus directement, mais en cherchant l'amour de Dieu. Qu'on me blesse, qu'on me dise des injures, mon Dieu, je vous aime, je ne cherche que vous.

Ces deux manières sont bonnes, on peut les suivre toutes les deux. L'amour est semblable à une cheville profondément entrée dans une planche. On peut l'arracher de deux manières, ou bien prendre une tenaille et la tirer par dehors, ou bien prendre une autre cheville et l'enfoncer sur celle qui est dedans. Celle qui entre fera sortir l'autre. La cheville dont on se sert pour faire sortir l'autre, c'est l'amour de Dieu. En cultivant avec soin l'amour de Dieu, on ne fait plus attention à l'amour-propre, qui finira par s'en aller. Cette seconde manière est très bonne et elle peut suffire. La première est bonne, mais elle ne suffit pas seule. Si on combat l'amour-propre seulement pour le combattre et non pour mettre l'amour de Dieu à la place, on deviendra malheureux, morose, insupportable. La nature a horreur du vide. Combattre l'amour-propre sans rien mettre à la place, c'est une chimère.

Courez dans la voie de l'amour ; que toutes vos œuvres soient des œuvres d'amour ; alors vous aurez la paix en même temps que vous soutiendrez ce combat.

D. GRÉA, 18 avril 1894.

-400-

La perfection

L'Esprit de mortification. – Je vous ai parlé des choses si nécessaires pour être de vrais religieux et non point des masques, des religieux apparents dans lesquels il n'y a pas de solidité et qu'un coup de vent peut renverser. Il s'agit de faire disparaître la personnalité et il n'y a pas d'autre moyen que le silence, la fidélité à demander toutes les permissions et l'esprit d'oraison. Mais pour que nous soyons tout-à-fait de vrais religieux ces trois points ne suffisent pas. Il nous manque encore un caractère sans lequel nous serions comme des zéloteurs de fausses doctrines, pleins d'ardeur pour répandre leurs opinions et se délectant dans la satisfaction d'être écoutés et de persuader. Il faut que notre zèle pour qu'il soit vraiment apostolique, soit accompagné de la mortification. Voyez l'apôtre St Paul, quel homme de pénitence ! Autant de blessures il se faisait, dit Bossuet, autant d'amés il convertissait. Il le dit lui-même dans son Epître aux Thessaloniciens : si j'ai pu faire quelque bien parmi vous c'est grâce aux persécutions que j'ai eues à souffrir à Philippes. (I chap. 2 v. p.2) Les saints n'ont jamais séparé le zèle de la mortification du moi, par les humiliations de la chair, par la mortification. De ce côté ne craignez pas de faire trop, vous serez toujours retenus d'une part par la lâcheté humaine, de l'autre par la discrétion et l'obéissance. Oh, ayez ce zèle, ne croyez pas que vous aimez vraiment Jésus crucifié quand vous n'avez pas le goût de la mortification, c'est vous que vous aimez, ne croyez pas que vous aimez suffisamment les âmes quand vous ne les aimez pas jusqu'à la mort. St François Xavier, ce grand pénitent est mort pour ses peuples après leur avoir donné ses austérités. Les vrais hommes apostoliques ont toujours accompagné la parole de la mortification. La vie de communauté n'est pas si dure que les gens du monde le disent. Ce n'est pas un supplice intolérable à la nature ; on s'y accoutume, et cette accoutumance fait qu'on se complait dans la garde extérieure de pratiques extérieures. Oh, moi je suis mortifié, je garde la règle. Votre volonté, oui, est un peu mortifiée, mais votre chair ne l'est pas beaucoup. Eveillez en vous le goût de la mortification par le spectacle de Jésus crucifié qui vous invite à lui ressembler. Aimez la croix quand vous la rencontrez, dans la maladie, dans la gêne, dans la privation. Les milles petites épines de la régularité sont quelque chose, mais je vous engage à ne pas vous en contenter. Voyez-vous, le combat que nous livrons à notre personnalité qui se complait en elle-même et dans le bien-être de la chair, ressemble au combat que l'on livre à une ville qu'on attaque. Lorsqu'on a abattu les premiers forts qui le défendent on va plus loin, on s'approche du centre, à la fin on arrive à la citadelle ; c'est comme cela qu'il faut faire. Tant que ces petites pratiques font souffrir notre nature restons-y, mais quand elles ne comptent plus rien, allons plus loin. Quand j'étais jeune, Mgr. Caverot qui était mon directeur me disait : « il ne faut pas commencer par où les saints ont fini ; les jeunes gens sont pleins d'ardeur, ils veulent immédiatement se donner la discipline et pratiquer de grandes pénitences, ce n'est pas comme cela qu'il faut faire. Commencez par beaucoup de petits sacrifices que vous ne savez pas faire.

Avant de se donner la discipline, les saints avaient déjà conquis tous les avant-postes : le silence, l'obéissance, la patience dans la vie de communauté. Tout cela d'abord, le reste ensuite. On peut se donner la discipline et être tout rempli du vieil homme. La discipline, ce n'est pas encore bien terrible. Quand on s'est frappé, on se repose ; il en est de cela comme de ceux auxquels on arrache une dent, ils souffrent un instant et se reposent ensuite, mais l'esprit de mortification n'est pas cela, il ne consiste pas à se donner un coup, puis à se reposer. C'est l'habitude de se crucifier sans cesse. Aussi vaudra-t-il mieux ne pratiquer que de petites mortifications avec l'habitude de se persécuter continuellement. (*à suivre*)

L'Esprit de mortification (suite)

C'est que nous sommes nos propres persécuteurs, aussi on ne frappe pas trop fort ; la discipline que l'on se donne soi-même ne fait pas autant mal que celle qu'on recevrait d'un autre ; c'est instructif;

qu'on se frappe la tête contre une porte inconsciemment au milieu des ténèbres, on se fait plus mal que si l'on la frappait volontairement. Les petites mortifications ; on se les ménage, aussi est-il bien qu'il nous en vienne du dehors, du prochain, c'est là la pierre de touche de notre avancement et l'exercice qui nous fait avancer. On reçoit un mépris, un reproche, c'est excellent. Mais je ne l'ai pas mérité. Tant mieux ; d'ailleurs, je ne l'ai pas mérité, c'est autre chose. Ayez cet esprit-là, accueillez la croix quelque légère qu'elle soit, toutes les fois qu'elle se présente. Désirons-la humblement, il est permis de désirer le martyr, non pas avec présomption mais avec humilité, espérant dans la grâce de Dieu qui nous soutiendrait au milieu des supplices. C'est difficile car c'est tout-à-fait contraire aux attraits du vieil homme, mais nous sommes entrés en religion pour lui faire la guerre, guerre à mort, guerre sans trêve. On ne se contente pas de lui porter un coup et de laisser ensuite ravager la campagne, on le harcèle sans cesse ; quand on a emporté un point on va plus loin. Vous me direz, c'est une loi bien dure. Non, ce n'est pas dur, car c'est par amour de Jésus que nous le faisons. Les stoïciens se comprenaient du côté de l'orgueil, mais nous, nous regardons du côté de Jésus crucifié. Je me mortifie par amour de celui qui est mort par amour pour moi.

Comme le soldat ne se lasse jamais de la guerre, je ne me lasse pas de celle que l'homme nouveau, le membre de Jésus-Christ que mon âme a fiancé à Jésus sur le lit nuptial de la croix, fait au vieil homme.

La victoire sera belle.

D. GRÉA, 3 Novembre 1893.

La pauvreté Religieuse. I. Parmi les vertus religieuses il y en a deux ; qui se donnent la main, l'obéissance et la pauvreté. Entendons-nous bien sur ce que signifie ce mot : pauvreté religieuse. La pauvreté religieuse n'est pas le dénuement, la pénurie, le manque de tout ; on peut l'avoir, mais ce n'est pas là ce qu'on entend d'ordinaire par ce mot, pauvreté religieuse. La pauvreté religieuse consiste à ne disposer de rien comme étant sa propriété. Je vais vous donner des exemples. Voici un religieux qui vient me dire : mon père j'aurais envie de tel livre pour étudier, mes parents sont prêts à me donner la somme nécessaire pour me le procurer. Je lui réponds : mon cher enfant, cette somme ne vous appartient pas, elle tombe dans la communauté, c'est une aumône que l'on fait, vous ne pouvez pas lui donner une destination spéciale ; autrement vous agirez comme propriétaire. (Si le Supérieur juge à propos de vous permettre, vous êtes dans l'obéissance et vous n'agissez plus comme propriétaire). Si quelqu'un disait à une personne de sa correspondance : ma communauté est pauvre, veuillez avoir la bonté de m'envoyer un timbre pour vous répondre ; ce timbre ne vous appartient pas. Il tombe dans la communauté, vous ne pouvez pas en user de votre propre volonté ; autrement vous êtes propriétaire, on n'a pas le droit de regarder telle ou telle chose de la communauté comme sienne, surtout si elle nous a appartenu autrefois. Par exemple

-402-

voilà un religieux qui a apporté quelque chose ici, un meuble je suppose. Il le regardera comme étant un peu plus à son usage qu'à l'usage des autres, un bréviaire. Oh, c'est moi qui l'ai apporté ici ; ce n'est pas un titre pour qu'on vous le donne, au contraire, c'est un titre pour que l'on ne vous le donne pas, car vous pourriez être porté à le regarder comme votre bréviaire ; Rien ne vous appartient, voilà pourquoi on dit : notre habit, notre. Un religieux qui apporte de l'argent, un certain capital, il n'a pas le droit d'exiger pour lui plus d'égards que celui qui n'a rien apporté ; il n'a pas le droit d'exiger de meilleurs soins que l'autre. Quand il sera malade, on le soignera aussi bien que l'autre, qu'un bon frère convers qui n'a apporté que ses bras, ou un religieux qui n'a apporté que sa pauvre tête.

Il m'est arrivé quelquefois en promenade au jardin, de cueillir une feuille de salade et de la manger. Elle ne m'appartenait pas, je n'avais pas le droit d'en disposer de mon seul gré. A propos de cela, St Grégoire rapporta une histoire qui montre combien Jésus est jaloux de la délicatesse des âmes qui lui sont consacrées. Une bonne religieuse se promenait au jardin, elle prit une feuille de laitue et la mangea ; sur cette feuille il y avait un diable ; elle fut possédée du démon et il fallut l'exorciser.

On sut après comment il était entré en elle. Eh bien, mes chers fils, quand vous serez tentés de prendre quelque chose, rappelez-vous qu'il y a un diable dessus, le diable de la propriété. Voyez comment les Pères du désert étaient difficiles pour cela. Un peu d'argent trouvé dans la cellule d'un solitaire après sa mort suffit pour le priver de la sépulture ecclésiastique. A Château-Chalons, eh bien, il y avait une bonne religieuse qui, à l'heure de la mort, était tourmentée d'une façon extraordinaire. On en était étonné, parce que c'était une sainte fille. Cette religieuse fit signe à la Supérieure d'aller dans sa cellule et d'en retirer un petit écheveau de fil de soie qu'elle avait gardé. Ce n'était pas grand-chose, bien que la soie eût plus de valeur à cette époque que de nos jours. Elle avait gardé cela pour faire des broderies. La Supérieure le prit et la malade fut aussitôt tranquille. Les Chanoines Réguliers de Chancelade de la réforme du Bx Alain de Solminihac reportaient le soir à la bibliothèque tous leurs livres, afin de n'avoir rien dans leurs cellules pendant la nuit que leur pauvre lit. Je ne vous dis pas de faire cela, mais ayez en l'esprit et surtout ne gardez aucun livre sans permission.

Cet esprit de pauvreté vous portera à avoir grand soin de tous les objets qui sont à votre usage, de vos vêtements, de votre papier. Un religieux qui gaspille son papier fait acte de propriété ; ça n'a pas grande valeur, mais l'esprit de pauvreté défend cela. Un religieux qui se déchire, qui trouve que sa chape est trop vieille, voudrait en avoir une autre, ce religieux n'est pas pauvre. Ayez une grande délicatesse sous ce rapport. Ce sont les manquements à la pauvreté et à l'obéissance qui ont amené la décadence de toutes les maisons religieuses. St Léonard de Port Maurice était tellement effrayé des désastres que les manquements à la pauvreté causaient dans les communautés de son temps qu'il prescrivit à ses religieux d'avoir toute une partie de leurs vêtements rapiécé. Nourrissez-vous de cet esprit-là.

D. GRÉA, 2 Juin, 1893.

II. *Voici Noël* qui arrive Bethléem c'est notre école. Nous avons deux écoles, deux salles de classe : Bethléem et le Calvaire. On trouve ces deux dévotions dans tous les saints, dévotion à l'enfant Jésus, dévotion à sa Passion ; quelques-uns ont eu l'une plus spécialement que l'autre. Pour nous la sainte Église partage notre année entre ces deux dévotions. Noël vient, allons donc comme des novices à cette école de

-403-

Jésus enfant ; apprenons la pauvreté, la pauvreté vraie, non point celle qui a besoin que rien ne lui manque. Voilà le petit frère Aloys qui est à l'infirmerie ; il a tout ce qu'il désire ; il a un bon lit, il a des soins ; on s'empresse de lui apporter tout ce qu'il demande : « Oh bien, ce soir, je voudrais un œuf. Ce bouillon ne me va pas, aujourd'hui je voudrais autre chose. » Croyez-vous que les pauvres sont comme cela. Aimons-nous, la pauvreté dans les privations. Les pauvres n'ont pas de bon temps ; ils ne vont pas voir les musées, ils ne vont jamais aux grands festins, ils ne s'asseyent pas là ; ils voient à travers les fenêtres qu'il y a une grande illumination dans la salle. Si vous saviez les souffrances des pauvres pendant l'hiver dans les grandes villes. Pour ceux qui ont été à Paris et qui ont été membres des conférences de St Vincent de Paul ils les connaissent. Il fait plus froid qu'ici l'hiver, long froid humide ; il y a des gelées terribles et ces pauvres gens n'ont pas de bois. Oh, mon Dieu ! Ils vont chercher dans les débris que la police fait enlever chaque matin quelques morceaux de houille que les cuisinières ont jetés dans les cendres ; ils trempent ces morceaux dans de l'eau ; est-ce que ça y fait quelque chose, père Marie-Augustin ? Cela donne un peu d'hydrogène. Ils n'ont pas d'autres moyens de chauffage que cela ; on leur portait toutes les semaines un cotret, c'est-à-dire un petit fagot de branchages ; ils n'avaient que cela pour toute la semaine. Mon Dieu qu'elles souffrances dans la pauvreté ! Nous pouvons les avoir quelquefois ; dans les grandes maisons comme ici, on les éprouve ordinairement ; mais au Canada ? Quand le père Louis-Marie ou le père Léon vont faire la visite des chantiers, ils voyagent toute la journée sans manger. Quand ils arrivent à dix heures du soir, ils n'ont pour toute pitance qu'un peu de lard et du thé sans sucre, cela va sans dire ; ils couchent sur des branches de sapin après avoir confessé une grande partie de la nuit. Ils se lèvent ensuite à 4 heures

pour repartir par un ciel d'hiver très pur où toutes les étoiles brillent, par une bise très froide. Ils souffrent, c'est certain. Et au Manitoba ? c'est le père Antoine qui fait la lessive ; il est obligé d'avoir les mains dans l'eau glacée, il faut qu'ils aillent scier leur bois à la forêt ; ils ont au moins du bois, les pauvres dans les villes n'en ont pas. Aimons la pauvreté quand nous la rencontrons.

Il y a une pauvreté que nous pouvons toujours pratiquer, c'est la pauvreté religieuse qui consiste à ne rien posséder, à faire abnégation de tout, à ne s'attacher à rien. Il faut savoir se priver, se passer des objets superflus, des voyages d'agrément ; les pauvres n'en font pas. Quand un patron envoie un ouvrier à tel endroit, à telle ville, en lui assignant le jour de son arrivée, le pauvre ouvrier est bien obligé de partir. Il voudrait peut-être bien s'arrêter chez une tante qui se trouve sur son passage, il ne peut pas, il file.

Nous ne possédons rien en propre, nous ne devons faire aucun acte de propriété. L'enfant Jésus possède-t-il les pauvres langes dont Marie enveloppe ses petits membres ? A son exemple nous ne devons rien avoir, ne rien donner, ne rien prêter, ne rien emprunter, ne rien recevoir. Notre pauvreté doit être délicate. Notre Seigneur ne se contente pas de vertus d'à peu près ; il exige la délicatesse en particulier dans la pauvreté. Je ne parle pas de la chasteté, cela va de soi. Les religieux doivent être comme des fleurs délicates ; on ne touche pas une fleur comme un tronc d'arbre. On prend une branche d'arbre, on l'attire à soi pour cueillir un fruit, mais on ne traite pas une fleur de cette manière. Nous trouvons cette délicatesse à Bethléem. Jésus est faible et délicat ; l'enfance est délicate ; il y a quelque chose en elle qu'il ne faut pas heurter, ni brusquer. Par cette délicatesse de son enfance, Jésus nous recommande la délicatesse des vertus. Ecartons tout ce qui peut leur nuire. La délicatesse n'est pas le scrupule. Le scrupule c'est voir

-404-

du mal où il n'y en a pas ou bien un plus grand mal là où il n'y en a qu'un petit. La délicatesse, c'est la vérité, c'est la susceptibilité de l'âme qui ne veut admettre aucun mal si petit soit-il ; l'amour de Dieu produit cela, la crainte ne va pas jusque-là. Cette délicatesse est un signe de l'amour divin. Apprenons de Jésus enfant à être délicats ; Jésus est notre modèle ; les religieux ne sont que la reproduction de Jésus. Jésus a été le premier religieux. Apprenons à nous immoler comme lui ; nous sommes des victimes destinées à l'autel : « *sicut oves occisionis* ». Sachons souffrir ... Jésus est notre modèle. Voyez comme il est impatient, comme il désire s'immoler. En entrant dans ce monde il dit à son Père : « Vous n'avez pas voulu des victimes, mais me voici ». Mais la victime est trop jeune, il faut la laisser grandir. Hérode veut la faire mourir : Il est trop jeune, les petits Innocents lui sont substitués pour un temps. On le porte au temple, c'est encore trop tôt ; laissez-le grandir. Voilà comme il pousse, comme il frappe à la porte demandant à être immolé. A la veille de sa passion il dira : « Je dois être baptisé d'un baptême de sang et comme je désire le recevoir ». Voilà le modèle du religieux ; à l'exemple de Jésus il doit s'immoler continuellement dans toutes les vertus dont il a fait profession.

D. GRÉA, 18 Décembre 1893.

Modestie des regards. – Pendant cette octave de la Toussaint, méditons à part et pénétrons-nous de ce qui a fait les saints. Ce qui a fait les saints c'est l'amour de Dieu.

L'amour de Dieu est incompatible avec l'amour-propre ; pour le faire vivre il faut faire mourir celui-ci ; il y a un combat continu entre ces deux rivaux. Ce n'est pas triste parce que on fait cela par amour. Je vous recommande une chose, un point très important pour la garde du recueillement, c'est la modestie des regards, la fuite des curiosités.

Nous sommes obligés quelquefois par condescendance ou par devoir de nous trouver au milieu du monde. Il faut nous y comporter comme St François de Sales, St Vincent de Paul. Tout en prenant part aux conversations et même aux amusements dans la mesure demandée par la charité, nous devons nous tenir unis à Jésus, suspendus à sa main, et élever continuellement notre esprit et notre cœur vers Dieu. Quelque bruyant et quelques plaisantes que soient les récréations, tenons-nous unis à Jésus et évitons tout ce qui n'est pas absolument nécessaire. Dans les repas prenons ce que la politesse exige,

mais évitons rigoureusement la gourmandise ; dans la récréation, évitons la curiosité. Que nous fait le monde ? Que nous importent les nouvelles ? Il convient que nous sachions certaines choses, mais nous les saurons toujours assez. Ainsi, veillons sur nos oreilles et sur nos regards. Notre vocation ne nous impose pas une retraite aussi complète que celle des trappistes. Le trappiste ne doit plus au monde que ses prières et ses austérités, nous les lui devons aussi, mais nous sommes en outre chargés de remplir à son égard certains devoirs, comme le ministère et l'enseignement ; c'est pourquoi nous avons besoin d'une plus grande perfection de vie surnaturelle, et cette vie surnaturelle nous l'aurons en grande partie par la modestie du regard.

Il suffit quelquefois d'un simple regard comme d'une seule parole pour nous faire perdre la présence de Dieu. Soyez bien sûrs que si ce bon père trappiste avait aperçu un père à genoux à côté de lui (Vie du P. de Rancé, qu'on lisait alors au réfectoire), il aurait perdu la moitié de son action de grâces. Voyez ce que dit Notre-Seigneur dans le cantique des cantiques : « *Ipsi me avolare fecerunt* ». Leurs regards ont suffi pour me faire envoler. Notre-Seigneur est tout disposé à nous faire goûter ses consolations, ses lumières, ses grâces. On se plaint quelquefois qu'on est aride. Cela peut être une épreuve, mais bien

-405-

souvent, c'est une punition de notre inapplication, de notre manque de recueillement, de l'immortification de nos sens. Quand les aridités sont une épreuve de Dieu, elles sont toujours accompagnées d'une augmentation de vie spirituelle, quand au contraire elles viennent de notre faute, loin d'être une augmentation, elles la diminuent. Que de préjudice quelquefois nous faisons à notre âme pour un mot mal-à-propos ; comme ces petits manquements, auxquels nous n'attachons pas d'importance, nous causent de préjudice par la soustraction des grâces, des lumières et des consolations. Tenons-nous en garde contre nos sens ; partout et toujours cependant il y a des moments où nous devons les surveiller d'une manière plus stricte. C'est le matin jusqu'à la messe et le soir depuis vêpres. Le soir, quel beau temps pour se livrer à la prière, pour faire sa méditation ; les ombres de la nuit commencent à s'incliner vers la terre et favorisent l'essor du cœur. Cependant vous pouvez la faire au moment que vous voudrez. Je ne vous fais pas de loi, ce n'est qu'un conseil que je vous donne. La méditation bien faite avant le réfectoire, nous dispose à bien écouter la lecture de l'Écriture Sainte d'abord, puis des livres que nous lisons. Nous lisons toujours des livres très instructifs, intéressants et sanctifiants. Elle nous dispose aussi à bien passer la récréation.

Pour la méditation de la nuit, nous la faisons après matines, ou avant Prime ; le meilleur moment serait entre Matines et Laudes ; nous le faisons autrefois, c'était un repos pour le chœur et les voix. Nous pourrions reprendre cet usage, mes successeurs détermineront cela.

Allons, mes fils, gardons-nous toujours dans le recueillement ; pour cela gardons nos sens. Combattons contre nous-mêmes, contre notre légèreté et curiosité, en union avec Jésus-Christ, en le suivant pas à pas jusqu'au dernier soupir. A l'heure de la mort, nous retrouverons tout ce que nous aurons fait sous la forme de gerbes de mérites abondants, nos jours seront pleins. Cela dépend de nous. Malheur à nous si nous ne profitons pas des grâces de notre vocation. Nous sommes dégagés de mille soucis qui tombent sur les séculiers, nous avons toute la liberté de sanctifier notre vie, de faire tout pour Jésus. L'homme du monde est partagé, divisé, mais pas nous. Toute notre vie peut s'écouler entre Dieu et pour Dieu. Malheur à nous si nous ne répondons pas à cette intégrité de notre vocation. Travaillons-y généreusement, allons toujours en avant. Ne disons jamais : j'ai assez fait. L'amour est un feu exigeant ; le feu demande toujours un nouvel aliment sous peine de s'éteindre. Si on refuse l'aliment à l'amour de Dieu, l'âme languit et s'expose à perdre la grâce.

D. GRÉA, 6 Novembre 1893.

La grâce de la retraite. – Nous sortons d'une retraite où le Bon Dieu a répandu abondamment la grâce sur nos cœurs. Oh, gardons bien précieusement cette grâce, n'en laissons rien perdre. Il y a bien des manières de se comporter vis-à-vis de la grâce. Une première manière c'est *d'y résister*. Quel

malheur! Qu'arrive-t-il quand on résiste à la grâce ? On attire sur soi la malédiction de Dieu ; cette malédiction s'exerce souvent dès cette vie. On n'est pas heureux.

La source des consolations spirituelles est fermée ; on se tourne alors du côté de la terre et « *ecce caligo* ». On se dévore le bras comme dit le prophète, pour exprimer la faim des jouissances dont on est dévoré.

Une deuxième manière c'est de la *négliger*. On n'y résiste pas ouvertement, mais on la laisse perdre et se dissiper. Quand Jésus frappe à la porte du cœur on ne dit pas : « Je ne veux pas lui ouvrir ». Non, on lui ouvre, on le laisse entrer, mais on ne lui tient pas compagnie. Quelle est la cause de cette négligence ? Il y en a deux : la légèreté de l'esprit et la paresse de la volonté. La grâce est une semence; or le laboureur

-406-

ne se contente pas d'avoir jeté le grain dans son champ, il le surveille, il arrache les mauvaises herbes afin qu'il puisse croître et se développer. S'il le laissait à lui-même, il périrait étouffé par les plantes inutiles qui croissent à ses côtés. La grâce demande un travail correspondant. C'est un appel de Dieu à travailler à sa vigne et le paresseux refuse le travail. Prenez garde ; c'est un très grand danger auquel les âmes spirituelles sont exposées, parce qu'on ne ressent pas pour cette négligence l'horreur qu'inspire la résistance ouverte et on s'y laisse un peu aller.

Enfin une troisième manière, c'est de *correspondre à la grâce* et d'y correspondre fidèlement, généreusement, patiemment sans se décourager dans les difficultés que l'on rencontre.

Voyez comme Dieu se plaint dans le prophète Isaïe : J'ai planté une vigne, dit-il, (cette vigne vous la connaissez), une vigne choisie, « *vineam electam* ». Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, mais moi qui vous ai choisis. Cette vigne je l'ai transplantée de l'Égypte, c'est-à-dire du monde, je l'ai plantée « *in cornu filio olei* » c'est-à-dire dans un terrain où l'olivier vient bien, dans un terrain propre à la culture, bien exposé au soleil. C'est le terrain de la religion où l'onction du St Esprit et l'huile de la grâce coulent abondamment. Je l'ai entourée d'une clôture tout autour, la sainte clôture de la retraite et de la règle. « *Lapides elegerunt ex ea* ». J'ai pris les pierres une à une pour les ôter ; les pierres sont les imperfections : un peu de paresse à l'appel de la grâce, une répugnance intérieure à la dévotion, un manque de générosité quand Dieu nous demande un petit sacrifice. J'ai tout enlevé. « *Torcular extruxi ex ea* ». Ce pressoir, c'est Notre Seigneur dans sa passion. C'est Jésus qui vient à nous dans la sainte Eucharistie tout couvert de ses plaies. C'est aussi l'esprit de mortification que nous devons prendre dans la sainte Communion. « *Ædificavit turrin in medio ejus*. » J'ai édifié une tour pour la protéger. Cette tour c'est Marie qui est la tour de David. Cette vigne, je l'ai liée, taillée, en retranchant non seulement le bois mort, mais encore le bois vert, le bois qui pourrait porter des fruits, afin qu'elle en donne davantage.

Ce fruit que l'on retranche c'est le fruit que Dieu ne demande pas de nous. Sur cent œuvres bonnes il y en a peut-être 99 que nous religieux, nous ne devons pas faire, parce que Dieu ne nous les demande pas.

Il faut tailler, retrancher ce bois vert, afin que toute la sève se porte à la branche qui doit porter tout le fruit. On a des attraites pour les missions, pour le ministère, mais Dieu ne veut pas qu'on y aille.

Le Curé d'Ars voulait se faire Chartreux ; ce n'était pas la volonté de Dieu. St Romuald, au contraire, qui était solitaire, voulait aller en mission. Tous ces désirs venaient du St Esprit, mais Dieu ne voulait point les réaliser. Il voulait seulement sanctifier les âmes par les dispositions que ces désirs mettaient en elles.

Et j'attendais que cette vigne me donnât du fruit, et voilà qu'elle me donne un raisin vert qui n'est pas acceptable : « *et fecit labruscas* ». Bien plus elle me donne des épines. « *Proferens autem spinas ac tribus reproba est et maledicto, proxima*. » Alors qu'est-ce que Dieu va faire ?

Le bois de la vigne, s'il ne donne pas de fruit, ne peut servir à rien du tout. On n'en peut faire aucun ouvrage, il n'est bon qu'au feu.

Venez hommes d'Israël, venez et je vais discuter devant vous avec ma vigne. Souvent Dieu prononce son jugement déjà dès cette vie. Qu'ai-je pu faire à ma vigne que je n'ai point fait ? Voici maintenant ce que je vais lui faire. Je commanderai aux nuées de pleuvoir sur elles c'est-à-dire j'arrêterai les grâces spirituelles et alors elle ira chercher sa vie dans les choses basses et terrestres. Je détruirai sa clôture, c'est-à-dire la séparation qui existe entre l'âme religieuse et le monde. Je la livrerai au pillage, le sanglier solitaire qui est le plus féroce des fauves

-407-

de la forêt viendra la ravager. Elle ne sera plus reconnaissable. Et le monde y passera comme sur un chemin public. Prenons garde qu'une telle malédiction tombe sur nous qui sommes la vigne du Seigneur. Pour cela faisons attention, donnons-lui d'abord des fleurs : il les aime. Le Bien-aimé est descendu dans son jardin pour voir si la vigne avait fleuri.

C'est un noviciat que l'on donne ces fruits, les fleurs des bonnes intentions ; Plus tard il faut donner des fruits, les fruits des œuvres d'obéissance, de patience, d'humilité, et surtout des œuvres pleines d'amour.

D. GRÉA, 10 Octobre 1894.

Du zèle de la Perfection. – La vie religieuse se compose de trois vœux il est vrai, mais il faut savoir qu'il faut aller au-delà, car après tout, les trois vœux ne sont pas difficiles à garder. La pauvreté n'est pas très onéreuse ; l'obéissance, quoique la nature ne soit jamais contente, ne nous impose pas de très grandes obligations. Il faut aller au-delà « *ad omne opus bonum paratus* ». Il faut être prêts à accomplir toute sorte de bonnes œuvres, à supporter tous les travaux qu'on demandera de nous, prêts à souffrir et à mourir pour Dieu.

La vie que nous menons ici est encore assez commode, si nous la comparons à la vie des gens du monde : nous n'avons pas de travaux pénibles à faire, on ne nous impose pas des soumissions et des sujétions aussi humiliantes que dans les casernes ou les administrations. Il faudrait voir comment à l'armée, on traite les inférieurs. Notre vie est assez douce comparée à celle-là. Eh bien, Dieu permet que l'on sorte de cette vie commode pour nous faire endurer des travaux pénibles et la pauvreté ; par exemple nos frères qui s'en vont au Canada. Je remercie le Bon Dieu de la grâce qu'il leur fait de souffrir la pauvreté, de supporter des travaux surhumains. Il les récompense bien quelquefois par des joies spirituelles et toujours par une augmentation de grâces, de sainteté, de gloire. Nous qui restons ici, nous devons être prêts à aller jusque-là, à tout souffrir et à tout accepter jusqu'à la mort inclusivement.

Aujourd'hui je faisais visiter la maison à Mgr Grouard « Mais, mes chers amis, vous êtes bien logés, vos cellules ne sont pas luxueuses mais elles sont assez grandes, c'est autre chose que les baraques de Lourdes surtout au soir de l'incendie. Leur église avait brûlé, leur monastère était en cendres, où ont-ils dit Complies ? dans un misérable chantier où Dieu leur a envoyé la visite consolatrice de Mgr Grouard. Ils étaient contents. Il nous faut avoir ces mêmes dispositions. Qui sait ce qui peut arriver ? Je suppose que la révolution éclate et qu'on nous chasse ... Non, Dieu nous garde. Je suppose qu'on nous jette en prison, la vie de prison n'est pas agréable du tout ; nous l'accepterions avec joie. Je suppose que notre maison disparaisse ; il faut être prêt à tout : pour cela ne tenir à rien. Alors on pourra nous appliquer les paroles de la Sainte Ecriture adressées à l'armée de David. David, un jour poursuivait des brigands. Arrivé près d'un torrent il laisse une partie de son armée avec les bagages ; prend avec lui les plus alertes et se remet à la poursuite des brigands dans le désert ; il les atteint, leur, reprend tout le butin qu'ils avaient enlevé ainsi que les femmes et les enfants qu'ils emmenaient en esclavage, il revient tout joyeux vers elles troupes restées sur le bord du torrent. Une contestation s'élève entre ceux qui avaient combattu et ceux qui étaient restés à la garde des bagages. Ceux qui avaient combattu disaient : nous voulons bien vous rendre vos femmes et vos enfants ; quand au butin vous n'y avez aucun droit. David alors dit : Non, il n'en sera pas ainsi. C'est une loi en Israël que ceux qui ont veillé sur les bagages ont le même

droit au butin que ceux qui ont combattu et il le partagea entre tous les soldats. Si nous voulons avoir part à la récompense de nos frères nous devons avoir l'esprit d'aller au-delà de ce que nous faisons. Mais, si je fais cela je serai malade. Je sais très bien que c'est malsain d'aller en mission. Eh ! le père Agnès a eu les deux pouces gelés, il en a été tout heureux. Regardons du côté de Notre Seigneur, au lieu de regarder du notre.

Si vous êtes malades faites-le remarquer, avertissez-en votre Supérieur, il y pourvoira. Fortifiez-vous pendant que vous êtes jeunes afin que plus tard vous puissiez sacrifier votre santé ; vous êtes comme des brebis destinées à la boucherie. « *Sicut oves occisionis* ». Vous êtes comme des moutons qu'on engraisse afin qu'ils soient meilleurs. On vous engraisse pour aller vous faire maigrir dans les glaces ou sous les régions équatoriales, si Dieu le permet.

Regardez du côté de Notre Seigneur. Ne dites jamais : c'est trop. Notre Seigneur n'a jamais dit: C'est trop. Si vous voulez avoir part à la récompense des saints, récompense qui est *magna nimis* donnez aussi trop, faites des excès. Quand Mgr de Ségur était jeune, il écrivit un jour à un de ses amis une lettre où il lui rapportait le règlement qu'il s'était tracé ; c'était un règlement très sage et grand mais sans excès. Plus tard il lui écrivit de nouveau une lettre toute différente. Je fais des excès, lui dit-il ; Notre Seigneur a fait des excès. Au Thabor il parlait des excès de sa passion.

Soyons excessifs dans notre amour, excessifs dans nos résolutions et vous aurez une récompense excessive.

Il le faut pour notre communauté ; Il faut que nous aimions Notre Seigneur ; il faut que nous l'aimions sans mesure. Je l'aime sans mesure, mais je n'aime pas le sacrifice. Ce n'est pas aimer, ça. La mesure de l'amour c'est le sacrifice ou les dispositions au sacrifice, sacrifice actuel ou virtuel. Si vous aimez sans mesure vous devez être prêts au sacrifice sans mesure. Tous les saints ont aimé sans mesure et se sont sacrifiés sans mesure.

Voyez saint Ignace d'Antioche « Que tous les tourments de l'enfer viennent sur moi, dit-il, pourvu que je jouisse de Jésus-Christ. Et ce que les martyrs anciens ont fait, les martyrs modernes l'ont fait aussi.

Voyez ces supplices terribles qu'on a fait subir aux chrétiens du Tonkin pendant les persécutions. On avait tellement tenaillé et torturé, St Marchard qu'à la fin il ne coulait plus de sang ; il n'en avait plus, mais, vous direz, je ne me sens pas le courage d'aller jusque-là. Je ne vous le demande pas maintenant, mais quand Notre Seigneur vous le demandera il faudra que vous lui répondiez : Me voici, et dès maintenant il vous demande les dispositions à ce sacrifice.

Il faut que cette communauté aime Notre Seigneur ; autrement elle n'a pas raison d'être ; elle se dissociera ; comme je vous le dis, nous n'aimons pas, si nous n'aimons pas le sacrifice ; le sacrifice est la mesure ; il faut aimer le sacrifice sans mesure.

Maintenant, revenez sur vous-mêmes ; si vous voulez aimer Notre Seigneur sans mesure n'apportez pas de mesure dans la pauvreté, dans l'obéissance, dans l'humilité. Si Dieu vous envoie des humiliations sans mesure, acceptez-les sans mesure dans les maladies, les travaux etc ... alors vous aurez l'esprit des Saints, vous aurez le Saint Esprit qui est l'esprit des Saints.

D. GRÉA, Février 1895.